

Îles et Insulaires

(xvi^e-xviii^e siècle)

PDF complet : 979-10-231-1664-9



Depuis l'Antiquité, les îles ont été abondamment décrites et cartographiées. Au xv^e siècle, grâce au *Liber Insularum Arcipelagi* de Cristoforo Buondelmonte, les îles de l'archipel grec deviennent le modèle que l'on retrouve plus tard chez François Rabelais, et deux siècles après encore chez Jonathan Swift. À partir de cet ouvrage, maintes fois recopié, varié, glosé, se développe un genre, l'*Isolario*, ou « Insulaire », c'est-à-dire la collection d'îles, ou l'atlas d'îles, dont les exemples se multiplient jusqu'au xviii^e siècle, tantôt manuscrits et tantôt imprimés, en Italie d'abord, puis dans tous les pays d'Europe, de l'Espagne à la Hollande. L'un des Insulaires les plus connus est celui du cosmographe André Thevet, élaboré vers 1586 et demeuré inachevé, riche de quelque trois cents cartes d'îles et étendu à toutes les mers du globe. Parallèlement, l'attention continue de se porter sur Lucien de Samosate dont *l'Histoire vraie* n'en finit pas d'être relue, pour alimenter les voyages de Pantagruel, puis ceux de Gulliver.

Ces études sur l'Insulaire, autrement dit les divers avatars d'un archipel universel en constante expansion, esquissent une réflexion sur la diversité non seulement des formes du savoir géographique, mais plus généralement des formes littéraires, histoire, encyclopédies, dictionnaires, récits de voyage, fictions viatiques ou poésie.

Illustration de couverture : Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices*, huile sur bois (chêne), entre 1494 et 1505, détail du panneau central, *L'Humanité avant le Déluge*, Madrid, musée du Prado © Bridgeman Images



ÎLES ET INSULAIRES (XVI^e-XVIII^e SIÈCLE)

Centre V.L. Saulnier
Fondateur : Robert Aulotte †

Directeur
Frank Lestringant

Directeur adjoint
Olivier Millet

Membres
Frank Lestringant
Olivier Millet
Adeline Lionetto
Alexandre Tarrête

Conseil
Jean-Claude Arnould
Rosanna Gorris-Camos
Geneviève Guillemillot-Chrétien
Mireille Huchon
Isabelle Pantin
Frédéric Tinguely

Membres honoraires
Claude Blum
Nicole Cazauban
Madeleine Lazard

Cahiers V.L. Saulnier
34

Îles et Insulaires

(XVI^e-XVIII^e siècle)

sous la direction de Frank Lestringant et Alexandre Tarrête



Ouvrage publié avec le soutien de l'Association V.L. Saulnier,
du CELLF et du Conseil scientifique de l'Université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2017



© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN papier : 979-10-231-0558-2

PDF complet : 979-10-231-1664-9

Tirés à part en pdf :

Ouverture – 979-10-231-1665-6

I Tolias – 979-10-231-1666-3

I Cooper – 979-10-231-1667-0

I Karagiannis-Mazeaud – 979-10-231-1668-7

I Ternaux – 979-10-231-1669-4

I Gomez-Géraud – 979-10-231-1670-0

II Tinguely – 979-10-231-1671-7

II Tarrête – 979-10-231-1672-4

II Williams – 979-10-231-1673-1

II Racault – 979-10-231-1674-8

III Usher – 979-10-231-1675-5

III Monroe – 979-10-231-1676-2

IV Maus de Rolley – 979-10-231-1677-9

IV Klettke – 979-10-231-1678-6

IV Plazenet – 979-10-231-1679-3

IV Pioffet – 979-10-231-1680-9

V Hunkeler – 979-10-231-1681-6

V Conley – 979-10-231-1682-3

V Gœury – 979-10-231-1683-0

VI Bernard – 979-10-231-1684-7

VI Masse – 979-10-231-1685-4

Les îles et l'imaginaire de Ste Geneviève – 979-10-231-1686-1

Mise en page 3dzs/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

ÎLES ET INSULAIRES

Frank Lestringant

Pour distinguer les qualités des autres, je dois
partir d'une première ville qui reste implicite.
Pour moi, c'est Venise.

Italo Calvino, *Les Villes invisibles*¹

Qu'est-ce qu'une île? L'élément le plus meuble, le plus friable, de la géographie. À preuve ce que disent les histoires naturelles, celle de Pline notamment, mais aussi les modernes compilations, en latin et en français, qui fleurissent à la Renaissance. Dans *Le Theatre de la Nature universelle*, Jean Bodin résume sous forme dialoguée. Le Théoricien demande: « Si la terre est soutenue de l'eau, pourquoi ne flotte-t-elle comme les navires? » À quoi son interlocuteur, le Mystagogue, répond: « Pour cause de sa grandeur et de la stabilité, laquelle ce grand et sage Ouvrier lui a donné ». Réplique du Théoricien, et nouvelle question: « Il faudrait donc que les plus petites îles, qui ont moins de pesanteur flottassent ». Réponse du Mystagogue: « La plus grande partie des îles adhère par-dessous les eaux à la terre ferme, comme les Échinades et Cyclades à l'Archipelage » – souvenons-nous que l'Archipel est une mer, ou du moins le support d'une mer. L'Archipel, c'est ce que nous appelons aujourd'hui la mer Égée.

Exception à cet enracinement des îles: l'île de Délos, qui flotte et dérive, instable, fugitive. Autres mers, autres îles enracinées ou rattachées à la terre ferme: « Item les Orcades à l'Écosse: les Stoecades du costé de Marseille, et l'Angleterre du costé de Roüant à la Gaule: Sicile à l'Italie: les deux Baleares Majorque et Minorque à l'Espagne: Rhodes à l'Asie: Cypre à la Syrie: Pharos à l'Égypte, ainsi qu'on a connu par la sonde et "boulide" de plomb »². L'île de Délos fait exception. « D'autant qu'on trouve par les anciennes observations,

¹ Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1996, p. 109.

² Jean Bodin, *Le Theatre de la Nature universelle, auquel on peut contempler les causes efficientes et finales de toutes choses, desquelles l'ordre est continué par questions et responses en cinq livres. Traduit du latin par M. François de Fougerolles Bourbonnois*, Lyon, Jean Pillehotte, 1597, second livre, section VI, p. 256-257.

qu'elle a changé de place quelque temps auparavant le désastre des Perses », comme l'attestent Denis Afer, Strabon et Pomponius Mela ; « autant en dit-on de Salamine, et des deux îles, qui sont au lac Tarquin en Toscane, là où le vent, se servant des arbres comme des voiles, les pousse çà et là ».

Autres exemples d'îles errantes et vagabondes : « On écrit le même de l'île, qui est sur le lac appelé Cutilia en Ombrie, là où sa forêt fort épaisse ne se voit le jour en même situation qu'on l'avait vue la nuit précédente. On trouve aussi les Saltuaires en ce lieu de la mer Adriatique, qui est appelé Nympheon : ce qui est approuvé véritable³ ». Les îles Saltuaires, ce sont les îles qui sautent et qui bondissent, des îles cabricantes qui ne peuvent s'attacher au sol, au fond, au socle, mais s'échappent, bondissent, disparaissent et resurgissent.

8 Pline Second ou Pline l'Ancien est la source de ces îles nomades. « Des Isles qui ne sont fermes, ains flottent sur l'eau », est-il indiqué en tête d'un chapitre du livre II⁴. « Saltuaires ou Balarines » en la mer Majeur, « pource qu'elles vont et viennent selon qu'elles sont agitées des pieds de ceux qui ballent dessus »⁵. On note au passage que Jean Bodin s'est trompé de mer.

Le Théoricien poursuit ses questions : « Qui empêche que ces îles ne s'enfoncent sous l'eau par succession de temps ? » Le Mystagogue s'empresse de répondre : plutôt que cas fortuit ou impuissance de nature, c'est de toute évidence vengeance et punition divine qui les précipitent au fond des mers !

Jean Bodin, dont les sources ne sont pas très sûres, déplace les Saltuaires de la mer Majeure, ou mer Noire, à l'Adriatique, et noie Salamine, un peu plus loin, au lieu de Thira, l'éphémère île apparue, grandie, puis submergée en face de Santorin !

ISOLARII

Attachons-nous à l'*Isolario* ou Insulaire, recueil d'îles, atlas d'îles, « livre des îles »⁶. Un *Isolario*, d'ordinaire, se déploie sur la mer. Les *Isolarii* ou atlas insulaires de la Renaissance, aux xv^e et xvi^e siècles, ont pour origine et pour objet les îles de la mer Égée, puis de la Méditerranée tout entière. Cristoforo Buondelmonte, l'inventeur du genre, dessine au début du xv^e siècle soixante-six cartes d'îles rocheuses peuplées de ruines, où se loge ici et là sur une éminence

3 *Ibid.*, p. 257.

4 Pline l'Ancien, *L'Histoire du Monde de C. Pline Second*, Lyon, Charles Pesnot, 1581, t. I, livre II, chap. XCV, p. 91. Il s'agit, bien sûr, de l'*Histoire naturelle*.

5 *Ibid.*, p. 91-92.

6 Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.

un village de Grecs orthodoxes⁷. Avec l'essor de l'imprimerie, l'Insulaire se diffuse, déborde de la mer Égée, agrège les îles de toute la Méditerranée, de Chypre et du Liban jusqu'aux Baléares et aux colonnes d'Hercule. Benedetto Bordoni⁸, puis Thomaso Porcacchi da Castiglione⁹ ajoutent au chapelet d'îles de la mer intérieure les archipels d'outre-océan.

Ces cartes essaient, sont recopiées, plagiées, dessinées, peintes, et bientôt imprimées. Au xvi^e siècle, l'Insulaire se diffuse et forme mosaïque, et bientôt atlas. Dès lors qu'il recense toutes les îles connues, l'Insulaire rend le monde synonyme d'archipel. La sphère toute entière est une nasse d'îles. L'atlas devient un monde fragmenté, essaissant, où les îles pullulent avant de se ressouder en continents, lors de périodes plus calmes d'approfondissement, de recension et d'exploitation des découvertes.

À la fin du xvi^e siècle, l'archipel représenté atteint sa plus grande largeur. Avec l'Espagnol Alonso de Santa Cruz¹⁰, ou le Français André Thevet, auteur d'un *Grand Insulaire et Pilotage* inédit, pratiquement achevé vers 1588, il s'étend aux îles de l'océan, à toutes les îles du monde, des Moluques aux Antilles et des îles côtières aux îlots perdus en plein océan. L'archipel de la Méditerranée a pour foyer originel les Cyclades, où les îles font cercle, élargies et bientôt disséminées en Sporades, éclatées, dispersées, éparpillées. Avec Benedetto Bordoni, le centre se déplace vers l'ouest, et s'ancre à Venise. Glissant outre océan, l'archipel déborde bientôt de l'ancien monde. Il inclut Mexico, cité lacustre d'altitude aujourd'hui asséchée, et nouvelle Venise. À Venise répondent encore les cités palustres du Venezuela, « la petite Venise », que découvrirent les Conquistadors dans le golfe de Maracaibo. En Chine, Quinsay, avec ses innombrables canaux enjambés par des ponts en dos d'âne, ressemblait comme une autre sœur à Venise la pérenne, la multiple, l'éparpillée à travers le monde. De Marco Polo à Cortés, l'Archipel, de proche en proche, se répand à travers les mers pour remplir toute la sphère.

Les îles ont pour toile de fond la mer ou l'océan, mais rien n'interdit de les rechercher ailleurs, dans les lacs ou sur le cours des fleuves. Dans son *Grand Insulaire et Pilotage*, le cosmographe André Thevet représente l'île de Méroé en Nubie ; une île en plein continent, en plein désert, ou plutôt une île sablonneuse

7 *Description des îles de l'Archipel, par Christophe Buondelmonti. Version grecque par un anonyme, première partie*, éd. Émile Legrand, Paris, Ernest Leroux, 1897.

8 Benedetto Bordoni, *Isolario (Venise, 1534)*, préface de Umberto Eco, Paris/Turin, Les Belles Lettres/Nino Aragno, 2000.

9 *L'Isola piu famosa del mondo, descritte da Thomaso Porcacchi da Castiglione Arretino e intagliate da Girolamo Porro Padovano. Al sereniss. Principe et Signore Il S. Don Giovanni d'Austria, General della Santiss. Lega*, Venetia, Simon Galignani et Girolamo Porro, 1572.

10 *Islario general de todas las Islas del Mundo por Alonso de Santa Cruz Cosmografo mayor de Carlos I. de Espana. Publicado por vez primera con un prologo de D. Antonio Blazquez*, Madrid, s.n., 1920, 2 vol.

circonscrite par une vaste boucle du Nil. De sorte que les îles s'insinuent au milieu du continent le plus fermé qu'est l'Afrique. Méroé a droit à une carte d'île et à un chapitre, placé entre l'Isle de Baruth ou île de Beyrouth au Liban, et l'île de Lemnos ou Limnos en mer Égée¹¹.

Jusqu'à Vincenzo Coronelli et Olfert Dapper, l'*Isolario* connaît ses plus belles fortunes, mais il finit par s'étioler et disparaître. Il s'écrit de plus en plus au passé. Vers la fin du XVII^e siècle, Coronelli enregistre les possessions bientôt perdues de la république de Venise face aux Turcs¹². Olfert Dapper dresse un mémorial d'un monde bientôt disparu¹³.

10 L'archipel se resserre et se recentre. En France, les îles se glissent, essaient au milieu du bocage. Prenons les îles de la Seine, fleuve paisible s'il en fut¹⁴. Ces îles alluviales, trois cents à l'origine, ne sont plus qu'une centaine aujourd'hui. Jadis fluctuantes, les îles de la Seine se sont aujourd'hui fixées. Les plus connues, les plus célèbres, l'île de la Cité et l'île Saint-Louis à Paris, sont des îles solides et stables entre leurs quais de pierre, des îles cernées de blocs soigneusement ajustés, protégées de quais maçonnés. Ces îles artificielles en quelque sorte, ou du moins ces îles restreintes et fixées par le travail de l'homme, se découpent avec netteté sur le fond mouvant du fleuve. C'est ce maçonnage qui les fait tenir, blocs résistant au flot. L'île Saint-Louis, chef-d'œuvre des ingénieurs des ponts et chaussées de l'Âge classique, surtout est admirable. Hormis ces deux îles, solidement arrimées au fond et résistant au courant, les îles de la Seine ont longtemps erré sans contour et sans assise. Le fleuve les étirait et saisonnièrement les submergeait.

On sait que les îles bougent, dérivent et flottent, ou au contraire s'immergent et disparaissent. S'entrelaçant entre elles, les îles, au fil des saisons, s'agglutinent ou se divisent. L'archipel fait régner la disparate. Au départ, les îles de la Seine sont toutes semblables, bancs de marne en plein fleuve, limons surmontés d'herbes et d'arbres, mais très vite on leur assigne des rôles différents. Plus encore que les îles maritimes, les îles fluviales sont variables et versatiles. Nomades, elles se soudent aux berges, ou au contraire s'en détachent et se séparent en tronçons, chalands de verdure glissant vers la mer ou remontant le fleuve avec la marée. Aujourd'hui encore, la marée remonte la Seine sur plus de cent kilomètres

11 André Thevet, *Le Grand Insulaire et Pilotage*, ca 1586-1588, 2 vol. ms, Paris, BnF, Ms fr. 15452-15453, t. II, n° 253, entre n° 252 et n° 254.

12 Vincenzo Coronelli, *Isolario dell'Atlante Veneto*, Venetia, s.n., t. I, 1691; t. II, 1696 [1697].

13 Olfert Dapper, *Description exacte des Isles de l'Archipel, et de quelques autres adjacentes; dont les principales sont Chypre, Rhodes, Candie, Samos, Chio, Negrepoint, Lemnos, Paros, Delos, Patmos, avec un grand nombre d'autres. [...] Enrichie de plusieurs cartes des Isles, et de figures en taille-douce qui représentent les habits de leurs habitants, les plantes et les animaux les moins connus*, Amsterdam, George Gallet, 1703.

14 Je renvoie à mon article « L'Insulaire de la Seine », dans Milena Charbit (dir.), *Îles de la Seine*, Paris, Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 2016, p. 124-130.

jusqu'en amont de Rouen, vers Pont de l'Arche et le barrage de Léry-Poses, au pied de la colline des Deux Amants, chantée par Marie de France dans un de ses *Lais* les plus fameux. Mais il n'y a plus de mascaret, comme celui qui engloutit la malheureuse Léopoldine et son mari Charles Vacquerie à Villequier en 1843.

Les îles de la Seine s'allongent dans le sens de l'eau courante. Nulle île qui ait la forme d'un triangle, comme la Sicile, ou d'un rectangle, comme la Sardaigne. Toutes sont longilignes, suivent le fil du courant, et ne font rien pour s'y opposer.

Peut-on dresser l'Insulaire de la Seine? Décrire une par une les îles qui l'encombrent et la festonnent, retracer leur parcours, leurs errances? Ce serait s'exposer à la répétition, car ces îles alluvionnaires se ressemblent, constituées de marnes, de boues et de compost. Mais elles ont des usages différents, ou plutôt leurs occupants décident de leur vocation, et donc de leurs métamorphoses. À Paris, l'île Louviers, terrain d'exercice pour les arbalétriers au temps d'Henri II, servit ensuite de lieu de stockage du bois, avant d'être rattachée à la rive droite. C'est là que s'élève aujourd'hui la bibliothèque de l'Arsenal. L'actuelle île aux Cygnes ne doit pas être confondue avec l'ancienne île Maquerelle ou des Cygnes, autre lieu d'entrepôt du bois de chauffe, en aval des Invalides cette fois, lieu mal famé à présent rattaché au champ de Mars. On s'aperçoit que les îles disparaissent comme l'île Belcinac en face de Caudebec, où se dressait une église dépendant du couvent de Saint-Wandrille en aval. L'île Belcinac a été engloutie un beau jour de 1641. Rien ne s'oppose plus aux chalands qui remontent la Seine.

L'île Lacroix, jadis île La Moucque, c'est-à-dire la Mouche, est aujourd'hui la dernière île de l'archipel fluvial qui, serré, pressé, inondable souvent, recouvert parfois, encombre la Seine, poussière d'îles répandues au long des méandres, de Melun jusqu'à Rouen. Au-delà, les méandres se resserrent, le fleuve s'approfondit. Les îles sont décidément de trop, balayées, emportées, ou le plus souvent rattachées à la rive. L'île Lacroix a bien changé depuis mon enfance. Tout au bout, plus de gazomètre, mais un terre-plein remblayé où s'élève une piscine, et au-devant des barres de HLM rectilignes. Plus de Folies-Bergère, plus de lyre sur le toit, mais des immeubles avec des disques paraboliques sur les balcons. Une banlieue froide entre deux rives bétonnées. Ce n'est décidément plus l'île des plaisirs avec sa lyre triomphante, une Cythère normande, logée entre pluie et brouillards, mais un espace morne et vaguement hostile.

Revenons à l'Insulaire maritime, voire océanique. S'adressant « au lecteur bienveillant », André Thevet déclare dans sa préface :

Puis donques que ma visée tend à composer un corps cosmographique accompli de toutes ses parties, et que mes œuvres qui vous ont été communiquées,

n'assouvissent encor l'envie que j'avoÿ d'y donner perfection, je n'ay peu, sans faire bresche à mes desseings, faire, qu'encores je n'aye suradjouté ceste description, sans laquelle j'eusse estimé que le reste du corps fust demeuré recreu, débiffé, et à demy imparfait¹⁵.

« Un corps cosmographique accompli de toutes ses parties », voilà ce que pense avoir réalisé Thevet au crépuscule de sa vie. Après la *Cosmographie de Levant* et la *Cosmographie universelle*, après *Les Singularitez de la France Antarctique* et *Les Vrais Pourtraits et Vies des hommes illustres*, viennent les îles qui prennent toute la place et qui remplissent le monde!

12 Sans doute, Thevet régresse sans s'en apercevoir. Il abandonne soudain la petite échelle pour la grande, l'ensemble pour le détail, l'océan circulaire et enveloppant pour la mer intérieure. Le premier tome du *Grand Insulaire et Pilotage*, en tête duquel une carte est présentée, l'Est en haut, s'ouvre par l'Océan et fait le tour du monde, alors que le second se replie modestement sur la Méditerranée¹⁶.

Grand Insulaire et Pilotage: ambigüité et étendue de ce titre. Comment parler du détail et de l'ensemble en même temps? Comment simultanément décrire les lieux épars et la totalité, les *topoi* et le *cosmos*? À moins de prendre le monde entier pour un archipel. Comme le remarquait François de Belleforest à la fin de sa *Cosmographie universelle*: « Et comme les Egyptiens nomment leur Delta Isle, à cause que de tous costez il est entouré du Nil, et comme tout le monde n'est qu'une Isle ceinte, et comme portée de la mer¹⁷ », certains ont appelé le Nouveau Monde île, mais c'est, à l'en croire, fort mal à propos, car l'Amérique, d'après les planisphères de la fin du xvi^e siècle, se rattache par le Nord et par l'Ouest à l'ancien monde.

Retourner de la cosmographie à l'Insulaire, en faisant le saut par-dessus la géographie et la chorographie? Revenir en arrière et plonger dans le détail, de la sphère au point, au semis de points? Récession paradoxale, de l'ensemble au détail infime. Nuée de détails, pluie de détails, ou totalité par détails interposés. Mais Thevet nous précise que son recueil d'îles, de toutes les îles du monde, est aussi et en même temps un pilotage. Dès lors l'éparpillement est canalisé selon des itinéraires de navigation, réorganisé selon des routes maritimes. On dérive, on s'égare un instant, mais on sait où l'on va et par où l'on va.

15 André Thevet, *Le Grand Insulaire*, t. I, f. 6 r^o. La manchette indique: « Pourquoi l'Autheur a escript le *Grand Insulaire* ».

16 Mireille Pastoureau, *Les Atlas français (xvi^e-xvii^e siècles). Répertoire bibliographique et étude*, Paris, Bibliothèque nationale, 1984, fig. 160, p. 625.

17 François de Belleforest, *Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, Chesneau et Sonnius, 1575, t. II, col. 2036.

L'Insulaire ou la sphère en miettes ? ou la sphère sortie des eaux, hissée lentement et s'asséchant goutte à goutte ?

Revenons au commencement et à l'étymologie. Les îles se groupent par cercles, ou par sautes : cycles et spores. Les Cyclades, dit le dictionnaire Bailly, sont des îles de la mer Égée disposées circulairement autour de Délos. Les Sporades sont des îles sur la côte ouest de l'Asie Mineure, éparses, dispersées. Des *sporades logoi* sont des discours sans suite. Les Sporades sont des îles sans suite, semées sur la mer, répandues sur les flots comme de la semence. Tel est le sens du verbe *speiro*, semer, ensemercer, répandre.

Cyclades et Sporades sont deux métaphores, également fécondes, de l'archipel. Leur fécondité est telle qu'elles peuvent s'appliquer à tout archipel de par le monde. Les Cyclades font le cercle, alors que les Sporades, littéralement, explosent. Cyclades et Sporades définissent deux ordres géographiques. Ce sont deux manières de penser l'espace, l'une, plus sereine et plus assurée, sur le mode de la construction géométrique et architecturale ; l'autre, plus spectaculaire et plus instable, sur le mode de la rupture d'équilibre et de la catastrophe.

Le plus intéressant, peut-être, est que ces deux modèles se conjuguent en une interaction dynamique. Le fait est que ces deux structures ne sont jamais figées, mais toujours prêtes à se renverser l'une dans l'autre. Examinons successivement le cas des Sporades de Cyclades et des Cyclades de Sporades.

Sporades de Cyclades : dissémination des spores, essaimage des Cyclades sur la boule terraquée. Exemple des Cyclades de l'Indonésie dans *Victoire* (1915) de Joseph Conrad ; de « L'archipel de la Manche » (1883), préface tardive aux *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo.

Cyclades de Sporades : recentrement des Sporades, disséminées à travers les mers, leur recyclage en nouveaux groupements géométriques, souvent circulaires et cycladiques. Sous l'action du cartographe épris de symétrie, du cosmographe qui rassemble dans le plus large cercle ce qu'il voudrait pouvoir contempler sur sa table, les Sporades s'assagissent et regagnent en ordre le bercail des formes géométriques simples, reconnaissables et familières.

Mais il arrive que, loin de se conjuguer à l'autre, chacune de ces deux métaphores se développe à part et vive sa propre vie. On voit alors le principe inhérent à chacune s'affoler en quelque sorte, et s'exagérer démesurément. Sporades de Sporades : diffusion illimitée. Cyclades de Cyclades : les Grandes Cyclades incluant les Petites, comme un sous-archipel à l'intérieur du premier, mais se propageant en cercles concentriques ou excentrés à travers les mers. Dans un cas, c'est l'apparence du chaos, une poussière d'îles incalculables répandues dans l'espace ; dans le second, le vertige abyssal de la structure fractale, un puits sans fin, sans fond, infini.

Voilà les lignes que j'écrivais en vol au retour d'Athènes, en juillet 2007, voyant sous moi se déployer l'archipel de la mer Égée, puis celui de la Dalmatie, comme sur une carte, comme sur les feuilles d'un atlas. Des îles, encore des îles, toujours des îles. Mais des îles raides, découpées au maillet, sur l'étendue stable des eaux, et des îles flasques, plus imprécises, plus meubles, plus fondantes, prêtes à se dissoudre dans la mer. Entre les deux, juste à côté les unes des autres, des îles mitoyennes, des îles mêlées. D'autres pressées, alignées, se rangeant contre la côte. Les îles dalmates ont l'air de chalands, de péniches amarrées sagement, en attendant d'être chargées. Mais ailleurs, d'autres îles prennent le large, ou surgissent comme d'un éclatement au milieu du vide, sur la toile cirée des mers.

14 Que faire des îles ? Les îles s'entêtent et s'incrument, ou tout simplement s'évanouissent, se dissolvent et s'effondrent. Abraham A. Moles proposait d'appeler « nisologie » une science qui serait celle des îles¹⁸. Le terme de *nisologie* ou de *nésologie* est évidemment préférable. La nisologie serait la « conjonction d'une analyse phénoménologique du comportement et, d'autre part, d'une sorte de psychanalyse de l'espace ». C'est beaucoup embrasser et haut entreprendre. Plus humblement, faute de pouvoir les compter, car elles sont innombrables, parcourons les îles, de la plus réelle à la plus furtive, de la plus solide, écueil acéré fécond en naufrages, à la plus meuble, où l'on s'enlise sans pouvoir accoster.

« *Die Inseln sind Töchter der Gottheit* », disait Hölderlin, que cite Abraham A. Moles¹⁹. « Les îles sont filles de la divinité ». Plus simplement, les îles ne sont peut-être qu'une poussière jetée au large et dispersée par les courants. Tour à tour elles se résorbent et se reforment, s'agglutinent et se perdent. *Exeunt Insulae*. D'autres îles émergent de la mémoire, se consolident dans le souvenir, surnagent dans les livres. Un atlas de poche les renferme et les résume²⁰. Essayons d'en parcourir l'essaim fécond, toujours renouvelé, innombrable.

18 Abraham A. Moles, « Nisologie ou science des îles », *L'Espace géographique*, 4, 1982, p. 281-289. Cf. Abraham A. Moles et Élisabeth Rohmer, *Labyrinthes du vécu : l'espace, matières d'actions*, Paris, Librairie des Méridiens/Klincksieck, 1982.

19 Hölderlin, *Der Archipelagus*, v. 9-12 : « *Immer, Gewaltiger! lebst du noch und ruhest im Schatten /Deiner Berge, wie sonst; mit Jünglingsarmen umfängst du /Noch dein liebliches Land, und deiner Töchter, o Vater! /Deiner Inseln ist noch, der blühenden, keine verloren.* »

20 Judith Schalansky, *Pocket Atlas of Remote Islands. Fifty Islands I Have Not Visited and Never Will*, New York, Penguin Books, 2014.

PREMIÈRE PARTIE

Atlas d'îles

GÉOGRAPHIE DES ORIGINES, SINGULARITÉ ET CONNECTIVITÉ : LE MOMENT DES ÎLES, XV^e-XVII^e SIÈCLE

*Georges Tolia*s

Toujours présentes dans l'intelligence humaine de la nature, les îles devaient acquérir une importance nouvelle lors de l'éveil de l'activité maritime et de la mise en place des réseaux de communication et d'expansion coloniale¹. Entre la fin du Moyen Âge et l'aube de la modernité, les îles cessèrent d'être l'objet d'une géographie marginale et souvent extraordinaire pour occuper à nouveau le centre de l'attention. Graduellement, aux notions d'incertitude et de menaçante étrangeté qui allaient de pair avec elles², s'ajoutèrent celles de cohérence et de connectivité. Les pages qui suivent proposent une revue des perceptions de l'espace insulaire, telles qu'on les trouve enregistrées dans les livres des îles ou insulaires du xv^e au xvii^e siècle³. En premier lieu, nous examinerons le recours des auteurs aux îles pour mieux comprendre le monde et la façon dont il s'est formé ; puis, nous tenterons d'évaluer l'évolution des régimes dominants d'insularité, examinant les traits mis en avant par les auteurs, en particulier ceux de singularité, de connectivité et de complémentarité.

- 1 Voir Frank Lestringant, « Le monde ouvert », dans Gérald Chaix (dir.), *L'Europe de la Renaissance, 1470-1560*, Nantes, Éditions du Temps, 2002, p. 9-26.
- 2 Pour la géographie des îles au Moyen Âge, voir Antoine Franzini et Nathalie Bouloux (dir.), « Îles du Moyen Âge », n° 47 de *Médiévales*, automne 2004, p. 5-138.
- 3 Sur les livres d'îles ou insulaires, voir Massimo Donattini, *Spazio e modernità. Libri, carte, isolari nell'età delle scoperte*, Bologna, CLUEB, 2000 ; Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002 ; Tom Conley, *The Self-made Map: Cartographic Writing in Early Modern France*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, p. 167-201 ; Denis Cosgrove, *Apollo's Eye: A Cartographic Genealogy of the Earth in the Western Imagination*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2001, p. 79-101 ; Chet Van Duzer, « From *Odysseus* to Robinson Crusoe: A Survey of Early Western Island Literature », *Island Studies Journal*, 1/1, 2006, p. 143-162 ; George Tolia, « *Isolarii*, Fifteenth to Seventeenth Century », dans David Woodward (dir.), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007, p. 263-284.

En raison de la diversité des réalités qu'elle désigne, l'île est une entité spatiale difficile à cerner⁴. Les diverses définitions qui en sont proposées sont souvent données par restriction, à travers la détermination de leurs limites. Ainsi, les géographes tendent à aborder les îles par le biais de leurs traits d'insularité spécifiques, en prenant en compte les éléments d'enclavement et d'isolement, de voisinage et de connexité. Pour nous limiter à un seul exemple de définition par restriction, nous citerons celle que donne aujourd'hui la Commission européenne : « une île est une terre d'au moins 1 km² de superficie, habitée en permanence par une population statistiquement significative (supérieure à 50 habitants), non reliée au continent par des dispositifs permanents, séparée du continent européen par une étendue d'eau d'au moins 1 km², ne comprenant pas une des capitales d'un État membre ». Une définition pour le moins étonnante qui troublera le futur historien des représentations de l'espace. Elle se fonde sur une série de restrictions pour exclure plusieurs îles au sens traditionnel du terme, tels que les États insulaires (et ils sont nombreux en Europe), toutes les îles peu habitées ou désertes, les « îles menues » ou celles qui sont très proches du continent⁵.

Les cosmographes de l'humanisme ne mettaient pas en question l'évidence des îles. « Isle est une terre environnée d'eau de toutes partz. De là vient que toute région qui n'est point jointe avec l'une des trois parties du monde, comme Europe, Asie, ou Affrique, à laquelle on n'y peut aller à pied, est appelée Isle », précisait Sebastian Münster dans sa *Cosmographie universelle*⁶. C'est pratiquement la définition que nous retrouvons dans la totalité des cosmographies et des insulaires. Thevet devait y ajouter leur étymologie maritime. Une île est « une terre environnée d'eaux de toutes parts, mais surtout en la mer, d'autant qu'ilz forment l'étymologie du mot *Insula* de *salum*, qui signifie la mer⁷ ». Il s'agit d'une étymologie répandue à l'époque, qui reprend celle proposée par Isidore de Séville⁸.

Les humanistes s'interrogèrent surtout sur la nature des îles. Ce qui les intriguait davantage, c'était leur variété disparate et protéiforme. La question avait déjà été pleinement formulée dans le *De insulis et earum proprietatibus*, ancêtre direct

4 Voir les réflexions pertinentes de François Taglioni, *L'île est-elle un objet géographique spécifique ? Étude conceptuelle et critique*, *Recherches sur les petits espaces insulaires et sur leurs organisations régionales*, mémoire d'HDR, Université Paris IV, 1997, t. 2.

5 François Taglioni, « Les petits espaces insulaires face à la variabilité de leur insularité et de leur statut politique », *Annales de géographie*, 115, 2006, p. 664-687, ici p. 667.

6 Bâle, H. Pierre, 1552, p. 3.

7 André Thevet, *Le Grand Insulaire et Pilotage*, ca 1586-1588, 2 vol. ms, Paris, BnF, Ms fr. 15452-15453, t. I, f. 6 v^o.

8 « *Insulae dictae quod in salo sint, id est in mari* » (Isidore de Séville, *Étymologies*, 13, 6).

du genre de l'insulaire, composé entre 1385 et 1406 par l'humaniste florentin Domenico Silvestri⁹. Dans ce lexique érudit d'îles et presque îles, conçu comme complément du recueil géographique savant de Boccace, Silvestri mettait l'accent sur la multitude et la variété des îles et consacrait un long passage aux divers processus de leur formation. Il mentionne en premier lieu les îles originelles, celles qui existaient dès la création du monde ou qui naquirent pendant le Déluge. Puis, se référant à une multitude d'auteurs (Platon, Pline, Tite-Live, Quinte-Curce, Eusèbe, Orose, Pétrarque), il traite des îles englouties par l'œuvre des éléments naturels mais surtout de celles qui en résultèrent : des îles détachées du continent par des tremblements de terre ou qui surgirent dans la mer suite à l'éruption des volcans maritimes ; mais aussi les îles alluviales et celles produites par l'érosion des flots, tout comme les îles artificielles, formées par la volonté de l'homme¹⁰. Nous retrouvons les mêmes idées un siècle et demi plus tard, dans la *Cosmographie* de Münster :

Il y en a eu beaucoup de celles-cy créées dès le commencement du monde, aussi y en a il beaucoup lesquelles par succession de temps sont survenues en la mer, à scavoir, Delos, Rhodes, Alone, Thera, Sicille, Therasie, & autres, & ce pour diverses causes. L'une est, que quand un tremblement de terre se jette en la mer, il se fait en icelle un grand amaz de terre, laquelle, par succession de temps, se lie & unist ensemble, & puis y commencent à croistre des herbes & arbres, & la face d'icelles s'approprie pour estre habitée des hommes. Tout ainsi comme quand les grandz fleuves entrent en la mer, & emmènent avec eux grande quantité de sablon, de laquelle se fait avec le temps une Isle habitable. Aussi quand la mer furieuse frémit continuellement près de la terre, il advient quelquefois qu'elle fait une interruption, & que de la portion qu'elle a arrachée de la terre, s'en fait une Isle¹¹.

Pour Münster tout comme pour Silvestri, la variété disparate des îles était liée à la diversité de leur origine. Les générations d'îles invoquées englobent aussi bien les îles originelles ou primordiales que les îles postdiluviennes, façonnées par les éléments naturels, l'activité érosive de la mer ou la brusque éruption des volcans, îles tectoniques ou alluviennes, voire des îles artificielles. Ces espaces

9 Domenico Silvestri, *De insulis et earum proprietatibus*, 1385-1406, Biblioteca nazionale universitaria di Torino, ms. I, III, 12. Voir Carmela Pecoraro (éd.), « Domenico Silvestri. *De insulis et earum proprietatibus* », dans *Atti della Accademia di Scienze, Lettere et Arti di Palermo*, ser. IV, 14/2, 1954, p. 1-319 ; José Manuel Montesdeoca, *Los islarios de la época del humanismo: el De insulis de Domenico Silvestri, edición y traducción*, La Laguna, Universidad de La Laguna, 2004 ; Marica Milanesi, « Il *De insulis et earum proprietatibus* di Domenico Silvestri (1385-1406) », *Geographia antiqua*, 2, 1993, p. 133-146.

10 *De insulis et earum proprietatibus*, f. 7 v^o-9 r^o.

11 Sebastian Münster, *Cosmographie universelle, op. cit.*, p. 3.

d'altérité et de singularité s'intègrent néanmoins dans un dessein universel. L'espace insulaire est un laboratoire d'observation du lent travail de la nature ou de la Providence, les dimensions restreintes du terrain permettant d'observer des transformations qui risqueraient de passer inaperçues sur les étendues uniformes de la terre ferme.

La méditation insulaire allait ainsi s'exprimer par des moyens similaires chez Domenico Silvestri et Sebastian Münster. Pour le premier, l'île sert comme métaphore de la constance des fidèles. Silvestri cite les vers de David : « le Seigneur règne, qu'exulte la terre et que toutes les îles soient dans la joie », pour suggérer que les vrais fidèles sont autant d'îles « attaquées par les vagues autour de l'Église, battue mais pas rompue par les infidèles »¹². De son côté, Münster, voit dans les îles une preuve de la présence de la Providence dans la création. Il fait allusion au verset de Job « Qui est-ce qui a renfermé la mer dans ses bords¹³ ? », pour commenter :

20

Et certainement nous veions icy une merveilleuse puissance de Dieu, en ce qu'on trouve communément tant de petites Isles, en cette grand mer, lesquelles soustiennent les tempestes & grand flotz d'icelle, & toutefois ne bougent de leur place, & ne sont point noyées de son inondation. Mais le Seigneur luy a mis ses bornes dict le Prophete, lesquelles elle ne peut passer¹⁴.

L'île devient un outil intellectuel pour penser l'espace ; elle apparaît comme l'élément privilégié d'une géographie des origines mais aussi d'une géographie en puissance, dont la forme et le contenu peuvent être recomposés à l'infini, selon la variété des objectifs cosmographiques. L'île allait ainsi figurer parmi les premières options de la géographie moderne naissante, dans sa vocation à proposer une représentation ordonnée du monde, présentant une unité spatiale susceptible de s'appliquer à toute échelle. En effet, l'île offrait l'unité spatiale naturelle par excellence, tout comme la cité en proposait une autre – artificielle, celle-ci. La première était l'œuvre de la nature ou de la Providence, la seconde, celle de la société des hommes. La cosmographie de l'humanisme devait en effet osciller entre l'île et la cité comme unités structurantes de la représentation du monde. *L'Insularium illustratum* de Henricus Martellus Germanus, compilé entre 1480 et 1490¹⁵, tout comme l'*Islario general de todas las islas del mundo* de Alonso de Santa Cruz, compilé en 1545¹⁶, comptent parmi

12 Psaume xcvi, 7-8 et 1. *De Insulis*, f. 7 v^o, 5-7.

13 Job, xxxviii, 8.

14 S. Münster, *Cosmographie universelle*, op. cit., p. 3.

15 Voir Nathalie Bouloux, « L'*Insularium illustratum* d'Henricus Martellus », *The Historical Review / La Revue Historique*, IX, 2012, p. 77-94.

16 *Islario general de todas las islas del mundo por Alonso de Santa Cruz, cosmographo mayor de Carlos I de Espana*, Madrid, Biblioteca Nacional de Espana, Res. Ms. 38, f. 18 v^o. Voir

les premières tentatives de décrire l'ensemble du monde à partir du modèle descriptif insulaire¹⁷.

Reposant sur des traditions géographiques très anciennes et répondant mieux aux demandes du siècle, la géographie du monde habité l'emporta. Le processus fut lent ; il débuta sous l'égide de Ptolémée, à l'aube du xv^e siècle, avec les longues nomenclatures des cités agencées par régions et par continents, pour aboutir à la *Cosmographie universelle* de Sebastian Münster (1544), œuvre qui proposa une narration globale articulée autour des villes métropolitaines de chaque région, celles-ci s'imposant comme des catégories spatiales dominantes, à contenu politique, historique et ethnoculturel¹⁸. Le modèle insulaire ne disparaîtra pas pour autant. Se référant à Théopompe et à sa description perdue de la mythique Méropide¹⁹, l'érudit Tommaso Porcacchi da Castiglione devait proposer de manière programmatique ses *Isole più famose del mondo* (1572) comme une cosmographie éclectique et un outil de réflexion sur les origines, la singularité et la variété du monde :

L'Europe, l'Asie et la Libye étaient autant d'îles autour desquelles circulait l'Océan ; en dehors de notre monde existait une terre ferme unie, ou Continent, d'une étendue immense et peuplée de grands animaux ; les hommes qui l'habitaient, avaient une stature double de la nôtre, et la durée de leur vie s'allongeait dans la même proportion. On trouvait chez eux de grandes et nombreuses cités, des fleurs particulières, et des lois tout différentes de celles qui nous régissent²⁰.

SINGULARITÉ, CONNECTIVITÉ, COMPLÉMENTARITÉ

Les insulaires du xv^e au xvii^e siècle décrivent chaque île comme un microcosme clos et indépendant, comme une entité spatiale souveraine. Cristoforo Buondelmonte et ses successeurs qui l'abrègent ou le complètent, Bartolomeo

Mariano Cuesta Domingo, « Alonso de Santa Cruz, cartografo y fabricante de instrumentos nauticos de la Casa de Contratacion », *Revista Complutense de Historia de America*, 30, 2004, p. 7-40.

- 17 Entre les xv^e et xvi^e siècles, les livres des îles et les livres des cités connurent des développements quasiment parallèles et qui souvent se recourent, comme le suggère l'addition de plans de villes aux cartes des îles dans les insulaires manuscrits ou imprimés du xv^e au xvii^e siècle, et inversement l'addition de cartes des îles aux plans de villes dans les atlas de villes.
- 18 Voir Georges Toliás, « Penser les régions : brève histoire d'un concept cosmographique », *Geographia antiqua*, 23/24, 2014-2015, p. 139-150.
- 19 Dans le tome VIII de ses *Philippiques*. Cité par Claude Élien, *VH*, III, 18.
- 20 Tommaso Porcacchi da Castiglione, *L'isole più famose del mondo descritte da Tommaso Porcacchi da Castiglione Arretino et intagliate da Girolamo Porro Padovano*, Venetia, S. Gagliani et G. Porro, 1572, f. b3 (« Prohemio »).

dalli Sonetti, Henricus Martellus ou Benedetto Bordoni, présentent tous « un cosmos en miettes²¹ » ; ils insistent sur les spécificités propres à chaque île, tant culturelles que naturelles, certaines constitutives de leur individualité étant liées à ce qu'on appellerait aujourd'hui l'endémisme insulaire : la mythologie, en tant que référence aux origines culturelles chère aux humanistes, complétée par les particularités minérales, végétales ou relatives à des modes de vie spécifiques. Ils consacrent une partie substantielle de leurs descriptions à des traits naturels singuliers ou à des pratiques inédites ou exceptionnelles, comme l'extraction de la terre sigillée à Lemnos, la récolte du mastic à Chios, du laudanum ou du vitriol à Chypre, ou encore au dispositif que les moines de l'île de Caloier inventèrent pour suppléer à l'absence de port sur leur rocher solitaire et inaccessible.

22

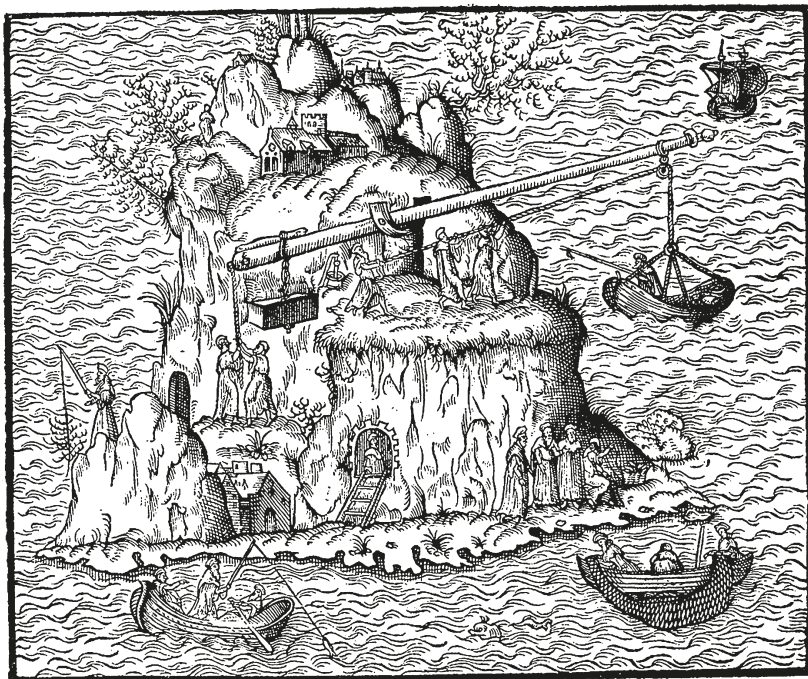
L'écueil du Caloier ou Bon vieillard, épitomé de l'insularité de l'aube des temps modernes (fig. 1), illustre les attributs centraux de l'espace îlien : la singularité, l'isolement et la connectivité, et c'est à juste titre que Frank Lestringant lui a dédié certaines de ses plus belles pages²². De Cristoforo Buondelmonte à Vincenzo Maria Coronelli (et à Joseph Pitton de Tournefort), les compilateurs d'insulaires ont accordé une place privilégiée à cet écueil. Ils insistent sur la singularité de l'îlot, sur son isolement accentué par l'inaccessibilité de ses côtes et le genre de vie monacale de ses habitants, et décrivent longuement l'embarcation suspendue, manœuvrée par une poulie, qu'ils inventèrent pour pouvoir communiquer – la pratique d'une économie d'échange, si rudimentaire fût-elle, étant indispensable à leur survie et supposant un minimum de communication et de connectivité. Sur ce dernier point, les compilateurs d'insulaires offrent un certain nombre d'informations²³ : Piri Reis évoque l'aumône des navigateurs de passage laissée sur l'embarcation suspendue, Thevet la bonne farine de poisson que les moines fabriquaient, Piacenza les flèches qu'ils confectionnaient à partir des plumes des grands oiseaux migrateurs, Buondelmonte et Coronelli font allusion au commerce des faucons apprivoisés, très prisés dans le Levant²⁴.

21 Frank Lestringant, *L'Atelier du cosmographe ou l'Image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 169.

22 F. Lestringant, *Le Livre des îles*, op. cit., p. 62-84.

23 Une grande confusion règne dans les insulaires au sujet des Caloiers de l'Archipel. Il y a au moins deux îlots inaccessibles, habités de manière irrégulière par des moines, le Caloier d'Andros entre les Cyclades et l'île de Psara, et le Caloier de Nisyros ou Panagia, dans le Dodécanèse.

24 Voir W. Sidney Allen, « Kalóyeros: An Atlantis in Microcosm? », *Imago Mundi*, 29, 1977, p. 54-71, et les ouvrages mentionnés.



1. André Thevet, « Caloiero ou Panagia », dans *La Cosmographie universelle*, Paris, Pierre L'Huillier et Guillaume Chaudière, 1575, t. I, f. 217 v°, Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Cartes et plans, GE DD-2987 (6435) © BnF

L'exemple peut se multiplier à l'infini et s'appliquer à l'ensemble des îles décrites dans les insulaires. L'insistance sur la singularité et l'isolement oblitère la connectivité, l'économie d'échange développée autour de chaque île et le réseau de communications qui la soutenait. Les auteurs attestent les faits relatifs sans essayer pour autant d'explorer la toile des connexions locales, tissée entre les îles et les côtes voisines, ni l'intégration de chacune des îles dans un système économique plus vaste. Cette indifférence se reflète aussi dans la structure et l'agencement interne des livres des îles où règne une confusion extrême. Le dédale d'îles est plus accentué dans l'Archipel grec qui se taille la part du lion dans le contenu des insulaires quand il n'en constitue pas la totalité. Le terme, selon Olfert Dapper, désigne un grouillement d'îles, plutôt qu'un système cohérent et interconnecté : « Les mariniers, tant Italiens que Portugais et Hollandois, ont donné le nom d'Archipelago ou Arcipelago, à l'exemple des Grecs, à plusieurs grands parages qu'ils ont trouvé parsemez d'un grand nombre d'îles²⁵ ».

25 Olfert Dapper, *Naukeurige Beschryving Van Morea, Eertijts Peloponnesus; En de Eilanden, Gelegen onder de kusten van Morea, en binnen en buiten de Golf van Venetien [...]*, Amsterdam, Wolfgangh, Waesbergen, Boom, Someren en Goethals, 1687, p. 19. Il convient de rappeler ici que le terme est une conception vénitienne ; il n'apparaît qu'après la quatrième croisade, vers 1206, pour désigner le duché vénitien des Cyclades.

Le labyrinthe à l'intérieur de l'Archipel est imposé par l'archétype des insulaires, le *Liber insularum Archipelagi* de Cristoforo Buondelmonte (ca 1420). Si les « îles franques » de la mer Ionienne (de Corfou à Cythère) y sont décrites dans l'ordre qui suit la direction nord-sud, et les Cyclades présentées *grosso modo* comme un ensemble, les autres îles de la mer Égée sont disposées de manière fortuite et aléatoire²⁶. On a suggéré qu'il fallait voir là le résultat d'une compilation qui suivait les déplacements successifs de Buondelmonte dans la mer Égée, hypothèse assez précaire car il lui aurait été facile d'arranger spatialement les chapitres du *Liber* à partir d'un portulan ou de n'importe laquelle des cartes marines qui circulaient en abondance à ces débuts du xiv^e siècle. Il semble que cette confusion ait été voulue afin de traduire l'hétérogénéité, l'accumulation et l'inachèvement de l'Archipel, déjà signalés par Frank Lestringant²⁷. L'insistance sur la singularité et l'isolement de chaque île ne réduit pas pour autant les insulaires à de simples assemblages de descriptions éparées reliées en un volume. Les archipels des insulaires se rassemblent autour de leurs centres de pouvoir politique ou spirituel : Constantinople, Gallipoli, le mont Athos et le duché florentin d'Athènes, seuls éléments continentaux inclus dans l'insulaire égéen de Buondelmonte (1420) ; les cités portuaires de Chios et de Rhodes, sièges des Giustiniani et des Templiers, ajoutées par Henricus Martelus Germanus (1480-1490) dans son insulaire méditerranéen ; Venise, la cité de Malte et la lointaine Temistitan (Mexique) adjointes par Benedetto Bordoni (1428) et Thomaso Porcacchi (1572) à leurs insulaires universels²⁸.

L'inclusion des cartes générales facilite la restauration d'un ordre certain, encore que le soin en soit laissé au lecteur. Celles-ci sont présentes dans les œuvres aux aspirations universelles. Henricus Martelus inclut une version de sa fameuse mappemonde dans l'*Insularium illustratum* (1480-1490) et Bordoni la carte du monde et deux cartes de la Méditerranée (du Ponant et du Levant) avec des renvois aux cartes des îles incluses dans son *Libro de tute le isole del mondo* (1428) ; Alonzo de Santa Cruz ouvre son *Islario general* de 1545 par une série de cartes nautiques qui couvrent l'ensemble du monde ; Porcacchi fait de même dans son insulaire universel, *L'Isola più famose del mondo*, qui paraît à Venise en 1572 et connaît une vingtaine d'éditions augmentées jusqu'en 1620. Anthologie disparate d'îles, l'*Isola famose* comprenait une mappemonde et une carte marine universelle dans un format réduit, et même une carte du continent

26 Voir Tony Campbell, *The Earliest Printed Maps 1472-1500*, London, The British Library, 1987, p. 89-92.

27 F. Lestringant, *Le Livre des îles*, op. cit., p. 28-30.

28 Voir Georges Talias, « The Politics of the *Isolario*: Maritime Cosmography and Overseas Expansion During the Renaissance », *The Historical Review / La Revue Historique*, IX, 2012, p. 27-52.

nord-américain entouré de ses archipels, intitulée « *isola e terra di Santa Croce, ovvero Mondo Nuovo* ». Thevet comptait ajouter quatre cartes générales et une carte marine dans *Le Grand Insulaire et Pilotage* (1586).

Une tentative de présenter le grouillement d'îles selon une logique spatiale se fait jour dans les insulaires nautiques. En 1485, Bartholomeo dalli Sonetti rassemble les Cyclades et les Sporades, sans les disposer pour autant dans leur succession spatiale. La répartition des îles adoptée par Alonzo de Santa Cruz, en 1545, ajoutera encore à la confusion : dans son *Islario general*, les échelles insulaires du voyage maritime s'enchevêtrent aux descriptions des îles qui ne font pas partie du réseau de liaisons maritimes²⁹. L'enchaînement des échelles du voyage est davantage présent dans les insulaires méditerranéens d'Antonio da Millo, compilés entre 1580 et 1590, ainsi que dans ses copies du XVII^e siècle. Cartographe marin prolifique et pilote expérimenté de la flotte vénitienne, Antonio proposa un mélange d'insulaire et de portulan. Il présente les îles dans leur succession géographique et donne pour chacune le détail des distances entre les localités situées sur son pourtour et, souvent, les distances qui la séparent des îles voisines³⁰. *Le Livre de la navigation* de Piri Reis (1520-1525) se présente sous la forme d'un insulaire méditerranéen. La disposition des « chapitres » suit les côtes de la Méditerranée à partir d'une carte marine détaillée qui fait office d'introduction, et les îles sont présentées dans leur succession géographique, toujours en relation mutuelle et en liaison avec les côtes avoisinantes. L'amiral ottoman explore de la sorte les structures périphériques en Méditerranée et les expose graphiquement, démarche quasiment inédite, sans doute liée à la culture géographique ottomane qui voyait les îles depuis le continent et percevait les mers comme des lacs fermés³¹.

29 Pour citer l'exemple de l'Archipel, Alonso présente en quatre « chapitres » d'introduction les étapes de la grande route maritime qui menait de Cythère aux comptoirs de la mer d'Azov, en passant par Negrepoint et les Dardanelles ; il présente ensuite les Cyclades, le Dodécanèse, les îles de la mer Egée orientale et septentrionale, puis les Sporades et l'île de Crète. Pour la structure de l'ouvrage, voir M. Cuesta Domingo, *Alonso de Santa Cruz su obra cosmográfica*, Madrid, Instituto G. Fernandez de Oviedo, 1984, p. 13-15.

30 Pour citer un exemple, Antonio donne dans sa description de Milos, les distances qui la séparent des îles voisines (Antimilos, Polimo, Kimolos, Falkonera, Deipsis, Prassonissi et Serifos), mais aussi de la pointe méridionale du Péloponnèse et de la pointe septentrionale de la Crète (« [...] *lontana da Capo Malea per greco miglia 80 [...] Da Milo a capo Melleca dell'isola di Candia sono miglia 80 [...]* »). Voir « *Islario et portolano di me Antonio Milo* » (1582), MS, Collection Sylvia Ioannou, Athènes, f. 32 r^o. Sur Antonio Millo, voir Georges Toliás, « Un ammiraglio greco al servizio di Venezia. Antonio Millo e il suo isolario », dans Camillo Tonini et Piero Lucchi (dir.), *Navigare e descrivere. Isolari e portolani del Museo Correr di Venezia, XV-XVIII secolo*, Venezia, Marsilio, 2001, p. 62.

31 Outre l'édition classique de Paul Kahle, *Piri Re'is und Bahriye. Das türkische Segelhandbuch für das Mittelländische Meer vom Jahre 1521*, Berlin/Leipzig, s.n., 1926, 3 vol., et les éditions turques de 1935, 1988 et 2002, voir l'excellente monographie de Dimitri Loupis, *Piri Reis (1465-1553): hē Othōmanikē chartographia kai hē Limnē tou Aigaiou*, Athènes, Trochalia, 1999.

Aux insulaires nautiques, nous pourrions ajouter *Le Grand Insulaire et Pilotage* d'André Thevet (1586), vaste ouvrage ambitieux à l'organisation plus que confuse. Thevet présentait son œuvre ultime comme le dernier élément d'un « corps cosmographique accompli de toutes ses parties³² ». L'ouvrage ne fut jamais publié. À la fin du XVI^e siècle, l'entreprise visant à décrire globalement le monde sous la forme de l'insulaire semblait vouée à l'échec. En effet, l'accroissement des réseaux de communication ainsi que l'expansion mercantile et coloniale occidentale devaient affecter les régimes d'insularité. Au cours du XVII^e siècle, les livres des îles abandonnent le grand projet de couvrir l'ensemble du monde ou de la Méditerranée et reviennent à leur source, le Levant et l'Archipel grec. Un tournant qui est lié à la perte des possessions latines en Orient et à la transformation subtile du Levant en cette zone hybride et ambiguë d'infiltration occidentale : un prolongement économique, politique et culturel de l'Occident sur les îles et les ports ottomans en Méditerranée orientale, entretenu grâce à un système de privilèges religieux, juridiques et commerciaux. Progressivement, de denses réseaux de communication s'instaurèrent entre communautés catholiques, échelles commerciales et établissements consulaires dans la région, constituant de la sorte une toile connective locale, en liaison avec des centres économiques, politiques et spirituels de l'Occident³³.

C'est dans l'insulaire manuscrit du Levantin Francesco Lupazzolo, compilé en deux versions à Chios en 1638, que nous trouvons ainsi une première captation empirique de ce nouveau régime³⁴. Lupazzolo est le Levantin par excellence. Médiateur ou agent au service des réseaux occidentaux qui œuvraient dans le Levant³⁵, Lupazzolo perçoit l'archipel comme un système interdépendant, une

32 A. Thevet, *Le Grand Insulaire et Pilotage*, op. cit., t. I, f. 6 r^o.

33 Pour le contexte, voir Daniel Goffman, *The Ottoman Empire and Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 ; A.H. De Groot, « The Historical Development of the Capitulatory Regime in the Ottoman Middle East from the Fifteenth to the Nineteenth Centuries », dans Maurits H. van den Boogert et Kate Fleet (dir.), « The Ottoman Capitulations: Text and Context », n^o 23/3 d'*Oriente moderno*, 2003, p. 575-604.

34 Francesco Lupazzolo, « Isolario dell'Arcipelago et altri luoghi particolari di Francesco Lupazolo [...] fatto l'anno del S. 1638. In Scio », London, British Library, Lansdowne MS 792, f. 55-94 ; *id.*, « Breve discorso et ipografia dell'isole del Arcipelago composto da Francesco Lupazzolo da Casale Monferato, habitante in Scio l'anno 1632 (= 1638) : 15 xbre », Paris, collection privée. Cette œuvre modeste et peu soignée est reconnue comme le « chaînon manquant » dans l'histoire du genre ; voir F.W. Hasluck, « Notes on Manuscripts in the British Museum Relating to Levant Geography and Travel », *The Annual of the British School at Athens*, 12, 1905-1906, p. 200.

35 Lupazzolo passa quatre-vingt années dans la région, comme membre des missions apostoliques en Orient (1522), ensuite comme agent de la *Propaganda Fide* (1625-1540), puis comme agent de liaison des services d'espionnage vénitiens pendant la guerre de Crète (1645-1669), avant de finir consul invétéré de Venise à Smyrne (1669-1702). Voir G. Tolia, « Shaping the Levant: Francesco Lupazzolo and his *Isolarii* of 1638 », dans Michel Espagne et Gül Gürtekin Demir (dir.), *Izmir from Past to Present: Human and Cultural Interactions*, à paraître.

« ville éparpillée » selon la belle formule de Spyros Asdrachas³⁶, et explore les liens de complémentarité qui régissent les sociétés insulaires et côtières égéennes. Il fournit des données sur la sécurité et la capacité des ports, la production agricole et artisanale des îles et leurs exportations, leur composition démographique et la mobilité de leur force de travail. La connectivité est aussi mise en exergue grâce au rigoureux agencement interne qu'il adopte, suivant les grandes routes maritimes qui traversaient la mer Égée : son premier insulaire, adressé à la *Propaganda Fide* à Rome, propose un périple circulaire complet de la mer Égée, tandis que son dérivé suit les deux routes maritimes les plus fréquentées, de Smyrne en Crète, et de Négrepont à Constantinople. Ce protocole narratif lui permet de mettre en évidence la place et l'importance de chaque « échelle » dans le système des communications et des échanges de la région. Comme les autres compilateurs d'insulaires, Lupazzolo procède aussi à grande échelle : il illustre l'individualité de chaque île tout en la rattachant à des réseaux plus vastes, parfois même globaux, comme dans le cas des réseaux de l'Église de Rome ou celui des grandes compagnies occidentales du commerce levantin. Le régime d'insularité que suggère son modeste ouvrage est, en effet, lié au développement des réseaux de communication et à l'expansion maritime de l'Occident³⁷, et nous retrouvons des observations similaires dans les descriptions des îles de la mer Égée et les récits des voyageurs dans le Levant, comme ceux de George Sandys (1615), Jean de Thevenot (1664), Bernard Randolph (1687), Olfert Dapper (1688) ou Joseph Pitton de Tournefort (1702).

Lupazzolo décrivait l'espace dans lequel il évoluait, comme le faisaient d'ailleurs bon nombre de compilateurs d'insulaires, spécialement ceux qui avaient une expérience directe des îles. Les régimes d'insularité que leurs descriptions laissent transparaître restent des interprétations, des constructions culturelles promues par des savants, des navigateurs ou des agents, et ne restituent pas forcément leurs référents³⁸. Ces régimes ne sont en outre ni permanents ni nets. Ils se

36 Spyros Asdrachas, « The Greek Archipelago: A Far-Flung City », dans Vassilis Sphyroeras, Anna Avramea, Spyros Asdrachas, *Maps and Map-makers of the Aegean*, Athens, Olkos, 1985, p. 235-248.

37 La discussion se prolonge dans la réflexion économique et juridique de l'époque sur les formes nouvelles d'impérialisme fondées sur le contrôle des réseaux de communication et la maîtrise des espaces maritimes. Voir Martine Julia van Ittersum, *Profit and Principle: Hugo Grotius, Natural Rights Theories and the Rise of Dutch Power in the East Indies, 1595-1615*, Boston, Brill, 2006.

38 Pour la géographie historique des îles méditerranéennes, voir Christy Constantakopoulou, *The Dance of the Islands: Insularity, Networks, the Athenian Empire, and the Aegean World*, Oxford, Oxford University Press, 2007 ; Patrice Brun, *Archipels égéens dans l'antiquité grecque (V^e-II^e siècles av. notre ère)*, Besançon/Paris, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté/Les Belles Lettres, 1996 ; Peregrine Horden et Nicholas Purcell, *The Corrupting Sea: A Study of Mediterranean History*, Oxford, Blackwell, 2000 ; Henri Bresc, « Îles et tissu "connectif" de la Méditerranée médiévale », *Médiévales*, 47, « Îles du Moyen

complètent et se superposent, des couches fraîches de contenu s'ajoutant aux précédentes : la géographie des origines, inhérente au projet cosmographique de l'humanisme, tient à traiter de la singularité et de la variété de la création. Les îles sont le champ d'interrogation sur les origines de la culture, mais aussi de la nature, leur multitude et leur variété offrant des indices d'une histoire riche en péripéties. Pour les compilateurs des insulaires nautiques, les îles sont aussi une affaire de connectivité : elles forment les échelles des voyages maritimes qui se multiplient, tressant des réseaux de plus en plus denses. Des éléments de géographie économique, sociale et humaine seront pris en compte à partir du xvii^e siècle. La complémentarité, notion jusqu'alors latente, viendra s'ajouter à celles de singularité et de connectivité. La géographie des îles, toujours éclectique et incertaine, se rattache graduellement à la géographie du monde et les îles deviennent une composante de la grande toile des échanges et des communications.

Âge », dir. Antoine Franzini et Nathalie Bouloux, 2004, p. 123-138 ; Élisabeth Malamut, *Les îles de l'Empire byzantin (viii^e-xii^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988, 2 vol. ; Émile Kolodny, *La Population des îles de la Grèce. Essai de géographie insulaire en Méditerranée orientale*, Aix-en-Provence, Édisud, 1974.

LE PORTULAN VERSIFIÉ DE JEAN MALLART

Richard Cooper

Parmi les poètes mineurs qui écrivaient sous François I^{er}, le Normand Jean Mallart mériterait d'être mieux connu. Au cours d'une carrière assez courte, il se fit remarquer non seulement comme poète, mais comme calligraphe, enlumineur et orateur au service de trois grandes cours de l'Europe – la France, l'Angleterre et l'Empire – avant de sombrer dans l'oubli, où il languit toujours¹. Il avait pourtant tout fait pour se faire connaître, et dans son petit volume de vers, *Œuvres de la muse Cosmopolitique*², publié à ses frais, il donne une mine de détails biographiques. Il y raconte les misères de sa jeunesse, celles d'un fils cadet contraint de quitter le foyer à l'âge de huit ans pour chercher fortune, et pour devenir citoyen de Cosmopolis³. La fortune lui sourit : il sut attirer l'attention de François I^{er}, qui le nomma son *premiere escrivante*, et il suivit les pérégrinations de la cour⁴. Ensuite Henri VIII l'aurait invité en Angleterre pour composer « quelque œuvre sur la foy », et l'aurait nommé son *orateur*. Ensuite il prend la mer, et se serait rendu en Norvège⁵, et puis dans les Pays-Bas, à Maastricht et à Liège⁶. Dans le volume, il se pare d'un titre assez curieux : « Poete Royal et Escrivain, et souverain conducteur des eaues, sources et fontaines ». Et ces eaux et fontaines paraissent comprendre les océans du monde, ainsi que nous verrons.

- 1 Je renvoie à mes articles : « Jean Mallart poète et peintre rouennais », dans Jean-Claude Arnould et Thierry Mantovani (dir.), *Première poésie française de la Renaissance : autour des Puys poétiques normands, 1480-1550*, Paris, Champion, 2003, p. 193-213 ; « Le mariage de François de Lorraine et Christine de Danemark (1541) chanté par Jean Mallart et Edmond Du Boullay », dans John Nassichuk (dir.), *Vérité et fiction dans les entrées solennelles à la Renaissance et à l'Âge classique*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2009, p. 1-26.
- 2 *Le Premier Recueil des œuvres de la muse Cosmopolitique, laquelle par ses artz gentilz guerit toute ladreyye, au commencement, et appaise la douleur de toutes Goutes en vingt et quatre heures [...] aultrement dict, le premier recueil des oeuvres de maistre Jehan Mallart*, Paris, Jehan Loys pour J. Gourmont, s. d. (éditions de Gourmont connues entre 1535 et 1547).
- 3 *Ibid.*, f. Aii r^o-v^o.
- 4 *Ibid.*, f. Aiii.
- 5 *Ibid.*, f. Aiii v^o.
- 6 *Ibid.*, f. Aiv.

Nous le trouvons d'abord à Rouen, où il compose des chants royaux en l'honneur de la Vierge pour le Puy de Rouen⁷. Grâce à un manuscrit copié et peint de sa main en 1537 pour Georges d'Amboise, Mallart fut présenté à François I^{er}, qui lui demanda en 1538 de calligraphier un livre d'heures, qu'on n'a pas identifié⁸, mais qui paraît correspondre aux *Heures de François I^{er}*, enluminées par le Maître de François de Rohan⁹. Le roi reconnut ses talents, et le prit à son service, où il

apprint l'art d'escrire tellement
Qu'il pleust au roy nostre sire, l'admettre
En son estat de premiere escrivante¹⁰.

30 Mais son premier ouvrage pour le roi est un autre, à savoir son portulan versifié, *Premier livre de la Description de tous les ports de mer de l'univers*, conservé en deux manuscrits incomplets à la Bibliothèque nationale de France¹¹. Dans ce texte dédié au roi, Mallart se définit comme « vostre escripvain¹² », ou « escripvain du Roy¹³ ». Le manuscrit de présentation, sur vélin et en caractères bâtarde, contient une miniature de l'écu royal entouré du collier de Saint-Michel¹⁴, et des capitales enluminées¹⁵; le second manuscrit laisse bien des espaces pour d'autres lettres peintes, et reste inachevé¹⁶. En fait, l'ouvrage lui-même est inachevé, car Mallart fait savoir au roi que ce n'est que le premier de quatre livres, que le poète terminera, si cet échantillon, ce ballon d'essai, gagne l'approbation royale¹⁷. Il manie l'encensoir concernant les connaissances du roi en géographie, cartographie, « par dessus Ptolomé », plus qu'Anaxagore; puis en philosophie, en rhétorique, sans oublier son talent pour les « vers liriques ». Il affirme avoir voulu servir le roi depuis sa jeunesse: « Pour aultre cas ne feuz onc escripvain¹⁸ »; et comme premier cadeau, il offre cette nouveauté.

7 BnF, Ms fr. 24408, f. 18, 40; voir mon article, « Jean Mallart poète et peintre rouennais », art. cit.

8 Archives nationales, J. 961, n° 149; cité par Léon de Laborde, *La Renaissance des arts à la cour de France*, Paris, L. Potier, 1855, t. I, p. 924; cf. A. Bérard, *Dictionnaire biographique des artistes français des XII-XVII^e siècles*, Paris, 1872, s.v.

9 Yassana Croizat-Glazer, « Sin and redemption in the Hours of François I^{er} (1539-40) by the Master of François de Rohan », *Metropolitan Museum Journal*, 48, 2013, p. 121-142.

10 *Le Premier Recueil des œuvres de la muse Cosmopolitique*, dédicace.

11 BnF, Ms fr. 1382 et 25375: copie du XVIII^e siècle, Ms fr. 13371; voir Georges Lefranc, *En naviguant dans le passé et dans le présent*, Thonon-les-Bains, Librairie P. Pellissier, t. II, *Les Palafttes du Léman*, 1929, p. 143-261.

12 BnF, Ms fr. 1382, f. 4 v°.

13 BnF, Ms fr. 25375, f. 5.

14 BnF, Ms fr. 1382, v° de la page de titre.

15 *Ibid.*, f. 1 et 5.

16 BnF, Ms fr. 25375.

17 BnF, Ms fr. 1382, f. 4 v°.

18 *Ibid.*, f. 2 v°.

Mallart confesse qu'il est encore jeune, « encore en mon tendre aage¹⁹ », qu'il n'a visité aucun des lieux qu'il va décrire : « Et que ne feiz oncques ung seul voyage / Aux lieux loingtains dont faiz description²⁰ ». Si son ouvrage manque d'élégance, selon lui, il n'en sera pas moins utile aux « navigans²¹ », d'autant plus que rien de semblable n'aurait paru en France²², et que les navigateurs français auraient besoin d'un coup de main pour rivaliser avec les explorateurs portugais, qui ont déjà colonisé les îles que la France aurait pu occuper²³.

Or, quand il affirme que « Rien n'a esté encor mis en lumiere / Ny redigé en icelle maniere²⁴ », ce n'est pas complètement vrai. *Le Grant Routier et pilotage* de Pierre Garcie, dit Ferrande (1430-1502), a été publié à Poitiers puis à Rouen dès 1520-1521, et offrait au marin des conseils très utiles sur les marées et sur les ports de la France, de l'Angleterre du Sud, et sur l'Ouest de l'Espagne, avec des vues gravées sur bois des îles et des promontoires le long de la côte²⁵. Ce marin et cartographe est considéré comme le premier hydrographe français, et son livre fut un succès de librairie international. Alors, l'idée d'un portulan en vers ? Là aussi, Mallart s'est vu devancer par Jean et Raoul Parmentier, dont le journal de voyage à Sumatra en 1529 a été conservé et publié par le navigateur et cartographe Pierre Crignon, présenté au roi, et imprimé à Paris en 1532 : *Description nouvelle des merveilles de ce monde*²⁶. Mallart connaissait certainement cet ouvrage, car dans la dédicace de son portulan à François I^{er}, il s'excuse des imperfections de son ouvrage²⁷, et suggère au roi de le faire corriger par des loups de mer expérimentés comme Jacques Cartier (premier voyage en 1534, puis second voyage en 1535-1536, et enfin troisième voyage en 1542 ; journal du second voyage publié à Paris en 1545), Pierre Crignon²⁸ ou

19 *Ibid.*, f. 1.

20 *Ibid.*, f. 1.

21 *Ibid.*, f. 1 v^o.

22 *Ibid.*, f. 2 v^o.

23 *Ibid.*, f. 3 v^o.

24 *Ibid.*, f. 2 v^o.

25 Pierre Garcie-Ferrande, *Le Grant Routier et pilotage et enseignement pour ancrer, tant es portz, havres, que autres lieux de la mer*, Rouen, Jean de Burges, [1521], in-4 ; nouvelles éditions en 1523, 1525, 1531.

26 *Description nouvelle des merveilles de ce monde*, [Paris], [chez Gérard Morrhy], 1531 ancien style = 1532, in-4^o.

27 BnF, Ms fr. 1382, f. 3 v^o.

28 Pilote, capitaine et cosmographe connu pour deux ouvrages : la relation de voyage des frères Jean et Raoul Parmentier à Sumatra, dans la *Description nouvelle des merveilles de ce monde*, *op. cit.* ; le *Discours d'un grand capitaine de mer français du lieu de Dieppe*, dans Giovanni Battista Ramusio, *Terzo volume delle navigationi et viaggi*, Venetia, gli heredi di Lucantonio Giunta, 1556, in-fol. Voir Pierre Crignon, *poète et navigateur : œuvres en prose et en vers*, éd. John Nothnagle, Birmingham (Ala.), Summa publ., 1990.

Germain Sorin²⁹. Cette date de 1534, pour le premier voyage de Cartier, nous donne un *terminus a quo* pour le portulan de Mallart.

Si son petit poème est moins novateur qu'il ne le dit, le contenu du volume n'est pas très original non plus. Vers la fin du manuscrit, quand il parle du Brésil et des Antilles, il cite une source, « Alfonso », c'est-à-dire Jean Fonteneau, dit Alfonso, dit de Saintonge (1484-1549), qui était au service de François I^{er} depuis 1530 environ, explorateur confirmé. On a déjà relevé de nombreuses ressemblances entre le portulan de Mallart et *Les Voyages aventureux du Capitaine Jan Alfonso*, complétés vers 1536, mais publiés seulement plus de vingt ans plus tard à Poitiers en 1559³⁰. Alfonso allait ensuite accompagner Roberval au Canada en 1542 et en tirer un vaste manuscrit composé en 1544, *La Cosmographie avec l'espère et régime du soleil du nord par Jean Fonteneau dit Alfonso de Saintonge, capitaine-pilote de François I^{er}*³¹. Ce routier très détaillé ajoute tant de matériaux nouveaux aux voyages antérieurs d'Alfonso, au point de rendre superflu le journal de voyage de 1536 environ.

32

Prolongeons le suspense, et suivons les pérégrinations du jeune Mallart, qui vient de dédier le premier livre de son portulan incomplet au roi de France. On s'explique mal son brusque départ en 1539 pour la cour d'un roi excommunié, Henri VIII. Dans un poème autobiographique, il dit simplement :

Et lors qu'appres de composer envie
A elle [sa Muse] veint, feust tout subit ravie
En Angleterre, et requise du roy,
Pour composer quelque œuvre pour la foy³².

Il figure dans les comptes royaux anglais dès le mois de juin 1539, et jusqu'à l'Annonciation (25 mars) 1541, avec le titre « *orator [...] in the French tongue* », à raison de dix livres par an³³. Il allait profiter pleinement de cette licence

29 Identifié dans *The Maps and Text of the Boke of Idrography Presented by Jean Rotz to Henry VIII*, éd. Helen Wallis, Oxford, Roxburghe Club, 1981; voir son manuscrit, *Œuvres du pilote Germain Sorin*, BnF, Ms fr. 2132.

30 Poitiers, Jean de Marnef, Enguilbert de Marnef, Jacques Bouchet et Guillaume Bouchet, 1559, in 8.

31 BnF, Ms fr. 676 : voir Louis Delavaud, « Description des côtes de France au XVI^e siècle par Jean Alfonso le Xaintongeois (1545) », tiré à part du *Bulletin de la Société de géographie de Dijon*, 1882; *La Cosmographie avec l'espère et régime du soleil du nord par Jean Fonteneau dit Alfonso de Saintonge, capitaine-pilote de François I^{er}*, éd. Georges Musset, Paris, E. Leroux, 1904; « Routier de Jean Alphonse », dans Richard Hakluyt, *Principal Navigations*, Glasgow, J. MacLehose, 1903-1905, 12 vol., t. VIII, p. 275-283.

32 *Le Premier Recueil des œuvres de la muse Cosmopolitique*, dédicace.

33 British Library (BL), Ms Arundel 97, f. 133 v^o, 151 v^o, 182; imprimé dans *Letters & Papers foreign & domestic for the reign of Henry VIII*, éd. James Gairdner et Robert Henry Brodie, London, Her Majesty's Stationery Office, t. XVI/1, 1540-1541, 1898, p. 188 et 192, n^o 380; t. XVI/2, p. 705, n^o 1489; Jean Rotz, *The Maps and Text of the Boke of Idrography*, éd. cit., p. 10.

pour « composer quelque œuvre », et les manuscrits calligraphiés tout à fait remarquables, enjolivés de miniatures, qu'il rédigea pour Henri VIII et sa cour, sont encore conservés à la British Library, à Oxford et à Cambridge. Le fait que le roi lui aurait promis de faire imprimer ses écrits à Londres était sans doute un appât de taille³⁴.

À la demande du roi, il se consacra à la poésie religieuse. L'inventaire de la bibliothèque de Westminster, dressé vers 1548 par John Bale³⁵, fait état d'un *Pater noster*, d'un *Psautier*, et de deux volumes mystérieux, *Joannis Mailart opuscula*³⁶, et *Les Odours Joannis Mailart*³⁷ [titre estropié, est-ce le recueil de 1547?]. Or, dans la collection royale à Londres, nous trouvons justement une paraphrase latine du *Pater noster*³⁸, sur vélin, composée de dix poèmes de douze vers, dédiée au roi, et ornée de belles lettres peintes et d'une rose Tudor³⁹. Pendant son séjour à Londres, il en adressa une copie au très-catholique Francesco d'Este (1516-1578)⁴⁰, frère du duc de Ferrare, Ercole II, et du cardinal Ippolito d'Este, précédée d'une épître en vers⁴¹. On peut dater avec précision ce manuscrit, car Francesco passa une semaine à Londres du 22 au 28 juillet 1540, où Henri VIII le reçut somptueusement⁴². Mallart en fit de même pour le chancelier du roi, Sir Henry Knyvett († 1547), dans un beau manuscrit sur vélin⁴³, qui contient un cantique de tristesse de l'exilé (qui mériterait d'être étudié), et une paraphrase, en français et en latin, du *Pater noster*, accompagné des mêmes gravures sur bois qu'il allait publier à Paris en 1547 dans *Le Premier Recueil des œuvres de la muse Cosmopolitique*.

La commande la plus importante qu'il exécuta pour Henri VIII fut un psautier latin complet, orné de miniatures, signé « *Johannes Mallartus, regius orator, et ex calamo regi Anglie et Francie fidei deffensori invictissimo*⁴⁴ ». Mallart y dit clairement que c'est le souverain qui lui a passé cette commande⁴⁵, et le

34 J. Mallart, *Le Chemin de Paradis*, Oxford, Bodleian Library, Ms 883, f. 6 v^o: « Et appres ouyr mes livres exprimer / Qu'il les feroit en sa terre imprimer ».

35 James P. Carley, *The Libraries of Henry VIII*, London, British Library, 2000, n^o 1283, 1254 (78).

36 *Ibid.*, n^o 52.

37 *Ibid.*, n^o 60.

38 *Ibid.*, n^o 78, « *Paraphrastica elegia in orationem dominicam Iannis Mailart* » (BL, Royal MS, 7 D XIII).

39 BL, Royal MS, 7 D XIII, f^o 1, 3 v^o.

40 Voir Alfonso Lazzari, « Don Francesco d'Este marchese di Massalombarda », *Atti e Memorie della R. Deputazione di Storia Patria per le Province di Emilia e Romagna*, 1941-1942, p. 193-214; *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 43, s.v.

41 Voir Giulio Bertoni, « Une pièce française dédiée à don Francesco d'Este », *Bulletin italien*, VIII, 1908, p. 347-356.

42 *Letters & Papers foreign & domestic for the reign of Henry VIII*, éd. cit., t. XV, 1540, 1896, p. 439, n^o 877-878; p. 447, n^o 901; p. 458, n^o 926.

43 Pepys Library, Magdalene, Cambridge, Ms 1607.

44 BL, Royal MS 2 A XVI.

45 *Ibid.*, f^o 2: « *huic operi cui me addixeras, operam dans* ».

manuscrit sur vélin, conservé à Londres, porte les notes marginales du roi lui-même⁴⁶, qui s'identifie volontiers au roi David⁴⁷. Ces enluminures mettent l'accent sur la dévotion et le zèle du roi, et sur son isolement au milieu de ses ennemis.

Le texte le plus original qu'il rédigea pour Henri VIII est un vélin peu connu, conservé à la Bodleian Library, *Le Chemin du Paradis*. Dédié à Henri VIII en tant que roi d'Angleterre et de France (Mallart a vite oublié son dévouement à François I^{er}), et orné de l'écu peint des Tudor, le poème passe en revue les grands articles de la foi, et se range à la position religieuse assez ambiguë d'Henri VIII à l'époque de la chute de Thomas Cromwell⁴⁸, roi que Mallart nomme « vrai défenseur de la foi », du fait qu'il ne cesse de « debeller les sectes / De l'heresie, et deffendre les lettres⁴⁹ ».

34

S'il est encore à Londres en mars 1541, il part abruptement, et on le retrouve à Bruxelles, à la cour impériale, où il compose un épithalame pour le mariage de François de Lorraine et de Christine de Danemark, le 10 juillet 1541, poème conservé dans deux manuscrits incomplets, l'un orné d'une trentaine de portraits des grands de la cour habsbourgeoise⁵⁰. Il est donc passé du service d'un roi hérétique à celui d'une famille archi-catholique, les Lorraine, et sa plume et son pinceau sont évidemment à vendre au plus offrant. Dans son poème autobiographique, il explique ainsi son départ de Londres :

Elle [sa muse] changea sa dignité et art
Et sur les mers el se mit au{x} hazard,
En approuvant que de son art marin,
Elle eust vescu soubz le ciel purpurin,
Et piloté jusque au centre de terre,
Sans Mars qui vint la repulser par guerre⁵¹.

Ce qui nous ramène à son intérêt pour la navigation. Car, à la cour de Greenwich et d'Hampton Court, il avait ressorti et recyclé son portulan,

46 Michael Hathaway, « Marginalia of Henry VIII in his copy of the Bokes of Salomon », *Transactions of the Cambridge Philosophical Society*, IV, 1965, p. 166-170.

47 John N. King, *Tudor Royal Iconography: literature and art in an age of religious crisis*, Princeton, Princeton University Press, 1989, p. 76-80.

48 À la fin des années 1530, la position d'Henri VIII vacille, mais le *Bishop's Book* de 1537, puis les *Six articles* de 1539, réaffirment la doctrine catholique.

49 Oxford, Bodleian Library, Ms 883, f. 9.

50 *L'Épithalame et triumphe du mariage de Mons^{gr} François de Lorraine, duc de Bar, et de Madame Chrestienne, duchesse et douairiere de Milan. Composez par J. Mallart, Poete Royal*, BnF, Ms Rothschild II, 3. 39 ; BnF, Ms fr. 14520 ; voir R. A. Cooper, « Le mariage de François de Lorraine et Christine de Danemark », art. cit.

51 *Le Premier Recueil des œuvres de la muse Cosmopolitique*, dédicace.

sous un nouveau titre plus pompeux, et signé par Jean Mallart, « Escriptvain, Cosmographe et Mathematicien » :

Le premier livre de la Cosmographie en rethorique Françoise, contenant la description des portz et isles de la mer. Avec sommaire mention des meurs des peuples et adresse des ventz propres à naviguer par tout l'univers. Composé par Jehan Mallart Escriptvain, Cosmographe et Mathematicien et apres reduyt par luy mesmes en figure⁵².

Il l'avait mis à jour pour le présenter à Henri VIII, qualifié du « plus parfait des Roys », « Roy d'Angleterre et de France », loué pour sa « sapience » et pour sa défense de la foi, qui, comme le roi David, a « mis jus ydolatrie / Et ramené la Foy par industrie »⁵³. Il paraît donc approuver les mesures prises contre l'Église catholique en Angleterre :

Ilz ont la gent papiste confondue
Et mesdisans et abusans du monde
Si bien renyez⁵⁴.

Il se vante de la variété des talents qu'il met au service du roi :

Je monstreray en diverse science
Qu'en beaucoup d'artz ay ma versation,

que ce soit dans les domaines de la religion ou de la cosmographie. « Avec ma main qui peult escrire et paindre⁵⁵ », il a fait une nouvelle transcription du premier livre, en caractères romains plutôt que bâtarde, avec presque le même contenu⁵⁶. Il voudrait que son livre fût publié en Angleterre :

S'ainsy advient que vostre royal sceptre
Prennent [*sic*] plaisir à veoir graver la lettre,
Que dans Venise ung livre on ne verra
Mieulx imprimé que icy l'on trouvera,
Si que Angleterre aura le bruyt des lettres,
Tant en pourtraict seront belles et nettes⁵⁷.

Pour achever ce livre, et pour en composer d'autres, il sollicite une place à la cour :

52 BL, Royal MS, 20 B XII.

53 *Ibid.*, f. 1 r^o-v^o.

54 *Ibid.*, f. 31 v^o.

55 *Ibid.*, f. 2.

56 *Ibid.*, f. 5 v^o-55 v^o.

57 *Ibid.*, f. 2 r^o-v^o.

Mais aultre cas ne quiers que vostre grace
Me face poete ainsi qu'au Roy de France
Est ung Marot affin qu'en assurance
Je puisse escrire histoires et merveilles⁵⁸.

Pour servir ce roi, il serait prêt à abandonner son allégeance à son pays natal :

dont je qui suis François
Pour y entrer je me souhaite Angloys⁵⁹.

Ce dévouement va durer un peu plus d'un an, jusqu'à son départ pour les Pays-Bas.

36

Nous avons donc trois états du portulan de Mallart, dont le dernier, pour Henri VIII, introduit une nouvelle dédicace, et quelques modifications prudentes concernant les Anglais, mais pour l'essentiel recopie le même texte que dans ses manuscrits précédents pour François I^{er}. Mallart a également ajouté au manuscrit de Londres de nouvelles lettres illuminées, et surtout une belle enluminure des hémisphères en double page (fig. 1)⁶⁰, c'est-à-dire la « carte ronde », qu'il avait déjà promise à François I^{er}⁶¹.

Cette mappemonde donne l'impression de ce dont Mallart avait l'intention d'écrire dans les trois autres livres de son poème pour Henri VIII : à savoir les côtes de l'Afrique, de l'océan Indien, et les nouvelles découvertes à Java et la « terre australie ».

Sa mappemonde offre également plusieurs ressemblances avec celle dessinée deux ans plus tard en 1542 par Jean Rotz, qui passa cette année-là au service d'Henri VIII, et dont la carte (postérieure à Mallart) est conservée à la British Library (fig. 2).

L'hypothèse d'Helen Wallis est convaincante, qui relie ces deux mappemondes presque contemporaines à l'école de cartographie de Dieppe, et en particulier à l'œuvre de Pierre Crignon, poète comme Mallart, qui avait publié le journal de voyage des frères Parmentier justement dans l'île de Java. Elle doute de l'idée reçue, que le portulan de Mallart soit tout simplement une mise en vers du texte des *Voyages aventureux* de Jean Alfonse, qui n'allait paraître qu'en 1559, après la mort de l'auteur, mais que Mallart aurait donc dû consulter en manuscrit. Nous aurons l'occasion de comparer le texte de Mallart avec celui d'Alfonse, ainsi qu'avec le manuscrit de ce dernier, composé en 1544.

58 *Ibid.*, f. 2v^o.

59 *Ibid.*, f. 3.

60 *Ibid.*, f. 4v^o.

61 BnF, Ms fr. 1382, f. 3v^o.

Les trois manuscrits du portulan de Mallart suivent le même périple, commençant en Espagne à Trafalgar⁶², faisant le tour de la France, des îles Britanniques, avant de suivre la côte canadienne et américaine jusqu'au Brésil et au détroit de Magellan, où le texte s'interrompt dans tous les manuscrits connus. Le poète décrit non seulement la route d'un port à l'autre, les îles, les rochers, les récifs, les bancs de sable et autres périls, mais donne aussi quelques bribes d'informations sur « les meurs des gens et la façon de vivre⁶³ ».

Limitons-nous aux descriptions des îles trouvées en route. Comme Alfonse, Mallart note que Cadix est une île⁶⁴, et que l'entrée du port est très dangereuse⁶⁵. Suivant les côtes d'Espagne et du Portugal, il attire l'attention du pilote sur l'archipel des Berlengas⁶⁶, connu pour son fameux monastère, mais également pour les nombreux îlots et récifs, « force rochers [...] / Bien dangereux⁶⁷ ». Il en est de même pour la côte déchiquetée de la Galice, où les navires trouveraient abri dans de bons ports,

si n'estoient des isles les dangiers,
Qui sont illec pour les gens estrangiers :
Les grandz nefz fault qu'il[z] y soyent bien conduytes⁶⁸.

Mais suivant Alfonse, il paraît confondre les deux havres de Baiona et Vigo, au large desquels il signale les îles « de Bayonne », qui pourraient correspondre à l'archipel des Cîes ou à celui des Estelas ; ils continuent leur chemin vers la prochaine baie, la Ria de Pontevedra, dont le nom est estropié dans l'édition d'Alfonse⁶⁹, à l'entrée de laquelle Mallart signale deux îles (« *Islas Atlánticas* »), puis la Ria de Arousa, qu'il appelle Darrousse, où se serait échoué le bateau portant le corps de saint Jacques (en effet, à Padrón). Il y a « force rochers » tout le long de la côte jusqu'au cap de Finisterre, rochers que Mallart et Alfonse nomment Carinodo/Carynedo, et quelques ports, dont Alfonse et Mallart s'accordent pour deux noms, Muros et Corcubión, mais pour le troisième, Cee, Mallart a mal lu sa source manuscrite, et donne « Doa⁷⁰ ». Le long de la côte

62 BnF, Ms fr. 1382, f. 5 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 8 v° ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 318.

63 BnF, Ms fr. 1382, f. 3.

64 BnF, Ms fr. 1382, f. 5 v° ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 9 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 130.

65 BnF, Ms fr. 1382, f. 5 v° ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 9.

66 BnF, Ms fr. 1382, f. 8 v° ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 10 v° ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 135.

67 BnF, Ms fr. 1382, f. 9 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 10 v°-11.

68 BnF, Ms fr. 1382 f. 12 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 12.

69 Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 12 : « Pontnedro » ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 138.

70 BnF, Ms fr. 1382 f. 12 v°.



1. Mappemonde de Jean Mallart, dans *Le premier livre de la Cosmographie en rethorique Françoise*, 1540, Londres, British Library, Royal MS, 20 B XII, f. 4 v° © British Library Board. All Rights Reserved/Bridgeman Images



2. Mappemonde de Jean Rotz, dans *Boke of Idrograph*, 1542, Londres, British Library, Royal MS, 20 E IX, f. 29 v^o-30 © British Library Board. All Rights Reserved/Bridgeman Images

vers La Corogne, les deux portulans signalent divers rochers, qu'ils appellent Malepicques, puis la baie de La Corogne, qui offre de bons ports, le nom de l'un desquels, Betanzos, est estropié par Mallart, Beaucos⁷¹.

Le navigateur, qui suit les indications de Mallart et d'Alfonse, longe la côte des Asturies et de la Cantabrie, jusqu'à Bilbao et la baie de Saint-Sébastien, au milieu de laquelle se trouve une île, « que tout bon crestien / Retient, pourtant que dessus a chapelle / Qui dudidict St Sebastien s'appelle⁷² ». Dans la baie de Passaia, il faut se méfier d'un rocher dangereux, avant d'arriver à la frontière de la Gascogne à Hodrarribia (Fontarabie)⁷³. Pour toute cette circumnavigation du Portugal et de l'Espagne, on constate que les textes des deux auteurs sont très proches, mais qu'ils utilisent des sources manuscrites difficiles à déchiffrer, d'où les variantes dans les noms de lieux.

40

La côte de la Gascogne est facile à naviguer, jusqu'à l'estuaire de la Gironde, où le marin rencontre « une grosse tour haulte [...] / Qui est assise en une isle », celle de Cordouan (nommée par Alfonse, mais non par Mallart), ainsi que les « bancz qui boutent hors / Huict ou dix mil en mer », qui sont les bancs de sable « Les Asnes »⁷⁴. Les deux routiers signalent les îles d'Oléron et de Ré (entre lesquelles il faut se méfier des « mauvais[es] et dangereuses roches » du pertuis d'Antioche), puis l'île Dieu [= île d'Yeu], et l'estuaire de la Loire, où il y a tant de bancs de sable et de roches, nommées des Baleines, « Qu'il n'y fault pas y entrer sans pillotte⁷⁵ » ; et, un peu plus au nord, les îles du Pilier et de Noirmoutier, celle-ci avec son abbaye de La Blanche. Ici de nouveau l'on constate que le manuscrit posait des problèmes de lecture, car Mallart nomme les rochers dangereux Breanyce, et La Verche, alors que Alfonse parle de Orcanie et La Biche⁷⁶.

Mallart et Alfonse attirent l'attention de leur lecteur sur la singularité du golfe du Morbihan :

C'est que cest eau de Vanes singuliere
Tant de lieux fait, et tant va et tracasse,
Que par troys cens soixante isles el passe
Et six encore⁷⁷.

71 BnF, Ms fr. 1382, f. 13 v° ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 12 v°-13 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 139-140.

72 BnF, Ms fr. 1382, f. 17 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 14.

73 Voir la carte du littoral que donne Alfonse dans son manuscrit de 1544, BnF, Ms fr. 676, f. 44.

74 BnF, Ms fr. 1382, f. 19 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 15 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 149.

75 BnF, Ms fr. 1382, f. 20 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 15 v° ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 152-153.

76 BnF, Ms fr. 1382, f. 20 r°-v° ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 16 ; BL, Royal MS 20 B XII, donne « Orcanyce ».

77 BnF, Ms fr. 1382, f. 21 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 16 v°.

Au large, ils signalent Belle-Île, et puis la côte bretonne, qui est « dangeureuse [...] aux navigans / D'isles, rochers, et perilleux courans », jusqu'à la pointe du Raz, avec l'île de Sein en face, « où consiste dangiers / Tout à l'entour » et où la ligne de sonde est requise⁷⁸. Au large de Brest, les rochers de l'archipel de Molène, que Mallart appelle Molieres, constituent un danger pour les navires, ainsi que la côte nord jusqu'à l'île de Batz⁷⁹, signalant en cours de route les îles de la Manche, et ajoutant au texte d'Alfonse que ces îles « ne sont pas beaucoup utiles⁸⁰ » et qu'elles « tiennent d'Angleterre⁸¹ ». Mallart a hâte d'arriver en Normandie, et au pays de Caux en particulier, où il est né : il ajoute du matériel autobiographique sur la progéniture en cette région,

Où les aisnez emportent le credit
Et ont le bien du pere et l'heritage.
Sus les puysnez ils ont cest advantage⁸².

On a vu ailleurs que, fils puîné, il avait dû quitter son foyer tout jeune pour chercher fortune.

Le passage sur Boulogne et Calais, possessions anglaises en France, illustre la prudence du poète. Dans son manuscrit pour Henri VIII, Mallart ne supprime pas son éloge de Paris « la plusgrande du monde, / Paris sans per où plus de biens habonde, / Paris bon air où tout sçavoir reluyt⁸³ ». Mais il omet deux vers sur la dévotion des Boulonnais à la statue de Notre-Dame de la Mer, statue que les Anglais allaient enlever en 1544⁸⁴; et il insiste davantage sur la solidité de l'occupation anglaise de Calais, où les habitants

presque tous par le Roy d'Angleterre
Sont souldayez, et [le roi] peut descendre en terre
Quand bon luy semble en Flandres et en France,
Et ceste ville est forte par oultrance,
Et mieulx la fait garder songneusement
Et renforcer de gens incessamment⁸⁵.

78 BnF, Ms fr. 1382, f. 22; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 16 v^o-17; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 156.

79 BnF, Ms fr. 1382, f. 22 v^o; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 17; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 157.

80 Dans la version pour Henri VIII, BL, Royal MS 20 B XII, f. 24 v^o, Mallart supprime ce vers.

81 BnF, Ms fr. 1382, f. 22 v^o-23.

82 *Ibid.*, f. 24 v^o.

83 *Ibid.*, f. 23 v^o.

84 *Ibid.*, f. 25 v^o.

85 BL, Royal MS 20 B XII, f. 28.

Alfonse et Mallart passent maintenant la Manche, pour faire le tour des îles Britanniques⁸⁶, en reprenant leur périple aux îles de Sorlingues⁸⁷, au cap Lézard et ses « islotz⁸⁸ ». Ils longent la côte, passant par Falmouth (où il faut contourner un rocher pour arriver au port), Plymouth (autre roche périlleuse nommée La Beniste/Bonite), Dartmouth, Portland (« dangereuse de vent contraire »), jusqu'à l'île de Wight (Huich chez Alfonse, Hiuch chez Mallart), jusqu'au Kent, où attendent le marinier imprudent les bancs de Romney, les sables de Goodwin, et l'île de Thanet (Tinet)⁸⁹. Dans son manuscrit à Henri VIII, Mallart profite de l'occasion pour glisser des vers à la louange du régime :

42

Fort belles gens, fort hardiz et puissans,
Mais ils sont fiers, à present congnoissans
La verité autant que gent du monde,
Et la plupart sus les escriptz se fonde,
Tant au nouveau qu'ancien testament.
En ce pays ilz vivent chastement :
Ung adultere abominable infame
Est là pugny et mesmement la femme⁹⁰.

Avant même de se rendre lui-même en Angleterre, Mallart avait inséré dans ses manuscrits pour François I^{er} des vers à la louange de Londres comme terre d'accueil :

Le Roy d'illec la guerre ne demande,
Mais bien venuz y sont les estrangers ;
Plusieurs y vont evitant les dangers
Des maux qu'ilz ont commys en mainte place ;
Long temps y a que Angleterre on menace,
Pourtant qu'ilz sont du Sainct pere ennemys,
Mais des François ilz sont tresbons amys⁹¹.

Dans la version pour Henri VIII, il modifie cet éloge pour faire ressortir les réformes religieuses anglaises :

⁸⁶ La carte dessinée en 1544 par Alfonse donne une idée de ce qu'ils savaient de l'Angleterre. Voir Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 184.

⁸⁷ Les îles Scilly : BnF, Ms fr. 1382, f. 26 r^o-v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 18 v^o-19.

⁸⁸ BnF, Ms fr. 1382, f. 26 v^o ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 187-188.

⁸⁹ BnF 1382, f. 28 r^o-v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 19-20 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 185-186.

⁹⁰ BL, Royal MS 20 B XII, f. 29 v^o.

⁹¹ BnF, Ms fr. 1382, f. 28 v^o-29.

Et celle gent la guerre ne demande,
 Mais sont contentz de leur bien et richesse ;
 Maintz estrangiers y arrivent sans cesse,
 Et bien venuz y sont sans fiction,
 Marchans et gens pleins d'erudition ;
 Et maintenant ilz n'ont qui les surpasse
 Aux saintz escriptz, tant c'est la noble grace
 Du Roy Henry par tout bien estendue.
 Ilz ont la gent papiste confondue,
 Et mesdisans et abbuseurs du monde
 Si bien renyez, que chascun s'esmerveille
 D'en ouyr parler en chose non pareille⁹².

Mallart et Alfonse font maintenant un bond de géant depuis la Tamise jusqu'à Berwick sur la frontière écossaise, et à ce qu'ils appellent « l'isle d'Écosse », séparée de l'Angleterre par « ung lac d'eau douce⁹³ ». Les deux confessent qu'ils ne connaissent pas ce pays, mais Mallart s'est « inquis [...] à ceulx qui l'ont hantée⁹⁴ ». Au milieu du grand lac d'eau douce – d'une circonférence de douze lieues – il y aurait une île large d'une demi-lieue, « plaine de boys, un verdoyant boccaige », qui, selon Alfonse, « nage sur l'eau comme va le vent »⁹⁵. Ils ont de très vagues notions sur le Nord de l'Écosse, où

on treuve

Des isles plus de vingt que l'on descœuvre,
 Où la gent est saulvage, et sy soustiens,
 Qu'ilz sont illec assez gros crestiens,
 Comme les ceulx de Danemarc sont lourdz,
 Mais à la guerre ilz frappent comme sourdz⁹⁶.

Et Mallart, dans son texte pour Henri VIII, de supprimer une comparaison entre Anglais et Écossais, qui affirmait d'abord que ces derniers étaient « plus hardys / Et plus vaillans » que leurs voisins, mais qui conclut dans la version corrigée « ceulx cy d'Écosse sont saulvaiges »⁹⁷.

92 BL, Royal MS 20 B XII, f. 21 r^o-v^o.

93 BnF, Ms fr. 1382, f. 30 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 20 v^o ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 189-190 ; dans le manuscrit, BnF, Ms fr. 676, f. 63 v^o, on trouve une carte de l'île d'Écosse.

94 BnF, Ms fr. 1382, f. 29 v^o.

95 BnF, Ms fr. 1382, f. 30 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 20 v^o.

96 BnF, Ms fr. 1382, f. 30.

97 *Ibid.*, f. 29 v^o.

Puis Alfonse et Mallart reviennent abruptement à la case départ, le Lézard et le cap Cornouaille (au nord de Land's End), où le pilote doit éviter le terrible rocher nommé La Pupue [Les Brisons ou Longships?], et contourner les îles de Lundy et Caldey, entre lesquelles se trouveraient des roches « fort atroces » appelées « Calmes » [Les Quies?]⁹⁸. Passé le Bristol Channel, le voyageur doit faire face à une roche nommée Marie Spirituelle, au large de Milford Haven, avant de contourner le pays de Galles, de passer devant la baie de Chester (Chichester selon Alfonse!), pour arriver à l'île de Man, où l'on pêche le hareng, où Mallart situe l'histoire de Tristan et Yseut, et où Mallart et Jean Alfonse pensent que les habitants ont une queue – « les gens y sont couez⁹⁹ ». Dans la version pour Henri VIII, Mallart supprime à la fois l'histoire de Tristan et la mention infamante de la queue chez les Anglais¹⁰⁰!

Plus au nord, vers l'Écosse, ils avertissent leur lecteur qu'il risque de trouver

44

icy dangier partout

D'isles, rochers, de bancz et gent mauvaises,
 Haultes isles a comme sont les falloyses,
 Lesquelles sont peuplées entierement
 De gent sauvaige¹⁰¹.

Au lieu de voguer vers le nord, Mallart, comme Alfonse, opte pour un autre itinéraire, vers l'Irlande¹⁰², vers Dublin (Hullin), où il faut faire cap d'abord sur l'île Tusquin (Skerries?), puis sur l'île de Dalkey, où on peut jeter l'ancre, et où se trouve, selon Mallart (mais Alfonse n'en parle pas), « ung temple tres notable / Qui fondé est de la vierge sacrée » [St Begnet?]¹⁰³. La version pour Henri VIII est moins strictement catholique: « ung temple notable / A, que l'on dit de vierge singuliere ».

Leur itinéraire guide le pilote vers le nord, passant par l'île de Lambay, Dundalk (Dorda), Carlingford (Corinforde), Carrickfergus (Coynitiforgues), pour trouver l'Isle des Loups marins (peut-être Rathlin)¹⁰⁴; puis passant devant les îles Toraigh (Torre/Terre) et d'Aran, et longeant la côte de Donegal (fief de la famille Haudoel [= O'Donnell]), pour arriver à toute une série d'îles sur la côte ouest, qui aident le pilote à s'orienter, jusqu'à la baie de Galway, « où d'îles a plus de trente peuplées », dont les deux auteurs nomment l'île d'Achill (Aguilles), l'île d'Inishbofin (Spofin) – « bien peuplée elle est de gens sauvages » – et devant

98 *Ibid.*, f. 30-31; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 20 v^o-21.

99 BnF, Ms fr. 1382, f. 31 v^o; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 21 v^o.

100 BL, Royal MS 20 B XII, f. 34 v^o.

101 BnF, Ms fr. 1382, f. 32; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 21 v^o.

102 Carte dans le manuscrit de 1544, BnF, Ms fr. 676, f. 64.

103 BnF, Ms fr. 1382, f. 32-33; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 21 v^o-22.

104 BnF, Ms fr. 1382, f. 33 v^o; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 22 v^o.

Galway, les îles d'Arran (Harenes/Carene)¹⁰⁵. Contournant la côte de Kerry et de Cork, ils attirent l'attention sur les îles de Dursey et Clear, le rocher de Fastnet au large, et « force isles et isleaux », avant de faire un saut jusqu'à Waterford (Gateforde) et les îles de Saltee à l'extrême Sud-Est d'Irlande¹⁰⁶.

Ici divergent les deux premiers manuscrits de Mallart pour François I^{er} et le routier d'Alfonse. Mallart retransverse la Manche et reprend son périple au-delà du delta du Rhin, à un endroit qu'avec Alfonse il appelle Gorre/Gourre¹⁰⁷, aujourd'hui l'île de Goeree-Overflakkee. En revanche, Alfonse revient à Calais pour s'attarder sur la côte des Flandres et de la Zélande, côte « fort dangereuse de banchs », où « l'on trouve plusieurs isles »¹⁰⁸. Alfonse guide son lecteur à travers les bancs de sable, les rochers et les îles du littoral, jusqu'à l'estuaire de l'Escaut (Escluse), et les autres grands estuaires de la Zélande, dont Middelbourg, qui était alors une île, tout comme Zierikzee ou Brouweshaven¹⁰⁹.

Les deux récits se rejoignent justement dans le delta à Goeree-Overflakkee, pour recommander au marinier de voguer vers l'est, vers le Danemark, longeant une « coste dangereuse [...] de gros gravoys, de bancs et de sablons »¹¹⁰, pour contourner « un cap [...] fait en maniere d'isle » (le Jutland ?), et passer par le détroit de l'Øresund dans la mer Baltique¹¹¹. Ici, les informations des deux routiers sont très vagues : après un certain temps, on tombe sur « une grand'isle et estroite » qui appartient au Danemark (Bornholm ?), avant de suivre la côte « de Cedre à Bresmes jusque à Dasques »¹¹². Cedre correspond peut-être à Stettin, et Dasque à Dansk, mais Bresmes (ou Bohème chez Alfonse), laisse entendre que Mallart et Alfonse ont des idées approximatives sur cette région, qu'ils croient tout proche de la Hongrie, de la terre des Amazones, de la mer Majeure (= mer Noire), et de la « coste de Tartarie ». Leur itinéraire fait demi-tour, repasse le détroit de Danemark¹¹³, traverse de vastes distances – 250 lieues, puis 300 lieues – en passant par les dépendances de la Norvège (« d'où viennent les Sapins »), par « une isle bien grande / au sud du cap qui se dit Filzlande »¹¹⁴. Nos auteurs

105 BnF, Ms fr. 1382, f. 33 v^o-34 v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 22 v^o-23.

106 BnF, Ms fr. 1382, f. 35-36 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 23-24.

107 BnF, Ms fr. 1382, f. 36 r^o-v^o.

108 Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 24 ; voir la carte du littoral qu'il donne dans son manuscrit de 1544, BnF, Ms fr. 676, f. 52.

109 *Ibid.*, f. 24 v^o-25 v^o ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 164.

110 BnF, Ms fr. 1382, f. 36 v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 26.

111 BnF, Ms fr. 1382, f. 37 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 26 ; voir la carte dans Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 173.

112 BnF, Ms fr. 1382, f. 37 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 26 ; voir la carte du littoral qu'il donne dans son manuscrit de 1544, BnF, Ms fr. 676, f. 55 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 169-170.

113 Nouvelle carte du littoral dans le manuscrit de 1544, BnF, Ms fr. 676, f. 56.

114 BnF, Ms fr. 1382, f. 38 v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 27 (« Fixlande »).

n'identifient pas ce cap, probablement le Groenland, mais l'île danoise, qui, selon Alfonse, est grande comme l'Irlande, est évidemment l'Islande.

Ici les deux routiers font un autre grand saut, car le pilote qui suit leurs conseils se trouve inopinément sur les côtes du Canada, sur lesquelles Alfonse et Mallart sont parmi les tout premiers à donner des informations détaillées¹¹⁵. On arrive d'abord à l'estuaire du fleuve Novemberque/Norembergue, nouvellement découvert¹¹⁶, qui contiendrait des « isles et bancz, / Force rochiers », dont une île plus grande, où les habitants adorent « le Soleil et la Lune », et produisent de la « pelleterie exquise »¹¹⁷. Plus au nord se trouve le Labrador, où « la coste pour la glace / Est dangereuse et d'isles mesmement », c'est-à-dire les banquises et icebergs. Ils décrivent les indigènes qui habitent ce littoral, les Tabyos, avec leur queue – « couez et vestuz / de peaulx¹¹⁸ » :

46

Gens bestiaux qui n'ont foy ny espoir
En riens qui soit, mais sont mauvais ruraux.
En ceste coste a d'isles et isleaux
Un nombre grand¹¹⁹.

Et ils longent la côte, depuis le cap de Ratz/Ras [= Cape Race, sur l'île de Terre-Neuve] jusqu'à l'île de Saint-Jean [« Prince Edouard »]¹²⁰, une fois colonisée par les Portugais, « mais ceulx de l'isle ont ceste gent tuée »¹²¹. Ils supposent qu'en voyageant sur 400 lieues, on arriverait en Tartarie¹²².

Quittant le Canada, Mallart et Alfonse prennent la haute mer, mais leurs connaissances de l'Atlantique sont assez vagues : à 200 lieues de Terre-Neuve se trouverait la grande île des Sept-Cités (= Antillia, île imaginaire)¹²³ ; à 300 lieues, ils signalent l'existence d'une île de la Vermeude [= Bermude ?]¹²⁴, et un archipel de 350 îles vers le sud-est, les Essoires¹²⁵. À 250 lieues au sud, on arrive dans les Antilles, où il y a « grande quantité d'isles » habitées par les Cannibales¹²⁶, dont

115 BnF, Ms fr. 1382, f. 39-40 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 27-29 ; voir la carte que donne Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 476.

116 BnF, Ms fr. 1382, f. 39^{r°-v°} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 27^{r°-v°} ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 495, et la carte, p. 180.

117 BnF, Ms fr. 1382, f. 41^{v°-42 v°} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 28^{v°}.

118 BnF, Ms fr. 1382, f. 39^{v°} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 27^{v°}.

119 BnF, Ms fr. 1382, f. 40 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 27^{v°}.

120 Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 498-499, et la carte, p. 500.

121 BnF, Ms fr. 1382, f. 40^{v°} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 28.

122 BnF, Ms fr. 1382, f. 41^{v°} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 28^{v°} ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 496.

123 BnF, Ms fr. 1382, f. 40^{v°-41} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 28 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 503.

124 Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 504.

125 BnF, Ms fr. 1382, f. 41 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 41^{r°-v°}.

126 BnF, Ms fr. 1382, f. 42^{r°-v°} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 29 ; Frank Lestringant, *Le Cannibale : grandeur et décadence*, Genève, Droz, 2016.

la grande île espagnole de Cambavo/Cambano, qui paraît correspondre à Cuba/La Havane¹²⁷. On suit la côte du Mexique jusqu'au Yucatan (« Lucatan »), que Mallart et Alfonse prennent pour une « belle isle ronde¹²⁸ », « Où les gens vont adorans leur Titan¹²⁹ », et où les habitants vivent en cités lacustres, « ainsi que ceux de Venise » : nos auteurs attribuent au Yucatan la pratique des Aztèques à Tenochtitlan¹³⁰. Ils poursuivent leur itinéraire dans la Nouvelle-Espagne vers le golfe de Pares (Golfo de Paria)¹³¹ ou des Perles¹³², pour arriver enfin aux deux îles qu'ils connaissent le mieux : d'abord Margarita, où l'on pêche les perles « en main, aussy avec les rez¹³³ » ; puis, après un voyage à travers « force isles et rochers », l'île de La Trinité, dont la forme est « de la façon ainsy qu'une tortue¹³⁴ », et dont les habitants

sont fort mauvais en toute la contrée,
 Bien grandz archers, gens puissans et ruraulx ;
 Force or y a en l'isle et papegaulx,
 Marmotz et joncz¹³⁵.

Sur La Trinité pousse un arbre extraordinaire, dont le fruit ressemble à une pomme, mais qui est vénéneux :

et provient ce danger
 De vers qui vont s'engendrer à ce fruit
 Voire bien gros, et qui le jour et nuict
 Mengent le cueur de l'homme¹³⁶.

Mallart cite ici explicitement l'autorité d'Alfonse, qui affirme qu'il suffit de s'endormir sous cet arbre pour devenir fou¹³⁷. Nos auteurs dirigent ensuite le navigateur à travers les Petites Antilles, habitées « la plus grant part de Canyballes », et où il y aurait « plus de deux cents [îles], tant grandes que petites,

127 Dans le manuscrit de 1544, Alfonse parle de La Cabane. Voir Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 437.

128 Dans le manuscrit de 1544, il ne sera plus indiqué comme île. Voir Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 466 ; *ibid.* p. 515, « comme une isle ».

129 BnF, Ms fr. 1382, f. 43 v^o-44 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 29 v^o.

130 BnF, Ms fr. 1382, f. 44 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 29 v^o ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 420.

131 BnF, Ms fr. 1382, f. 44 v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 30 v^o ; carte dans le manuscrit de 1544, BnF, Ms fr. 676, f. 161 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 431 ; voir la carte, p. 432.

132 Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 443 : au sud de Margarita.

133 BnF, Ms fr. 1382, f. 45 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 30 v^o.

134 BnF, Ms fr. 1382, f. 45 r^o-v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 30 v^o.

135 BnF, Ms fr. 1382, f. 45 v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 30 v^o.

136 BnF, Ms fr. 1382, f. 45 v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 30 v^o-31 ; dans la *Cosmographie*, éd. Musset, p. 448, Alfonse situe cette histoire près de Santa Marta en Colombie.

137 BnF, Ms fr. 1382, f. 45 v^o ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 31. Cet arbre existe et s'appelle le mancellier.

desquelles je laisse le propos, parce qu'il pourroit plus ennuyer que profiter »¹³⁸ : mais Mallart cite quand même les noms qu'en donne Alfonse : Maye, la Negade (Anegada), la Vierge (Virgin Gorda), la Gadaloppe, Monserado (Montserrat), jusqu'à Saint-Jean dans les îles Vierges, puis passant par les îles Mona et Saona pour gagner la Dominique/Hespagnole¹³⁹. Ils signalent tous les deux un port sur la côte nord de Hispaniola, Port Pilate [Puerto Plata]¹⁴⁰, et des îles voisines habitées de Cannibales.

Force or y a partout cestuy terroy :
 Qui se voudroit advanturer
 On trouveroit grand proffict¹⁴¹ ;

Et Mallart d'ajouter une observation personnelle sur sa propre soif d'or, qui manque chez Alfonse : « Et pourtant je m'y veulx retirer ».

48



3. Carte du Brésil, dans Giovanni Battista Ramusio, *Terzo volume delle navigazioni et viaggi*, Venetia, gli heredi di Lucantonio Giunta, 1556, p. 356-357 © BnF

Nos deux auteurs quittent les Antilles pour longer la côte est de l'Amérique du Sud, prenant comme point de départ les trois bras du delta de l'Amazone, qu'ils appellent d'abord « la riviere douce », nom donnée par l'explorateur

¹³⁸ Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 31.

¹³⁹ BnF, Ms fr. 1382, f. 46^{r°-v°} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 31^{r°-v°} ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 433-436, avec la carte, p. 436.

¹⁴⁰ Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 438.

¹⁴¹ BnF, Ms fr. 1382, f. 47^{v°} ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 32.

Pinzón, Mar Dulce; puis ils l'appellent « riviere de Mar[r]on »¹⁴², c'est-à-dire le Marañón, nom qu'il portait avant d'être rebaptisé vers 1542 par Orellana. Ils identifient l'un des bras de ce vaste fleuve, « qui du Bresil une isle fait », et c'est, selon eux, le Río de la Plata, qui marquait également la frontière entre les domaines de l'Espagne et du Portugal¹⁴³. La carte publiée par Ramusio en 1556 confirme justement cette théorie du Brésil délimité par le Marañón et la Plata (fig. 3).

Sur la côte du Brésil, ils ne signalent que trois endroits : une île rocheuse à 30-40 lieues au large, que les navigateurs européens doivent éviter ; puis Fernambourg (Pernambuco), que les Français avaient cherché à coloniser sans succès, mais que les Portugais avaient repris ; et le Cabo de Santo Agostinho à une trentaine de kilomètres au sud. À l'intérieur, les habitants sont de « gent Caniballe, / Et celles gens mengent leurs ennemys¹⁴⁴ », mais le commerce du bois-brésil (avec le coton, les émeraudes et les mines d'argent) signifiait que le risque en valait la peine. Au sud du Cabo de Santo Agostinho jusqu'au Rio de la Plata les guides signalent une abbaye dans la vaste Baia de Todos os Santos, baie qui contient une grande île (Itiparica) et beaucoup de petites¹⁴⁵. On constate que le récit de Mallart diverge de celui d'Alfonse, et on se demande lequel a mieux interprété leur manuscrit d'origine. Mallart transcrit ainsi :

Des portz y a dont je ne sçay les poinctz,
Comme l'abbaye isle de tous les saintcz,
Mesmes aussy l'abbaye St François¹⁴⁶.

Et le texte de 1559 chez Alfonse est le suivant :

Il y ha quelques bons ports, et entre autres les ports de Lislet, l'abbaye de tous les Saints, l'abbaye de S. François¹⁴⁷.

Les deux textes paraissent corrompus, et l'on se demande s'il s'agit d'une éventuelle abbaye sur une île dans la Baia de Todos os Santos¹⁴⁸, ou bien si le nom Lislet fait allusion au port d'Ilhéu, plus au sud¹⁴⁹ ; ou encore, s'il s'agit du Rio São Francisco plus au nord¹⁵⁰ ?

¹⁴² BnF, Ms fr. 1382, f. 48 ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 32.

¹⁴³ BnF, Ms fr. 1382, f. 48 v° ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 32 v° ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 407.

¹⁴⁴ BnF, Ms fr. 1382, f. 49 v° ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 33 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 409.

¹⁴⁵ BnF, Ms fr. 1382, f. 50. Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 33.

¹⁴⁶ BnF, M. fr. 1382, f. 50.

¹⁴⁷ Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 33.

¹⁴⁸ Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 414.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 411.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 410.

Leur itinéraire se poursuit jusqu'au large estuaire du Rio de la Plata, puis, passant « quelques isles bien pres de la terre », jusqu'au détroit de Magellan¹⁵¹, où le courant est très fort, mais un capitaine peut mouiller à l'abri de deux ou trois îles. Passé le détroit, la côte tourne vers le nord, vers une région nouvellement découverte, dont Mallart et Alfonse savent très peu, et moins encore de ses habitants, et c'est ici que le portulan de Mallart s'arrête abruptement dans les deux manuscrits pour François I^{er}¹⁵², et même une page plus tôt pour Henri VIII.

50 Pourquoi Mallart interrompt-il ici son récit, sur la côte ouest du Chili ? On pourrait imaginer qu'il n'avait pas encore eu accès à la suite du voyage d'Alfonse. En effet, Alfonse, à la fois dans son manuscrit de 1544 et dans l'édition posthume de 1559, allait poursuivre son itinéraire le long de la côte ouest, pour revenir en pays de connaissance, l'archipel des Perles dans le golfe de Panama et au Yucatan (mais du côté du Pacifique)¹⁵³. Dans cette suite, Alfonse allait traverser la Pacifique vers les Moluques, avec leurs 5 000 îles, jusqu'à Java et à Calicut, pour revenir finalement en Méditerranée.

Il y a une autre explication du silence de Mallart : la mappemonde incluse dans son manuscrit pour Henri VIII laisse entendre qu'il avait précisément l'intention de poursuivre son périple. Ses trois manuscrits offerts à François I^{er} et puis à Henri VIII n'en constitueraient que le premier livre, qu'un avant-goût des plaisirs que le poète réservait à son mécène :

Quant à moy je n'eusse fait ung traict,
S'amour ne m'eust à vous servir attraict
A composer ce livre ycy premier,
Vous promectant parfaire le dernier,
Second et tiers, s'approuvez ceste foy
Le mien esprit et labeur de mes doys¹⁵⁴.

S'il promet trois autres livres, c'est qu'il est sûr d'avoir du matériel, c'est-à-dire d'avoir accès au texte encore inédit d'Alfonse (ou d'une éventuelle source d'Alfonse, comme Pierre Crignon ou les Parmentier).

Quel jugement peut-on porter sur ce que Mallart a apporté en tant que chanteur des grands voyages de découverte ? Ses talents poétiques sont limités,

151 BnF, Ms fr. 1382, f. 50 v° ; Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 33 v° ; voir la carte que donne Alfonse dans son manuscrit de 1544, BnF, Ms fr. 676, f. 159 ; Alfonse, *Cosmographie*, éd. Musset, p. 424 et la carte, p. 426.

152 BnF, Ms fr. 1382, f. 51 v°.

153 Alfonse, *Voyages aventureux*, f. 34 ; voir la carte dans le manuscrit de 1544, BnF, Ms fr. 676, f. 174.

154 BnF, Ms fr. 1382, f. 4 v°.

et son sujet ne se prête pas aux envolées lyriques. Il a voulu emboîter le pas aux frères Parmentier, avec un journal de voyage en vers, et le matériel contenu dans un manuscrit de Jean Alfonse lui en offrait l'occasion. Le public français était friand de ces nouveautés, et il avait pu lire la traduction française des voyages d'Amerigo Vespucci, *Le Nouveau Monde et navigations* (éditions entre 1515-1534), ainsi que la *Description nouvelle des merveilles de ce monde* de Jean Parmentier (1531), mais Jacques Cartier n'avait pas encore publié ses voyages des années 1530¹⁵⁵. Mallart, qui n'a visité aucun des pays que son poème va décrire, saute donc sur l'occasion pour faire connaître aux cours de France et d'Angleterre les découvertes faites par les navigateurs français, et pour mettre à leur disposition un portulan à l'intention du futur explorateur. Et il fait œuvre de pionnier en publiant des matériaux qui étaient à la disposition des cartographes de Dieppe, mais non du grand public, dont la première description un peu détaillée des côtes du Canada. Henri VIII allait justement en 1542 se procurer les services d'un de ces cartographes, Jean Rotz, qui, comme Mallart, n'avait pas été embauché par François I^{er}, mais qui, à la différence de notre auteur, avait déjà beaucoup voyagé, probablement à Sumatra, et certainement au Brésil. On comprend que Henri VIII ait préféré à Mallart, et se soit demandé si un routier en prose n'était pas en fait plus pratique qu'un routier en vers.

On a pu constater qu'il serait injuste de considérer le poème de Mallart comme une simple mise en vers servile du routier d'Alfonse. Il y a des sections du texte d'Alfonse qui manquaient au manuscrit dont se servait Mallart. Ensuite, ce dernier y ajoute des observations personnelles, notamment concernant les monastères situés sur l'itinéraire, ou sur son désir d'aller rejoindre la ruée vers l'or au Nouveau Monde. Finalement, dès 1539, dans son texte pour François I^{er}, il insère un passage flatteur sur l'esprit d'entreprise des Anglais, qui accueillent volontiers les étrangers, et il y aura d'autres ajouts ou suppressions dans la version pour Henri VIII. Mallart espérait, avec l'aide d'Henri VIII, publier ses ouvrages, dont peut-être son portulan versifié. Mais la sortie en 1545 du journal de bord de Jacques Cartier allait accaparer le marché pour le Nouveau Monde, et la version revue et amplifiée des voyages d'Alfonse, rédigée en 1544, et illustrée de nombreuses cartes du littoral, rendait périmé le journal de voyage que Mallart comptait continuer à versifier. L'entreprise de l'école de cartographie de Dieppe, à laquelle Mallart aurait voulu collaborer, fut reprise dans les années 1540 par d'autres, Jean Rotz, Jean Alfonse et Pierre Desceliers. Pourtant, la belle mappemonde de Mallart nous livre le dessein de ce qui aurait pu être son portulan versifié, si ses nobles mécènes, François I^{er}, Henri VIII et

155 Qui ne sortiront qu'en 1545 : *Brief recit et succinte narration, de la navigation faite es yslles de Canada, Hochelage et Saguenay et autres*, Paris, Ponce Roffet et Antoine Le Clerc, 1545.

le duc de Lorraine, ne l'avaient pas négligé, l'abandonnant à la dérive au gré des vents et marées, pour finir ses jours, oublié de la critique et vivant de ses talents de sourcier, armé de sa baguette divinatoire, « souverain conducteur des eaues, sources et fontaines ».

LES ÎLES GRECQUES DANS *LE GRAND INSULAIRE*
D'ANDRÉ THEVET : REPÈRES, REFUGES, EXILS ET RETRAITES

Edith Karagiannis-Mazeaud

En 1586-1587, en même temps que son *Histoire de deux voyages aux Indes australes et occidentales*, le cosmographe André Thevet (1517-1592)¹ met au clair l'un de ses derniers ouvrages, *Le Grand Insulaire et Pilotage d'André Thevet Angoumois, Cosmographe du Roy, dans lequel sont contenus plusieurs plants d'îles habitées et inhabitées et descriptions d'icelles*². Comme l'indique le titre, cette œuvre qui comprend « plants³ » et textes en français entend guider son lecteur d'île en île, fournissant un maximum d'informations sur chacune et réduisant ainsi le « vide » entre les terres connues. Il s'agit donc d'une véritable somme qui s'adresse à tout « liseur » concerné par le périple sur les mers du globe et sur les terres, les rendant traversables, qu'il soit pilote de navire, marin, pérégrinateur ou simple passager, prince, soldat ou marchand, voire simple curieux des mondes insulaires : elle se veut à la fois « plus grosse » que les œuvres « de Plutarque ou de Pline⁴ » et, à la manière d'Hérodote⁵, « la plus belle histoire qui ait jamais été encores imprimée en France⁶ ». Répondant à l'esprit d'utilité, de curiosité encyclopédique et à l'esthétique de son temps, elle tend à embrasser l'ensemble le plus large jamais publié dans sa catégorie, tout comme les *Vitae* de Vasari (1550, 1568), les *Bibliothèques* de Du Verdier (1585) et de La Croix du Maine (1584), les *Recherches de la France* de Pasquier (1560-1621) ou d'autres ouvrages de Thevet lui-même, la *Cosmographie universelle* (1575) et *Les Vrais Pourtraits et Vies des hommes illustres* (1584). Or, en dépit

- 1 Voir Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991.
- 2 2 vol. ms, BnF, Ms fr. 15452-15453.
- 3 Voir Frank Lestringant, « Catalogue des cartes du *Grand Insulaire* », dans Mireille Pastoureau, *Les Atlas français (xvi^e-xvii^e siècles). Répertoire bibliographique et étude*, Paris, Bibliothèque nationale, 1984, p. 481-495.
- 4 André Thevet, Lettre 3, 30 novembre 1586, « à Monsieur Rohet », dans Laurent Vaissière, « André Thevet et Jean Rouhet : Fragments d'une correspondance (1584-1588) », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 61/1, 1999, p. 127.
- 5 Voir Frank Lestringant, « Hérodote dans la littérature cosmographique de la Renaissance. Quelques remarques introductives », dans Susanna Gambino Longo (dir.), *Hérodote à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 195-208.
- 6 André Thevet, Lettre 6, 5 juillet 1587, « à Monsieur Rouhet, advocat et conseiller de Madame de La Trimouille », dans Laurent Vaissière, « André Thevet et Jean Rouhet », art. cit., p. 130.

d'un considérable travail de collecte d'informations écrites, figurées ou orales, anciennes⁷ et surtout nouvelles, et de frais considérables engagés notamment, selon des lettres de Thevet lui-même⁸, pour la gravure sur cuivre des « plants », ce *Grand Insulaire* est demeuré à l'état de manuscrit.

LE GRAND INSULAIRE ET PILOTAGE II

54

Le Grand Insulaire et Pilotage comprend deux livres, consacrés aux îles du monde entier connues de Thevet. Le premier concerne plus spécifiquement celles du Nouveau Monde. Le second, dont il sera ici question, regroupe celles de la Méditerranée et quelques autres. Après la page de titre et une liste des « latitudes et longitudes de tous les ports qui sont sur la mer Mediterranee », il comporte 230 grands feuillets manuscrits recto/verso ordonnés en 108 chapitres consacrés chacun à une île et ses dépendances, exceptionnellement à un regroupement de deux ou trois îles avec, pour finir, un « dictionnaire en langue moscovite » et un *index locorum* témoignant de la modernité du projet. S'y ajoutent 106 « plants » chalcographiés de format homogène plus réduit, intercalés en tête de la plupart des chapitres. Ces cartes ou vues cavalières d'îles manifestent aussi le souci d'innovation, de précision, de complétion encyclopédique et esthétique de Thevet (fig. 1)⁹.

Tel « un bateau de papier¹⁰ » naviguant de chapitre en chapitre comme à travers autant d'escales, le volume suit un itinéraire maritime qui court d'ouest en est, hormis quelques exceptions. Depuis l'île d'Aiguemeau face à Bayonne, dont Amy Graves Monroe montre la capitale signification symbolique pour les Valois à partir de 1565¹¹, il s'élance vers les îles de la Méditerranée occidentale situées au large de la péninsule Ibérique puis celles de la péninsule Italique, avant de se diriger vers Djerba et Malte. Il remonte ensuite l'Adriatique, avec notamment les îles « grecques » pour lesquelles il s'inspire, entre autres, de l'*Isolario* rédigé par Buondelmonte vers 1420¹². Après les îles sous domination vénitienne comme la Crète et l'Heptanèse, les îles de la côte dalmate et celles jouxtant le Péloponnèse,

7 Voir notamment Frank Lestringant, « La voie des îles », *Médiévales*, 47, « Îles du Moyen Âge », dir. Antoine Franzini et Nathalie Bouloux, automne 2004, p. 113-122.

8 Voir André Thevet, Lettre 2, 15 juillet 1586, « à Monsieur Rouhet, conseiller de Madame de La Trimouille », dans Laurent Vaissière, « André Thevet et Jean Rouhet », art. cit., p. 125-126.

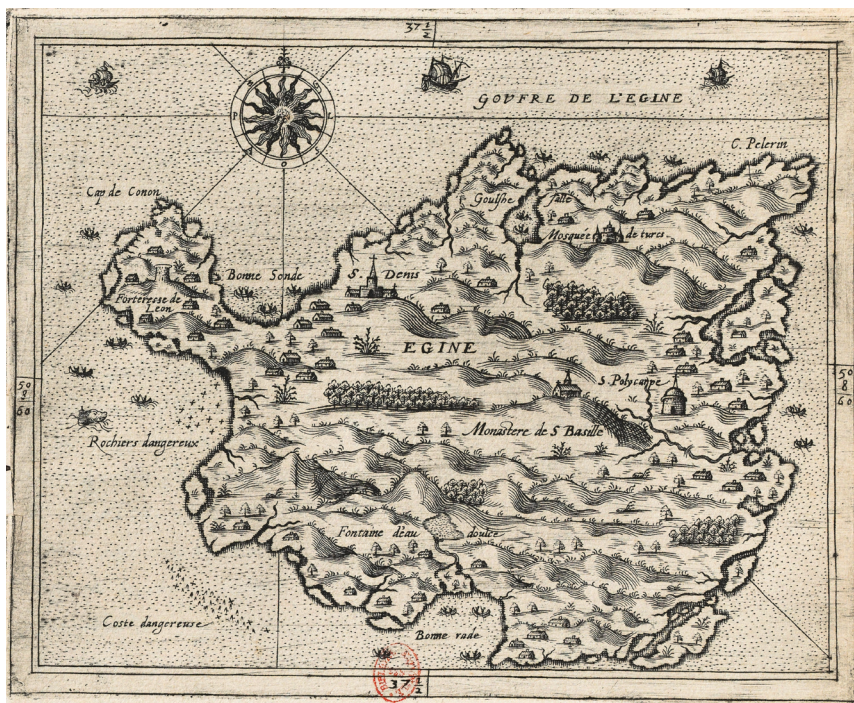
9 Voir la description, ainsi que l'édition critique partielle de certains chapitres et cartes par Daniela Valle de Loro dans *Le Grand Insulaire et Pilotage d'André Thevet cosmographe du roi*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, dir. Frank Lestringant, Paris, École nationale des chartes, 2009. Avec Frank Lestringant, Georges Tolia et l'aide d'Hélène Richard, nous travaillons actuellement à l'édition du *Grand Insulaire*, à paraître chez Droz.

10 *Ibid.*, p. 7.

11 Voir *infra*, p. 181.

12 Voir *Description des îles de l'Archipel*, par Christophe Buondelmonti. Version grecque par un anonyme, première partie, éd. Émile Legrand, Paris, Ernest Leroux, 1897.

il aborde, en dehors de quelques curieuses excursions septentrionales, celles de la mer Égée (Archipelague), entre Crète et Dardanelles d'une part, Grèce continentale, Chypre et Turquie d'autre part, presque toutes conquises par les Ottomans : îles Saroniques, Cyclades, Eubée, Chypre, Dodécanèse, Sporades. Soit au total, sans compter les îlots agrégés, environ soixante-cinq îles parfois distribuées différemment de notre pratique contemporaine. Pour Patmos par exemple, Thevet concède qu'elle puisse être classée dans les Cyclades¹³, comme l'indique aussi en 1578 *L'Harmonie du monde* de Francesco Zorzi traduite par Guy Le Fèvre de la Boderie, qui la confond d'ailleurs avec Chio¹⁴. Puis il ajoute encore quelques îles entre Tyr et Acre, d'autres du Nord de l'Égée, de la mer de Marmara, de la mer Noire, et pour finir, de la mer Caspienne.



1. L'île d'Égine, dans André Thevet, *Le Grand Insulaire et Pilotage II*, 1586-1587, Paris, Bibliothèque nationale de France, Ms fr. 15453, f. 31 bis © BnF

13 Voir *Le Grand Insulaire et Pilotage*, t. II, Ms fr. 15453, f. 151 r°.

14 « Pathmos, l'une des Cyclades, maintenant Chios, 556.c », Table de *L'Harmonie du monde*, dans Guy Le Fèvre de la Boderie, *L'Harmonie du monde divisée en trois cantiques*, Paris, Jean Macé, 1578, p. II ij. Sur les diverses définitions des Cyclades depuis l'Antiquité, voir Patrice Brun, *Les Archipels égéens dans l'Antiquité, 1^{er}-11^{es} siècles avant notre ère*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 1996, p. 16.

Aussi ce second livre du *Grand Insulaire* est-il en majeure partie consacré aux îles dites « grecques ». C'est cette foisonnante matière qui sera ici très brièvement évoquée, car leur description cartographique et textuelle répond au projet explicite de Thevet. À partir d'informations et de souvenirs tirés de sa propre expérience, de témoignages ou de documents inédits recueillis par lui-même ou tirés d'ouvrages, auxquels il emprunte méthodes et données qu'il vérifie dans la mesure du possible par l'autopsie, le cosmographe du roi entend recenser, décrire, apprécier et faire connaître le plus grand nombre possible de ces îles. Il leur consacre des chapitres de taille sensiblement analogue (un à quatre folios r^o-v^o) conçus comme un tout, surtout si elles sont petites et ignorées, voire inexplorées, donc nouvelles pour le lecteur : pour les autres, il renvoie à ses ouvrages précédents.

56 La partie « pilotage » s'appuie partiellement sur des informations antérieures. Mais elle suffirait à donner autorité à l'ouvrage et stature à son auteur, avec ses recommandations d'itinéraires maritimes inscrits dans un réseau de points identifiés, sa volonté de signaler un maximum d'îles comme autant d'escales, ses instructions techniques indiquant où, quand et comment y accoster, doubler les caps, traverser les détroits, se garder des tempêtes et autres dangers : elle contribue à réduire le péril de la traversée sur une mer réputée, au moins depuis l'*Odyssee*, particulièrement imprévisible. La plus grande nouveauté vient probablement des plans inédits des îles avec parfois les îlots s'y rattachant et une partie de la région côtière à proximité. Thevet indique pour certains qu'ils proviennent de manuscrits appartenant à l'origine à un Grec d'Eubée¹⁵. Or comme le signale George Tolia¹⁶, ces gravures fourmillent d'informations souvent complémentaires du texte qui, de son côté, développe d'autres catégories de données : climat, essentiel chez Ptolémée, ressources et particularités de chaque île, curiosités et mots locaux, constructions stratégiques : ce qui importe avant tout, c'est leur degré de sécurité et d'habitabilité, leurs potentialités en termes de survie, de séjour, voire de colonisation :

Je pretends montrer aux Isles de ceste mer Mediternané en quels climats elles sont situées, pour faire entendre si elles sont en lieux froids ou temperés, et si la demeure y est bonne¹⁷.

Dans le second volume du *Grand Insulaire*, le cosmographe du roi « décrit » en effet pour son lecteur le monde insulaire conquis par les Ottomans, alors

15 Voir *Le Grand Insulaire et Pilotage*, t. II, Ms fr. 15453, f. 77 r^o et 98 v^o.

16 Voir *supra*, p. 54.

17 *Ibid.*, f. 70 r^o.

alliés de la France. Essentiellement soucieux de fiabilité, il souligne sa volonté de fournir sur cette région des informations concrètes ou plus abstraites, mais en tout cas « réelles ». Il commence donc par vérifier, compléter, confirmer ou réfuter les assertions d'auteurs antiques ou plus modernes comme Zorzi et surtout Pierre Belon, Nicolas de Nicolay et Jean de Léry. Mais il montre aussi, par exemple, que certaines îles surprennent par leur aridité, tandis que d'autres apparaissent comme de véritables paradis terrestres¹⁸. Par delà leur valeur informative, ces données sont donc habilement agencées de manière à émouvoir et même séduire un lecteur que Thevet interpelle d'ailleurs très souvent. Dans ce récit à la première personne où il se présente tantôt en voyageur « *patiens* », tantôt en seul maître de son navire de papier après Dieu, il ménage une alternance de passages plus techniques et de vives descriptions, récits mouvementés, ou commentaires bien sentis. Les nombreuses digressions sur des sujets économiques, nautiques, agricoles ou juridiques, les informations stratégiques ou « culturelles », historico-politiques, religieuses, ethnographiques, sont entremêlées d'anecdotes et de réelles péripéties insufflant aux chapitres un surcroît de *copia*, de *varietas* et d'*animatio*. Brisant la monotonie que peut ressentir le profane à la lecture des indications de pilotage, elles jouent ici le rôle ailleurs dévolu à l'*ekphrasis*¹⁹. Aux jugements de valeur très tranchés et aux relations d'aventures vécues rivalisant avec la fiction s'ajoutent des expressions hautes en couleur, dans la veine de ces plaisanteries que l'on échange le temps d'une traversée : par exemple, les Corfiotes « se donnèrent » aux Vénitiens pour qu'ils les défendent contre les Turcs « s'il [leur] venoit envie de venir friser la queue auprès de ceste Isle »²⁰. Aussi peut-on parler ici d'une visée « littéraire », même si Thevet, très au fait des mots d'ordre de la Pléiade, se défend de toute collusion avec le mode fantastique ou « fabuleux » qui, selon lui, le rabaisserait au rang de poète ! Les innombrables références aux légendes et à la mythologie insulaires ne répondent pas seulement à la vocation encyclopédique de ce volume du *Grand Insulaire* : les lieux de la tradition grecque antique ne sont alors connus en France qu'à travers les livres, ou presque. Thevet ne manque donc évidemment pas de mentionner les épisodes attachés aux rivages où lui, héros des temps modernes, dit avoir abordé et qu'il prétend connaître par l'autopsie, tout en signalant bien ce qui relève de la fable et en recommandant de l'interpréter selon l'usage, les voies naturelle et historique²¹. Dans le même

18 Voir notamment Symi (*ibid.*, f. 147 r^o) ou Naxos (f. 138 v^o).

19 Voir *ibid.*, les digressions sur les institutions et l'organisation administrative et militaire de l'Empire ottoman, les origines du schisme (f. 57 v^o), les instruments, bases et méthodes de navigation (f. 141 r^o), notamment les rhumbs et la rose des vents (f. 91 r^o), la pêche à l'huile et le porphyre (f. 80 v^o), les ânes sauvages (f. 86 v^o), la culture des oignons (f. 113 v^o).

20 *Ibid.*, f. 45 r^o.

21 Voir *ibid.*, f. 140 r^o.

esprit, des formules à la manière d'Hérodote, « je me suis bien laissé dire²² » ou encore « les Insulaires racontent de tres-admirables choses²³ », dégageant sa responsabilité face aux témoignages qu'il recueille.

58

Après le plan/carte presque toujours présent, chaque chapitre comporte donc, dans un ordre variable, des renseignements d'ordre géophysique sur l'assiette et la position de l'île – longitude et latitude –, avec des renseignements précis sur les ports principaux et secondaires, les vents et la taille, la qualité, la profondeur, la sûreté des mouillages. Puis des informations sur les ressources naturelles : pierres, métaux et gemmes, végétaux, animaux permettent d'évaluer la pénurie ou les richesses des îles, leur intérêt économique. Enfin, souvent articulés à la *doxa*, des légendes ou des épisodes mythologiques, et des commentaires géopolitiques et historiques : position stratégique, valeur militaire, notoriété ou non de l'île et de ses villes, et surtout, toponymes. Fréquemment appuyés sur une ou plusieurs étymologies, les noms de lieux permettent en effet d'établir la continuité ou la rupture entre le temps des origines et les implantations ethniques ou occupations successives. Dans le même esprit, les « antiquités » sont toutes signalées (fig. 2), de même que les monuments, hommes célèbres, naufrages, batailles navales, révoltes. Ces données soutiennent des appréciations et commentaires tantôt voilés, tantôt explicites. Ainsi, le lecteur apprend que dans la plupart des îles conquises par les Ottomans, ravages et répression ont été et demeurent sévères dès qu'ils rencontrent quelque forme de résistance : les insulaires connaissent les mêmes vicissitudes que la plupart des Grecs. Ils jouissent d'une certaine liberté, religieuse notamment, mais ceux qui demeurent chrétiens paient aux Turcs un tribut financier si lourd qu'ils sont pratiquement leurs « esclaves ». En revanche, ceux qui se convertissent à l'Islam accèdent à des positions sociales très lucratives :

[Astipaléa] est bonne et tres fertile en toutes sortes de biens, habitée de quelques pauvres Grecs, qui vivent tous en liberté, ainsy que font toutes les autres Iles de Grece qui payent le tribut au grand Turc. Il est tres vray que les magistrats et chefs des villes sont communement Turcs renegats (Grecs convertis), les uns prennent nom de Sangiac, Beglerbey ou Cadis : les autres se qualifient d'autres noms d'officiers et sont fort bien payés tant du peuple que de leur Seigneur. Ce que j'en dis des Insulaires peut bien estre communiqué à ceux de terre continente, qui ne sont moins esclaves que les autres²⁴.

22 *Ibid.*, f. 45 r^o.

23 *Ibid.*, f. 47 v^o.

24 *Ibid.*, f. 143 r^o-144 v^o.



2. « Escueil ou Isle de Strongile », dans André Thevet, *Le Grand Insulaire et Pilotage II*, 1586-1587, Paris, Bibliothèque nationale de France, Ms fr. 15453, f. 102 bis © BnF

Les îles grecques habitées sont donc avant tout perçues comme les éléments de réseaux stratégiques, politiques et religieux qui s'étendent à d'autres îles et au continent : ici, le réseau sous domination ottomane, là, celui sous domination vénitienne, ailleurs, celui des « rebelles » et celui relevant directement de l'Église orthodoxe. Pour Thevet, par delà l'hospitalité des habitants, la première chose à considérer réside dans la position de ces îles sur l'échiquier méditerranéen et dans leurs fonctions multiples et parfois paradoxales : repères et repaires, refuges et lieux d'exil ou prisons, villégiatures mondaines et fécondes retraites spirituelles ou intellectuelles.

DES REPÈRES

Comme au Moyen Âge²⁵, les îles grecques constituent d'abord pour celui qui navigue autant de signes, de points de repère salvateurs. Thevet les compare à des phares au cœur de la nuit :

25 Voir Henri Bresc, « Îles et "tissu connectif" de la Méditerranée médiévale », *Médiévales*, 47, « Îles du Moyen Âge », dir. Antoine Franzini et Nathalie Bouloux, automne 2004, p. 11.

Or pour revenir à l'Isle de Dromos elle eut ce nom des anciens, qui est autant à dire que Course : à cause que ceus, qui voient du Levant au Ponent, prennent la de nuit le signe de leur navigation, de mesmes que si elle estoit là posée, comme un phare, pour les advertir de la route, laquelle ils doivent tenir pour ne s'engager en des perilleux naufrages²⁶.

Elles offrent des havres contre la foudre qui brûle les navires²⁷ et le voyageur peut espérer y échapper aux tempêtes comme celle essuyée par Thevet à Astipalea, « si que nous pensâmes y perdre la vie²⁸ ». Mais côtes escarpées, écueils à fleur d'eau et sèches peuvent en rendre l'accès très difficile. Tel est le cas de Karpathos :

Or pour venir aborder l'Isle, faut que le Pilote se donne garde, avant que mouiller l'ancre, au Port de Posidyrum de plusieurs bastures à demie lieüe du havre, qui sont à gauche, auquel endroit plusieurs vaisseaux s'y sont perdus. Par ainsy faut conduire les vaisseaux de jour avec le trinquet, autrement pour peu que la mer soit irritée, les vaisseaux sont en danger de se perdre²⁹.

Au fil des chapitres, le récit des périls vécus, avec ses figures exotiques mais bien réelles, anime le discours et grandit l'auteur qui, implicitement, se présente en moderne Ulysse³⁰. Il répond à la curiosité du lecteur en l'ouvrant à des mondes nouveaux et souligne l'utilité du livre :

De fait si le navire, qui estoit à un marchand Turc, dans lequel j'estois, avec bien deux cens esclaves, eut un peu amarré de la part de l'Est, c'estoit fait de nous : mais la fortune nous fut si favorable, qu'un vieil more basané, qui cognoissoit tres bien la route de ceste coste, nous delivra d'un si extreme peril. Dés que vous estes ancré vous estes hors de tout danger car il y a quinze ou vingt brasses d'eau. Les montaignes qui sont tout au bout de ceste mer de Carpanese à plus de deux cens lieües autour, vous gardent des vents de la part du l'Oüest Sud-Oüest³¹.

Surtout, la plupart de ces îles permettent de se ravitailler en eau douce. Thevet ne manque jamais de fournir de précieuses indications sur leurs sources, fontaines, citernes : cette denrée est si vitale que des corsaires arraisonnés à Patmos tentent, en vain, de se justifier auprès de la police du sultan par la

²⁶ *Le Grand Insulaire et Pilotage*, t. II, Ms fr. 15453, f. 134 r^o.

²⁷ *Ibid.*, f. 98 r^o.

²⁸ *Ibid.*, f. 144 r^o.

²⁹ *Ibid.*, f. 146 r^o-v^o.

³⁰ La comparaison apparaît d'ailleurs explicitement dans les éloges adressés à Thevet. Voir par exemple le poème liminaire de Ronsard à la *Cosmographie universelle*, Paris, P. L'Huillier et G. Chaudière, 1575, t. I.

³¹ *Le Grand Insulaire et Pilotage*, t. II, Ms fr. 15453, f. 146 r^o-v^o.

nécessité de « faire aiguade³² » ! Par ailleurs, les pèlerins qui tombent malades sur le chemin de la Terre sainte peuvent y faire halte, comme le féroce Robert Guiscard qui a donné son nom à Port-Guiscard (Fiscardo, Céphalonie)³³.

D'autres îles, en revanche, s'avèrent des « repaires » diversement dangereux : d'abord, sur certains écueils comme le « Caloier d'Andros », le voyageur rencontre des oiseaux de proie, faucons et laniers par ailleurs fort réputés à travers toute l'Europe et l'Empire ottoman : c'est à Andros que l'on capture les meilleurs, offerts chaque année par ses sujets au Grand Turc³⁴, et si « les bons pères s'amuse[n]t à [les] attraper [...] car d'autre exercice, ils n'en ont pas beaucoup³⁵ », c'est aussi qu'ils les vendent très chers. Ensuite, on peut être attaqué par des prédateurs moins voyants mais bien plus gênants, « bestioles venimeuses », scorpions, minuscules mouches piquantes et autres³⁶. Enfin, il arrive que l'on soit confronté à d'autres prédateurs, encore plus redoutables, et pas seulement dans des îles plus « deshabitées » : Patmos, où Jean aurait écrit l'Apocalypse, devient ainsi sous Sélim I^{er} un véritable nid d'« escumeurs des mers³⁷ » ; Andros aussi, où ceux-ci cherchent à capturer des chrétiens pour les vendre comme esclaves :

Vous y trouvés tousjours quelques Corsaires qui attendent les vaisseaux passagers, et Dieu scait s'ils sont les plus forts[,] comment ils accoustrent les pauvres Chrestiens, ne se contentant d'avoir leurs biens, ains les enchainent et puis les vendent au premier offrant et dernier encherisseur, comme l'on fait les bœufs et moutons de pardeça³⁸.

Le phénomène n'est pas récent³⁹, et du temps de Thevet, ces « coursaires » continuent souvent d'être à la solde du pouvoir ottoman⁴⁰. Dès qu'ils sont en vue, les insulaires proches du continent allument des feux au sommet de leurs montagnes pour prévenir les villages de terre ferme⁴¹. Mais dans les secteurs sous domination vénitienne, ce sont les Ottomans eux-mêmes qui « font leurs courses ». Aussi des îles très fertiles proches de Corfou sont-elles « deshabitées », « a cause que les Corfiots se contentent de leur terre pour la cultiver, et ne veulent

32 *Ibid.*, f. 151 r^o.

33 *Ibid.*, f. 47 r^o.

34 *Ibid.*, f. 112 v^o.

35 *Ibid.*, f. 92 r^o.

36 *Ibid.*, f. 135 r^o.

37 *Ibid.*, f. 151 r^o.

38 *Ibid.*, f. 111 v^o-112 r^o.

39 *Ibid.*, f. 99 v^o.

40 *Ibid.*, f. 144 v^o.

41 Voir *ibid.*, f. 149 r^o et H. Bresc, « Îles et “tissu connectif” de la Méditerranée médiévale », art. cit., p. 10.

hazarder leurs sujets, les envoians en ces Isles, sans defense, pour servir de proye aux Turcs, qui de jour à autre font des courses le long de ce pays maritime »⁴².

Le premier objectif des Ottomans au XVI^e siècle est en effet de chasser de l'espace méditerranéen les chevaliers de Jérusalem, soutenus par l'Espagne. Thevet apprend par exemple qu'à Symi, peu étendue mais capitale du point de vue stratégique⁴³, les chevaliers de Rhodes avaient construit un nouveau fort à l'entrée d'un port, comme les Romains⁴⁴. Cette dimension n'échappa point aux Ottomans : en 1522, avant d'attaquer la grande île de Rhodes, ils commencèrent par détruire les forts de la petite Symi⁴⁵. Indépendamment de leur taille, les îles grecques constituent des pions dans la lutte pour la possession de la Méditerranée.

62 Cette soif d'expansion n'est pas nouvelle ; elle suscite une réflexion politique d'abord appuyée sur l'histoire. En 415 av. J.-C., les Athéniens, vainqueurs à Milos, n'ont-ils pas tué la population mâle, réduit en esclavage femmes et enfants et envoyé leurs propres citoyens coloniser l'île⁴⁶ ? Une fois « maîtres » des lieux, les conquérants bâtissent des « châteaux » visant à transformer ces îles en têtes de pont. Certains s'avèrent toutefois moins inexpugnables qu'on ne le dit. Ainsi le fort vénitien de Paxos a été détruit par l'armée navale de l'empereur Manuel, et si les « grands vents et tourmentes » ont un peu protégé cette île face aux Ottomans, elle est désormais « pour la plupart deshabitée, à cause que les Turcs fouillent et pillent tout »⁴⁷. En revanche, près de Nauplie, le fort des Templiers a permis à ces derniers de conquérir « villes et châteaux en terre ferme de la Grece et païs de Thrace et en la petite Asie aussy⁴⁸ ». De même, à Corfou, les Vénitiens ont construit deux forts « lesquels est impossible d'assiéger, et empescherent qu'on ne puisse approcher de la ville ». Aussi Thevet considère-t-il cette cité comme le « vray rempart de la Chrestienté » : « si le Turc pouvoit mordre dessus[,] la Chrestienté seroit bien esbranlée »⁴⁹.

Pour cette raison, les plans de ces « châteaux » et ceux des îles constituent des sortes de « secrets défense » qu'il est très difficile de se procurer. Par exemple, pour le plan d'Episcopia (Tilos), au nord de Rhodes : il me fut donné, révèle le voyageur,

par un des truchemans du grand Turc Sultan Solyman, nommé Assam, lequel il avoit dans un livre qu'il avoit dérobbé, comme il me dict, d'un Grec de l'Isle de

42 *Le Grand Insulaire et Pilotage*, t. II, Ms fr. 15453, f. 46 r^o.

43 *Ibid.*, f. 148 r^o-v^o.

44 *Ibid.*, f. 147 v^o.

45 *Ibid.*, f. 148 r^o.

46 *Ibid.*, f. 96 v^o.

47 *Ibid.*, f. 45 v^o.

48 *Ibid.*, f. 80 r^o.

49 *Ibid.*, f. 45 r^o.

Negrepoint avec plusieurs autres, ensemble deux belles cartes écrites en Grec sur du parchemin, l'une desquelles j'ay encor de present vers moy⁵⁰.

Existerait-il un rapport entre le projet de divulguer des documents aussi importants et le fait que le *Grand Insulaire* est demeuré à l'état de manuscrit ?

Par ailleurs, avant de passer à l'assaut militaire contre les îles grecques, les conquérants commencent souvent par essayer de les acheter : l'empereur Alexis I^{er}, « ennemy mortel de tous les Chrestiens Latins », tente ainsi « à force de deniers attirer à [sa] devotion » Céphalonie dont il veut faire une tête de pont pour « se ruer sur la ville et seigneurie venitienne, et puis apres sur les Potentats de toute l'Italie »⁵¹. Mais dans certaines îles, les habitants résistent : c'est le cas des Crétois luttant pour leur indépendance, refusant de payer tribut à leurs seigneurs, et celui des Épiscopeiens qui allèrent jusqu'à passer ces derniers par le fil de l'épée ; aussi l'empereur envoya-t-il ses troupes pour réprimer ces révoltes. D'un côté, Thevet plaint « ces pauvres Insulaires vaincus et desfaits », mais de l'autre, il condamne aussi les rebelles, pour deux raisons : d'abord, parce que « de tout tems ils ont été desloyaux à leurs Seigneurs » et qu'en héritier des valeurs de la chevalerie, il estime leur punition bien méritée ; ensuite, parce que, d'un point de vue stratégique, l'affaiblissement de ces seigneurs a entraîné celui du réseau défensif que constituent les îles, ce qui a aidé les Ottomans à conquérir la Crète et à accroître leur puissance en Méditerranée⁵².

REFUGES, EXILS, PRISONS

Néanmoins, la séparation du continent et les forts permettent généralement à ces îles de résister⁵³. Elles servent tantôt de refuge à ceux qui sont poursuivis par des ennemis, tantôt de terre d'exil ou de prison. Thevet ne manque pas de rappeler qu'à l'aube des temps, c'est en Crète que le petit Zeus est caché pour échapper à Cronos⁵⁴. Plus tard, les premiers habitants de Zante auraient été « des Espaignols et Sagontins [...], fuyans les fureurs des Carthageois » avant d'aller en Espagne fonder la ville de Sagonte, « avec l'ayde de quelques Grecs Peloponnesiens »⁵⁵. C'est aussi dans les îles que, sous la démocratie athénienne, se réfugient d'illustres Grecs menacés ou condamnés à l'exil, comme le fameux Conon (444-390 av. J.-C.), premier stratège à avoir sa statue

50 *Ibid.*, f. 77 r^o.

51 *Ibid.*, f. 47 v^o.

52 *Ibid.*, f. 77 r^o.

53 Céphalonie, par exemple, sert de refuge aux Macédoniens d'abord contre les Grecs, puis contre les Romains. Voir *ibid.*, f. 47 r^o.

54 *Ibid.*, f. 35 r^o.

55 *Ibid.*, f. 28 r^o-v^o.

sur l'agora puis emprisonné : « Sur sa vieillesse apres qu'il eut fait devoir de guerrier, la Republique Athenienne luy jetta un croc-en jambe », mais il réussit à se réfugier à Chypre, puis dans son île natale, Égine. Vers 780 ap. J.-C., c'est également là que « Leon quatriesme du nom Empereur de Grece [...] estant poursuivy de ses ennemis [...] fit faire une forteresse, pour les tenir en bride, les ruines de laquelle se voyent encores de present »⁵⁶. Thevet ne se contente pas de compiler. Il commente certains faits avec discernement, comme le cas d'Archelaüs s'enfuyant à Symi, riche en vins : s'il est vrai que le fils aîné d'Hérode y prit « son principal esbat », c'est « par force et contrainte, dautant que l'on scait, qu'apres la mort de son Père, il fut fort troublé au Royaume de Judée »⁵⁷. D'autres encore se cachent dans ces îles pour tenter de se soustraire à l'obéissance due à l'Empereur de Byzance. Le cas de Sarrachine (Peristera), près d'Alonissos, est intéressant : en 567, Justin II y vient lui-même défaire les « rebelles » partisans de l'eunuque Narsès qui « luy brouilloit les cartes et en Italie et en ces Isles » et au VIII^e siècle, cet îlot sert à nouveau de refuge « à ceux qui se vouloient estranger de l'obeissance de Constantin [Pogonat] »⁵⁸. Quant à Amorgos, la plus orientale des Cyclades, elle a servi de place arrière aux Francs, notamment aux Templiers. Après leur défaite en Terre sainte, six-cent soixante chrétiens, dont ceux chassés de Beaufort, Tripoli et Sidon par le sultan d'Égypte,

s'estans embarqués prindrent la fuite droict en ladicte Isle de peur de tomber à la mer, et misericorde des Infideles, car lors qu'ils tenoient plusieurs villes, chasteaux et forteresses en la Palestine leur amenant quelque fortune et desastre, volontiers ces bons guerriers se retiroient dans ceste Isle où ils avoient fait une tresbelle forteresse nommée S. Lazare⁵⁹.

Dès l'Antiquité, ces îles ont aussi servi de prisons, comme Poros en 322 av. J.-C., où Démosthène, deux fois contraint à l'exil par les Athéniens, se trouva acculé au suicide⁶⁰. Certaines furent peuplées d'anciens esclaves et de malfaiteurs, telles Piane, au large de la Corse, du temps de Thevet « peuplée de Grecs » : les habitants des villes d'Asie Mineure y « planterent une colonie et bon nombre d'esclaves et bandoliers, qui avoient, pour leurs demerites, et male-façons, merité par plusieurs fois la mort, mais par succession de tems la cultiverent de telle sorte qu'elle fut nombrée estre l'une des plus fertiles de ceste mer »⁶¹. Sous Byzance aussi, les empereurs et rois y reléguèrent des vaincus qui

56 *Ibid.*, f. 32 v^o.

57 *Ibid.*, f. 147 r^o.

58 *Ibid.*, f. 134 v^o.

59 *Ibid.*, f. 113 r^o.

60 *Ibid.*, f. 87 r^o-v^o.

61 *Ibid.*, f. 95 r^o.

parfois finirent par se convertir au christianisme, comme à Dromos⁶². Quant au *Caloiero* d'Andros, il est si dangereux d'accès que, le considérant comme une parfaite prison naturelle, ils y exilèrent ceux qui avaient démérité mais qu'ils ne voulaient condamner à mort, ou encore des dissidents religieux :

j'ay apprins de quelques Caloyers, que ces deux Moynes, qui ont tant troublé les cartes en la Chrestienté, pour s'estre apostasiés de la foy Chrestienne, ascavoir Jean de l'ordre de S. Benoist et le Nestorien Sergie furent relegués aux solitudes de cest ancien escueil, ainsi que l'histoire Grecque vulgaire dit : où ils eurent loisir de ronger leur frein par l'espace de cinq ans [;] depuis ces vilains se revolterent, et se rendirent suppost de l'Imposteur Mehemet, ce qui advint l'an du monde 4567. depuis la Nativité de nostre Seigneur 609. ans, estant Heraclius 22. Empereur de Constantinople⁶³.

VILLÉGIATURES MONDAINES, RETRAITES SPIRITUELLES ET INTELLECTUELLES

Pourtant, certaines de ces îles jouissent d'une réputation de lieux de villégiature ou de retraite très appréciés⁶⁴. Dans l'Antiquité déjà, les puissants y recherchent d'agréables séjours, surtout quand elles sont proches d'Athènes. À Égine, Thevet admire les ruines « des temples et maisons des Atheniens, qui prenoient plaisir à y faire bastir », car « c'estoit le passe-tems aux grands d'y aller, demeurer, pour le bon air, qui y est, deux ou trois mois l'année, attendu qu'il n'y a qu'un petit trajet à passer d'Aegine jusques à la Ville d'Athènes »⁶⁵. À Paros aussi, facile d'accès, le voyageur est émerveillé par la magnifique vue panoramique sur la mer depuis les hauteurs de l'île, « plaisir des grands Seigneurs », à côté de « quelques casals de Grecs et de Juifs et quelques esclaves, qui gaignent leur vie à pescher et filer de la laine et le coton ». Il admire tant l'« un des beaux et superbes temples antiques, que l'homme scauroit voir de ses deux yeux [...] tout basti [...] de fin marbre bien poly »⁶⁶ qu'il parle de le faire reproduire dans le *Grand Insulaire*⁶⁷.

À l'époque classique et tardive, les plus beaux sites insulaires grecs sont en effet le lieu de monuments religieux : à Naxos, Thevet voit ainsi les ruines

62 *Ibid.*, f. 134.

63 *Ibid.*, f. 92 r°.

64 Voir par exemple le cas de Piané, refuge de l'empereur Andronic II, « où plus tard, pour le bon air, qui y est, les grands Seigneurs y demeuroient trois ou quatre mois l'an » (*ibid.*, f. 95 r°-v°).

65 *Ibid.*, f. 32.

66 *Ibid.*, f. 85 v°.

67 Cette gravure a-t-elle jamais été réalisée ? Contrairement au temple de Bacchus à Stongile (fig. 2), aucune image de ce temple ne semble avoir été jointe au manuscrit, pas plus d'ailleurs que pour la forteresse évoquée par Thevet à la même page. Il devait pourtant en avoir fermement l'intention, puisqu'il confie que celle-ci lui a été « donnée à la ville ruinée d'Athenes », avec d'autres (*ibid.*, f° 85 v°).

de la fameuse fontaine où, dit-on, Ariane fut surprise par Bacchus: « pour ceste occasion plusieurs Dames jadis se retiroient en ceste Isle, lesquelles, en souvenance du tort fait à Ariadne, et detestans la desloyauté des hommes, vivoient la en perpetuelle chasteté et consacroient à Dieu leur virginité⁶⁸ ». De même, à l'époque byzantine, « calojers [moines] » et ermites choisissent de passer leur vie ou de finir leurs jours dans des quasi-îles comme le mont Athos ou de minuscules îlots comme celui du Saint-Hermite (Magonisse), ainsi nommé, selon les habitants, car « Juvenal [de Jérusalem], sur sa vieillesse se relegua en solitude en ceste Isle, qui peut avoir deux lieues de tour⁶⁹ ». Tel est encore le cas des deux écueils appelés « Caloyero », l'un près de Nisyros, l'autre près d'Andros, qui retiennent d'autant plus l'attention de Thevet qu'il a lui-même été cordelier⁷⁰.

Le long chapitre dédié au minuscule *Caloiero* de Nysiros illustre bien l'esprit, la méthode et le style du *Grand Insulaire*: à cent lieues à l'ouest du Péloponnèse

66

vous apparoit [...] le rocher duquel je vous represente icy le plan le plus au naturel qu'il m'a esté possible, tant renommé du peuple Gregeois pour trois principales occasions. La premiere pour servir de retraite à quelques bons peres calojers ou moynes Basiliens, l'autre pour le contour, qui est assez plaisant, verdoyant en tout tems: la troisieme pour estre la retraite et refuge aux navires agités de la tourmente et des vens furieux journaliers en ces endroits là, encor qu'il n'y aie port capable ne lieu où les grands vaisseaux se puissent sauver, hormis a la Radde nommée Ephemia, dans laquelle le Pilote devant s'en approcher de pres peut faire jetter le plomb et y mouiller l'ancre⁷¹.

Thevet met en valeur la particularité de cet écueil en tant que retraite religieuse d'un dépouillement extrême mais protégée par un système défensif dont l'ingéniosité le frappe (fig. 3). Or, en 1551, cet îlot est attaqué par des corsaires africains qui « surprindrent ces bons Peres et occirent les plus vieux, et mirent les autres à la cadene ». Cependant, « comme le bon Dieu est juste[,] ces diables » se trouvèrent pris dans une tempête et « contraints de rechef venir aborder ladite Isle, auquel lieu ils furent prins ensemble leurs vaisseaux, et puis tous massacrés. Estans advertis de telle fortune les Religieux de mesmes ordre du mont Athos, y envoierent quelques autres moynes, pour maintenir tousjours ce lieu fort peu accessible et solitaire a merveilles ». Car, tandis que certains monastères insulaires ont été édifiés en action de grâce⁷², celui-ci, perché sur son écueil

68 *Ibid.*, f. 139 v^o.

69 *Ibid.*, f. 110 v^o.

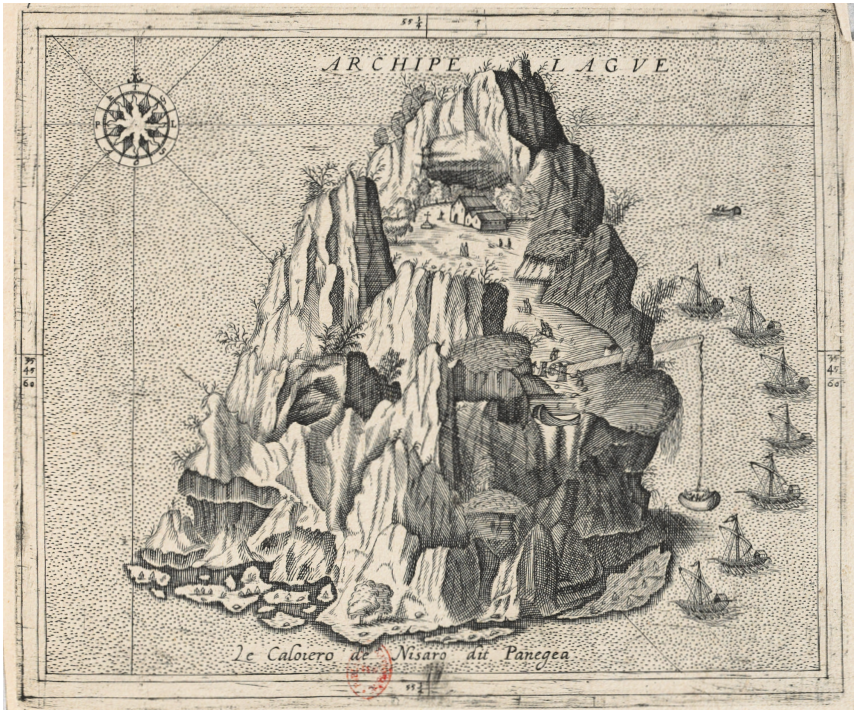
70 Voir Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois, op. cit., passim*.

71 *Le Grand Insulaire et Pilotage*, t. II, Ms fr. 15453, f. 58 r^o-v^o.

72 *Ibid.*, f. 59 r^o et f. 135 r^o.

battu par les flots et les vents, est en réalité chargé d'une mission bien précise et différente, servir de coffre-fort à des ouvrages précieux appartenant au Patriarcat de Constantinople :

Ces coursaires (comme l'on me dit) apres avoir pillé et saccagé le plus beau et le meilleur firent brusler plus de deux cens volumes de livres Grecs, escrits à la main, la pluspart desquels avoient esté là envoyés pour les garder et mettre en seureté de l'Abaye, là où se tient le Patriarche en la ville de Constantinople⁷³.



3. « Le Caloiero de Nisaro dit Panagea », dans André Thevet, *Le Grand Insulaire et Pilotage II*, 1586-1587, Paris, Bibliothèque nationale de France, Ms fr. 15453, f. 56 bis © BnF

Isolement et dénuement n'empêchent pas ces îles de s'avérer fécondes en termes de régénération et de productivité spirituelle et intellectuelle. Au VI^e siècle avant J.-C., dépité par deux sculpteurs exposant « en risée » à Andros son effigie comme modèle de laideur, Hipponax choisit de se reléguer « d'un exil volontaire [...] aux solitudes » du *Caloiero* d'Andros, « où il fit des vers contre ces maîtres imagiers si diffamatoires, que de despit ils furent contrainctz se pendre, et ainsi leur fit paier les justes peines de leur sottise et temeraire indiscretion ». Thevet en tire – une fois n'est pas coutume – une leçon en faveur

73 *Ibid.*, f. 58 v^o.

des poètes : bien que « l'ordinaire ne luy sceust estre que tresmaigre, si ne laisse il a faire couler la fontaine de ces vers, mais ce fut avec telle vigueur que ceux qui penserent luy prester charité, trouverent qu'il n'ay avoit rien de plus dangereux, qu'irriter un Poète »⁷⁴.

L'exil devient alors bénéfique retraite. Par delà le célèbre cas de Patmos où Jean, relégué par Dioclétien, aurait composé l'Apocalypse⁷⁵, Thevet médite sur ce *Caloiero* d'Andros, non peut-être sans une pointe de nostalgie⁷⁶. Si certains y subissent un éloignement forcé, vivre dans un tel isolement peut aussi répondre à un véritable choix monastique :

68

Autres bons Peres, sans estre contraints ou forcez se sont retirez en ce lieu de solitude, pour mieux vaquer à l'estude et prier Dieu, ainsi que fit le bon Père et docte personnage Jean Zonare, la vie duquel je vous ay proposé en mon Histoire des Hommes Illustres. L'Empereur Cantacuzen, laissant l'Empire, vesquit comme moine en ce lieu-là, neuf ans entiers. D'avantaige l'Empereur Nicephore Botoniat, estant dejetté de l'Empire par ses freres, fut resserré en ce monastere, où il vesquit peu de temps, et plusieurs autres, qui, quoy que releguez dans les austerites et rigueurs de ces rochiers, ont neantmoins fait retentir par tout l'univers le bruit de leur renommée⁷⁷.

Ainsi, la force et la fécondité de l'esprit peuvent s'avérer inversement proportionnelles à la taille et à l'aridité de ces îles, voire amplifiées par leur dénuement : quasi désertiques et périlleuses d'accès, certaines, enveloppées d'un mystère digne des modernes fictions, servent de refuges, lieux d'exil, prisons, retraites monastiques et intellectuelles ou encore, ce qui est plus original, de coffres-forts secrets ; mais elles ne sont que rarement abandonnées, lorsque corsaires ou conquérants y rendent le séjour trop dangereux ; d'autres, remarquables par leur beauté naturelle ou monumentale, leur facilité d'accès et une paradisiaque prospérité, offrent au contraire un séjour digne d'être recommandé à tout voyageur.

Thevet renouvelle ici les données concernant les îles grecques, car il les vérifie par l'autopsie, le recours à des témoins du XVI^e siècle et à des documents jusqu'alors inconnus. Surtout, avec les cartes et des indications de pilotage inédites, il offre beaucoup d'informations sur des îles absentes de la tradition écrite ou peu attestées. Chacune possède son identité propre, mais petites et grandes présentent en commun la qualité d'être, sur une mer

74 *Ibid.*, f. 92 v^o.

75 *Ibid.*, f. 150 r^o.

76 *Ibid.*, f. 91 r^o.

77 *Ibid.*, f. 91 v^o.

remarquablement imprévisible, des terres ou rochers stables, descriptibles voire figurables et envisageables comme de possibles escales jalonnant des itinéraires. Leur isolement est à la fois réel et relatif : marquées par l'histoire passée ou contemporaine et parfois précédées d'une renommée façonnée par la mythologie, elles apparaissent reliées entre elles ou au continent par de complexes réseaux ; toutes sont aussi perçues comme des points stratégiques, et si la situation des habitants sous occupation ottomane varie, elle s'avère en général peu enviable.

Ces quelques remarques offrent un aperçu de la vocation multiple du second volume du *Grand Insulaire*. À la fois guide utile, répertoire encyclopédique et relation de voyage, d'exploration et d'aventures, cette somme se veut la plus complète, précise et accessible possible, notamment par la langue française qu'elle contribue à illustrer. Il s'agit d'instruire et, dans la pratique, de protéger de mortels périls, tout en plaisant et en faisant réfléchir. La chaîne informative s'entrecroise avec la trame des récits, anecdotes et légendes, car le présent de ces îles résulte d'un passé affleurant au fil du périple. En définitive, la méthode de Thevet, voyageur et cosmographe, consiste à offrir un maximum d'informations issues soit de sources et souvenirs inédits, écrits, dessinés et oraux, soit de livres divers, et à orchestrer le tout selon une rhétorique destinée à maintenir en éveil l'intérêt et la curiosité d'un très grand nombre de lecteurs.

LES ÎLES LES PLUS FAMEUSES DU MONDE CHEZ DU BARTAS ET SES COMMENTATEURS

Jean-Claude Ternaux

Tout est amplification dans *La Sepmaine* : les versets de la Genèse sont le grain de sable autour duquel Du Bartas crée sa perle poétique et, dans un même mouvement d'enrichissement, ses deux commentateurs, le protestant Simon Goulart et le catholique Pantaléon Thévenin tirent d'un ou de quelques vers de nombreuses lignes de commentaire, nourries de cosmographie, de sciences naturelles et d'histoire, avec nombre de références antiques et modernes. Les îles et leurs habitants illustrent parfaitement ce phénomène. Dans les sept Jours, elles sont relativement peu présentes. En revanche, dans l'*Indice* et dans les *Annotations*, on les trouve un peu partout, à propos de termes généraux, parfois discrètement, comme à l'entrée « Climats » chez Goulart : « Outreplus faut noter que les Climats prennent leurs noms de quelque ville, riviere, pays, *isle* ou montagne remarquable ». De fait, au vers 476 du Premier Jour, il n'est question que des « embrouillez climats » et, au vers 416 du Deuxième Jour, des climats « par-semez de glaçons ». Aucun exemple de portion de terre tirant son nom d'une île n'est donné. Quant à Thévenin, aux vers correspondants, il ne profite pas de ce mot de *climat* pour parler des îles. Mais cette pauvreté-là est une exception. Souvent un nom propre, géographique, mais aussi mythologique, fournit aux commentateurs l'occasion de développements où les îles et leurs habitants ne sont pas seulement objets de connaissance, mais de remarques qui traduisent un état d'esprit pré-cartésien où l'imagination se déploie dans des directions inattendues pour un esprit moderne.

ÎLES ET INSULAIRES OBJETS DE CONNAISSANCE

L'histoire... du continent

Les îles sont des objets de connaissance qui ont naturellement leur place dans un ouvrage de nature encyclopédique. Le lecteur apprend l'histoire de certaines d'entre elles, en relation avec celle du continent ou d'autres îles. Dans le Troisième Jour, le poète célèbre le coton de l'île de Malte pour dire, comme

ailleurs, qu'il « trouve Dieu par tout » (v. 676). La nature reflète la splendeur et la générosité divines :

Ici les bas rameaux des Maltesques cottons
Me portent des habits dans leurs blancs pelotons.
(III, 683)

72

Goulart et Thévenin en profitent pour présenter l'île comme un refuge après les victoires de Soliman le Magnifique, qui, après un long siège, s'est emparé de la citadelle de Rhodes. La lutte entre les hospitaliers de Saint-Jean et l'Empire ottoman est ancienne, elle fait rage depuis un siècle. La victoire du Turc, comme l'indique Goulart, entraîne un mouvement de fuite des Européens. En revanche, rien n'est dit sur la population autochtone : « L'Isle de Malte en la mer mediterrane, assez connue aujourd'huy, pour estre la retraite des Chevaliers de Jerusalem, chassez de Rhodes par le Turc ». Thévenin va plus loin encore dans l'historiographie, donnant la date de 1522 et faisant état de la suite de l'histoire, avec des détails concernant le nombre de combattants et avec des jugements vigoureux qui repoussent le Turc du côté de l'animal. C'est que Dragut Rais n'est pas un simple corsaire, il a contribué à élargir l'aire d'influence ottomane en Méditerranée¹. C'est donc un ennemi de la Chrétienté qui est ici visé, un ennemi du vrai Dieu dont la mort fait jubiler le commentateur. On passe donc du coton à la lutte de civilisations. L'île est aussi le lieu où triomphe la vraie foi, le lieu de la vérité. Elle est le théâtre d'un affrontement dont le dénouement est heureux. Mieux, elle est la scène où se laisse voir le retournement de l'histoire qui permet aux vaincus de devenir vainqueurs. La défaite n'a qu'un temps, elle donne une raison d'espérer :

Les chevaliers de Rhodes estant surmontés par Sultan Solyman en 1522. vindrent en ceste Isle de la permission de Charles 5. Empereur : où ils furent assiegez l'an 1565. par Mustapha avec plus de 30 000 combatans sans ceux qu'amena Dragut Rais, lequel y vint de Barbarie : et toutes-fois ce chien par la misericorde de Dieu et vertu des Maltois, s'en retourna à sa courte honte, y laissant un nombre infini de ses charongnes, et entre autres Dragut Rais Corsaire fameux.

Cette fonction de l'île comme refuge est encore soulignée dans le Cinquième Jour à propos de Venise, le mot *asyle* étant employé par le poète à propos des îles qui allaient former la ville. Thévenin parle de « protection et seureté » et reprend

1 Voir Gilbert Buti et Philippe Hrodej, *Dictionnaire des corsaires et des pirates*, Paris, CNRS éditions, 2013, s.v. « Dragut Raïs ».

au *Lexicon iuris ciuilis* de Spiegel² la définition du mot : « *Asylum* : “espace réservé à la miséricorde d’où il est sacrilège de faire sortir quelqu’un³ [...] ainsi a il dit nagueres. *Des cachots d’un tenebreux Asyle*⁴ ». Cette fois encore, c’est le barbare qui est la menace. Dans le cas de Venise, l’île est non seulement l’endroit où l’on se préserve du danger, mais aussi celui où peut se construire une société parfaite, ou peu s’en faut, une utopie réalisée, à la différence de l’île de Thomas More qui ne se situait nulle part sinon dans les pages de son ouvrage :

Ça-bas ne void cité dont les loix et les mœurs
 Aprochent tant soit peu de l’équité des leurs :
 Non celle, qui fuyant la rage d’un Atile,
 Fit un monde nouveau des cachots d’un asyle.
 (V, 869-872)

La seule organisation humaine capable de rivaliser avec la société des abeilles est Venise, comme le note Goulart :

Il dit que la ville de Venise, ore un monde nouveau, et jadis composee par ceux qui fuyans la rage de Atila bastirent ceste ville, n’a pas une police mieux reiglee que celle des mouches à miel. Cest Atila roy des Huns [...] entra en Italie, ruina Aquilee et mit tout à feu et à sang, au moyen dequoy plusieurs se retirerent en certaines isles de la mer Adriatique, ja occuppees par quelques autres, et s’accordans ensemble pour leur conservation contre les courses d’Atila et d’autres ennemis, bastirent Venise quatre cens vingt et un an apres la mort de Jesus Christ. *Sabellico* au 1. liv. de l’Enneade 8.

L’île est alors le lieu de la solidarité, de l’entente contre le mal, le remède aux persécutions, le modèle à suivre. Difficilement accessible, elle offre la possibilité d’une expérimentation sociale en vase clos. L’île donne une idée de ce que pourrait être un monde idéal. On note que le commentateur, une fois encore, ne s’intéresse en rien aux Insulaires qui ont précédé la population du continent. Ils ne sont mentionnés que par le pronom « quelques-uns ».

Mais Du Bartas et ses commentateurs sont parfois de simples géographes qui cartographient le monde, qui posent des noms sur les lieux, en particulier sur les îles, pour qu’aucune page du grand livre du monde ne reste vierge ou inexacte. Il s’agit de localiser la moindre parcelle de terre.

2 Jakob Spiegel, *Lexicon iuris ciuilis*, Basileae, ex off. Heruagiana, 1538-1577.

3 « [...] *misericordiæ templum unde neminem extrahi fas erat* ».

4 Au vers 804 du « Cinquième Jour ».

Si l'œuvre « didascalique » de Du Bartas délivre des vérités, il arrive que le poète doute et hésite entre plusieurs interprétations. Il utilise alors la locution conjonctive *soit que... soit que*. Ainsi, dans le Troisième Jour, quand il est question du flux et du reflux : « Ou soit que ceste mer, qu'Atlantique on appelle, / De la plus grande mer ne soit qu'une parcelle » (III, 173-174). À propos du vers 173, le commentaire de Goulart reprend à son tour les hypothèses du poète sur l'« Atlantique mer » pour en choisir une. Ce n'est pas la seule Méditerranée, comme le pensent certains, mais « l'Océan qui costoye l'Europe et l'Afrique à l'Occident ». À cette occasion, Goulart se livre à l'un de ses exercices préférés, l'identification et la localisation des îles. Le savoir récent dû aux grandes découvertes est croisé avec les auteurs anciens pour tenter de parvenir à une vérité : « ATLANTIQUE mer. [...] Mesmes il y en a qui tiennent que l'Atlantide dont parle Platon est l'Amerique decouverte de nostre temps ». Comme le poète, le commentateur laisse le lecteur se faire son idée. Il se borne à exposer un état de la question. La connaissance est flottante. Il en va de même quant à d'autres îles, mythiques elles aussi, les Hespérides. Il n'est pas question alors de développer le mythe, mais au contraire d'apporter de la rationalité. Pas de pomme d'or dans un délicieux jardin, mais une tentative de reconnaissance. Le problème n'est pas l'existence de ces îles présentées comme réelles et non fabuleuses, mais leur situation. On verra qu'inversement, des îles au nom simplement exotique sont traitées comme fabuleuses. Commentant le même vers 173 du livre III, Goulart écrit : « Les autres entendent que ce soit une partie de l'Océan s'estendant au long de l'Europe et l'Afrique, jusques aux isles Hesperides qu'aucuns pensent estre celles qu'on nomme Açores et avant en l'Océan Occidental [...] ». Il y revient à propos du vers 506 du même Jour, où le poète nomme la « plante Hespéride » :

Il parle des Cannes de sucre qui croissent es Isles Canaries, qu'aucuns estiment estre les Hesperides des anciens. D'autres pensent que les Hesperides soient les Açores, et les autres tiennent que ce sont les Isles de Cap verd. Madere, qui est une des Isles Canaries, produit de fort bon sucre, entre toutes les autres. Voyez les Cosmographes modernes.

La Sepmaine est un immense catalogue. Les îles y sont donc mentionnées pour qu'aucune région du globe ne soit ignorée, mais aussi pour faire connaître leurs productions agricoles. On vient de le voir avec la canne à sucre, il est d'autres récoltes qui montrent la richesse du monde insulaire et donc la Providence divine.

Les « maltesques cotons » déjà cités et succinctement évoqués par le poète (III, 683) retiennent l'attention des commentateurs. Goulart, en géographe, à l'entrée « Cottons », est attentif à la qualité du sol maltais. Il décrit le travail des Insulaires : il s'agit de préparer le coton. Des détails techniques sont alors donnés. Une fois encore, les Insulaires sont réduits à la portion congrue. Ils ne sont vus que dans leur rapport avec le continent. Ils préparent pour lui sa transformation. Aucune curiosité n'est manifestée pour leur mode de vie. C'est le coton qui importe : « L'Isle de Malte en la mer mediterranee, [...] porte force arbrisseaux, produisans le coton qui aime un terroir sec tel que celuy là, où il y en croist en abondance. Les insulaires apres l'avoir tiré des floquets pendans à ces arbrisseaux, l'acoustrent et degrossent pour le rendre propre à estre mis en besongne ».

Si Thévenin remarque que « la plus grand' richesse est au coton, les arbres duquel y viennent à foison », il met aussi l'accent sur une production qu'ignore Goulart, le miel. Manifestement, il rapproche Melite du grec *melita*, l'abeille : « Malte (ou Melite) pour le fort bon miel qui s'y recueille, estant les fleurs et en abondance, et aromatiques ». En cela, il reprend une étymologie courante à l'époque : Malte est l'île du miel. Dans son *Insulae Melitae descriptio* (1536), Jean Quintin fait mention des roses et des fleurs que butinent les abeilles⁵.

Les îles retenues par Du Bartas et par ses commentateurs ont donc pour « singularitez », comme l'écrit Goulart à propos du coton, de fournir en abondance aux insulaires de précieuses productions végétales. Cette opulence naturelle est le pendant de l'organisation idéale de certaines d'entre elles. Elles sont des lieux qui réunissent en partie les caractères de l'utopie et de l'âge d'or. Sur leur sol poussent des fleurs, des plantes, des arbres, de la végétation à même de satisfaire les besoins des habitants, dont le travail n'est guère mentionné. Quand il l'est, comme on l'a vu pour le coton, l'effort et la pénibilité sont omis.

Ainsi en va-t-il encore de l'île des Philippines Zebut (Cebu) dont le cocotier surpasse en fertilité tous les arbres qui poussent sur le vieux continent. Il répond à tous les besoins des hommes : soif, habillement, nourriture, assaisonnement. C'est une production naturelle au superlatif. Chaque question qui reflète une inquiétude due au manque trouve une réponse apaisante. L'île est le lieu de la simplicité où tout arrive comme par magie. L'image qui apparaît en filigrane est celle de la corne d'abondance. Toutes les parties du cocotier, feuilles, écorce, fruit, donnent spontanément de quoi assurer la vie. Le tutoiement est intéressant en ce

5 Jean Quintin, *Insulae Melitae descriptio*, Lugduni, apud Seb. Gryphium, 1536, f. 9 n.p. : « Quare fiunt optissima et hoc tractu mella, ut quæ sint thymi, uiolarum, florumque apibus, et alucariis conuenientium condita : Sic ut nomen traxisse uideri possit insula, ipso nomina mellis gloriam statim præferens ».

qu'il s'adresse au lecteur européen. Bien évidemment, les insulaires en profitent, mais l'apostrophe au lecteur indique que ce qui intéresse le commentateur, c'est le bénéfice qu'en tirent les navigateurs et les commerçants :

[...] l'arbre fecond, que l'Isle de Zebut	Discours particulier
A sur-nommé Cocôs, enrichir plus nous peut	d'un merveilleux
Que des monts sourcilleux les forests plus hautaines,	arbre nommé Cocos.
Que nos prez, nos jardins, nos vergers, et nos plaines.	
Es-tu languï de soif? tu trouveras du vin	
Dans ses fueillards blecez. As-tu besoin de lin?	
L'escorce de son bois frape, serance, file	
Pour apres en tirer une toile subtile.	
Souhaites-tu du beurre? Il ne faut que cacher	
Tes convoiteuses dents dans le mol de sa chair.	
Veus-tu gouster de l'huile? en pur huile il se mue,	
Quand son fruit haut et bas longuement on remue.	
Te faut-il du vinaigre? Et vrayment il ne faut	
Que luy laisser souffrir d'un long Soleil le chaud.	
Desires-tu du sucre? Il faut pour quelques heures	
Dans la frescheur de l'eau tenir ses courges meures.	

(III, 719-734)

76

Chez Du Bartas, le cocotier semble donner tous ces bienfaits de lui-même. Il suffit d'ouvrir la bouche, d'y planter ses dents ou de laisser le fruit au soleil. Au pire, il faut remuer la noix de coco un certain temps pour obtenir de l'huile. C'est peu. Goulart donne la source du poète, Lopez de Gomara. À le lire, on voit que Du Bartas suit l'historien espagnol, mais que des éléments sont supprimés dans le poème. En effet, l'*Histoire des Indes* met en lumière les qualités gustatives de la noix de coco, que reprend Goulart: « Sa chair ressemble à du beurre, estant ainsi blanche et molle, au reste fort savoureuse et cordiale. [...] C'est un breuvage fort plaisant et tres sain, autant estimé entre eux, comme le bon vin par deça. [...] l'eau, qui est du milieu de ce fruit [...] est le plus souverain et substantiel breuvage du monde ». Il ajoute un détail qui fait de l'île où pousse le cocotier un pays de cogagne: « Ils font un trou au pied, et recueillent soigneusement en une canne grosse comme la cuisse la liqueur qui en distille ». L'activité est bien réduite au minimum. À l'entrée « Zebut », Goulart insiste sur la richesse de l'île qu'il explique en écrivant qu'elle est « abondante en toutes choses, estant destournée de l'equinoxial dix degrez vers nous, riche en or, sucre, et gingembre ».

Thévenin va dans le même sens, comparant la chair du fruit au beurre breton: « [...] ceste meslange devient aussi grasse que le meilleur beurre de Bretagne ». Il met en avant lui aussi la facilité qu'il y a à bénéficier de ses bienfaits: « Quant à

la liqueur pour boire, elle sort des branches ». Et d'ajouter : « Deux de ces arbres suffisent pour la nourriture d'une maison ». Telle qu'elle est présentée, l'île est le lieu de l'autosuffisance.

La muscade des îles de Bandan est présentée dans des termes voisins de ceux qui sont relatifs à la noix de coco. Elle ne nécessite guère de travail humain. Mais l'idée d'ouverture de l'île au monde est mentionnée, puisque les Insulaires en tirent un grand profit. On sait que la noix de muscade était très recherchée des Européens au XVI^e siècle. S'il ne quitte pas le second plan, l'Insulaire est l'objet d'une remarque qui sous-entend que la civilisation, c'est le commerce. Le degré d'évolution est lié à l'aptitude à faire des bénéfices :

BANDAN. Les isles de Bandan, proches des Molucques, sont à quatre degrez et demi de l'Equateur Oriental. On les appelle Bandan, Mire et Gunuape. *Garsie d'Orte* medecin du Viceroy des Indes, au premier livre de son Histoire des espiceries: Il croist (dit il) en l'Isle de Bandan un arbre ressemblant au pescher, mais dont les feuilles sont plus courtes, lequel porte la noix muscade, et le macis qui en est la couverture. Cest arbre porte son fruict comme une poire, assez espaisse au commencement, puis estant meure elle se fend de soy mesme, et monstre une peau plus deliee environnant la noix muscade, etc. Au temps que les Portugallois surgirent en ces isles, la muscade y estoit à fort vil pris: mais aujourdhuy les insulaires [...] se sont civilizez, et vendent mieux leurs denrees. Voyez le livre de l'Histoire de Portugal [d'Osorius, liv. 13] chap. 6. [...] Desquelles noix et semblables espiceries, ceux de Bandan font trafic ordinaire, et en tirent grand profit. Bandan est la cinquiesme des Isles Moluques. Thevet là mesme.

On voit encore que, dans les îles qui intéressent les commentateurs, les plantes se mettent au service de l'homme par leurs rendements extraordinaires. Les grains de blé sont énormes et peuvent donc nourrir plus de personnes, le climat n'y impose pas ses contraintes. L'île est synonyme de générosité. Ainsi Goulart écrit à l'entrée « Plantes » :

P. Martyr Mylanois [Pietro Martire d'Anghiera] [1. Décade, liv. 3, chap. 1] rapporte que jadis en l'Isle Espagnole [Saint-Domingue] les espics de froment estoient de deux pieds de long, et qu'en chacun d'iceux l'on trouvoit plus de dixhuit cens grains de bled. Et ce qui n'est moins merueilleux, semailles se faisoient à la my-Fevrier, et moissons six sepmaines apres, à sçavoir à la fin de Mars.

De fait, Pierre Martyr⁶ parle à ce propos de « vrai miracle ». Il ajoute qu'à Saint-Domingue « seize jours après la semence, les plantes avaient partout poussé.

6 *De orbe novo de Pierre Martyr Anghiera, Les huit décades*, éd. et trad. Paul Gaffarel, Paris, E. Leroux, 1907, p. 38.

Melons, courges, concombres et autres productions analogues étaient bonnes à cueillir trente-six jours après avoir été semées et jamais les Espagnols n'en avaient mangées d'aussi bon goût. Pendant toute l'année on peut de la sorte avoir des légumes frais ».

Toutes ces îles peuvent être qualifiées de Fortunées. Elles bénéficient d'une extraordinaire fécondité, d'une riche végétation, elles sont préservées des nuisances climatiques et il n'est fait aucune mention de guerres, de conflits, de maladies. Il s'agit de petits paradis sur mer. On y vit agréablement. Tout ce qu'il y a de bien s'y trouve amplifié. Le voyage dans l'espace est une sorte de voyage dans le temps puisque les îles présentent quelques ressemblances avec l'âge d'or. Mais les îles, chez Du Bartas et ses commentateurs, ne sont pas seulement étonnantes par ces « singularitez », elles sont stupéfiantes par leurs *mirabilia*.

LES MIRABILIA

Dans certaines îles, les lois de la nature se trouvent contredites : elles sont des endroits où a cours le fabuleux. À propos du vers 149 du livre III, évoquant « cent et cent autres plantes », Goulart en mentionne quelques-unes à même de frapper l'imagination par leurs propriétés : ainsi en va-t-il du *charitoblepharon*, arbrisseau qui pousse autour de l'île des Troglodytes, « lequel s'endurcit tellement quand on le veut couper, que le trenchant du fer se rebouche ». Ici Goulart condense Pline (XIII, 52). Il s'agit en réalité du corail rouge qui, évidemment, pousse auprès de l'île et non sur elle.

Ce sont surtout les phénomènes liés à l'eau qui surprennent le plus. Dans le Troisième Jour, le poète retient cinq ou six surjeons, c'est-à-dire fontaines, « non moins vrais qu'incroyables » (v. 262). Parmi elles, l'arbre-fontaine des Canaries, qui met à l'envers les lois habituelles. Au lieu de sourdre de terre, l'eau vient du ciel. De plus, l'arbre, qui s'appelle le *garoé* en langue guanche donne une eau pure et abondante spontanément et gratuitement. Une fois encore, l'île apparaît comme un pays de Cocagne puisque l'eau y est une manne inépuisable et précieuse. Une remarque sur les Insulaires montre cependant que le degré de civilisation n'y est guère important :

Dedans l'Isle de fer (une de celles là,
Qu'heureuses à bon droit le vieil siecle appella)
Le peuple mi-brutal, comme ailleurs ne s'abreuve
Des eaux d'une fontaine, ou des ondes d'un fleuve,
Sa boisson est en l'air, la source de son eau
Gist es pleurs assidus d'un humide arbrisseau,
Arbrisseau qui fichant sa racine barbue

En un champ sans humeur, fait que sa feuille sue
 Une douce liqueur : et comme le sarment,
 Qu'on a taillé trop tard, distille lentement
 Mainte larme emperlee, elle verse sans cesse
 Goutte à goutte une eau clere, où la barbare presse
 Accourt de toutes parts, sans que tous ses vaisseaux
 Puissent un arbre seul espuser de ruisseaux.

(III, 263-276)

À l'entrée « Isles de fer », Goulart commente abondamment ce passage. Il ajoute des éléments « pour le plaisir du lecteur », comme il l'écrit lui-même. Il donne des précisions sur l'arbre, qu'il compare au noyer et relate la ruse des insulaires face au colonisateur espagnol, en 1405. L'arbre devient une arme au service de la lutte pour l'indépendance de l'île. L'étonnement du capitaine espagnol est semblable à celui du lecteur qui a d'abord tendance à ne voir dans cet arbre qu'une « fable » pour finir par admettre « un tel miracle ». Mais la ruse tourne au drame. Du Bartas qualifie la population insulaire de « peuple mi-brutal » et de « barbare presse », Goulart, quant à lui, parle simplement des « insulaires » et laisse entendre que ceux-ci ont un code d'honneur :

Du commencement que les Espagnols commencerent à maistriser ceste Isle, ils se trouverent presque confus n'y trouvang point de fontaines, de puits ny de rivieres, et s'enquerans des insulaires d'où ils recouvroyent de l'eau, iceux respondoyent n'user que d'eau de pluye : et ce pendant tenoyent leur arbre couvert de roseaux, terre et autres choses propres : esperans par ceste ruse chasser les Espagnols hors de l'Isle. Mais une de leurs femmes, entretenue par un Espagnol, luy descouvrit l'arbre et la merveille d'iceluy : ce que le Capitaine tenoit pour fable. Mais ayant conu la verité du fait demeurerent ravis d'un tel miracle : mais les Insulaires firent mourir la femme qui les avoit trahis.

Cet événement marqué de noir fait figure d'*hapax*. En effet, que ce soit dans le poème de Du Bartas ou dans les commentaires, les îles sont sans histoires, au singulier comme au pluriel.

Thévenin, quant à lui, ne mentionne que le prodige physique :

[...] au pied duquel arbre, ny a l'entour d'iceluy, n'y a fontaine, ny ruisseau, et neantmoins, l'arbre est tousjours si humide que de ses feuilles, branches, et rameaux, incessamment l'eau degoute, et coule dedans ce bassin en si grande abondance, que nuit et jour on en reçoit assez pour subvenir aux necessitez, service, et usages des habitans de ceste Isle.

Mais il arrive que certains phénomènes qui ont lieu dans les îles aient des effets néfastes sur les hommes. L'image de l'île paradisiaque semble s'estomper quelque peu, mais pour mieux revenir. Une réalité inquiétante émerge, la mort et la souffrance apparaissent. L'inquiétude est de courte durée. S'il y a danger, le secours n'est pas bien loin. L'île n'engendre pas la désillusion. L'Homme ne saurait être abandonné longtemps au mal. Les contraires s'annulent pour produire de l'harmonie. On le voit à propos du vers 113 du Troisième Jour quand Goulart écrit : « Ce que recite *Mela* [3, 10] de deux fontaines en l'une des isles fortunées ne doit estre obmis : dont l'eau de l'une produit des convulsions en quiconque en boit, tellement qu'on diroit qu'il rit en mourant. Mais le present et seur remede est de boire de l'autre fontaine proche de celle là ».

Si l'eau peut apparaître de façon stupéfiante, il en va de même du sang. À propos du vers 649 du Troisième Jour, Goulart donne des renseignements sur une plante magique qui pousse à Chypre. Elle a les propriétés d'un philtre. Elle fait qu'un étonnement en suit un autre. D'abord, l'animal contamine le végétal puisque du sang en coule. Ensuite, elle fait alterner les contraires selon la chaleur :

Guevare au 3. liv. de la Vie de Marc Aurele chap. 10. fait mention d'une herbe ou plante naissant en une montagne de Cypre, nommée Arcide, laquelle si on coupe il en sort une liqueur de sang tiede. Si de ce sang ainsi tiede on touche quelqu'un, il aime ardamment celuy qu'il en touche, au contraire, si le sang est refroidy l'attouchement engendre haine. Il appelle cette plante Flabia.

Le monde des îles est alors prodigieux, on le voit dans la liste des faits que le poète et ses commentateurs reprennent aux écrits des Anciens et à ceux des contemporains. L'île est si étroitement liée à l'extraordinaire qu'elle vient naturellement sous la plume du poète à titre de comparant. À propos du passage du livre V sur les cétacés, Thévenin utilise justement l'expression « similitude hyperbolique » quand le regard poétique assimile ces énormes animaux marins à l'île de Délos. Leur taille, leur « enorme et prodigieuse grandeur », comme l'écrit Thévenin, autorise le rapprochement, mais surtout leurs mouvements qui entraîne un bouleversement des flots :

Quand j'aperçoy sortir hors des flots l'Epaular,	L'Epaular.
Le Priste, ou la Balene, ou le souffleur Gibar,	Le Priste.
Il semble que je voy encor un coup errante	La Balene.
L'ortygienne Dele, et qu'une aspre tourmente	Le Gibar.
Renverse l'Ocean, quand ces monstres hagars	
Es regnes de Pluton font regner le dur Mars.	

(V, 93-98)

Goulart, à l'entrée « Desle », explicite la comparaison et en profite pour évoquer le dieu de la poésie :

Il dit que les monstres marins ressemblent à une terre ou Isle qui se remueroit et bransleroit sur l'eau, amenant bien à propos en avant ceste Isle, laquelle *Aristote* [fragm. 488] estime avoir esté ainsi appelée, pource qu'ayant esté couverte de la mer, elle se descouvrit et apparut tout en un coup : ce qui a donné occasion aux poetes de feindre que ceste estendue de terre, avoit long temps erré à l'avanture, et qu'en fin elle fut arrestee en la mer *Ægee* et mise au rang des Cyclades, où Latone acoucha depuis de Phœbus et de Diane. *Pline* au 4. liv. cha. 12 [4, 65].

L'île est intéressante chez Du Bartas et ses commentateurs pour les connaissances qu'elle donne au lecteur en matière d'histoire, de géographie, d'histoire naturelle, mais elle est aussi un objet poétique : elle est un lieu privilégié où l'analogie peut s'exercer pleinement. La surprise et l'admiration⁷ suscitées par les développements relatifs à l'île permettent ainsi d'accéder à un autre monde.

7 Voir Frank Lestringant, « La “chasse de poissons” : un emblème de l'humaine condition dans l'histoire naturelle à la Renaissance », dans Luisa Rotondi Secchi Tarugi (dir.), *L'Uomo e la natura nel Rinascimento*, Milano, Nuovi Orizzonti, 1996, p. 331.

ÎLES LOINTAINES : LE JAPON DES JÉSUITES

Marie-Christine Gomez-Géraud

Dans son ouvrage classique, *La Géographie des humanistes*, François de Dainville reprenait en main *La Science de la géographie* du jésuite Jean François, publiée en 1652 ; il signalait alors la place que les îles occupent dans ce livre : « infiniment mieux que Bodin, voire que Montesquieu, on avait saisi l'importance humaine de ces points d'appui que sont les îles de la mer¹ ». De fait, le père Jean François n'hésitait pas à voir dans les îles

autant d'Hostelleries, que la divine Providence a préparé [*sic*] pour recevoir les Navigéans, qui y abordent ; afin de [...] se rafraichir, se pourvoir d'eau douce, des fruits et des animaux de l'Isle, et se delivrer de la continuelle agitation de la mer, pour jouir du repos de la terre².

S'il en va ainsi de Chypre ou d'autres îles méditerranéennes, posées sur la route maritime de la nef des pèlerins vers Jérusalem, le Japon des jésuites ne saurait servir de halte à quiconque. Il est au contraire le « but et bourne » des missionnaires qui, après François-Xavier débarquant à Kagoshima le 15 août 1549, multiplieront, un siècle durant, les tentatives pour édifier un Japon chrétien³. La formidable entreprise éditoriale jésuite des *Lettres du Japon* qui rend compte, année après année, de l'aventure missionnaire, devait faire

- 1 François de Dainville, *La Géographie des humanistes* [1940], Genève, Slatkine Reprints, 2011, p. 285.
- 2 Jean François (s.j.), *La Science de la géographie*, Rennes, J. Hardy, 1652, p. 177.
- 3 L'avènement du shogun Iemitsu Tokugawa inaugure la politique de clôture du Japon sur lui-même (*sakoku*). Voir les synthèses historiques de Charles Boxer, *The Christian Century in Japan (1549-1650)* [1951], Manchester, Carcanet, 1993, p. 362-397 ; Pierre Dunoyer, *Histoire du catholicisme au Japon (1543-1945)*, Paris, Éditions du Cerf, 2011, p. 226-230 ; et le tout récent livre d'Hélène Vu Thanh, *Devenir japonais. La mission jésuite au Japon (1549-1614)*, Paris, PUPS, 2016. Dans son *Livre des îles* (Genève, Droz, 2002), Frank Lestringant rappelle que Jonathan Swift, dans le « Quatrième voyage » de Gulliver, évoque « le Japon, où le rite de passage exigé des étrangers consiste à piétiner un crucifix, ce qui répugne au voyageur » (p. 352). Il s'agit de la cérémonie de l'*e-fumi*, ou piétinement d'image, pièce maîtresse de la politique religieuse isolationniste du Japon (voir Michael North, *Artistic and Cultural Exchanges Between Europe and Asia, 1400-1900: Rethinking Markets, Workshops and Collections*, Aldershot, Ashgate, 2010, p. 141).

découvrir à l'Europe l'existence et les *habitus* de ces îles lointaines de l'Orient, restées à l'écart de la révélation évangélique.

Les nombreux textes rédigés sur le Japon dans le cadre de la mission jésuite proposent « une géographie très humanisée⁴ » qui laisse peu de place aux réalités topographiques ; ils peuvent néanmoins aider à réfléchir sur l'élaboration de l'image du Japon en Occident, île lointaine en effet, déroutante et instable. Première source d'information sur ce territoire incertain et au nom hésitant, le matériau jésuite continuera longtemps d'être sollicité en tous sens, même lorsqu'il investit la géographie, capable parfois de rêve ou d'imagination par le biais de l'analogie. La description jésuite, quant à elle, n'envisage les problématiques de l'insularité qu'en ce qu'elles affectent la mission – et la mission telle qu'on veut la présenter en Occident. C'est sur cette question que nous concentrerons notre propos.

DE CIPANGU AU JAPON. UNE ÎLE, DES ÎLES ?

À l'arrivée des premiers jésuites au Japon, ces îles d'Extrême-Orient ont d'autant plus donné à rêver qu'elles trouvaient un ancrage textuel dans le « Cipangu⁵ » de Marco Polo, dont le récit de voyage circula par le biais des manuscrits dès le début du XIV^e siècle⁶, mais dont la réputation ne se flétrit pas au siècle de l'imprimerie : la collection des *Navigazioni et Viaggi* de Ramusio le place en tête de son second volume sur l'Asie (1559). Le Vénitien se charge en effet de réhabiliter les propos d'un voyageur qu'il encense comme le premier des découvreurs de l'Orient et dont le récit a été déformé au point de passer pour fabuleux⁷. Quoi qu'il en soit, le vieux récit influença largement Christophe

4 F. de Dainville, *La Géographie des humanistes*, op. cit., p. 129.

5 Le livre de Xavier de Castro, *La Découverte du Japon par les Européens (1543-1551)* (Paris, Chandeigne, 2013), donne un exemple des diverses graphies du toponyme : Cipango, Sipango, Cypangu, Ciampagu, Cippangu, Zipangu, Zipangri ; « Il vient du chinois *Jih-pen-kuo*, "Pays du Soleil levant" » ; le mot *Jampon* apparaît pour la première fois chez Tomé Pires en 1515 (p. 54).

6 Voir le livre de Christine Gadrat-Ouerfelli, *Lire Marco Polo au Moyen Âge. Traductions, diffusion et réception du* Devisement du monde, Turnhout, Brepols, 2015.

7 Le livre de Marco Polo a été l'objet de réécritures hasardeuses, écrit Ramusio, qui explique : « *per causa d'infinite scorretioni ed errori, è stato molte decine d'anni riputato favola, et che i nomi delle Città, et Provincie fussero tutte fittioni et imaginationi, senza fondamento alcuno, et, per dire meglio, sogni* » (« par suite de corrections et d'erreurs infinies, il a été tenu pour fable durant de nombreuses décennies et [on a dit que] les noms des villes et des provinces n'étaient que fictions et produits de l'imagination, sans fondement aucun, et pour tout dire, des songes », nous traduisons ; G.-B. Ramusio, *Secondo volume delle navigazioni et viaggi*, Venetia, Giunti, 1559, p. 2).

Colomb⁸ qui cherche à gagner « Cipango » comme il le note dans son *Diario*, en date du 6, puis du 13 octobre 1492. Le 21 du même mois, quand les indigènes de Guanahani/San Salvador lui parlent de Colba, il suppose qu'il s'agit du fabuleux Cipango : « Je voulais partir pour l'île qui, à mon avis, doit être Cipango⁹ ». Mais à Cuba qui n'offre pas les richesses espérées, le mirage se voit repoussé : le 24 décembre, des Indiens parlent à Colomb d'autres lieux d'où l'on extrait l'or : « ils parlèrent de Cipango, qu'ils appellent Çibao¹⁰ ». Moyennant quelques approximations phonétiques, le rêve se rapproche. On naviguera donc encore, vers Hispaniola cette fois ; et l'amiral conclut que « Cipango est sur cette île ; il y a là beaucoup d'or, d'épices et de rhubarbe¹¹ ».

Île espérée et mirage toujours repoussé, Cipango trouve pourtant une place sur les cartes. Depuis sa première apparition sur la mappemonde du Vénitien Fra Mauro, entre 1457 et 1459, l'île au nom incertain revient sur les cartes de Martellus dans l'*Insularium illustratum* – qui refond et augmente le *Liber insularum* de Cristoforo Buondelmonte (1489 et 1490). On la retrouve sur le fameux globe de Martin Behaim (1492), puis sur la mappemonde de Waldseemüller (1507). « Près de soixante-dix cartes figurant ou mentionnant l'île de Cipango dans la première moitié du xvi^e siècle, nous sont parvenues », affirme Xavier de Castro qui précise qu'il « s'agit toujours de cartes italiennes, allemandes ou françaises ». L'île, qui fait face à la Chine, est massive, quasiment rectangulaire, « dans sa forme fixée par Martellus et Behaim »¹². Si « l'Archipel est lui-même une structure qui s'exporte¹³ », suivant le mot de Frank Lestringant, Cipango n'est encore qu'une île, et quelle île imposante !

8 Même après le troisième voyage, comme le note Xavier de Castro (*La Découverte du Japon par les Européens, op. cit.*, p. 106) en s'appuyant sur Juan Gil : « À cette époque, le navigateur cherchait des preuves qu'il avait bien atteint l'Asie ou ses parages » (*El libro de Marco Polo anotado por Cristóbal Colón*, éd. Juan Gil, Madrid, Alianza, 1987, p. VIII-IX).

9 « *Quisiera oy partir para la isla de Cuba, que creo que debe ser Cipango* » (Cristóbal Colón, *Textos y documentos completos*, éd. Consuelo Varela, Madrid, Alianza editorial, 1982, p. 43).

10 « *Dixeron de Çipango, al cual ellos llaman Çibao* » (*ibid.*, p. 95 et 99).

11 « *Cipango estaba en aquella isla y que hay mucho oro y espeçería y ruibarbo* » (*ibid.*, p. 107). Francisco Morales Padrón dresse deux cartes du plus vif intérêt pour notre propos : l'une illustre l'évolution des idées de Colomb au fil de son premier voyage ; l'autre superpose les continents suivant la géographie supposée à l'époque et la géographie réelle (*Historia del descubrimiento y conquista de América*, Madrid, Editora Nacional, 1981, p. 82 et 83). On comprend à la consultation de ces cartes pourquoi l'amiral s'obstinait à chercher Cipango.

12 Xavier de Castro, *La Découverte du Japon par les Européens, op. cit.*, p. 65.

13 Frank Lestringant, *Le Livre des îles, op. cit.*, p. 59.

Sur les cartes, comme le précise encore Xavier de Castro, le toponyme *Japon* n'apparaît qu'en 1550¹⁴. Le nom nouveau n'empêche pas la persistance des anciennes représentations un peu simplificatrices et cela, bien après que les jésuites auront établi les premières descriptions d'un espace qu'ils ne sillonnèrent pas autant qu'ils l'auraient voulu. L'*Isolario* (1576) de Thomaso Porcacchi évoque « la treizième partie de l'Asie et l'Île de Japon, récemment découverte¹⁵ ». Toutefois, le discours des navigateurs peut aussi organiser la représentation suivant d'autres schémas. L'hésitation de Jan Huygen van Linschoten dans son *Histoire de la navigation aux Indes* (1599) est à cet égard significative : « L'Isle ou terre de Japon contient diverses rivieres, et emboucheures et autres Isles, et est fort grande, combien qu'on ne sache encore bonnement quelle est sa grandeur¹⁶ ». Une île, des îles, ou un espace complexe qui verrait se multiplier les jeux de frontière entre la terre et les eaux ? À la grande île massive qui s'imposait sur la carte comme un repère incontournable se voit substitué un lieu où dominent les effets de brouillage et d'indécision : l'île peut renfermer des îles. À la fin du xvi^e siècle, les cartes figureront soit un Japon se constituant progressivement en archipel – c'est le cas d'Abraham Ortelius¹⁷ –, soit en forme de croissant formé de plusieurs fragments de terre, à la manière d'un puzzle mal joint – ainsi dans l'atlas de Fernão Vaz Dourado¹⁸.

UNE ÎLE DE TERRE FERME

Dès que l'on quitte les cabinets des géographes pour emprunter les traces des jésuites, que reste-t-il de l'insularité nipponne et du signe qu'elle peut constituer ? Revenons à la source : la première déclaration de François-Xavier sur le Japon provient d'un ouï-dire. À Cochin, des marchands portugais « me donnèrent de nombreuses informations sur quelques îles très grandes, découvertes depuis peu

14 Xavier de Castro, *La Découverte du Japon par les Européens*, op. cit., p. 76. Toute la section consacrée aux « Apparitions du Japon » (p. 76-97) fournit l'information nécessaire à la compréhension de la transformation progressive de la représentation cartographique du Japon en Occident. Il insiste en particulier sur la taille démesurée du Japon dans les cartes du jésuite Inácio Moreira, qu'il interprète comme le reflet de l'importance de la région « pour l'Église et les Portugais » (p. 89).

15 « *La terza decima [provincia d'Asia] e l'Isola di Giapan nuovamente riconosciuta* » (Tommaso Porcacchi, *L'Isola piu famosa del mondo*, Venetia, Simon Cralignani e Girolamo Porro, 1576, p. 196).

16 *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot Hollandois [...] aux Indes Orientales*, Amsterdam, Evert Cloppenburgh, 1638, p. 48. Le texte latin n'est guère plus éloquent : « *Insulam sive terram Japoniæ multis euripis fluminibusque interfluam, plures simul insulæ conficiunt, magnitudine summa, licet nondum satis cognita* » (*Navigatio ac itinerarium J. H. Linscotani*, Hagæ-Comitis, ex off. Alberti Henrici, 1599, p. 30).

17 Abraham Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, Antverpiæ, ex off. Plantiniana, 1595.

18 Atlas de 1568. La carte est reproduite dans Xavier de Castro, *La Découverte du Japon par les Européens*, op. cit., p. 85.

de temps, qu'ils appellent les îles du Japon où, d'après eux, on ferait beaucoup de fruit dans l'accroissement de notre sainte foi¹⁹ ». Il revient un peu plus tard sur « une île du Japon à 200 lieues de la Chine²⁰ ». Singulières ou plurielles, les îles ne se voient que de loin. Bientôt, le vocabulaire change : « en ce qui concerne le Japon, à partir de notre expérience de cette terre, je vous fais savoir ce que nous en avons déjà appris. En premier lieu, les personnes avec qui nous avons eu commerce jusqu'ici sont les meilleures de toutes celles qui ont été découvertes jusqu'ici²¹ ». C'est maintenant une « terre » qu'il faut parcourir pour l'évangéliser. Par ses marges, ses côtes en général. D'un point de vue lexicographique, la terre semble concurrencer l'île²². Le plus souvent, si d'île il est question désormais, c'est à la manière d'une précision géographique utile à la mission : « en arrivant au Japon, nous marchons avec la détermination de nous rendre à l'île où se trouve le Roi²³ ». Plus que les côtes d'ailleurs, qui ne sont que des endroits propices à l'avancée, ce qui intéresse François-Xavier, ce sont les lieux de pouvoir et les institutions intellectuelles, sans doute parce qu'il s'agit d'opérer un maillage du territoire utile à la mission. Si les vents étaient favorables, il rejoindrait Miyakô, « ville principale du Japon, où se trouvent le Roi et les plus grands seigneurs du Royaume. On nous dit de grandes choses au sujet de cette ville, et l'on nous affirme qu'elle renferme plus de 90 000 maisons ; il y a là une grande université, qui comporte cinq collèges principaux et plus de deux cents maisons de bonzes²⁴ ». Il n'est pas étonnant que la lettre poursuive sa description par une liste des « universités » – plus probablement des bonzeries²⁵. Ce sont ces lieux stratégiques pour la mission qui vont fixer des repères sur le

19 « *Me dieron grandes nuevas [...] de unas islas muy grandes, de poco tiempo descubiertas, la quales llaman las islas del Japón, donde, segun ellos, se haría mucho fructo en acrecentar nuestra santa fe* » (*Monumenta Xaveriana*, Matriti, Typis Augustini Avrial, 1899, t. I, p. 433, Lettre du 20 janvier 1548 ; nous nous référons toujours à cette édition pour la version latine.)

20 « *Una isla de Japón que está allende de China 200 lleguas* » (*ibid.*, p. 493).

21 « *De Japán, por la experiencia que de la tierra tenemos, os hago à saber lo que de él tenemos alcançado. Primeramente la gente, que hasta agora tenemos conversado, es la mejor hasta agora descubierta* » (*ibid.*, p. 579, nous soulignons).

22 Avec quelques nuances, voir *ibid.*, p. 582.

23 « *Quando llegamos á Japón vamos determinados de yr a la isla donde el Rey está* » (*ibid.*, p. 554). Il pense à Miyakô, centre du pouvoir politique. Il revient à ce projet dans la lettre du 5 novembre 1549 (voir *ibid.*, p. 597 et *infra*).

24 « *Que es la principal ciudad de Japán, donde está el Rey y los mayores señores del reyno [...]. Grandes cosas nos dizen de aquella ciudad, afirmándonos que passa [de] 90.000 casas, y ay una grande universidad de estudiantes en ella, que tiene sinco collegios principales, y mas de duzentas casas de bonjos* » (*ibid.*).

25 Léon Bourdon propose cette interprétation : « Je suppose qu'il s'agit du Nanzenji et des *Go-san*, c'est-à-dire des cinq monastères [...] sur lesquels il exerçait une sorte de prééminence. Ces bonzeries, qui appartenaient à la branche Rinzaï de la secte zen, avaient jadis été des centres d'une remarquable activité intellectuelle » (*La Compagnie de Jésus et le Japon. 1543-1570*, Paris, Centre culturel français de la fondation Calouste Goulbenkian, 1993, p. 169, note 9).

territoire japonais, bien plus que les côtes, alors même que les voyages autour de l'île de Kyushu se font par la voie maritime et que le Père rejoint Miyakô durant l'hiver 1551 en grande partie par la mer²⁶. Pourtant, ce sont surtout les obstacles terrestres qui sont relevés par Luis Fróis dans son *Historia de Japam*, « par des chemins jamais vus ou connus » : « souvent les neiges étaient telles que parfois, ils en avaient jusqu'aux genoux et parfois plus haut encore. Ils traversaient des rivières glacées ; les uns avaient de l'eau jusqu'aux genoux, et d'autres presque à la ceinture. Et le Père marchait pieds nus »²⁷. La route et ses âpretés signifient et exaltent le dynamisme missionnaire, tandis que les bateaux où s'embarquent François-Xavier et Cosme de Torres représentent des lieux de mortification où les compagnons subissent insultes et moqueries, longuement consignées par Luis Fróis sous forme d'anecdotes. Au fil de ces trajets pénibles, la dimension insulaire s'atténue au profit d'une valorisation de l'avancée en terre de Japon.

88

L'ouvrage de Giovanni-Pietro Maffei, *Historiarum Indicarum Libri XVI*, proposera une description de l'espace bien plus précise sur le plan géographique. Mais l'on notera que l'organisation du territoire en îles sert ici à une description politique, en connivence avec les remarques de François-Xavier :

Ce que vulgairement l'on nomme le Japon, ce sont trois îles principales, entourées de plusieurs autres moindres toutes séparées par un bras de mer, qui passe à travers. La première et plus grande est divisée en cinquante trois Royaumes ou Satrapies : de laquelle la ville de Meaco est capitale, et d'icelle toute l'Isle prend son nom. Ils nomment l'autre Ximo : qui est divisée en neuf Satrapies ou Royaumes : et a des villes fort fameuses Voluquim et Funão, du Royaume de Bungo. La troisième est nommée Xicoco : qui ne contient que quatre Royaumes ou Satrapies : fort renommée à cause de la ville Tosa donnant son nom à tout le Royaume. Et par ce moyen le Japon a de Royaumes ou

26 Voir les cartes des itinéraires de François-Xavier, dans Xavier de Castro, *La Découverte du Japon par les Européens*, op. cit., p. 283 et 292-293. Dans sa dernière lettre sur le Japon, écrite à Cochin, le 29 janvier 1552, l'apôtre du Japon maintient cette importance de la terre qui unifie les divers (François-Xavier, cité *ibid.*, p. 676) : « *Esta terra de Japão hé muito grande em estremo: são ilhas. Em toda esta terra não ha mays que huma limgoa, et esta não hé muito deffcil de tomar-se* » (« Cette terre du Japon est d'une grandeur extraordinaire : ce sont des îles. Sur toute cette terre il n'y a qu'une seule langue, et elle n'est pas très difficile à apprendre »).

27 « *Por aquellas nunca vistos nem conhecidos caminos* » ; « *E muitas vezes erão as neves tão grandes, que le davão em partes pelos los joelhos, e em outras dahi para riba [...] Passavam rios frigidissimos, huns lhe davão pelos joelhos, e outros quazi pela cinta; e o Padre hia descalzo* » (Luís Fróis, *Historia de Japam*, éd. José Wicki, Lisboa, Biblioteca Nacional de Lisboa, 1976, t. I, p. 35). Dans une lettre rédigée à Amaguchi en 1551, Cosme de Torres, compagnon de François-Xavier, fait mention des mêmes épreuves qui ponctuent la route. Voir *Cartas de Japão*, Coimbra, Antonio de Maris, 1570, f. 44 r^o.

Satrapies (car il y en a plusieurs esquels le nom de Royaume ne convient pas) en tout soixante et six en nombre²⁸.

La suite du propos dessine maintenant la position des îles lointaines du Japon dans une relation avec le monde connu. L'insularité ne va pas de pair avec l'isolement. S'il reste ardu de mesurer le « partour » de ces territoires, entrevus non comme un conglomérat d'îles, mais comme une entité essentiellement définie dans les textes par le critère linguistique²⁹, il est néanmoins possible de le situer :

Du costé de l'Orient elle [*i. e.* cette terre] est tournée vers la nouvelle Espagne, à cent cinquante lieues de distance. Du Septentrion, elle regarde les Scythes ou Tartares, et autres peuples de fierté incogneuë : et du costé de l'Occident elle est tournée vers les Sines, en diverse distance selon le retour ou reply du rivage [...]. Du costé du mydi y passant la grande mer elle a des terres incogneuës : desquelles le bruict est, qu'anciennement quelques nautoniers portés de fortune au Japon, n'en partirent jamais³⁰.

La perspective ici adoptée place la terre du Japon dans un réseau, en lien avec d'autres territoires qui élaborent une nouvelle polarité, à l'écart du Vieux Monde. Tous sont nouveaux, mal connus, ou totalement inconnus. La relation établie ici ne referme donc en rien l'espace ; elle réinstallerait plutôt la possibilité de ce « nomadisme de l'esprit³¹ » dont Paul Zumthor regrettait la disparition quand se refermait le chapitre des Grandes Découvertes. La géographie construite au fil des voyages repousse sans cesse la frontière du monde. L'île, dès lors, est moins entrevue dans sa dimension de clôture que comme un espace tourné vers le grand large, ouvrant vers d'autres mondes et d'infinis possibles. Au centre d'un espace fabuleux et nouveau, le Japon peut dès lors se réapproprier des merveilles, comme cet arbre sur lequel Maffei s'arrête longuement :

[il] ressemble à la Palme, duquel le nom est incogneu, le naturel est entierement admirable : Car (comme l'on dit) il craint toute sorte d'humeur : tant que

28 *Histoire des Indes de Jean Pierre Maffee*, Lyon, Jean Pillehotte, 1603, p. 694.

29 « Le langage des Japonois est un, et commun à tous » (*ibid.*, p. 700). Suivent des remarques linguistiques sur sa variété, sollicitée en fonction des situations particulières d'énonciation.

30 *Ibid.*, p. 696. La distance avec la Nouvelle-Espagne est très largement sous-évaluée (cent cinquante lieues, précise le texte ; si l'on rapporte la mesure à la lieue espagnole de 5,5 km environ, on obtient une distance de 825 km!).

31 Paul Zumthor, *La Mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge* [1993], Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 33. Ce sont les Découvertes qui « auront paradoxalement fini par stopper le nomadisme de l'esprit ».

si d'aventure il est mouillé, il se retire soudainement, et comme de quelque attouchement qui luy seroit mortel, il se desseiche³².

Les considérations sur la primauté de la découverte du Japon dans l'ouvrage de Maffei entretiennent elles aussi le rêve et ouvrent le champ des possibles en faisant appel à la notion de hasard, propice au romanesque et à l'aventure. Les Portugais, écrit-il,

s'attribuent l'honneur d'avoir premiers abordé ceste terre là : mais, écrit Maffei, j'en croirois fort Antoine Galvan au livre qu'il a escrit des inventeurs du nouveau monde : lequel recite ouvertement qu'Antoine Nota, François Zeïmot, et Antoine Pexot, allans de Dodra ville de Sion, aux Sines *par un vent importun* furent portés aux Isles du Japon en l'an 1542³³.

90 Maffei a renoncé à reprendre le commentaire nostalgique d'Antonio Galvão qui assimilait le Japon et « Sipangas » lourd de ses richesses escomptées :

Ils allèrent sur une île, à trente-deux degrés, qu'ils appellent « Japon » ; il semble qu'il s'agit de Sipangas dont les textes parlent tant, comme de ses richesses. En effet, là, il y a aussi de l'or, beaucoup d'argent et d'autres richesses³⁴.

En effet, seule compte l'entreprise d'évangélisation. Ce sont donc les réalités ethnographiques, les visions du monde et les croyances qui seront mises en évidence au premier chef, les disputes avec les bonzes et non les matières premières, le profit ou la qualité des épices.

INSULARITÉ, FRAGILITÉ, SINGULARITÉ

Plus se développe la mission, et plus le Japon des textes jésuites apparaît comme un espace à organiser, à administrer aussi. Dans le troisième chapitre de son *Sumario de las cosas de Japón* (1583), le visiteur de la Compagnie, Alessandro Valignano, décrit méthodiquement les trois régions de la province de Japon, leurs subdivisions, les établissements jésuites (séminaires, collèges, résidences qui viennent faire pièce aux « universités » des bonzes), et le nombre de chrétiens qui y résident. Il s'agit là d'un Japon christianisé et entrevu depuis l'observatoire

32 *Histoire des Indes de Jean Pierre Maffee, op. cit.*, p. 696.

33 *Ibid.*, p. 714 (nous soulignons). Pour la référence à Antoine Galvão, voir *Tratado [...] dos diversos e desvayrados caminhos [...] et assi de todos o descobrimentos antigos e modernos, que sao feito ate a era de mil et quinhentos et cincoenta*, Lisboa, Joam de Barreiro, 1563, f. 75-76.

34 « *Viram huma ylha em trinta e dous graos, a que chamam os Japões, que parcem ser aquellas Sipangas de que tanto falam as escripturas, e suas riquezas: et assi estam tambem tem ouro, e muyta prata, e otras riquezas* » (*ibid.*, f. 76 r°).

de la mission. D'ailleurs, la topographie n'est signalée que lorsqu'elle affecte l'organisation de l'activité jésuite. Un détail prodigué sur les possessions de Barthélemy Omura-dono, seigneur de Hizen converti au christianisme, est significatif à cet égard : « puisqu'un petit bras de mer divisait sa terre en deux parts, nous y avons établi deux maisons, avec en chaque trois pères et quelques frères³⁵ ».

D'une manière générale, la reconfiguration du Japon par les jésuites passe à la fois par la prise en compte de réalités pratiques et de nouvelles insularités, humaines cette fois. La région de Bungo (à l'est de Kyushu)

est éloignée d'Arima [à l'ouest de Kyushu], par voie de terre, de trente lieues environ, et par mer de plus de cent quarante. Puisque par voie de terre, il faut toujours traverser des terres de non-chrétiens, et que la route maritime est très longue et difficile, on a détaché cette région de celle du Shimo³⁶, quoi qu'elles soient dans la même île³⁷.

Entre les deux terres d'Omura et d'Arima [sur une péninsule] s'insère le territoire d'un non-chrétien [...]. Il a toujours été ennemi des deux autres [princes] et de notre sainte Loi et nous ne pouvons aller en sécurité d'une terre à l'autre que par la mer³⁸.

Côtes découpées, lacs, entrelacs d'eau et de terres : voilà ce qui oriente toute démarche et tout voyage missionnaire, au-delà des réalités de l'insularité proprement dite. Mais celle-ci doit être prise en compte, elle aussi. « Toute cette organisation des nôtres, avec leurs maisons et églises, repose sur le commerce du Navire qui vient de Chine au Japon », note Valignano³⁹. De par sa position insulaire, le Japon des jésuites dépend des mouvements de marchandises, de personnes et du courrier qui assure la liaison avec le cœur organique de la Compagnie, à Rome⁴⁰. Il ne saurait vivre ni en autonomie ni en autarcie. Mais le lien nécessaire avec le monde extérieur représente une incertitude véritable pour la réussite du projet missionnaire : « Chaque année, ce qu'on peut attendre

35 Alexandre Valignano, *Les Jésuites au Japon. Relation missionnaire (1583)*, Paris, Desclée de Brouwer/Bellarmin, 1990, p. 92. Une maison se trouvait à Nagasaki, l'autre à Omura.

36 Au Nord-Est de Kyushu.

37 A. Valignano, *Les Jésuites au Japon, op. cit.*, p. 99.

38 *Ibid.*, p. 95.

39 *Ibid.*, p. 107.

40 Sur l'importance de la lettre dans l'entreprise missionnaire jésuite et la cohérence du projet, voir Jean-Claude Laborie, *La Mission jésuite du Brésil (1549-1570)*, Paris, Chandeigne, 1998, p. 12 : « La lettre est le lien organique entre le missionnaire en terre lointaine et le centre de référence, Lisbonne et enfin Rome ».

vient du dehors ; c'est un appui fragile et incertain qui dépend d'un seul Navire, donc extrêmement hasardeux et fragile⁴¹ ».

La vulnérabilité d'une entreprise dépendant de la situation insulaire se double encore d'une instabilité politique, que n'avaient pas imaginée les missionnaires. Dans sa description raisonnée, Valignano oppose la stabilité des temps anciens et la réalité présente d'un pouvoir central défaillant⁴² : « Dans cette confusion et ces guerres, constate-t-il, certains ont perdu leur pouvoir, d'autres se sont agrandis⁴³ ». Il souligne la parcellarisation progressive du territoire : le royaume de Higo est « une seigneurie de quelques îles, réparties entre cinq seigneurs ». Il insiste aussi sur la fragilité d'établissements toujours soumis aux périls des conflits, au bon gré des roitelets locaux. La cité de Hakata, où les jésuites avaient établi une résidence, a été détruite ; à Higo, « nous [...] avons trois résidences, réduites, quand je suis parti, à une seule ». À l'inverse, à Satsuma, « il se peut qu'il y ait maintenant une résidence »⁴⁴.

92

Loin de décourager le visiteur de la Compagnie, ces revers trouvent une explication dans les voies de Dieu. Le chapitre XXIV est éclairant à cet égard : un même schéma narratif est reproduit, région après région. À peine la jeune mission semble-t-elle porter quelques fruits que Dieu laisse se multiplier les revers et les échecs, « en permettant que partout où l'on proclamait sa sainte Loi surviennent quelques désastres, alors que les Pères réussissaient le mieux⁴⁵ ». La litanie des lieux est une litanie des catastrophes qui conduit à distinguer l'expérience japonaise dans l'ensemble des missions – et simultanément à faire de la Vigne des îles lointaines une plantation de choix. Les méthodes missionnaires courantes ne conviennent pas au Japon. Ainsi, plus que l'insularité nippone, c'est sa singularité que Valignano veut mettre en relief. Le Japon, « si à l'écart et si éloigné de tout⁴⁶ » – comme les « îles lointaines » du livre d'Isaïe⁴⁷ –, requiert d'autres méthodes d'évangélisation et de nouvelles relations, plus distantes, avec l'Europe. Le roi d'Espagne ne saurait y avoir juridiction ; les autres ordres religieux ne sauraient s'y implanter, au risque de miner l'idée d'unité des chrétiens et des croyances que les seuls compagnons de Jésus peuvent préserver. Valignano plaide enfin pour l'existence d'une province jésuite autonome du Japon, séparée de l'Inde, comme si le Japon devait rester dans un isolement qui est son essence même. L'insularité garantit la singularité.

41 A. Valignano, *Les Jésuites au Japon*, op. cit., p. 118.

42 Voir *ibid.*, p. 61-63.

43 *Ibid.*, p. 62.

44 *Ibid.*, p. 97.

45 *Ibid.*, p. 207.

46 *Ibid.*, p. 129.

47 Voir Is. XXIV, 15 ; XL, 15 ; XLI, 1 et 5 ; XLII, 4, 10 et 12 ; XLV, 1 et LI, 5. Le terme hébreu a justement ce sens.

Il resterait à s'interroger sur les conséquences de cette mise en relief de la singularité du Japon dans les écrits des jésuites. Sans doute voyons-nous là un reflet du « monde multipolaire » édifié par la pensée jésuite au contact du Japon, dont a parlé Frédéric Tinguely⁴⁸. Pour l'heure, il suffira de noter les effets d'une traversée qui mène de Cipangu au Japon. Cipangu, consacré par l'autorité du texte de Marco Polo, dérivait dans l'imaginaire du Vieux Monde, chargé de ses rêves. Loin de l'or et des épices, le Japon des jésuites, d'ailleurs souvent évoqué comme une terre pauvre, n'intéresse que par ses Japonais – bien sûr, puisque l'enjeu est spirituel – « étranges étrangers », dont on peut comme Luis Fróis, décliner les « contrariétés » en de copieuses listes. Ils sont ainsi « faits qu'en rien ils ne peuvent s'adapter à nous; c'est donc, conclut Valignano, à nous de nous adapter à eux en tout⁴⁹ ». Le Japon, « si à l'écart et si éloigné de tout » permet alors d'opérer un retournement complet dans le mode d'appréhension de l'altérité. Au lieu du désir de captation qui habitait les rêves accrochés aux nuages de Cipangu, il faut maintenant adopter une démarche nouvelle – sans doute provisoire et partielle – de renoncement à un ethnocentrisme envahissant. Sans doute est-ce la leçon qu'on tire du voyage en cette île déroutante – à tous les sens du terme.

48 Frédéric Tinguely, « Le monde multipolaire des missionnaires jésuites », dans F. Tinguely (dir.), *La Renaissance décentrée*, Genève, Droz, 2008, p. 61-72.

49 A. Valignano, *Les jésuites au Japon*, *op. cit.*, p. 130-131.

DEUXIÈME PARTIE

Penser l'insularité

L'ÎLE EST UN PIÈGE. LES AVENTURES DE FRANÇOIS LEGUAT ET DE GEOFFROY ATKINSON

Frédéric Tinguely

Ma contribution à notre réflexion portera sur un cas-limite bien étudié par certains spécialistes, mais dont on n'a peut-être pas encore tiré toutes les conséquences quant aux rapports privilégiés que l'insularité entretient avec la fiction : celui, doublement riche en retournements spectaculaires, des aventures de François Leguat dans l'archipel des Mascareignes, à la fin du xvii^e siècle, et de la réception de sa relation par le critique nord-américain Geoffroy Atkinson, dans la première moitié du xx^e. L'affaire étant relativement complexe, je l'aborderai en m'efforçant de bien distinguer trois temps : je présenterai tout d'abord les principales caractéristiques du récit de Leguat ; j'analyserai ensuite le faux procès intenté à ce texte par Atkinson ; je tenterai enfin de montrer pourquoi, au-delà des arguments explicites, il semble que la dimension fortement insulaire de ces aventures ait pesé dans l'erreur d'appréciation commise par Atkinson au seuil de la carrière qui allait faire de lui un spécialiste reconnu de la bibliothèque des voyages, réels ou imaginaires¹.

UNE ODYSSEE HUGUENOTE

Bien que la page de titre porte 1708, c'est en octobre 1707 que paraît, simultanément chez Jean-Louis de Lorme à Amsterdam et David Mortier à Londres, le *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux*

1 Geoffroy Atkinson (1890-1960) obtint son doctorat à l'Université de Columbia en 1920 et, dans la foulée, fut nommé professeur au département de *Romance Languages* d'Amherst College (Mass.), où il effectua toute sa carrière. Il y fut rejoint dès 1927 par Clarence Dana Rouillard, autre grand spécialiste de ces corpus méconnus auxquels Atkinson donnait le nom de « littérature géographique française » des xvi^e et xvii^e siècles. Parmi les ouvrages pionniers de celui-ci, on peut mentionner, outre la thèse dont il sera question plus bas : *Les Relations de voyages du xvii^e siècle et l'évolution des idées : contribution à l'étude de la formation de l'esprit du xviii^e siècle*, Paris, Champion, 1924 ; *La Littérature géographique française de la Renaissance : répertoire bibliographique*, Paris, Picard, 2 vol., 1927-1936 ; *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935. Même s'il faut parfois les manier avec prudence, ces travaux demeurent aujourd'hui encore des références importantes, comme en témoigne leur réimpression récente aux éditions Slatkine (Genève, 2010).

îles désertes des Indes orientales. L'ouvrage est aussitôt disponible en anglais et en néerlandais, bientôt en allemand (1709), de sorte qu'il bénéficie d'une importante diffusion à l'échelle européenne². Il faut dire que son contenu a tout pour séduire les lecteurs en quête d'exotisme et de navigations au long cours, de singularités jamais décrites et d'épreuves à peine vraisemblables. Membre de la communauté huguenote de Londres, François Leguat raconte de manière circonstanciée comment, réfugié en Hollande à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, il a décidé malgré ses cinquante-deux ans de se joindre à une expédition dans l'océan Indien montée par le réformé Henri Duquesne, fils du grand officier de la marine royale Abraham Duquesne. Le projet initial consiste à fonder, avec le soutien des États-Généraux et de la Compagnie hollandaise des Indes orientales (VOC), une colonie huguenote dans l'île alors communément appelée Mascareigne ou Bourbon (aujourd'hui la Réunion), mais que l'on décide de rebaptiser Éden pour des raisons à la fois de sécurité et de promotion³. Cependant, des impératifs financiers et stratégiques conduisent bientôt à redimensionner le projet et à l'infléchir, de sorte que seule une petite frégate nommée *L'Hirondelle* appareille pour les Mascareignes avec à son bord une poignée de réfugiés français. Au printemps 1691, après une navigation jalonnée de querelles entre les passagers et le capitaine du vaisseau, François Leguat et sept compagnons sont finalement débarqués, avec du matériel et quelques vivres, non sur l'île d'Éden initialement visée, mais bien plus loin encore, sur l'île déserte de Rodrigues, à quelque 560 kilomètres à l'est de Maurice...

Compte tenu des distances, ceux que le texte appelle plaisamment les « huit rois de Rodrigue⁴ » n'attendent pas de renforts avant de nombreux mois ou même davantage. Heureusement pour eux, l'île se révèle d'une fécondité exceptionnelle grâce à son climat tropical et à ses nombreux cours d'eau. Elle possède une faune abondante et variée composée notamment de tortues de terre et de mer, de troupeaux de « lamantins » (dugongs) et d'un très grand nombre d'oiseaux, parmi lesquels celui que Leguat et ses compagnons nomment le

2 On trouvera des informations détaillées sur le processus éditorial dans I.H. Van Eeghen, « The voyages and adventures of François Leguat », *The Huguenot Society's Proceedings*, vol. 18, 1947-1952, p. 396-417, en particulier p. 411-416.

3 Sur la vie et le projet d'Henri Duquesne, voir Émile Rainer, *L'Utopie d'une république huguenote du marquis Henri Du Quesne et le voyage de François Leguat*, Paris, Les Écrivains associés, 1959. On prendra toutefois ses distances avec certains jugements de valeur émis par l'auteur, qui qualifie par exemple Leguat de « calomniateur et querelleur de vocation » (p. 187).

4 *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales (1690-1698)*, éd. Jean-Michel Racault, Paris, Les Éditions de Paris, 1995, p. 133. À noter que cette excellente édition modernisée est suivie du très intéressant *Recueil de quelques mémoires servant d'instruction pour l'établissement de l'île d'Eden par Henri Duquesne (1689)*, présenté et édité par Paolo Carile (p. 239-264).

« solitaire », et qui semble bien s'apparenter au dronte de Maurice – le fameux dodo. Il est vrai que l'île compte également une grande quantité de rats, de mouches et de crabes intrépides, et qu'elle se trouve régulièrement exposée à la fureur des « ouragans », mais cela n'empêche en rien que sa description mobilise de façon privilégiée la topique du *locus amœnus* :

Elle n'est, comme je l'ai déjà remarqué, qu'un continu d'agréables coteaux tout couverts parfaitement de beaux arbres dont la verdure perpétuelle est tout à fait charmante. Ces arbres sont fort rarement embarrassés de broussailles, et ils forment quelquefois très heureusement des allées naturelles qui, en garantissant des ardeurs du soleil, forment en même temps une perspective qui est merveilleusement embellie par la vaste étendue de mer qu'on entrevoit quelquefois au travers de leurs troncs élevés et unis.

Au pied de ces coteaux, il y a des vallons de la plus excellente terre qui soit au monde. On en sera convaincu si on considère que ce terroir est rempli, pénétré et presque tout formé d'arbres pourris, dont la matière, se réduisant en son premier être, s'écoule, dans le temps des pluies, du haut des coteaux jusqu'au pied. Cette terre, qui est fort mouvante et fort légère, produit presque sans culture et abonde en sucres très féconds.

Les vallons sont couverts de palmiers, de lataniers, d'ébéniers et de beaucoup d'autres espèces d'arbres, dont le branchage et le feuillage ne cèdent point en beauté à celui de nos plus beaux arbres d'Europe. Et dans les endroits bas de ces mêmes vallons, on rencontre très fréquemment des ruisseaux d'eaux vives, dont les sources sont toutes vers le milieu de l'île. Ces beaux ruisseaux ne tarissent point, et quand on aurait disposé exprès leur cours pour leur faire arroser tout ce petit pays à égales distances, il n'aurait pas été possible de mieux réussir. Quel dommage qu'un lieu si délicieux en toutes manières soit inutile aux habitants du monde ! J'insiste un peu sur ces charmants ruisseaux, parce qu'il y a une infinité d'îles qui n'en ont point du tout, et que c'est une chose doublement admirable d'en trouver tant ici, et de les y avoir distribués si heureusement⁵.

Au-delà des superlatifs et des motifs traditionnels, comme celui de la fraîcheur perpétuellement garantie par les frondaisons et l'eau vive, ou celui de la terre féconde rendant superflu tout labeur humain, le lieu paradisiaque se démarque ici clairement par son caractère composé : dans ces arbres disposés en « allées naturelles » offrant de belles perspectives, dans ces ruisseaux irriguant l'île de façon régulière à partir d'une source centrale, il faut bien entendu voir l'effet d'une volonté ordonnatrice jamais nommée, mais dont la présence agissante se trouve inscrite en creux dans certains tours syntaxiques (« de

5 Voyage et aventures de François Leguat, éd. cit., p. 91.

les y avoir distribués si heureusement »). C'est donc littéralement de façon providentielle que Rodrigues se révèle plus édénique encore que l'Éden originellement convoité.

Mais il n'est pas bon que l'homme soit seul, ainsi que le rappelle à point nommé l'un des huguenots du bout du monde, usé par une longue attente et la perspective de passer sa vie entière à l'écart de la gent féminine⁶. Même le solitaire de Rodrigues, en effet, peut compter sur une compagne des plus séduisantes, dont la description anthropomorphique semble dès lors revêtir une fonction compensatoire :

La femelle est d'une beauté admirable ; il y en a de blondes et de brunes ; j'appelle blond une couleur de cheveux blancs. Elles ont une espèce de bandeau comme un bandeau de veuve au haut du bec qui est de couleur tannée. Une plume ne passe pas l'autre sur tout leur corps, parce qu'elles ont un grand soin de les ajuster et de se polir avec le bec. Les plumes qui accompagnent les cuisses sont arrondies par le bout en coquilles ; et comme elles sont fort épaisses en cet endroit-là, cela produit un agréable effet. Elles ont deux élévations sur le jabot, d'un plumage plus blanc que le reste, et qui représente merveilleusement un beau sein de femme. Elles marchent avec tant de fierté et de bonne grâce tout ensemble qu'on ne peut s'empêcher de les admirer et de les aimer, de sorte que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie⁷.

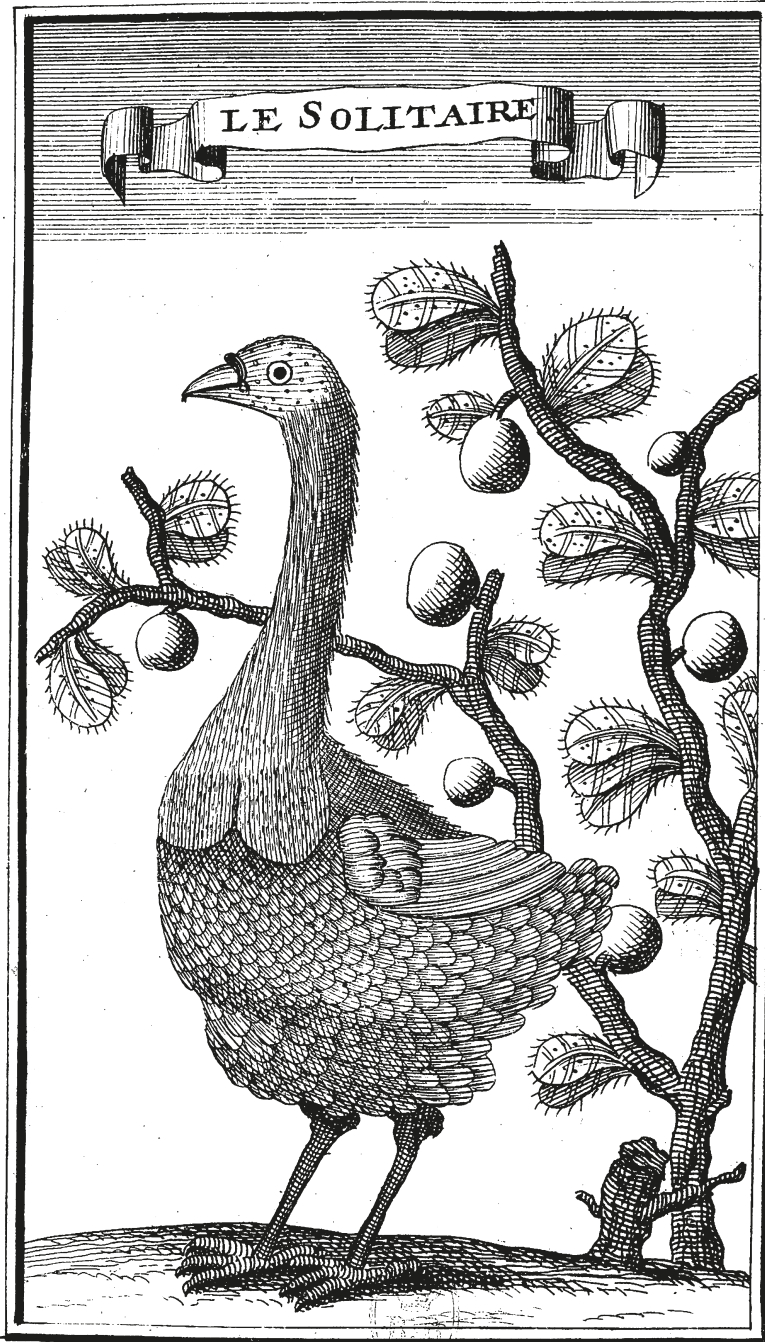
Assorti d'une jolie gravure soulignant la poitrine de la charmante créature (fig. 1)⁸, le discours ornithologique exprime bien la solitude affective qui, après quelque deux ans de séjour à Rodrigues, motive les réfugiés français à quitter leur Éden sans Ève⁹. Malgré les réticences et les avertissements de Leguat, ses compagnons se prononcent en faveur de la construction d'une embarcation permettant de gagner Maurice et sa petite colonie hollandaise. Après une première tentative infructueuse qui coûte la vie à l'un d'entre eux, ils parviennent de façon assez miraculeuse à rallier l'île où ils espèrent mettre un terme à leur isolement.

6 Voir *ibid.*, p. 128, en référence évidemment à Gen. II, 18.

7 *Ibid.*, p. 102.

8 C'est du moins le cas dans l'édition *princeps*. Ce détail disparaît malheureusement dans les gravures moins fines des éditions ultérieures, comme par exemple celle de Londres, David Mortier, 1721. L'édition Racault reproduit de telles copies, le plus souvent inversées (sauf pour les cartes) par rapport aux gravures originales.

9 Reprenant l'essentiel de cette description, Buffon s'appliquera d'ailleurs à en atténuer l'érotisme anthropomorphique, si bien que le plumage de la femelle solitaire ne représentera plus qu'« imparfaitement le sein d'une femme » (*Œuvres complètes de Buffon*, XI, *Oiseaux*, t. 1, Bruxelles, Th. Lejeune, 1828, p. 169).



1. La femelle du solitaire, ou dronte de Rodrigues, dans *Voyage et aventures de François Leguat*, Amsterdam, Jean-Louis de Lorme, t. 1, 1708, après la p. 98 © BnF

C'est sans compter avec le différend qui va très vite opposer cinq d'entre eux au commandant de l'île, Roelof Diodati¹⁰, en particulier à propos d'un précieux bloc d'ambre gris qu'ils ont apporté de Rodrigues et qui éveille les convoitises, la Compagnie hollandaise des Indes orientales exerçant un monopole sur le commerce très profitable des concrétions intestinales du cachalot. Les relations avec Diodati se dégradent de telle manière que les cinq Français se voient bientôt relégués sur un îlot désertique situé à quelques kilomètres au large du principal port de Maurice (l'actuel Mahébourg). Ils y passent près de trois ans dans des conditions de dénuement absolu, qui amènent l'un d'entre eux à perdre tragiquement la vie lors d'une tentative d'évasion presque suicidaire. On imagine difficilement contraste plus marqué entre le jardin rodriguais et un tel *locus horribilis*. En référence au premier Livre des Rois (I Rois I, 9), le narrateur désigne cet îlot maudit du nom de « rocher de Zochelet », « par une double raison » que l'on peut sans doute interpréter ainsi : d'abord parce que ce lieu biblique est associé aux sacrifices de l'imposteur Adonias, qui joue au prince et tente de supplanter son demi-frère Salomon ; ensuite parce que *zocheleth* signifie en hébreu la chose rampante, le serpent, et que l'une des pires mésaventures vécues par les huguenots sur ce rocher maudit est l'intoxication provoquée par la consommation de la chair d'un effroyable serpent marin. Même lorsque les épreuves traversées n'ont rien de strictement confessionnel, la grille de lecture procurée par le texte biblique permet de leur redonner sens en les réinscrivant dans le schème de la Providence.

Après bien des vicissitudes, les Français obtiennent d'être conduits à Batavia, la capitale des Indes orientales hollandaises, pour y être entendus et jugés. L'un d'entre eux y meurt de maladie et, sans même qu'un jugement ait été prononcé, les trois rescapés – Paul Benelle, Jacques de La Case et bien entendu François Leguat – sont finalement ramenés en Europe, sur un vaisseau hollandais, en 1698. Comme le dit le narrateur au terme de son récit, « le voyage entier fut de huit ans moins douze jours¹¹ ».

UNE RÉCEPTION AVENTUREUSE

Dès la parution de l'ouvrage, certaines voix, comme celle de Jacques Bernard dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (décembre 1707), dénoncent l'intervention d'une « main étrangère » qui aurait défigurée le témoignage initial. De façon convaincante, ces remaniements ou ces interpolations sont bientôt

¹⁰ Sur le parcours de Roelof Diodati, issu de la grande famille d'origine lucquoise d'abord réfugiée à Genève, voir Émile Rainer, *L'Utopie d'une république huguenote du marquis Henri Du Quesne...*, op. cit., p. 179-190.

¹¹ *Voyage et aventures de François Leguat*, éd. cit., p. 223.

attribués au réformé Maximilien Misson, auteur d'un célèbre *Nouveau voyage d'Italie* (La Haye, 1691) et lui aussi réfugié à Londres¹². À cela s'ajoutent, dans les dernières décennies du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e, des réserves formulées à l'encontre des informations zoologiques et botaniques procurées par Leguat, plusieurs espèces endémiques minutieusement décrites par lui ayant en effet disparu avec l'écosystème originel de l'île dès les années 1760-1770. Cependant, malgré les doutes ponctuels de Buffon sur quelques « idées fabuleuses » dans la description du solitaire, malgré le cinglant désaveu de Cuvier, qui ne croit pas à l'existence d'un dronte rodriguais distinct du dodo mauricien et reproche au voyageur d'avoir « défiguré les animaux les plus connus », la relation de Leguat se trouve pleinement réhabilitée par les naturalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle sur la base d'une grande quantité d'ossements, notamment du solitaire, découverts dans des grottes et dans un marais de Rodrigues¹³. Parallèlement, les historiens exhument de nombreux documents, en particulier au sein des archives hollandaises du Cap, qui prouvent la participation de Leguat au projet de Duquesne et la réalité des interminables démêlés entre les huguenots et le commandant Diodati¹⁴. Un peu avant que ces travaux ne commencent à paraître, la prestigieuse Hakluyt Society publie une remarquable édition anglaise de Leguat, confiée aux bons soins du capitaine Samuel Pasfield Oliver, lequel admet certes des interventions de Misson, mais, loin de mettre en doute l'authenticité de la relation, souligne l'immense valeur des informations, surtout ornithologiques, qu'elle contient¹⁵.

Au début du XX^e siècle, il n'y a donc plus véritablement matière à controverse. Or, voilà justement qu'un jeune chercheur new-yorkais du nom de Geoffroy Atkinson, fortement influencé par l'enseignement de Gustave Lanson à l'Université de Columbia, fait paraître en 1921, dans l'importante revue *Publications of the Modern Language Association*, un article sur la relation

-
- 12 Sur ces premières réactions, voir I.H. Van Eeghen, « The voyages and adventures of François Leguat », art. cit., p. 408-410.
- 13 Voir Alfred North-Coombes, *The Vindication of François Leguat: a comprehensive appraisal of Leguat's natural history observations in the Island of Rodrigues, Indian ocean, 1708*, Port Louis, Organisation normale des entreprises, 1979, chap. 4 et 5. Pour la remarque de Buffon, qui ne remet pas fondamentalement en question la valeur du témoignage de Leguat, voir *Œuvres complètes de Buffon, op. cit.*, XI, p. 171. La citation de Cuvier est tirée de son célèbre ouvrage *Le Règne animal distribué d'après son organisation*, Paris, Deterville, 1817, t. I, p. 463, n. 1.
- 14 Voir notamment Hendrik Carel Vos Leibbrandt, *Rambles through the Archives of the Colony of the Cape of Good Hope, 1688-1700*, Cape Town, J.C. Juta and Co, 1887, chap. XVI. Les travaux de Leibbrandt, archiviste du Cap, furent suivis par ceux de son successeur C. Graham Botha.
- 15 *The Voyage of François Leguat, of Bresse, to Rodriguez, Mauritius, Java, and the Cape of Good Hope*, éd. Captain Pasfield Oliver, London, The Hakluyt Society, 1891, 2 vol. En regard de la page de titre du premier volume figure la photographie d'un squelette du « solitaire de Leguat », conservé au Musée de zoologie de Cambridge.

de Leguat intitulé de façon symptomatique « A French desert island novel of 1708 ». Ce texte est bientôt repris et développé pour former le chapitre III du livre *The Extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720*, qui constitue le second volume de la thèse soutenue par Atkinson à Columbia¹⁶. En substance, le chercheur américain prétend démontrer le caractère entièrement fictionnel du récit des aventures de Leguat, qu'il refuse même d'intégrer dans la catégorie mixte ou intermédiaire des témoignages authentiques quelque peu embellis par un éditeur ou un collaborateur ingénieux. Ce qui frappe, dans le propos d'Atkinson, c'est son caractère péremptoire et volontiers donneur de leçons, comme on peut le constater dès les premières lignes du chapitre de 1922, intitulé « Voyage de François Leguat of Maximilien Misson » :

104

The Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes Orientales is in many ways a unique book. Thanks to its authenticated realism, this desert island novel, written in 1707, has been considered to this day to be an essentially true story. Certainly, a fiction of this type, antedating *Robinson Crusoe* by more than ten years and yet cited as a true story by the latest edition of the *Encyclopaedia Britannica*, is deserving of attention. [...] It is of course amusing that well reputed naturalists of our time have named extinct birds *Erythromachus Leguati* and *Aphanapteryx Leguati* in the belief that the hero of this fiction was a real observer. But it is a far more striking fact that this novel, written in 1707, has deceived, not only scientists, but critics and bibliographers of the present generation to whom *Robinson Crusoe* is an old story¹⁷.

Comme le suggère la double mention du roman de Daniel Defoe, ainsi que l'insistance sur la proximité chronologique des deux œuvres, Atkinson appréhende les aventures du huguenot à travers celles du plus

16 Voici les références complètes : Geoffroy Atkinson, « A French desert island novel of 1708 », *Publications of the Modern Language Association of America*, XXXVI/4, décembre 1921, p. 509-528, et *The Extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720*, Paris, Champion, 1922, chap. III, p. 35-65.

17 Geoffroy Atkinson, *The Extraordinary Voyage in French Literature*, op. cit., p. 35-36 : « Les *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes Orientales* sont de bien des façons un livre unique. Grâce à son réalisme authentifié, ce roman de l'île déserte, écrit en 1707, a été jusqu'à ce jour considéré comme une histoire fondamentalement vraie. Bien entendu, une fiction de ce genre, précédant *Robinson Crusoe* de plus de dix ans et encore citée comme une histoire vraie par la dernière édition de l'*Encyclopaedia Britannica*, mérite attention. [...] Il est bien sûr amusant que des naturalistes renommés de notre temps aient appelé des oiseaux disparus *Erythromachus Leguati* et *Aphanapteryx Leguati*, croyant que le héros de cette fiction les avait vraiment observés. Mais il est encore bien plus frappant que ce roman, écrit en 1707, ait dupé, outre les scientifiques, les critiques et les bibliographes de la génération actuelle pour qui *Robinson Crusoe* est une histoire désuète. »

célèbre des naufragés solitaires. En cela, il commet ce que l'on pourrait appeler un anachronisme d'époque, puisque la seconde édition allemande de Leguat, parue à Liegnitz en 1723, porte déjà le titre évocateur de *Der Französische Robinson*.

Atkinson déploie son argumentaire sur essentiellement trois plans : il insiste tout d'abord sur la participation de Misson, évidente pour ce qui est de la préface ; il identifie ensuite dans la relation elle-même des passages suspects en raison de leur dimension philosophique, qu'il s'agisse de la réflexion primitiviste concernant Rodrigues ou des « sentences dorées » prétendument recueillies auprès de la communauté chinoise de Batavia ; il propose enfin de nombreux rapprochements intertextuels (avec des voyageurs comme François Cauche, Jean-Baptiste Tavernier ou l'abbé Barthélemy Carré) censés vider la relation de tout contenu original et rendre compte du montage opéré par Misson, devenu à ce stade l'auteur de l'intégralité de l'ouvrage.

Sur un plan méthodologique, on pourrait bien entendu objecter à Atkinson que le remaniement du témoignage viatique par un écrivain de métier, comme d'ailleurs sa contamination avec d'autres écrits, sont alors des pratiques tout à fait courantes dans la bibliothèque des voyages réels¹⁸. En outre, même si les sentences chinoises ont effectivement toutes les chances d'être une interpolation de Misson, on peut se demander selon quelle hiérarchie implicite, selon quelle rigide distribution des tâches, Atkinson voudrait interdire aux voyageurs d'aborder des questions philosophiques, alors même qu'il publiera en 1924 un livre intitulé *Les Relations de voyages du XVII^e siècle et l'évolution des idées...*

Mais l'examen rapproché des arguments d'Atkinson, tel qu'il a été mené non sans acharnement par l'érudite mauricien Alfred North-Coombes dans *The Vindication of François Leguat* (1979), fait malheureusement apparaître davantage que des options méthodologiques contestables : il révèle un refus de prendre en considération des travaux scientifiques pourtant disponibles et un usage des sources ainsi que de la littérature secondaire à peine compatible avec les règles élémentaires du débat intellectuel. Sans entrer ici dans le détail de la démolition des thèses d'Atkinson par North-Coombes, je voudrais tenter de comprendre pourquoi le chercheur américain a, dans le meilleur des cas, fait preuve d'un aveuglement coupable, et comment il est parvenu à fourvoyer avec lui deux générations de collègues, parmi lesquels Gilbert Chinard, auteur d'un compte rendu élogieux dans lequel il souscrit pleinement à la thèse d'un voyage

18 Sur le recours à un *ghost writer*, voir le beau livre de Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur : Pierre Bergeron et l'écriture du voyage à la fin de la Renaissance*, Genève, Droz, 2011.

fictif, ou Percy G. Adams, qui se contente pour l'essentiel de perpétuer la lecture d'Atkinson dans son beau livre sur les fausses relations de voyages¹⁹.

L'ÎLE-FICTION

L'idée que j'aimerais défendre est assez simple : il semble que la relation de Leguat présente un *coefficient d'insularité* difficilement compatible, étant donné la prolifération des îles romanesques, avec le bon fonctionnement d'un pacte référentiel. Cela tient bien sûr à la trajectoire véritablement exceptionnelle qui a été celle du voyageur, et qu'il attribue lui-même à l'action de la Providence :

C'est Elle qui m'a fait traverser sûrement tant d'abîmes, et qui, après m'avoir garanti et délivré de mille périls, m'a heureusement transporté de mes îles désertes dans la vaste, puissante et glorieuse île de la GRANDE-BRETAGNE, où la charité de ses généreux habitants m'a tendu la main, et a enfin fixé le repos que je pouvais attendre ici-bas²⁰.

106

Mais l'insulaire objectif de Leguat, qui comprend par ailleurs les îles de Sal, de Sainte-Hélène ou de Java, se trouve pour ainsi dire redoublé par un travail constant, et nullement nécessaire, de mise en exergue de l'insularité, dont je me contenterai de donner quelques rapides exemples.

François Leguat est originaire de la Bresse, qui n'est certes pas la plus océanique des régions françaises. Pourtant, dans les vers autobiographiques qu'il est censé avoir rédigés au moment de quitter Rodrigues, le territoire bressan fait l'objet d'un travail d'insularisation que l'on peut estimer légèrement forcé : « C'est une péninsule féconde / Formée par le Rhône et la Saône²¹ ». La Bresse peut dès lors

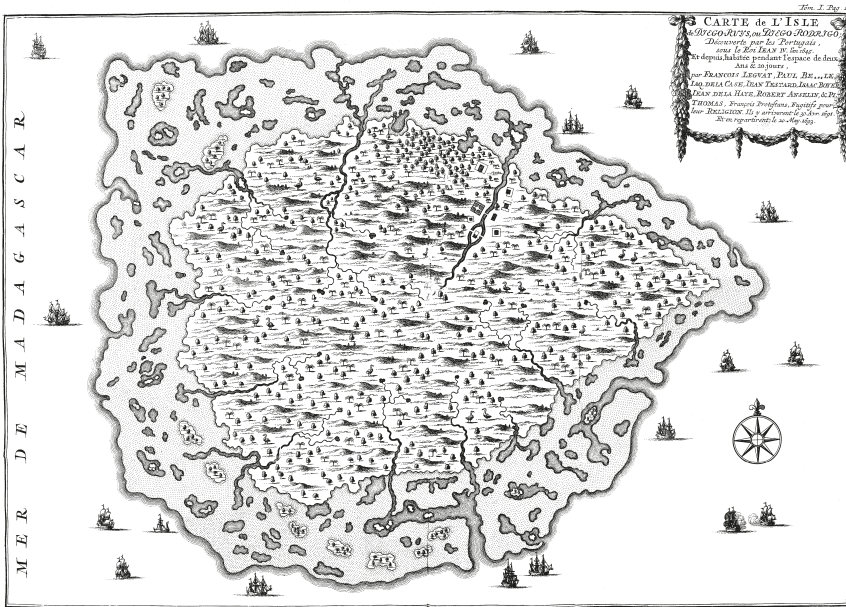
19 Voir Gilbert Chinard, compte rendu de *The Extraordinary Voyage in French Literature* de Geoffroy Atkinson, *Modern Language Notes*, XXXVII, 1922, p. 491-498, p. 497 sur Leguat ; Percy G. Adams, *Travelers and Travel Liars, 1660-1800*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1962, p. 100-104 (réimpr. New York, Dover, 1980). Il faut préciser que la thèse radicale d'un voyage fictif n'a pas remporté le même succès en France où, dès 1926, Henri Dehéraïn, se fondant notamment sur le travail des archivistes du Cap, contestait fermement la lecture d'Atkinson dans un article intitulé « Le voyage de François Leguat dans l'océan Indien (1690-1698) est-il imaginaire ? », *Bulletin de la Section de géographie*, 41, 1926, p. 159-177. Le même numéro du *Bulletin* proposait un article du commandant Jean Vivielle pointant plus discrètement dans le même sens : « L'énigme du voyage de François Leguat à l'île Rodrigues », p. 147-158. Pour les différentes lectures de Leguat postérieures à Atkinson, voir Alfred North-Coombes, *The Vindication of François Leguat*, *op. cit.*, chap. 16. L'auteur souligne avec raison l'esprit de *clubmanship* fédérant les lectures américaines de Leguat (p. 198). La question des rivalités disciplinaires, et tout particulièrement du positionnement de la critique littéraire par rapport aux sciences naturelles, mériterait également d'être prise en considération, tant il est vrai que la naïveté des naturalistes est un *topos* des partisans du caractère fictif des aventures de Leguat.

20 *Voyage et aventures de François Leguat*, éd. cit., Préface, p. 52.

21 *Ibid.*, p. 132.

constituer la première case du grand jeu de l’oie insulaire dans lequel Leguat n’a cessé d’évoluer, entre expulsions, incarcérations et refuges, selon la volonté du Tout-Puissant.

Par ailleurs, si la forte polarité symbolique entre le paradis rodriguais et l’enfer mauricien s’ancre en grande partie dans la réalité de l’expérience, il faut souligner qu’elle organise aussi la structure binaire de la relation, la césure entre la première et la seconde partie (entre le premier et le second tome de l’édition originale) correspondant exactement au moment où les huguenots s’embarquent pour Maurice. Les contours géographiques épousent par conséquent ceux du livre, ce qui n’est pas sans produire un puissant effet d’élaboration littéraire, à tel point qu’on en viendrait à se demander si l’île peut réellement exister sans le livre...



2. Carte de l’île de Rodrigues, dans *Voyage et aventures de François Leguat*, Amsterdam, Jean-Louis de Lorme, 1708, t. 1, entre la p. XXX et la p. 1 © BnF

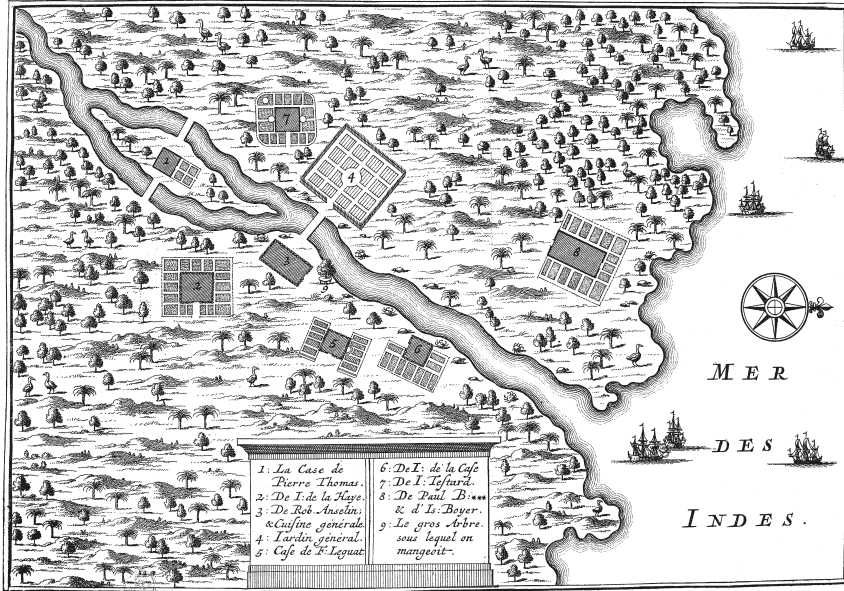
Le redoublement des contours insulaires se manifeste aussi, selon d’autres modalités, dans certaines illustrations. La carte de Rodrigues (fig. 2) commence ainsi par piéger le regard du spectateur, qui s’aperçoit bientôt que ce qu’il prenait pour le pourtour de l’île n’était en réalité que celui des récifs coralliens, lesquels ourlent le rivage comme pour dessiner une seconde clôture insulaire. Entre les deux apparaissent d’ailleurs plus de trente îlots qui accentuent et compliquent encore le dispositif d’enchâssement. De façon plus discrète, le plan du petit établissement huguenot (fig. 3) ajoute un degré supplémentaire à ces insularités-gigognes, puisqu’on peut y voir que le dénommé Pierre Thomas, apparemment

non content de séjourner sur une île du bout du monde, a choisi d'ériger sa case sur un îlot formé par les deux bras d'un cours d'eau... En retournant à la carte de Rodrigues, on découvre alors que le territoire du double Robinson y était déjà représenté, et que la structure en abyme était donc plus riche qu'on ne l'avait imaginé.

PLAN DE L'HABITATION

Tom. I. Pag. 64.

108



3. Plan de l'habitation des « huit rois de Rodrigue », dans *Voyage et aventures de François Leguat*, Amsterdam, Jean-Louis de Lorme, 1708, t. 1, après la p. 64 © BnF

L'insularité est également mise en avant à travers un processus de personnalisation de l'île paradisiaque, à laquelle une longue ode nostalgique et primitiviste, vraisemblablement de la main de Misson, est adressée au terme de la première partie: « Toi / Petite île aimable²²! » Rodrigues devient ainsi une instance de la scène énonciative, ce que facilite sans doute son nom cornélien, dont jouait d'ailleurs le narrateur lorsqu'il évoquait l'insatisfaction de ses compagnons déplorant l'absence de femmes: « quelque bel esprit aurait pu dire sûrement ici qu'il n'y avait pas un de mes aventuriers qui n'eût beaucoup mieux aimé Chimène qu'il n'aimait Rodrigue²³ ».

Dernier exemple de ce jeu multiple et souvent conscient: lors du voyage d'aller, le vaisseau de Leguat contourne la Grande-Bretagne par le Nord afin d'éviter

22 *Ibid.*, p. 133.

23 *Ibid.*, p. 128.

les navires français qui croisent dans la Manche. Après avoir évoqué un difficile passage au large des Shetland, le narrateur propose cet étrange commentaire :

Ceux qui ont été jusqu'à ce bout du monde, dit un ancien auteur, jusqu'à cette fameuse Thulé, ont le droit de mentir impunément et d'en faire accroire sans crainte d'être repris. Et certainement le nombre de ceux qui se sont mis en possession de ce privilège est fort grand, conformément aussi à notre vieux proverbe : *A beau mentir qui vient de loin*. Pour nous, nous dirons scrupuleusement la vérité pure, tout comme si nous n'avions point été à Thulé²⁴.

Revendiquer le droit de mentir impunément parce que l'on a atteint une île du bout du monde, puis renoncer à ce privilège au nom de la vérité, mais au prix d'une fiction : voilà qui n'est pas sans évoquer le paradoxe du Crétois – encore un insulaire ! – et témoigne en tous les cas d'une conscience aiguë des soupçons qui pèsent comme par principe sur l'évocation des îles lointaines.

En dépit même de cette méfiance, Leguat (ou plus probablement son collaborateur Misson) ne cesse en somme d'accentuer la dimension insulaire, pourtant déjà remarquable, de cet incroyable périple dans l'océan Indien, et de l'intégrer dans un dispositif symbolique si bien ordonné qu'il suggère forcément une manière de création fictionnelle.

Si Atkinson n'a pas même considéré la possibilité que la relation de Leguat soit authentique, c'est sans doute que l'insularité débordante et assumée qui la caractérise lui paraissait constituer un signe non équivoque de fiction. Cette relation privilégiée entre l'île et la fiction peut bien entendu être abordée dans la perspective de l'histoire littéraire, de l'*Odyssée* à *L'Île du docteur Moreau* en passant par les aventures de Robinson Crusoé et de Gulliver, mais il est plus intéressant de l'appréhender sur un plan théorique en mobilisant certains éléments empruntés librement aux théories des mondes possibles²⁵. Du moment que l'on considère les univers de fiction comme des mondes alternatifs et que l'on interroge les rapports qu'ils entretiennent avec le monde réel, on constate que ces rapports sont nécessairement pris entre deux pôles que l'on pourrait appeler la *superposition* et la *distançiation*. Il y a *superposition* lorsque la fiction prend pour cadre un monde proche du monde réel (comme dans un roman d'Émile Zola) ; il y a *distançiation* lorsqu'elle s'affranchit autant que faire se peut du monde connu, comme c'est le cas pour les mondes fantastiques ou les sociétés utopiques. L'île lointaine offre évidemment un cadre propice au mode distancié : non seulement elle échappe aux contraintes du monde familier,

²⁴ *Ibid.*, p. 58.

²⁵ Voir évidemment Thomas Pavel, *Univers de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, 1988. Pour une très utile mise au point, voir aussi Françoise Lavocat (dir.), *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS éditions, 2010.

mais ses contours délimitent un espace propre où déployer la cohérence d'un autre monde possible. Si l'on accepte maintenant d'introduire dans la réflexion la notion de pureté, il devient clair que la fiction la plus pure se situe du côté de la distanciation. Par charité envers Geoffroy Atkinson – et pour que ne soit plus troublé son éternel dodo –, j'aurais donc tendance à penser qu'il s'est simplement obstiné à prendre l'un des supports privilégiés de la fiction pure pour une pure fiction.

SENS ET FONCTIONS DE L'INSULARITÉ DANS L'UTOPIE DE THOMAS MORE

Alexandre Tarrête

En 1516 paraissait à Louvain un curieux petit ouvrage : *Sur la meilleure forme de république, et sur l'île nouvellement découverte d'Utopia*¹. Le livre semblait hésiter entre deux genres bien différents : le récit de voyage et la théorie politique². Dans l'esprit de Thomas More, le « miel » de la fiction viatique devait permettre au sens exigeant de la philosophie de se frayer un chemin plus facile dans l'esprit des lecteurs³ : un voyage dans une île inconnue attire sans aucun doute davantage qu'une austère leçon de philosophie morale et politique. L'utopie est donc née dans une île. Quel sens donner à cette insularité originaire ? Pour répondre à cette question, il faut se pencher sur les sources littéraires ou philosophiques qui ont pu conduire Thomas More à élaborer cette fiction. « Nulle île n'est une île », écrit Carlo Ginzburg⁴, et de fait l'île inventée par More tisse de nombreux liens vers d'autres îles, passées ou futures, réelles ou imaginaires, exotiques et mythologiques.

Selon le scénario mis en place dans le dialogue-cadre, Thomas More et son ami Pierre Gilles sont censés avoir rencontré un mystérieux navigateur, Raphaël Hythlodée, dont le nom grec signifie « conteur de balivernes », et qui dit avoir séjourné cinq ans sur Utopia. Il accepte de leur en décrire les institutions. More feint ironiquement d'avoir oublié de demander à Raphaël les coordonnées exactes de l'île :

- 1 *Libellus vere aureus nec minus salutaris quam festivus de Optimo Reipublicae statu Deque nova insula Utopia* ; la première édition paraît à Louvain, chez Thierry Martens, en 1516 ; le livre connaît ensuite une édition à Paris chez Gilles de Gourmont, en 1517 ; puis deux éditions à Bâle, chez Jean Froben, en 1518. Pour le texte latin, voir *Utopia*, dans *The Complete Works of St. Thomas More*, éd. Edward Surtz et Jack H. Hexter, Yale, New Haven, t. IV, 1965 (elle prend pour base la première édition de Bâle, en 1518). Je cite la traduction française de Jean Le Blond (1550) revue par Barthélemy Aneau (1559), dans l'édition de Guillaume Navaud, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2012.
- 2 Voir Carlo Ginzburg, *Nulle île n'est une île*, trad. Martin Rueff, Lagrasse, Verdier, 2005, p. 15-16 ; G. Navaud, introduction à *L'Utopie*, éd. cit., p. 11.
- 3 Cette image de Lucrèce (*De natura rerum*, I, 936-947) est utilisée par More dans sa seconde lettre à Pierre Gilles, en préface à l'édition de Paris, 1517 (voir *L'Utopie*, éd. cit., p. 268).
- 4 Carlo Ginzburg consacre le premier chapitre de *Nulle île n'est une île* (op. cit.) à l'*Utopie* de More.

Il ne nous dit point, et nous faillîmes aussi à lui demander, en quelle partie du Nouveau Monde est située l'Utopie, de quoi je ne voudrais pas pour beaucoup avoir oublié de m'enquérir, étant une honte d'ignorer dans quelle mer se trouve une île dont je raconte tant de choses⁵.

Cette imprécision apparemment accidentelle renforce l'aura de mystère qui entoure Utopia : l'île reste insituable, fuyante comme les îles mouvantes de Pline⁶. Sa longitude et sa latitude sont floues : est-elle située dans les mers tropicales explorées par Colomb ? dans les mers du Sud où Vespucci s'est risqué ? voire dans cette vaste étendue d'eau qui deviendra plus tard l'océan Pacifique, et que l'on aperçoit sur le planisphère du géographe Waldseemüller, dès 1507, dans un livre que More a pu avoir entre les mains⁷ ? Au regard extérieur et profane, qui est celui de Thomas More ou de Pierre Gilles, succédera, dans le livre II, le témoignage direct du voyageur initié, Raphaël Hythlodée. More passera alors la parole à Raphaël : « décris-nous cette île, et ne sois pas bref, mais déclare-nous par ordre les champs, les fleuves, les villes, les hommes, les mœurs, les institutions, les lois⁸ ». L'île apparaîtra alors dans toute sa netteté, comme une terre solide, clairement offerte aux yeux du lecteur, grâce à une peinture minutieuse. Le spectacle qui s'offre alors au lecteur a de quoi le surprendre.

112

UNE ÎLE VASTE COMME L'ANGLETERRE

Il faut commencer par relever un paradoxe : s'il est réservé à un bien petit nombre d'y accoster, l'île d'Utopie n'est pourtant pas une île secrète, blottie à l'écart des routes commerciales. C'est au contraire un territoire vaste et peuplé, à l'image des grandes îles récemment découvertes par Colomb (Haïti et Cuba) ou des terres abordées par Vespucci (le Brésil). Utopia n'est pas une île évanescence, perdue au pays des songes, mais une île vaste, mise en culture, exploitée, urbanisée, ouverte sur les mers. Une île impériale, qui pèse de tout son poids de réalité, et qui peut être comparée aux pays de l'ancienne Europe, et en particulier, naturellement, à l'Angleterre⁹. L'utopie et le monde réel

5 *L'Utopie*, éd. cit., p. 233.

6 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, II, 96, trad. Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1950, p. 93.

7 En lançant le toponyme d'*America*, la *Cosmographiae Introductio* de Martin Waldseemüller (Sanctum Deodatum [Saint-Dié], G. et N. Lud, 1507) a beaucoup fait pour la célébrité de Vespucci ; voir *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, trad. Jean-Paul Duviols, Paris, Chandeigne, 2005 (le planisphère est reproduit p. 46-47).

8 *L'Utopie*, éd. cit., p. 101.

9 Érasme, dans une lettre, note que More, dans sa critique des États existants, prend surtout pour référence l'Angleterre, dont il avait une connaissance approfondie (voir More, *The Complete Works*, éd. cit., t. IV, n. 110/7 p. 384).

se déploient sur une même échelle, et ils sont soumis aux mêmes lois¹⁰. Les solutions politiques imaginées par les Utopiens seront donc transposables, au moins en puissance, au monde réel. Utopia comprend 54 villes, autant que l'Angleterre comprenait de comtés¹¹; ses dimensions sont comparables en tout aux dimensions de l'Angleterre réelle¹². Avant d'être la projection d'un idéal théorique, l'utopie est forgée sur une matrice géographique existante, qu'il s'agit de corriger. Le parallèle avec le réel est à nouveau souligné lors de la description de la capitale d'Utopie, Amaurot, dont le nom signifie « la ville dans les nuages », ou bien, selon une autre traduction possible, évocatrice des frimas londoniens : « la ville des brumes ». Le fleuve Anhydre (« sans eau »), animé des mouvements de marée dus à la proximité de son estuaire, et enjambé d'un vaste pont de pierre, ressemble à la Tamise¹³.

Si l'île d'Utopie est superposable à l'Angleterre, c'est au prix toutefois d'un renversement intégral : elle constitue comme son reflet, inversé et rectifié, dans l'autre hémisphère. Au « monde à l'envers » de la réalité politique européenne (les régimes monarchiques corrompus) correspond paradoxalement le « monde à l'endroit » de l'utopie politique (le monde exemplaire, régi par de bonnes lois). Dans l'hémisphère sud, qui est aussi le monde des Antipodes¹⁴, tout est à l'envers. Les institutions sont justes, les citoyens sont égaux, le luxe et l'argent n'existent pas, ni la propriété privée. L'utopie s'oppose ainsi à la dystopie, comme son reflet inversé.

More obéit en fait au raisonnement par analogie qui guide alors les navigateurs et les géographes, et leur fait supposer que le Nouveau Monde que l'on commence à inventorier contiendra des espèces similaires à celles de l'Ancien Monde, quoique différentes¹⁵. Le passage d'un hémisphère à l'autre rend probable le surgissement d'objets géographiques analogues, même s'ils sont inversés. À l'Angleterre d'alors, ravagée par les problèmes sociaux – pauvreté des paysans sans terre, vagabondage, désœuvrement des soldats – répond l'organisation sociale rationnelle d'Utopie, où la communauté des biens et l'organisation collective de l'existence apportent une réponse exemplaire aux

10 Voir la définition de l'utopie proposée par Jean-Michel Racault dans *L'Utopie narrative en France et en Angleterre (1675-1761)*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, p. 22.

11 Voir *L'Utopie*, éd. cit., p. 107 et note 1 p. 353.

12 Voir More, *The Complete Works*, éd. cit., t. IV, note 110/8 p. 384 (cinq cents miles de longs sur deux cents miles de large).

13 *L'Utopie*, éd. cit., p. 111.

14 Les Antipodes sont semblables aux hommes de l'Ancien Monde, à ceci près qu'ils marchent à l'envers, puisqu'ils sont de l'autre côté du globe ; ils font l'objet d'une gravure dans le *Mundus Novus* de Vespucci (*Le Nouveau Monde. Les voyages d'Américo Vespucci*, trad. cit., p. 146).

15 On connaît l'exemple des Amazones, dont André Thevet accrédite l'existence en Amérique par un raisonnement analogique : voir Frank Lestringant, *L'Atelier du cosmographe, ou l'Image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 114.

maux du monde réel. Vu depuis l'Europe, le monde parfait de l'Utopie apparaît comme la version rétablie de la réalité telle qu'elle devrait être, si le monde obéissait à la raison, et non à la folie. Le monde de la raison proposé par More apparaît ainsi comme le pendant du monde de la déraison proposé par son ami Érasme quelques années auparavant, dans l'*Éloge de la Folie* (1509).

ENTRE ISOLEMENT ET OUVERTURE

114 Le second aspect qui peut surprendre, outre les dimensions imposantes d'Utopia, est sa situation géographique. Ce n'est pas une île isolée, au milieu des mers, mais une île toute proche du continent. Pline distinguait les îles continentales, formées par fracture à partir d'une terre ferme, et les îles émergentes, nées d'une éruption volcanique, au milieu de l'océan¹⁶. Utopia appartient sans conteste à la première catégorie. Lorsque le héros fondateur Utopus lui a donné ses premières lois, il a tenu à marquer cette naissance par un acte inaugural et spectaculaire : la suppression de l'isthme de 15 lieues qui rattachaient l'île à la terre ferme.

Cette terre au temps passé n'était pas ceinte de mer, mais Utopus, dont l'île porte le nom en tant qu'il en fut vainqueur [...], et qui introduisit ce peuple rude et agreste à un tel degré de culture et d'humanité que maintenant il surpasse presque tous les vivants [...], du côté où elle se joignait à la terre voisine qui n'était point île, il en fit couper quinze milles, et fit passer la mer tout autour¹⁷.

Le geste fondateur d'Utopus est emblématique : il évoque celui d'un père tranchant le cordon ombilical du nouveau-né. L'île prend la forme d'un croissant de Lune en plein ciel¹⁸. On notera toutefois aussi que l'île ainsi rendue autonome reste au voisinage immédiat du continent. Cette proximité revêt d'abord un sens allégorique. L'espace utopique suppose un affranchissement des lois communes, et il se déploie dans un espace fermé, autonome, propice à l'expérimentation ; toutefois, dans le même temps, sa proximité avec le monde ordinaire est requise : car l'utopie ne perd jamais de vue le réel et ses lois. De plus, ici encore, le modèle de l'Angleterre reste visible par transparence. Depuis l'origine, ce royaume insulaire se définit par sa séparation, et par un perpétuel face-à-face avec les puissances continentales. En dépit de leur autarcie, et de

16 Voir Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, II, 88-91, trad. cit., p. 89-90. Gilles Deleuze se souviendra de cette opposition dans « L'île déserte » (*L'île déserte et autres textes*, éd. David Lapoujade, Paris, Éditions de Minuit, 2002, p. 12 ; je remercie Tom Conley de nous avoir signalé ce texte).

17 *L'Utopie*, éd. cit., p. 106.

18 Sur la forme lunaire d'Utopia, voir Jean-Claude Margolin, « Sur l'insularité d'Utopie : entre l'érudition et la rêverie », *Moreana*, 26-100, 1989, p. 303-321, ici p. 310.

leurs fortifications naturelles et artificielles, les Utopiens sont constamment préoccupés du reste du monde, interventionnistes, toujours prêts à projeter des forces ou à utiliser leurs richesses pour influencer sur le cours des conflits proches, en raison des alliances qu'ils ont volontairement conclues avec d'autres peuples. Le livre I évoque ainsi plusieurs peuples voisins, qui vivent sur le continent et sont en rapport étroit avec les Utopiens : certains sont influencés par la sagesse de leurs voisins : ce sont les Achoriens¹⁹, qui savent renoncer à un royaume qu'ils ont conquis ; les Macariens²⁰, qui choisissent de limiter étroitement le trésor de leur roi ; d'autres, plus éloignés, forment au contraire un contraste plaisant par leur folie, tels les Anémoliens²¹ qui, reçus en ambassade, se ridiculisent par leurs parures ostentatoires et leur goût des métaux précieux.

Ainsi les Utopiens ne se retranchent pas dans leur île pour oublier le reste du monde : ils sont prêts à y intervenir, militairement ou financièrement. Ils recourent même au besoin aux colonies de peuplement, et s'implantent sur les terres voisines. Utopia, défendue par d'hermétiques fortifications naturelles et artificielles, apparaît donc moins comme un monde assiégé que comme un pays qui contrôle idéalement ses échanges avec le monde extérieur. Les écueils et les hauts-fonds qui l'entourent la garantissent de toute tentative d'invasion, mais dans le même temps, l'île est pourvue d'une série de passes et de ports permettant l'ouverture au commerce international, non seulement sur la crique qui s'ouvre en forme de croissant, mais également (on l'oublie souvent) sur la rive opposée. La plupart des critiques ont souligné à l'envi la clôture de l'espace utopique²². Mais aucune île ne peut fonctionner sans communication avec l'extérieur. Les graveurs et illustrateurs contemporains, d'Ambroise Holbein à Abraham Ortelius, ne s'y sont d'ailleurs pas trompés : ils ont toujours placé l'île au voisinage immédiat d'un continent qui s'étale à l'horizon, et ils ont même figuré les nombreux navires qui relient l'île aux terres voisines en un flux incessant²³. Autosuffisants pour les biens matériels, les Utopiens sont en revanche curieux d'esprit et ouverts à toutes les nouveautés intellectuelles et religieuses, à l'instar du christianisme, que leur apporte Raphaël dans ses bagages. Utopie n'a donc rien d'un rêve perdu en pleine mer : la peinture de cette

19 *L'Utopie*, éd. cit., p. 84.

20 *Ibid.*, p. 90.

21 *Ibid.*, p. 137.

22 C'est le cas par exemple de Louis Marin, qui rapproche le plan d'Utopia d'une « matrice » (*Utopiques. Jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 137-142).

23 Voir les frontispices des éditions de 1516 (gravure anonyme) et de 1518 (gravure attribuée à Ambroise Holbein), reproduits dans *L'Utopie*, éd. cit., p. 244-245 ; et ci-dessous, catalogue de l'exposition de la bibliothèque Sainte-Geneviève, n° 10 et 11, p. 348-351 ou encore la carte d'Abraham Ortelius, *Utopiae Typus*, gravure sur cuivre (Anvers, 1595/1596), coll. privée, reproduite sur http://expositions.bnf.fr/utopie/grand/2_12.htm (je remercie Yves Hersant de m'avoir signalé ce document).

république idéale est réaliste et complète, au point d'intégrer les dimensions géopolitiques et diplomatiques de l'existence concrète d'un État.

DANS LE SILLAGE DE VESPUCCI

116 En plaçant ses Utopiens sur une île, More s'inscrivait explicitement dans la suite du voyage de Vespucci, où les îles tenaient une place importante. Il est vrai que dans sa relation, Vespucci hésite souvent entre deux appellations pour les territoires où il aborde : sont-ce des « îles », ou plutôt des « terres » ? N'ayant souvent pas eu le temps de les parcourir méthodiquement ni d'en faire le tour, il emploie volontiers les deux termes de manière concurrente. Dans le *Mundus Novus*²⁴, l'important était d'abord pour lui de mettre en avant l'idée d'un « Nouveau Monde » dans le but de se démarquer de Christophe Colomb. Une fois dépassées les « Îles fortunées » (les îles Canaries), qui matérialisaient la limite du Monde connu des Anciens, Vespucci accoste le 7 août 1501 sur un nouveau continent, désigné comme tel : « Là, nous nous aperçûmes que cette terre n'était pas une île, mais un continent, parce qu'elle est bordée de très longs rivages qui n'en font pas le tour, et qu'elle regorge d'une infinité d'habitants²⁵ » (il s'agissait sans doute du Brésil, au nord du Cabo Frio). L'enjeu est différent dans les *Quattuor Navigationes*²⁶, où l'accent n'est plus mis sur la découverte d'un continent, mais sur la reconnaissance de nouvelles îles, plus au sud, inconnues de Colomb. Ces lettres étaient d'abord parues en italien sous un titre qui mettait précisément l'accent sur les îles : *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi*. Ce titre s'inscrivait dans la lignée des lettres inaugurales de Christophe Colomb, qui présentaient les terres nouvellement découvertes comme des îles²⁷ : la lettre de Christophe Colomb à Gabriel Sanchez, trésorier général du royaume d'Aragon, fut traduite en latin dès 1493 sous le titre *De insulis nuper inventis*²⁸. Le sous-titre choisi à son tour par More (*De nova insula Utopia*) se place ainsi dans la continuité directe de ces publications.

Vespucci avait exploré les côtes du Nouveau Monde et les îles les plus proches, longeant la frange littorale en un cabotage méthodique. Ce chapelet d'îles véritables ne demandait qu'à être prolongé par la fiction : More imagine donc

24 Voir *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci*, trad. cit., p. 131 sq.

25 *Ibid.*, p. 74-75.

26 *Ibid.*, p. 151 sq.

27 Sur l'importance particulière des îles dans la dynamique des Grandes Découvertes, voir Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 13-14.

28 Voir Christophe Colomb, *Les îles récemment découvertes*, trad. J.-Y. Boriaud, dans *Le Nouveau Monde. Récits de C. Colomb, P. Martyr, A. Vespucci*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 3 sq.

que son personnage imaginaire, le marin Raphaël Hythlodée, faisait partie des vingt-quatre chrétiens laissés sur la côte du Brésil par Vespucci, au sud de Bahia, avec mission d'attendre une nouvelle expédition quelques mois plus tard. Vespucci terminait ainsi le récit de son quatrième voyage :

Nous arrivâmes à un port où nous décidâmes de construire un fort, ce que nous fîmes. Nous y laissâmes 24 chrétiens [...]. Cette terre se trouve à 18° au sud de la ligne équinoxiale et à 37° à l'ouest du méridien de Lisbonne²⁹.

Raphaël aurait ainsi continué l'exploration lancée par son maître, poussé par la soif de découvrir d'autres contrées et d'autres peuples. Il aurait alors achevé le quatrième voyage de Vespucci, qui avait été entrepris avec l'ambition de rejoindre l'Europe par l'Ouest :

Après donc qu'il se fut départi d'avec Vespuce, avec cinq des gens du castel qu'il prit comme compagnons, il passa par tout plein de régions et finalement, par une merveilleuse fortune, fut porté en l'île de Taprobane, puis parvint à Calicut, où il trouva à point nommé quelques navires de Portugais, qui outre son espérance le reportèrent en son pays de Portugal³⁰.

Le marin de fiction achève le projet de son maître et accomplit la circumnavigation qu'il projetait, avant même que l'équipage de Magellan n'accomplisse effectivement la première circumnavigation en 1519-1522.

Dans ses *Quattuor Navigationes*, Vespucci avait décrit une grande quantité d'îles, dans des pages hautes en couleurs, où le relevé ethnographique fiable s'alliait aux fantasmes traditionnels de l'imaginaire viatique. Lors du premier voyage, sur l'île d'Iti, les voyageurs affrontent une population nue et féroce³¹. Lors du second voyage, les marins explorent encore une île peuplée de Cannibales féroces³². Ils débarquent ensuite sur une île plus éloignée, à une distance de quinze lieues du rivage, où ils rencontrent cette fois « les gens les plus bestiaux et les plus laids [...], les joues remplies d'une herbe verte qu'ils ruminent sans cesse³³ », qui sont par ailleurs ichtyophages. Enfin ils accostent sur l'île des géants, où ils doivent se défendre avec leur artillerie pour n'être pas capturés³⁴. Lors du troisième voyage, Vespucci découvre une autre île peuplée de Cannibales, où une femme assomme un jeune marin sous les yeux de ses

29 *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi*, dans *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci*, trad. cit., p. 206.

30 *L'Utopie*, éd. cit., p. 50-51.

31 *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi*, dans *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci*, trad. cit., p. 174-175.

32 *Ibid.*, p. 179-180.

33 *Ibid.*, p. 183.

34 *Ibid.*, p. 185-186.

compagnons, et l'entraîne sur une colline pour le dépecer³⁵. Le quatrième voyage enfin est vite interrompu, par suite du naufrage du capitaine de l'expédition. Restés seuls, Vespucci et son équipage se ravitaillent sur une île déserte, riche en oiseaux et en lézards³⁶. Ils gagnent la terre ferme, la longent et laissent pour finir les vingt-quatre marins sur la terre ferme, près du Cabo Frio, dans l'espoir de les retrouver lors d'un voyage ultérieur³⁷. C'est là que More a greffé son propre récit.

118 En allant plus loin que Vespucci vers le sud, jusqu'à l'île d'Utopia, Raphaël n'a pas seulement poursuivi le voyage entrepris : il a aussi poussé l'exploration dans une zone peu explorée par le navigateur florentin. Tandis que ce dernier s'était concentré sur la zone intertropicale, Raphaël est suffisamment descendu pour retrouver la zone tempérée de l'hémisphère sud. Fidèle aux conceptions climatiques traditionnelles, inspirées de Ptolémée, More suppose une corrélation entre la latitude et les mœurs des habitants. Tandis que la zone intertropicale, à cause de son climat extrême, accueille des animaux et des peuples féroces, la zone tempérée est plus propice à l'établissement de sociétés raisonnables :

Sous la ligne de l'équinoxe deçà et delà, des deux côtés, autant que la voie du Soleil peut quasi comprendre d'espace, ce ne sont que grands déserts brûlés de chaleur continue, de tous côtés c'est une vision et une apparence de choses tristes, horribles, sans culture ni ordre, le tout habité de bêtes cruelles, de serpents, ou d'hommes qui ne sont certes pas moins cruels et dangereux que lesdites bêtes. Puis, nous dit Raphaël, quand furent passés ces déserts et pays inhabités, ils trouvèrent un pays qui petit à petit changeait et s'adoucissait : l'air en ce lieu était moins âpre, la terre douce et joyeuse de verdure, les animaux plus humains. Finalement on en vient à trouver des villes et des cités où l'on marchande et commerce³⁸.

En glissant vers le sud, Raphaël explore des contrées où les monstres laissent la place à une réalité à ses yeux bien plus intéressante : celle des « des citoyens bien éduqués et sagement instruits », parmi lesquels se détachent les Utopiens, dont le livre de More se propose de donner à connaître « la manière de vivre, le bon régime et la belle police »³⁹. Leur île se place dans la suite logique des îles décrites par Vespucci, mais elle contraste en tout avec elles : Utopia est une île lointaine, mais sans exotisme. More a renoncé au merveilleux des monstres et des peuples

35 *Ibid.*, p. 194-196.

36 *Ibid.*, p. 205.

37 *Ibid.*, p. 206.

38 *L'Utopie*, éd. cit., p. 52.

39 *Ibid.*, p. 53.

étranges. L'imaginaire des fictions viatiques doit céder la place à la vision idéale d'une société exemplaire. More avertit d'entrée son lecteur :

On trouvera presque en tous lieux des Scyllés, des Célènes rapaces, des Lestrygons mangeurs d'hommes, et de cruels monstres de cette sorte ; mais des citoyens bien éduqués et sagement instruits, on n'en trouvera pas partout⁴⁰.

L'amateur de voyages extraordinaires sera déçu, mais c'est volontaire : il doit céder la place à l'amateur de sagesse. Les Utopiens sont des hommes ordinaires, ils ne sont ni géants ni difformes, leur monde ressemble à l'Ancien Monde, il obéit aux mêmes lois. À la différence des îles parcourues par Colomb ou Vespucci – qui déjà pourtant tâchaient à leur manière de faire le départ entre les légendes et les réalités –, Utopia ne contient ni merveilles ni peuples féroces. Le climat y est tempéré, la végétation sans luxuriance.

Utopia est un monde imaginaire, mais pétri de réalisme. À la différence des Îles fortunées⁴¹, où régnait encore la fertilité naturelle de l'Âge d'or, les Utopiens n'échappent pas au travail agricole ; mais ils l'organisent avec justice, par une rotation égalitaire. À Utopia, les relations extérieures et l'emploi de la force à l'appui de la diplomatie sont envisagés avec une précision digne de la *Realpolitik*. Chez Vespucci déjà, la question des guerres entre les sociétés de la terre ferme et celles des îles de pleine mer était omniprésente. Entre les pays nouvellement découverts, des échanges souvent violents font circuler les marchandises, les perles, les prisonniers et les esclaves. Des conflits opposent les peuples des îles et ceux de la terre ferme. Les Utopiens eux aussi s'insèrent dans un réseau de relations extérieures, militaires et diplomatiques. Des tribus brésiliennes décrites par Vespucci, les Utopiens conserveront cependant quelques traits : non pas la nudité ni l'anthropophagie, ni la férocité, qui sont naturellement rejetées, mais bien la sobriété, le dédain pour l'or et les métaux précieux, ou encore l'absence de propriété privée et le communisme des biens matériels, qui semblent matérialiser chez ces peuples nouvellement découverts les règles de vie utopiques des gardiens de la *République* de Platon. Toutefois, si les relations de voyage de Vespucci constituent l'intertexte le plus immédiat pour comprendre l'imaginaire insulaire qui a présidé à la création d'*Utopia*, il faut aussi prendre en compte les sources antiques qui ont nourri la réflexion politique de More.

40 *Ibid.*

41 Voir Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 170-171 ; Horace, *Épodes*, XVI.

More ne semble pas adhérer aux théories qui s'efforçaient alors d'identifier l'Amérique à l'Atlantide redécouverte⁴². En situant son Utopia dans l'hémisphère sud, très loin des colonnes d'Hercule, il s'inscrivait implicitement en faux contre cette identification, dont Montaigne à son tour doutera⁴³. Le souvenir de l'Atlantide hante cependant l'*Utopie*, à la manière d'un anti-modèle. Dans le *Critias*, Platon avait représenté une Athènes archaïque et légendaire, aux prises avec une île puissante. L'Atlantide bénéficiait des vertus traditionnellement attribuées aux peuples des temps anciens, comme le courage guerrier. Elle souffrait pourtant de certains excès : belliqueuse et impérialiste, elle fut comme l'on sait châtiée pour son *hybris*, lors d'un cataclysme qui la fit disparaître. L'Atlantide ne constitue donc en rien une république modèle. Dans l'ensemble, Utopia ne reprend guère de traits à la civilisation atlante, en dehors de l'insularité, et de quelque éléments chorographiques ou hydrographiques très généraux (Amaurot, comme la capitale des Atlantes, est située au centre d'une vaste plaine fertile, irriguée par des canaux et par un système de citernes ; elle est exposée au sud et abritée des vents du Nord⁴⁴). Sur bien d'autres points, Utopia apparaît bien plutôt comme une inversion de l'Atlantide. Divisée en une dizaine de royaumes, elle contraste fortement avec l'île des Utopiens, organisée par des institutions démocratiques et décentralisées qui empêchent l'émergence d'un Prince. L'importance centrale de la religion et du clergé en Atlantide contraste avec le caractère subalterne des questions religieuses sur Utopia, où le pluralisme et la tolérance limitent l'influence du sacré. À la magnificence qui s'étale en Atlantide s'oppose la sobriété marquée des Utopiens. L'Atlantide est une puissance militaire expansionniste et violente, et son appétit territorial démesuré déclenche la punition des dieux. Bien avant Francis Bacon, qui s'inscrira explicitement dans son sillage, Thomas More nous proposait déjà une « nouvelle Atlantide⁴⁵ », vertueuse, raisonnable, parfaite, et indestructible, en tout point contraire à l'Atlantide platonicienne.

Au fond, ce que More retient de l'Atlantide de Platon, et ce qu'il imite, plutôt que le motif, c'est davantage le mode de représentation lui-même, la « vive description » ou *enargeia*⁴⁶. Dans le *Critias* en effet, Platon avait décrit

42 Voir Giuliano Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde*, trad. Arlette Estève et Pascal Gabellone, Lecques, Théâtète, 2000, II^e partie, chapitre I.

43 Montaigne, *Essais*, I, 31, éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig, Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009, p. 395.

44 Platon, *Critias*, 118 a-e, dans *Œuvres complètes*, trad. Léon Robin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1943, p. 542.

45 Voir Francis Bacon, *La Nouvelle Atlantide* (1627), trad. Michèle Le Dœuff et Margaret Llasera, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1995.

46 Voir Carlo Ginzburg, *Nulle île n'est une île*, *op. cit.*, p. 22.

l'Atlantide comme un monde disparu, mais ressaisi à l'époque où il fonctionnait de manière vivante et cohérente. More situe son île dans un ailleurs insituable, non dans un passé lointain. Mais c'est en partant de l'uchronie platonicienne qu'il invente l'utopie comme procédé littéraire et philosophique, en transposant dans l'espace ce que Platon avait éloigné dans le temps. Il procède ainsi à une forme de contamination entre les deux hypotextes platoniciens, en reprenant les idées développées dans la *République* (comme le mépris des richesses et l'organisation collective de l'existence) pour les couler dans une description imagée et vivante dont le modèle lui est fourni par le *Critias*. Il installe, en somme, la République en Atlantide, et corrige en quelque sorte Platon, par Platon lui-même, tempérant l'idéalisme abstrait de la République par la dimension concrète qui gouvernait l'écriture du *Critias*. Il reprend les idées qui, dans la *République* de Platon, lui paraissent les plus intéressantes, pour les rendre plus plausibles en les présentant comme déjà réalisées, dans un ailleurs fictif, mais vraisemblable.

LA LEÇON DES VOYAGES PLATONICIENS

More se plaît souvent à souligner sa dette envers Platon. La figure du philosophe apparaît à plusieurs reprises dans le dialogue, à travers une comparaison récurrente avec Raphaël. Ce dernier a navigué, nous dit Pierre Gilles, « non comme Palinure, mais comme Ulysse ou plutôt comme Platon⁴⁷ ». Comment comprendre cette allusion à Platon, ici promu patron des voyageurs ? Faut-il ici comprendre que Raphaël a voyagé, comme Platon dans sa jeunesse, par une forme noble de curiosité ? Platon, en effet, avait d'abord pris la mer pour s'instruire auprès de maîtres variés. Diogène Laërce, dans sa *Vie de Platon*, nous rappelle qu'il s'en alla à Mégare pour apprendre les mathématiques chez Euclide, puis à Cyrène chez Théodore. Il alla ensuite écouter les pythagoriciens Philolaos et Eurytos en Italie⁴⁸. Il se rendit aussi en Égypte pour s'instruire chez les prêtres (bien des dialogues portent la marque de cette influence égyptienne). On peut toutefois comprendre cette allusion aux voyages de Platon d'une autre façon : le philosophe avait en effet accompli un périple d'île en île, qui l'avait mené de la Sicile des tyrans à l'Atlantide du mythe. Raphaël accomplit un trajet analogue, en partant de la réalité politique de l'Angleterre, pour ensuite découvrir la perfection d'Utopia. Platon effectua trois voyages pour conseiller les tyrans de Syracuse, Denys et Dion⁴⁹. Raphaël, quant à lui, garde le souvenir

47 *L'Utopie*, éd. cit., p. 50.

48 Diogène Laërce, *Vie et doctrines des philosophes illustres*, trad. dirigée par Marie-Odile Goulet-Cazé, Paris, LGF, coll. « La Pochotèque », 1999, p. 396.

49 *Ibid.*, p. 404-407.

amer des courtisans anglais, plus prompts à flatter qu'à rechercher le vrai. Il fuit ainsi le monde des courtisans anglais pour aller contempler la perfection utopique aux antipodes, reproduisant en quelque sorte l'itinéraire de Platon, déçu par son expérience de conseiller auprès des tyrans de Syracuse, et se réfugiant dans l'utopie politique de la *République*.

122 La Sicile était l'île tyrannique par excellence : tout le pouvoir s'y trouvait concentré dans les mains d'un seul, que Platon rêva d'éclairer par la philosophie. À l'inverse, Utopia est une île sans tyrannie : les princes n'y occupent que la fonction de maires et, même au niveau municipal, leur action est étroitement contrôlée par les membres d'assemblées élues, qui sont soumis à de fréquentes réélections. Au niveau de l'île, seul un Sénat prend en charge les problèmes généraux : il n'y a pas de roi à Utopia. Ces institutions évoquent peut-être celles de Venise, où le pouvoir était disséminé entre différentes assemblées, tandis que le doge n'exerçait qu'un pouvoir symbolique et étroitement encadré par une multitude de conseils et d'assemblées. La Sicile apparaît donc bien comme un double inversé de l'île d'Utopia : gouvernée à plusieurs reprises par des tyrans, elle incarne l'inégalité politique absolue (que Xénophon a dépeinte dans son dialogue *Hiéron*), alors que l'Utopie de More cultive l'égalité parfaite entre les citoyens, en particulier grâce à l'abolition de la propriété.

Tandis que Platon a été confronté au rôle ingrat de conseiller du Prince, Hythlodée n'a pas encore eu la possibilité d'utiliser son savoir auprès d'un roi : ces deux expériences inverses conduisent à un même état de scepticisme vis-à-vis de la vie publique. Platon, échaudé par ses expériences infructueuses auprès des tyrans de Sicile, renonce à toute activité politique⁵⁰. Il entrevoit que la condition pour que le philosophe puisse s'occuper du pouvoir serait de changer radicalement les institutions athéniennes, alors gouvernées par une forme de démagogie. Quant à Raphaël Hythlodée, encore qu'il se soit contenté d'observer les Utopiens, et n'ait pas entrepris de les conseiller, il fait preuve d'un même renoncement désabusé lorsque More et Gilles lui suggèrent de conseiller les rois d'Europe : face aux contingences de la vie de cour, régie par la flatterie, Raphaël préfère se retrancher dans le même isolement hautain que Platon avait affecté vis-à-vis des outrances de la société démocratique. Raphaël emprunte ainsi à Platon, tout autant que son intérêt pour la théorie politique, sa propension à la retraite, afin de « rester au sec » au lieu de se mouiller sans fruit avec les fous qui restent sous la pluie⁵¹. Tout se passe donc comme si Raphaël héritait de l'expérience négative de Platon auprès des tyrans de Syracuse, sans

50 *Ibid.*, p. 407.

51 *L'Utopie*, éd. cit., p. 95 (image empruntée à la *République*, VI, 496 d).

avoir eu besoin lui-même d'avoir mis les mains à la pâte pour être désabusé de l'action politique :

Véritablement Platon prévoyait bien que si les rois ne s'appliquaient pas eux-mêmes à la sagesse, et s'ils entretenaient les mauvaises opinions dont ils sont abreuvés et imprégnés en leurs jeunes années, il était impossible pour l'avenir qu'ils tiennent en estime les conseils des philosophes : le dit Platon en fit lui-même l'expérience avec Denys⁵².

Raphaël conseillait à More de s'abstenir par prudence de tout engagement politique ; mais ce n'est pas cette part de lui-même qui l'a emporté par la suite, et son engagement croissant auprès d'Henri VIII finira par lui être fatal. Au-delà des doutes de l'auteur, les refus de Raphaël ont aussi une portée satirique. En expliquant que les cours de France ou d'Angleterre sont peuplées de flatteurs qui empêchent tout conseil rationnel d'accéder à l'oreille du Prince, Raphaël critique les dérives de l'absolutisme de l'Europe moderne en assimilant implicitement la servilité des courtisans d'Angleterre ou de France aux excès des flatteurs des tyrans de Syracuse.

ARISTOTE REVISITÉ, OU LES AVANTAGES GÉOPOLITIQUES DE L'INSULARITÉ

La description qu'Aristote propose de l'État idéal, dans le livre VII de sa *Politique*⁵³, a beaucoup inspiré More. Par rapport à la *République* de Platon, qui restait centrée sur la définition conceptuelle et abstraite de la Justice, la réflexion d'Aristote sur l'État idéal prenait en compte des facteurs concrets : l'État idéal se présente chez lui comme une cité, ancrée dans un territoire dont les caractéristiques topographiques et urbanistiques sont envisagées de manière précise. La description d'Amaurot, la capitale d'Utopie, semble être l'application directe des critères dégagés par Aristote pour la cité idéale. En puisant à la fois dans la *République* et dans la *Politique*, More poursuivait à sa manière le vieux rêve médiéval de la conciliation de Platon et d'Aristote.

Comme Aristote l'avait conseillé, Amaurot est implantée sur un site incliné, ce qui facilite l'aération et la salubrité de la ville ; elle est enclose de remparts, au cas où elle aurait à soutenir un siège, et elle possède une alimentation en eau autonome, puisqu'une source se trouve enclose dans ses remparts, tandis que des citernes pour recueillir les eaux de pluie complètent le dispositif⁵⁴. La ville est adossée à un arrière-pays fertile, mis en culture, qui lui garantit un

52 *Ibid.*, p. 82.

53 Aristote, *La Politique*, VII, 5-12, trad. Jean Tricot, Paris, Vrin, 1995, p. 487 sq.

54 *Ibid.*, VII, 11, p. 511.

approvisionnement autonome. Au-delà de ces considérations urbanistiques, Aristote avait réfléchi à la situation géographique de la ville idéale, qui devait être à la fois proche de tout son territoire pour être capable de le défendre en cas d'attaque, et ouverte sur des voies de communication terrestres et maritimes qui lui permettraient un approvisionnement facile : « la cité doit être en communication à la fois avec l'intérieur des terres, avec la mer et avec la totalité de son territoire⁵⁵ ». Le territoire idéal, pour un État, doit être aisé « à embrasser d'un coup d'œil⁵⁶ », ce qui le rend facile à défendre. Ces différents critères semblent parfaitement satisfaits par la situation insulaire : en bon lecteur d'Aristote, More tire les conséquences logiques de sa *Politique* : l'État idéal est une île.

124

Utopia, île fortifiée par des récifs naturels et par des forteresses, mais ouverte sur la mer par un système de passes connues des seuls Utopiens, répond à l'impératif énoncé par Aristote : « le territoire doit être pour les ennemis difficile à envahir, et pour les habitants au contraire facile à quitter⁵⁷ ». Plus largement, Aristote notait que la puissance maritime est nécessaire à un État, « si dans sa manière de vivre il aspire à une hégémonie ou à un rôle parmi les autres États⁵⁸ ». L'accès au littoral est à ses yeux une condition de la puissance. Aristote avait en tête la ville d'Athènes, qui fonctionnait en lien étroit avec le port du Pirée. More a gardé les critères aristotéliens en les transposant sur une île de grandes dimensions, qui peut constituer un territoire auto-suffisant. Une île fortifiée mais ouverte sur la mer permet d'éviter à la fois la fermeture et la vulnérabilité d'une île trop petite ou mal défendue. Utopie semble donc pouvoir trouver une forme d'équilibre, de « juste mesure », dans l'ouverture sur le monde extérieur, comme l'exprime la devise d'Utopia qui figure dans un quatrain d'escorte, attribué à Pierre Gilles : « Libéralement, je partage ce que je possède / Sans difficulté, j'accepte des autres le meilleur⁵⁹ ».

L'*Utopie* de More est le lieu d'une hybridation exemplaire : les îles étranges décrites par Vespucci et les autres navigateurs modernes ont en quelque sorte donné corps aux imaginations antiques de Platon et Aristote sur la République idéale. L'expérience nouvelle des voyageurs a donné à More l'audace nécessaire pour revenir à l'idéal de Platon, pour lui donner la forme d'une République possible, sinon réalisée. C'est en quelque sorte encouragé par la dimension inouïe du compte rendu ethnographique de Vespucci que More a pu placer

55 *Ibid.*, VII, 11, p. 510.

56 *Ibid.*, VII, 5, p. 488.

57 *Ibid.*

58 *Ibid.*, VII, 6, p. 491.

59 *L'Utopie*, éd. cit., p. 243 (poème traduit par Louis Marin).

sa République, non dans l'uchronie d'une Athènes archaïque, en guerre avec les Atlantes, mais dans le présent de la fiction viatique et dans un ailleurs qui n'était plus si lointain. Utopia est introuvable, insituable sur le globe, mais concrète et possible, obéissant aux mêmes contraintes que le monde réel. La forme de l'île ne se trouvait ni dans la République théorisée par Platon, ni dans l'État idéal pensé par Aristote; elle s'imposa toutefois à Thomas More comme la meilleure réponse aux impératifs que ces deux philosophes avaient fixés pour leur République modèle. L'île avait aussi pour avantage d'être superposable à sa propre patrie, l'Angleterre, rendant envisageable une transposition au moins partielle des principes politiques et moraux qui régissaient la vie de ses Utopiens. Gilles Deleuze écrivait : « rêver des îles, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence⁶⁰ ». L'utopie de More obéit bien à cette dialectique : se couper de la réalité, par la fiction la plus libre, pour mieux inviter à la refonder, sur de nouvelles bases. Régie par la sagesse, l'île d'Utopia revêtait toutefois la fantaisie et le caractère imprévisible de l'ironie érasmienne. Elle gardait le souvenir des îles étranges traversées par Vespucci, qui rappelaient les imaginations de Lucien, que More et Érasme avaient traduit ensemble en 1506. L'imaginaire philosophique et littéraire des Anciens avait en quelque sorte été fécondé par l'audace de la matière viatique, réelle ou fantasmée, des Modernes. Comme les îles volcaniques de Plin, qui apparaissent ou disparaissent sur les flots, gardant de l'élément liquide une forme d'inconstance, Utopia conserve quelque chose de l'inconsistance des songes : elle garde quelque chose de mouvant, d'incertain, comme un mirage qui flotte dans la mémoire, une fois la lecture terminée. Le monde meilleur est-il un rêve ? Ou seulement une illusion ? Les développements ultérieurs du genre utopique tâcheront de lui donner plus de réalité, sans toujours y parvenir.

60 Gilles Deleuze, « L'île déserte », *op. cit.*, p. 12.

« CE N'EST POINT UNE ISLE » : MONTAIGNE, INSULAIRE ?

Wes Williams

No Man is an *Iland*, intire of it selfe; every man is a peece of the *Continent*, a part of the *maine*; if a *Clod* bee washed away by the *Sea*, *Europe* is the lesse, as well as if a *Promontorie* were, as well as if a *Mannor* of thy *friends* or of *thine owne* were; Any Man's *death* diminishes *me*, because I am involved in *Mankinde*; And therefore never send to know for whom the *bell* tolls; It tolls for *thee*¹.

C'est un poète qui parle : John Donne, poète, prêtre, et prédicateur de l'Église anglicane, ayant agonisé sur son lit de mort en proie à des douleurs épouvantables qui lui déchiraient les entrailles, transforme sa propre souffrance, ainsi que sa survie inattendue (qu'il caractérise dans son épître liminaire au Prince comme « une naissance préternaturelle »), en une expérience au sens montaignien du terme, c'est-à-dire en une écriture, une leçon particulière : les vingt-trois *Devotions upon Emergent Occasions, and several steps in my Sicknes* publiées pour la première fois (sur du bon papier français) en 1624². Tissant une métaphore liminaire qui fait fortune à l'époque, Donne fait de son livre un enfant. Tout comme Montaigne avant lui, le père-poète met l'accent sur l'affection qu'il porte à cet « enfantement de l'esprit » que le lecteur pourrait croire quelque peu monstrueux. Loin de désavouer la paternité de « *This Child of mine* », Donne insiste plutôt sur le fait que qui touche l'un, touche l'autre :

- 1 John Donne, *Devotions Upon Emergent Occasions*, éd. Anthony Raspa, Montreal/London, McGill-Queen's University Press, 1975, Meditation XVII, p. 86-87 : « Nul n'est une île, complète en soi ; tout homme est un fragment du continent, fait partie intégrante du territoire ; si la mer emporte une motte de terre, l'Europe en est amoindrie, comme si les flots avaient emporté un promontoire, le manoir de tes amis, ou le tien ; la mort de tout homme me diminue, parce que j'appartiens au genre humain ; aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas ; il sonne pour toi » (je traduis). Voir aussi John Donne, *Méditations divines / Divine meditations*, éd. et trad. Claude Salomon, Évian-les-Bains, Alidades, 2009. Pour une étude approfondie de l'*interanimation* du corps et de l'esprit chez Donne, voir Ramie Targoff, *John Donne: Body and Soul*, Chicago, The University of Chicago Press, 2008.
- 2 *Devotions Upon Emergent Occasions*, éd. cit., « To the Most Excellent Prince, Prince Charles », p. 3 ; trois éditions du texte seront publiées du vivant (et avec la participation) de l'auteur : 1624 (2 fois) ; 1626-1627.

« *In this last Birth, I my selfe am borne a Father: This Child of mine, this Booke, comes into the world, from mee, and with mee* »³.

Si le *topos* du livre-enfant n'a rien de remarquable, c'est pendant la dix-septième de ses *Devotions*, en l'occurrence sur la mort d'autrui, que le poète reprend la thématique de la parenté spirituelle abordée dans l'épître liminaire, pour s'offrir (comme à ses lecteurs) des images devenues ensuite (et vite) célèbres: l'île que l'on n'est pas; et le glas qui sonne... pour t/moi. Ce geste, qui fait rimer île et campanile, pour terminer en « *thee* », est sublime. Car chacun des innombrables « *toi[s]* » interpellés à la fin de cette longue période pérégrine est appelé à se reconnaître comme « *a peece of the Continent* »; chacun de nous autres lecteurs du livre-enfant issu de la survie insolite de son auteur: moi, donc, et toi, et toi, toi... nous sommes tous « *a part of the Maine* ». De par son fils spirituel, le poète s'offre un emblème de sa propre survie, après la mort qu'il n'a pas encore subie; de par le glas qui sonne et résonne, Donne nous offre une définition, s'il en fût, de la connectivité, voire de la non-insularité.

128

Et pourtant, c'est aussi un Britannique qui parle. Si je dis « pourtant », c'est que, à en croire les dictionnaires, qui dit *insulaire* pense incontinent à l'Angleterre. Sans parler de ce fameux Brexit, qui menace de réduire la Grande-Bretagne à une petite motte de terre – « *a Clod, washed away by the Sea* » –, on sait que depuis Furetière jusqu'aux plus récents Roberts; de l'Académie française à Wikipédia; de Mme de Staël au général de Gaulle, dans le lexique, donc, sinon l'imaginaire français, la langue et la sensibilité anglaises servent comme autant de figures de l'insularité incarnée:

Insulaire: [P. oppos. à *continental*, en partic. en parlant des Anglais] Qui est empreint d'un usage particulier, d'une mentalité particulière, forgés par l'isolement. *Corinne remercia Lord Nelvil, en anglais, avec ce pur accent national, ce pur accent insulaire qui presque jamais ne peut être imité sur le continent* (STAËL, *Corinne*, t. I, 1807, p. 93). *Ce ministre anglais, bien qu'aussi anglais et ministre que possible, montrait une ouverture d'esprit et une sensibilité plus européennes qu'insulaires* (DE GAULLE, *Mém. guerre*, 1954, p. 198)⁴.

Attesté comme équivalent de « *iland-like, or belonging to an iland* » par Randle Cotgrave dans son dictionnaire franco-anglais de 1611, le mot *insulaire* ne se

3 « En ce qui concerne cette dernière naissance, je suis moi-même né père: cet enfant à moi, ce livre, vient au monde de par moi, et avec moi » (*ibid.*; je traduis); pour le *topos* du livre-enfant chez Montaigne, voir – entre autres – Wes Williams, *Monsters and their Meanings in Early Modern Culture: Mighty Magic*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 121-167.

4 <http://www.cnrtl.fr/>, s.v. « Insulaire » (c'est un exemple parmi beaucoup d'autres).

trouve pourtant jamais dans les *Essais*⁵. Il va sans dire que l'Angleterre n'intéresse guère l'essayiste, et il semble également se soucier peu des îles en tant que telles. Il y a, bien sûr, le chapitre qui prend pour titre « Coustume de l'Isle de Cea » (II, 3), chapitre qui suscite, chez un lecteur de la première traduction (magistrale) des *Essais*, celle de John Florio, publiée pour la première fois en 1603, une annotation marginale quelque peu exaspérée : « voilà enfin que le titre du chapitre compte pour quelque chose » (« *this is y^e first thing that corresponds to y^e title of the chapter* »)⁶. Mais en fait, Montaigne ne fait qu'une très brève allusion à l'île titulaire, et ceci vers la fin du chapitre. Ce qui retient son intérêt de prime abord, ce n'est pas l'insularité de Cea, ni sa situation dans la mer Égée, encore moins sa place dans la tradition des *isolarii* initiée par Buondelmonte⁷. L'île de Cea, pour Montaigne, c'est avant tout une police exemplaire, dont les coutumes et la loi en ce qui concerne la mort, et plus particulièrement « la justice et opportunité des morts volontaires », répondaient à celles qui réglaient la vie, et la mort « au temps passés en nostre Marseille »⁸.

On y reviendra. Mais, déjà, semble-t-il, le lecteur aura trouvé assez de raisons, excellentes, pour ne pas traiter Montaigne lui-même d'insulaire, encore moins de prendre pour un Anglais cet homme qui (pour citer de nouveau de Gaulle) incarne « une ouverture d'esprit et une sensibilité plus européennes qu'insulaires ». Et pourtant : je voudrais esquisser ici – « par manière d'exercitation » – quelques tentatives de lecture inspirées par la *fantasie* d'un Montaigne sensiblement *insulaire*, aux sens pluriels de ce terme. Je propose, donc, de faire entre-écouter – comme on entrevoit – un Montaigne qui fait *parler* les autres, pour mieux *penser* aux accents qui lui sont étrangers, dont, justement, l'accent anglais⁹. Entendre chez l'essayiste les accents différents non seulement des multiples témoins et sources livresques qu'il cite, mais aussi le timbre quelque peu intempesitif et insulaire d'un Shakespeare, ou d'un Donne,

5 Voir Randle Cotgrave, *A Dictionarie of the French and English Tongues*, London, Adam Islip, 1611 ; édition moderne en facsimilé : Columbia (SC), University of South Carolina Press, 1950 ; Roy E. Leake, *Concordance des Essais de Montaigne*, Genève, Droz, 1981, 2 vol.

6 Voir William Hamlin, *Montaigne's English Journey: Reading the Essays in Shakespeare's Day*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 248, n. 61.

7 Voir Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002 ; Georges Tolia, « *Isolari*, Fifteenth to Seventeenth Century », dans David Woodward (dir), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007, p. 263-284.

8 Montaigne, *Les Essais*, éd. Pierre Villey et Verdun-Louis Saulnier, Paris, PUF, 1965, II, 3, « Coustume de l'isle de Cea », p. 361.

9 Voir Frank Lestringant, « Gonzalo's books : La république des Cannibales, de Montaigne à Shakespeare », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare*, 21, 2004, p. 175-193 ; Warren Boutcher, *The School of Montaigne in Early Modern Europe*, Oxford, Oxford University Press, 2016, 2 vol.

c'est faire la connaissance d'un Montaigne qui se montre, par la force même de ses rares méditations explicites sur les îles, *continental* jusqu'aux entrailles.

LA CARTE ET LE TERRITOIRE : « DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANS »

Parmi les rares mentions d'une île particulière dans les *Essais*, on trouve dans le chapitre qui concerne l'affection des pères aux enfants, le souvenir qui suit :

[A] Feu Monsieur le Mareschal de Monluc, ayant perdu son fils qui mourut en l'Isle de Maderes, brave gentil'homme à la verité et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses autres regrets, le desplaisir et creve-coeur qu'il sentoit de ne s'estre jamais communiqué à luy¹⁰.

130

L'île de Madère compterait, on le sait, pour un Ronsard parmi les « isles fortunées », terre d'exil volontaire, bien loin d'une Europe en crise¹¹. Pour le maréchal de Monluc, comme pour Montaigne, qui écoute parler ce père endeuillé, et nous fait l'écouter à notre tour, c'est un lieu de perte permanente, irréparable, insupportable : insigne signe de la mort d'un fils.

C'est une mort d'autant plus inopportune que le maréchal (comme on le voit dans la suite de ce passage) n'avait jamais su montrer à son fils la singulière affection qu'il lui portait dans son âme. Confiant à Montaigne le fait qu'il maintenait toujours la mine froide d'un père tyrannique envers son fils – « une contenance refroignée et pleine de mespris » –, le maréchal se torture encore de regrets, comme de questions trop tardives :

[A] A qui gardoy-je à découvrir cette singuliere affection que je luy portoy dans mon ame? estoit ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation? Je me suis contraint et geiné pour maintenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté quant et quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide¹².

Si, comme le dit Donne, « *any man's death diminishes me* », la mort d'un enfant auquel on n'a pas su communiquer son amour nous touche au plus près. Et si Montaigne le sait, c'est en premier lieu parce qu'il a fait lui-même l'expérience de cette perte. Sans parler ici de ses propres enfants morts trop jeunes ni de sa fille, Léonor, qui survécut, mais dont il ne parle guère, Montaigne précise (après

¹⁰ Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., II, 8, « De l'affection des peres aux enfans », p. 395.

¹¹ Ronsard, « Les Isles fortunées, A Marc Antoine de Muret » (1553), rééd. par Paul Laumonier dans *Œuvres complètes de Ronsard*, Paris, Didier, coll. « Société des textes français modernes », t. V, 1968, p. 175-191.

¹² Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., II, 8, « De l'affection des peres aux enfans », p. 395.

coup) pourquoi, et comment, cette mort inattendue sur cette *isle infortunée* de Madère le touche « incontinent » :

[C] Quand j'oy reciter l'estat de quelqu'un, je ne m'amuse pas à luy; je tourne incontinent les yeux à moy, voir comment j'en suis. Tout ce qui le touche, me regarde. Son accident m'advertit et m'esveille de ce costé là. Tous les jours et à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier aussi bien qu'estendre nostre consideration¹³.

On dirait déjà un John Donne qui parle; Montaigne, insulaire, n'envoie pas demander pour qui sonne le glas, car il sait « incontinent » qu'il sonne pour lui.

La méditation sur la mort d'autrui se communique ici par la voix du feu maréchal en deuil, emblème, s'il en fût, de l'affection manquée des pères aux enfants, et dont les paroles affectives aux accents douloureux sont inscrites telles quelles dans l'essai. Et si le souvenir du maréchal « touche et regarde » Montaigne, c'est (aussi) parce que le deuil de l'autre fait ressentir à l'essayiste la perte qui le hante « tous les jours et à toutes heures » :

[A] Je trouve que cette plainte [celle de Monluc] estoit bien prise et raisonnable: car, comme je sçay par une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire et d'avoir eu avec eux une parfaite et entiere communication¹⁴.

On l'aura compris: si Montaigne, lui, n'est pas une île, c'est grâce non pas à l'affection qu'il porte à ses propres enfants (spirituels, ou autres), mais à l'extrême amitié de feu Étienne de La Boétie, l'ami mort depuis trop longtemps déjà, mais d'autant plus présent dans le texte, qu'il n'est pas cité par nom. Et si Montaigne, à la différence du maréchal de Monluc, n'a pas de « plainte » à porter contre lui-même, c'est grâce à la « douce consolation » d'avoir su faire – de son vivant – la parfaite et entière connaissance d'un autre, et donc de savoir « par une trop certaine experience », qu'il existe une forme d'amitié, voire de non-insularité, où deux âmes « se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un melange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes »¹⁵.

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*, p. 396.

15 Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., I, 28, « De l'amitié », p. 188.

Le chapitre sur l'île de Cea prolonge cette méditation montaignienne sur la mort d'autrui. Il s'agit, cette fois, ni de la mort d'un enfant auquel on n'a pas su communiquer son amour, ni de la perte d'un ami que l'on a connu « jusques au fin fond des entrailles », mais de la mort douce et volontaire d'une femme nonagénaire et « de grande autorité », dont l'exemple singulier frappe l'imagination de l'auteur. De prime abord, l'île figure comme lieu de passage : « Sextus Pompeius, allant en Asie » – de continent, donc, en continent – « passa par l'isle de Cea de Negrepoint ». Mais si, à la différence des autres îles qui figurent dans les *Essais*, celle de Cea mérite son titre de chapitre à part, c'est grâce au fait que Sextus Pompeius, de passage qu'il était, s'y trouva interpellé par une femme « de grande autorité [qui] ayant rendu compte à ces citoyens, pourquoy elle estoit resolute de finir sa vie, pria Pompeius, d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable : ce qu'il fit »¹⁶.

132

Par la manière de reprendre ses sources, et plus particulièrement de passer la parole à la femme au moment même de sa mort, Montaigne s'imagine lui-même en témoin direct :

[A] Les dieux, dit elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceux que je laisse que ceux que je vay trouver, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie et tesmoing de ma mort. De ma part ayant tousjours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face voir un contraire, je m'en vay d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux¹⁷.

Le passage à l'acte (dont les détails, comme les paroles déjà citées, sont traduits de l'historien Valère Maxime, lui-même témoin véridique de la rencontre) montre à quel point la mise en scène des adieux de cette femme mourante nous fait à notre tour assister en direct à sa mort exemplaire : « [A]yant presché et enhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant départy ses biens et recommandé les dieux domestiques à sa fille aînée », elle demande aux dieux « de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde », avant d'avalier « brusquement [un] mortel breuvage ».

Brusquement : l'adverbe est d'autant plus frappant que le poison prend son temps pour agir sur le corps de la femme mourante, et qui cherche à mourir ; lui accordant ainsi l'occasion d'offrir aux assistants une dernière, et singulière, méditation sur la mort, non pas d'autrui, mais de soi-même :

¹⁶ Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., II, 3, « Coustume de l'isle de Cea », p. 361.

¹⁷ *Ibid.*

[Elle] entretint la compagnie du progrez de son operation et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une apres l'autre, jusques à ce qu'ayant dit en fin qu'il arrivoit au coeur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeux¹⁸.

On dirait déjà (et encore) un John Donne qui parle ; on dirait encore (sinon déjà) une *Devotion upon [an] Emergent Occasion, and several steps in my Sicknes*.

Mais c'est aussi, et toujours, Montaigne qui parle, et l'insertion de cet exemple dans le texte des *Essais* nous interpelle à notre tour – de passage que nous sommes sur l'île Montaigne. La voix de la femme de l'île de Cea nous convoque aussi à assister à une représentation figurée sinon fantasmatique de la mort de l'essayiste lui-même. Et ceci, non pas pour rendre encore plus honorable l'auteur (dont la mort est anticipée dès l'adresse « au lecteur »), mais afin d'évoquer (comme il l'a déjà fait au seuil de son livre) la possibilité de l'inverse d'une île : une parfaite communication entre « parens et amis », une « connoissance plus entière et plus vifve » et qui nous touche « jusques au fin fond des entrailles »¹⁹. Et si les *Essais* nous interpellent à assister à la mort anticipée, douce, et volontaire de son auteur, c'est pour ensuite rendre témoignage d'une écriture non pas insulaire, mais insoumise, et par là même, continentale.

L'IMPOSSIBILITÉ D'UNE ÎLE : « DES CANNIBALES »

En passant du monde ancien à cet « autre monde qui a esté découvert en nostre siecle », on passe de l'éloquence extraordinaire de la nonagénaire de Cea aux « opinions vulgaires » et souvent trompeuses des « modernes » :

[L]es navigations modernes ont desja presque descouvert, que *ce n'est point une isle*, ains terre ferme, continente avec l'Inde Orientale d'un costé, et avec les terres, qui sont soubz les deux poles d'autre part : ou si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit et intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommee isle pour cela²⁰.

Les hésitations, les repentirs, les « desja presque », les « ains », et les « ou » traduisent l'état incertain, variable, et contesté des savoirs nautiques, cartographiques, et politiques de l'époque dite des grandes découvertes. Mais la portée et les enjeux de l'existence ce monde nouveau n'en sont pas moins clairs, comme le témoigne ce passage bien connu de l'*Apologie* :

18 *Ibid.*

19 Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., « Au lecteur », p. 3, et I, 28, « De l'amitié », p. 190.

20 Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., I, 31, « Des Cannibales », p. 204 [A] (je souligne).

Ptolemeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde ; tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques Isles escartées qui pouvoient eschapper à leur cognoissance : c'eust esté Pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doute la science de la Cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chacun ; [B] c'estoit heresie d'avouer des Antipodes : [A] voilà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, *non pas une isle* ou une contrée particuliere [...] qui vient d'estre decouverte²¹.

134

« Non pas une isle » : on dirait que Montaigne insiste sur la non-insularité de « nos terres neufves » ; on dirait même que, fort de ses propres lectures des anciens, comme des nouveaux cosmographes, l'essayiste s'attache d'autant plus à ce monde « enfant », que « ce n'est point une isle ». Et de fait, si Montaigne insiste, dans l'*Apologie* comme dans le chapitre sur les Cannibales, sur la contiguïté du nouveau monde avec l'ancien, c'est pour affirmer en premier lieu que c'est « une partie esgale à peu pres en grandeur à celle que nous cognoissons²² ». Comme on le sait, cette grandeur du monde cannibale serait, pour Montaigne, à la fois topographique et morale. Ce qui fait que la contiguïté géographique de ces différentes terres se traduit vite, chez l'auteur des *Essais*, en un lien de parenté, interpellant ainsi le monde ancien, voire aîné, à s'acquitter des devoirs envers le monde nouveau et « frere »²³.

« Non pas une isle / ce n'est point une isle ». La formule négative du discours utopique n'y est pas pour rien, et ce n'est pas par hasard qu'elle prend cette forme et cette place dans la méditation montaignienne sur le Nouveau Monde. D'autant plus que, comme le savent les spécialistes, elle vient non pas directement de Montaigne, qui n'a jamais fait le voyage au Brésil, ni même de sa source avouée en ce qui concerne la vie et les mœurs des Cannibales, l'homme « simple et grossier » qu'il avait entretenu « long temps » chez lui, et « qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre monde ». En fait, comme l'a si bien démontré Frank Lestringant, Montaigne puise son dire sur la contiguïté des deux mondes (dont la phrase qui nous donne notre titre) du pasteur genevois Urbain Chauveton. Plus précisément, il recopie, résume et rassemble deux passages tirés des discours (polémiques) qui accompagnent la traduction de

21 Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., II, 12, « Apologie de Raimond Sebond », p. 571-572 (je souligne).

22 *Ibid.*

23 Pour trois lectures bien différentes de la figure du Cannibale chez Montaigne, voir Tom Conley, *The Self-Made Map: Cartographic Writing in Early Modern France*, Minnesota, University of Minnesota Press, 2010, p. 248-278 ; Olivier Pot, *L'Inquiétante Étrangeté. Montaigne: la pierre, le cannibale, la mélancolie*, Paris, Champion, 1993, p. 105-212 ; Frank Lestringant, *Le Cannibale, grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994 ; 2^e éd. revue et augmentée, Genève, Droz, 2016.

La Historia del mundo nuovo du voyageur milanais Giralomo Benzoni publiée par Chauveton en 1576²⁴. Par une belle mise en abyme, le discours qui nous introduit au Nouveau Monde, c'est du déjà-dit ; le texte qui nous fait connaître le Cannibale est lui-même cannibalisé.

Ailleurs, c'est-à-dire sur d'autres îles que celle des Cannibales, la voix, les accents, et les paroles de l'autre se laissent directement enregistrer dans les *Essais*. Le deuil du maréchal de Monluc, tout comme les propos remarquables de la nonagénaire de Cea s'intègrent *live* et sans truchement dans le texte de Montaigne. Il en va de même du discours de Chauveton, encore que bien moins ouvertement. L'auteur des *Essais* n'avoue pas qu'il recopie les paroles du traducteur-polémiste, mais le dire de l'autre est enregistré tel quel ; on entend parler Chauveton sans le savoir, mais on l'entend tout de même. À l'image du livre dont il fait partie à la fois intégrante et singulière, donc, ce chapitre des *Essais* qui insiste sur la non-insularité du Nouveau Monde se laisse concevoir lui-même comme un *isolario* : une collection de voix, de lectures, de témoignages et de conversations, les unes communiquées plus parfaitement que les autres. Il ne convient pas ici de commenter le mouvement de ce chapitre si bien connu en détail. Mais il ne serait peut-être pas inutile de tirer l'attention du lecteur (une fois de plus) sur les topiques conjointes de « la douce consolation en la perte de nos amis, de la science de n'avoir rien oublié, et de la parfaite et entière communication²⁵ ».

Lorsque Montaigne enregistre, ou retravaille, le souvenir de sa rencontre avec les trois cannibales qui « furent à Rouan, du temps que le feu Roy Charles neufiesme y estoit », la science tant précieuse de n'avoir rien oublié semble lui faire – dès le début de sa narration – défaut :

Le Roy parla à eux long temps ; on leur fit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Apres cela quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eux ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, d'où j'ay perdu la troisieme, et en suis bien marry²⁶.

Loin de figurer comme un emblème de la communication parfaite entre parents et amis, les paroles des Cannibales se laisseraient, nous confie Montaigne, difficilement, voire insuffisamment rapporter ; et sa mémoire fautive en serait la cause. Mais...

24 Voir *Le Brésil de Montaigne. Le Nouveau Monde des Essais (1580-1592)*, éd. Frank Lestringant, Paris, Chandeigne, 2005.

25 Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., II, 8, « De l'affection des peres aux enfans », p. 396.

26 Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., I, 31, « Des Cannibales », p. 213.

mais j'en ay encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes, portans barbe, forts et armez, qui estoient autour du Roy (il est vray-semblable que ils parloient des Suisses de sa garde), se sousmissent à obeyr à un enfant, et qu'on ne choissoit plus tost quelqu'un d'entr'eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avoyent aperçeu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitez estoient mendians à leurs portes, décharnez de faim et de pauvreté ; et trouvoient estrange comme ces moitez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons²⁷.

On dirait, sinon un John Donne qui parle (déjà...), du moins un autre qui, lui, parlerait d'outre-tombe : La Boétie, dont le *Discours sur la servitude volontaire* semble avoir été ici résumé, voire traduit dans les paroles mêmes des Cannibales. Il semblerait, peut-être, que la mémoire fautive de Montaigne ait rendu possible cette confusion entre la parole « entiere et vifve » du Cannibale et celle de l'Ami, effectuant ainsi « la consolation en la perte » de l'un comme des autres²⁸. Mais il n'en va pas de même des paroles échangées par l'essayiste et le seul Cannibale qui lui accorde une conversation ; leurs paroles ne se laissent point entendre, et, faute de témoin-truchement suffisant, elles restent péniblement insulaires, voire mortes sur la page : « Je parlay à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avois un truchement qui me suyvoit si mal, et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise, que je n'en peus tirer guiere de plaisir²⁹ ».

Et pourtant. Les figures et les phrases, les rencontres entrevues et les conversations surprises chez Montaigne se laissent – parfois très facilement – entendre, voire récrire comme autant de mottes de terre en friche, labourables par le lecteur qui en fait des îlots de sens à son tour. Mais l'écriture des *Essais* n'en reste pas moins une écriture « continentale », au sens cartographique de ce terme. C'est peut-être là l'une des leçons principales de la médiation montaignienne sur les îles, dont on a suivi quelques traces ici ; leçon que ses lecteurs d'outre-Manche non pas manqué d'entendre, ni de communiquer à leur tour, en

²⁷ *Ibid.*, p. 213-214.

²⁸ Sur les relations intertextuelles en jeu ici, voir Mary B. McKinley, « Les “champs vagues” de La Boétie », dans *Les Terrains vagues des Essais. Itinéraires et intertextes*, Paris, Champion, 1996, p. 41-53 ; Frank Lestringant, « Gonzalo's books », art. cit. ; Marc Schachter, *Voluntary Servitude and the Erotics of Friendship: From Classical Antiquity to Early Modern France*, Aldershot, Ashgate, 2008, p. 73-114 ; Enrico Donaggio, « La Boétie et Montaigne. Les Cannibales et la tribu occidentale », dans Jean-Claude Arnould et Emmanuel Faye (dir.), *Rouen 1562. Montaigne et les Cannibales*, Publications numériques du CÉRÉdl, « Actes de colloques et journées d'étude », n°8, 2013.

²⁹ Montaigne, *Les Essais*, éd. cit., I, 31, « Des Cannibales », p. 214.

d'autres accents, et sous d'autres formes et genres que le sien. Les îles servent à Montaigne (comme à Thomas More, William Shakespeare, John Donne et bien d'autres) à s'imaginer une peau, une langue, une mort, et une survie *autres*. Mais si les *Essais* ne sont « pas une isle », et si Montaigne, lui, n'est pas insulaire, c'est qu'il n'est pas (ou pas seulement) un homme d'un certain âge, d'une certaine conjoncture confessionnelle ou sociale, d'une génétique biologique et textuelle à la fois particulière et exemplaire ; mais, aussi (du moins parfois) un autre : un Cannibale, par exemple, voire une femme nonagénaire. Et c'est par ses *Essais*, ce « *brave new world / That has such people in it* »³⁰, que Montaigne nous souffle déjà à l'oreille que nul n'est une île, que nous sommes tous « a peece of the Continent, a part of the *maine* ; involved in *Mankinde* ».

30 William Shakespeare, *The Tempest*, V, 1 (« Ô le beau nouveau monde, / Qui porte de tels êtres ») ; *Œuvres complètes*, éd. dirigée par Jean-Michel Déprats et Gisèle Venet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. VII, *Comédies III*, 2016, p. 1231) ; John Donne, *Devotions Upon Emergent Occasions*, éd. cit., p. 86-87.

NAISSANCE DE LA ROBINSONNADE. FONCTIONS DE
L'ÎLE DANS *LE SOLITAIRE ANGLAIS (THE HERMIT, 1727)*
DE PETER LONGUEVILLE

Jean-Michel Racault

Ce qui différencie une robinsonnade d'une relation viatique, ou d'un roman d'aventures maritimes, ou d'un récit utopique, autres genres connexes avec lesquels elle partage certaines caractéristiques, ce sont trois spécificités : elle est inséparable d'un espace géographique, l'île déserte ; d'un scénario associé à ce lieu, la séparation de la société et la survie dans la solitude ; d'un texte fondateur qui lui a donné son nom et a fixé son cahier des charges, le roman de Daniel Defoe, *Vie et aventures de Robinson Crusoe* (1719)¹.

Ce genre nouveau, quand et comment apparaît-il exactement ? Non pas, en toute rigueur, avec l'œuvre-paradigme de Defoe, dont le statut fut celui d'un *hapax* tant qu'elle resta sans postérité. Elle utilisait certes un corpus de sources préexistantes², mais sans véritable conscience de s'inscrire dans une continuité sérielle ou de se plier aux exigences d'un scénario préétabli. Et si, aujourd'hui, c'est l'épisode insulaire qui fait le prix du roman, certains à l'époque en ont plutôt déploré la longueur, y voyant la partie la moins intéressante du livre³. La robinsonnade n'apparaît qu'avec la réécriture délibérée de l'œuvre génératrice posée comme hypotexte et la focalisation sur ce qui est apparu *a posteriori* comme constitutif de son identité générique, à savoir les motifs de l'île déserte, de la séparation sociale et de l'épreuve de la solitude, ceci avant même l'invention du terme (1731)⁴.

- 1 Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, éd. Michael Shinagel, New York, Norton, 1975 ; *Vie et aventures de Robinson Crusoe*, trad. Pétrus Borel, dans *Romans*, éd. Francis Ledoux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1959 [nos éditions de référence].
- 2 Voir David Fausett, *The Strange Surprising Sources of Robinson Crusoe*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1994.
- 3 Van Effen, auteur de la traduction française de la seconde partie de *Robinson Crusoe*, rapporte ainsi, dans sa préface, la réaction négative de lecteurs de la première partie se disant rebutés par le long séjour de Robinson dans l'île (Voir Paul Dottin, *Daniel Defoe et ses romans*, Paris/Oxford, PUF/Oxford University Press, 1924, t. II, *Robinson Crusoe, étude historique et critique*, p. 400).
- 4 La première attestation du mot *robinsonnade* employé dans un sens générique (*Robinsonaden*) semble être en effet celle de la préface de Johann Gottfried Schnabel à son roman *Die Insel Felsenburg* (1731-1743), mais bien avant, notamment en Allemagne,

Première imitation majeure de *Robinson, L'Ermite ou les Aventures de Philip Quarll* (1727) serait donc la première des robinsonnades. Mais ce texte « inaugural » est aussi une œuvre dérivée et seconde, qui fait de cette secondarité son sujet même⁵ en exhibant au lieu de le dissimuler le travail de réécriture dont elle est le produit. Attribué à un certain Peter Longueville dont on ne sait rien et qui pourrait n'être qu'un pseudonyme⁶, ce roman a connu en Angleterre et dans divers pays européens, notamment en France sous le titre *Le Solitaire anglais* (1728), une diffusion considérable⁷. Celle-ci, presque équivalente à celle de son modèle durant le XVIII^e siècle – environ vingt-cinq éditions anglaises ou américaines jusqu'à 1800 –, fut relayée jusqu'à l'ère victorienne par une foule de *chapbooks*, adaptations et abrégements à l'intention du public populaire ou enfantin. Ce qui explique que le livre, l'un des plus présents apparemment dans les foyers paysans, ait été également connu d'écrivains comme Charles Lamb ou Charles Dickens, et qu'en plein XX^e siècle encore, Aldous Huxley lui ait emprunté le nom de son héros dans son roman *Point contrepoint* (1928)⁸. Un tel contraste entre l'obscurité de l'auteur et la réception du livre est déjà un sujet d'étonnement⁹, mais la singulière étrangeté du récit en offre un second,

des romans d'aventures furent publiés sous un titre incluant le nom de *Robinson* considéré comme personnage-type à valeur générique. Philip Babcock Gove cite deux ouvrages anonymes publiés dès 1722 : *Der Teutsche Robinson oder Bernhard Creutz*, et *Der Sächsische Robinson oder Willhelm Retchirs Reisen* (*The Imaginary Voyage in prose fiction*, London, The Holland Press, 1961, p. 122-125).

- 5 Voir Alain Buisine, « Repères, marques, gisements : à propos de la robinsonnade vernienne », dans François Raymond (dir.), *L'Écriture vernienne [Jules Verne II]*, Paris, Minard, 1978, p. 113-139.
- 6 Certaines sources donnent pour auteur Alexander Bicknell, mort en 1796, auteur de plusieurs ouvrages publiés à partir de 1777, dates peu compatibles avec celle de *The Hermit* (1727). D'autres attribuent l'ouvrage à Dorrington, personnage fictif remplissant le rôle de l'« éditeur », erreur présente jusque dans l'ouvrage de référence de Martin Green : *The Robinson Crusoe Story*, University Park (PA)/London, The Pennsylvania State University Press, 1990, p. 26. Une variante de l'édition de 1727 comporte une épître dédicatoire à Sir Thomas Seabright signée Peter Longueville, ce qui irait dans le sens de l'authenticité.
- 7 Peter Longueville, *The Hermit or the Unparalleled [sic] Sufferings and Surprising Adventures of Mr. Philip Quarll, an Englishman*, Westminster, J. Cluer, A. Campbell, T. Warner, B. Creak, 1727. Les références paginales renvoient à cette édition. La traduction française de 1728 (reprise au tome IV des *Voyages imaginaires*, Amsterdam/Paris, s.n., 1787 : *Le Solitaire anglois, ou Aventures merveilleuses de Philippe Quarll*) étant peu fidèle, nous avons proposé notre propre version.
- 8 Pour la liste des éditions ou traductions (en français, hollandais et allemand dès 1728) et pour leur réception, voir Philip B. Gove, *The Imaginary Voyage in prose fiction*, op. cit., p. 262-268. Sur la lecture de *The Hermit* dans *Point Contrepoint* d'Aldous Huxley, voir Jerome Meckier, « Quarles among the Monkeys: Huxley's Zoological Novels », *The Modern Language Review*, 68/2, avril 1973, p. 268-282. Le roman de Huxley a repris en le modifiant légèrement le nom du héros de Longueville (Quarles au lieu de Quarll), retenant surtout la relation entre l'homme et le singe, réinterprétée à travers *Robinson Crusoe* et le « Quatrième Voyage » de *Gulliver* de Swift.
- 9 Gove signale une lettre de Charles Lamb à Walter Wilson (1823) qui va dans ce sens : « *I do not know who wrote Quarll. I never thought of Quarll as having an author* » (« Je ne sais pas

car son ironie et sa complexité ne permettent pas de mettre sur le compte de la seule maladresse les bizarreries de construction, les phénomènes de répétition et d'échos, les dérives vers le merveilleux ou l'allégorie. Pour en proposer une explication, ne faudrait-il pas partir du statut de ce roman, et aussi du genre nouveau qu'il inaugure ?

Comme tous les genres issus de la réécriture d'un texte-paradigme fortement individualisé, la robinsonnade est vouée à une thématique itérative. Le récit se construit en fonction du modèle, et parfois contre lui, grâce à des jeux de répétitions, d'approximations et d'écarts qui peuvent osciller entre l'hommage, la simple imitation ou la parodie, mais toujours sur le mode du redoublement. À la réécriture de l'œuvre-source, la robinsonnade ajoute souvent d'autres types de répétitions¹⁰. Celles-ci tiennent au décor insulaire, car une île est un univers ou du moins un continent en réduction qu'elle résume, redouble ou corrige, et à la situation du protagoniste. Coupé de son existence sociale antérieure par le naufrage qui l'a jeté dans l'espace clos de l'île, le héros robinsonien, ramené à la solitude et à l'état de nature, est assimilable à Adam à l'origine des temps. D'où souvent une double réécriture, l'une explicite, celle du roman-paradigme de Defoe, l'autre généralement implicite (mais pas ici), celle du récit de la Genèse, et parfois une troisième, celle des événements de l'Histoire globale du dehors dont la micro-histoire insulaire peut apparaître comme l'écho symbolique¹¹.

L'Ermite actualise avec netteté ces divers niveaux de réécriture, mais joue aussi sur la reprise, purement interne au texte, de situations, de décors, de motifs propres au monde fictionnel de l'île. La première étape de notre parcours concernera cet effet d'auto-réécriture, si l'on peut dire, apparemment lié à la construction très singulière de ce roman.

qui a écrit *Quarll*. Je n'ai jamais pensé que *Quarll* pouvait avoir un auteur ») (*The Imaginary Voyage in prose fiction, op. cit.*, p. 268). Cet « anonymat », aggravé par le déclassé littéraire frappant les « genres mineurs », explique que le livre, rituellement cité dans les travaux sur l'histoire de la robinsonnade ou celle de la littérature populaire, n'ait pas fait l'objet d'études monographiques. À signaler quelques pages dans P. Dottin, *Daniel Defoe et ses romans, op. cit.*, t. II, p. 389-391. Nous abordons brièvement ce texte dans notre article « Retraites robinsonniennes. Sécession, solitude et rédemption chez Leguat, Defoe et Longueville », *Dix-huitième siècle*, 48, « Se retirer du monde », 2016, p. 245-259.

10 Sur le genre de la robinsonnade, sa définition et ses constantes formelles, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *L'Utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991 (voir notamment p. 215-243). Pour une vue d'ensemble des robinsonnades en Angleterre au XVIII^e siècle, on se reportera à Artur Blaim, « The English Robinsonade of the Eighteenth Century », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 275, 1990.

11 Sur ces divers points, voir notre *Robinson et compagnie. Aspects de l'insularité politique de Thomas More à Michel Tournier*, Paris, Petra, 2010.

Le récit s'organise en trois parties précédées d'un appareil paratextuel comportant un frontispice, une carte, un poème liminaire et une préface de l'« éditeur », signée des initiales P.L. La première partie, censément rédigée à la première personne par un voyageur, le marchand Dorrington, relate son exploration d'une île située à assez faible distance de la façade pacifique de la côte mexicaine en compagnie de l'Espagnol Alvarado. Ayant parcouru les paysages enchantés de l'île, ils découvrent ensuite un asile de verdure admirablement aménagé, puis son habitant, un homme âgé, nu et barbu, suivi d'un singe apprivoisé, qui y vit depuis cinquante ans. Le Solitaire narre son histoire à son visiteur, lui confiant également le manuscrit autobiographique qu'il a rédigé, à charge pour lui de le mettre en forme et de le publier. Le contenu de ce document, retranscrit par Dorrington à la troisième personne à son retour, constitue les deux parties suivantes.

142

Le second livre retrace les vingt-huit premières années de la vie du futur Ermite, Philip Quarll, à Londres. Fils d'un maçon et d'une femme de ménage, mais ayant pu faire quelques études, tour à tour répétiteur, apprenti serrurier, aide-cambrioleur, marin, soldat, maître de musique, escroc, époux d'une prostituée, puis successivement de trois autres femmes qu'il dépouille et abandonne, le jeune picaro échappe de justesse à la potence et s'embarque pour les mers du Sud, où le naufrage lui offre une nouvelle existence.

Toujours fictivement réécrite par Dorrington à la première personne, mais intégrant aussi des extraits à la première du manuscrit originel, la troisième partie couvre les cinquante années passées par l'Ermite dans l'île qu'il a explorée et aménagée, découvrant progressivement les manifestations étranges dont elle est le siège et s'ouvrant lui-même par les songes et les visions à la communication avec le surnaturel, voire à la prophétie politique.

On pourrait trouver maladroite ou naïve cette organisation narrative assez complexe, qui consacre le panneau central du triptyque aux aventures londoniennes peu édifiantes du héros dans la première partie de sa carrière. Elles relèvent d'un réalisme trivial caractéristique du genre de la « biographie criminelle », variété spécifiquement britannique du picaresque¹², dans un décor urbain, en rupture complète avec un autre décor, celui de l'île déserte, qui occupe les deux volets latéraux, et un autre modèle, celui de l'« autobiographie spirituelle » puritaine¹³, auquel se rattache aussi l'œuvre de Defoe.

La division en triptyque, délibérée puisqu'elle est longuement expliquée dans la préface, crée entre les deux volets latéraux insulaires, ainsi séparés par les

12 Voir Françoise du Sorbier, *Récits de gueuserie et biographies criminelles de Head à Defoe*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1984.

13 Voir George A. Starr, *Defoe and Spiritual Autobiography*, Princeton, Princeton University Press, 1965.

épisodes urbains, des effets de parallélisme et de répétition. Les événements narrés dans la première partie le sont à nouveau dans la troisième : Dorrington relate d'abord son exploration de l'île, puis décrit l'ermitage, son ameublement, ses dépendances, enfin rencontre le vieillard, qui récapitule et commente sur le mode de la visite guidée. Les mêmes éléments sont repris dans la troisième partie en récit historique : le manuscrit de l'ermite, retranscrit à la troisième personne, détaille pareillement l'arrivée dans l'île, son exploration, son aménagement, de sorte que les mêmes faits sont relatés deux voire trois fois. Aux répétitions résultant des récits multiples – témoignage de Dorrington en tant que personnage, puis entretien rapporté avec le vieillard dans la première partie, enfin dans la dernière narration autobiographique de l'ermite retranscrite – s'ajoutent d'autres effets de répétition liés à des rêves, des visions, des avertissements surnaturels. Lorsque ce qui est annoncé en songe se réalise, situation fréquente puisque l'activité onirique de l'Ermite est intense et que tous ses rêves, assure-t-il, « se sont toujours avérés des présages »¹⁴, il en résulte logiquement un double récit. On trouve aussi deux épisodes dans lesquels apparaît un oiseau merveilleux (p. 198-200, p. 229-230), apparitions qui relèvent vraisemblablement de l'allégorie historico-politique ; ayant tué d'une flèche le premier volatile, Quarll préserve son splendide plumage, mais le dépouille de sa chair corrompue ; quant au second un peu plus tard, jugé être « un présage de quelque rébellion ou révolution en *Europe* »¹⁵, la date de l'événement – 1689 – explicite la double allusion : il s'agit de la Glorieuse Révolution de 1688-1689, qui vit la fuite de Jacques II puis la mise en place d'une monarchie parlementaire rénovée, fondée sur la liberté individuelle et la tolérance religieuse, grâce à l'avènement de Guillaume d'Orange, fondateur d'une nouvelle dynastie¹⁶.

Plus accentuée vers la fin, la dérive allégorique signale l'une des fonctions possibles de l'île, qui est de représenter symboliquement l'histoire dynastique britannique entre la restauration des Stuarts après 1660, l'accès au trône de la maison d'Orange (1689), puis de celle de Hanovre à partir de 1714. Si les affrontements, auxquels l'Ermite sert d'arbitre, entre les deux espèces de singes qui se partagent son territoire peuvent figurer les conflits entre jacobites et orangistes (p. 246), d'autres allusions sont plus difficiles à décrypter, comme

14 « [...] *all my Dreams, said he, have always prov'd ominous* » (p. 165).

15 « *The Bird being gone out of Sight, he made Reflections on the Adventure, which he judges to be a Prognostick of some Rebellion or revolution in Europe* » (p. 230).

16 Sans doute faut-il comprendre que la Glorieuse Révolution, au lieu de céder aux tentations républicaines de la première Révolution anglaise, a sagement préservé la forme monarchique du gouvernement, tout en éliminant les « chairs corrompues », à savoir l'absolutisme de Jacques II et ses sympathies catholiques, instaurant ainsi une monarchie parlementaire moderne.

la coexistence, botaniquement étrange, des chênes, des roses et des chardons (p. 255), qui doit renvoyer à l'Acte d'Union de 1707 rattachant l'Écosse à l'Angleterre. L'allégorie historico-politique relève d'une sorte de réécriture inversée, puisque c'est le monde réel qui répète, en clair et à l'échelle de l'Europe, les messages obscurs reçus par l'Ermite dans le microcosme insulaire sous la forme d'avertissements providentiels, d'apparitions surnaturelles, de songes prémonitoires. La vision prophétique d'une Grande-Bretagne pleinement réconciliée, sur laquelle se termine le roman (p. 264), suggère une fonction métapolitique de la robinsonnade : c'est seulement en apparence que l'île est coupée du monde extérieur ; en réalité, elle le reflète, ou plutôt préfigure sur un autre mode, comme dans les utopies, le nouvel ordre politique qui pourrait y prendre place. L'analyse au reste est également applicable au roman de Defoe, qui peut se lire lui aussi comme une transposition des révolutions d'Angleterre, de la dictature de Cromwell à la Glorieuse Révolution de 1688-1689, dont Robinson, prototype de l'*homo economicus* des Temps modernes, met en œuvre par avance les valeurs dans son entreprise de colonisation de l'île¹⁷.

Aux effets de répétition et d'échos qui s'établissent entre l'univers extérieur et le monde de l'île, il faudrait ajouter, internes à celle-ci, d'autres récurrences de décors liées à sa nature particulière, qui communique avec la surnature. Comme celle du magicien Prospero dans *La Tempête* de Shakespeare, l'île de Philip Quarll est une enclave de merveilleux où l'on n'est jamais vraiment sûr de la réalité de ce que l'on croit voir. En y débarquant, Dorrington aperçoit de très loin « quelque chose comme un homme, avec une autre créature », le craintif Alvarado, son compagnon, « un géant accompagné d'un homme de taille ordinaire, tous deux armés de pied en cap » ; en s'approchant, ils distinguent enfin un animal qu'ils sont incapables d'identifier et qui se révélera être un singe, avec un vénérable vieillard à la majestueuse barbe blanche : belle illustration des « représentations erronées que la distance imprime aux objets »¹⁸. Longueville, qui semble influencé par l'immatérialisme de Berkeley et peut-être a médité sur le jet d'eau servant de frontispice aux *Dialogues d'Hylas et de Philonous*, est visiblement fasciné par les illusions des sens¹⁹, optiques ou sonores, l'incertitude

17 La fonction métapolitique, particulièrement marquée dans les robinsonnades anglaises du XVIII^e siècle (la question dynastique est encore présente en 1751 à l'arrière-plan de *The Life and Adventures of Peter Wilkins* de Robert Paltock), ne leur est pas spécifique. Pour une lecture « métapolitique » de *Robinson Crusoé* et de *L'île mystérieuse* de Jules Verne, voir *Robinson et compagnie*, op. cit., p. 211-251 et 281-302.

18 « [...] something like a Man, with another Creature », « [Alvarado] would have it to be a Giant, and a Man of common size with him, and both arm'd Cap-a-pee », « the Misrepresentations Distance causes on Objects » (p. 12-14).

19 « The old Gentleman thereupon made several learned Observations on the Alterations that Distance works upon Objects, and how easily our Opticks may be deceiv'd, drawing from thence this Inference, that we ought not to be positive of the Reality of what we see afar off,

des apparences, les phénomènes étranges, le fantastique latent lié à l'hésitation entre naturel et surnaturel.

Certains sites de l'île, régulièrement visités et devenus des sortes de temples naturels, manifestent des affinités électives avec le surnaturel. Le superstitieux Alvarado est enclin à y voir l'effet de quelque diablerie, et dans l'Ermitte, desservant du culte, une sorte de nécromancien, comme Prospero dans *La Tempête* (p. 43). Mais ces lieux d'affleurement du merveilleux, plusieurs fois décrits par Dorrington comme par Quarll et par conséquent inscrits dans un système de répétition interne des motifs, servent aussi de reflets ou d'échos du monde extérieur, leur décor purement naturel évoquant les créations artificielles du monde humain : ici, on croit apercevoir au loin des remparts « dont certaines parties rivalisent avec l'apparence d'une ville, des groupes de maisons, avec ici et là la flèche d'une tour surmontant les autres édifices », ailleurs « l'exacte ressemblance avec une troupe lointaine d'hommes en armes rangés en ordre de bataille », ou encore « l'aspect d'une cité en ruines »²⁰ ; une fontaine naturelle, « digne d'orner les jardins d'un monarque²¹ », dont le bassin, alimenté en eau grâce à une source cachée par un mystère qui surpasse les merveilles artificielles de l'art hydraulique (p. 176-177), est décorée de sculptures aux formes animales ou anthropomorphes sans autre artisan que la nature (p. 37) ; non moins naturelle, une caverne aux échos renvoie à l'infini « un invisible chœur de voix harmonieuses, qui ne le cèdent en presque rien aux hautbois, trompettes ou autres instruments mélodieux²² » ; c'est là que, deux fois le jour, le Solitaire vient chanter des psaumes, « si transporté de les entendre répéter qu'il aurait pu passer des heures à écouter [...] ces sons mélodieux, si propres à narrer l'œuvre merveilleuse du Tout-Puissant, et à exhaler sa louange²³ ».

La construction itérative – récit par Dorrington de son exploration de l'île en compagnie du vieillard au premier livre, puis mémoire autobiographique

nor to affirm for Truth that which we only heard of » (p. 35) [« Le vieillard fit à ce sujet plusieurs observations savantes sur les altérations que la distance imprime aux objets, et combien aisément notre vision est sujette à l'erreur, inférant de ce constat que nous ne devrions pas nous tenir trop assurés de la réalité de ce que nous voyons de loin, ni affirmer comme vrai ce que nous ne connaissons que par oui-dire »].

20 « [...] on the left Hand did stand a Rampart made of one solid Stone, adorn'd by Nature with various Forms and Shapes, beyond the Power of Art to imitate; some parts chalinging a Likeness to a City, and Clusters of Houses, with here and there a high Steeple standing above the other Buildings; another Place claiming a near Resemblance to a distant Squardon of Men of War in a Line of Battle; [...] at some Distance from thence the Prospect of a demolish'd City is presented to the Sight » (p. 175).

21 « [...] a Fountain to adorn a Monarch's Garden » (p. 37).

22 « [...] an invisible Chorus of harmonious Voices, little inferior to Hautboys, Trumpets, or other melodious Musick » (p. 38).

23 « [...] So delighted with the Repetition, that he could have spent Hours in the hearing of it; but why should I, said he, waste those melodious Sounds, so fit to relate the Almighty's wonderful Works, and set forth his Praise? » (p. 176).

de l'Ermitte retranscrit par son visiteur au troisième livre – donne donc lieu à des descriptions strictement parallèles de ces divers décors d'un livre à l'autre (p. 36 à 43 du livre I, p. 175 à 180 du livre III), mais aussi à des reprises en écho des mêmes motifs à l'intérieur de chaque livre, puisque les sites décrits sont liés à des pratiques répétées, comme le culte biquotidien. L'île enchantée est également un lieu où s'abolissent les frontières entre nature et surnature ou entre nature et art : la source est une fontaine, la grotte une cathédrale, l'écho un concert, de sorte que l'espace insulaire répète les décors du monde social dont il est pourtant l'antithèse. Cette image de l'île, lieu d'enchantement épiphanique et total ouvert à l'illusion et à la métamorphose, doit beaucoup plus à la tradition du ballet de cour de l'époque baroque (à laquelle se rattache aussi *La Tempête*) qu'au nouveau réalisme romanesque de Defoe. C'est pourtant à propos de l'imitation dans *L'Ermitte* du modèle de *Robinson Crusoe* qu'on peut parler proprement de réécriture et de naissance de la robinsonnade.

146

Avant d'en venir au roman de Defoe comme objet de réécriture, signalons l'intérêt évident de l'auteur de *L'Ermitte* pour l'acte d'écriture envisagé dans sa matérialité. Le lexique l'atteste (*to write, to transcribe, to scrawl, to blot out...*), ainsi que les précisions sur le support utilisé : unique objet sauvé du naufrage, un coffre contenant « un rouleau de plusieurs feuilles de parchemin²⁴ » fixe l'attention de Dorrington, et aussi celle plus intempestive d'un singe graphomane dont il sera question plus loin. Quarll s'en sert pour rédiger son autobiographie ; mais pour qui et pourquoi le fait-il ? D'abord pour lui-même, non par vanité, assure-t-il, « mais pour conserver en mon esprit les multiples grâces reçues du Ciel depuis ma jeunesse et consigner les merveilleux effets de la Providence²⁵ », « afin d'être en mesure, faute d'autre livre, de récapituler ses actions passées²⁶ ». À cette perspective « interne » d'une lecture-écriture mémorielle qui est déjà répétition, s'en ajoute une autre, « externe », orientée vers le public virtuel destinataire, dans l'espoir d'« apporter un encouragement aux malheureux et un réconfort aux affligés²⁷ ». Ce qui passe par la médiation d'une écriture seconde, celle de Dorrington, « relateur » plutôt que simple « éditeur », qui se justifie longuement des « amendements » apportés au texte original : transvocalisation

24 « *the next Thing he took out, was a Roll of several Sheets of Parchment* » (p. 183).

25 « [...]for I did not write it out of Ostentation or to exert my Parts, but to keep me in mind of the many Mercies I have receiv'd from Heaven ever since my Youth, and to record the wonderful Effects of Providence » (p. 41).

26 « [...]and now having Materials to begin his Journal, he immediately fell to Work, that, for want of other Books, he might, at his leisure, peruse his past Transactions, and the many Mercies he had receiv'd from Heaven » (p. 183).

27 « That if ever these Writings should have the Luck to fall into the Hands of Men after my Decease, they might be an Encouragement to the Destitute, and a Comfort to the Afflicted » (p. 41).

par transposition de la première à la troisième personne (il ne s'agit donc pas d'une simple transcription du manuscrit), modernisation du vocabulaire et du style (obsoletés, puisque Quarll a quitté l'Angleterre il y a cinquante ans), enfin redistribution en trois parties des matériaux narratifs, justifiée par Dorrington au nom de la méthode, mais qui altère inévitablement l'original. Par une inconséquence voulue, présente aussi dans les utopies de Foigny et de Veiras, la fiction de la réécriture, laquelle est seule livrée au lecteur, revient à poser l'existence d'un texte premier tout en le rendant inaccessible²⁸.

Le projet de réécriture de Defoe est clairement affiché. Certes, l'auteur de *L'Ermite* n'est pas allé jusqu'à introduire dans son titre une référence explicite à l'œuvre de son prédécesseur, ainsi que le feront diverses robinsonnades dès le XVIII^e siècle, la mention obligée ou presque de l'« ancêtre thématique »²⁹ devenant plus tard une quasi-constante du genre³⁰. Mais son intitulé est visiblement calqué sur celui de Defoe, pareillement développé en sommaire sur le modèle des relations de voyages véridiques du temps :

*L'Ermite : ou les Souffrances sans pareilles et les surprenantes aventures de M. Philip Quarll, Anglais, qui fut découvert dernièrement par M. Dorrington, marchand de Bristol, sur une île inhabitée de la mer du Sud, où il a vécu plus de cinquante années sans aucun secours humain, où il continue à résider à ce jour, et d'où il ne reviendra pas*³¹. [Suit un résumé analytique de chacun des trois livres.]

- 28 Dans *La Terre australe connue* (1676), l'« éditeur » G. de F. – en réalité l'auteur du livre, Gabriel de Foigny – indique avoir publié après les avoir traduites du latin les aventures « réduites et mises en lumière » par ses soins du héros Nicolas Sadeur, dont il a recueilli à titre posthume le manuscrit. Denis Veiras, l'auteur de *Histoire des Sévarambes* (1677-1679), dit tenir le sien d'un certain capitaine Siden, le rôle de l'« éditeur » s'étant borné à le mettre en ordre et à le traduire de l'italien, du provençal et du latin. Si dans les utopies ces stratégies éditoriales participent d'une mise à distance spatiale et idéologique de la société imaginaire par rapport à l'Europe, elles pourraient dans les robinsonnades mimer l'acte de réécriture d'un texte premier tout en signifiant l'impossibilité d'une remontée à l'origine.
- 29 Pierre Macherey, « L'ancêtre thématique : *Robinson Crusoé* », dans *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, p. 266-275.
- 30 Cette caractéristique du genre, signalée par tous ceux qui l'ont étudié, apparaît très tôt. Elle conduit à faire référence à *Robinson Crusoé* dans des rééditions d'ouvrages parfois antérieurs à 1719 et qui ne doivent rien au modèle, notamment en Allemagne, où *Gil Blas* (1715) est republié sous le titre *Der Spanische Robinson* (1726), *Krinke Kesmes* (1708) sous celui de *Der Hollandische Robinson* (1721), les *Voyages et aventures de François Leguat* (1707) sous celui de *Der Französische Robinson* (1723).
- 31 *The Hermit: or, the Unparalleled Sufferings and Surprising Adventures of Mr. Philip Quarll, an Englishman. Who was lately discovered by Mr. Dorrington, a Bristol Merchant, upon an uninhabited Island in the South-Sea; where he has lived above Fifty Years, without any human Assistance, still continues to reside, and will not come away.* On comparera avec la page de titre de *Robinson Crusoé* (édition originale, 1719) : *The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner: Who lived Eight and Twenty Years all alone in an uninhabited Island on the Coast of AMERICA, near the Mouth of the Great River of Oroonoke; Having been cast on Shore by Shipwreck, wherein all the Men perished but himself. With An Account how he was at last Strangely deliver'd by Pirates. Written by Himself.*

La dernière précision introduit toutefois une importante variation au regard de l'hypotexte et inaugure d'une certaine façon une lignée future de contestation du modèle, celle des « Robinsons définitifs » qui, à l'instar du héros de Michel Tournier³², choisiront, contre le Robinson original, de rester dans l'île plutôt que de revenir au monde social. C'est dire que la réécriture de Longueville joue à la fois sur l'imitation et sur l'innovation, comme le suggère aussi l'appareil iconographique liminaire. Celui-ci comporte une carte de l'île. Évoquant par sa forme et son décor celle qui accompagnait les *Réflexions sérieuses*, tome III de *Robinson*, elle en offre une version spatialement déplacée : toujours au large du continent américain, l'île ne se trouve plus dans l'Atlantique, mais dans le Pacifique, à quelque distance de la côte mexicaine³³. Quant au frontispice, recopié avec quelques variantes dans toutes les éditions, il semble avoir beaucoup fait pour le succès populaire du livre. Il représente le héros sous l'aspect classiquement robinsonien d'un naufragé à la longue barbe blanche, accompagné, en lieu et place de Vendredi, de son serviteur Beaufidèle porteur d'un chargement de bois.

Or Beaufidèle est un singe, animal dont le choix ne doit rien au hasard. Dans la topique fixée par l'iconographie renaissante, le singe est par excellence l'imitateur de l'homme³⁴ : la créature, dont « une parfaite raison se donnait à voir dans toutes les actions³⁵ », apprend par l'exemple à couper du bois et à lier des fagots. Mais le singe est aussi emblématique de la réécriture, quoique sur un mode parodique et dégradé. Quaril ne cesse de déplorer la disparition de son cher Beaufidèle, malheureusement tué dans un affrontement entre les deux espèces de primates de l'île, et encore plus les initiatives inopportunes de son congénère remplaçant. Tout à son zèle intempestif, le jeune singe, imitateur maladroit de son maître, qu'il voit occupé à rédiger son autobiographie, profite d'une sortie de ce dernier pour griffonner sur le manuscrit, de sorte qu'« en un quart d'heure que dura mon absence, il gâta ce qu'il m'avait fallu six mois entiers pour écrire³⁶ ». Comment interpréter cette petite scène, peut-être une

32 Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* [1967], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972.

33 Cette distance, « environ sept lieues de la côte » selon Dorrington (p. 2), soit à peu près l'étendue du Pas-de-Calais, pourrait conforter une lecture allégorique en une époque de vive tension franco-anglaise, l'île pouvant alors représenter l'Angleterre et la côte mexicaine le Continent.

34 Voir, par exemple, la série de gravures satiriques anonymes de la première moitié du xvii^e siècle sur le thème « Les singes contrefont les hommes », dans Frédéric Tristan et Maurice Lever, *Le Monde à l'envers*, Paris, Hachette-Massin, 1980, p. 59-60.

35 « [...] for perfect Reason was seen in all its Actions » (p. 21).

36 « [...] in a quarter of an Hour that I was absent, he blotted out as much as I had been full six Months writing » (p. 22).

réminiscence de *L'Utopie* de More³⁷? On pourrait y voir une mise en abyme auto-ironique par l'auteur lui-même, « singe » avoué de Daniel Defoe, de son activité de réécriture. Mais, se désignant ainsi comme « singe d'un singe » en somme, imitateur au second degré, il laisse du même coup à Defoe la place guère plus enviable de « singe au premier degré », lui-même imitateur, sinon plagiaire. Cette hypothèse relève d'une interprétation spéculative difficile à étayer, mais qui rejoint les remarques concernant l'exploitation des sources dans *Robinson Crusoé*, notamment celles des versions publiées de l'aventure authentique du marin Selkirk à Juan Fernandez³⁸. Or cet archipel du Pacifique, océan où Longueville, bien avant Tournier, a déplacé son île (que Defoe, lui, situait dans l'Atlantique, vers l'embouchure de l'Orénoque), apparaît aussi dans le récit du voyage de retour de Dorrington (p. 61), juste après qu'il a expliqué comment il a procédé pour la réécriture du manuscrit de Quarll.

Plus explicitement ironique, une petite anecdote envisage une sorte d'exploitation commerciale du héros robinsonien : le jeune mousse avoue au Solitaire indigné que le projet du navire français à bord duquel il se trouvait était de capturer l'Ermite afin de le montrer pour de l'argent (p. 238), et même de démonter sa cabane pour en faire une taverne ! L'allusion satirique au commerce robinsonien et à ses produits dérivés – dès 1719 a paru une version abrégée du roman de Defoe³⁹ – se retourne évidemment aussi contre l'auteur de la réécriture, qui exploite le même marché et en est conscient.

C'est la préface qui rend explicite la filiation unissant *L'Ermite* à *Robinson Crusoé*. Se défendant d'être autre chose qu'un simple éditeur du manuscrit de Dorrington, lui-même éditeur de celui de Philip Quarll, le mystérieux P. L. n'en exprime pas moins d'emblée des jugements littéraires assez tranchés. S'il loue les *Voyages de Gulliver*, qui venaient de paraître (1726), et leur « moralité déguisée » s'adressant à « la variété supérieure de l'espèce humaine », il traite avec condescendance les romans d'un auteur qu'il ne nomme pas, qui, écrit-il, « ont trouvé leurs admirateurs parmi les lecteurs de la catégorie inférieure »⁴⁰. Il en mentionne trois, tous de Defoe en effet : *Robinson Crusoé*,

37 Dans le chapitre « Des voyages des Utopiens », Raphaël raconte qu'un singe déchira malencontreusement son édition grecque de Théophraste qu'il se proposait de laisser à ses hôtes utopiens. Cette anecdote est analysée dans Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espace*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 213-245.

38 L'ouvrage de Pat Rogers, *Robinson Crusoe* (London, Allen and Unwin, 1979), reproduit (p. 155-162) les deux principaux récits du « délaissement » subi par Selkirk dans les années 1704-1709, celui de Woodes Rogers (1712) et celui de Richard Steele (1713).

39 Sur cette version abrégée, publiée par le libraire Thomas Cox en juillet 1719, voir P. Dottin, *Daniel Defoe et ses romans*, op. cit., t. II, p. 347.

40 « [...] the Morality in Masquerade, which may be discovered, in the Travels of Lemuel Gulliver, has been an equal Entertainment to the superior Class of Mankind », « [...] have had their Admirers among the lower Rank of Readers » (p. V).

Moll Flanders, *Colonel Jack*, ouvrant ainsi plusieurs pistes d'intertextualité littérairement hiérarchisées⁴¹.

150 Les trois textes cités correspondent à la structure tripartite du livre. La première partie de *L'Ermite*, récit par Dorrington de ses voyages, dont l'exploration de l'île et les entretiens avec Quarll constituent l'épisode principal, associe la réécriture de *Colonel Jack* (1722) et celle de *Robinson Crusoe*, donc le modèle du récit d'aventures maritimes et celui du roman de l'île déserte. La seconde partie, qui pose un problème de cohérence narrative et de consistance psychologique, la transformation d'un personnage picaresque d'escroc au mariage en pieux ermite n'étant pas expliquée, apparaît comme une transposition au masculin de *Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders* (1722). Quant à la troisième partie, elle revient au modèle robinsonien, bien qu'elle s'écarte du réalisme à la manière de Defoe pour dériver vers le merveilleux ou l'allégorie. La pluralité des modèles – auxquels il faudrait encore ajouter probablement *La Tempête* de Shakespeare et *Le Voyage du pèlerin* de Bunyan – explique partiellement les bizarreries du livre, qui juxtapose des matériaux hétérogènes.

Mais pourquoi un tel choix ? La référence élogieuse aux *Voyages de Gulliver*, pastiche ironique des récits de voyage en vogue, dont l'esthétique littéraire est en réalité à l'opposé de celle de Defoe, suggère pour *L'Ermite* une hypothèse similaire. Le texte de Longueville n'est pas une réécriture de celui de Swift, encore qu'il doive sans doute quelque chose au code de lecture satirico-allégorique des *Voyages de Gulliver*, notamment pour l'importance accordée au thème animal (les singes peuvent faire penser aux Yahoos du « Quatrième Voyage »). Mais le modèle swiftien pourrait bien être ce qui imprègne dans *L'Ermite* la réécriture de *Robinson* : *Robinson* relu à travers Swift en somme, avec tout ce qu'il faut d'apparente soumission au modèle, mais aussi de distance ironique. N'est-ce pas ainsi qu'il faudrait comprendre, toujours dans la préface de *L'Ermite*, la reprise presque littérale du dispositif préfaciel d'authentification ironiquement mis en œuvre par Swift dans les *Voyages de Gulliver* ? Il prend pareillement la forme d'une chaîne de garants, le témoignage de Quarll, narrateur autobiographe auteur du récit premier, étant garanti par un second témoignage, celui de Dorrington, responsable de sa réécriture, et ce dernier par un troisième, celui de l'« éditeur » :

Quant à l'authenticité de cet écrit, j'en assure d'autant plus le lecteur que M. *Dorrington* est tenu de tous ceux qui le connaissent pour un gentilhomme

41 « If Robinson Crusoe, Moll Flanders, and Collonel Jack have had their Admirers among the lower Rank of Readers; it is as certain, that the Morality in Masquerade, which may be discovered, in the Travels of Lemuel Gulliver, has been an equal Entertainment to the superior Class of Mankind » (« The Preface » p. V).

d'une insoupçonnable véracité qui ne saurait tenter d'en faire accroire au public ; aussi le *premier* livre ci-après fut-il écrit entièrement par lui-même, et les *second* et *troisième* livres fidèlement transcrits du rouleau de parchemin de M. Quarll, suite de ce que mon ami avait commencé⁴².

Mais quelle confiance accorder au quasi-anonyme P. L., aussi douteux que le prétendu « cousin Symphon » censé attester l'existence de Gulliver et la réalité de ses aventures ? Le soupçon d'imposture pèse d'autant plus ici sur toute la chaîne d'attestation que la voix originelle du Solitaire a disparu : le manuscrit de ce dernier ayant été réécrit, nous dit-on, et de surcroît gribouillé par un singe, on cherche vainement la trace du *je* fantôme de Quarll sous le *il* de Dorrington, qui transforme en personnage de fiction le narrateur autobiographe auteur du récit originel. La stratégie des réécritures multiples est perverse. En s'appliquant délibérément le jeu sur le vrai et le faux dont Swift se servait pour tourner en dérision les voyages fabuleux donnés pour authentiques dans les *Voyages de Gulliver*, Longueville (s'il existe) ne jette pas seulement le soupçon sur son propre récit ; il le retourne aussi indirectement contre *Robinson Crusoé*, son autre modèle, qu'il imite tout en le contestant.

Très nombreuses, notamment dans la première partie, les références robinsonniennes s'affichent dans *L'Ermite* avec une certaine complaisance sous la forme de clichés, de motifs topiques, voire de quasi-citations : ainsi l'aspect physique de l'Ermite, vénérable vieillard remarquable, comme le personnage de Defoe, par la longueur de sa barbe et de sa chevelure (p. 13) ; la perte des repères chronologiques, qui l'oblige à vivre selon un calendrier devenu insulaire, au risque de violer involontairement le repos du septième jour (p. 18, 187) ; le rapprochement qu'il établit entre sa situation et celle du condamné recevant sa grâce sur l'échafaud (p. 160, 178) ; les quelques graines miraculeusement découvertes dans la doublure de son vêtement, promesse d'une réinvention de l'agriculture (p. 196) ; tous ces motifs empruntés à *Robinson* entrent dans une idéologie apparemment donnée pour identique à celle du modèle, faite de rationalisme utilitariste, d'économisme individualiste, de culte puritain du travail et de providentialisme biblique. L'effet de réitération de l'hypotexte est encore plus visible dans l'histoire de Thomas Jenkins (p. 48-50), dont Dorrington recueille le récit de la bouche d'un Espagnol. Cette micro-robinsonnade en abyme reprend les principaux éléments du récit de l'arrivée

42 « *As to the Genuineness of this Treatise, I am farther to assure the Reader, that as Mr. Dorrington is allowed by all who know him, to be a Gentleman of unquestionable Veracity, and above attempting an Imposition upon the Publick; so the first Book herein was wholly written by himself, and the second and third Books were faithfully transcribed from Mr. Quarll's Parchment Roll, which was a Continuation of what my Friend had begun* » (p. VII).

de Robinson dans l'île : abandonné par des pirates, Jenkins, après avoir lui aussi passé sa première nuit dans un arbre, inventorie les ressources de l'île et grâce à la redécouverte du feu entame le parcours accéléré de la nature à la culture ; mais on y trouve aussi des singes, comme dans l'île de Philip Quarll, la référence externe se complétant ainsi d'une auto-référence.

Toutefois, Longueville entretient avec son hypotexte un rapport compliqué, fait de fascination imitative, mais aussi de distance ironique, voire de parodie. Texte composite, *L'Ermite* est issu d'une hybridation hasardeuse : comment concilier la « biographie criminelle » de la seconde partie, inspirée de *Moll Flanders*, et l'« autobiographie spirituelle » puritaine relatant l'itinéraire du pécheur de la faute à l'expiation, puis à la rédemption, code de lecture possible de *Robinson Crusoe* et modèle de Longueville pour ses première et troisième parties ? L'effet produit par la juxtaposition des deux modèles est si étrange et si destructeur qu'on ne peut l'expliquer que par une énorme maladresse ou par une volonté parodique. Peut-on vraiment prendre au sérieux la transformation inexplicée d'un héros picaresque en un pieux ermite ? La rédemption de Robinson, coupable d'ailleurs de bien moindres écarts, passait par un douloureux processus de prise de conscience, puis de conversion et d'expiation, qui occupait la majeure partie des vingt-huit années de son séjour. Rien ne justifie celle de Philip Quarll, qui n'exprime aucune repentance pour sa vie antérieure, bénéficiaire passif d'un naufrage salvateur qui l'a projeté dans une nouvelle existence sans qu'il ait rien fait pour cela :

C'est le secours de la Providence [...] qui m'a arraché à la gueule dévoratrice de la mort pour m'établir en sûreté sur ce paisible morceau de terre ; j'ai fait naufrage, grâce en soit rendue à mon créateur, et d'être naufragé me sauva⁴³.

L'idéologie providentialiste, aussi marquée chez Longueville que chez Defoe, n'est pas de la même nature et laisse entrevoir une théologie différente. Dans son île qu'il baptise initialement « île du Désespoir », Robinson expie d'abord par la souffrance et le travail forcé les deux crimes de sa vie passée – oubli de Dieu et désobéissance à la volonté paternelle – avant d'accéder à la repentance par la conversion, et beaucoup plus tard au pardon divin consacré par la resocialisation et le retour en Europe, car pour lui la solitude n'a jamais été autre chose qu'une épreuve nécessaire ; en quoi Defoe est fidèle à l'anti-érémitisme puritain⁴⁴.

43 « [...] but if I may ask, pray how came you here? By the Help of Providence, reply'd the good old Man, who snatch'd me from out of the ravenous Jaws of Death, to fix me in this safe and peaceable Spot of Land; I was shipwreck'd, thanks to my Maker, and was sav'd by being cast away » (p. 14).

44 Voir David Blewett, « The Retirement Myth in *Robinson Crusoe*; a Reconsideration », *Studies in the Literary Imagination*, 15/2, « Daniel Defoe : The making of his prose fiction », 1982, p. 37-50.

« Ermite » au contraire, selon l'identité fort explicite que lui assigne le titre, Quarll est une sorte de Robinson quiétiste et consentant, bénéficiaire instantané d'une élection providentielle qu'il n'a en réalité rien fait pour mériter.

Ce solitaire qui ne cesse de réaffirmer son mépris du monde, où il exclut tout retour, et de célébrer sa chance d'être ainsi préservé des dépravations de la société, est-il crédible? Bien qu'il se targue d'un bonheur surpassant celui des princes, il avoue aussitôt qu'il manque à ce bonheur d'être partagé, car « si l'homme, qui fut créé pour la félicité, eût pu être par lui-même complètement heureux, on ne lui eût pas donné une compagne »⁴⁵. Obsédé en réalité par sa solitude, tenté même par le suicide, dont le détourne *in extremis* l'apparition surnaturelle d'un monstre marin venu lui représenter l'énormité du péché qu'il s'apprête à commettre (p. 216-218), Quarll est soumis à une autre tentation plus scabreuse avec l'arrivée dans l'île d'un jeune naufragé français qu'il prend d'abord pour une femme et à qui il fait imprudemment partager sa couche, occasion de rêves érotiques peu en accord avec la rhétorique puritaine du récit. Tout en « [remerciant] le Ciel que cela ne fût arrivé qu'en songe » et en « [implorant] son pardon pour avoir laissé si libre cours à la concupiscence de la chair »⁴⁶, il se justifie par l'exemple d'Adam et Ève dans la Bible (p. 236), dont pourtant, à la différence de Robison, il ne mentionne jamais la lecture.

Malgré cette caution religieuse, l'intrusion de la sexualité dans l'île déserte, à la fois incongrue et déviante, ramène l'ancien séducteur plurigame à de vieilles tentations et jette le doute sur sa vertu affichée. Réécriture ironique de la relation Robison-Vendredi, dont Longueville reprend fidèlement les étapes éducatives – apprentissage de l'anglais, puis des bases du véritable christianisme, le naufragé étant papiste –, l'épisode du jeune mousse français jette indirectement une lumière assez trouble sur l'ambiguïté potentielle du roman de Defoe. Mais la suite est pire : ayant remplacé par un singe le jeune homme qui a pris la fuite, Quarll, incommodé par la « chaleur nocturne un peu excessive »⁴⁷ de l'animal, doit lui confectionner un coussin pour l'admettre dans son lit! En dépit de la parfaite dignité du ton, l'interprétation scabreuse est difficilement évitable.

La réécriture de l'épisode de Vendredi dans *L'Ermite* frappe donc le personnage, à travers ses avatars successifs, d'une dégradation croissante aboutissant

45 « [...] now, said he, Heavens be prais'd, I exceed a Prince in Happiness, [...] yet, I think there is still something wanting to complete my Happiness, if a Partner in Grief lessens Sorrow, certainly it must in Delight augment the Pleasures. [...] if Man, who was created for Bliss, could have been compleatly happy alone, he would not have had a companion given him » (p. 208).

46 « Starting out of his Sleep at the Approach of those sad Troubles, he returns Heaven Thanks that it was but a Dream, and begs Pardon for having given so much way to the Concupiscence of Flesh; so gets up, tho' sooner than ordinary, lest he should fall a Sleep, and dream again of Women » (p. 236).

47 « [...] the beast, being a little too hot at Nights for it to lie upon the Bed » (p. 252).

à l'animalisation. Chez Defoe, c'est Vendredi qui permet à Robinson la redécouverte d'autrui et le prépare à renouer avec la société. Son homologue, chez Longueville, exprime plutôt l'échec de la quête de l'altérité et justifie pour le héros romanesque le choix définitif de la solitude et le rejet de la vie sociale. Le jeune mousse n'est pas une femme, comme l'a d'abord laissé croire une singulière erreur de genre, ce qui exclut la possibilité d'une perpétuation *in situ* d'une robinsonnade devenue familiale, selon un scénario maintes fois mis en œuvre dans les robinsonnades ultérieures, de *L'Île Felsenburg* de Schnabel (1731-1743) au *Robinson suisse* de Johann David Wyss (1812) ; et, de surcroît, ce faux Vendredi prend la fuite, laissant Robinson seul dans l'île, comme le fera aussi son successeur chez Michel Tournier.

154

Riche de résonances politiques en cette période de l'histoire britannique où persistent les conflits dynastiques, la question « à qui léguer l'île ? » ne peut, en l'absence d'héritiers naturels, recevoir aucune réponse. Faute de successeur légitime, Quarll se borne à rédiger un testament sans destinataire (p. 211-213), dressant un inventaire de ses biens revêtu de toutes les formes légales (« Tenement, Appurtenances, Messuages, Goods and Chattels ») ainsi qu'une liste des engagements à souscrire par l'éventuel bénéficiaire : dévotions bi-quotidiennes, observance du repos du septième jour, assistance aux naufragés, respect de la vie animale, protection de l'environnement naturel. Étonnamment moderne par ses préoccupations « écologiques », cette charte successorale peut se comprendre comme un cahier des charges de la fiction robinsonnienne de tradition protestante, mais aussi comme une allégorie politique applicable à la succession au trône des îles britanniques.

L'Ermite offre donc bien plus qu'une simple imitation de *Robinson Crusoe*. C'est une réécriture critique, tantôt simplement ludique, tantôt parodique ou satirique, jouant sur un autre modèle où l'île ne serait pas un lieu « réaliste » d'expiation par la souffrance et le travail en vue d'une restauration du lien à autrui, mais un espace magique ouvert à la surnature et qui, au lieu de préparer le retour de l'individu à la société, le ramènerait à l'innocence de l'Éden.

Le récit biblique de la création et l'épisode du Paradis terrestre peuvent être considérés comme l'arrière-plan générique de toute robinsonnade, presque au même titre que le roman de Defoe. Tantôt explicite, tantôt virtuelle, la réécriture des premiers chapitres de la Genèse y précède et englobe celle de *Robinson Crusoe*, œuvre qui elle-même, nous l'avons montré ailleurs⁴⁸, ne se comprend pleinement qu'à la lumière du mythe de l'origine de l'homme : Robinson, jeté dans l'île le jour de ses vingt-six ans, y naît ou y renaît sous une forme adulte,

48 Voir *Robinson et compagnie*, *op. cit.*, p. 167-235.

comme Adam créé par Dieu du limon. L'ancien naufragé remplit lui-même plus tard une fonction identiquement salvatrice et créatrice sur la personne du jeune sauvage auquel très symboliquement il attribue précisément le même âge. En revanche, un thème attendu est très peu présent chez Defoe : le regard initial sur l'« île du Désespoir », où le naufragé s'attend soit à périr de faim, soit à être dévoré par des bêtes féroces, se nuance certes au fil du séjour de touches plus positives, mais cette île n'est jamais un Éden ; c'est un lieu d'épreuves où la survie est conquise par le travail et la conversion par la souffrance et la pénitence, un enfer devenu purgatoire, mais pas un paradis terrestre.

Extrêmement présent dans *L'Ermite* – bien que le discours religieux de Quarll ne comporte pas de renvoi textuel aux Écritures, à la différence de celui de Robinson –, l'intertexte biblique y fait l'objet d'un traitement complètement différent. La référence à la Genèse y est explicite, comme l'identité adamique du héros. Le Solitaire, qui « juge sa présente situation être celle d'Adam avant sa chute », assure « n'avoir point de place pour les désirs, si ce n'est la perpétuation de toutes choses dans leur état présent »⁴⁹. Il n'en rappelle pas moins que le premier homme, bien que possesseur du monde, se sentait incomplet sans la compagne que Dieu lui façonna ; préoccupation tout à fait étrangère au héros de Defoe, qui attend d'avoir retrouvé l'Angleterre pour se marier. Inversement, en opposition à l'île démunie et austère de Robinson, celle de Quarll est d'emblée donnée pour paradisiaque par l'« éditeur » dans son poème liminaire :

Il me semble avec lui partager les bosquets de l'*Éden*, et nul autre paradis ne s'offre à mes souhaits vagabonds ; ici point d'*ambition* en clinquant équipage, ni d'*envie* foulant aux pieds pauvreté ou modestie, ni d'intrusions de l'*avarice* et de l'*orgueil* hautain, et les reproches du *remords* ne troublent point son paisible sommeil⁵⁰.

Le bonheur insulaire se définit donc d'abord négativement, par la suppression de tout ce qui rend la vie sociale insupportable. Véritable anti-société, ce « second jardin d'Éden » surpasse même le premier, puisqu'il ne comporte « ni fruit interdit, ni femmes pour induire l'homme en tentation »⁵¹. À la différence de l'île de Robinson, qui n'est pas un Éden, puisque le travail y est la condition de la survie, « ici pousse naturellement ce pour quoi en Europe il

49 « *In this most blessed State he thinks himself as Adam before his Fall, having no Room for Wishes, only that every Thing may continue in its present Condition* » (p. 220).

50 « *Methinks I with him share of Eden's Grove, /And wish no better Paradise to rove; /Here's not Ambition with her gaudy Train, /Nor Envy trampling down the Poor or Mean, /Nor Avarice nor haughty Pride invade, /Nor can Remorse his slumb'ring Nights upbraid* » (p. IX).

51 « [...] *I tell you this is a second Garden of Eden, only here's no forbidden Fruit, nor Women to tempt a Man* » (p. 16).

nous faut labourer, cultiver et souffrir⁵² ». Assuré d'être nourri en tout temps par la Providence, bénéficiant dans un âge avancé au contact de la nature d'une forme anticipée de la « Grande Santé » nietzschéenne, ayant opté de surcroît pour la nudité adamique (p. 174), l'Ermite échappe à la loi du besoin et à l'obsession accumulative du héros de Defoe. La dimension « coloniale » et la parabole économique précapitaliste à la Defoe sont donc éliminées. Il y a bien un aménagement limité de l'île, mais toujours en accord avec la nature, sans chercher à la contraindre, encore moins à la transformer. Cette relation non productiviste et non accumulative avec l'environnement, qu'on pourrait qualifier, au risque de l'anachronisme, de pré-écologique, affleure particulièrement dans la description de la demeure du Solitaire (p. 4-10), dont l'architecture traduit une conception harmonique de la relation entre la nature et l'homme. Elle est faite de berceaux de verdure entrelacés dont les branches ont pris racine dans le sol, à la manière des palétuviers ; l'ameublement est végétal, comme le tapis d'herbe sèche au sol, et la vaisselle est faite de coquillages :

À supposer, dis-je, que cela soit l'œuvre de sauvages, ceux-ci l'emportent de loin sur nos artisans les plus expérimentés ; en ce lieu se donnait à voir une ordonnance que ne contraignaient point les règles de l'art, ainsi qu'une architecture accomplie qui ne devait rien à l'habileté de l'artiste, puisque seuls la Nature et le Temps avaient pu les porter à une telle perfection⁵³.

La synthèse miraculeuse de la nature et de l'art qui frappe tant Dorrington, lequel ignore encore si l'île est ou non peuplée, puisqu'il vient de débarquer, peut évoquer à la fois ces premiers temps de la société humaine que Rousseau appellera « l'âge des cabanes »⁵⁴ et le mythe de « la maison d'Adam au Paradis » dont les historiens de l'architecture ont fait l'histoire⁵⁵. Mais on observe la même fusion de la spontanéité naturelle et de l'ordre humanisé dans certains décors de l'île dont pourtant l'apparente artialisation ne doit rien à l'intervention humaine : la nature seule est à l'origine des merveilles hydrauliques de la fontaine, des sculptures qui ornent son bassin, des harmonieux concerts de la grotte aux échos, des jardins enchantés que nul n'a plantés, des visions fantastiques de tours de Babel et de villes en ruines... La Nature, ou la Surnature ? C'est la

52 « [...] here naturally grows what in Europe we plough, till and labour hard for » (p. 26).

53 « [...] if these, said I, be the Works of Savages, they far exceed our expert Artists; there regularity appear'd unconfine'd to the Rules of Art, and compleat Architecture without the Craft of the Artist, Nature and Time only being capable to bring them to that Perfection » (p. 6).

54 Voir la seconde partie du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, dans *Œuvres complètes*, éd. Bernard Gagnebin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1964, p. 167 sq.

55 Voir Joseph Rykwert, *La Maison d'Adam au Paradis*, trad. Lucienne Lotringer, Paris, Éditions du Seuil, 1976.

sacralité du lieu, image du Paradis terrestre, mais aussi, est-il suggéré, avant-goût « des joies célestes dont jouissent véritablement les bienheureux⁵⁶ », qui justifie cette fusion de catégories en principe antinomiques. À la fois Paradis terrestre et Paradis céleste, cet « innocent jardin de la vie » qu'est l'île⁵⁷ restitue l'union originaire de l'homme et de la Création rompue par le Péché:

[...] ne dites-vous pas fréquemment, si un homme est adonné à quelque vice, que c'est sa nature, alors que c'est l'effet et le fruit de sa corruption? Ainsi la Nature, qui présida à la grande origine de toutes choses à la Création, est à présent tenue responsable par de vils misérables de toutes leurs iniquités; si l'homme était demeuré dans son premier et naturel état d'innocence, la Nature aurait également poursuivi en sa faveur son originelle complaisance; nous pouvons aujourd'hui nous croire fort heureux si vient nous soutenir dans nos travaux cette même bénédiction qui, avant la chute de l'homme, répandait sur lui le repos et le plaisir⁵⁸.

D'où l'élimination du travail, malédiction imputable au péché originel – l'Ermite à proprement parler ne travaille jamais, il recueille la b n volence de la nature – et l'assimilation de cette dernière ainsi sacralisée à la Providence divine, dans une perspective anthropocentriste et finaliste, car « les œuvres admirables de la nature [...] furent toutes destinées à l'usage et au plaisir de l'homme⁵⁹ ». D'où aussi une sorte d'immobilisation du temps biologique – l'âge est sans prise sur le Solitaire, qui se targue même d'avoir rajeuni depuis son naufrage cinquante ans plus tôt (p. 17) – ou encore le choix de la nudité comme restitution de l'état paradisiaque, selon une thématique souvent présente dans les utopies, de *La Terre australe connue* de Gabriel de Foigny au « Quatrième Voyage » de *Gulliver* de Swift. Toutefois Longueville innove par rapport à toutes les traditions antérieures en liant fortement tous les thèmes associés à la représentation de l'univers pr lapsaire :  d nisme, adamisme, providentialisme, anthropocentrisme, finalisme, ceci en s'appuyant, sans toutefois le citer, sur le passage de la Genèse (Gen., I, 26-28) où Dieu accorde à Adam la souveraineté sur tous les êtres de la terre, de la mer et du ciel. S'étant d pouill  accidentellement

56 « [...] *the celestial Joys the blessed do possess in Heaven* » (p. 40).

57 « [...] *this innocent Garden of Life* » (p. 32).

58 « [...] *don't you frequently say, if a Man is addicted to any Vice, that it is his Nature, when it is the Effect and Fruit of his Corruption? So Nature, who attended the great Origine of all things at the Creation, is now, by vile Wretches, deem'd in fault for all their Wickedness; had Man remain'd in his first and natural State of Innocence, Nature would also have continued her original Indulgence over him; we may now think ourselves very happy, if that Blessing attend our Labour, which, before the Fall of Man, did flow on him, accompanied with Ease and Pleasure* » (p. 27).

59 « [...] *the wonderful Works of Nature, which, said he, were all intended for the Use and Pleasure of Man* » (p. 32-33).

de ses vêtements pour transporter plus aisément les racines dont il se nourrit, Quarll constate avec surprise que les singes de l'île, agressifs jusque-là, le traitent avec une crainte révérencielle dont il cherche la cause :

Ce doit être un reste de cette déférence que la nature inculque à tous les animaux envers ce chef-d'œuvre fort noble et parfait de la création qu'on appelle l'*Homme*, lequel, apparaissant maintenant dans l'état où il fut d'abord créé et n'étant point déguisé sous des vêtements, recouvre un peu de ce respect dont il fut destitué par sa fatale transgression⁶⁰.

158

« Roi des animaux » au sein du Paradis terrestre par droit naturel et divin à la fois, Adam n'est-il pas aussi le prototype du monarque et le fondateur des dynasties légitimes ? C'est en gros la thèse de l'ouvrage posthume de Sir Robert Filmer, *Patriarcha, or the Natural Power of Kings* (1680), à laquelle Locke opposa, dans les deux *Traité du gouvernement civil*, la doctrine contractualiste d'une monarchie fondée sur la délégation des souverainetés individuelles⁶¹. Ces deux conceptions du pouvoir monarchique, l'une absolutiste et héréditaire, l'autre constitutionnelle et parlementariste, correspondent en gros à celles des deux grands partis, les Tories et les Whigs, qui dominent la vie politique britannique à partir de la fin du xvii^e siècle.

On s'étonnera peut-être de les voir mentionnés à propos d'un genre, la robinsonnade, qui semble exclure par principe le débat politique ; pourtant, même dans la solitude de l'île du bout du monde, loin des sociétés complexes de l'Europe, une réflexion sur l'exercice du pouvoir, la légitimité, l'usurpation, n'a rien d'exceptionnel. Il semble même que ces préoccupations soient indissociables des origines du roman de l'île déserte, puisqu'on les trouve dans *Robinson Crusoe*, ou bien avant dans certaines utopies insulaires comme *The Isle of Pines* de Henry Neville (1668). Le thème de la monarchie adamique exercée sur des animaux, faute de sujets humains dans l'île, est bien présent chez Defoe : en une petite scène auto-parodique, Robinson se représente dans ses fonctions de « roi » de l'île, accompagné de sa petite cour formée de son chien, son chat, son perroquet ; mais sa souveraineté prend une tout autre consistance dans le second volume, lorsque, après son retour en Angleterre, il décide de revenir dans son île désormais peuplée, devenue une sorte de colonie personnelle, afin de régler les conflits survenus entre temps parmi ses sujets.

60 « No, it must be a Remnant of that Awe, intail'd by Nature upon all Animals, to that most noble and compleat Masterpiece of the Creation call'd Man, which now appearing in the State he was first created in, and undistinguish'd by Cloaths, renews a Smatch of that Respect he has forfeited by his fatal Transgression, which ever since oblig'dhim to hide the Beauty of his Fabrick under a gaudy Disguise [...] » (p. 174).

61 Voir Frank Lessay, *Le Débat Locke-Filmer, avec la traduction de Patriarcha et du premier Traité sur le gouvernement civil*, Paris, PUF, 1998.

Or, chez Quarll, la nature purement édénique de l'île exclut une évolution vers un peuplement et par conséquent un accès à un pouvoir monarchique véritable, qui s'exercerait sur des sujets humains, non sur des animaux. L'entrée dans l'Histoire est incompatible avec la perfection paradisiaque. Un rêve, ou plutôt un cauchemar, lui montre ce qu'il adviendrait si, exauçant son vœu imprudent de mettre fin à sa solitude, le Ciel y amenait de nouveaux habitants : dans l'île bientôt peuplée et colonisée, un gouverneur viendrait lever des impôts, exiger des droits d'occupation, et finalement expulser le premier occupant (p. 209). Cette histoire hypothétique de l'île après peuplement, un peu semblable à celle dépeinte dans le second volume de *Robinson Crusoé*, en diffère cependant en ce qu'elle ne permet nullement au Solitaire de donner consistance à son fantasme monarchique, qu'il en est réduit à exercer, de façon quelque peu dérisoire, sur les deux espèces de singes de l'île.

On pourrait voir là – et ce serait une première interprétation possible du roman – le signe d'une incapacité à incarner le retour à l'Éden autrement que sur le mode d'une rêverie régressive incompatible avec l'état social. Recréer l'Éden, c'est se condamner à l'absolue solitude. Pas de compagnie féminine et donc pas de perspective de récréation de l'histoire humaine dans cet Éden sans péché et donc sans Ève, et du reste un poème moral inséré invite en termes assez crus à l'abstinence (« Ne gaspillez point votre vigueur ou votre substance avec les femmes⁶² »), ce qui pourrait justifier l'insertion en contre-épreuve du second livre relatant les mésaventures passées du séducteur polygame. Pas non plus de réintégration de l'Ermite à la société, ainsi qu'il en aurait eu la possibilité. Pourquoi, à la différence de Robinson, a-t-il refusé ce retour ? Malgré le « mépris du monde » dont il fait parade, malgré le bonheur incomparable dont il se targue, probablement pas par véritable goût de la solitude : elle lui pèse jusqu'à la tentation du suicide, et la frustration lui inspire des comportements étranges, on l'a vu. Mais la solitude est la condition de sa souveraineté sur l'espace de l'île, puisqu'elle le soustrait à la concurrence : il y est roi, fût-ce d'animaux, puisqu'il y est seul, dans un lieu d'exil imaginairement et peut-être mensongèrement transformé en paradis. Dans la typologie de Marthe Robert⁶³, Quarll se situerait du côté de l'« enfant trouvé » qui s'invente un royaume imaginaire, alors que Crusoé relèverait plutôt du modèle du « bâtard » qui choisit d'affronter le monde pour « s'élever par entreprise », ce qui le contraint à renoncer à la solitude pour renouer avec autrui.

Toutefois le livre supporte également une autre interprétation, sans doute plus conforme au projet conscient de l'auteur. « Roi des animaux », Quarll intervient

62 « *Waste not your Vigor or Substance on Women, lest Weakness and Want be your Reward* » (p. 31).

63 Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972, p. 131-233.

surtout pour apaiser les conflits, à la façon d'un arbitre supérieur, entre les deux populations de singes rivales, qu'il compare aux « querelles frivoles et quelquefois injustes qui s'élèvent parmi les princes⁶⁴ ». De quelles « querelles » peut-il s'agir ? Les quarante dernières pages du roman – qui cesse d'en être un, tant le souci élémentaire de vraisemblance est oublié – sont pleines de songes, de visions, d'apparitions, semées de dates également, d'autant plus surprenantes du reste que le héros est censé avoir perdu le décompte du temps calendaire. Elles pourraient justifier une lecture allégorique généralisée⁶⁵, déplaçant au genre émergent de la robinsonnade, à travers une réécriture distancée et parfois ironique de l'œuvre de Defoe, une satire politique d'actualité empruntée à un autre modèle, celui des *Voyages de Gulliver*, autre fiction insulaire. La toile de fond historique, celle du devenir politique de l'Angleterre des années 1680-1727, incite à voir dans les affrontements des singes ceux des Whigs et des Tories, ou des partisans des Stuarts et de ceux de Guillaume d'Orange, puis de la dynastie de Hanovre. Les dates permettent généralement de décrypter les allusions : la Glorieuse Révolution de 1689 (p. 230), l'Acte d'Union de 1707 entre l'Angleterre et l'Écosse (p. 256), la prophétie survenue en 1713 annonçant pour l'année suivante – 1714, date de l'avènement de George I^{er} de Hanovre – une lignée glorieuse de souverains (p. 262). Cette hypothèse, qui explique bon nombre des apparentes bizarreries du récit, pourrait aussi justifier sa publication : on ne peut exclure que ce livre ait été écrit à l'occasion de l'avènement de George II de Hanovre, survenu en 1727.

La lecture allégorique, qui transpose la fiction de l'île déserte dans l'histoire britannique, permet de résoudre au moins rhétoriquement la tension entre l'action sur le réel au sein de la société et la rêverie de retour à l'Éden imposant une solitude « heureuse » en réalité insupportable à celui qui la vit. La prophétie finale annonçant la fin prochaine de toutes les divisions au sein de la Grande-Bretagne (p. 264), le tableau contemplé en rêve d'une terre réconciliée (inspiré d'Isaïe, XI, 6), où cohabitent le loup, le lion et l'agneau (p. 243), relèvent certes des conventions des textes encomiastiques rédigés à l'occasion des couronnements et autres occasions de réjouissances publiques ; ces visions d'avenir lumineux, appliquées à une Grande-Bretagne transformée par la monarchie nouvelle dont on s'apprête à fêter l'avènement, n'en reviennent pas moins à projeter l'image glorieuse de l'insularité édénique sur la réalité sociale britannique future, donc à réunir deux espaces antinomiques. On peut supposer que, s'il venait à se réaliser un jour, ce programme d'utopie concrète rendrait sans objet la solitude de l'Ermite et lui permettrait d'accomplir ce retour à la société auquel tout Robinson aspire.

64 « [...] the frivolous, and often unjust Quarrels that arise among Princes » (p. 210).

65 L'île est donc assimilable à ces « îles-allégorèmes » analysées par Frank Lestringant. Voir Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 318.

TROISIÈME PARTIE

L'île, théâtre de l'Histoire

LA CRÈTE ÉPIQUE :
LA FRANCIADE ET LA TRADITION DES ISOLARII

Phillip John Usher

La Franciade (1572) de Pierre de Ronsard est le récit d'un *homo viator*: Francus, fils d'Hector, rescapé de Troie et « tige » des rois de France, quitte Buthrote en Épire (l'actuelle Albanie) où il a grandi auprès de sa mère Andromaque et de son oncle Hélénius pour poursuivre son destin en parcourant le monde¹. Or ce voyageur interrompt son voyage pour rester un long moment en Crète. Cinquième île de la mer Méditerranée en superficie, la Crète fut, de 1204 à 1699 – et donc à l'époque où Ronsard rédige son texte – vénitienne. Les premiers lecteurs de *La Franciade*, sans doute plus nombreux qu'on ne le pense, devaient connaître la Crète grâce à sa présence dans de nombreux ouvrages, à commencer par les *isolarii*². En effet, l'année même de la parution de la première édition du « long poème » de Ronsard, Simon Galignani et Girolamo Porro publiaient à Venise *Les Îles les plus célèbres du monde (L'Isola piu famosa del mondo)* de Thomaso Porcacchi. Je voudrais, dans les pages qui suivent, examiner si et comment *La Franciade*, dont les trois derniers livres se déroulent dans un cadre crétois, fonctionne par moments comme un insulaire³.

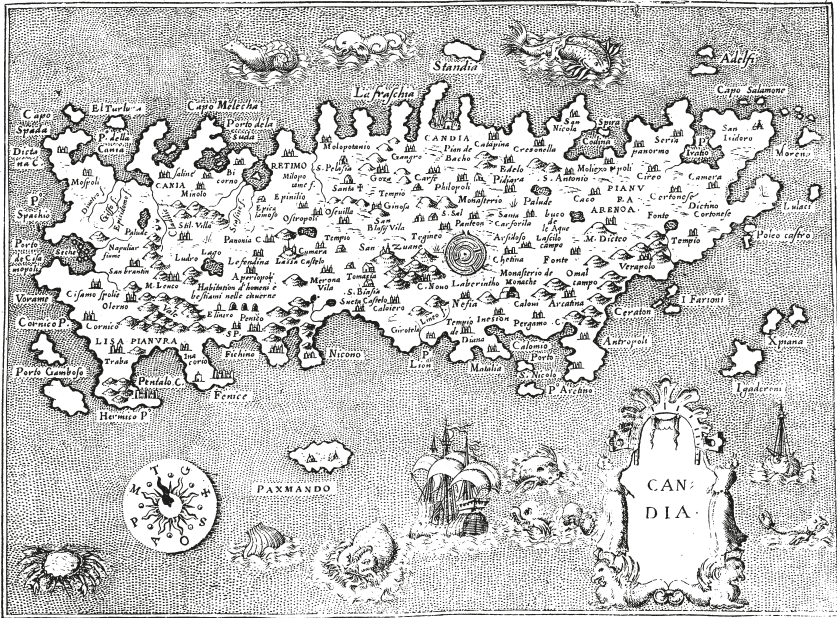
Pour entrer en matière, ouvrons le livre de Porcacchi pour relire les pages consacrées à la Crète, appelée *Candia* au XVI^e siècle⁴. Il suffit de regarder la gravure (fig. 1) pour se rendre compte que l'on se trouve ici au carrefour de plusieurs

1 Je cite l'édition suivante : Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. Paul Laumonier, Paris, Nizet, t. XVI (*La Franciade*), 1983. Pour une présentation générale du « long poème » de Ronsard, voir mon Introduction dans Pierre de Ronsard, *The Franciad*, éd. et trad. Phillip John Usher, New York, AMS Press, 2010, p. xv-lxiii.

2 Je ne reviendrai pas ici sur le prétendu échec de *La Franciade*, thèse remise en cause depuis quelques années. À ce sujet, voir Jean-Claude Ternaux, « *La Franciade* de Ronsard : échec ou réussite ? », *Revue des amis de Ronsard*, 13, 2000, p. 117-35. Voir aussi Phillip John Usher, *Epic Arts in Renaissance France*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 120-159.

3 Je m'inspire bien entendu de Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, et de Georges Tolia, « *Isolarii*, Fifteenth to Seventeenth Century », dans David Woodward (dir.), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, t. 1, 2007, p. 263-284.

4 Thomaso Porcacchi, *L'Isola piu famosa del mondo*, Venetia, Simon Galignani e Girolamo Porro, 1572.



1. « La Crète », dans *L'isole piu famose del mondo descritte da Thomaso Porcacchi da Castiglione [...] e intagliate da Girolamo Porro*, Venetia, Simon Galignani e Girolamo Porro, 1576, p. 16 © Columbia University Rare Book and Manuscript Library, New York



2. Le labyrinthe. Détail de la fig. 1

traditions : la grande précision du littoral nous rapproche des portulans, ces cartes de navigations utilisées notamment par les marins pour se repérer⁵ ; certains détails, notamment le labyrinthe du Minotaure (fig. 2), mettent en exergue la topographie mythologique de l'île ; la présence de nombreux monstres marins, y compris un crabe (en bas à gauche) et un drôle d'escargot (en haut), anime la mer environnante, comme pour en représenter l'inquiétante étrangeté et les éventuels

5 Pour cette tradition, voir Monique de la Roncière et Michel Mollat du Jourdin, *Les Portulans. Cartes marines du XIII^e au XVII^e siècle*, Paris, Nathan, 1984.

dangers de la navigation⁶. Le grand nombre de toponymes, le long des côtes, mais aussi à l'intérieur de l'île, rappelle aussi la contemporanéité de cette île : c'est une île qu'on peut cartographier, qu'on pourrait éventuellement visiter. La *Candia* de Porcacchi est « réelle » et « visitable », mais simultanément mythique et mythologique. Le texte va également dans le même sens. La description commence non pas par les détails géographiques, mais par l'affirmation suivante : la Crète est « célèbre de par les vers et les histoires des anciens poètes grecs et latins » (« *famosa per li uersi & per le fauole de gli antichi Poeti Greci & Latini*⁷ »). Nous sommes donc, immédiatement, du côté de la littérature : la Crète de Porcacchi est d'abord l'île mise en vers par les auteurs antiques. Pourtant, tout de suite après, Porcacchi s'intéresse à la superficie concrète de l'île en comparant ses dimensions selon Pline, Apollodore et plusieurs auteurs du xvi^e siècle. Les regards mythologique et empirique se complètent pour faire de *Candia* une île qui, suivant la définition de Frank Lestringant, est « parfaitement délimitée et isolée sur la carte des océans [et qui] enclôt, bien mieux qu'un quelconque lieu-dit de terre ferme, le micro-récit déposé en elle⁸ ». Mon propos dans le présent chapitre consistera à voir ce qu'a de crétois ce que Ronsard « dépose » en Crète. La question s'impose d'autant plus que, d'une façon générale, on a tendance à voir dans la Crète de *La Franciade* un lieu insulaire sans doute, une île ayant statut d'île peut-être, mais une île quelconque. Mais qu'y a-t-il de crétois dans l'île des trois derniers livres de *La Franciade*? Pour réfléchir sur ces questions, je m'intéresserai d'abord à la différence entre la Crète virgilienne et la Crète ronsardienne ; ensuite, je discuterai du géant Phovère qui serait plus crétois qu'on ne le pense généralement.

VIRGILE, PORCACCHI, RONSARD

Puisque l'*Énéide* est le modèle le plus important de *La Franciade*, il est normal de se demander d'abord en quoi la Crète de Ronsard est déjà dans l'épopée virgilienne⁹. Nous verrons que le « micro-récit » de Virgile est bien différent. Voici comment la Crète fait son apparition dans le texte virgilien. Après une brève escale sur l'île de Thrace, appelée « terre scélérate » (« *scelerata terra* »),

6 Pour le sens des monstres marins sur les cartes de cette époque, voir Joseph Nigg, *Sea Monsters. A Voyage Around the World's Most Beguiling Map*, Chicago, University of Chicago Press, 2013, et surtout Chet Van Duzer, *Sea Monsters on Medieval and Renaissance Maps*, London, The British Library, 2013.

7 Porcacchi, *L'isole piu famose del mondo*, op. cit., p. 16.

8 Frank Lestringant, « L'insulaire de Rabelais ou la fiction en archipel (pour une lecture topographique du *Quart Livre*) », dans Jean Céard et Jean-Claude Margolin (dir.), *Études rabelaisiennes*, XXI, « Rabelais en son demi-millénaire », 1988, p. 249-274, ici p. 249.

9 À propos des sources de Ronsard dans *La Franciade*, voir mon Introduction, déjà citée, p. LI-LIII.

Énée et les siens repartent vers le large et arrivent à Délos où l'oracle (Apollon) s'adresse ainsi aux Troyens¹⁰ :

*Dardanidae duri, quae vos a stirpe parentum
prima tulit tellus, eadem vos ubere laeto
accipiet reduces. Antiquam exquirite matrem.
Hic domus Aeneae cunctis dominabitur oris
et nati natorum et qui nascentur ab illis¹¹.*

166

Selon l'oracle donc, la terre sur laquelle Énée doit mettre le cap n'est évoquée que sous cette forme ludique : « Cherchez la mère antique ! » (« *Antiquam exquirite matrem !* »). C'est une énigme qu'Anchise, le père d'Énée, se donnera la tâche d'interpréter : « Écoutez, ô princes » (« *Audite, o proceres* », commence-t-il, cette terre originale, cette mère antique, c'est la Crète, l'« île de Jupiter [...] [qui] s'étend au milieu de la mer »¹²). C'est là, explique-t-il, que les Troyens retrouveront « le berceau de notre race » (« *gentis cunabula nostrae*¹³ »). Anchise précise également que c'est une île où l'on habite dans « cent villes puissantes » (« *centum urbes [...] magnas*¹⁴ »), rappelant ainsi la célèbre définition homérique selon laquelle la Crète est « *ἐκατόμπολις*¹⁵ », détail cité également par Porcacchi dans son *isolario*¹⁶. Pour arriver à cette interprétation, Anchise a pensé à Cybèle (cette Grande Mère phrygienne dont il croit entendre l'écho dans l'appel à visiter l'*antiquam matrem*) et à Teucros¹⁷. Pourtant, Anchise s'est trompé sur le sens de l'oracle, ce dont les Troyens ne se rendent compte qu'une fois sur l'île. La mère antique, ce n'était pas la Crète. Peu après l'arrivée d'Énée et des siens en Crète, « il vint une peste » (« *venit [...] lues* ») qui infecte les corps et détruit les arbres¹⁸. À ce moment, Énée s'endort et fait un rêve prophétique :

*mutandae sedes. non haec tibi litora suasit
Delius aut Cretae iussit considerare Apollo.*

10 Virgile, *Énéide*, III, 60. Je cite d'après les éditions suivantes : *Aeneid*, éd. et trad. Henry Rushton Fairclough, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, coll. « Loeb Classical Library », 2002 ; et *Énéide*, trad. Jacques Perret, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991.

11 « Durs descendants de Dardanus, la terre qui première vous porta, aux origines de vos pères, la même, en son sein fécond, accueillera votre retour. *Cherchez la mère antique*. Là-bas, la maison d'Énée dominera sur tous les rivages, et les fils de vos fils et ceux qui naîtront d'eux » (Virgile, *Énéide*, III, 94-98 ; je souligne).

12 *Ibid.*, III, 104.

13 *Ibid.*, III, 105.

14 *Ibid.*, III, 106.

15 Homère, *Illiade*, II, 649. Je cite d'après *The Iliad*, éd. et trad. August Taber Murray, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, coll. « Loeb Classical Library », 1976-1978.

16 Porcacchi, *L'isole piu famose del mondo*, op. cit., p. 17.

17 Virgile, *Énéide*, III, 107-108.

18 *Ibid.*, III, 138.

*est locus, Hesperiam Grai cognomine dicunt,
 terra antiqua, potens armis atque ubere glabrae;
 Oenotri coluere viri; nunc fama minores
 Italiam dixisse ducis de nomine gentem.
 hae nobis propriae sedes, hinc Dardanus ortus
 Iasiusque pater, genus a quo principe nostrum*¹⁹.

La terre originale, ce n'est donc pas la Crète, mais l'Hespérie, à savoir l'Italie. Troublé par l'apparition des Pénates, Énée se lève et discute avec son père qui recherche une nouvelle interprétation de l'oracle. Cette fois-ci, Anchise reconnaît tout de suite « notre double origine et nos deux ancêtres » (« *prolem ambiguum geminosque parentis*²⁰ ») et se souvient qu'en effet Cassandre avait bel et bien nommé l'Hespérie. Le père d'Énée conclut ainsi : « de ses présages, suivons le meilleur parti » (« *moniti meliora sequamur*²¹ »). Aussi Énée et les siens quittent-ils la Crète pour ne plus jamais y retourner. L'enthousiasme des Troyens pour la Crète n'était donc qu'une erreur et leur escale qu'une errance, suite et fin d'une série d'escales erronées. Chez Virgile, l'île crétoise est donc synonyme d'erreur. Le micro-récrit crétois de Virgile, c'est l'histoire d'un échec herméneutique qui coïncide avec un espace « pestilentiel », c'est un « contr'espace » qui s'oppose à l'Hespérie, la vraie « mère antique »²².

Or, si Ronsard s'inspire de *La Franciade* pour de nombreux éléments de son texte, en ce qui concerne la Crète il prend ses distances. Francus et ses compagnons de mésaventure n'arrivent pas en Crète à la suite d'une énigme mal comprise. *A priori*, l'île n'est pas une erreur même si l'arrivée des Troyens est pour ainsi dire fortuite. Voici comment Francus et les siens arrivent en Crète :

Leurs pieds n'estoient à peine en la nacelle
 Que le courroux d'une vague cruelle
 Les fit par force au rivage approcher,

19 « Il faut quitter ces demeures. L'Apollon de Délos ne t'a pas dirigé vers ces rives et ne t'a pas ordonné de t'établir en Crète. Il est un lieu – les Grecs le nomment Hespérie –, terre antique, puissante par ses armes et par la fécondité de sa glèbe ; les Œnotres l'ont habité ; on dit que par la suite cette nation a pris d'un de ses chefs et porte maintenant le nom d'Italie. Là sont nos propres demeures, de là est issu Dardanus et le grand Iasius, ancêtre de notre race » (*ibid.*, III, 161-168).

20 *Ibid.*, III, 180.

21 *Ibid.*, III, 188.

22 Nous empruntons cette idée de « contr'espace » à Michel Foucault, *Le Corps utopique, Les Hétérotopies*, Paris, Nouvelles éditions Lignes, 2009. Voir aussi Phillip John Usher, « On ne vit pas dans un espace neutre : pour une lecture hétérotopologique de Jérusalem au XVI^e siècle », dans Dominique de Courcelles (dir.), *Parcourir le monde, les voyages d'Orient*, Paris, École des chartes, 2013, p. 89-103.

Et leur bateau froissa contre un rocher,
 Rocher qui dur, espineux & sauvage
 De son grand dos remparoit le rivage,
 Ayant du vent tousjours le chef batu,
 Les pieds du flot aboiant & tortu²³.

On lit ensuite ceci : le « Demon qui preside à la vie / [...] leur fit naitre une envie / De s'attacher à ces rochers bossus²⁴ ». Les naufragés grimpent donc « contre la roche²⁵ » en se blessant les ongles des orteils ; ils se déchirent « les longues peaux des doigts²⁶ », mais ils finissent par monter « par les cailloux [...] au haut du bord²⁷ ». Exténués par tant d'efforts, ils s'affalent sur la plage et s'endorment. Peu de temps après, les voyageurs sont accueillis par le prince Dicée. Or, le prince Dicée est, nous dit Ronsard, un « Corybant qui la justice aimoit²⁸ », à savoir un prêtre de la déesse Cybèle. Pour être précis, il faudrait rappeler que Ronsard – comme Virgile avant lui – confond ici corybantes et curètes, mais ne nous attardons pas sur ce détail. L'essentiel est que Francus est accueilli lors de son arrivée en Crète par un prince qui est, du fait d'être corybante ou curète, intimement associé à l'île. C'est également le cas chez Porcacchi qui – l'année même où paraît *La Franciade* – écrit ceci : « Cette île prit des noms différents selon les époques : les curètes la baptisèrent d'abord *Creta* » (« *Fu quest'Isola diuersi tempi diuersamente nominata : & principalmente fu dette Creta da Cureti*²⁹ »). C'est-à-dire que, dans l'*isolario* de Porcacchi, la Crète s'appelle ainsi précisément parce qu'y vivent les « curetes », y compris donc le prêtre de *La Franciade*. Francus arrive donc bel et bien en Crète et il y est accueilli par une catégorie de Crétois responsable du nom même de l'île. Ensuite, le poète fait dire ceci au prince Dicée, belle « réponse » au texte virgilien :

Vous ne pressez une terre étrangere.
 C'est, ô Troyens, vostre ancienne mere,
 Crete, dont Teucre autrefois est issu,
 De qui le nom pour tiltre avez receu :
 Encore Ida la montagne troyenne
 S'esleve icy, la demeure ancienne
 De vos aieux, & pource ostez du cueur

23 Ronsard, *La Franciade*, II, 325-332.

24 *Ibid.*, II, 233-235.

25 *Ibid.*, II, 338.

26 *Ibid.*, II, 347.

27 *Ibid.*, II, 352.

28 *Ibid.*, II, 472.

29 Porcacchi, *L'Isola piu famosa del mondo*, p. 17.

Comme assurez le soupçon & la peur,
Et desormais rappelez l'esperance,
Surgis au lieu qui fut vostre naissance³⁰.

Ronsard reprend donc l'expression *antiqua mater* de Virgile, mais la fait prononcer non pas par l'oracle délien comme énigme, mais par ce prince proprement crétois. Ronsard supprime l'erreur pour associer étroitement la Crète aux aïeux de Francus. Dans *La Franciade*, l'« ancienne mère », c'est bien la Crète et non l'Hespérie. Selon Ronsard, Anchise avait donc raison. Aucun rêve prophétique ne viendra corriger le prince Dicée, comme ce fut le cas chez Virgile. Jamais Dardanus ne se substituera à Teucros. Ronsard aurait pu inventer un Dardanus français, originaire de Paris, ou alors proclamer *ex nihilo* que Dardanus lui-même était en fait originaire de Paris, ce qui aurait permis d'imiter la circularité virgilienne et de motiver le départ de Francus, mais il n'en fit rien. On voit donc que la Crète de Ronsard n'est plus synonyme d'erreur. La présence des Troyens y est motivée et justifiée. L'île est définie par l'hospitalité du corybante, non pas par la « peste » ou par « l'erreur³¹ ». Ce n'est plus un « contr'espace », mais un espace qui correspond de près à la description que l'on en trouve dans l'insulaire de Porcacchi.

LE GÉANT CRÉTOIS

Si la Crète n'est plus cet espace oppositionnel qu'elle est chez Virgile, c'est aussi parce que Francus y vaincra l'affreux géant Phovère. Il y aurait beaucoup à dire au sujet de ce géant et de ce combat, mais je me concentrerai ici uniquement sur ce que ce géant a de crétois. En règle générale, la critique rapproche Phovère de Polyphème, pour au moins deux raisons tout à fait justes. D'abord, Phovère est dit appartenir à « la race de Neptune³² ». Il est ainsi un parent de Polyphème, lui-même fils de Neptune et de la nymphe Thoosa. Ensuite, un moment en particulier du combat – « Francus luy jette en l'œil droit une pointe³³ » – rappelle le célèbre geste d'Ulysse à l'encontre de Polyphème, qu'Homère raconte ainsi : « Ils soulèvent le pieu [d'olivier] : dans le coin de son œil, ils en fichent la pointe³⁴ ». Pourtant, en plus des indices plus ou moins directs permettant de rattacher Phovère à Polyphème, le poème nous fournit un lien généalogique

30 Ronsard, *La Franciade*, II, 617-626.

31 J'ai étudié d'autres aspects de cette transformation, y compris la différence entre les textes homériques et ronsardien, dans « *Non haec litora suasit Apollo* : la Crète dans *La Franciade* de Ronsard », *Revue des amis de Ronsard*, 22, 2009, p. 65-89.

32 Ronsard, *La Franciade*, II, 1022.

33 *Ibid.*, II, 1401.

34 Homère, *Odyssée*, trad. Victor Bérard, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 203.

plus certain et pourtant rarement étudié – et qui fait de Phovère un géant très précisément crétois. C'est Phovère lui-même qui, avant le combat, évoque l'un de ses aïeux, un certain Talée, dans les vers suivants :

En moy *ne* soit la mort renouvelée
De mon ayeul le superbe Talée,
Qu'une Médée, en sauvant des dangers
Je *ne* scay quels pirates estrangers
Ensorcela d'un magique murmure.
Ce *n'est pas* moy qui des charmes a cure
Ne qui me laisse aux paroles piper :
Le fer tranchant ne me scauroit couper,
Ny Jupiter tuer de son tonnerre.
S'il regne au ciel, je regne en ceste terre³⁵.

170

Si Phovère fait allusion à cet aïeul, c'est certes plus pour marquer sa différence d'avec lui que pour s'en vanter. L'héritage est, pour ainsi dire, douteux : Phovère souhaite *ne pas* ressembler à ce Talos, devenu sous la plume de Ronsard et pour la rime, Talée. Rien que dans la partie de ce petit extrait où Phovère dit ne pas vouloir être à son tour une victime de la sorcière de Colchide, on compte quatre formes négatives. Par ailleurs, Talée n'est évoqué ici que dans une énumération ; Phovère se dit invulnérable : ni les paroles qui « pipent », ni le fer qui coupe, ni le tonnerre de Jupiter ne le blessera.

Tout ce développement sert principalement à préparer un vers où le géant annonce qu'il « regne en ceste terre », c'est-à-dire en Crète. Une note de l'édition posthume de 1587 précise que « [ce] conte est dedans le quatriesme livre des Argonautes d'Apollonius Rhodius³⁶ ». C'est loin d'être la seule fois où Ronsard s'inspire de ce texte qui est, après l'*Énéide*, l'un des intertextes les plus importants de tout le poème. Il convient de revenir au texte d'Apollonius à la fois pour peser ce que Ronsard lui doit et pour voir si le poème grec peut nous aider à mieux cerner Phovère comme personnage crétois. Dans *La Franciade*, Talée est qualifié de « superbe » et il est désigné surtout comme celui qui se laisse ensorceler par Médée. Un premier constat est que *La Franciade* passe sous silence certaines des caractéristiques majeures de Talos, dont certaines d'ailleurs auraient convenu parfaitement à son descendant, le géant ronsardien. Chez Apollonius, Talos fait son apparition au moment où les Argonautes s'apprentent à gagner la Crète. Voici comment Apollonius décrit celui qui garde l'île :

35 Ronsard, *La Franciade*, II, 1145-1154 (je souligne).

36 *Ibid.*, éd. cit., p. 153, n. 1.

On se préparait à gagner la Crète, qui surpasse par sa grandeur toutes les autres îles, lorsqu'un géant redoutable, lançant du haut d'un rocher des pierres énormes, les empêcha d'y aborder : c'était l'invincible Talos³⁷.

Le poète fournit ensuite un supplément d'information pour expliquer à quelle « race » appartient le géant et comment il devint le gardien de la Crète :

[Talos était] un de ces hommes que le siècle d'airain vit naître du sein des arbres les plus durs et qui, seul de cette race féroce, vécut dans l'âge suivant parmi les demi-dieux. Jupiter l'avait donné à Europe pour veiller à la garde de l'île, et chaque jour il en faisait trois fois le tour. Son corps, fabriqué de l'airain le plus dur, était invulnérable, à l'exception d'une veine cachée près du talon à laquelle était attachée sa vie³⁸.

Dans les *Argonautiques*, Talos joue donc un rôle décisif, celui du *dernier obstacle* : une fois ce géant abattu, les Argonautes atteindront à un statut proprement héroïque. Et s'il est cet obstacle, c'est parce que Talos est un ultime survivant de l'âge de bronze d'Hésiode, âge qui précède celui des héros³⁹. C'est un géant différent de Polyphème à plusieurs égards, à commencer par ses motivations. Polyphème dévore les compagnons d'Ulysse par rage et en faisant fi de l'autorité de Zeus. Seul son appétit semble le motiver : « à le voir dévorer, on eût dit un lion, nourrisson des montagnes ; entrailles, viandes, moelle, os, il ne laisse rien⁴⁰ ». À l'opposé de Polyphème, Talos garde l'île de Crète – du moins dans la tradition du mythe que reprend Apollonius – pour ce même Zeus. Revenant à *La Franciade*, on voit toute la pertinence des *Argonautiques* : Phovère hérite directement du corps de celui qu'il appelle son « ayeul » et que la victoire de Francus dépend intimement de cet héritage. *La Franciade* rappelle par deux fois l'existence d'une veine cachée près du talon. La première fois, c'est le prince Dicée qui avertit Francus de son existence pour le conseiller ainsi :

Si de fortune, hoste troyen, les cieus
De ce meschant te font victorieux,
Et qu'à tes pieds tu l'abates à terre,

37 Apollonius de Rhodes, *L'Expédition des Argonautes, ou la Conquête de la toison d'or*, trad. J. J. A. Caussin, Paris, Moutardier, 1796, p. 389.

38 *Ibid.*, p. 390.

39 Pour cette lecture de Talos, voir Richard L. Hunter, *The Argonautica of Apollonius: Literary Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 155, p. 166-67.

40 Homère, *Odyssée*, trad. cit., p. 199. Pour aller plus loin, il serait important de tenir compte également du Polyphème de la tradition pastorale. Pour commencer, voir Edward W. Spofford, « Theocritus and Polyphemus », *The American Journal of Philology*, 90/1, janvier 1969, p. 22-35 ; et Vayos Liapis, « "Polyphemus" throbbing "podes": Theocritus, *Idyll* 11.70-71 », *Phoenix*, 63, 2009, p. 156-161.

Tranche luy tost la veine qui luy serre
Le mol talon : de telle place sort,
Non d'autre lieu, la cause de sa mort⁴¹.

La seconde fois, c'est le narrateur qui évoque comment Francus, après qu'il a terrassé le géant, se rappelle :

Que le trespas de ce cruel felon
Estoit enclos aux veines du talon.
Pource il se tourne, & promptement assene
L'endroit certain où tressailloit la veine.
Du fer poignant coup sur coup la chercha,
Et veine & vie ensemble luy trencha⁴².

172

Dans son édition critique, Paul Laumonier explique que « Phovère est vulnérable au talon *comme Achille*⁴³ ». Certes, Achille *aussi* était vulnérable au talon parce que c'est par celui-ci que le tint Thétis le plongeant dans le Styx⁴⁴. Mais ce rapprochement entre Phovère et le héros de la guerre de Troie tend à effacer le caractère proprement gigantesque – et proprement crétois – de Phovère ainsi que la généalogie explicite proposée par Ronsard.

Pour conclure, arrêtons-nous sur une gravure de la *Cosmographie de Levant* d'André Thevet représentant l'arrivée en Crète d'un navire venant de Marseille (fig. 3). Elle s'accompagne de la description suivante :

Aucuns de ladite Nauire prindrent terre, à fin d'auoir eaue, pain, & cher, pour leur argent : à quoy ne fussent seulement refusans les Candiens [*i.e.* les Crétois], mais ces gens rustiques & barbares se vindrent getter sur ceus qui auoient prins terre, & commencerent les assaillir à coups de flesches, de sorte qu'ils en tuerent & blesserent plusieurs⁴⁵.

L'attitude agressive des Crétois vis-à-vis des marins français est à l'opposé de l'hospitalité qu'offre le prince Dicée aux rescapés de Troie. Pour Thevet, les Crétois seraient des « gens de mauvais esprit, adonnez à toute decepcion &

41 Ronsard, *La Franciade*, II, 1223-1228.

42 *Ibid.*, II, 1447-1452.

43 *Ibid.*, éd. cit., p. 157, n. 2 (je souligne).

44 Dans l'état actuel des recherches, il est impossible de préciser s'il existe un lien génético-textuel éventuel entre l'Achille homérique et le Talos d'Apollonius. Voir par exemple Ingrid E. Holmberg, « Μῆτις and Gender in Apollonius Rhodius's *Argonautica* », *Transactions of the American Philological Association*, 128, 1998, p. 135-159, en particulier p. 155, n. 58.

45 André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, Jan de Tournes et Guillaume Gazeau, 1556, p. 38.



3. André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, Jan de Tournes et Guillaume Gazeau, 1556, p. 39 (DR)

meschanseté, menans une tresmeschante & du tout desploree façon de vivre⁴⁶ ». Francus, en apercevant le prince Dicée, craignait-il ces mêmes hommes du xvi^e siècle qui, selon Thevet, prenaient d'assaut les Français arrivant de Marseille? Pour Thevet, la cruauté des habitants est moins innée qu'elle n'est le reflet d'une situation toute concrète. À l'époque de la guerre de Troie, les Cyclades relevaient économiquement de la Crète, et celle-ci, une fédération d'une centaine de villes, était une île puissante⁴⁷; pour les contemporains de Ronsard, en revanche, la Crète n'était qu'un satellite de Venise. Or, explique Thevet, les Crétois « sont tellement serfs aus Veniciens, qu'ils ne possèdent ne

⁴⁶ *Ibid.*, p. 39.

⁴⁷ Voir Paul Faure, *La Grèce au temps de la guerre de Troie. 1250 av. J.-C.*, Paris, Hachette, 2004, p. 43-45.

jouissent sinon de ce qui leur est de grace concédé par lesdis Signeurs⁴⁸ ». Aussi peut-on imputer leur grand désir de liberté à une situation dont le corollaire logique est une certaine hostilité à l'égard de ceux qui arrivent d'ailleurs. La Crète de *La Franciade* n'est pas la Crète de Thevet, mais elle y répond peut-être : grâce au corybante et à l'absence de Vénitiens, l'île est accueillante ; grâce à Phovère, qui garde l'île, Francus peut devenir proprement un héros. La critique a tendance à minimiser l'importance de l'escale crétoise, à y voir un « échec du voyage⁴⁹ ». Certes, Ronsard ne termina jamais son texte, mais on n'en voit pas moins que le « micro-récit » que Ronsard « dépose » en Crète dépend intimement ce que les lecteurs de l'époque pouvaient « savoir » ou « penser » de cette île. *La Franciade*, à sa façon, est aussi un *isolario*.

48 Thevet, *Cosmographie de Levant*, *op. cit.*, p. 39.

49 Voir par exemple François Rouget, « Sans plus partir de France : Ronsard et l'écriture du voyage », *Romanic Review*, 94/1-2, 2003, p. 185-205, et notamment p. 196-197.

SOUVERAINETÉS INTERMITTENTES : L'ÎLE DES FAISANS ET LA PERMÉABILITÉ DE LA FRONTIÈRE FRANCO-ESPAGNOLE

Amy Graves Monroe

Le cérémonial de l'Ancien Régime puise dans l'île la source d'une figure de la souveraineté. Le pouvoir monarchique, qui s'efface en raison de sa propre évidence, se rend d'emblée lisible lorsqu'il se défait momentanément des liens qui l'attachent. Lorsque Louis le Grand reconquiert les plaisirs de son « isle enchantée » dans les jardins de Versailles en 1664, il renouvelle le geste de Charles IX, qui a aussi fait la brillante conquête d'un étang de jardin cent ans plus tôt à Fontainebleau en 1563. Tout comme Robinson Crusoe dont Derrida médite la solitude insulaire¹, Louis XIV n'est jamais aussi absolu qu'au moment même où il assume le rôle d'un captif ensorcelé qui rompt l'enchantement d'Alcine. La première modernité est peuplée de souverains qui s'isolent pour faire une impression symbolique ; la géographie insulaire est une pensée politique². *L'Utopie* (1516) de Thomas More, la Bensalem de *La Nouvelle Atlantide* (1627) de Francis Bacon et *L'Isle des hermaphrodites* (1605) de Thomas Artus multiplient les façons dont le politique s'exprime dans l'imaginaire de l'époque. L'île miniaturise le monde et délimite un espace où peuvent s'écrire, de façon raisonnée, les modalités du pouvoir. Il s'agit donc d'une pratique de la souveraineté qui investit et désinvestit de signification une parcelle de terre afin de ménager l'expérience affective de la préséance³.

À la frontière franco-espagnole, l'île des Faisans offre l'exemple d'une souveraineté purement cérémoniale, où le pouvoir se pratique dans un espace limitrophe et perméable. Elle est, aujourd'hui encore, un condominium qui fait alterner tous les six mois la souveraineté entre la France et l'Espagne. Cet arrangement institutionnalise l'appartenance ambiguë d'une île fluviale au milieu de la Bidassoa, une fluidité qui, au cours de l'Ancien Régime, a été

1 Jacques Derrida, *Séminaire. La bête et le souverain*, Paris, Galilée, 2008-2009, 2 vol.

2 Le problème politique de la souveraineté, tel qu'il est posé par l'île, ne se limite certes pas à l'époque de la première modernité, comme l'a montré Stewart Williams, « Virtually Impossible. Deleuze and Derrida on the Political Problem of Islands (and Island Studies) », *Island Studies Journal*, 7/2, 2012, p. 215-234.

3 Il s'agit de mettre l'accent sur la souveraineté fondée sur le territoire sans pour autant écarter la souveraineté qui repose sur l'assujettissement des personnes.

régulièrement exploitée pour les cérémonies et les négociations politiques. Puisque l'île au milieu de la rivière évoque un lien durable, mais aussi une séparation radicale, elle est le terrain vide du pur partage et de la neutralité déserte. Le fait que l'île des Faisans demeure inhabitée nous offre l'occasion de sonder, sans confusion possible, la question du territoire – aucun sujet n'existe à se disputer entre royaumes, et l'absence de subalternes à dominer écarte la nécessité d'un moment constitutif de la souveraineté contractuelle.

176

Dans cette étude, il s'agira de faire voir le modèle insulaire où la domination s'opère dans une aire géographique qui vient à être occupée par un geste extensif. L'expérience de cette extension constitue un événement du pouvoir, car elle est soigneusement ménagée pour mobiliser l'imaginaire symbolique et spatio-temporel de façon temporaire. De la rive viennent les agents du pouvoir, ainsi que les bateaux et les structures architecturales occasionnelles destinées à marquer le moment. Les performances cérémonielles, culinaires, musicales, artistiques et militaires commémorent les gestes et encadrent une expérience sensorielle liée à la circonstance éphémère. Comme le dit Tom Conley à propos de la conception deleuzienne de l'île déserte, il s'agit du rapport que le lieu entretient avec les sens et l'imagination⁴.

L'île des Faisans s'ouvre par conséquent à la signification qui peut lui être attribuée selon la volonté d'occuper et de peupler l'espace de l'îlot. Le terrain est habité suivant la situation politique et désigné selon sa fonction, comme en témoignent les noms multiples donnés à l'île selon les circonstances. Elle est appelée l'île de l'Hôpital, en raison de sa situation à proximité d'un hospice Saint-Jacques (1135) au point de départ du *camino del norte*. Elle porte le nom d'île des Faisans selon la tradition espagnole à l'époque de l'échange de François I^{er} contre ses fils et au moment du passage d'Élisabeth de Valois pour rejoindre la cour lors de l'entrevue de Bayonne. Elle est connue comme l'île de la Paix ou l'île de la Conférence, à cause des négociations du traité des Pyrénées menées par Mazarin en 1659. Quel que soit son nom, l'île est le site par excellence de l'échange de princesses et de rencontres princières : en 1469, Louis XI et Henri IV de Castille s'entretiennent au bord de la Bidassoa et, en 1660, Louis XIV et Philippe IV se rencontrent à leur tour sur l'île, cette fois entourés des décors somptueux préparés par Vélasquez. Une passerelle pour les princesses s'ouvre quatre fois grâce à l'île. Les échanges s'opèrent dans une géographie politique de la dynastie : en 1530, Éléonore d'Autriche arrive (en compagnie des fils royaux rançonnés) pour épouser François I^{er}, et en 1615, un

4 Tom Conley, « The Desert Island », dans Ian Buchanan et Lamberg Gregg (dir.), *Deleuze and Space*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2005, p. 207-219, ici p. 209.

extravagant échange simultané d'Anne d'Autriche et d'Élisabeth de France se fait sur la Bidassoa. En 1660, Louis XIV y rencontre l'infante Marie-Thérèse quelques jours avant leur mariage à Saint-Jean-de-Luz⁵ et c'est sur la Bidassoa que Charles II d'Espagne vient chercher Marie-Louise d'Orléans en 1679⁶.

Au cours de la suite de contacts orchestrés, les couches successives de la mémoire politique se posent. La spécificité de l'île des Faisans est d'être à la fois « île » et « frontière ». Le terrain de l'île interrompt la frontière fluviale entre les deux royaumes et établit un genre de brèche qui sépare les terres. La frontière se dilate et peut dès lors accommoder deux modalités géopolitiques de façon simultanée. Dans le retour répété à la Bidassoa par les deux pays voisins, Daniel Nordman a vu « un lieu de mémoire » qui transforme l'espace en territoire et qui construit la frontière à partir de la rencontre réitérée⁷. Nous irons plus loin encore, car les cérémonies qui investissent l'île de signification laissent voir les composants essentiels de l'événement de la présence.

Le type de secours que l'île fluviale peut apporter au symbolisme monarchique devient évident lors de l'entrevue de Bayonne en 1565⁸. La figure de l'île donne une forme concise et abrégée aux gestes du pouvoir et sert de lieu pour abriter, voire refouler, les ambiguïtés de la souveraineté. Élisabeth de Valois, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, arrive à la Bidassoa comme femme d'Espagne. Lorsque la reine d'Espagne traverse la frontière entre son pays d'adoption et son pays natal, elle franchit la rivière au niveau d'une île qui, comme elle, incarne le contrat conjugal et dynastique. Lorsque Charles IX et sa cour conduisent Élisabeth jusqu'à la ville de Bayonne par la route de Saint-Jean-de-Luz, la délégation des Valois navigue à travers un archipel du pouvoir⁹. Les allées et venues du roi de France, ainsi que les soins employés pour marquer chaque escale du voyage, mettent en évidence la présence royale qui transforme le terrain afin d'en réaffirmer la possession. Le circuit qui s'y dessine accompli en microcosme ce que le grand voyage du tour royal était

5 Hubert Delpont, *Parade pour une infante. Le périple nuptial de Louis XIV à travers le Midi de la France (1659-1660)*, Narrosse, Éditions d'Albret, 2007.

6 Marie-Louise d'Orléans est fille de Philippe d'Orléans et d'Henriette d'Angleterre.

7 Daniel Nordman, « Des limites d'État aux frontières nationales », dans Pierre Nora (dir.), *Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1984, t. II, p. 35-62, et *Frontières de France. De l'espace au territoire (XVI^e-XIX^e siècle)*, Paris, Gallimard, 1998.

8 Édouard Ducéré, « Charles IX à Bayonne. Recherches historiques sur les fêtes de l'entrevue (1565) », *Bulletin de la société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, 1888, p. 205-268 et 1889, p. 4-120, est d'un précieux secours, ainsi que les documents réunis et commentés par Victor E. Graham et William McAllister Johnson (éd.), *The Royal Tour of France by Charles IX and Catherine de Medici. Festivals and Entries*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1979.

9 Pour l'itinéraire de la cour et l'interprétation historique et culturelle du voyage, voir l'indispensable ouvrage de Jean Boutier, Alain Dewerpe et Daniel Nordman, *Un tour de France royal. Le voyage de Charles IX (1564-1566)*, Paris, Aubier, 1984.

censé accomplir à l'échelle du royaume entier. En revanche, les quarante-quatre jours passés proches de la frontière espagnole sont pourtant assez particuliers, car une deuxième tête couronnée y est reçue par la cour de France. Le pas-de-deux des déplacements du roi de France d'une part et de la reine d'Espagne de l'autre est un haut point tant esthétique que diplomatique, un événement dont la rareté intensifie la valeur symbolique de chaque geste.

178



1. [Jacques-Nicolas Belin (1703-1772)]. « Carte des environs de Bayonne et les Costes jusqu'à Fontarabie » (1764), Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Cartes et plans, GE DD-2987 (1497) © BnF

Les trois fêtes de Bayonne s'échelonnent sur l'ensemble du séjour royal dans la région qui offre une géographie propre à former un archipel d'escaliers parmi les rivières et les ports (fig. 1¹⁰) et donc font sens lorsqu'elles sont considérées comme une série cohérente. L'origine du périple à la Bidassoa n'est que la première démarche solennelle d'un parcours orchestré. Le protocole de l'escorte d'Élisabeth à travers la rivière indique un rapport au territoire qui est distinct pour chaque personnage. Les déplacements des Grands illustrent les enjeux de la souveraineté – les rôles des Valois sont répartis sur les parties du territoire. Élisabeth et Henri peuvent traverser et retraverser la frontière, et les deux enfants Valois profitent le plus de la perméabilité de la frontière au niveau de l'île des Faisans. La reine-mère, quant à elle, semble pouvoir avancer jusqu'à la Bidassoa pour accueillir sa fille sur une barge ornementée. Les témoignages suggèrent un mouvement d'enthousiasme maternel chez une reine qui n'avait pas vu sa fille depuis plus de cinq ans. Au retour d'Élisabeth en Espagne, Catherine avance plus loin dans le territoire, accompagnant sa fille jusqu'à Irun sur l'autre rive espagnole. Ce sont les déplacements de Charles IX lui-même qui rencontrent les plus grandes contraintes et sont par conséquent les plus circonscrits. Le souvenir des malheurs de François I^{er} a dû venir à l'esprit. Les tensions sont lisibles dans l'hésitation qui se rencontre dans les documents : est-ce que Charles IX s'arrête au bord de la rivière à Hendaye pour attendre que sa sœur débarque ? ou bien, comme nous le dit Abel Jouan, est-ce que le roi s'engage dans la Bidassoa pour la rencontrer¹¹ ? Cette hésitation témoigne du statut incertain de l'île des Faisans, et des risques que court un souverain qui sort de son territoire. L'ambiguïté de l'appartenance de l'île est la condition de la souplesse de la frontière et, accessoirement, devient la source des possibilités de rapprochement – mais elle nous oblige à reconnaître la qualité provisoire de la souveraineté.

10 Le plan date d'une période postérieure au détournement de l'Adour.

11 *Un tour de France royal, op. cit.*, p. 102-103. Les auteurs insistent d'abord sur la circonspection avec laquelle un roi quitterait volontairement ses terres – du fait, surtout de l'histoire de François I^{er} à l'endroit même, avant de revenir en détail sur l'existence pénible du témoignage d'Abel Jouan qui place Charles IX dans la barque. L'essentiel, pour les auteurs, est que Charles IX n'a pas franchi le fleuve. Mais ce fait ne nous dit rien de définitif sur le statut de l'île des Faisans dans l'esprit du souverain et de sa cour, bien au contraire.

Les déplacements de la cour en s'approchant de la Bidassoa
lors de l'entrevue de Bayonne en 1565 (adapté de Jean Boutier, Alain Dewerpe et
Daniel Nordman, *Un tour de France royal. Le voyage de Charles IX*)

	13 juin	14 juin	15 juin
Bayonne			
Saint-Jean-de-Luz	■ ○	■ ○ ↓↑ ↓↑ ↑ ↑	↑ ↑ ↑ ↑
Hendaye		↓↑ ↓↑ ↑ ↑	↑ ↑ ↑ ↑ ■ ○ + ◆
La Bidassoa		↓↑? ↓↑ ↑ ↑	
Irun		↑ ↑ + ◆	
	2 juillet	3 juillet	4 juillet
Bayonne	■ ○ + ◆ ↓ ↓ ↓ ↓		
Saint-Jean-de-Luz		■ ○ + ◆ ↓↑ ↓ ↓ ↓ ↓	■ ↑
La Bidassoa		↓ ↓	↑
Irun		↓ ↓ ↓	○ + ◆ ↓ ↓

■ Charles IX ○ Catherine de Médicis + Henri II ◆ Élisabeth de Valois

180

Les cours de France et d'Espagne, qui sont venues pour l'entrevue, se déplacent à Saint-Jean-de-Luz, après avoir pris une collation sous la feuillée sur la rive française de l'Île des Faisans (l'île elle-même était beaucoup trop petite pour accueillir tant d'invités). L'escale à Saint-Jean-de-Luz s'effectue afin de mieux préparer une entrée splendide le lendemain à Bayonne par le chemin du territoire qui longe les îles fluviales de l'Adour¹². En somme, l'itinéraire file la métaphore du pouvoir dans une extension fluide qui s'étend vers l'Atlantique. Une configuration similaire à celle de la Bidassoa se retrouve sur les bords de l'Adour – non seulement dans les îles sablonneuses qui émergent du fleuve dans un archipel, mais aussi dans l'esthétique de la fête nautique qui était la spécialité de la reine-mère. Catherine de Médicis donne une fête sur l'eau qui reprend sciemment les éléments de la grande fête de l'année précédente à Fontainebleau en 1564, et les festivités semblent emprunter certains détails stylistiques à la fête, moins bien connue des historiens, donnée à Chenonceaux en 1563¹³.

12 Voir aussi Nicolas Russell et Hélène Visentin (dir.), *French Ceremonial Entries in the Sixteenth Century. Event, Image, Text*, Toronto, Center for Reformation and Renaissance Studies, 2007, et James Ronald Mulryne, Maria Inés Aliverti et Anna-Maria Testaverde (dir.), *Ceremonial Entries in Early Modern Europe. The Iconography of Power*, Farnham/Burlington (VT), Ashgate, 2015.

13 Pour un regard sur les fêtes de la cour de Charles IX dans leur ensemble, voir Robert J. Knecht, « Water Festivals of the Reign of Charles IX of France », dans Margaret Shewring (dir.), *Waterborne Pageants and Festivities in the Renaissance. Essays in Honor of J. R. Mulryne*, Farnham/Burlington (VT), Ashgate, 2013, p. 67-77.

Voici le spectacle de l'État : l'expérience de la préséance est celle de la magnificence¹⁴, et puise dans le symbolisme de l'île et de la naumachie. Les espaces liminaires dans les fêtes bucoliques forment la transition entre le monde réel et le monde transformé¹⁵. L'effet d'un monde de fantaisie est redoublé par l'air féérique de l'eau et de la végétation. Les trois volets principaux de la fête de Bayonne se répartissent sur une petite semaine. La première « magnificence » était un tournoi des nations, la seconde l'assaut d'un château enchanté et la troisième une fête nautique extravagante sur l'île d'Aiguemeau sur l'Adour en amont de Bayonne, avec des bêtes marines et une grande barque dotée d'un décor de château flottant qui transporte les hôtes vers un somptueux repas (voir fig. 3). L'île d'Aiguemeau¹⁶ devient alors le lieu d'un royaume idéal, que l'on peuple pour mieux faire le tableau du royaume de rêve. À la différence de l'île des Faisans, qui sert à rendre la frontière française perméable et donc suffisamment élastique pour servir de fonction diplomatique, l'île sur l'Adour permet l'élaboration d'une souveraineté idéale dont le pouvoir éthéré se libère des contraintes politiques convenues.

Les grandes magnificences alternent avec des moments diplomatiques, tels que la remise de la Toison d'Or à Charles IX par le duc d'Albe ou les discussions du problème religieux. Elles s'accompagnent aussi de moments de divertissement moins grandioses comme comédies allégoriques, pièces de théâtre et morceaux de musique. Les gestes de la cour sont accompagnés par une stricte observance religieuse afin de recevoir convenablement la délégation du roi Très-Catholique. Les fêtes religieuses du mois de juin 1565 – la Pentecôte, la Trinité, la Fête-Dieu, et la Saint-Jean – donnent un certain rythme aux festivités, car elles s'intercalent entre les fêtes de cour données à Bayonne. C'est un lieu commun de la critique de remarquer que la fête de Fontainebleau de 1564 a lieu au moment du Carnaval. Cependant, à chaque escale du voyage de la cour à travers la France, le calendrier religieux est plus important que l'on a tendance à l'admettre, et pour des raisons plus profondes et probantes que la ribote qu'autorise le Carnaval. Les fêtes religieuses ont dû donner à une cour itinérante un sens de l'ordre et ont offert une expérience de la majesté – à l'instar des fêtes et des danses, des poèmes et des

14 Roy Strong, *Art and Power. Renaissance Festivals 1450-1650*, Woodbridge, Boydell Press, 1984, p. 42-62 et 98-109.

15 Meredith Martin, *Dairy Queens. The Politics of Pastoral Architecture from Catherine de Medici to Marie Antoinette*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2011.

16 Un mot sur l'île de l'Adour dont il peut s'agir – l'île d'Aiguemeau apparaît dans les témoignages, mais il est possible que l'on parle de Lahonce ou encore il s'agirait d'une certaine île de Rol. Il s'avère impossible de le déterminer avec certitude, car le caractère sablonneux des îles de l'Adour était bien connu, et bien des îles ont dû tout simplement disparaître lors du détournement de l'embouchure de l'Adour en 1578.

chants, des pièces de théâtre et des perspectives peintes. Les célébrations profanes et religieuses se font écho et se répondent sur le plan thématique. Le spectacle de la souveraineté est donc aussi un spectacle religieux : à la Pentecôte, Charles IX touche les écrouelles, non seulement de ses propres sujets français, mais aussi des Espagnols venus recevoir la guérison de leur mal¹⁷. Le contact avec ces étrangers venus vers lui est un contact physique, politique et géographique tout à la fois, et la reconnaissance de la majesté du souverain français fait un immense plaisir à une cour qui cherche à exprimer la légitimité d'un jeune roi.

182



2. Antoine Caron, *La Fête de Bayonne, 24 juin 1565*, craie noire, crayon et encre brune avec rehauts de blanc sur papier, New York, Pierpont Morgan Library, inv. 1955.7
© The Morgan Library & Museum/Art Resource, NY/Scala, Florence

Le luxe et l'éclat, que la présence de Charles IX donne à la procession locale de la Fête-Dieu¹⁸, prêtent aussi une signification spéciale au nom que la région elle-même donne à la Saint-Jean : « Fête du sacre ». Les feux de joie de la Saint-Jean¹⁹ étaient bien évidemment importants pour la région proche de Saint-Jean-de-Luz –, mais c'est la présence du roi qui autorise qu'on avance le moment traditionnel de l'allumage des feux afin de marquer, par le même geste, la fin de la fête sur l'île de l'Adour. Visible depuis la barque luxueusement aménagée qui ramenait les hôtes à Bayonne, la lumière des torches a dû donner à l'île et

17 Éd. Ducéré, « Charles IX à Bayonne », art. cit., 1888, p. 253-254.

18 *Ibid.*, 1889, p. 9-12.

19 *Ibid.*, 1889, p. 27-29.

aux bords de la rivière un air de fantaisie. Il est difficile de majorer l'importance des transports lors du grand voyage de Charles IX, qui atteignent une immense valeur significative lors des entrées royales et les fêtes²⁰. C'est bien le cas de la fête sur l'Adour, car c'est la barque décorée qui transporte les hôtes jusqu'à l'île qui bouge, tandis que le tableau du spectacle reste stable, comme un panorama devant lequel on passe (fig. 2). Il y a une baleine artificielle que l'on harponne, remplie de vin qui coule dans la rivière, des Sirènes et des tortues, et tout cela pour entourer l'île de la fantaisie et embarquer les spectateurs dans un voyage onirique²¹. Le tout s'inspire des réalités économiques et sociales de la région (Bayonne est alors la première ville de la chasse à la baleine, une activité en pleine croissance), mais les motifs sont retravaillés pour en faire un paysage utopique (fig. 3)²². Sur l'île d'Aiguemeau, une table octogonale est abritée par une feuillée et par une immense structure octogonale bâtie pour l'occasion, où l'on accède par une allée d'arbres. La qualité éphémère de l'installation suggère la nature du pouvoir que l'on tente de projeter : occuper et peupler l'espace pour cultiver une connexion mythique avec le territoire. La préséance naît dans la volonté du souverain, qui est radicalement libre et que l'on ne saurait obliger de façon permanente. L'événement de la préséance est une expérience affective que procure la particularité géographique de l'île.

À l'état naturel, le vide de l'île des Faisans ou de l'île dans l'Adour semble présenter une ouverture béante où peut se déployer sans effort le geste souverain. Mais à plusieurs reprises, un combat symbolique s'avère la condition nécessaire de l'occupation de l'espace et nous rappelle l'autonomie de l'île. C'est compliqué d'être un souverain sans sujets. L'île déserte résiste. Dans les fictions festives de la cour, la mise en scène de la (re)conquête de l'île, ainsi que l'artifice employé dans les performances diplomatiques qui les accompagnent, constituent la réponse que la volonté du pouvoir donne à l'obstination de la terre insulaire. L'île dépeuplée met à nu le problème de la souveraineté qui se fonde sur une étendue géographique. Cette vérité est au cœur du grand tour royal de Charles IX, se manifestant principalement dans une angoisse qui se cache derrière la pompe. En occupant le territoire progressivement – élargissant métaphoriquement l'île de

20 Les transports sur les fleuves reçoivent beaucoup d'attention, comme nous l'a rappelé Richard Cooper, « French Renaissance Water Festivals in the Sixteenth Century », dans Margaret Shewring (dir.), *Waterborne Pageants and Festivities*, op. cit., p. 9-36, ici p. 13.

21 R. J. Knecht, « Water Festivals of the Reign of Charles IX of France », art. cit., p. 71-76, et Éd. Ducéré, « Charles IX à Bayonne », art. cit., 1889, p. 23-26.

22 Sur les tapisseries des Valois, ainsi que sur les magnificences qui figurent sur plusieurs d'entre elles, la bibliographie est ample, nous signalons juste Frances Yates, *The Valois Tapestries*, London, The Warburg Institute, 1959 ; Robert J. Knecht, *Catherine de Medici*, London/New York, Longman, 1998 ; Pascal-François Bertrand, « A New Method of Interpreting the Valois Tapestries, through a History of Catherine de Médicis », *Studies in the Decorative Arts*, 14/1, automne-hiver 2006-2007, p. 27-52.

France au fur et à mesure que la cour se déplace en circuit à travers le royaume —, le roi s'assure de ses terres. Cependant, l'incertitude qui plane sur l'efficacité de cette entreprise appelle le secours d'une réaffirmation du rapport primitif entre le roi et son sujet. Par conséquent, les déplacements de la cour de Charles IX visent à multiplier les moments de contact pour que le peuple confirme son obéissance. L'entrée royale est une cérémonie qui, de façon explicite, reconnaît l'assujettissement et oblige les habitants à pratiquer la servitude volontaire. Les villes, sur le chemin du grand tour de France royal, forment un archipel de moments d'assentiment. En somme, la pensée sur la souveraineté, de Bodin aux monarchomaques, mais aussi de Hobbes à Colbert, doit être replacée sur cette toile de fond d'hésitations et de béances dans la pratique du pouvoir. Les fêtes de Versailles, pas plus que les fêtes des Valois, n'échappent aux ambiguïtés de la souveraineté, montrant comment les problèmes de la souveraineté, lors de la première modernité, peuvent s'inscrire dans la géographie insulaire.

184



3. *L'Attaque de la baleine* [*Fête de Bayonne*], tapisserie, Florence, Galerie des Offices © Scala, Florence – avec l'autorisation du Ministero Beni e Att. Culturali e del Turismo

La résistance de l'île à l'incursion se voit dans sa tendance à favoriser le décentrement. La géographie de l'île encourage le voyageur à faire le tour de ses côtes et à rester sur ses lisières²³. Les traversées, les échanges et les conférences sur l'île ne sont pas aussi évidents à exécuter qu'il ne semble²⁴. La possibilité de communication ouverte par l'île des Faisans en 1526 a été compromise et fragilisée par la méfiance qui entourait le moment de l'échange de François I^{er} contre ses fils. Les négociations élaborées, gouvernant tout jusqu'au moindre détail, donnent lieu à un accord où un ponton dans la rivière a été employé afin de remédier au manque de parfaite symétrie de la distance de l'île des deux rives (environ 60 mètres de décalage). Pour rendre plus stables les conditions du retour du souverain français sur ses terres, ce ponton situé juste à côté de l'île des Faisans sert de double dans la Bidassoa. Certains témoignages notent le nombre égal de rameurs installés dans des bateaux qui avancent soigneusement à la même vitesse vers le milieu de la rivière. L'échange est rempli de gestes soigneusement orchestrés.

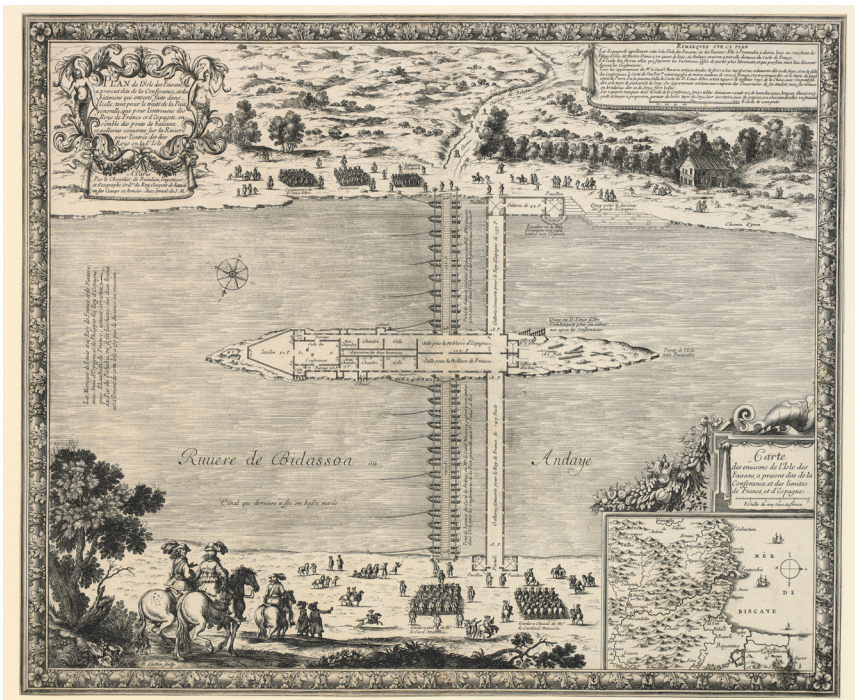
Il en est de même quatre ans plus tard. En 1530, il s'agit d'une nouvelle négociation d'une rançon de plus d'un million d'écus afin de rapatrier les enfants royaux. Les Espagnols comptent et recomptent la somme sur place et les troupes militaires font le vide autour de l'île de peur de l'embuscade. L'arrivée d'Éléonore d'Autriche, pour son mariage avec François I^{er}, était censée souder les deux pays, mais la présence de la princesse espagnole semble faire tout le contraire. La coordination de l'espace de la rivière, les pontons, une épouse espagnole, des écus d'or et les princes du sang ont créé une situation instable. L'île sert de point de référence et d'ancrage à l'échange – une communication entre les deux pays –, mais le besoin d'une construction artificielle se fait sentir pour stabiliser la brèche ouverte par le statut ambigu de l'île.

23 L'île est aussi perméable et fait parfois partie d'un réseau qui invite à passer de terre en terre. Pour un regard sur la « nisologie » et ses particularités, voir Pete Hay, « A Phenomenology of Islands », *Island Studies Journal*, 1/1, mai 2006, p. 19-42.

24 *Exposition commémorative du troisième centenaire du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse 1660-1960*, Saint-Jean-de-Luz, Étape royale, [1960], p. 29-33.



4. [Attribué à Pieter van der Meulen], *L'Échange des princesses Anne d'Autriche et Isabelle de Bourbon sur l'île des Faisans*, 1615, huile sur toile, 1615, Madrid, Real Monasterio de la Encarnación © Index/Bridgeman Images



5. Noël Cochin, « Plan de l'Isle des Faisans a present dite de la Conferance, et des bâtimens qui ont esté faits dans Icelle, tant pour le traité de la Paix generale, que pour l'entreeuë des Roys de France et d'Espagne [...] », Paris, Bibliothèque nationale de France, Recueil Hennin 3948, Réserve Q201 (170)-FT4 © BnF

La qualité métastable de la frontière franco-espagnole est d'autant plus évidente au moment de l'échange des princesses en 1615²⁵. L'aménagement de l'espace pour la cérémonie suggère que le phénomène du ponton au milieu de la Bidassoa n'est pas un hasard. Le tableau de *L'Échange des princesses*, attribué à Pieter van der Meulen, illustre l'extravagance de l'installation construite pour l'occasion et montre la disposition de l'espace dans la Bidassoa (fig. 4). Deux théâtres sont construits au bord de la rivière, et un double ponton sous forme de pavillon richement décoré est placé légèrement en amont de l'île au milieu de la Bidassoa. Installée dans une barque qui part chacune de sa rive respective, chaque princesse était censée avancer à pas égal vers le pavillon flottant et, une fois arrivée, débarquer simultanément pour passer de l'autre côté. En passant, chaque princesse devait saisir la main droite de son homologue et passer outre – un geste que Rubens a mis en scène dans son tableau historique commandé par Marie de Médicis²⁶. L'île sosie que représente le pavillon flottant permet le jumelage des princesses présentées en échange. Les deux parties du pavillon formalisent la dualité symbolisée par l'Île des Faisans à proximité. Le désir d'une parfaite symétrie à cette occasion diplomatique était si impérieux que l'addition par les Espagnols d'une petite décoration en croix sur le haut du pavillon a provoqué un tollé – et les Espagnols ont été obligés de démonter la décoration en raison des insistance réitérées de la contrepartie française²⁷. Puisqu'elle n'est pas juste au milieu de la rivière Bidassoa, l'île des Faisans n'offrait pas la parfaite répartition de l'espace requise. Il fallait donc remédier à ce défaut de la nature. Cela est visible sur le plan de l'île en 1659 – où il est clair que le pont flottant est de 60 pieds plus long du côté français (fig. 5).

Les difficultés à négocier la coextension de deux souverainetés sur une même superficie insulaire sont parfaitement illustrées par la négociation du traité des Pyrénées par Jules Mazarin et Luis de Haro²⁸. Le projet initial d'utiliser l'île qu'occupaient les récollets à Saint-Jean-de-Luz est tombé à l'eau, et l'île des Faisans a été choisie. Cependant, celle-ci ne disposant d'aucune structure pour abriter les négociations, il fallut donc en bâtir une (fig. 5). Deux cents hommes, dont quatre-vingts charpentiers, travaillèrent à préparer un bâtiment d'une parfaite symétrie. Une salle à deux portes, 26 pieds en carré, sert de salle de conférence, avec deux antichambres et deux cabinets, un de chaque côté pour

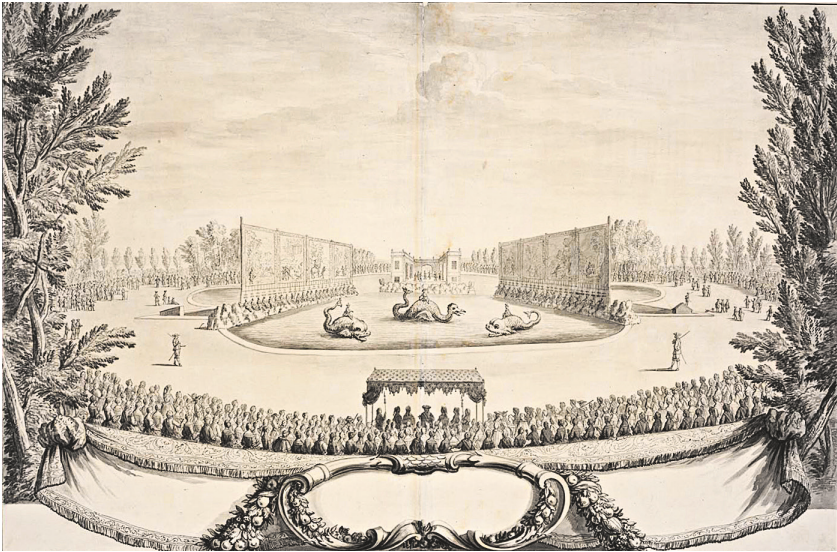
25 Éd. Ducéré, *Un échange de princesses (1615)*, Pau, Vve L. Ribau, 1891.

26 Pierre Paul Rubens, *L'Échange des deux princesses de France et d'Espagne sur la Bidassoa à Hendaye, le 9 novembre 1615*, huile sur toile, Paris, musée du Louvre.

27 Éd. Ducéré, *Un échange de princesses, op. cit.*, p. 24.

28 François Abbadie, *L'île des Faisans et la paix des Pyrénées*, Dax, J. Justère, 1888, et Éd. Ducéré, *Bayonne sous l'Ancien Régime. Le mariage de Louis XIV (1903)*, Marseille, Lafitte Reprints, 1978.

le diplomate en chef. Deux chaises se font face l'une l'autre, au milieu de la salle, positionnées en tangence selon une ligne latérale qui divise la salle en deux. Une barrière traverse le tout, pour séparer les soldats dont on craignait l'antipathie et la méfiance mutuelle. Seuls la salle de Conférence et le jardin sur laquelle elle donne sont communs. Les Espagnols, il semble, étaient plus curieux que les Français, car ils font le tour de l'île avec leurs barques colorées et demandent la visite. Ils viennent aussi au moment des repas (peut-être dans l'espoir qu'il y aurait du jambon de Bayonne?). Pour la rencontre entre les souverains, la structure est rénovée par Vélasquez lui-même. En tout cas, la structure dans son ensemble ressemble à une immense galéasse, une réplique du navire de l'État qui épouse la forme insulaire.



6. Israël Silvestre, « Troisième Journée » des *Plaisirs de l'île enchantée* : « l'Isle d'Alcine, ou paroisoit son Palais enchanté », dessin, Paris, Archives nationales, O1*/3242B1/2
© Archives nationales

Les manœuvres diplomatiques sont la chorégraphie de la souveraineté qui désire s'imposer. L'effet ou l'impression de la magnificence sert de décor à une pulsion politique. L'île est la forme de la souveraineté, mais aussi la dimension du soi royal, un fait intimement compris par le Roi Soleil²⁹. L'excédentaire et le trop-plein sont plus faciles à présenter et à percevoir sur une superficie réduite, et Jean-Marie Apostolides a remarqué le « spectacle de l'abondance » dans la

²⁹ Orest Ranum, « Islands and the Self in a Ludovician Fête », dans David Lee Rubin (dir.), *Sun King. The Ascendancy of French Culture during the Reign of Louis XIV*, Washington/London, The Folger Shakespeare Library/Associated Library Presses, 1992, p. 17-34.

projection de la majesté de Louis XIV aux fêtes de Versailles³⁰. Cependant, à notre sens, le « roi machine » ne produit pas tant l'unité harmonieuse et la sublimation des marchandises³¹ qu'il ne donne naissance à des lieux insulaires dans un jardin archipel. Mais encore une fois, ces îles résistent. Une uniformité évidente fait défaut, car les petits jardins dans le grand sont des signes qui sont à l'origine essentiellement vides et déserts. Ils ne font sens qu'au moment même où ils sont peuplés et occupés, ce qui se fait selon une chronologie de la fête et selon les modalités de la conquête de l'espace spectacle à Versailles. L'espace de la fête est une expression spatio-temporelle qui s'actualise dans une jonction éphémère et ponctuelle. La reconquête de l'île d'Alcine en 1664 met en scène non seulement la reconquête de l'île magique³² par un chevalier de l'Arioste, elle monte en épingle les mêmes difficultés de décentrement que nous avons déjà vues : Louis XIV, assis devant le spectacle pour regarder jouer un acteur, prend sa place, et opère un déplacement du pouvoir (fig. 6). Devant cette île-spectacle, le souverain est un, mais il est aussi deux, selon une logique de la préséance qui ne peut se regarder en face, mais s'aperçoit de biais, grâce à l'effort concerté, de façon intermittente.

30 Jean-Marie Apostolides, *Le Roi machine. Spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Éditions de Minuit, 1981, p. 101-104.

31 *Ibid.*, p. 104-109.

32 Il s'agit de ces « îles allégorèmes » dont parle Frank Lestringant dans *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 318-322.

QUATRIÈME PARTIE

Fictions en archipel

RUKHS, GRIFFONS ET URGS : LES ÎLES AUX MONSTRES VOLANTS, DE MARCO POLO À GABRIEL DE FOIGNY

Thibaut Maus de Rolley

Il est, dans l'imaginaire géographique du Moyen Âge et de la Renaissance, des îles méconnues : ce sont ces îles-nids, servant de repaire à des rapaces géants, qui se dressent aux confins orientaux du monde, dans les eaux de l'océan Indien. D'abord colporté par les voyageurs et romanciers médiévaux, ce motif nourrit aussi l'imagination des cartographes du xvi^e siècle, qui inscrivent ces « îles des Rocs » ou « des griffons » sur leurs globes et leurs mappemondes. On voudrait présenter ici les voies par lesquelles s'est construite et diffusée cette tradition, avec comme terme et point de mire du parcours *La Terre australe connue* de Gabriel de Foigny (1676). Dans ce récit utopique, les Australiens vivent en effet sous la constante menace de monstres volants, les Urgs, qui nichent dans des îles situées aux abords du continent austral. Au-delà d'être une des singularités les plus notables de la Terre australe imaginée par Foigny, les Urgs jouent un rôle capital dans le récit, puisque c'est en luttant à mort avec l'Urg qui l'a capturé après un naufrage que Nicolas Sadeur, le héros, parvient en utopie, et que c'est également sur les ailes d'un Urg, cette fois-ci apprivoisé, que Sadeur s'échappe plus tard de la Terre australe. L'Urg est la créature qui assure le passage du monde connu vers la terre inconnue ; celle qui se trouve là où le voyageur bascule dans le blanc de la carte. En rassemblant les îles aux monstres volants éparées dans les textes et sur les cartes, depuis les récits de voyageurs médiévaux jusqu'à Gabriel de Foigny, notre propos est donc double : il s'agit d'une part de mettre en lumière la fortune cartographique du motif à la Renaissance – un aspect méconnu de cette tradition –, et d'autre part d'éclairer la généalogie, elle aussi peu étudiée, de l'Urg. Car pour insolite qu'il soit, l'Urg n'a rien d'un *hapax* : quand Sadeur approche de la Terre australe, Foigny puise dans un imaginaire insulaire venu de la fiction chevaleresque médiévale comme de rêveries cartographiques plus tardives.

Le chapitre que Marco Polo consacre dans son *Livre des merveilles*, ou *Devisement du Monde* (ca 1298), à ce qu'il nomme « l'yle de Madeigascar » est sans doute le texte qui a contribué de la façon la plus décisive à ancrer dans l'imaginaire géographique occidental l'idée qu'il existerait, dans l'océan Indien, une île abritant des oiseaux géants et carnassiers. Le passage prend place à la toute fin de l'ouvrage, à la suite des chapitres où Marco Polo raconte son long retour vers l'Europe. À ce stade, il n'est plus question des terres réellement parcourues par le Vénitien, mais de celles, situées sur la côte occidentale africaine, qu'il connaît par ouï-dire, sans doute par le biais d'informateurs arabes. Dans ces dernières pages riches en merveilles, Marco Polo présente ainsi, comme en un rapide insulaire, les îles mâle et femelle (chap. 183), l'île de « Scoira » (Socotra, chap. 184), puis l'île de « Madeigascar » (chap. 185), immédiatement suivie par celle de « Zanzibar » (Zanzibar, chap. 186). « Madeigascar » désigne en réalité ici la presque île de Mogadiscio, sur la côte somalienne, et non l'île de Madagascar actuelle, bien plus au sud, qui ne recevra ce nom que plus tard¹. Dans les pages qu'il lui consacre, Marco Polo rapporte avec prudence des témoignages de voyageurs au sujet de rapaces géants, nommés « Rucs » par les habitants de l'île, que l'on dit capables d'emporter des éléphants dans leurs serres². Le voyageur hésite à reconnaître en ces monstres les griffons (« oysiaus grif ») de la tradition occidentale³. « Il dient qu'il ont autres façons que nous ne disons », note-t-il. En effet, d'après ses informateurs, il ne s'agirait pas de créatures hybrides (« il n'ont pas la fourme tele comme nous disons, de demi lyon et de demi oysel »), mais plutôt d'aigles géants, monstrueux seulement par leur taille⁴. Comme l'ont noté depuis longtemps les éditeurs du texte et les spécialistes de mythologie orientale, Marco Polo rapporte là l'ancienne légende arabe, issue de la mythologie indienne et transmise par le monde persan, de l'oiseau Rukh (ou Rokh), que des récits de voyage mentionnent dès le x^e siècle, et que l'on retrouve notamment dans les aventures de Sindbad le Marin intégrées aux *Mille*

1 Sur ce point, voir Marco Polo, *Le Devisement du Monde*, éd. Philippe Ménard et al., Genève, Droz, 2001-2009, t. VI, 2009, p. 178-179, n. 185.

2 Pour tout ce passage, voir *ibid.*, p. 56.

3 Sur la représentation du griffon dans l'Occident médiéval, voir Florence McCulloch, *Medieval Latin and French Bestiaries*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1960, p. 122-123, et Claude-Claire Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1980, p. 148.

4 Comme le note Sandra Sáenz-López Pérez, l'hésitation entre griffon hybride et aigle géant se retrouve sur les enluminures des manuscrits du *Devisement du Monde* : voir « El vuelo de Oriente a Occidente del mítico pájaro Rujj y las transformaciones de su leyenda », *Anales de Historia del Arte*, numéro spécial, « La creación de la imagen en la Edad Media: de la herencia a la renovación », dir. María Victoria Chico et Laura Fernández, 2010, p. 327-344, en particulier p. 339-341.

et une Nuits. Au cours de son deuxième voyage, Sindbad, naufragé sur une île, se fait ainsi emporter par le Rukh en attachant son turban aux pattes de l'oiseau⁵.

On sait que cette légende – et plus précisément ce motif du voyageur ingénieux, qui parvient à se faire transporter par un oiseau géant – arrive en Occident au XII^e siècle⁶. Dans la relation de ses voyages au Proche-Orient (ca 1170), le rabbin espagnol Benjamin de Tudèle parle ainsi de marins voyageant vers la Chine qui ont coutume d'embarquer des peaux de bœufs sur leurs navires. En cas de forte tempête, rapporte-t-il, les marins cousent ces peaux, s'y glissent et se jettent à l'eau. Les « grands aigles appelés griffons » qui rôdent dans les parages – on notera à nouveau l'hésitation entre aigles et griffons – s'en saisissent alors, les prenant pour des proies, et amènent les marins en lieu sûr, pour peu, évidemment, que ceux-ci parviennent ensuite à se débarrasser de l'animal⁷. Dans la fiction chevaleresque médiévale, le motif se retrouve associé à celui de la montagne d'Aimant, ce rocher sur l'océan – une île, bien souvent – qui attire et immobilise les navires⁸. Le *Herzog Ernst*, roman épique allemand de la fin du XII^e siècle (ca 1180), raconte ainsi comment le duc Ernst, pour s'échapper de son navire échoué sur la montagne d'Aimant au cours d'un voyage vers l'Orient, se fait coudre dans des peaux de bête ; il ne lui reste plus qu'à attendre les griffons qui, chaque jour, emportent les cadavres qui jonchent le pont du vaisseau⁹. On trouve un scénario similaire dans *Huon de Bordeaux*, ou du moins dans une de ses suites, la *Chanson d'Esclarmonde*, ajoutée à la chanson de geste originale au début du XIV^e siècle. Piégé par la montagne d'Aimant, Huon revêt deux hauberts superposés, et fait le mort. Un griffon se saisit du

- 5 Sur l'oiseau Rukh et ses sources orientales, voir Rudolf Wittkower, « "Roc": An Eastern Prodigy in a Dutch Engraving », *Journal of the Warburg Institute*, 1/3, 1938, p. 255-257 ; Ulrich Marzolph, « Al-Rukhkh », dans C. E. Bosworth et al. (dir.), *Encyclopaedia of Islam*, Leiden, Brill, 1995, t. VIII, p. 595 ; et surtout Sandra Sáenz-López Pérez, « El vuelo de Oriente a Occidente... », art. cit. Sur la présence de l'oiseau Rukh dans *Les Mille et une Nuits*, voir l'article « Al-Rukhkh » dans Ulrich Marzolph et Richard van Leuween (dir.), *The Arabian Nights Encyclopedia*, Santa Barbara (CA), ABC-CLIO, 2004, t. 2, p. 694.
- 6 Voir notamment Caroline Cazanave, « L'imagination au pouvoir : le décor onirique du périple de Huon dans la *Chanson d'Esclarmonde* », *Ailleurs imaginés*, Cahiers CRLH-CIRAOL, 6, 1990, p. 21-56 ; Victor M. Schmidt, *A Legend and its Image: The Aerial Flight of Alexander the Great in Medieval Art*, trad. Xandra Bardet, Groningen, Egbert Forsten, 1995, p. 88-89 ; Claude Lecouteux, « La montagne d'Aimant », dans Claude Thomasset et Danièle James-Raoul (dir.), *La Montagne dans le texte médiéval, entre mythe et réalité*, Paris, PUPS, 2000, p. 167-186.
- 7 *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, éd. Marcus Nathan Adler, London, Henry Frowde, 1907, p. 66 (ma traduction).
- 8 Sur ce motif, voir Claude Lecouteux, « La montagne d'Aimant », art. cit., et Caroline Cazanave, « L'imagination au pouvoir », art. cit.
- 9 *Herzog Ernst*, éd. Karl Bartsch, Wien, Wilhem Braumüller, 1869, p. 90-91, v. 4114-4138. On trouve une illustration de cet épisode parmi les gravures de l'incunable d'Anton Sorg (Augsbourg, ca 1476, f. 26 v), reproduites dans *The Illustrated Bartsch: German Book Illustration Before 1500*, t. 81 (Part II: Anonymous Artists 1476-1477), éd. Walter L. Strauss, New York, Abaris Press, 1981, p. 133.

fueillet. ciiii.
 iardin quil trouua et du fruict de lar
 bre qui estoit pres de la fontaine.



Asi comme vous oyez se guermē
 toit huon de bordeaux qui par la
 salle du chastel de laymant se pro
 menoit il se approucha de la fenest
 re qui regardoit vers la marine
 si commença a regarder de song et choyfit ve

1. Huon de Bordeaux emporté par un griffon.

Les Prouesses et faitz merueilleux du noble Huon de Bordeaux,
 Paris, Michel Le Noir, 1513, f. 104 r° © British Library Board

chevalier protégé par son armure et l'emporte sur une île qui n'est autre que le Paradis terrestre (fig. 1). Après avoir tué le griffon et ses petits, Huon se remet de ses blessures grâce aux fruits de l'arbre de Jouvence ; une voix angélique lui apprend où il est, et lui annonce qu'un navire l'attend¹⁰. Cet épisode est intégré, sous une forme légèrement modifiée, dans la mise en prose d'*Huon de Bordeaux* (1454), très largement diffusée aux siècles suivants¹¹. Cette version en prose est incontestablement le principal vecteur de diffusion du motif au cours des siècles qui suivent, et pourrait bien constituer, comme on le verra plus loin, l'intertexte majeur du récit des premières aventures de Sadeur avec les Urgs.

Ces fictions chevaleresques jouent également avec le souvenir du *Roman d'Alexandre*. La mise en prose d'*Huon de Bordeaux* souligne d'ailleurs ces échos : l'île où niche le griffon est identifiée comme étant la « Roche d'Alexandre », ainsi nommée, explique le texte, parce qu'elle marque l'endroit où Alexandre s'était reposé après avoir traversé les déserts d'Inde et s'être rendu jusqu'aux arbres du Soleil et de la Lune¹². Mais c'est évidemment le vol lui-même, *per gryphos ad aerem*, qui rappelle la légende d'Alexandre. Dans le *Roman d'Alexandre* antique du Pseudo-Callisthène comme dans les multiples traductions et adaptations médiévales de l'*Historia de preliis* du XI^e siècle, Alexandre le Grand est en effet le héros d'un voyage céleste. Parvenu à l'extrémité orientale du monde, le conquérant décide d'aller explorer les cieux, et emploie pour cela les griffons qui hantent les contrées hyperboréennes (du moins dans les versions médiévales de l'épisode : dans la version du Pseudo-Callisthène, il ne s'agit que de grands oiseaux blancs)¹³. Alexandre capture quelques griffons, les attelle à une nacelle

- 10 *Chanson d'Esclarmonde. Erste Fortsetzung der Chanson de Huon de Bordeaux, nach der Pariser Handschrift Bibl. Nat. fr. 1451*, éd. Hermann Schäfer, Worms, A. K. Boeninger, 1895, p. 31-35. Sur cet épisode, voir Caroline Cazanave, « L'imagination au pouvoir », art. cit., ainsi que, du même auteur, *D'Esclarmonde à Croissant. Huon de Bordeaux, l'épique médiéval et l'esprit de suite*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2008, p. 222-223. Deux gravures illustrant cet épisode figurent dans *Les Prouesses et faitz merveilleux du noble Huon de Bordeaux*, Paris, Michel Le Noir, 1513, f. 104 r^o et 106 r^o. On remarquera que les griffons qui emportent Huon, fort semblables à celui représenté dans l'incunable du *Herzog Ernst*, n'ont en revanche rien du Rukh : ce sont bien des êtres hybrides, demi-lions et demi-aigles.
- 11 On compte onze éditions de cette mise en prose au XVI^e siècle, une douzaine au XVII^e siècle, et encore sept ou huit au XVIII^e siècle, un succès qui doit beaucoup, à partir du début du XVII^e siècle, à son inclusion dans le catalogue de la Bibliothèque bleue de Troyes (sur ce point, voir Caroline Cazanave, *D'Esclarmonde à Croissant*, op. cit., p. 249).
- 12 *Les Prouesses et Faicts du trespreux, noble et vaillant Huon de Bordeaux*, Lyon, Benoît Rigaud, 1587, p. 213.
- 13 Sur l'ascension d'Alexandre, voir Chiara Settis-Frugoni, *Historia Alexandri elevati per grifhos ad aerem. Origine, iconografia e fortuna di un tema*, Roma, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1973 ; Victor M. Schmidt, *A Legend and its Image*, op. cit. ; Thibaut Maus de Rolley, *Élévations. L'écriture du voyage aérien à la Renaissance*, Genève, Droz, 2011, p. 61-73 et 94-118 ; id., « La postérité de l'ascension d'Alexandre dans la fiction narrative de la Renaissance », dans Corinne Jouanno (dir.), *Figures d'Alexandre à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 91-112.

(parfois une cage, ou un trône), et les pousse à s'élever vers les cieux grâce à des quartiers de viande piqués sur des lances. Chez le Pseudo-Callisthène, la nacelle dans laquelle embarque Alexandre est en peau de bœuf; dans le *Roman d'Alexandre* en vers d'Alexandre de Paris (ca 1180), c'est en recouvrant sa cage de lambeaux de chair fraîche que le Macédonien parvient à attirer et à capturer les griffons. Comme le duc Ernst et comme Huon de Bordeaux, Alexandre se déguise donc en proie, il se fait lui-même appât, pour parvenir à voler.

Certaines versions du *Roman d'Alexandre* confondent encore davantage ces figures et ces traditions en faisant du conquérant le héros d'une aventure calquée sur celles des chevaliers échoués sur la montagne d'Aimant. Le manuscrit dit de Venise du *Roman d'Alexandre* médiéval, daté de la fin du XIII^e siècle, ajoute ainsi un épisode inédit à la légende¹⁴. Alexandre raconte au démon Raan par quel stratagème il est autrefois parvenu sur l'inaccessible île d'Urion (ou Orion) : s'embarquant seul sur un navire, il a vogué vers l'île, du moins jusqu'à ce que sa nef se fige dans les eaux ; dissimulé dans des peaux de lion badigeonnées de sang, il s'est alors fait emporter par deux griffons qui l'ont conduit sur l'île montagneuse d'Urion¹⁵. Une évocation d'un transport accompli à l'aide de griffons apparaît également dans cet autre best-seller médiéval qu'est la lettre du Prêtre Jean (*Epistola Prebisteri Johannis*, ca 1150). Dans un groupe de manuscrits français datés du XIII^e siècle dont dérivent deux versions imprimées – l'une en néerlandais (ca 1506) et l'autre en anglais (ca 1510) –, il est ainsi question, au royaume africain du Prêtre Jean, d'une mer de sable infranchissable que les autochtones ne peuvent traverser que par la voie des airs, portés par des griffons (domestiqués ?)¹⁶. Contrairement aux imprimés, les manuscrits renvoient à l'exemple d'Alexandre, qui aurait volé sur des griffons pour aller s'emparer d'un

14 Sur le manuscrit de Venise (Museo Civico Correr, Correr 1493) et sa datation, voir Catherine Gaullier-Bougassas, « Les manuscrits italiens des *Romans d'Alexandre* français en vers et de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* (XIII^e et XIV^e siècles) : lectures originales et créations inédites », dans Catherine Gaullier-Bougassas (dir.), *Alexandre le Grand à la lumière des manuscrits et des premiers imprimés en Europe (XII^e-XVI^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2015, p. 49-80.

15 *The Medieval French Roman d'Alexandre*, éd. E. C. Armstrong, Princeton, Princeton University Press, 1937-1976, t. 1, *Text of the Arsenal and Venice versions*, éd. Milan S. La Du, 1937, laisse 439, v. 7601-7631.

16 Ces quatre manuscrits datés du XIII^e siècle, appartenant à la branche française dite P2, ont été édités par Martin Gosman dans *La Lettre du prêtre Jean. Les versions en ancien français et en ancien occitan, textes et commentaires*, Groningen, Bouma's Boekhuis, 1982 (manuscrits W, X, Y et Z). Les imprimés anonymes qui en dérivent, tous deux illustrés, sont : *Van die wonderlicheden en costelicheden van Pape Jans landendes*, Antwerp, Jan van Doesborch, ca 1506 ; *Of the newe landes and ye people found by the messengers of the kyng of portynyal*, Antwerp, Jan van Doesborch, 1510 (reproduit dans *The First Three English Books on America*, éd. Edward Arber, Birmingham, s.n., 1885). Pour le rattachement de ces imprimés aux manuscrits de la tradition P2, voir Keagan Brewer, *Prester John: The Legend and Its Sources*, Burlington, Ashgate, 2015, p. 316-318.



moder w
olde. v. C
haue me
mes in th

Item
also a ze
ous and
ue noo pe
maner of
than do u
ouer with

Item at
this see ronpth a smale rpuer
many precvous stonys. and all
a certen herbe that is good to a
dycpne.

château enchanté¹⁷. C'est là un indice supplémentaire du fait que les griffons du *Roman d'Alexandre*, au Moyen Âge, ne sont pas uniquement associés à l'épisode de l'ascension céleste. Sous l'influence du Rukh oriental, on s'en souvient aussi comme les moyens de transport horizontaux permettant, plus modestement, de franchir des bras de mer – même si celle-ci, en l'occurrence, est faite de sable¹⁸. L'illustration qui figure en regard du passage, dans les deux versions imprimées de la *Lettre du Prêtre Jean*, ne déparerait d'ailleurs pas dans un volume d'*Huon de Bordeaux* (fig. 2).

200

Ce que l'on constate, avec ce rapide survol, c'est que *Le Devisement du Monde* de Marco Polo est loin d'être le seul texte, à la fin du Moyen Âge, à diffuser l'idée qu'il existerait dans les zones reculées de l'Orient – et parfois aux abords du Paradis terrestre – des îles hantées par des rapaces géants. Il existe en réalité une pluralité de récits, qui entremêlent jusqu'à les confondre les figures de l'« oysiau grif » et de l'oiseau Rukh, et qui présentent, au-delà de la mention de ces monstres, d'autres points communs, que l'on retrouvera plus tard chez Foigny : le fait que ceux-ci nichent dans des lieux difficilement accessibles du fait des courants marins, de tempêtes, de fleuves de sable ou de montagnes d'aimant (y compris chez Marco Polo¹⁹), de sorte qu'on ne les rencontre souvent qu'au prix d'un naufrage ; d'autre part, l'idée (absente chez Marco Polo) que l'oiseau peut se faire moyen de transport aérien, dans des vols périlleux qui conduisent pourtant le voyageur au salut. Instruments de mort, griffons et Rukhs sont aussi, à leur corps défendant, des créatures qui délivrent.

LA DÉRIVE CARTOGRAPHIQUE DES ÎLES AUX MONSTRES VOLANTS

Après Marco Polo, Antonio Pigafetta transcrit à son tour des récits de marins sur l'oiseau Rukh – ou du moins sur une créature portant le nom de

17 « Item saichés que en nostre terre est la / mer d'araine et court tres fort et fait ondes terribles, et ne la / peut l'en passer, fors que nous, pour riens qu'on face. Et nous / faisons porter à noz griffons ainsi comme fist Alixandre quant / il ala conquerre le chasteau enchanté » (texte du Manuscrit X, dans Martin Gosman, *La Lettre du prêtre Jean*, éd. cit., p. 462). Comme le note Martin Gosman, l'épisode auquel il est fait ici allusion ne correspond à rien de connu (*ibid.*, p. 578). L'imprimé anglais indique simplement : « *Item in Our lande is also a zee very peruulyous and there we can have noo passage with noo manner of shyppyng and than do we us cary there over with our gryffons* » (*Of the newe landes and ye people*, éd. cit., p. xxxiv).

18 Par ailleurs, l'ascension céleste d'Alexandre présente elle-même nombre de similarités avec des légendes orientales. Voir sur ce point Corinne Jouanno, *Naissance et métamorphoses du Roman d'Alexandre. Domaine grec*, Paris, CNRS éditions, 2002, p. 273-275.

19 Dans son chapitre sur Madagascar, Marco Polo indique en effet que les forts courants marins autour de l'île empêchent les marins qui s'y aventurent d'en revenir aisément : *Madeigascar* a quelque chose d'une montagne d'Aimant (*Le Devisement du Monde*, éd. cit., t. VI, p. 54-56).

son précurseur, Garuda, l'oiseau géant de la mythologie indienne²⁰. D'après les informations recueillies par Pigafetta dans sa relation de l'expédition de Magellan, l'oiseau nicherait non pas à Mogadiscio, mais bien plus à l'est, du côté de la « Grande Jave », dans le *Sinus Magnus* (soit le golfe de Thaïlande). Comme le Rukh, l'oiseau Garuda est capable de soulever un bœuf ou un éléphant. Il perche au sommet d'un arbre géant, qui semble bien être sur une île – une île aux dimensions d'un nid –, puisque de forts courants empêchent de s'en approcher. Selon une légende rapportée par Pigafetta, c'est d'ailleurs un jeune naufragé qui, dans une aventure digne de Sindbad le Marin, parvient à localiser l'oiseau et à s'échapper de son nid. Après *Le Devisement du Monde* de Marco Polo, une deuxième source viatique d'importance vient donc nourrir la croyance en l'existence des îles aux rapaces volants. Celle-ci retrouve une nouvelle vigueur, d'autant que le témoignage de Pigafetta semble avoir largement contribué à faire passer le Rukh des livres vers les cartes. C'est en effet à la suite de la circumnavigation de Magellan – achevée, après la mort brutale de ce dernier, sous la conduite de Juan Sebastian Elcano – qu'apparaissent ici et là, dans une série de portulans, de mappemondes et de globes terrestres, des « îles des Rocs » et des « îles des Griffons » situées dans l'océan Indien, et ce, jusque dans les premières années du xvii^e siècle.

Le « Ruc » de Marco Polo, il faut le préciser, est déjà mentionné sur la célèbre mappemonde de Fra Mauro (ca 1459), très nettement influencée par l'ouvrage du voyageur vénitien. À l'extrémité sud de l'Afrique (« *Ethiopia austral* ») et aux confins de la carte, on lit en effet une inscription où il est question de l'œuf d'un oiseau géant nommé *Chrocho*, gros comme une amphore, trouvé par des marins au « *Cavo de diab* » (le « Madeïgascar » de Marco Polo)²¹. L'oiseau, rapporte Fra Mauro, terrorise les habitants du lieu : d'une envergure de soixante pieds, il est capable d'emporter un éléphant. Mais on ne voit pas apparaître sur la carte d'île proprement dite, baptisée d'après l'animal. Le nom du Rukh n'est pas encore devenu toponyme. C'est chose faite en 1522, sur un portulan du cartographe espagnol Nuño García de Toreno²². Lorsque Elcano

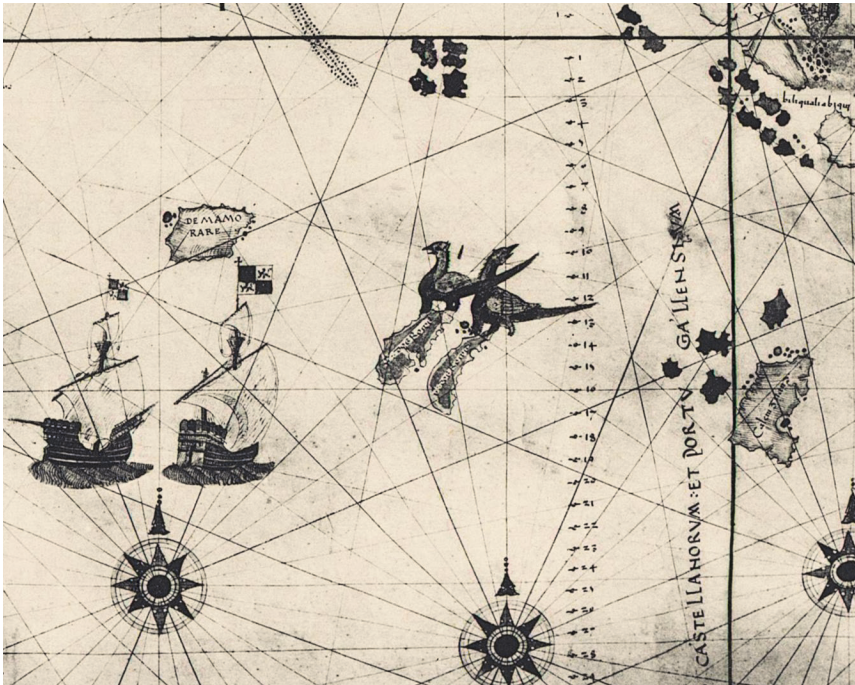
20 Antonio Pigafetta, *Le Voyage de Magellan (1519-1522). La relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, éd. Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luís Filipe Thomaz, Paris, Chandeigne, 2010, p. 100. Sur l'oiseau Garuda, mentionné dans le *Mahābhārata* (viii^e-iii^e siècle av. J.-C.), voir Sandra Sáenz-López Pérez, « El vuelo de Oriente a Occidente... », art. cit., p. 327. L'auteure signale que d'autres voyageurs en Orient, entre Polo et Pigafetta, évoquent le Rukh : l'explorateur berbère Ibn Battūta (1304-1377) et le vénitien Niccolò de' Conti (1395-1469).

21 Voir *Fra Mauro's world map: with a commentary and translations of the inscriptions*, éd. Piero Falchetta, Turnhout, Brepols, 2006, p. 179-181.

22 Nuño García de Toreno, *Portulans (1522)*, reproduction photographique de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de Turin, BnF, Cartes et Plans. Je dois cet exemple, comme celui de l'atlas de Urbano Monte (voir *infra*, n. 40), à l'article de Sandra Sáenz-López Pérez, « El vuelo de Oriente a Occidente... », art. cit., p. 343, n. 75.

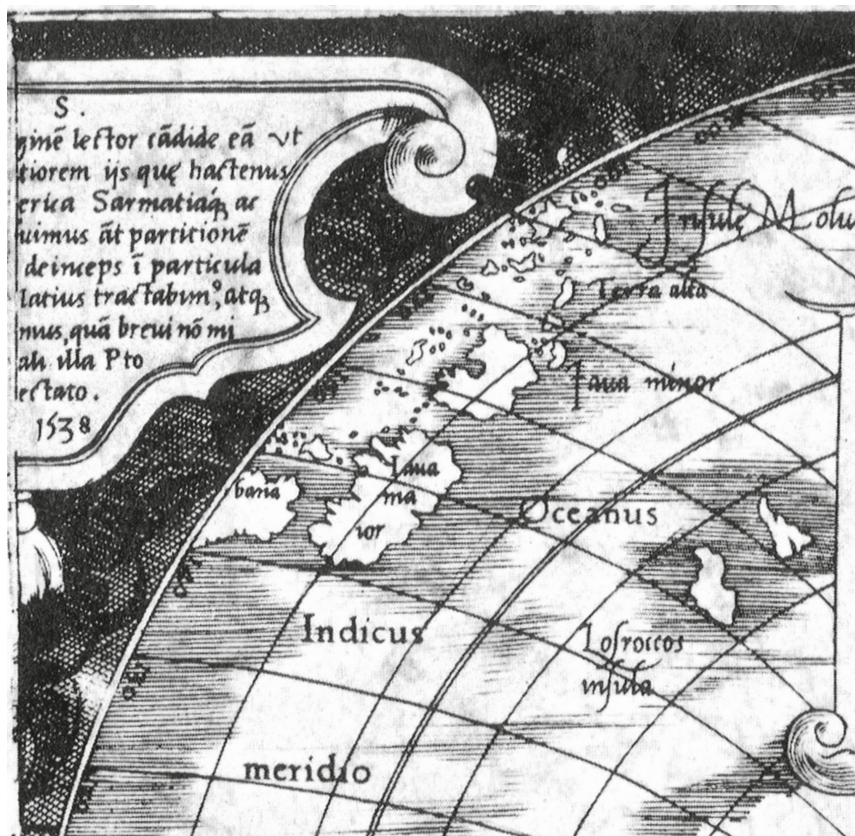
arrive cette année-là à Séville, à bord du seul navire de la flotte de Magellan à être revenu à son port de départ, García de Toreno est maître cartographe à la Casa de Contratación, à Séville, et c'est en cette qualité qu'il rend compte des découvertes rapportées par l'expédition Magellan-Elcano²³. Un des traits remarquables du portulan qu'il compose à cette occasion est la présence en plein océan Indien, au sud de Ceylan et à l'ouest de l'île imaginaire de Calensuan, d'îles jumelles sur lesquelles sont juchés deux énormes rapaces qui semblent guetter les navires croisant dans les parages (fig. 3). Sur chaque île, on déchiffre la même mention : *Los Rocos*. On pourrait ne voir là qu'une réminiscence des « Rucs » de Marco Polo ; le nom donné aux monstres semble d'ailleurs aller dans ce sens. Mais il n'est pas interdit d'imaginer que ces îles doivent quelque chose de leur présence aux récits entendus au cours du voyage au sujet d'oiseaux géants, et consignés par Pigafetta dans son journal de bord.

202



3. Les îles Los Rocos de Nuño García de Toreno. Détail de *Portulans* (1522), reproduction photographique de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de Turin, Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Cartes et plans, Ge D-9183 © BnF

²³ Sur Nuño García de Toreno et la Casa de Contratación, voir Luisa Martín Merás, *Cartografía marítima hispana. La imagen de América*, Barcelona, Lunverg Editores, 1993, chap. 5 (« La Casa de Contratación: escuela sevillana de cartografía »), p. 69-158. García de Toreno est nommé « *maestro de hacer cartas y fabricar instrumentos* » (ou « *cosmografo de hacer cartas* ») en 1519 (p. 72).



4. « Los Roccas Insula ». Détail de Gérard Mercator, *Orbis Imago*, 1538, Londres, Warburg Institute © The Warburg Institute

Sur les globes et mappemondes ultérieurs, ce sont plutôt les références à Marco Polo qui dominent. Sur la mappemonde bi-cordiforme de Gérard Mercator (*Orbis Imago*, 1538), on aperçoit au sud des Moluques et de Java Major deux îles qui semblent être les avant-postes du continent austral (fig. 4)²⁴. Sous celle qui se trouve la plus à l'ouest est gravé « *Los roccos insula* », un toponyme semblait-il déjà présent sur le globe terrestre de Gemma Frisius de 1536, sur lequel s'appuie Mercator²⁵. Quelques années plus tard, sur son globe terrestre de 1541, Mercator ne dessine pas d'îles des Rocs, mais place au sud de l'île de Zanzibar

24 Sur l'œuvre cartographique de Mercator, voir Thomas Horst, *Le Monde en cartes. Gérard Mercator (1512-1594) et le premier atlas du monde*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2011. Pour l'*Orbis Imago* de 1538, voir p. 54-55.

25 La présence de ces îles sur le globe de Gemma Frisius est signalée par Elly Dekker, « The Demongenot tradition in globe making », dans E. Dekker (dir.), *Globes at Greenwich: A catalogue of the globes and armillary spheres in the National Maritime Museum, Greenwich*, Oxford/Greenwich, Oxford University Press/National Maritime Museum, 1999, p. 69-74, ici p. 69.

une légende où il est question du *ruc avis* de Marco Polo²⁶. Cette légende figure également dans sa mappemonde de 1569 (*Nova et aucta terrae descriptio*), mais aux côtés d'une île d'un autre nom : « Los Romeros », qui correspondrait à l'île Amsterdam actuelle, au nord des Kerguelen²⁷. C'est cette « île des Pèlerins » qui devient, pour nombre de cartographes ultérieurs, l'île où nichent les oiseaux géants de l'océan Indien. Enfin, on trouve les îles des Rocs sur la mappemonde établie en 1544 par le navigateur vénitien Sébastien Cabot, collègue de García Toreno à Séville dans les années de l'expédition de Magellan²⁸. À la même latitude que sur le portulan (dans les 15° de latitude australe) et là aussi à l'ouest de la mythique Calensuan, Cabot place les *Rocorum Insulis*, flanquées d'une copieuse légende qui évoque à nouveau la légende de l'oiseau Rukh (sans référence explicite à Marco Polo, toutefois)²⁹.

204

Mais sur les cartes comme dans les récits de voyage, l'oiseau Rukh est concurrencé par le griffon – ou confondu avec lui. En 1540, soit deux ans après l'*Orbis Imago* de Mercator, Sebastian Münster publie dans son édition de la *Géographie* de Ptolémée une mappemonde où figurent, au sud de Java, Taprobane et Bornéo, entre Zanzibar (à l'est) et Calensuan (à l'ouest), des *Insulae Grifonum* (pour *Griforum?*) qui marquent comme chez Mercator ou García Toreno les bornes méridionales du monde connu, au seuil de l'*Oceanus australis* (fig. 5)³⁰. La carte est reprise par la suite dans toutes les éditions de *La Cosmographie universelle* de Münster, très largement diffusée et traduite au

26 « *Insulas hic uspiam esse testatur M. Paul Venetus in quibus certo anni tempore ruc avis apparet tam vaste magnitudinis ut elephantem in sublime attollat* » (voir Thomas Horst, *Le Monde en cartes*, op. cit., p. 64-65).

27 Voir *ibid.*, p. 86-87. Ces îles (parfois orthographiées *Las Romeras*, au féminin), sont reprises par Ortelius dans son *Typus Orbis Terrarum* (1570) – mais sans légende – puis dans les mappemondes ultérieures construites sur son modèle. Voir Rodney W. Shirley, *The Mapping of the World: Early Printed World Maps 1472-1700*, Riverside (Conn.), Early World Press, 2001, p. 90-91.

28 Cabot est nommé *Piloto Mayor de la Casa de Contratación* en 1518 (Luisa Martín Merás, *Cartografía marítima hispana*, op. cit., p. 69).

29 Sébastien Cabot, *Mappemonde* (Anvers, 1544), BnF, Cartes et Plans, Res. Ge AA-582. On en trouve une reproduction dans R.W. Shirley, *The Mapping of the World*, op. cit., p. 90, n° 81, planche 69. La présence de ces îles est mentionnée par Chet van Duzer, à la suite des exemples déjà fournis par Sandra Sáenz-López Pérez : voir Chet van Duzer, « *Hic sunt dracones: The Geography and Cartography of Monsters* », dans Asa Simon Mittman et Peter J. Dendle (dir.), *The Ashgate Research Companion to Monsters and the Monstrous*, Farnham, Ashgate, 2012, p. 387-435, ici p. 411.

30 Voir R.W. Shirley, *The Mapping of the World*, op. cit., p. 86, n° 72, planche 67. R. Shirley lit *Insulae Grisonum* sur la carte de Münster (« Unidentified islands *Grisonum* and *Calensuan* are placed in the proximity of Australia », *ibid.*, p. 87), mais il s'agit bien d'un *f*, et non d'un *s*. On notera par ailleurs que la forme *griforum* pour le génitif pluriel de « griffon » existe bien en latin médiéval : on la trouve par exemple chez Raban Maur (*De rerum naturis*, IV, « De regionibus »).



5. Les Gryforum Insulæ de Sebastian Münster. Source : Sebastian Münster, *Typus Universalis*, dans Ptolémée, *Geographia universalis*, Bâle, 1540 © British Museum



6a. Guillaume Le Testu, *Cosmographie universelle*, 1556, f. 34 v°, Vincennes, Service historique de la Défense, DLZ 14 © SHD



6b. Guillaume Le Testu, *Cosmographie universelle*, 1556, f. 33 v^o,
Vincennes, Service historique de la Défense, DLZ 14 © SHD

cours du siècle³¹. Ces « îles des griffons » réapparaissent au même endroit dans les fuseaux gravés en 1547 par le fabricant de globes Georg Hartmann, ainsi que sur ceux imprimés par le cartographe franc-comtois François Demongenet vers l'année 1560³². Sur ceux que Demongenet publie en 1552, les deux îles ne sont que des îles fantômes, notées comme vastes et inexplorées (« *inexplorate mag.* »)³³. Sur les fuseaux imprimés en 1560, en revanche, ces deux îles au sud de Java portent la mention « *Gryforum insulae* », reproduite par la suite sur bien d'autres globes et mappemondes de la seconde moitié du siècle³⁴.

Le plus bel exemple cartographique d'île des Griffons reste cependant celui fourni, entre Münster et Demongenet, par la splendide *Cosmographie universelle* du capitaine et cartographe normand Guillaume Le Testu (1556). Les « Illes des Griffons » figurent sur trois planches de cet atlas manuscrit (f. 33 v, 34 v et 35 v), au sein d'un ensemble de douze cartes de la Terre australe dont Le Testu ne cache pas qu'elles ne sont que pure spéculation géographique (« peintes par imagination », écrit-il)³⁵. On les trouve plus précisément dans la « Mer de l'Inde orientale » (autrement dit le *Sinus Magnus*), au sud de Zanzibar et au large de la mythique « Jave la Grande », avancée orientale de la tout aussi mythique Terre australe³⁶. Comme tous les cartographes cités jusqu'ici, Le Testu dissocie donc ces îles de l'Afrique orientale – là où les Rucs, selon Marco Polo, sont censés résider – pour les faire dériver vers le sud-est, et donc vers ce blanc de la carte où était supposée s'avancer la Terre australe (fig. 6a)³⁷. Sur l'une de ces planches, on

31 Sur *La Cosmographie universelle* de Münster et sa diffusion à la Renaissance, voir Jean-Marc Besse, *Les Grands de la terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS éditions, 2003, p. 179-190. C'est très probablement cette carte présente dans la *Cosmographie* de Münster (*Typus Orbis Universalis*) qui est la source des « isles des gryphons » évoquées dans l'*Alector* de Barthélemy Aneau, à la suite de Madagascar et Zanzibar (Barthélemy Aneau, *Alector ou le Coq, histoire fabuleuse*, éd. Marie Madeleine Fontaine, Genève, Droz, 1996, t. I, p. 133). Sur l'inspiration cartographique d'Aneau, voir Th. Maus de Rolley, *Élévations*, *op. cit.*, p. 381-385.

32 Pour ces exemples, voir Elly Dekker, « The Demongenet tradition in globe making », art. cit.

33 Voir R.W. Shirley, *The Mapping of the World*, *op. cit.*, p. 106, n° 93, planche 79(A). Pour une reproduction des fuseaux gravés de 1560, voir p. 120, n° 105, planche 90.

34 On trouvera une liste d'exemples ultérieurs, de 1564 à 1610, dans Elly Dekker, « The Demongenet tradition in globe making », art. cit.

35 Voir Frank Lestringant, « Peindre le monde : Guillaume Le Testu, navigateur et cartographe de la Renaissance », introduction à Guillaume Le Testu, *Cosmographie universelle selon les navigateurs tant anciens que modernes*, Paris, Arthaud, 2012, p. 9-95, en particulier p. 60-63.

36 Sur le mythe de la Terre australe, voir Glyndwr Williams et Alan Frost, « *Terra Australis*: Theory and Speculation », dans Glyndwr Williams et Alan Frost (dir.), *Terra Australis to Australia*, Melbourne, Oxford University Press, 1988, p. 1-38 ; Fr. Lestringant, « Peindre le monde », *op. cit.*, p. 59-69.

37 Sur la mappemonde en deux hémisphères établie par Le Testu dix ans plus tard, c'est Zanzibar que le cartographe identifie comme une île aux monstres volants (« Où l'on trouve des oiseaux de merveilleuse grandeur », dit la légende) ; les deux îles jumelles n'apparaissent pas. Voir Guillaume Le Testu, *Cosmographie Universelle*, éd. cit., p. 38-39. Sur ce « Zanzibar du grand large » que les cartographes de la Renaissance font dériver vers l'est, voir Fr. Lestringant, « Peindre le monde », *op. cit.*, p. 50-51.

voit d'ailleurs des oiseaux monstrueux se baigner au large des îles des Griffons, aux côtés de monstres marins et de bateaux faisant naufrage (fig. 6b).

Les cartes de la Terre australe ne sont d'ailleurs pas avares de monstres volants. Dans la *Cosmographia universalis et exactissima* de Giacomo Gastaldi (1561), on aperçoit sur le continent austral, au sud des Moluques, une sorte de griffon – ou serait-ce un dragon ? – qui fait face à un quadrupède³⁸. Le monstre réapparaît sur la carte de Nouvelle-Guinée de Cornelis de Jode (1593), qui montre en Terre australe un chasseur aux prises avec un griffon/dragon et un lion³⁹. Et c'est indiscutablement un griffon qui se promène, en compagnie d'un oiseau démesuré, sur la Terre australe – et plus précisément sur la *Terra de Lacach* – représentée dans l'atlas manuscrit du cartographe milanais Urbano Monte (1590)⁴⁰. Plus frappant encore est ce gros rapace au bec effilé, huppé d'une aigrette, que l'on voit voler, un éléphant dans ses serres, sur deux cartes de ce même atlas : d'abord au large de la *Terra Galleca*, fragment de Terre australe situé dans le Pacifique, puis le long de la Terre de Feu⁴¹. L'oiseau est la copie conforme de celui, plus connu, dessiné par le peintre et graveur flamand Jan van der Straet (Johannus Stradanus) pour sa série de gravures sur les découvreurs de l'Amérique (*Americae Retectio*), imprimée à Anvers en 1589 (fig. 7)⁴². Dans l'angle supérieur gauche de la planche célébrant les découvertes de Magellan, on voit en effet le même oiseau à l'éléphant, qui n'est évidemment autre que cet oiseau Rukh (ou Garuda) associé, via la relation de Pigafetta, à la première navigation autour du globe⁴³. Urbano Monte s'en sert de la même façon comme attribut de l'expédition de Magellan. Sur la planche 39, le monstre surplombe une légende relatant l'aventure du navigateur portugais ; sur la planche 41, c'est sa flotte, clairement identifiée, qu'il survole. De Marco Polo, il n'est plus question.

38 Voir R.W. Shirley, *The Mapping the World*, op. cit., p. 122-125, n° 107, planche 92.

39 Cornelis de Jode, *Speculum orbis terrarum*, Antverpiae, apud A. Coninx, 1593, f. 12.

40 Urbano Monte, *Descrizione del mondo sin qui conosciuto* (1590), éd. Maurizio Ampollini, Lecco, Periplo, 1994, IV, Tav. 34.

41 *Ibid.*, Tav. 39 et 41. La *Terra australe*, chez Urbano Monte, est à proprement parler le fragment du continent antarctique qui se situe au sud de l'Amérique du Sud et de l'Afrique. *Patalia* désigne la partie se trouvant dans l'océan Indien, que côtoient d'ouest en est, dans le Pacifique, *Nova Guinea*, la *Terra di Lacach*, au milieu du Pacifique, la *Terra Galleca*, puis la *Terra del Fuoco*. Le Rukh d'Urbano Monte vole donc d'océan en océan.

42 « Ferdinandes Magalanes Lusitanus », *Americae Retectio*, [Anvers, Joannes Galle], ca 1589. Un dessin préparatoire à l'encre et au lavis, daté de 1589, est conservé à la Biblioteca Medicea Laurenziana de Florence. Sur Stradanus et l'histoire de cette gravure, voir R. Wittkower, « "Roc": An Eastern Prodigy in a Dutch Engraving », art. cit. ; Henry Keazor, « Theodor de Bry's Images for America », *Print Quarterly*, 15/2, 1998, p. 131-149, en particulier p. 134-137 ; Lia Markey, « Stradano's Allegorical Invention of the Americas in Late Sixteenth-Century Florence », *Renaissance Quarterly*, 65/22, 2012, p. 385-442.

43 Publié pour la première fois à Venise en 1536, le récit de Pigafetta est largement diffusé via la collection de récits de voyages de Giovanni Battista Ramusio (*Navigazioni et Viaggi*, In Venetia, Appresso gli heredi di Lucantonio Giunti, 1550), qui inclut également une relation des voyages de Marco Polo.



7. Le Rukh à l'éléphant de Johannes Stradanus (Jan van der Straet) :
« Ferdinandes Magalanes Lusitanus », dans *Americae Retectio*,
[Anvers, Joannes Galle], ca 1589 © The Warburg Institute

Stradanus est vraisemblablement le créateur de ce singulier portrait de l'oiseau Rukh, immédiatement repris, donc, par Urbano Monte, puis à sa suite par une série de graveurs et cartographes de la fin du siècle⁴⁴. En 1594, Théodore de Bry reproduit en effet les planches de l'*Americae Retectio* de Stradanus dans sa collection dite des *Grands voyages*, diffusant ainsi largement l'image du monstre volant⁴⁵. Ce dernier fait une apparition l'année suivante

⁴⁴ Selon Annalisa d'Ascenzo, deux des trois exemplaires connus de l'atlas manuscrit d'Urbano Monte auraient été achevés en 1590, les cartes (y compris celles contenant l'image de l'oiseau à l'éléphant) ayant vraisemblablement été composées entre 1587 et 1590. Le cartographe aurait travaillé une douzaine d'années supplémentaires sur le troisième exemplaire, augmenté de quatre planches. Il semble difficile d'imaginer que Monte ait pu inspirer à Stradanus l'image du monstre volant ; la transmission s'est très probablement effectuée dans l'autre sens, à la toute fin de la composition de l'œuvre. La rapidité avec laquelle Monte le Milanais s'empare de l'image de Stradanus le Florentin n'en reste pas moins étonnante. Voir Annalisa d'Ascenzo, *Cultura geografica e cartografia in Italia alla fine del Cinquecento. Il Trattato universale di Urbano Monte*, Roma, Viella, 2012, p. 31-39. Selon R. Wittkower, Stradanus se serait inspiré d'une miniature persane vue à Florence (« "Roc": An Eastern Prodigy in a Dutch Engraving », art. cit., p. 256). S. Sáenz-López Pérez rejette cette hypothèse (« El vuelo de Oriente a Occidente... », art. cit., p. 343). Voir aussi Donald F. Lach (*Asia in the Making of Europe*, Chicago, The University of Chicago Press, vol. II, *A Century of Wonder*, t. 1, *The Visual Arts*, 1970, p. 92), pour qui l'image est typique du style de Stradanus.

⁴⁵ Voir H. Keazor, « Theodore de Bry's Images for America », art. cit.



8. Le Rukh à l'éléphant de Pieter van den Keere. Détail de *Nova orbis terrarum geographica ac hydrographica tabula* (1609), Amsterdam, 1619, Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Cartes et plans, GE C-4931 (RES) © BnF

sur une mappemonde du graveur et cartographe flamand Jodocus Hondius⁴⁶ puis, hors du champ géographique, dans le traité ornithologique d'Ulisse Aldrovandi (1599). Accompagné de la légende « Ruc », l'oiseau à l'éléphant, qui est resté la copie conforme de celui de Stradanus, y figure sur une planche rassemblant une série d'oiseaux fabuleux (dont le griffon)⁴⁷. En 1609, Pieter van den Keere emprunte l'image de l'oiseau Rukh à Jodocus Hondius, son beau-frère et collaborateur, pour une nouvelle version de la mappemonde de ce dernier⁴⁸. Dans ces deux cartes faites sur le patron de la mappemonde de 1569 de Mercator et du *Typus Orbis Terrarum* d'Ortelius (1570), le monstre vole au-dessus du continent austral, lequel forme une bande de terre ininterrompue au sud de la carte, rattachant la Terre de Feu à Java et la Nouvelle-Guinée (fig. 8)⁴⁹.

212

Mais une certaine confusion s'installe. Chez Jodocus Hondius, une légende placée sous l'image permet de comprendre que l'oiseau à l'éléphant n'est autre que le « Ruc » mentionné par Marco Polo dans son chapitre sur Madagascar. D'ailleurs, comme chez Mercator, on trouve à proximité, au sud de l'île (actuelle) de Madagascar, celle des Romeros, dont la légende renvoie là aussi à l'oiseau Rukh et à Marco Polo. Cependant, l'oiseau géant est représenté immédiatement à droite d'une large inscription : *Psittacorum Regio*, la « Terre des perroquets », vers laquelle il semble voler. Ce nom avait été donné au Brésil par ses premiers explorateurs portugais, et sert d'ailleurs à désigner le territoire sur des cartes du début du siècle comme la *Carta marina* de Waldseemüller (1516)⁵⁰. Mais au cours du siècle, le toponyme migre du continent sud-américain vers la terre australe. C'est là que le place Mercator, au sud du cap de Bonne-Espérance, accompagné d'une légende expliquant que cette terre a été baptisée ainsi par les Portugais en raison de la taille prodigieuse des perroquets qu'ils y ont trouvés : « *Psittacorum regio... appellata propter inauditam earum avium ibidem*

46 Jodocus Hondius, *Geographica et vera hydrographica totius orbis nova descriptio*, Amsterdam, 1595-1596. Voir Günter Schilder (éd.), *Monumenta Cartographica Neerlandica*, vol. VIII : *Jodocus Hondius (1563-1612) and Petrus Kaerius (1571-c. 1646)*, Alphen aan den Rijn, Uitgeverij Canaletto/Repro-Holland, 2007, p. 199-219 (fac-similé 15).

47 Ulisse Aldrovandi, *Ornithologiae* [1599], Francofurti, sumpt. heredum N. Bassaei, 1610-1613, t. I, Livre X (« De avibus fabulosis »), p. 299. On trouve d'autres mentions du « Ruc » p. 307 et 310.

48 Pieter van den Keere, *Nova Orbis Terrarum Geographica Ac Hydrographica Tabula*, Amstelodami, 1609. Voir R.W. Shirley, *The Mapping of the World*, op. cit., p. 285-286, n° 266, planche 209.

49 Margriet Hoogvliet signale la présence du Rukh sur ces cartes dans son ouvrage *Pictura et Scriptura. Textes, image et herméneutique des mappae mundi (XIII^e-XVI^e siècles)*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 201-202.

50 Voir à ce sujet Francesco Relano, « The Cartographic Flight of the Parrots », dans Stephan C. A. Halikowski Smith (dir.), *Reinterpreting Indian Ocean Worlds: Essays in Honour of Kirti N. Chauduri*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2011, p. 62-83.

magnitudinem ». Hondius recopie la légende, introduisant ainsi une hésitation (volontaire?) : l'oiseau est-il un Rukh ou un perroquet géant ? niche-t-il sur l'île des Romeros, ou en Terre australe ? fait-il la navette entre les deux ? Cette confusion s'accroît dans la version donnée par Pieter van den Keere, qui gomme toute référence aux monstres volants de Marco Polo. Au même titre que les perroquets géants, l'oiseau à l'éléphant devient une créature à part entière de ce continent austral dont la découverte, ici comme chez Mercator, est attribuée à Magellan.

Les croyances relatives à l'oiseau Rukh – ou aux griffons ravisseurs – se retrouvent par ailleurs dans les traités géographiques de la Renaissance. Dans sa *Cosmographie universelle* (1575), au chapitre consacré à l'île de Bornéo, André Thevet s'insurge contre cette « fable des griffons » colportée, écrit-il, par « Pline, Munster, et quelques harangueurs de mon temps » :

Je ne peux icy dissimuler ne mentir, comme ont fait plusieurs hommes accorts & sçavans, tant des Anciens, que Modernes : lesquels ont non seulement creu & pensé, mais aussi laissé par escrit, que és Provinces Indiennes, soit en terre ferme, ou aux isles, se trouve des oyseaux monstrueux, que vulgairement nous appellons Griffons & desquels ils ont basti de belles fables, disans, que la grandeur de cest oyseau est telle, & sa force si grande, que facilement il enleveroit un bœuf sauvage, un homme armé, & chargé de pareille pesanteur [...] ⁵⁴.

Le sujet intrigue suffisamment Thevet pour qu'il n'ait cessé au cours de ses voyages, écrit-il, de chercher à « s'éclaircir de ce doute ⁵² ». La conclusion de cette enquête de terrain est sans appel : ces récits sont pour lui à ranger avec les fables des romans de chevalerie, et plus précisément avec *Huon de Bordeaux*, auquel Thevet renvoie explicitement son lecteur. Son rival et concurrent François de Belleforest, dans sa traduction française de la *Cosmographie* de Sebastian Münster, ne dit pas autre chose, lorsqu'il cite de son côté les fables de « certain oiseau nommé Ruch » que Marco Polo récite au sujet de Madagascar : « il semble que vueille nous renouveler le Romans de Huon de Bordeaux, que un Griffon porta tout armé par l'espace de plusieurs milles ⁵³ ».

Ce discrédit de l'oiseau Rukh et des griffons insulaires dans la littérature géographique ne les empêche cependant pas, comme on l'a constaté, de connaître une certaine fortune sur les globes et les mappemondes, où la

51 André Thevet, *La Cosmographie universelle*, Paris, Guillaume Chaudière, 1575, XII, 6, p. 434-435. Pour un même renvoi du griffon dans le monde de la fable, voir Pierre Belon, *Histoire de la nature des oyseaux [1555]*, éd. Philippe Glardon, Genève, Droz, 1997, p. 82.

52 André Thevet, *La Cosmographie universelle, op. cit.*, XII, 6, p. 435.

53 François de Belleforest, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, Nicolas Chesneau, 1575, p. 2014.

frontière entre l'imaginaire et le réel se fait encore plus labile que dans les traités. Ces monstres et les îles fantastiques auxquelles ils donnent leurs noms font bien partie de l'imaginaire géographique du temps, qui conserve le souvenir des légendes rapportées par Marco Polo, mais renouvelées et pour ainsi dire réactualisées par l'expédition de Magellan. Au fil de la période, le travail des cartographes infléchit d'ailleurs, on l'a vu, la légende de l'île aux oiseaux géants telle qu'on pouvait la trouver dans les textes médiévaux. Celle-ci est désormais résolument associée, non seulement à l'océan Indien, mais au mythe de la Terre australe, là où se réfugient les *mirabilia* dans les cartes de la seconde moitié du XVI^e siècle, et encore au-delà. De carte en carte, le Rukh s'affirme comme la sentinelle de cette terre inconnue.

DU RUC À L'URG : LA TERRE AUSTRALE CONNUE DE GABRIEL DE FOIGNY (1676)

214

Il n'est donc pas si surprenant que Nicolas Sadeur, dans *La Terre australe connue*, croise des Urgs au cours du long périple qui le mène de Madagascar jusqu'en Terre australe. Rappelons-en rapidement les circonstances. Après avoir fait naufrage – pour la quatrième fois dans le récit –, Sadeur dérive à l'ouest de Madagascar. Arrivé sur une île, il grimpe au sommet d'un arbre ; c'est là qu'il voit fondre sur lui deux monstres volants. Résigné à mourir après tant d'infortunes, Sadeur s'avance vers le rivage, suivi d'une foule d'animaux parmi lesquels semblent se trouver de ces créatures. Elles sont alors décrites comme des sortes d'hippogriffes : des chevaux ailés avec des « têtes pointuës » (un bec ?) et des pattes griffues⁵⁴. Ce portrait diffère quelque peu de celui qui en est donné plus loin dans le texte, qui en fait des rapaces géants sans traits équins ou léonins particuliers⁵⁵. Effrayé, Sadeur s'échappe à la nage, poursuivi par les animaux de l'île, et se juche sur une île flottante qui s'avère être une baleine. S'ensuit un combat aérien entre l'Urg et le monstre marin, qui crache de l'eau par ses cent bras et têtes. L'Urg sort victorieux de cette tératomachie, et s'absente pour un temps du récit. Après une longue dérive sur les eaux où il s'abandonne

54 « Il me semble que je vis certaines especes de chevaux, mais avec des têtes pointuës & des pattes qui finissoient en griffes : je ne puis dire, si c'étoit ces bêtes qui étoient venuës fondre sur l'arbre où j'étois. Je crois cependant qu'elles estoient emplumées, & qu'elles avoient des aisles. » (Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue* [1676], éd. Pierre Ronzeaud, Paris, Société des textes français modernes, 1990, p. 53.)

55 « Les quatrième's oyseaux sont de la grosseur de nos bœufs, d'une tête longue qui finit en pointe, avec un bec d'un grand pied, plus dur & plus affilé que l'acier aiguisé. Ils ont de vrais yeux de bœuf, qui sortent de leur tête, deux grandes oreilles de plumes rouses & blanches ; un col aucunement délié : mais fort large ; un corps long de 12. pieds & large de quatre avec une queue de plumes grandes & recourbées, un estomach sous leurs plumes à l'épreuve des coups, & dur comme fer ; des pattes plus menuës que grosses finissantes en cinq effroyables serres capables d'enlever facilement un poids de trois cens livres » (*ibid.*, p. 175).

sereinement à la Providence, Sadeur parvient sur une deuxième île. Là, un fruit restaure ses forces, avant qu'un autre le plonge dans un profond sommeil. Le reste se déroule à la lisière du songe et de la veille. Sadeur est emporté par un Urg, qui le prend pour mort ; fou de douleur, il arrache les yeux du monstre à belles dents, s'agrippe en plein vol aux pattes d'un second Urg, se juche sur lui et parvient à le tuer. C'est alors que le naufragé se retrouve, nu et à demi mort, sur le rivage de la Terre australe. On le lave, on le bande, on l'oingt comme un nouveau-né, on lui fait boire d'une eau miraculeuse : au terme de ce long parcours initiatique, Sadeur renaît en Australien. Il est aussi célébré comme un héros : on apprendra par la suite que les Urgs sont le fléau de cette terre qui semble être à première vue un paradis terrestre⁵⁶.

L'Urg doit évidemment beaucoup au « Ruc » de Marco Polo : son nom (une quasi-anagramme), son anatomie, sa capacité à transporter d'autres monstres – la baleine faisant ici office d'éléphant – ou encore sa localisation à proximité de l'île de Madagascar, même si celle de Foigny, plus australe, ne correspond pas à celle de Marco Polo. L'Urg est cependant bien davantage qu'un simple transfuge du *Devisement du Monde*. L'importance que le monstre prend dans le périple initiatique qui ouvre l'aventure proprement australienne de Sadeur trahit l'influence de la fiction médiévale, et de *Huon de Bordeaux* au premier chef. Si la critique a depuis longtemps noté les échos de récits médiévaux dans ces pages – Peter Kuon, notamment, a relevé les rapports entre cet épisode et la *Navigation de saint Brendan* (x^e siècle), où figure d'ailleurs un « griffon à la gueule flamboyante » (mais pas de voyage aérien) –, il ne semble pas que le roman de *Huon de Bordeaux*, dont il faut rappeler qu'il est encore très lu au xvii^e siècle, ait été proposé jusqu'ici comme intertexte⁵⁷. Les échos ne manquent pourtant pas. Au-delà des similarités de détail dans la description de l'Urg et

56 Pour tout ce passage, voir *ibid.*, chap. III, p. 49-53.

57 Sur ces échos de la littérature médiévale, voir Peter Kuon, *Utopischer Entwurf und fiktionale Vermittlung. Studien zum Gattungswandel der literarischen Utopie zwischen Humanismus und Frühaufklärung*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1986, p. 299-303, et, du même auteur, « L'utopie entre "mythe" et "lumières" », *Papers on Seventeenth Century French Literature*, XIV/26, 1987, p. 253-272. À ma connaissance, le seul rapprochement (rapide) entre l'Urg de Foigny et le griffon du *Huon de Bordeaux* se trouve dans l'ouvrage de Adrian Mitchell, *Dampier's Monkey: The South Seas Voyages of William Dampier*, Adelaide, Wakefield Press, 2010, p. 43-45. – On peut s'étonner que Pierre Ronzeaud, dans son édition du texte, donne le Kraken scandinave et le Physétère de Rabelais – soit deux monstres marins – comme possibles modèles de l'Urg (G. de Foigny, *La Terre australe connue*, éd. cit., p. 176, n. 18). C'est qu'il reprend là, mais en la mésinterprétant, une note de Gilbert Chinard qui cite bien ces monstres parmi d'autres « souvenirs du Moyen Âge » présents dans l'épisode de l'arrivée de Sadeur, mais comme modèles de la baleine tentaculaire, et non de l'Urg (Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature au xvii^e et au xviii^e siècle* [1913], Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 197, n. 1).

du griffon (le bec et les yeux démesurés, par exemple⁵⁸), on peut noter que, dans les deux textes, la rencontre avec le monstre volant se fait aux confins du monde connu, dans une île, à la suite d'un naufrage, alors que le héros est cerné de toutes parts par la mort : Huon se couche au milieu des cadavres de ses compagnons, tandis que Sadeur se désole de devoir « mourir dans cet amas de morts qui m'environnoient⁵⁹ ». Huon comme Sadeur se font transporter par le rapace au-dessus des eaux : l'un (Huon) parce qu'il se fait passer pour mort, l'autre (Sadeur) parce que l'animal le croit mort ; dans les deux cas, le voyage est précédé par des prières, un abandon à la Providence et une acceptation de la mort ; de même que Huon survit grâce à la relative protection du double haubert qu'il a revêtu, Sadeur doit la vie à la « ceinture de plusieurs doubles⁶⁰ » qu'il porte ; ici et là, le voyage se conclut par un combat contre la bête, qui laisse les héros vidés de leur sang, entre la vie et la mort ; tous deux en réchappent grâce à une eau et des fruits miraculeux, de sorte que la victoire contre le monstre marque une purification et une renaissance. Enfin, dans les deux textes, ces tribulations maritimes et aériennes ouvrent la porte d'un *locus amoenus* aux airs de jardin d'Éden – d'un monde, en tout cas, interdit à l'homme. Là où Huon est accueilli par des anges, Sadeur est secouru par des Australiens : hermaphrodites, certes, mais en définitive tout aussi asexués.

Foigny fait tout en somme pour que ce périple soit compris, sur le modèle de celui de Huon de Bordeaux, comme un chemin de croix, une pérégrination purificatrice menant – à défaut des cieux – au Paradis terrestre. Mais c'est pour mieux questionner cette lecture par la suite, et aller en définitive à l'encontre de ces modèles livresques. L'utopie australe, en effet, ne tient pas ses promesses. Comme miné de l'intérieur, cet empire de la Raison conduit à une « catastrophe épistémologique et morale » où l'on finit, comme le note Nicolas Correard, par craindre la vie et la raison elle-même⁶¹. Le départ de Sadeur de la Terre australe est d'ailleurs une fuite : condamné au suicide du fait de sa concupiscence, Sadeur s'évade sur les ailes d'un Urg patiemment apprivoisé, aussi docile

58 « [Le griffon] luy sembla moult grant & cruel à voir, car le bec qu'il portoit estoit grant à merveille, grosse avoit la teste, & les yeux plus grands qu'un bient grant bassin à laver mains, & ses yeux estoient plus rouges que la gueulle d'une fournaise, puis regarda les ongles qu'il portoit lesquels estoient si tresgrans & si tresfort long, que hideur estoit à les voir » (*Huon de Bordeaux*, éd. cit., p. 213).

59 G. de Foigny, *La Terre australe connue*, éd. cit., p. 57.

60 *Ibid.*, p. 60.

61 Nicolas Correard, « Idéal de la Raison, catastrophe de la raison : utopisme et scepticisme chez Foigny, Swift et Holberg », dans Jean-Paul Engélibert et Raphaëlle Guidée (dir.), *Utopie et catastrophe. Rêves et renaissances de l'utopie (xvi^e-xxi^e siècles)*, Rennes, PUR, 2015, p. 73-94. Sur ce point, voir également Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs. Voyages aux confins de l'utopie littéraire (1657-1802)*, Paris, PUPS, 2003, p. 87 : « Indemnes des passions et des appétits, les Australiens de Foigny incarnent une surhumanité confinante à l'inhumain et gouvernée par un terrifiant totalitarisme de la Raison. »

et amical – tendre, presque – que celui de son arrivée était cruel. Cela a été dit ailleurs : en se réconciliant avec le monstre, figure de la passion sexuelle, Sadeur se réconcilie avec cette animalité et cette sexualité que les Australiens s'acharnent à exterminer⁶². Tout comme le lecteur lisant l'arrivée de Sadeur à la lumière d'*Huon de Bordeaux*, Sadeur s'est en somme trompé de paradis : le *locus amoenus*, c'était peut-être l'île des griffons elle-même.

Si ces pages réécrivent l'aventure du chevalier Huon piégé par la montagne d'Aimant, elles rejoignent également la rêverie des cartographes du xvi^e siècle. À la suite de Pierre Ronzeaud, Jean-Michel Racault a montré comment l'« exhibition de rigueur scientifique » que déploie Foigny lors des « sas » du récit – ces épisodes qui font la jonction, narrativement et spatialement, entre le monde européen et l'utopie australienne – est trompeuse. Malgré une stratégie constante d'authentification du récit, l'itinéraire de Sadeur, lorsqu'on l'examine de près, demeure « géographiquement confus sinon incohérent⁶³ ». Les aventures au Congo et à Madagascar, au chapitre II, sont déjà teintées de merveilleux. Le chapitre III, qui raconte le voyage de Sadeur de Madagascar jusqu'en Terre australe, prolonge et accentue ce glissement vers le fabuleux, comme si, note J.-M. Racault, « la rupture avec la géographie référentielle libérait soudain des contraintes de la vraisemblance⁶⁴ ». Il ne faudrait cependant pas en conclure que des sources cartographiques ou géographiques n'ont pas pu contribuer à façonner ce chapitre III où Foigny semble s'affranchir de toute prétention à la vraisemblance. Encore une fois, la géographie fabuleuse à laquelle puise Foigny ne se trouve pas seulement chez Marco Polo ou dans les légendes médiévales ; elle est aussi véhiculée par des globes, atlas et mappemondes produits au tournant des xvi^e et xvii^e siècles.

Comme les cartographes, Foigny place les îles des Urgs, nouvelle version des îles des Rocs, aux abords immédiats de la Terre australe, qu'il imagine survolée – tout comme dans les cartes de Hondius, Pieter van der Keere ou Urbano Monte – par le monstrueux oiseau géant. Foigny opère ainsi la conjonction entre deux traditions. Avec *La Terre australe connue*, les griffons de *Huon de Bordeaux* (et avec eux les Rukhs des récits de voyage médiévaux) se retrouvent transportés en Terre australe, et deviennent matière à récit utopique, dans un océan Indien qui n'est plus exactement « l'horizon onirique⁶⁵ » du Moyen Âge, mais bien celui du

62 Sur animalité et humanité chez Foigny, voir Pierre Ronzeaud, *L'Utopie hermaphrodite. La Terre australe connue de Gabriel de Foigny (1676)*, Marseille, CMR 17, 1982, p. 156-163 ; Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs*, op. cit., p. 151-152 ; Isabelle Moreau, « Hommes, bêtes et Fondins chez Gabriel de Foigny », *Seventeenth-Century French Studies*, 33/1, 2011, p. 49-58.

63 Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs*, op. cit., p. 147.

64 *Ibid.*

65 J'emprunte l'expression à Jacques Le Goff, « L'Occident médiéval et l'océan Indien : un horizon onirique », dans *Pour un autre Moyen Âge* (1977), repris dans *Un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999, p. 269-286.

xvii^e siècle. On pourrait d'ailleurs voir les Urgs comme le croisement du griffon d'*Huon de Bordeaux* et du Rukh à l'éléphant de la gravure de Stradanus, que Foigny aurait pu trouver chez de Bry, ou – pourquoi pas ? – sur les mappemondes où l'oiseau vagabonde au tournant du siècle. On notera aussi, mais sans vouloir exagérer l'importance de ce détail, que la localisation que Foigny donne pour les deux îles où Sadeur se fait attaquer par des Urgs (33° et 35° de latitude sud)⁶⁶, correspond exactement à celle que l'on trouve pour les îles des Rukhs ou des griffons sur les cartes de Mercator et Demongenet. En somme, lorsqu'il s'approche de la Terre australe, Sadeur dérive tant dans les eaux de la fiction médiévale que dans celles des cartes de la Renaissance – ou du moins de celles, pour reprendre la formule de Le Testu, « peintes par imagination ».

218

L'insulaire que nous avons constitué ici pourrait sans doute accueillir d'autres exemples d'îles aux monstres volants. En amont de *La Terre australe connue*, on peut ainsi songer au *Man in the Moone* de Francis Godwin (1638) : on y visite une autre île aux airs de Paradis terrestre, Sainte-Hélène, qui à défaut de se trouver dans l'océan Indien, est elle aussi peuplée d'oiseaux hybrides et carnassiers, les *gansas*⁶⁷. Une fois dressés et attelés à une structure de bois, ces oiseaux transportent verticalement le héros vers cette autre *terra incognita* – et cette autre utopie – qu'est la Lune. Comme Foigny, Godwin infuse du romanesque médiéval dans cette aventure contemporaine nourrie par les spéculations de la *new astronomy* : l'ascension, dans son mode opératoire, décalque en effet le voyage céleste d'Alexandre le Grand porté par des griffons. En aval de *La Terre australe connue*, on trouve les utopies du xviii^e siècle qui continuent, après Foigny, à tisser des liens entre voyage aérien et Terre australe. À cette différence près que chez Robert Paltock (*The Life and Adventures of Peter Wilkins*, 1751) ou Restif de la Bretonne (*La Découverte australe par un homme volant*, 1781), on se passe désormais de griffons : ce sont les hommes qui portent des ailes. Enfin, mais cette fois bien plus tard et « un peu plus à l'ouest », comme dirait le professeur Tournesol, on ne peut s'empêcher de penser à Tintin dans *Le Temple du Soleil* (1949), agrippé aux pattes de son condor comme Foigny à celles de l'Urg. Le monstre niche ici dans la cordillère des Andes, et non sur une île australe. Mais comme l'Urg, il fait office de sentinelle, attaquant le voyageur et son chien quand ceux-ci, après bien des épreuves, se trouvent sur le point de pénétrer dans le blanc de la carte : le Temple du Soleil, cité utopique restée, comme la Terre australe, à l'abri de l'histoire et du monde.

66 Gabriel de Foigny, *La Terre australe connue*, éd. cit., p. 51 et 57.

67 Francis Godwin, *The Man in the Moone*, éd. William Poole, Peterborough (Ont.), Broadview Press, 2009, p. 77 sq.

L'ARCHIPEL DANS LE *ROLAND FURIEUX* DE L'ARIOSTE :
HYBRIDITÉ DU SAVOIR CARTOGRAPHIQUE
ET DE L'IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE

Cornelia Klettke

Il mondo è un arcipelago [...].

Italo Calvino¹

219

CAHIERS SAUNIER 34 • PUPS • 2017

L'HORIZON DE CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES DU POÈTE

La troisième et dernière version du *Roland furieux* paraît à Venise en 1532, la même année que le *Pantagruel* de Rabelais. La phase de 1516 – l'année de publication de la première version du *romanzo* – à 1532 marque une époque de changements profonds en Europe, avec notamment la découverte de contrées du monde encore inconnues grâce à des innovations techniques et scientifiques.

À cette époque émerge le phénomène de la « globalisation ». La pensée des grands esprits se tourne alors vers le monde entier, et non plus seulement vers l'Europe, l'Asie et l'Afrique du Nord. Sur le modèle de la mythologie antique, l'homme de la Renaissance domine de manière presque ludique les monstres des mers et des terres. À la différence de la mythologie gréco-romaine, il est en passe d'assujettir non seulement la Méditerranée et la mer Noire, cette dernière en tant que pôle barbare opposé à la civilisation, mais aussi les océans. Son imagination inclut même la Lune dans son rayon de portée physique. Il s'ouvre aux visions fantastiques, aux rêves de s'envoler dans les airs, ce qui joue non seulement un rôle chez l'Arioste à Ferrare, mais également dans les *studioli* et les ateliers de Léonard de Vinci à Florence, Milan et Amboise.

À Ferrare, et tout particulièrement à la cour princière, le lieu d'activité de l'Arioste, l'astronomie et la géographie occupaient alors une position privilégiée parmi les domaines de recherche². L'étude des anciennes mappemondes, ainsi

1 *Orlando Furioso di Ludovico Ariosto raccontato da Italo Calvino* [1970], illustrations de Grazia Nidasio, Milano, Mondadori, 2009, p. 333.

2 Pour plus d'informations sur l'astronomie et l'astrologie, voir Cornelia Klettke, « Ferrara und sein Fürstenhof als ein frühneuzeitlicher Begegnungsraum und Brennpunkt europäischer

que celle des plus récentes, se trouvaient au centre des préoccupations. Dans ce domaine, le duc Hercule I^{er} d'Este (1471-1505) fait partie des souverains pionniers qui cherchaient des informations concernant les découvertes des marins. Un peu plus de six mois après la découverte de l'Amérique en 1492, le duc apprenait déjà que Christophe Colomb avait découvert de nouvelles îles³. Les avancées de la cartographie et les nouvelles cartes des océans et du monde voient le jour grâce aux différents voyages d'exploration. Avec l'initiative du duc, la cour de Ferrare devient un centre important pour l'arpentage du globe.

Hercule I^{er} chargea Alberto Cantino, son agent à Lisbonne, de lui procurer la copie d'une certaine mappemonde⁴. L'original, qui n'existe plus aujourd'hui, avait pour but d'informer le duc d'Este des dernières découvertes faites par les Portugais (en particulier lors de l'expédition au Brésil de Pedro Álvares Cabral, 1500-1501)⁵. La copie conservée dans la Biblioteca Estense à Modène est considérée aujourd'hui comme une rareté, dans la mesure où il s'agit de la « deuxième [carte] la plus ancienne au monde sur laquelle figurent des parties de l'Amérique⁶ ». Cette mappemonde fut dans un premier temps rapportée par Alberto Cantino à Gênes, d'où elle fut ensuite expédiée à Ferrare par Francesco Cattaneo en 1502⁷. La *Carta del Cantino* présente l'une des premières représentations des Caraïbes, sur laquelle la Hispaniola

220

Identitätsfindung », dans Cornelia Klettke et Ralf Pröve (dir.), *Brennpunkte kultureller Begegnungen auf dem Weg zu einem modernen Europa. Identitäten und Alteritäten eines Kontinents*, Göttingen, V&R unipress, 2011, p. 71-105, ici p. 93-101. Sur la géographie, voir en particulier Luciano Serra, « Da Tolomeo alla Garfagnana. La geografia dell'Ariosto », *Bollettino storico reggiano*, VII/28, novembre 1974, p. 151-184, et Massimo Rossi, « La geografia del Furioso. Sul sapere geo-cartografico alla corte estense », dans Michele Bordin et Paolo Trovato (dir.), *Lucrezia Borgia. Storia e mito*, Firenze, Olschki, 2006, p. 97-138.

3 Voir la copie réalisée à Milan par Giacomo Trotti pour Hercule I^{er} d'Este d'une lettre d'Annibale Gennaro, initialement rédigée le 9 mars 1493 à Barcelone. La copie de Trotti arrive le 21 avril 1493 à Ferrare et Hercule d'Este y répond le 25 avril 1493. L'échange épistolaire se trouve dans Ernesto Milano, *La Carta del Cantino e la rappresentazione della Terra nei codici e nei libri a stampa della Biblioteca Estense e Universitaria*, Modena, Il Bulino, 1991, p. 92. Voir également M. Rossi, « La geografia del Furioso », art. cit., p. 97-138, ici p. 98, ainsi qu'André Rochon, « La mer dans le *Roland furieux* », dans Alexandre Doroszlaï et al. (dir.), *Espaces réels et espaces imaginaires dans le Roland furieux*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1991, p. 129-249, ici p. 140.

4 Alexandre Doroszlaï, *Ptolémée et l'hippogriffe : la géographie de l'Arioste soumise à l'épreuve des cartes*, Alessandria, Ed. dell'Orso, 1998, p. 16.

5 La méthode par laquelle Cantino s'est procuré cette copie, vraisemblablement la corruption d'un cartographe, reste un mystère jusqu'à aujourd'hui. Voir Ernesto Milano, *La Carta del Cantino e la rappresentazione della Terra...*, op. cit., p. 97-98 ; Joaquim A. Gaspar, « Blunders, Errors and Entanglements: Scrutinizing the Cantino planisphere with a Cartometric Eye », *Imago Mundi*, 64, 2/2012, p. 181-200. L'opacité de cet épisode a également inspiré un roman : Gérard Vindt, *Le Planisphère d'Alberto Cantino, Lisbonne 1502*, Paris, Autrement, 1998.

6 Alfons Strauch, *Die Kosmographie in Ariosts Orlando Furioso* [Diss. Universität Bonn, 1914], Aachen, Jakob Lauffs jr., 1921, p. 74, note 3 (sauf mention contraire, je traduis).

7 *Ibid.* ; E. Milano, *La Carta del Cantino e la rappresentazione della Terra...*, op. cit., p. 97-98.

est toutefois plantée du drapeau castillan. Les tropiques y sont également dessinés. Ces connaissances contextuelles me paraissent importantes en raison de leur situation temporelle, 1502, puisqu'on peut alors émettre l'hypothèse que l'Arioste avait déjà en tête cette situation géographique lors des débuts de l'écriture du *Roland furieux*⁸.

La critique, celle en particulier d'Alfons Strauch et d'Alexandre Dorozslaï, a montré que l'auteur du *Roland furieux* était très ambitieux en ce qui concernait l'étude des mappemondes et s'appliquait à utiliser les indications qu'il considérait comme les plus correctes et actuelles possibles alors disponibles pour désigner les nombreux pays, régions et villes, par lesquels il faisait passer ses personnages⁹. Comme le dit Alexandre Dorozslaï, « [d]e tous les grands poètes épiques italiens, l'Arioste nous offre les plus fécondes rencontres avec la géographie de son temps¹⁰ ». À la différence de ses prédécesseurs italiens, Luigi Pulci et Matteo Maria Boiardo, l'Arioste, en tant qu'humaniste, nourrit son œuvre de l'héritage littéraire de l'Antiquité et ajuste sa poésie à l'horizon épistémologique de son temps.

L'enchevêtrement de diverses traditions a fait mûrir le *Roland furieux* en un texte universel, qui laisse cependant transparaître une importante hétérogénéité. La rencontre des transmissions et des nouvelles connaissances concernant l'organisation du globe entraîne d'importantes divergences entre des façons de penser et d'agir obsolètes qui, en interaction avec les répercussions des temps modernes, sont sapées de manière ironique et induisent même des effets parodiques.

À titre d'exemple, les épisodes centrés sur l'île légendaire d'Ébude¹¹ mettent en évidence le retard en ce qui concerne la connaissance des mers et des îles du

8 Au sujet de l'influence de la *Carta del Cantino* sur l'Arioste, voir Luciano Serra, « Da Tolomeo alla Garfagnana », art. cit., p. 177, et A. Dorozslaï, *Ptolémée et l'hippogriffe*, op. cit., p. 58-59.

9 Chez Giovanni Battista Bolza (*Manuale ariostesco*, Venezia, H. F. & M. Münster, 1866, « Viaggi », p. LXXXVI-XC), on trouve une première approche d'une géographie des voyages de Roger et d'Astolphe dans le *Roland furieux* avec un recensement cartographique de leurs différents itinéraires. Le premier à réellement approfondir la géographie et les voyages dans le *Roland furieux* sera Michele Vernero avec ses *Studi critici sopra la geografia nell'Orlando Furioso di Ludovico Ariosto con una carta geografica* (Torino, Tipografia Palatina di Bonis e Rossi, 1913), stimulé sans aucun doute par la première analyse des voyages de Pantagruel par Abel Lefranc (*Les Navigations de Pantagruel. Étude sur la géographie rabelaisienne*, Paris, Leclerc, 1905). La thèse de doctorat d'Alfons Strauch, fondamentale du point de vue des connaissances géographiques et déterminante pour les études qui suivront, a été soutenue à l'université de Bonn à peu près en même temps que les études de Vernero. La thèse, prête dès 1914, ne put être imprimée qu'en 1921 en raison de la guerre. Au sujet de la signification et de la réception de Strauch, voir L. Serra, « Da Tolomeo alla Garfagnana », art. cit., p. 153.

10 A. Dorozslaï, *Ptolémée et l'hippogriffe*, op. cit., p. 8.

11 *Orlando furioso*, VIII, 51 et IX, 12, premières mentions de l'île d'Ébude ; X, 91-115, libération d'Angélique par Roger ; XI, 28-46, assassinat de l'Orca par Roland et libération d'Olympe.

Nord de l'Europe. Les histoires autour de l'île d'Ébude, que Ptolémée présente comme l'île la plus grande et la plus à l'ouest des Hébrides¹², et de son monstre marin Orca, sont alimentées par des mythes étranges datant de la nuit des temps. Ce n'est que peu après la mort de l'Arioste que le Nord de l'Europe fait l'objet d'une première représentation cartographique allant au-delà de la *Geographia* de Ptolémée avec la *Carta marina* (1539) d'Olaus Magnus (1490-1557)¹³. Le dernier archevêque d'Uppsala se sert encore d'un merveilleux sans aucun doute ironique des eaux nordiques peuplées de monstres, bien que ce soit désormais dans le but de rendre odieux les ennemis (les protestants) au sein des guerres religieuses. Dans le cadre de cette hétérogénéité et de cette hybridité, l'île d'Alcine représente, pour ainsi dire, le pôle opposé de l'île d'Ébude. Sa situation géographique oscille entre le pur imaginaire d'une île magique et les connaissances cartographiques antérieures ou tout récentes. Car dans le texte de l'Arioste, l'on ne sait si l'île d'Alcine se situe dans l'Asie orientale de Marco Polo ou dans les Caraïbes de Christophe Colomb.

222

LES HÉROS DE L'ARIOSTE PARCOURENT LE GLOBE

Les héros du *Roland furieux* ne sillonnent pas uniquement l'Europe et le monde de l'Antiquité, mais ils parcourent également le globe et les contrées dont on avait connaissance à cette époque¹⁴. Parmi eux, deux protagonistes se distinguent tout particulièrement, le Britannique Astolfo et Roger, le fondateur légendaire de la dynastie d'Este à Ferrare. L'Arioste, poète de cour, le célèbre de manière encomiastique dans son épopée, ce qui lui confère une position

12 Ptolémée, *Geographia* II, 2, 11; Pline, *Nat. Hist.* IV, XVI. Cf. *Orlando Furioso*, éd. Nicola Zingarelli, Milano, Hoepli, 1934, « Indice », s.v. « Ebuda », p. 545. Au sujet de la localisation par l'Arioste de l'île au-delà de l'Irlande (« *oltre l'Irlanda una isola si corca, /Ebuda nominata* » : « par-delà l'Irlande, s'étend une île nommée Ébude » [VIII, 51, v. 4-5]), voir l'explication d'A. Doroszlaï, *Ptolémée et l'hippogrieffe*, op. cit., p. 68-71. L'Arioste se fonde sur la *Geographia* de Ptolémée dans la nouvelle édition de Bologne (1477), commanditée par Borso d'Este en 1466 et confiée à l'astrologue de la cour enseignant à Ferrare, Pietro Buono Avogaro, et n'a pas encore connaissance de la *Carta marina* d'Olaus Magnus. Mais celle-ci manque également de précision en ce qui concerne la localisation des Hébrides (*Insule Hebrides sive Mevanides*), qui se trouvent à demi coupées, à l'extrême ouest et tout en marge de la carte. – Toutes les citations de l'*Orlando furioso* sont issues de l'édition de Lanfranco Caretti (1966), Torino, Einaudi, 2 vol., 1992 ; pour les citations françaises *Roland furieux*, trad. Francisque Reynard (1880), préface d'Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2 vol., 2003.

13 Olaus Magnus, *Carta marina*, éd. Elena Balzamo, Paris, Corti, 2005. Voir aussi Frank Lestringant, « Une altérité venue du froid : démons et merveilles d'Olaus Magnus (1539-1555) », dans Kathryn Banks et Philip Ford (dir.), *Self and Other in Sixteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge French Colloquia, 2004, p. 45-70.

14 Les nombreux protagonistes sont sans cesse en mouvement, mais une sorte de système régit leurs domaines de voyages, de sorte qu'à chaque personnage est attribué un certain territoire, dont ils semblent pour ainsi dire être les spécialistes. Voir les détails dans A. Strauch, *Die Kosmographie in Ariosts Orlando Furioso*, op. cit., p. 81.

privilegiée dans les actions des héros. Ses voyages appartiennent aussi bien au domaine de la réalité qu'à celui de l'imaginaire.

L'auteur invente des moyens de transport tout droit sortis de son imagination, l'hippogriffe, et, de surcroît, une navette spatiale qui amène Astolfo sur la Lune. L'hippogriffe est un cheval ailé, une créature hybride mi-cheval, mi-griffon, volatile fabuleux ; il représente en tant que créature issue de l'imagination de l'auteur un dispositif pour la projection des souhaits, des vœux et des aspirations de l'esprit, de la psyché et de la nature impulsionnelle¹⁵. La représentation fantastique d'un cheval ailé correspond aux rêves de voler conservés dans l'imaginaire de l'humanité et transmis par les mythes.

Pour l'auteur, l'hippogriffe joue pour ainsi dire un double rôle en tant que médium de la mobilité dans l'intrigue des personnages, et en tant que source d'inspiration au sens de Pégase. L'Arioste, qui de son propre aveu aime adopter le regard du cosmographe dans son cabinet de travail privé¹⁶, envoie ses héros dans le vaste monde et leur en fait faire le tour dans une réalité apparente ; il les transporte sur les lieux de l'action où ils s'engagent corps et âme. L'hippogriffe fait alors fonction d'un simple moyen de transport, sans disposer d'un regard cosmographique propre. L'auteur délègue la « véritable vie » aux héros. Avec l'hippogriffe, il suggère une instance comparable à Pégase, qui contribue à la représentation de l'impossible, de l'inexaucé, et de ce qui n'a jamais existé en tant que création de l'imagination de l'auteur.

À l'exemple de ses personnages Roger et Astolfo, l'Arioste présente quelques motifs du désir d'appréhender le monde dans sa globalité. Roger, qui, lors de son atterrissage à Londres, savoure la stupeur des spectateurs face à ce miracle, est poussé par un plaisir effréné de remonter dans les airs afin de partir à l'exploration d'autres îles d'Europe du Nord, suite à sa découverte de l'île Britannia¹⁷ :

15 Cornelia Klettke, « Der Text als Trugbild: Gewebe, Labyrinth, Knoten – Studien zur Ästhetik des *Orlando furioso* von Ariost », *Horizonte. Italianistische Zeitschrift für Kulturwissenschaft und Gegenwartsliteratur*, numéro spécial, « Trugbildnerisches Labyrinth – Kaleidoskopartige Effekte. Neurezeptionen des *Orlando Furioso* von Ludovico Ariosto », dir. Cornelia Klettke et Georg Maag, 2005-2006, p. 101-126, ici p. 107 (au sujet de l'hippogriffe, voir 5 et 6). Voir également Klaus W. Hempfer, « Allegorie als interpretatives Verfahren in der Renaissance: Dichterallégorie im 16. Jahrhundert und die allegorischen Rezeptionen von Ariosts *Orlando furioso* », dans K. W. Hempfer et Enrico Straub (dir.), *Italien und die Romania in Humanismus und Renaissance. Festschrift für Erich Loos zum 70. Geburtstag*, Wiesbaden, Steiner, 1983, p. 51-75.

16 Voir les vers fameux dans les *Satires*, III, v. 52-66.

17 Le « plaisir pris par le poète à sillonner la mappemonde » s'exprime ici de manière indirecte. Voir Thibaut Maus de Rolley, « Le globe et le chevalier : variations sur la méditation cosmographique dans la fiction chevaleresque de la Renaissance », dans Frank Lestringant, Jean-Marc Besse et Marie-Dominique Couzinet (dir.), *Les Méditations cosmographiques à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2009, p. 113-140, ici p. 129 ; *id.*, *Élévations. L'écriture du voyage aérien à la Renaissance*, Genève, Droz, 2011, p. 376.

*Quindi Ruggier, poi che di banda in banda
vide gl'Inglese, andò verso l'Irlanda*¹⁸.

(X, 91, v. 7-8)

Roger fait l'expérience de la liberté infinie qu'entraîne la réalisation de ses désirs : l'assouvissement de sa curiosité à explorer de nouvelles contrées du monde et le sentiment grandiose d'égaliser, avec l'achèvement de son voyage autour du monde, les étoiles, respectivement le soleil :

*e finir tutto il cominciato tondo,
per aver, come il sol, girato il mondo*¹⁹.

(X, 70, v. 7-8)

224

Pour Astolfe, qui achève et surpasse l'aventure amorcée par Roger (XXII, 26), l'hippogriffe devient, avec l'ascension de la montagne du Paradis ou de la Lune en Éthiopie (XXXIII, 109 et 126), le lieu légendaire des sources du Nil et du Paradis terrestre, un dispositif du souhait de dévoiler les derniers secrets du monde. Avec son voyage dans les mondes fantastiques de l'au-delà et sur la Lune, Astolfe pénètre dans les domaines de la métaphysique, de la magie et du mythe²⁰.

CARTES ET ITINÉRAIRES : LES PISTES MENANT AUX VOYAGES D'EXPLORATION

Alexandre Doroszlaï fait une analyse approfondie des itinéraires des héros du *Roland furieux* en les comparant aux mappemondes dont l'Arioste aurait pu disposer. Il en conclut que pour l'Arioste, en particulier en ce qui concerne les voyages autour du monde d'Astolfe et de Roger, deux mappemondes pourraient entrer en compte : la carte de Francesco Rosselli (1507-1508), un planisphère, et la mappemonde de Martin Waldseemüller (1507)²¹. En se fondant sur certaines indications de distance présentes dans le *Roland furieux*²², A. Doroszlaï tire la conclusion que « Rosselli aurait pu être l'inspirateur de l'esquisse à grands traits du voyage de Roger, mais non de celui d'Astolfe,

18 « De là, Roger, après avoir vu, troupe par troupe, les forces anglaises, s'en alla du côté de l'Irlande ».

19 « et à ne mettre fin à son voyage qu'après avoir, comme le soleil, fait le tour du monde ».

20 Pour plus d'informations sur le voyage dans la lune, voir Cornelia Klettke, « "Cosmicomiche" in Ariostos *Orlando furioso*: Astolfo's Mondreise auf der Folie der Geschichten des Lukian von Samosata », dans Bettina Bosold-DasGupta, Charlotte Krauß et Christine Mundt-Espín (dir.), *Nachleben der Antike – Formen ihrer Aneignung. Festschrift anlässlich des 60. Geburtstages von Klaus Ley*, Berlin, Weidler, 2006, p. 55-71.

21 A. Doroszlaï, *Ptolémée et l'hippogriffe*, op. cit., p. 36, fig. 19 (Rosselli) et fig. 20 (Waldseemüller).

22 *Ibid.*, p. 37, fig. 21 (Waldseemüller) et p. 38, fig. 22 (Rosselli).

tandis que Waldseemüller se révèle être un modèle adéquat pour les deux²³ ». L'apparition de la mappemonde de Waldseemüller peut être datée de manière précise du 25 avril 1507 à Saint-Dié. A. Doroszlaï démontre qu'il est tout à fait possible que l'Arioste ait pu étudier cette carte dès 1508²⁴, c'est-à-dire pendant la rédaction de la première version de son poème. Le début des travaux sur le *Roland furieux* est fixé autour de l'an 1504. A. Doroszlaï suppose que la carte de Waldseemüller a été la principale source pour la vision du monde cartographique de l'œuvre. C'est sur cette carte que la représentation du nouveau continent est accompagnée pour la première fois du nom *America*. La carte est intitulée *Universalis cosmographia secundum Ptholomaei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes*.

Du point de vue métaphorique, l'Arioste construit son œuvre comme un long voyage en bateau. Il ne s'agit pas seulement d'une réminiscence littéraire d'une toponymie traditionnelle (présente, par exemple, chez Virgile et Dante), mais tout porte à penser que nous sommes ici en présence de connotations de voyages d'exploration actuels ainsi que de navigations au long cours. Dans la manière de leur représentation, les nombreuses scènes de tempêtes, de situations de détresse et de naufrages reflètent également l'esprit moderne du départ²⁵.

Nous observons une différence significative avec la *Geographia* (1482) de Francesco Berlinghieri qui a vu le jour à Florence quelques décennies seulement avant le travail de création de l'Arioste²⁶. En ce qui concerne cette nouvelle édition rédigée dans l'esprit néoplatonicien de l'Académie florentine autour de Marsile Ficin, qui constitue par ailleurs la première traduction de la *Geographia* de Ptolémée dans une langue vernaculaire, à savoir le toscan, il s'agit d'un poème en vers composé de tercets dantesques. Dans le prologue (au début du *Liber Primus*), Ptolémée, qui se glisse ici dans le rôle d'un Virgile, descend du ciel enveloppé de nuages afin d'élever le poète à lui, jusque dans les sphères célestes, et de lui faire faire un voyage riche en aventures tout autour du globe, au cours

²³ *Ibid.*, p. 38.

²⁴ *Ibid.*, p. 40-41.

²⁵ Sur le naufrage, voir également Jörg Dünne, *Die kartographische Imagination: Erinnern, Erzählen und Fingieren in der Frühen Neuzeit*, München, Fink, 2011, chap. III, qui ne fait toutefois pas référence à l'Arioste.

²⁶ *Geographia di Francesco Berlinghieri fiorentino in terza rima et in lingua toscana distincta con le sue tavole... secondo la Geographia et distinctione delle tauole di Ptolomeo*, Firenze, Niccolò di Lorenzo, 1482 (éd. Raleigh A. Skelton, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1966). Un exemplaire de l'œuvre se trouvait à la Biblioteca Estense, selon Ernesto Milano (*La Carta del Cantino e la rappresentazione della Terra...*, *op. cit.*, p. 81). On peut supposer que l'Arioste eut également connaissance du prologue de Berlinghieri. Voir A. Rochon, « La mer dans le *Roland furieux* », art. cit., p. 143, n. 33, et déjà L. Serra, « Da Tolomeo alla Garfagnana », art. cit., p. 156-157, où l'on trouve également plus d'informations au sujet des éditions de Ptolémée utilisées par l'Arioste, parmi lesquelles la *Geographia* de Berlinghieri occupait une place importante.

duquel il contemple le monde vu d'en haut²⁷. Le voyage aérien faisant office de cadre narratif constitue un lointain écho de l'*Icaroménippe* de Lucien, même si, ici, la connotation satirique n'est pas présente. Berlinghieri met en scène et poétise le « regard tout-puissant » du cosmographe et transmet une expérience cartographique et géographique moderne du monde, qu'il observe comme à travers l'œil du « Créateur »²⁸.

Entre Berlinghieri et l'Arioste, on reconnaît très nettement un point de rupture archéologique marqué par l'an 1492. À l'ignorance de Berlinghieri s'oppose, dans le *Roland furieux*, plus précisément dans la version de 1532, le savoir résultant des voyages d'exploration :

[...] *io veggio uscire
da l'estreme contrade di ponente
nuovi Argonauti e nuovi Tifi, e aprire
la strada ignota infn al dí presente:
altri volteggiar l'Africa, e seguire
tanto la costa de la negra gente,
che passino quel segno onde ritorno
fa il sole a noi, lasciando il Capricorno*²⁹.

(XV, 21, v. 1-8)

Outre de nombreuses réminiscences, le *Roland furieux* présente des allusions plus ou moins évidentes à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492) ainsi qu'aux voyages de Vasco de Gama et à sa découverte de la route maritime des Indes par le cap de Bonne-Espérance (à partir de 1497). La troisième version de 1532 contient plusieurs passages ajoutés. Ainsi le chant XV en particulier est augmenté de 19 stances (stances 18 à 36). À l'aide de la figure allégorique d'Andronique, la compagne de route du paladin carolingien Astolfe lors de son retour du Japon, l'Arioste présente le contournement du cap de Bonne-Espérance comme une prophétie. Le poète de la Renaissance se sert de cette astuce, la vision du futur depuis la perspective des années 800, afin d'éviter un anachronisme. Dans ce contexte, la stance XV, 16 présente un problème d'interprétation. Bien que celle-ci s'inscrive dans la première phase de rédaction de l'œuvre en 1516, on a voulu y lire une allusion au Pacifique

27 Voir également Sean Roberts, « Poet and 'World Painter': Francesco Berlinghieri's *Geographia* (1482) », *Imago Mundi*, 62, 2/2010, p. 145-160, ici p. 148.

28 Au sujet du regard du cosmographe, voir Frank Lestringant, *L'Atelier du cosmographe ou l'Image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 36.

29 « [...] je vois des extrémités du Ponent sortir de nouveaux Argonautes, de nouveaux Tiphys qui ouvrent la voie inconnue jusqu'à ce jour. Les uns, contournant l'Afrique, suivant la côte habitée par les nègres, jusqu'à ce qu'ils dépassent ce signe où entre le soleil quand il quitte le capricorne pour venir à nous ».

(« *e l'onde più tranquille* » / « ses ondes tranquilles » [v. 1])³⁰. S'il est exclu de voir ici une référence au premier tour du monde à la voile qui traverse le détroit de Malacca (1520-1522), on peut néanmoins percevoir quelques vagues allusions à la situation géographique réelle de l'archipel de la Malaisie actuelle : « *sopra le ricche e popolose ville* » / « à travers les riches et peuplées cités » ; « *scoprendo a destra et a sinistra mille / isole sparse* ; » / « Il découvre, à droite et à gauche, des milliers d'îles éparses » (XV, 16). En quelques mots, l'Arioste évoque ici une idée plus vivante de la situation géographique.

ROGER ET LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE : LES ALLUSIONS À CHRISTOPHE COLOMB

Une partie des stances rajoutées (à partir de XV, 22) font allusion à la découverte de Christophe Colomb et de ses successeurs, bien que les explorateurs eux-mêmes, par exemple Colomb, ne soient pas nommés expressément. Les stances XV, 22 (à partir du vers 5) et XV, 23 se rapportent à la découverte des Caraïbes, qu'on appelle les Indes occidentales, ainsi qu'à la conquête du Nouveau Monde : le Mexique. Ce texte se présente comme un *encomium* du roi Ferdinand d'Aragon et en particulier de son petit-fils, l'Empereur Charles Quint. Hernán Cortés (1519-1521) est célébré comme le conquérant du Mexique (XV, 27). Ces vers reflètent ce que l'on appelle l'*Ent-Ostung*, c'est-à-dire le phénomène de la priorité naissante depuis environ 1500 du regard tourné vers l'ouest à la différence de l'orientation vers l'est qui régnait jusqu'alors au sein de l'histoire occidentale³¹. Il faut noter chez l'Arioste l'attitude positive envers ce tournant, tandis que dans l'œuvre de Rabelais (*Quart et Cinquiesme Livre*) l'*Ent-Ostung* se fait pour ainsi dire contre son gré.

Il ne fait aucun doute que l'Arioste introduit en premier lieu dans le contexte des découvertes contemporaines du globe, pour autant qu'il leur concède cette entrée dans le royaume fabuleux de sa poésie, le personnage encore peu codifié de Roger. C'est lui qui est le premier à faire le tour du monde. Il n'est pas impossible que cette mise en avant dissimule également une tendance encomiastique, puisque Roger est considéré comme le père légendaire de la lignée des Este :

*Al venir quivi, era, lasciando Spagna,
venuto India a trovar per dritta riga,*

³⁰ A. Doroszlaï, *Ptolémée et l'hippogriffe*, op. cit., p. 57, n. 36.

³¹ Sur l'*Ent-Ostung*, voir Peter Sloterdijk, *Im Weltinnenraum des Kapitals. Für eine philosophische Theorie der Globalisierung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2005, p. 58 ; pour l'application de ce concept au *romanzo* de l'Arioste, Federico Italiano, « Die globale Dichtung des *Orlando Furioso*. Von der Kartizität des Poetischen zur Geopoetik der Ent-Ostung », *Arcadia*, 47, 2012/1, p. 16-33, ici p. 31.

*là dove il mare oriental la bagna;
dove una fata avea con l'altra briga.
Or veder si dispose altra campagna,
che quella dove i venti Eolo istiga,
e finir tutto il cominciato tondo,
per aver, come il sol, girato il mondo*³².

(X, 70)

228

L'Arioste présente le voyage à dos d'hippogrieffe de Roger comme un tour du monde complet. L'aventure commence sur un sommet des Pyrénées, d'où l'hippogrieffe prend son envol pour mettre le cap sur Gibraltar. Traversant les colonnes d'Hercule, il quitte l'Europe sans se soucier du tabou médiéval. L'hippogrieffe suit les traces de Christophe Colomb, dont il semble imiter le chemin³³. Il se dirige vers l'ouest et survole des terres (l'Amérique), sans que cela soit explicitement dit. Le passage au-dessus des Caraïbes n'est suggéré que par des synecdoques : vol rapide, vif battement d'ailes (VI, 18), trajectoire en ligne droite (VI, 19). La formulation « *per dritta riga* » / « en droite ligne » (X, 70, v. 2) semble être tirée mot pour mot de la lettre d'Annibale Gennaro déjà citée, que celui-ci écrivit à Barcelone le 9 mars 1493 à son correspondant à Milan, où Colomb fit escale le 4 mars 1493 en rentrant de son premier voyage. Grâce à la copie de cette lettre réalisée par Giacomo Trotti pour le duc de Ferrare, ensuite transmise à ce dernier et arrivée le 21 avril 1493 chez Hercule I^{er}, le duc obtint des connaissances plus précises sur le voyage de Christophe Colomb :

*[...] in lo mese di agosto passato questi Signori Re, ad pregi de uno dicto il Colombo fuori contenti che lo predicto armasse quattro caravelle, ad effecto, che epso diceva voler andare per lo mare maggiore et navigare tanto per dritta linea per ponente per fine che venisse all'Oriente, che essendo lo Mondo rotondo, per forza doveva voltare, et trovare la parte orientale, et cussi fece: che armate dicte caravelle, pigliata la via da ponente fora de lo stricto ... in XXXIIIJ di pervenne in una grande insula*³⁴.

32 « En quittant l'Espagne pour arriver en ces contrées, il était venu en droite ligne aborder dans l'Inde du côté où la mer orientale baigne, aux lieux témoins de la querelle soulevée entre l'une et l'autre fée. Maintenant il se dispose à parcourir une autre région que celle où Éole souffle ses vents, et à ne mettre fin à son voyage qu'après avoir, comme le soleil, fait le tour du monde ».

33 Voir A. Doroszlaï, *Ptolémée et l'hippogrieffe*, op. cit., p. 46 et 48 : « L'analogie est saisissante entre la première étape du chevalier [Roger] et l'itinéraire aller de Colomb en 1492 ».

34 « en août de l'an passé, les Majestés Royales se réjouirent de la demande d'un dénommé Colomb, qui allait équiper quatre caravelles avec pour objectif, comme il le disait, de traverser la grande mer et de faire voile en ligne droite vers l'ouest jusqu'à ce qu'il atteigne l'Orient, car puisque la terre était ronde, il allait inévitablement se tourner et trouver la partie orientale, et c'est ce qu'il fit : après avoir équipé lesdites caravelles et mis cap vers l'ouest en dehors du détroit [de Gibraltar]... il arriva en 34 jours sur une grande île » (citation d'après E. Milano,

De toute évidence, l'Arioste connaissait le contenu de cette lettre. Le choix des mots « *per dritta riga* » laisse supposer une représentation cartographique. Chez l'Arioste, le cartographe/cosmographe est remplacé par l'hippogriffe.

Roger au dos de l'hippogriffe atterrit sur une île qui n'est pas désignée de manière plus précise (VI, 19). Dans la mesure où cet endroit se révèle être le royaume de la magicienne Alcine, où Roger rencontre également Astolfe métamorphosé en un myrte, beaucoup de critiques ont supposé qu'il s'agissait de Cipango (Japon) visité par Marco Polo³⁵. Quant au dilemme pour situer l'île d'Alcine, le premier à énoncer une position claire est Nicola Zingarelli, lorsqu'il admet que l'île d'Alcine de Roger n'est, d'un point de vue géographique, pas la même que celle d'Astolfe :

L'île à laquelle Roger accède est située à un autre endroit que celui où se rend Astolfe ; et quand l'hippogriffe survole l'Atlantique pendant 3 000 milles, il ne peut pas s'agir du Cipango³⁶ de Marco Polo, c'est-à-dire du Japon, comme on le pensait d'après le commentaire de Simon Fornari ; mais il s'agit bien d'une île imaginée au milieu de l'océan Atlantique, simulée, comme l'est l'ensemble du récit allégorique d'Alcine ; trois mille milles est un chiffre déterminé ; et suite à une rotation de 50 degrés, elle se situerait sur les territoires découverts par Christophe Colomb³⁷.

Presque tout porte à croire que dans le texte du *Roland furieux*, la rencontre de l'intrigue imaginaire et d'éléments géographiques a mené à une rupture et donc à un écart, ce qui n'entraîne pas pourtant, compte tenu des histoires de

La Carta del Cantino e la rappresentazione della Terra..., *op. cit.*, p. 92 ; voir également M. Rossi, « La geografia del *Furioso* », *art. cit.*, p. 98).

- 35 C'est l'opinion répandue depuis Simone Fornari (*La Sposizione di M. Simon Fornari da Rheggio sopra l'Orlando Furioso di M. Lodovico Ariosto*, Firenze, Torrentino, 1549, p. 197-198). Michele Vernero non plus ne se risque pas à contredire cette hypothèse. Il se fonde sur le fait que les vers X, 70, 1-3 (« *Al venir quivi, era, lasciando Spagna, /venuto India a trovar per dritta riga, /là dove il mare oriental la bagna* ») seraient déjà présents dans la première version du *Furieux* de 1516 (*Studi critici sopra la geografia nell'Orlando Furioso di Ludovico Ariosto*, *op. cit.*, p. 112). Il reconnaît toutefois que le voyage de Roger se déroule le long du tropique du Cancer vers l'ouest (p. 118). Selon Vernero, le protagoniste passerait ainsi à côté de Cuba, et continuerait en direction du Japon. Vernero se fonde cependant sur la mappemonde d'Apian (1520) (voir également l'illustration de l'itinéraire à la fin de l'ouvrage de Vernero). A. Strauch n'a aucun doute quant au fait que Roger vole « vers l'ouest IV, 50, VI, 17 – au-dessus de l'Amérique – jusqu'à la côte ouest de l'Asie VI, 19 » (*Die Kosmographie in Ariosts Orlando Furioso*, *op. cit.*, p. 77).
- 36 Dans son poème, l'Arioste se sert de la nomenclature utilisée par Marco Polo pour désigner la Chine et le Japon dans son *Milione* (*Il Milione*, scritto in italiano da Maria Bellonci, Milano, Mondadori, 1990, « Indice dei nomi e delle cose notabili », s.v. « Catai, (*Cataio*) », p. 353, et s.v. « Cipangu, (vari *Zipangu*, *Zipingu*) », p. 356). Pour le *Cataio*, voir également A. Strauch, *Die Kosmographie in Ariosts Orlando Furioso*, *op. cit.*, p. 26.
- 37 *Orlando Furioso*, éd. Nicola Zingarelli, « Indice », s.v., « Alcina », p. 519 (cf. la mention des deux positions dans *Orlando furioso*, éd. Lanfranco Caretti, t. I, p. 127, commentaire de la stance VI, 19).

magie déjà perturbantes, une réelle irritation du lecteur. L'hétérogénéité du texte se manifeste dans le mélange du mythe fabuleux et de traces de la réalité, supposément reflété par les mappemondes. L'Arioste s'amuse en *jouant* avec les découvertes géographiques les plus récentes de son époque. À l'abri de son havre familial, il entreprend, pour ainsi dire, des « voyages dans l'esprit », en se laissant stimuler par les mappemondes et les globes de la Biblioteca Estense et en animant les modèles cartographiques par la fantaisie de son cheval des muses. L'Arioste lui aussi se trouve face à de nombreuses incertitudes et confusions en ce qui concerne les connaissances géographiques de l'époque³⁸, mais l'on peut déjà entr'apercevoir au sein de son œuvre un éclair des Lumières. Dans son poème, l'Arioste entreprend une fictionnalisation des connaissances géographiques, son but n'étant absolument pas d'écrire un traité de géographie comme, par exemple, Francesco Berlinghieri. Néanmoins, la fiction est restreinte et sensiblement dérangée par l'équivocité géographique, ce qui entraîne encore une autre hétérogénéité du texte.

230

L'auteur laisse la localisation de l'île d'Alcine dans le vague. Dans les stances VI, 20-25, il esquisse l'image d'un paysage charmant entouré d'une végétation luxuriante, qui renvoie à une île des Indes occidentales (Haïti ou Cuba) plutôt qu'au Japon. Lanfranco Caretti se réfère à des réminiscences littéraires datant de l'Antiquité et de l'époque moderne de la Renaissance³⁹. D'autre part, il est possible que l'Arioste ait eu connaissance du journal de Colomb documentant son voyage de 1492 et on ne peut pas exclure une réminiscence du royaume de Haïti dans la description du jardin d'Alcine (VI, 21)⁴⁰. A. Doroszlaï étaye la plausibilité de cette piste d'interprétation à l'aide d'autres arguments : Christophe Colomb aurait dans un premier temps confondu l'île de Cuba avec Cipango et aurait été persuadé jusqu'à sa mort qu'il se trouvait sur la côte sud-est de l'Asie⁴¹. Avant N. Zingarelli, il avait été manifestement fait peu de cas de l'indication de milles que l'Arioste fait dans VI, 25 (« *tre mila miglia ognor correndo era ito* » / « il est allé toujours courant pendant trois mille milles »), sinon on aurait dû s'apercevoir que la distance vers l'ouest depuis l'Espagne

38 Dans ce sens, Alberto Casadei s'exprime également de façon pertinente (« "Nuove terre e nuovo mondo": le scoperte geografiche nel C. XV, 18-27 », dans *La strategia delle varianti. Le correzioni storiche del terzo Furioso*, Lucca, Maria Pacini Fazzi, 1988, p. 79-85 [Appendice I], ici p. 81).

39 *Orlando furioso*, éd. Lanfranco Caretti, t. I, p. 127, commentaire de la stance 19.

40 Voir Marica Milanese, « I viaggi dell'Ippogrifo. Ludovico Ariosto e le grandi scoperte geografiche », *Erodoto*, 7/8, septembre 1984, p. 8-24, ici p. 10. Se fondant sur d'autres documents, A. Doroszlaï conclut que « [l]a plausibilité de réminiscences colombiennes dans l'élaboration de l'aventure de Roger reste [...] entière » (*Ptolémée et l'hippogriffe*, op. cit., p. 51).

41 *Ibid.*, p. 57, n. 36. Il faut attendre la carte de Mercator pour mettre fin au débat en 1538. Elle représente pour la première fois l'ensemble du nouveau continent sous le nom d'Amérique.

jusqu'au Japon est en fait bien plus importante. En revanche, Haïti ou Cuba pourraient se situer à trois mille milles.

Avant son départ, Roger se demande s'il doit emprunter le même chemin au retour qu'à l'aller (X, 60). Il constate alors qu'il n'a parcouru de grandes distances qu'au-dessus de l'eau. Le cheval magique l'a guidé, ne lui laissant pas le choix, et lui a fait vivre ce vol plein d'angoisse au-dessus de la mer (X, 69). Mais comme il est à présent curieux de découvrir d'autres pays, préférables à la monotonie de l'océan, il décide de poursuivre son voyage vers l'ouest au-dessus de la terre ferme (X, 70).

Lors de son retour, Roger parcourt la Chine du nord au sud, puis poursuit son chemin à travers le Tibet. En longeant les montagnes (en partie la chaîne de l'Himalaya), il rejoint la mer Caspienne, puis il se tourne vers le nord, traverse l'Oural, survole la Russie, la Prusse et la Poméranie (X, 71). De là, il arrive en Angleterre, non sans faire au préalable un détour considérable afin de voir la Pologne, la Hongrie et l'Allemagne du Sud-Ouest. En partant de Londres, il visite l'Irlande et découvre au passage l'île d'Ébude. Il y libère en passant la jeune vierge Angélique menacée par l'Orca (X, 91-115), et c'est seulement après avoir fait un crochet par la Bretagne, qu'il rentre finalement à Paris. Ce tour du monde à lui seul suffit à mettre en évidence la fusion du mythe et de l'actualité, qui se manifeste tout particulièrement au sein de l'incertitude de la localisation géographique des îles.

Malgré les nombreux points d'orientation donnés par l'auteur, le tour du monde de Roger soulève un important mystère : à supposer que Roger n'ait pas séjourné au Japon, mais dans les Caraïbes, il manque la traversée du Pacifique, ou alors elle est tout au moins très réduite. Si l'on considère l'autre possibilité, selon laquelle l'Arioste ne lui fait parcourir que trois mille milles vers l'ouest depuis l'Espagne en direction de l'Asie orientale, le Pacifique ne joue également aucun rôle. Il devient alors évident que la représentation de l'étendue du Pacifique était à l'époque de l'Arioste tout simplement fautive. Ceci est surprenant quand on pense que les équipages de Magellan l'avaient déjà traversé depuis la pointe sud de l'Amérique du Sud vers les Philippines et jusqu'à l'Indochine. En ce qui concerne le Pacifique, l'Arioste reste vague et flou. Un seul coup d'œil sur la carte de Waldseemüller suffit à confirmer l'état des connaissances de l'Arioste. Le Pacifique apparaît sous la forme de deux bandes étroites à droite et à gauche de la carte, comme une sorte de cadre pour la masse de terre des continents.

ASTOLFE ET LA ROUTE MARITIME DES INDES

Les voyages d'Astolfe nous donnent une idée des représentations du globe et des différents continents chez l'Arioste, tels que nous pouvons les voir dans

le *Roland furieux*. Des cinq grands océans, l'Arioste en connaît quatre au maximum : l'océan glacial Arctique, l'Atlantique, l'océan Indien et peut-être le Pacifique⁴². L'océan Pacifique n'est pas clairement différencié de l'océan Indien. L'Arioste appelle également la mer à l'est de l'Indochine le « *Mare Indico* » / « la mer des Indes » (VI, 34). Dans la strophe XV, 19, il révèle déjà l'affirmation moderne et la nouvelle théorie de son époque : toutes les mers sont reliées les unes aux autres, et dans les deux hémisphères la terre ferme est bordée par l'eau. Seules les découvertes ont permis de réfuter définitivement l'ancienne théorie, que Ptolémée avait également défendue. Selon lui, l'océan Indien et l'Atlantique étaient des mers fermées.

232

Dans différents passages de son œuvre, l'Arioste met en avant ce nouveau savoir. Il décrit la voie maritime qui contourne l'Afrique pour aller en Inde orientale, fait peut-être passer Astolfo en bateau du Pacifique à l'océan Indien (XV, 16), et réfléchit à la possibilité du passage au nord de l'Asie vers l'Europe en passant par l'Arctique (« *quel boreal pelago* » / « la mer boréale »), pour toutefois lui préférer finalement la route du sud, bien qu'elle soit plus longue (« *per così lunga strada* » / « par ce long détour ») (XV, 12). A. Doroszlaï voit cette décision comme la preuve que l'Arioste s'est bel et bien référé à la carte de Waldseemüller et non au planisphère de Rosselli, sur lequel la route du nord apparaît comme la plus longue⁴³.

Dans le contexte du voyage en mer d'Astolfo du Japon vers l'Europe, le texte du *Roland furieux* comporte quelques passages qui renvoient à la découverte de la route maritime autour de l'Afrique vers l'Inde orientale (XV, 18-21). Les vers faisant partie de l'extension de 1532 sont déclamés par la compagnie de route d'Astolfo lors de la fuite de ce dernier depuis l'île magique d'Inde orientale jusqu'au golfe Persique. L'auteur se sert du masque allégorique d'Andronique pour tenir un discours didactique sur les anciennes erreurs géographiques concernant l'étendue de terre au sud du continent africain et les nouvelles connaissances acquises grâce aux conquêtes des navigateurs (sans mentionner le pionnier Vasco de Gama), qui ont découvert et expérimenté la route pour contourner le cap sud-africain.

À la différence de Marco Polo, le premier voyage d'Astolfo décrit dans le *romanzo* le ramène en bateau du Japon jusqu'en Europe⁴⁴. Astolfo part de Cipango – *alias* le Japon. La terre ferme est appelée « Cathay » – c'est ainsi que l'appelait Marco Polo, la source présumée de l'Arioste –, ce qui désigne en

⁴² Voir ci-dessus, p. 227, l'hypothèse selon laquelle on pourrait déduire la connaissance de l'Arioste de cet océan de la tournure « *e l'onde piú tranquille* » (XV, 16, v. 1).

⁴³ A. Doroszlaï, *Ptolémée et l'hippogrieffe*, op. cit., p. 37-38, fig 21 (Waldseemüller) et fig. 22 (Rosselli). Voir ci-dessus, p. 224, n. 22.

⁴⁴ *Roland furieux*, XV, 37-95, XVIII, 97 et XXII, 9.

fait la Chine du Nord. La Chine du Sud, appelée « *Manji* », est connue pour sa capitale Quinsai, Chansay (aujourd'hui Hangzhou)⁴⁵. Ces terres situées à l'extrême est des mappemondes (XII, 35) sont encore incluses chez l'Arioste dans le terme collectif « *India* ».

À l'opposé des explications correctes et correspondant au niveau actuel des connaissances d'Andronique, on retrouve les représentations de l'Inde de l'Arioste, qui ne sont en rien exactes. Pour le Nord et l'Est de l'Asie, son savoir s'appuie essentiellement sur celui de Ptolémée. Parmi les îles du Pacifique et de l'archipel d'Indochine, l'Arioste évoque les Philippines et les Moluques (VI, 34)⁴⁶. Il connaît ce qu'on appelle la « péninsule dorée » ou « la Chersonèse d'Or », « *l'aurea Chersonesso* » (XV, 17) (Malacca), et l'Arabie (XV, 11). En revanche, il ne sait rien du grand prolongement de l'Inde sous la forme d'une péninsule, à laquelle le lecteur d'aujourd'hui s'attend, lors du voyage d'Astolfé censé faire le tour de l'Inde, mais qui, selon les représentations de l'Arioste, va tout droit de l'Indochine vers l'ouest.

Sur les cartes de Ptolémée du xv^e siècle, la côte entre le delta des fleuves de l'Indus et du Gange ne fait que très faiblement saillie, de manière à ce qu'elle ne présente absolument pas les caractéristiques d'une péninsule. L'Arioste n'a pas connaissance du golfe de Bengale (au sud du delta du Gange). Ainsi, l'auteur fait passer son personnage Astolfé à côté du delta du Gange sans réel changement de cap pour le faire aboutir ensuite directement dans le golfe Persique (XV, 36-37). Le globe-trotteur débarque dans le golfe persique, où se trouve, selon Ptolémée, en raison d'une coupure dans la péninsule Arabique, le golfe du Bahreïn (XV, 37).

LA SIGNIFICATION GÉOPHILOSOPHIQUE DES ÎLES CHEZ L'ARIOSTE

La seconde partie du premier voyage d'Astolfé, qu'il entreprend après son débarquement dans le golfe Persique⁴⁷, revêt en raison de ses nombreux zigzags et détours un caractère labyrinthique, qui n'est pas tellement porté par un

45 Les deux noms selon Marco Polo, *Il Milione*, *op. cit.* Au sujet de Mangiana, voir s.v. « Mangi », p. 364 ; dans le *Milione*, Quinsai ou Chinsai est la capitale de Mangiana (chap. CLIII). Pour plus d'informations, voir *Orlando Furioso*, éd. Nicola Zingarelli, « Indice », s.v. « Mangiana », p. 566 et s.v. « Quinsai », p. 581.

46 Voir A. Strauch, *Die Kosmographie in Ariosts Orlando Furioso*, *op. cit.*, p. 25.

47 Il traverse l'Égypte le long du fleuve Trajan et du Nil en direction de Memphis, du Caire (XV, 61-62), jusqu'au bras de Damiette (XV, 66). Depuis Damiette, il continue à travers le désert en direction de Jérusalem (XV, 93-95), puis vers Damas (XVIII, 97-105) et Tripolis en Syrie, où il embarque pour la Chypre. Le voyage prend fin dans un premier temps en Angleterre après d'immenses détours, tantôt par les terres, tantôt par les mers, le faisant passer par Chypre, l'Asie Mineure, l'Arménie, l'Europe du Sud-Est, l'Allemagne, la Belgique. Lors de la traversée vers Calais, Astolfé se trouve en détresse et échoue quelque part le long de la côte de la Manche, près de Rouen (XXII, 9 et 10).

esprit éclairé et épistémologique, mais qu'il faut plutôt attribuer au monde fabuleux médiéval de l'imaginaire. En lieu et place de questions curieuses sur la géographie du globe et de mises en lumière réalistes, ce sont ici plutôt les facettes obscures de l'imaginaire qui sont évoquées sous les traits d'animaux dangereux, de monstres et d'actes magiques. Il est cependant vrai qu'on peut *grosso modo* suivre les routes d'Astolfe sur la carte au moyen de nombreux points fixes géographiques (les îles, les péninsules, les fleuves, les ports, etc.), même si son itinéraire suit la logique interne du fantastique grotesque des précurseurs italiens du *Roland furieux*.

234

L'Arioste fait de son poème un creuset universel, dans lequel les transmissions de mythes et d'histoires, les événements actuels ainsi que les connaissances les plus nouvelles des sciences de l'époque semblent amalgamées. Le savoir global et détaillé de l'auteur, acquis au cours de toutes sortes d'études, se transforme lors de la fictionnalisation du sujet et de son intégration dans l'ensemble du texte en une création de l'imagination, qui oscille de mille couleurs. L'Arioste atteint l'objectif d'ensemble à l'aide de procédés singuliers et hétérogènes. De cette manière, il n'utilise pas toujours ses connaissances pour instruire le lecteur d'un point de vue historico-géographique (comme, par exemple, dans les vers d'Andronique), mais également pour compléter l'intrigue fabuleuse et en conséquence perfectionner les biographies des héros (fictifs) de l'époque de Charlemagne.

Ceci est mis en évidence dans les derniers épisodes de l'intrigue autour de Roger. Le programme encomiastique exige l'euphémisation de ce héros et, en tant que condition de l'union à Bradamante, la conversion de païen à chrétien. Pour le baptême, l'auteur choisit l'écueil de l'ermite, une minuscule île composée de rochers, difficile d'accès et située dans des eaux dangereuses, sous le sommet de laquelle se trouvent une petite église et une cellule monastique cachée (XLI, 51-59). À mon sens, cette description est une référence de l'Arioste au genre des *Isolari*, fondé avec le *Liber insularum Archipelagi* (1420, édition définitive 1430) de Cristoforo Buondelmonte, une sorte d'atlas insulaire de la mer Égée sous la forme de descriptions d'îles illustrées de cartes, de commentaires, de légendes et en partie de récits mythiques⁴⁸. Ce qu'on appelle « la roche du moine » apparaît comme un genre d'île qui fut attribué initialement à la mer Égée : le *Caloerus* (Buondelmonte), ou encore *Caloiero* (Benedetto Bordoni)⁴⁹. « À parcourir les *Isolarii* de la Renaissance, de Bartolomeo dalli Sonetti à André Thevet,

48 On trouve un bref résumé de l'histoire de ce genre chez Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 16-24, ici p. 16-18.

49 *Ibid.*, p. 63 : « Comme l'explique Christophe Buondelmonti, "l'étymologie de ce nom vient de *kalos*, en latin *bonus*, et de *geron*, *senex*, c'est-à-dire *bonus senex*, par antiphrase, car il est très dangereux et menace en tout temps les navigateurs" ».

on se persuade aisément que l'Égée n'est à peu près plus peuplée après 1400 – exception faite des “grandes” îles de Rhodes, Chios ou Lemnos – que de ces saints hommes ou “caloyers” (“bons vieillards”) qui ont festonné de leurs monastères la dentelle d'écueils qui court des Sporades aux Cyclades⁵⁰. Le *Caloiero* en tant que désignation métonymique de l'île, sur laquelle séjournaient les « bons pères », était chargé dans les Insulaires d'une signification symbolique et servait le discours moral⁵¹.

La description de l'Arioste révèle la source des *Isolari*. On trouve déjà l'écueil de l'ermite dans la première version du *Roland furieux* de 1516. Il est fort probable que l'Arioste ait eu connaissance, outre l'œuvre de Buondelmonte, de l'*Isolario* (1485-1486) de Bartolomeo dalli Sonetti⁵². Ceci est mis en évidence par la description de l'île rocheuse présentant les traits caractéristiques de la cohabitation abrupte de la rugosité de rochers austères avec les bribes d'une végétation paradisiaque cachée dans les hauteurs ainsi que par la localisation de l'île entourée de mers agitées. Roger aussi fait l'expérience d'un naufrage. L'Arioste use librement de son modèle littéraire-cartographique en déplaçant, d'une manière arbitraire, son rocher du moine de la mer Égée au canal de Sicile entre Agrigente et Bizerte⁵³. Ainsi, l'Arioste tisse en tant que mythe une source qui lui est contemporaine et qui a une signification pour la géographie réelle dans le tissu de son texte et ouvre ainsi le dispositif insulaire à une interprétation géophilosophique et religio-politique.

Mais dans le *Roland Furieux*, les îles gagnent aussi en importance du point de vue d'une topographie de la violence. La menace du monstre marin sur Ébude et la transformation en un myrte sur l'île d'Alcine n'en sont que deux exemples. Sur l'île de Lampedusa, vers la fin du poème, des héros païens et chrétiens s'affrontent au sein d'un triple duel. Agramant, Gradasse et Sobrin se battent contre Roland, Brandimarte et Olivier. Italo Calvino⁵⁴ attire l'attention sur le

50 *Ibid.*, p. 62.

51 Frank Lestringant, « L'insulaire de Rabelais ou la fiction en archipel (Pour une lecture topographique du *Quart Livre*) », dans *Écrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigme, 1993, p. 159-185, ici p. 268.

52 Voir l'illustration du *Caloeiro* de la mer Égée, *Panaiea overo il Caloiero*, de Bartolomeo dalli Sonetti, *Isolario*, Venezia, s.n., 1485. L'exemplaire de l'*Isolario* de Benedetto Bordoni conservé dans la Biblioteca Estense est celui de la deuxième édition de 1534. Voir E. Milano, *La Carta del Cantino e la rappresentazione della Terra...*, *op. cit.*, p. 177. Il ne date donc plus du vivant de l'Arioste.

53 Plus tard, Rabelais procèdera avec une liberté similaire. Il déplace le Caloyer dans l'archipel des îles d'Hyères. Voir les auto-mises en scène de Rabelais en tant que « colloier des isles Hieres » au sens de moine des îles d'Hyères sur la couverture de la première édition du *Tiers Livre* (1546) et sur la couverture de ce que l'on appelle l'édition partielle du *Quart Livre* (1548), supprimées dans l'édition définitive (1552). Voir également l'île Gaster, *Quart Livre*, chap. LVII.

54 *Orlando Furioso di Ludovico Ariosto raccontato da Italo Calvino*, *op. cit.*, p. 332.

fait qu'avec le transfert à certaines îles de l'archipel sicilien des îles pélagiques (Linosa [XL, 44-45]⁵⁵, Lampedusa [XL, 55], le rocher du moine à Agrigento), l'action, vers la fin du poème, ne se situe plus sur les grandes mappemondes, mais sur les cartes nautiques de la Méditerranée, pour ainsi dire dans l'antichambre de l'Italie natale. La topographie insulaire est ici liée à la guerre de religion entre chrétiens et musulmans.

Au sein de la nouvelle conception géographique d'une ouverture des mers et de l'enlacement des continents par la mer en tant que renversement de la représentation de Ptolémée, selon lequel les mers sont des mers fermées, l'île et l'archipel revêtent une nouvelle signification géophilosophique, qui se profile distinctement dans le *romanzo* de l'Arioste. L'île est une étape, un *passage* au cours d'un voyage ou d'une navigation qui semble ne pas vouloir finir, et qui caractérise l'ensemble du poème jusque dans le niveau autoréflexif. Tandis que les voies terrestres s'avèrent labyrinthiques, les routes maritimes et aériennes ne présentent pas d'obstacles, elles apparaissent sous la forme d'une trajectoire rectiligne et géométrique, au cours de laquelle les îles deviennent pour ainsi dire des points de repère pour s'orienter et des aires de repos, des scènes de violence et d'horreur, des refuges, et des lieux d'envoûtement. Le voyage sans fin des innombrables protagonistes au-dessus des mers fait apparaître le globe comme un gigantesque archipel⁵⁶.

236

55 On peut supposer qu'il s'agit ici de Linosa (et non Pantelleria), dans la mesure où l'île se trouve à proximité de Lampedusa. Voir *Orlando furioso*, éd. Lanfranco Caretti, t. II, p. 1192, note de la strophe XLV.

56 Pour la traduction de cet article, je remercie Annick Bonnefon (New York).

« COMME DANS UNE ÎLE » : MORALE, IMAGINAIRE
ET ROMAN EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

Laurence Plazenet

Le remarquable essor du genre romanesque en France au xvii^e siècle s'arcoute sur le modèle du roman grec ancien à la façon d'Héliodore, dont la première traduction, due à Jacques Amyot, paraît en 1548¹. L'œuvre et ses parèdres antiques se déroulent essentiellement à l'est du bassin méditerranéen, de la Grèce continentale à l'Éthiopie, tandis que le temps de la narration épouse celui d'un voyage des protagonistes qui culmine avec le retour dans la terre d'origine d'au moins l'un d'entre eux et les noces du couple. Cet ancrage géographique, de même que la structure du récit, justifient que le roman grec évoque des îles : elles correspondent à une réalité géographique, à une nécessité de la navigation (il faut faire relâche pour se ravitailler ou pour échapper à des conditions météorologiques défavorables), ainsi qu'à une réalité omniprésente dans l'*Odyssee*, dont le genre revendique le patronage. La production française du xvii^e siècle se développe en reproduisant le déploiement dans l'espace et le schéma narratif des *Éthiopiennes* : sans surprise, les pérégrinations qu'elle évoque empruntent à leur tour la voie insulaire. Plusieurs études ont documenté la prégnance du motif dans le roman baroque, ainsi que la variété des significations et des fonctions qu'il lui attribue². Le thème est amplement balisé, mais dans un émiettement qui laisse pendante la question de la valeur intrinsèque que l'île détient – ou non – dans le roman de l'ensemble de la période.

L'île est tour à tour et parfois conjointement considérée comme le support de rêveries, de mythes, de fables, d'expériences de pensée³. Le mot d'*imaginaire* se voit à l'occasion employé. Or aucun de ces vocables n'est synonyme de l'autre. Le flottement lexical appelle une première interrogation : l'île n'est-elle qu'un lieu commun de la pérégrination romanesque, voué à se voir perpétuellement

- 1 Voir Laurence Plazenet, *L'Ébahissement et la délectation. Réception comparée et poétiques du roman grec en France et en Angleterre aux xvi^e et xvii^e siècles*, Paris, Champion, 1997.
- 2 Voir notamment les articles réunis dans Christian Zonza (dir.), *L'Île au xvii^e siècle : jeux et enjeux*, Tübingen, Narr Verlag, 2010.
- 3 Voir Christine Noille-Clauzade, « La possibilité d'une île : les expériences de la fiction insulaire au xvii^e siècle », *ibid.*, p. 241-258.

réassigné, perpétuellement reconfiguré, ou bien, indépendamment de ces variations, les textes mettent-ils aussi en œuvre un imaginaire de l'île, et de quelle nature? La question n'implique pas nécessairement une réponse univoque: on peut supposer la coexistence simultanée de plusieurs imaginaires insulaires. Deux auteurs contemporains, Pascal et Mme de Sévigné, l'un et l'autre bons connaisseurs (quoiqu'à des degrés divers) du roman baroque⁴ proposent des visions rigoureusement antagonistes du motif. Entre 1656 et 1658, Pascal note dans le fragment 229 des *Pensées*:

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître <où il est> et sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état [...]⁵.

238

Pascal associe deux fois l'île à la notion négative d'*effroi*, au sentiment de la misère et de l'abandon, dont la signification est capitale en régime augustinien. Il fonde l'île et déréliction. L'apologiste cultive l'image topique de l'île déserte, qu'il aggrave puisqu'une partie de l'angoisse de l'homme qu'il y situe tient à ce que celui-ci y a été porté « endormi », c'est-à-dire à son insu, et qu'il ignore où il se trouve. L'expression « recoin de l'univers », de même que le contexte général du passage et l'absence de lumière mentionnée au début du fragment, renvoient au motif du « canton », développé en « petit cachot » dans le fragment 230 (« Disproportion de l'homme »), c'est-à-dire à l'île comme prison. Celle-ci sous-tend encore les fragments 195 et 686 et la lettre du 1^{er} avril 1648 que Pascal et sa sœur Jacqueline adressent à leur aînée Gilberte⁶. L'île connote chez Pascal un imaginaire tragique de l'enfermement et des ténèbres⁷. À l'inverse, Mme de Sévigné raconte à sa fille le vendredi 20 février 1671, un an après la publication du fragment 229 dans l'édition *princeps* des *Pensées*, comment le feu prit l'avant-veille, vers trois heures du matin, dans l'hôtel de ses voisins,

4 L'intérêt de Mme de Sévigné pour le roman est bien connu, elle évoque fréquemment cette lecture dans ses lettres. Le fait est moins avéré s'agissant de Pascal, mais il cite un personnage de Mademoiselle de Scudéry (Cléobuline), fait sans doute allusion au portrait de la belle Charite du *Berger extravagant* (1627), renvoie à l'occasion au *Roman comique* dans les *Pensées*, etc.

5 Voir Blaise Pascal, *Pensées, opuscules et lettres*, éd. Philippe Sellier, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 260. Le fragment appartient à la liasse « Transition » du projet d'apologie mis en forme en juin 1658.

6 Voir *ibid.*, p. 657-658.

7 Elle entre ainsi en consonance avec l'image de la caverne platonicienne, très prégnante chez Pascal.

M. et Mme de Guitaut. La pièce fait partie des lettres les plus célèbres de la marquise, décrivant sa peur, le désarroi des Guitaut, réfugiés en chemise dans la rue au milieu des meubles disparates qu'on extrait de leur demeure en flamme. Mme de Sévigné observe alors : « Pour moi, j'étais comme dans une île, mais j'avais grand-pitié de mes pauvres voisins⁸ ». Immotivée par le contexte de la scène, la comparaison possède un vif relief. Elle permet à l'épistolière de signifier de façon archétypale la sécurité et la quiétude dont elle jouit face à la détresse et au chaos qui règnent autour d'elle. L'île correspond cette fois à un imaginaire de la séclusion heureuse, d'un bonheur quasi anténatal (l'expulsion violente des Guitaut nus, en pleine nuit, hors de leur demeure, tandis que Mme de Guitaut est grosse et que M. de Guitaut doit choisir entre le salut de l'enfant à venir et celui de sa mère restée prisonnière de l'incendie, suggère l'adjectif)⁹. Il existe donc approximativement à la même date deux représentations opposées de l'île. Le roman panache-t-il entre elles ? choisit-il ?

D'autre part, très présente dans le roman baroque, l'île disparaît pour ainsi dire complètement et brutalement de la fiction de la seconde moitié du siècle, exception faite d'allégories fades et de quelques utopies. Un tel mouvement, s'il existe un imaginaire insulaire, paraît peu vraisemblable eu égard au fonctionnement de la psyché humaine, fondé sur des évolutions au long cours. De plus, l'île revient en force dans le roman du XVIII^e siècle. Que signifie donc son absence dans la fiction des années 1660-1700 ? Que révèle-t-elle de sa fonction dans le genre au XVII^e siècle et de la valeur qu'elle y détient ? Le statut de l'île dans le roman de l'Âge classique relève à la fois de l'archéologie de l'imagination romanesque et de la poétique, comme elle touche à l'épineux problème du tournant supposé du roman vers 1660. La première aide en réalité à comprendre le second et met au jour l'existence d'une pratique de la fiction romanesque plus cohérente au cours de l'ensemble de la période qu'il n'est d'usage de le poser.

L'île du roman baroque s'autorise du précédent du roman grec. Elle le transforme néanmoins et ces transformations permettent de poser quelques claires spécificités du genre au cours de la première moitié du XVII^e siècle.

Les îles, pour commencer, sont d'emblée bien plus abondantes dans le roman moderne. Leur nombre y témoigne même d'une inflation croissante jusqu'aux années 1650-1660. Les personnages d'Héliodore, dans *Les Éthiopiennes*, font

8 Mme de Sévigné, *Correspondance*, éd. Roger Duchêne, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1973, p. 164.

9 Voir les observations qui vont aussi en ce sens de Philippe Sellier : « "Abandonné... dans une île déserte" : fantasmagorie et théologie dans les *Pensées* », dans *Essais sur l'imaginaire classique : Pascal, Racine, précieuses et moralistes, Fénelon*, Paris, Champion, 2005, p. 166.

halte à Zacynthe, et le site de Méroé, en Éthiopie, est assimilé à une île, parce qu'il est délimité par trois fleuves (X, 5-6). C'est peu. Dans *L'Exil de Poléandre et d'Ériclée* (1619), Marin Le Roy de Gomberville évoque la Sicile, Malte, une île anonyme et Chypre. Dans la seconde version du roman, *L'Exil de Poléandre* (1629), il est question seulement de quelques îles anonymes et des îles Orcades, au nord de l'Écosse. La dernière version de l'œuvre, à partir de 1637, en compte en revanche plusieurs dizaines. C'est aussi le cas dans *Le Grand Cyrus*, où elles ne sont pas toutes nommées. Sans doute les romanciers modernes renchérisse-ils sur le modèle d'Héliodore en s'autorisant de l'exemple de l'*Odyssée*, mais ils agissent en raison de motivations qui leur sont propres. Fénelon évoque vingt-sept îles dans le *Télémaque*, qui compose avec Héliodore et l'*Odyssée*¹⁰ : leur parcours est le moyen d'un itinéraire moral aux frontières clairement délimitées, chaque île correspondant à un cas moral¹¹. La nécessité de l'île dans la fiction baroque outre- passe le souci d'imiter quelque modèle que ce soit.

240

Dans la même perspective, le genre, à la différence du roman grec connu des contemporains, élit à plusieurs reprises pour protagonistes des insulaires : tel est le cas de Poléandre, prince des Canaries, dans la version de 1637 de l'ouvrage du même nom, mais aussi des Paléologue (Jérôme, Baptiste, Marulle, Olympe) dans *L'Histoire nègrepontique* (1631) de Jean Baudoin ou de Télémaque lui-même chez Fénelon¹². L'île est encore mise en valeur lorsqu'elle constitue le terme désiré du voyage. Chez Gomberville, la quête d'Alcidiane et de l'île Inaccessible, où elle vit, sont entièrement conjointes. Télémaque, dans l'œuvre de Fénelon, doit à la fois retrouver son père et le chemin d'Ithaque¹³.

Dans le roman grec, l'île est toujours réelle. Le roman moderne suit amplement son exemple. *Ibrahim* (1640) nomme Rhodes. *Le Grand Cyrus* évoque Samos, Chypre, Salamine, la Crète, l'Eubée, Chios, Délos, les îles Énusses, Cyrne (la Corse), Lesbos ou la presque-île de Cnide. *L'Histoire nègrepontique* renvoie à l'Eubée, à la Grande Canarie, à Chypre, à Métélin (Mytilène), à Cérigo (Cythère), à la Crète (Candie), à Corfou (Corcyre), Zante (Zacynthe), Céphalonie, Sainte-Maure (Leucade). Les textes s'ancrent essentiellement dans le bassin méditerranéen, même s'il est possible de distinguer quelques lieux plus exotiques. Aux frontières du genre, *Les Amours de Pistion et Fortunie* (1601) se

10 L'influence d'Héliodore sur Fénelon est peu évoquée. Pourtant, c'est sans doute à lui que l'auteur du *Télémaque* emprunte Termutis l'Égyptien, la figure d'Arsabaté ou même le motif du voyage de deux personnages.

11 Voir Isabelle Trivisani-Moreau, « Télémaque d'une île à l'autre : un prince face à l'évidence et ses leurre », dans C. Zonza (dir.), *L'Île au XVII^e siècle*, op. cit., p. 129-140.

12 C'est aussi le cas des protagonistes de la *Pastorale* de Longus, traduite en 1559 par Jacques Amyot. En opposition avec les codes du genre, tout le récit se passe à Lesbos, l'auteur mêlant veines romanesques et bucoliques pour multiplier les effets de dissonance.

13 Amoureux de la nymphe Eucharis au livre V, Télémaque tente de persuader Mentor que la mort d'Ulysse le dispense de retourner à Ithaque. Il se voit vertement repris.

déroulent au Canada et dans l'île d'Orléans située sur le Saint-Laurent, près de Québec¹⁴. *Granicus ou l'Isle galante* (1698) s'aventure en Guadeloupe, en Martinique, à Saint-Christophe, dans les Antilles. *Polexandre* démultiplie l'espace de la fiction, des Canaries à la Chine en passant par le continent américain (*Zelmatide est inca*) et les Philippines.

Le roman moderne accomplit cependant une rupture majeure par rapport à son modèle : il introduit dans sa géographie des îles imaginaires. Le procédé est d'autant plus remarquable que, même évoquant des peuples mythiques comme les Amazones, il s'emploie d'ordinaire à les situer en des terres réelles, qu'il se déroule pendant l'Antiquité ou à des époques plus récentes¹⁵. L'île des Délices des *Triumphes d'Angélique* (1615), l'île Délicieuse d'*Alcidamie* (1661) et Thalassie dans *Les Exilez* (1692-1693) de Mme de Villedieu, l'île Heureuse et l'île du Phénix dans la *Carithée* (1621) de Gomberville, l'île des Corsaires, l'île du Soleil, l'île des Insensés, l'île de Tisiphone, l'île Inaccessible de *Polexandre*, l'île Inconnue et l'île des Plaisirs chez Fénelon, sont en revanche de pures inventions. Le *Télémaque* s'ouvre dans l'île de Calypso. Introduite sous le nom d'Ogygie, elle est moins explicitement dénotée comme imaginaire que lorsqu'elle est d'emblée rapportée à la nymphe : sa nature fictive n'en est pas diminuée cependant.

L'énumération des noms qui vient de précéder – île des Délices, île Délicieuse, île des Plaisirs – et une rapide analyse des caractéristiques prêtées à ces îles imaginaires montrent qu'elles représentent pour la plupart des lieux idylliques. De la même façon, les îles réelles les plus mentionnées sont Chypre¹⁶, Lesbos et les Canaries qui sont liées symboliquement soit à l'amour, soit au motif des îles Fortunées, et sont toujours caractérisées de façon très topique. Rares sont les îles inhospitalières à l'homme que le roman baroque met en scène, alors même qu'elles paraissent devoir fournir de façon privilégiée des péripéties telles que le genre les affectionne. Dans *Les Amours de Pistion et Fortunie*, en dépit d'une description peu amène du Canada, habité par des créatures sauvages, noyé de brouillards et de glaces, l'île où le protagoniste découvre Fortunie relève du pur *locus amoenus*¹⁷. Fortement codé, l'insulaire romanesque est dépourvu

14 Les îles, en effet, peuvent être aussi bien maritimes que fluviales. Honoré d'Urfé en insère ainsi plusieurs dans *L'Astrée*, bien qu'il s'agisse d'un roman pastoral et continental. Mlle de Scudéry aussi envisage des îles fluviales dans *Artamène, ou le Grand Cyrus*, notamment pendant la crue du Nil (voir le livre II de la Sixième partie).

15 Voir Marie-Christine Pioffet (dir.), *Dictionnaire analytique des toponymes imaginaires dans la littérature narrative de langue française 1605-1711*, Paris, Hermann, 2013, p. 72-73.

16 C'est d'ailleurs la seule île présente dans la *Zayde* (1670) de Mme de Lafayette.

17 Voir Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1913, p. 60-65, et Marie-Christine Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*, Paris, PUPS, 2007, p. 49-55.

d'exotisme¹⁸. Marie-Christine Pioffet parle « d'oasis imaginaires » et souligne la faiblesse du pittoresque géographique des textes¹⁹. Le caractère rhétorique de l'exercice apparaît sans ambiguïté dans un petit opuscule que François de Gerzan, l'auteur de deux romans plutôt originaux, *L'Histoire africaine* (1627) et *L'Histoire asiatique* (1634), publie en 1650. La plaquette, intitulée *L'Art de voyager utilement*, se livre à un vif éloge des voyages, source nonpareille d'instruction²⁰. Alors que l'auteur prône que mieux vaut voyager par soi-même que lire et imaginer²¹, il témoigne de la diversité des matières que le voyageur doit traiter, en particulier s'agissant des îles, nécessairement « belles et fécondes » :

Il est encore très glorieux pour le monde d'avoir fait des voyages aux pays étranges, car étant de retour en son pays, on reçoit beaucoup de satisfaction. On est plus estimé de ses parents et de ses amis, quand on leur parle à loisir des merveilles qu'on a vues aux pays étrangers. Car qui est celui qui n'aime l'entretien de tant de nations différentes, de leurs polices, de leurs diverses Religions, de l'ordre qui est établi dans les Royaumes, soit dans la paix ou dans la guerre? On récite les noms des lacs et des grandes rivières qui se rencontrent. Tantôt vous décrivez les fontaines étranges et admirables, tantôt les belles et fécondes îles, les hautes et riches montagnes [...] ²².

Gomberville, à la fin du *Polexandre* de 1637, justifie plusieurs de ses choix narratifs. Il s'attarde notamment sur la question des îles Fortunées à l'origine de sa peinture de l'île Inaccessible d'Alcidiane : ses sources sont livresques et extrêmement conventionnelles²³. Il en va de même de l'Afrique de François de Gerzan²⁴. La fiction de la période n'exploite quasiment jamais la riche matière de la littérature de voyage à la disposition de ses auteurs.

18 Voir M.-C. Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés...*, *op. cit.*, p. 19-20 : les « romanciers [sont] impuissants à rendre l'espace lointain » et il n'y a presque pas de « pittoresque géographique ». Voir aussi, *ibid.*, p. 34-35 et p. 39 à propos de l'« exotisme de convention » des textes. Les îles réelles sont envahies par un imaginaire topique. Voir aussi François Moureau, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, 2005, p. 399.

19 Voir M.-C. Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés...*, *op. cit.*, p. 195-198.

20 Les Grands apprennent par les voyages, car « se trouvant parmi des peuples sur lesquels ils n'ont aucun pouvoir », ils sont « obligés de tirer d'eux par prudence et par civilité, ce que l'autorité leur donne dans le pays où ils commandent » (François de Gerzan, *L'Art de voyager utilement*, Paris, J. Bessin, 1650, p. 13).

21 *Ibid.*, p. 11.

22 *Ibid.*, p. 19.

23 Voir Marin Le Roy de Gomberville, *La Cinquiesme et dernière partie de Polexandre*, Paris, A. Courbé, 1641, « Avertissement aux honnestes gens », p. 1325-1387 et Valerio Massimo Manfredi, *Le Isole Fortunate*, Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1993, ainsi que M.-C. Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés...*, *op. cit.*, p. 198.

24 M.-C. Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés...*, *op. cit.*, p. 90. (F. de Gerzan utilise principalement Tite-Live).

L'évocation de l'île obéit donc à une représentation rigoureusement déterminée dans le roman baroque. Celle-ci justifie la vision imaginaire que Mme de Sévigné suppose dans sa lettre du 20 février 1671. Idyllique, voire édénique²⁵, l'île romanesque est le support de fables ou de spéculations diverses, sans que son image topique en soit modifiée. Le terme d'*allégorème* employé par Frank Lestringant à propos de l'usage moral de l'île au XVII^e siècle s'avère tout aussi approprié à propos du roman²⁶.

Peut-on aller plus loin dans l'analyse ? L'étude des textes montre que l'île n'est guère le lieu d'événements dramatiques : batailles, enlèvements, naufrages, tempêtes se situent en dehors de son champ. Il est également rare que l'île soit le lieu où les amants se rencontrent pour la première fois. Sa principale qualité, qu'elle se prête à un discours amoureux, moral ou religieux, consiste à fournir aux personnages de la fiction un refuge, un abri. Elle permet d'échapper aux violences du monde ordinaire grâce à la séclusion qu'elle autorise. Ainsi, lorsque Mlle de Scudéry brosse au tome VI de *Clélie* un tableau idéal de Port-Royal, elle choisit de placer la communauté des Illustres Solitaires dans une île qui garantit la singularité et la pérennité du groupe au moment où, dans la réalité, l'affaire des Cinq propositions le menace²⁷. Dans *Le Grand Cyrus*, les habitants de Cnide, reprenant un motif de *L'Utopie* (1516) de Thomas More, envisagent de séparer définitivement la presque île du continent pour en préserver la vertu²⁸. L'isolement de l'île est la condition même du bonheur qu'elle autorise. Spontanément fertile, l'île préserve aussi l'homme du labeur et de l'ambition selon un dispositif souvent souligné à propos de la pastorale. Elle figure un idéal qui s'atteint par évidement du monde réel et application à jouir de son quant-à-soi²⁹. C'est par là que l'île exprime une morale, au-delà des morales particulières qui peuvent y être inscrites. Cette morale résulte d'un imaginaire de l'intériorité conçue comme un « petit monde », lieu de paix et de vérité, où il fait bon « rentrer » et se protéger du chaos du « grand monde »³⁰. L'île fonctionne comme la « coque » chez Montaigne³¹ ou l'image de la demeure,

25 Voir *ibid.*, p. 194.

26 Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 318 et 322.

27 Voir Mlle de Scudéry, *Clélie, histoire romaine. Suite de la troisième partie*, Paris, A. Courbé, 1657, t. VI, p. 1137-1158.

28 Voir Mlle de Scudéry, *Artamène, ou le Grand Cyrus*, Paris, A. Courbé, 1656, Sixième Partie, Livre I, p. 57-58.

29 Significativement, il est très peu question des hommes qui peuplent les îles. Elles sont décrites pour l'essentiel d'un point de vue géographique, botanique, parfois animalier.

30 Voir Benedetta Papasogli, *Le « fond du cœur ». Figures de l'espace intérieur au XVII^e siècle*, Paris, Champion, 2000, p. 241-245.

31 Montaigne, *Essais*, éd. Verdun Léon Saulnier et Pierre Villey, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1999, t. III, p. 982 et B. Papasogli, *Le « fond du cœur », op. cit.*, p. 190-193.

voire du temple, chez de nombreux auteurs spirituels. Elle figure un refuge intérieur harmonieux, heureux, épousant un *topos* stoïcien bien connu.

La place donnée par l'île à la réflexion morale dans le roman, fût-ce de manière implicite, entre étroitement en consonance avec la vocation pédagogique du genre. La nature topique des aventures que les œuvres racontent, les lieux obligés qu'elles traitent, l'identité chaque fois de leur conclusion (le mariage des amants), le nombre des années sur lesquelles leur publication s'échelonne (six ans pour *Le Grand Cyrus*, sept pour *Clélie*) ou la réécriture systématique d'un ouvrage comme le *Polexandre*, disent assez que leurs auteurs ne comptent pas sur un suspens d'ordre dramatique pour retenir leurs lecteurs. Ceux-ci sont attentifs aux variations introduites par rapport à la norme du genre. Ils s'enchantent d'un déchiffrement littéraire et moral. Ce sont la « beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées » qui rivent Mme de Sévigné aux romans de La Calprenède³². Le roman baroque expose un itinéraire civilisateur. Les jeunes gens en rupture de ban dont il raconte les histoires, après avoir fait la démonstration de leurs vertus, trouvent leur place dans la communauté des adultes à laquelle ils accèdent par le mariage et le couronnement. Dans la quête de soi que ces textes exposent, l'île constitue donc, quelle que soit son apparente fadeur, une expérience essentielle. Elle est le lieu où s'éprouve le modèle à la fois moral et spirituel qui doit régir l'individu : le recueil en soi, la modération, la tempérance³³.

L'île, miroir moral, est aussi un miroir où se réfléchit la conception du genre qui prévaut pendant la période. À défaut de péripéties dramatiques, elle est le lieu par excellence de l'efflorescence du discours – par le récit ou l'*ekphrasis*. Elle réunit en effet plusieurs personnes dans un cadre agréable où celles-ci jouissent d'un parfait *otium*, parce qu'elles sont étrangères et que, de passage, elles sont typiquement dans une situation d'entre-deux, de suspension propice au loisir³⁴. Ainsi, l'île figure le lieu d'une sociabilité privilégiée dont l'échange de récits constitue la manifestation la plus relevée. Les personnages s'y adonnent après un protocole méticuleux : repos, ablutions, repas, de sorte qu'ils célèbrent cette fête qu'est le Verbe partagé seulement quand leurs facultés réceptives y sont les plus favorables. L'île emblématise une conception de la sociabilité, dont l'île déserte constitue une preuve *a contrario*. Hypothèse désespérée que les personnages

32 Mme de Sévigné écrit le 12 juillet 1671 : « La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille [...] » (*Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 294).

33 Voir M.-C. Pioffet, *Espaces lointains, espaces rêvés...*, op. cit., p. 212.

34 L'île partage des caractéristiques souvent dévolues à la traversée maritime, voir L. Plazenet, *L'Ébahissement et la délectation*, op. cit., p. 640-643.

contemplant notamment lorsque tout refuge se dérobe à eux, celle-ci n'attire que par défaut, tandis que son apparence concrète n'est jamais mentionnée : son horreur tient au fait qu'elle implique d'être seul(s), y compris quand c'est un couple qui s'y rendrait. Certes, elle peut autoriser l'épanouissement d'une liaison ailleurs condamnée, mais la situation ne constitue qu'un pis-aller jugé angoissant, sinon détestable. C'est l'absence d'échange qu'elle suppose qui en fait un repoussoir, bien plus qu'aucune caractéristique géographique. Des ermites y vivent-ils ? Ils y fuient le trouble du monde pour y entretenir un dialogue de chaque instant avec Dieu. Leur solitude est le contraire de la solitude³⁵. Les propriétés prêtées à l'île en font ainsi le miroir de l'espace social qui est la terre d'élection du roman. Ce dernier n'est pas destiné, au cours de la première moitié du xvii^e siècle à une lecture silencieuse et solitaire, mais il est lu à plusieurs dans le cercle choisi du salon. Il suscite débats, jeux, dialogues, qui nourrissent à leur tour la vie du salon³⁶. L'île offre un paradigme de la lecture romanesque, dont elle révèle en retour combien elle est liée à une entreprise civilisatrice, en même temps qu'elle reflète une vision de l'intériorité que le roman s'emploie à polir. La banalité des traits prêtés à l'île ne l'empêche donc pas de correspondre à un discours mental ou imaginaire très construit et cohérent.

Du reste, le fragment 229 de Pascal n'en constitue pas la dénégation qu'il semblait à première vue. Le Recueil original des *Pensées* permet de consulter sa version manuscrite. Elle contient plusieurs corrections. En particulier, avant d'écrire : « Comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île effroyable », Pascal a rédigé : « Comme un enfant qu'on aurait porté endormi dans un bois effroyable ». Puis, il a barré « enfant » et « bois effroyable » pour leur substituer « homme » et « île déserte et effroyable ». Spontanément, l'effroi était donc associé par Pascal au bois, à la forêt, selon une perspective tout à fait traditionnelle³⁷, et non à l'île. Cet effroi, d'autre part, était tenu pour une puérité. L'île, par conséquent, est de façon très univoque idyllique dans l'imaginaire de la première moitié du siècle. La conclusion n'interdit pas qu'il puisse exister des îles qui correspondent à des *loci horribiles*, mais elles sont chacune un *hapax* face à la conception de l'île qui prévaut de façon constante. Une seconde conclusion s'impose : l'île, pour reprendre une expression employée

35 Voir Nancy Oddo, « Les îles de la dévotion dans le roman baroque », dans C. Zonza (dir.), *L'île au xvii^e siècle*, op. cit., p. 141-152.

36 Voir L. Plazenet, *L'Ébahissement et la délectation*, op. cit., p. 169-176 et Françoise Lavocat, « Fictions et paradoxes. Les nouveaux mondes possibles à la Renaissance », dans F. Lavocat (dir.), *Usages et théories de la fiction : le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (xvi^e-xviii^e siècles)*, Rennes, PUR, 2004, p. 87-111.

37 Voir Robert P. Harrison, *Forêts, essai sur l'imaginaire occidental*, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 2010, et Marie-Christine Pioffet, « La forêt dans l'imaginaire baroque », dans Nathalie Ferrand (dir.), *Locus in fabula. La topique de l'espace dans les fictions d'Ancien Régime*, Louvain, Peeters, 2004, p. 373-386.

par Michel Foucault dans une conférence de 1967³⁸, n'est pas une hétérotopie au cours de la période. Montaigne ne va-t-il pas en ce sens, quand il écrit au début du chapitre « Des cannibales » : « ce n'est point une île³⁹ » ? L'île est un mirage, projection dans l'espace d'une conception de l'intériorité humaine.

Ceci dit, la correction apportée par Pascal à la version initiale de son texte mérite d'être reconsidérée. Lourde de sens, elle aide à comprendre la disparition du motif insulaire dans le roman de la seconde moitié du XVII^e siècle.

246 L'île comme espace clos et lieu d'une nécessaire confrontation à soi devient, lorsque le moi est conçu en termes augustiniens, nécessairement un lieu d'angoisse et d'effroi. Dans le fragment 168 (« Divertissement »), Pascal pose que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre ». Cette incapacité est un effet de la chute. Abandonné de Dieu qu'il a lui-même d'abord abandonné en commettant le péché originel, l'homme ne sait plus rester « en repos dans une chambre » face à lui-même, car il s'y voit désormais perpétuellement confronté à sa condition mortelle, à ses « contrariétés » (c'est le titre d'une des liasses des *Pensées*), à ses concupiscences. L'espace intérieur devient prison, cachot, caverne⁴⁰ – autant de lieux hantés par un bestiaire infernal : l'impossible contemplation qu'il implique voue l'homme au divertissement. Prenant le contrepied des philosophes qui exhortent la créature à se contenter de soi et à se tourner vers l'intérieur plutôt que l'extérieur, Pascal célèbre au contraire le divertissement dans la mesure où il permet de ne pas sombrer dans la déréliction : s'il est un symptôme majeur de l'homme déchu, il est aussi une parade à l'« ennui » mortel qui menace ce dernier⁴¹. La correction de Pascal témoigne donc de la profonde transformation de la représentation de l'intériorité qui se produit à l'Âge classique. Elle n'est plus île paisible et plaisante ; elle descend se loger au « fond du cœur », s'ensevelit dans les ténèbres des passions et de l'amour-propre. Benedetta Papàsogli a finement analysé la transformation que l'intériorité subit alors : délocalisée, opacifiée, elle se révèle peu à peu inaccessible dans sa vérité⁴². Ainsi, Pascal se réfère dans le fragment 244 à la Bible de Vatable pour parler du « mauvais fonds », du *figmentum malum* de l'homme, quand la Vulgate dit plus sobrement que son esprit et ses pensées sont « [portés] au mal » : *in malum prona sunt*.

38 Michel Foucault, « Des espaces autres », dans *Dits et écrits*, éd. Daniel Defert et François Ewald, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, t. II (1976-1988), p. 1571-1581.

39 Montaigne, *Essais*, éd. cit., t. I, p. 204.

40 Chez Montaigne, il est encore un simple « lopin » (*ibid.*, p. 205).

41 Voir le fragment 26 des *Pensées* (éd. cit.). Seule la conversion peut arracher l'homme au dilemme du désespoir ou du divertissement.

42 Voir B. Papàsogli, *Le « fond du cœur »*, *op. cit.*, p. 48-68 et p. 214-229.

Dans ces conditions, l'île, de projection de l'intériorité devient, au cours de la seconde moitié du siècle, un lieu infernal. Le « Cinquième Traité, ou Discours sur la nécessité de ne pas se conduire au hasard et par des Règles de Fantaisie » des *Essais de morale* que Pierre Nicole publie en 1671 en fournit une expression superlative. Le moraliste illustre la vie par l'image d'une île « épouvantable » où les hommes cheminent entre des précipices sur des chemins qui les vouent à la perte : « Vivre, c'est marcher vers la mort. Mourir, c'est entrer dans la vie éternelle. La vie est donc un voyage vers la mort, et la mort au contraire est l'entrée d'une vie nouvelle et perpétuelle⁴³ ». Aussi convient-il de ne pas se tromper de chemin. Filant la métaphore, Nicole poursuit :

En considérant avec effroi ces démarches téméraires, et vagabondes de la plupart des hommes qui les mènent à la mort, et à la mort éternelle, je m'imagine de voir une île épouvantable, entourée de précipices escarpés et couverts d'un nuage ténébreux, qui en dérobe la vue, et environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces précipices de cette île. Tous les chemins, et tous les sentiers se terminent à ces précipices, à l'exception d'un seul, mais très étroit et très difficile à reconnaître, qui aboutit à un point par lequel on évite le torrent de feu et arrive à un lieu de sûreté et de lumière.

Il y a dans cette île un nombre infini d'hommes à qui l'on commande de marcher incessamment. Un vent impétueux les presse et ne leur permet pas de retarder. On les avertit seulement que tous les chemins n'ont pour fin que le précipice, qu'il n'y en a qu'un seul par où ils se puissent sauver, et que cet unique chemin est très difficile à remarquer.

Mais, nonobstant ces avertissements, ces misérables, sans s'informer de ce sentier heureux et comme s'ils le connaissaient parfaitement, se mettent en chemin. Ils ne s'occupent que de leur équipage, du désir de commander aux compagnons de ce malheureux voyage et de la recherche de quelque divertissement qu'ils peuvent prendre en passant.

Ainsi, ils arrivent insensiblement vers le bord du précipice, d'où ils sont emportés dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais.

Il y en a seulement un très petit nombre de Sages qui cherchent avec soin ce sentier étroit et, l'ayant découvert, y marchent avec grande circonspection, et trouvant ainsi moyen de passer le torrent, et de sortir de ces précipices arrivent enfin à un lieu de sûreté et de repos.

Peut-être que celui qui disait à Dieu ces paroles : *Torrentem pertransivit anima nostra, forsit an pertransisset anima nostra aquam intolerabilem*, avait dans l'esprit

43 Pierre Nicole, *Essais de morale, contenus en divers Traités sur plusieurs devoirs importants*, Paris, Guillaume Desprez, 1732, t. II, « Cinquième Traité, ou Discours sur la nécessité de ne pas se conduire au hasard et par des Règles de Fantaisie », p. 110.

quelque image de cette sorte, mais, quelque affreuse qu'elle paraisse, elle ne répond nullement à la vérité de ce que j'ai eu dessein de représenter. Les choses spirituelles sont si hautes que nulle imagination n'y peut atteindre. Toute image est infiniment éloignée de la réalité de leur grandeur. Il n'y a nulle proportion entre ce torrent de feu qui recevrait ceux qui tomberaient des précipices de cette île imaginaire et l'enfer qui reçoit réellement ceux qui sortent du monde par la mort après s'être égarés du chemin de la justice. Cependant, cette image, toute imparfaite qu'elle est, suffit pour faire comprendre que l'unique sagesse de ces voyageurs serait de chercher ce chemin, par lequel ils pourraient sauver leur vie, et d'y marcher jusques au bout ; et que tous ceux qui ne se mettraient pas en peine de le chercher seraient insensés et malheureux [...] ⁴⁴.

248

Le *locus amoenus*, devenu un lieu escarpé, enténébré, parcouru de « torrents de feu », se confond désormais avec une colonie pénitentiaire. À la même date, la fiction multiplie les îles inhospitalières.

Gomberville, proche de Port-Royal, dresse dès 1637 face à l'île Inaccessible, l'île de Tisiphone, l'île des Insensés, l'île des Corsaires⁴⁵. Après l'île Heureuse d'*Alcidamie* (1661) et l'île de Théras dans *Les Annales galantes de la Grèce*, Mme de Villedieu met en scène Thalassie dans *Les Exilez* (1672-1673), un lieu qui s'avère « stérile et désert⁴⁶ », alors que sa première description géographique était conforme au *topos* idyllique – à l'exception d'un funèbre et prémonitoire labyrinthe de cyprès⁴⁷. *Granicus ou l'Isle galante* est selon son titre une « nouvelle historique ». L'œuvre, de fait, est relativement brève et contemporaine. Elle raconte les errances d'un jeune couple entre la France et les Antilles. Le récit commence avec la fuite de Granicus et d'Émilie dont les familles, ennemies, refusent le mariage. Le motif rappelle *Roméo et Juliette* : il provient autant du roman grec. Parvenus en Guadeloupe, les jeunes époux (ils se sont mariés à Nantes avant d'embarquer) sont protégés par le Lieutenant général, M. de Blénac. Il enrôle Granicus dans ses troupes, favorise sa promotion au rang de capitaine, lui donne des charges importantes qui l'éloignent d'Émilie. Trop séparée de Granicus, la jeune femme se révèle inconstante. Elle noue une liaison avec un M. N..., puis avec Damon. Les amants essaient d'assassiner le mari encombrant. Ils doivent s'enfuir en France. Une tempête les sépare. Alors qu'Émilie, déçue par son séjour en France, a obtenu le pardon de Granicus et retourne en Guadeloupe, elle retrouve Damon à La Rochelle. Ils renouent, décident de débarquer plutôt en Martinique, afin d'échapper à Granicus.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 109-129.

⁴⁵ Voir l'étude de M.-C. Pioffet, ci-dessous, p. 253-266.

⁴⁶ Mme de Villedieu, *Les Exilez*, dans *Œuvres*, Paris, Compagnie des Libraires, 1720, p. 515.

⁴⁷ Voir *ibid.*, p. 100.

Mais les vents s'opposent obstinément à ce projet. Échoués malgré eux en Guadeloupe, les amants sont rapidement identifiés. Damon est tué. Émilie est conduite en prison, où elle meurt malgré les efforts de son époux pour la sauver⁴⁸. L'assombrissement moral du récit (à travers les infidélités d'Émilie ou la lâcheté de Damon) témoigne de la conversion morale du roman pendant la période. Dans le même temps, les îles paradisiaques où les jeunes gens débarquent deviennent le piège qui cause leur malheur. Elles s'apparentent à une prison, lorsque Damon et Émilie s'y trouvent ramenés à leur corps défendant. Le lieu ultime du salut pour les amants est renversé en lieu de perte⁴⁹.

Le *Télémaque* ne constitue pas un contre-exemple à ce schéma. D'abord séduisantes, les îles y connaissent au cours de la narration une inversion. À l'origine merveilleuse, l'île de Calypso se fait angoissante et se voit finalement décrite en des termes bien différents de ceux que Fénelon employait d'abord⁵⁰. Du début à la fin de l'œuvre, les îles se délabrent. La dernière île avant Ithaque (où Télémaque n'aborde pas au cours du récit) est petite, déserte et sauvage : elle est le terme ultime d'un itinéraire de la résistance à la beauté et aux blandices qui rejette l'idéal incarné par Ithaque aux marges de la fiction. Isabelle Trivisani-Moreau parle à propos de l'œuvre d'une « scénographie insulaire de l'erreur⁵¹ ». Dans la fable intitulée *Voyage dans l'île des Plaisirs*, l'île de Cocagne vire au cauchemar. L'abondance se tourne en indigestion, tandis que Fénelon explique qu'elle ne fait qu'amollir et corrompre, en rendant l'homme oublieux de la nécessité de vaincre ses inclinations perverses et de travailler à devenir vertueux⁵².

Plus généralement, la nouvelle exclut l'île du champ de la fiction, de même qu'elle est absente des textes moraux de la période (c'est le cas chez le père Senault, chez Cureau de la Chambre, Charron, La Rochefoucauld, La Bruyère, etc.). Le cas de la carte de Tendre insérée en 1654 dans le tome I de la *Clélie* est symptomatique. Frank Lestringant a montré que Mlle de Scudéry refusait l'insulaire pour une carte topographique arborescente (arborescence hydrographique et viatique⁵³), réactivant la tradition scolastique et témoignant de l'affaiblissement du motif insulaire dans la période. La disposition spatiale de la gravure épouse d'autre part celle de plusieurs plans de Paris qui prennent la Seine pour axe vertical pendant la période : la ville par excellence remplace l'île.

48 Voir François Brice, *Granicus ou l'Isle galante. Nouvelle historique*, Paris, Vve Cl. Mazuel, 1698, p. 226-227, 235-236, 276 et 308.

49 Voir aussi F. Moureau, « Scènes de la littérature de l'île à l'aube des Lumières », dans *Le Théâtre des voyages, op. cit.*, p. 405-407.

50 On y découvre soudain des montagnes et des bois sombres (Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, éd. Jacques Le Brun, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1995, p. 127).

51 Voir I. Trivisani-Moreau, « Télémaque d'une île à l'autre », art. cit., p. 138.

52 Voir aussi les observations de Christian Zonza en tête de son édition de *Dominique et Séraphine, histoire corse (1768)*, Ajaccio, Albiana, 2007, p. 7.

53 Voir F. Lestringant, *Le Livre des îles, op. cit.*, p. 300.

L'absence d'île aussi bien dans la mer d'Inimitié que dans la Mer dangereuse – des écueils y figurent à la place – va dans le même sens. Il n'est plus d'île possible au sens traditionnel dans le paysage moral contemporain, lorsque Mlle de Scudéry compose son dernier grand roman (son déploiement géographique est par ailleurs aussi diminué). Il est peut-être même possible de s'avancer un peu davantage. La lentille macroscopique qui est appliquée à la gravure ne laisse apparaître que l'extrémité des « Terres inconnues » associées à l'amour passionné que la romancière récuse. Or, telle quelle, cette pointe semble celle d'une île ou d'un continent, mais précisément une île ou un continent connotés par le danger et la menace d'une dissolution du moi. La forme de la carte, qui ne suggère pas seulement le modèle de la mappemonde médiévale, mais encore, étrangement, le schéma de l'appareil reproducteur féminin, suggère par là en filigrane un effroi du corps, de la sexualité et de l'intériorité caractéristique du psychisme augustinien. La raréfaction ou l'éviction de l'île s'avère de la sorte aussi signifiante du délabrement de la représentation de l'intériorité à laquelle elle était associée, que sa figuration en repoussoir. Or la carte de Tendre date sensiblement de la même époque que le fragment 229 des *Pensées*⁵⁴.

Le resserrement de la narration et le rejet de la plupart des *topoi* de la narration romanesque de l'Âge baroque dans la nouvelle de la seconde moitié du XVII^e siècle peuvent sembler responsables de la disparition des îles qu'on y observe – ils ne s'opposeraient pas pourtant à la présence d'îles fluviales, comme il s'en trouve dans *L'Astrée* ou dans *Le Grand Cyrus*. Mais les modifications formelles et topiques de la nouvelle procèdent elles-mêmes du fait que celle-ci change de morale. Elle se convertit à la vision augustinienne de l'homme qui est alors à l'honneur. Cessant d'ambitionner une fonction aristotélicienne et de revendiquer pour la fiction une portée paradigmatique, elle s'emploie au contraire désormais, comme le font les moralistes de la période, à démasquer, à dévoiler, à dénoncer la fausseté des apparences et des vertus de l'homme. Il n'y a pas tant solution de continuité entre les deux formes de fiction, comme le postulent les adeptes de la théorie d'un « tournant » du roman au XVII^e siècle, qu'une métamorphose, voire une anamorphose du grand roman sous l'impulsion de l'anthropologie augustinienne. Dans ce cadre, l'île du roman baroque n'a plus sa place. Ce qu'elle incarne se voit frappé d'obsolescence. Mais elle reste présente dans les textes par son détournement ou son refus,

54 En 1660, le premier *Discours sur la condition des Grands* fait l'hypothèse d'un homme jeté par une tempête dans une île inconnue : « Pour entrer dans la véritable connaissance de votre condition, considérez-là dans cette image. Un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi qui s'était perdu et, ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui [...] » (voir Pascal, *Pensées et opuscules*, éd. cit., p. 747).

préparant la résurgence du motif au XVIII^e siècle, lorsque l'augustinisme de la seconde moitié du XVII^e siècle reflue et se voit contesté. Quant à la vocation du genre romanesque, sa dimension pédagogique demeure stable, si ses modalités basculent de l'exemplarité à la dénonciation, de l'admiration au démasquement. La lecture toutefois devient envoûtement singulier, c'est-à-dire jouissance solitaire et coupable, dès lors qu'elle perd de vue sa fonction dénonciatrice. La rêverie sociable de la première moitié du XVII^e siècle, telle une Atlantide, s'est abîmée dans le gouffre de l'amour-propre.

L'île dans le roman du XVII^e siècle renvoie, au-delà de ses disparités circonstanciées, à un motif cohérent et précis, mais il se trouve inversé ou déstabilisé dans la production de la seconde moitié du siècle qui conteste les idéaux moraux et spirituels portés par le genre à partir des années 1550. L'île est le lieu où s'exprime une conception de l'intériorité. Ainsi met-elle profondément en cause l'imaginaire de ses contemporains : non de façon intrinsèque, mais en tant que cadre expressif, en tant que support d'un discours qui lui est hétérogène.

La confrontation de l'usage de l'île dans le roman par rapport à l'évolution des figurations de l'intériorité à la même époque chez les moralistes, chez les auteurs spirituels, ainsi que chez plusieurs poètes⁵⁵, révèle d'autre part que le genre persiste à illustrer un modèle d'intériorité insulaire heureuse à une date où celui-ci est déjà ailleurs sérieusement remis en cause. Le roman accuse un décalage qui peut expliquer le brutal renversement qui se produit entre 1660 et 1670 : ce renversement n'est pas soudain. Il suit seulement de manière tardive un mouvement amorcé dès la fin des années 1630 et déjà perceptible, du reste, chez Gomberville ou Mlle de Scudéry à la fin des années 1640.

Enfin, le recul du motif insulaire au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle a peut-être été le levier autorisant son affranchissement topique et le passage de l'île, d'une projection formalisée de l'espace intérieur de l'homme, à un espace autre, à une hétérotopie. Il conviendrait, pour vérifier l'hypothèse, de considérer les conditions d'accès à l'île sur une longue durée. Le glissement qui s'opère d'une tempête providentielle au sommeil du voyageur malgré lui que Pascal évoque, d'un accident signifiant à une éclipse dramatique de la volonté et de la conscience humaines, attire l'attention sur la portée symbolique du processus. Elle invite à le considérer de façon autonome, enseignant que l'île romanesque de l'Âge classique est une étape, non une parenthèse anecdotique.

55 Voir B. Papasogli, *Le « fond du cœur », op. cit.*

ARCHIPEL À LA DÉRIVE¹ : LES ÎLES INCONSTANTES
DE GOMBERVILLE, TERRITOIRES DE LA FÉLICITÉ
OU AVATARS DES ÎLES DU DÉMON ?

Marie-Christine Pioffet

La géographie du *Polexandre* de Marin Le Roy de Gomberville, à l'image du monde baroque, est instable. Ce « roman de la mer² », pour reprendre la formule désormais célèbre de Madeleine Bertaud, est tout autant un roman des îles, comme le prouve l'itinéraire du héros éponyme qui part de l'île de Fer, appelée aussi l'île des Tombeaux dans l'archipel des Canaries, pour se rendre à l'île Inaccessible ou céleste, lieu d'aboutissement au terme de deux années d'errance. Je suivrai donc la trajectoire méandreuse du héros éponyme afin de montrer que son périple prend l'allure d'un pèlerinage pour conjurer le mauvais sort et racheter l'humanité. En font foi certaines escales, notamment au rocher de l'Ermite et à l'île du Soleil, appelée aussi fort significativement l'île « Sainte³ ». En même temps, je montrerai que les espaces insulaires égrainés dans la chorographie gombervillienne sont des trompe-l'œil aux virtualités symboliques contradictoires. En effet, malgré leurs aspects à première vue enchanteurs, ces îles rappellent par certains traits funestes et ensorcelés les îles du démon observées notamment par Frank Lestringant dans les portulans au déclin de la Renaissance⁴.

- 1 Bien que les espaces insulaires du *Polexandre* soient parfois éloignés, je prends ici la liberté de les envisager comme un archipel symbolique parce qu'ils sont interreliés dans l'itinéraire des protagonistes.
- 2 Madeleine Bertaud, « *L'Astrée* » et « *Polexandre* » : *du roman pastoral au roman héroïque*, Genève, Droz, 1986, chap. VIII, p. 149.
- 3 Marin Le Roy de Gomberville, *Polexandre*, Paris, Augustin Courbé [1641], Genève, Slatkine Reprints, 1978, t. IV, p. 701.
- 4 Voir notamment Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 333 et *id.*, « L'île des démons dans la cosmographie de la Renaissance », dans Grégoire Holtz et Thibault Maus de Rolley (dir.), *Voyager avec le diable. Romans, traités démonologiques, récits de voyage (xv^e-xvii^e siècles)*, Paris, PUPS, 2008, p. 99-125.

La reine des îles dans l'inventaire de Gomberville n'est nulle autre que l'île Inaccessible, qui est évoquée dans la première phrase du roman comme « cette isle bien-heureuse⁵ », avant même que ne soit mentionné le nom du héros éponyme. C'est dire son rôle crucial dans le récit dont elle incarne le centre de gravité, puisque la plupart des protagonistes cherchent désespérément à l'atteindre. C'est dire encore son caractère idyllique, voire surnaturel, qui est souligné d'emblée. L'appellation « isle bien-heureuse » fait directement écho à Diodore de Sicile⁶, comme le confirme l'« Advertissement aux honnestes gens », dans lequel Gomberville affirme que l'île merveilleuse décrite par l'historien grec est une « vive peinture » du royaume d'Alcidiane⁷. Le romancier croit d'ailleurs utile, dans la même postface, de retranscrire le récit de l'odyssée du marchand Lamboulos, tirée de la *Bibliothèque historique*, et de livrer ses impressions sur cette contrée « miraculeuse » qui présente plusieurs traits communs avec sa création⁸. Parmi les autres sources d'inspiration évoquées, le romancier souligne encore l'influence de l'île de saint Brendan, terre fuyante et mystérieuse, dont plusieurs ont loué la végétation et le climat⁹.

À l'image de ses devanciers déclarés, Gomberville accole le plus souvent des épithètes élogieuses à l'île Inaccessible et entretient l'image d'une contrée singulière, protégée des atteintes du climat tropical : en effet, cette « belle & délicieuse contrée, qui au milieu des ardeurs de la Zone Torride, se conserve un Printemps & un frais perpétuel¹⁰ », s'inscrit dans la ligne directe du *locus amœnus* le plus classique. Les descriptions de l'île Inaccessible de Gomberville multiplient les louanges, comparant cette enclave insulaire aux « champs Elisées¹¹ ». À ces traits positifs s'ajoute encore l'exceptionnelle longévité de ses habitants¹² qui invite à considérer le domaine comme un pays idéal, une sorte d'âge d'or¹³.

5 Gomberville, *Polexandre*, *op. cit.*, t. I, p. 1.

6 *Ibid.*, t. V, p. 1332. Si Gomberville se réclame ouvertement de l'historien grec pour la création de son île inaccessible, sa dette ne se limite pas là, puisque le nom de son île du Soleil, où les habitants vouent un culte au dieu tutélaire, découle encore de l'archipel du Soleil évoqué dans la *Bibliothèque historique* (Paris, Imprimerie royale, 1832, t. 2, livre V, p. 412). Voir encore Yvonne Vernière, « Îles mythiques chez Diodore de Sicile », dans François Jouan et Bernard Deforge (dir.), *Peuples et pays mythiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 159-167.

7 Gomberville, *Polexandre*, *op. cit.*, t. V, p. 1340.

8 *Ibid.*, p. 1342-1364.

9 *Ibid.*, p. 1335.

10 *Ibid.*, t. I, p. 63.

11 *Ibid.*, p. 799. Le parallèle revient plusieurs fois. Au début de la troisième partie, Gomberville le définit encore comme un « Beau-lieu [...] qui jaloux de [son] propre bon-heur, semble [s]e vouloir cacher à [lui]-mesme » (*ibid.*, t. III, p. 5).

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*, t. V, p. 1335 sq.

Ressemblant, à première vue, à une « utopie galante », comme on en trouve tant dans les romans de l'époque¹⁴, l'île Inaccessible est pourtant bien loin d'incarner un paradis sentimental. Il est vrai que les pérégrinations de Polexandre, d'Almanzor, d'Abdelmelec et de Phélismond, quatre princes épris de la même femme, s'inscrivent dans la veine du pèlerinage amoureux¹⁵. L'objet de leur quête n'est nulle autre que la souveraine des lieux, Alcidiene, représentée comme « merveille, si pleine de charmes, & de vertus¹⁶ », selon le concert d'éloges habituel des romans de l'époque. Dans cet univers néoplatonicien, la reine reste aimée à distance telle une « divinité¹⁷ » par ses soupirants qui lui vouent un culte poussé jusqu'au fétichisme, comme en témoigne l'adoration de son portrait, conservé dans un coffret comme une relique. Une telle outrance dans la vénération confirme qu'elle incarne moins une femme qu'un idéal ou, pour reprendre les mots de l'auteur, « la seule félicité, que les Heros avoient à rechercher sur la terre¹⁸ ».

Bien qu'Alcidiene déclare ses sujets exempts de tous vices¹⁹, sa terre natale, appelée aussi « île céleste » et « île de la félicité », n'est pas une oasis aussi édenique qu'elle n'y paraît, puisqu'elle possède plusieurs traits répulsifs. Entre autres, on y pratique des sacrifices humains. Ces holocaustes destinés à honorer le dieu solaire sont perpétrés dans une contrée voisine, l'île du Soleil, où les esclaves d'Alcidiene sont offerts à la divinité tutélaire. Le catholique Polexandre établit lui-même une adéquation entre ces pratiques et les rites démoniaques : « Pour ce qui est du sacrifice des hommes, je vous proteste & vous assure que c'est une invention des démons²⁰ ».

Par-delà ces violences rituelles, l'île n'est pas dénuée des maux de la civilisation, puisque des cabales y ont cours et l'autorité de la reine vient près de se faire renverser par des rebelles. Ailleurs, Gomberville évoque encore « la malice des Courtisans²¹ ». Le gouvernement de l'île, dont Alcidiene hérite à la mort de son père, présentée encore par Gomberville comme une « merveille²² », tient en réalité de la tyrannie. Aussitôt au pouvoir, Alcidiene « divisa sa Cour en deux²³ », séparant son entourage destiné à son service « des Grands de son Royaume, des

14 À ce sujet, voir notre article « Inaccessible, île », dans Marie-Christine Pioffet (dir.), *Dictionnaire analytique des toponymes imaginaires dans la littérature narrative de langue française (1605-1711)*, 2^e éd. revue et corrigée, Paris, Hermann, 2013, p. 279-287.

15 Sébastien Drouin, *Pèlerinages pour Cythère au siècle des Lumières. Anthologie de textes*, Paris/Québec, Hermann/Éditions du CIERL, 2014, p. 18.

16 Gomberville, *Polexandre*, *op. cit.*, t. I, p. 118.

17 *Ibid.*, p. 841.

18 *Ibid.*, t. V, p. 1309.

19 *Ibid.*, p. 1188.

20 *Ibid.*, p. 1027.

21 *Ibid.*, t. IV, p. 863.

22 *Ibid.*, p. 813.

23 *Ibid.*

Officiers de sa Couronne, & des Conseillers d'Etat²⁴ ». En véritable despote, elle exige que les premiers portent de « grandes chaisnes d'or » et deviennent ses « Esclaves²⁵ ».

Sa tyrannie s'exerce également contre tous ses adorateurs, y compris ses propres sujets qui bafouent ses lois. Si le *Polexandre* est célébré comme un roman d'amour, Éros est presque absent de l'île Inaccessible. Alcidiene, qui se révèle en réalité « l'Irreconciliable ennemie des hommes²⁶ », éconduit tous ses soupirants. Certes, les affres de la passion ont dans le roman une fonction cathartique, puisque les défenses²⁷ et les rigueurs de la souveraine contraignent ses admirateurs non seulement à faire pénitence, mais aussi à élever leurs sentiments.

L'ÎLE INACCESSIBLE : TERRITOIRE MALÉFIQUE ?

256

Dans cette « histoire Politique & Morale²⁸ », le surnaturel affleure partout. Comprenant que l'objet de sa quête dépasse la science de la navigation, Polexandre consulte plusieurs oracles pour se rendre à l'île Inaccessible. Le royaume d'Alcidiene rappelle encore, par son mouvement perpétuel, les îles « baladines et dancresses » du Diable, dont parle Pierre de Lancre dans son *Tableau [...] des mauvais anges et démons*²⁹. Faisant écho à ces croyances, le compilateur Simon Majole d'Ast, par l'entremise d'interlocuteurs fictifs, estime les îles « mouvantes » plus « propres pour les Demons, que non pas pour les hommes³⁰ ». Même fixes, renchérit l'auteur, elles n'échappent pas aux « flots de toutes sortes de tentation³¹ » et s'avèrent plus propices aux manifestations diaboliques que les terres continentales³².

Le rapprochement entre les archipels démoniaques et les îles du *Polexandre*, pour surprenant qu'il paraisse, n'est pas étranger à l'œuvre de Gomberville, où la figure du Diable est omniprésente. Polexandre, voyant sans cesse l'objet de ses

24 *Ibid.*, p. 814.

25 *Ibid.*, p. 815.

26 *Ibid.*, t. III, p. 325.

27 *Ibid.*, t. I, p. 573.

28 *Ibid.*, t. III, « Dédicace » de la troisième Partie.

29 Pierre de Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et demons*, Paris, Jean Berjon, 1612, p. 18. Voir également les considérations de Grégoire Holtz et de Thibault Maus de Rolley, « Introduction. Le diable vagabond », dans *Voyager avec le diable*, *op. cit.*

30 Simon Majole d'Ast, *Les Jours caniculaires c'est-à-dire : vingt et trois excellents discours des choses naturelles et surnaturelles, embellis d'exemples & d'Histoires [...]*, trad. François de Rosset, Paris, Robert Fôüet, 1609, livre XIV, p. 628.

31 *Ibid.*, p. 620.

32 L'un d'entre ces interlocuteurs nommé le Gentilhomme affirme « que les Demons habitent le plus souvent aux Isles [...], y excitant des tempestes & ne faisants que tromper les hommes » (*ibid.*, p. 628).

désirs lui échapper, se dira le jouet à la fois des mauvais anges et de Dieu : « [Il] se persuada que la nature & le Ciel, les demons & les hommes, le regardoient comme leur ennemy commun³³ ». Tentant elle aussi d'atteindre cette enclave, la princesse danoise Hélièmène, jalouse d'Alcidiane dont la beauté a ensorcelé son amant Phélismond, en vient à considérer cette île comme un « maudit séjour³⁴ ».

Le domaine d'Alcidiane est non seulement une terre vagabonde dans la lignée des îles flottantes situées quelque part entre les Canaries et les Hespérides au milieu de l'Atlantique, c'est également une île enchantée qui fuit devant ceux qui l'approchent. Les marins danois la verront plus d'une fois leur échapper alors qu'ils tentent désespérément de l'atteindre et solliciteront même l'aide de Polexandre :

[Nous] cherchons une Isle qui s'enfuit devant nous, & qui se dérobe à nos yeux, si tost que nous l'avons découverte. Si vous estes de ceux qui savent surmonter l'enchantement de ceste Isle, employez votre science en nostre faveur³⁵.

Ainsi, l'art de la navigation et les meilleures boussoles s'avèrent inutiles pour localiser cette terre vagabonde et invisible aux yeux des profanes. La princesse Hélièmène se rend elle aussi à l'évidence que l'île Inaccessible est gardée par les puissances infernales qui en limitent l'accès :

[L]es Demons en la protection de qui les Sorciers ont mis cette terre enchantée, furent offensez de la trop grande cognoissance de mon Pilote, & pour ne pas recevoir l'affront de voir leur puissance surmontée par celle d'un homme, ils assemblerent tous les vents du Septentrion, avec toutes les foudres du Midy et brisèrent mon navire en mille pièces³⁶.

À part elle et sa nourrice, tout l'équipage périt dans le naufrage, signe à ses yeux de malédiction. Polexandre, qui s'acharne à retrouver cette île avec une fascination mêlée d'effroi, se croit également maudit. Pourtant, son pilote pousse la hardiesse à penser qu'il pourrait grâce à sa ténacité trouver cette île enchantée « malgré toute la puissance des Demons ». Loin de porter fruit, son outrecuidance se retournera contre lui : « Ces promesses estoient trop audacieuses pour estre souffertes, aussi furent elles chastiées par une mesprise, qui faillit à coûter la vie à leur Auteur »³⁷.

33 *Polexandre, op. cit.*, t. I, p. 789.

34 *Ibid.*, t. IV, p. 585.

35 *Ibid.*, p. 502-503.

36 *Ibid.*, p. 585.

37 *Ibid.*, p. 327.

Pour conjurer les mauvais esprits liés à cette île, le chrétien Polexandre déroge au principe de sa foi, en suppliant dans un moment de désespoir tour à tour les dieux des vents et de la mer, des « fausses divinitez » à ses yeux :

O que se voyant si près de l'endroit fatal où ses felicitez estoient renfermées, il fit de vœux & de prieres à cette puissance incompréhensible qui commande aux vents, qui rend la mer tranquille ou furieuse, & pour qui seule il n'y a point de lieux inaccessibles³⁸.

258

Loin d'être exaucée, cette prière heurtera le vrai « Dieu³⁹ » qui, furieux contre cet idolâtre⁴⁰, déchaînera aussitôt les vents⁴¹ et le fera échouer sur une île inconnue où il rencontrera la malheureuse Almanzaïre, prisonnière meurtrie depuis des années⁴². Sans faire preuve d'une hardiesse particulière dans son traitement des tempêtes et des aventures maritimes, Gomberville exploite les vieilles superstitions des marins de son époque qui font de l'océan le domaine où s'affrontent puissances célestes et infernales⁴³. Comme le confirme Pierre de Lancre, les « orages, foudres & esclairs » constituent encore le champ d'action privilégié des mauvais anges pour faire avorter une entreprise ou semer la mort⁴⁴.

Territoire oxymorique, où se pratique « un execrable meslange de la Religion et de l'impieté, du Ciel & des Enfers, du culte divin, & de celui des Demons⁴⁵ », l'île Inaccessible se dessine comme une sphère nageant quelque part dans les limbes de la carte, presque en marge de l'œkoumène terrestre. Sa dualité symbolique se traduit également dans sa morphologie singulière qui ne « s'étend pas en longueur comme beaucoup d'autres [îles], mais ressemble proprement à une grenade⁴⁶ ». Or l'analogie n'est pas tout à fait innocente à mes yeux, puisque la grenade dans la mythologie grecque est un fruit sacré et infernal à la fois, un emblème de vie et de mort, ambiguïté sémantique que Gomberville semble avoir à l'esprit quand il importe ce nouvel avatar des îles flottantes de l'Antiquité.

Toutefois, dans cette composition en archipel qu'est le *Polexandre*, on ne saurait établir véritablement la symbolique de cette terre vagabonde, destination ultime de multiples pérégrinations, sans la situer par rapport à d'autres îles avec

38 *Ibid.*, t. III, p. 64.

39 *Ibid.*, p. 82.

40 *Ibid.*, p. 65.

41 *Ibid.*, p. 66.

42 *Ibid.*, p. 83.

43 Au sujet du parallèle entre la tempête et les manifestations du Diable, voir Jean Delumeau, *La Peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles). Une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978, p. 39.

44 Pierre de Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et demons*, *op. cit.*, p. 22.

45 *Polexandre*, *op. cit.*, t. IV, p. 1025.

46 *Ibid.*, t. II, p. 593.

lesquelles elle entretient des liens tantôt analogiques, tantôt antithétiques, et parfois même un enchevêtrement des deux.

L'ÎLE DE TISIPHONE

Au nombre des enclaves gravitant autour du domaine d'Alcidiane, celle de Tisiphone en a toutes les apparences, tout en en constituant l'antithèse. Punis des dieux ou du Diable pour leur témérité, Polexandre et son équipage aborderont, non pas à l'île d'Alcidiane selon leurs désirs, mais à celle de Tisiphone où leur séjour s'apparente à une descente aux enfers. Mais le héros tarde à réaliser son erreur. S'apercevant que la terre où il a échoué est une île, il part en compagnie de ses fidèles serviteurs Alcippe et Dicée pour reconnaître les lieux. La découverte du « Palais fatal⁴⁷ » où les ravisseurs de la princesse Aminthe le plongent dans un « excès de [...] joie⁴⁸ » vient affermir son assurance. Plus de doute possible : il est convaincu d'avoir rejoint l'île Enchantée. Cette certitude se voit bientôt confortée par la vue de bergers qui lui rappellent encore ceux de l'île Inaccessible. À l'approche d'un château, le protagoniste et ses compagnons sont accueillis par des gardes tout noirs ou des « Démons » qui leur décochent nombre de flèches. Ils sont aussitôt emprisonnés. C'est à ce moment seulement que Polexandre comprend sa méprise et qu'il a été à nouveau le jouet des « malices du Démon qui [l]e persecute » : « Je ne suis point en l'Isle d'Alcidiane [conclut-il], & voy trop clairement que ce que j'avois pris pour un port, est un escueil perfide, contre lequel mes esperances vont faire leur dernier naufrage »⁴⁹.

En effet, Polexandre a raison d'appréhender le pire, puisque la maîtresse des lieux, l'horrible Tisiphone, paraît, comme le suggère son nom, une réincarnation directe des divinités infernales. Malgré la beauté du palais royal, de son architecture et de l'île où vivent des bergers, le visiteur a tôt fait de se repentir de sa curiosité : les soldats au service de la souveraine lui commandent de les suivre avec une « fureur brutale⁵⁰ ». Le face-à-face avec la reine, « image vivante de l'horreur⁵¹ », achève de lui faire perdre toute illusion et prélude à l'issue funeste de son séjour. Cette « Megere⁵² » le condamne d'abord à mort, parce qu'il est amoureux d'Alcidiane et que toute passion est proscrite dans cette île. Gouverné par cet « Eunuque habillé en femme⁵³ », pour citer Gomberville, le domaine semble placé sous l'empire du mal. Polexandre devra subir les injures

47 *Ibid.*, t. IV, p. 329.

48 *Ibid.*, p. 330.

49 *Ibid.*, p. 342.

50 *Ibid.*, p. 343.

51 *Ibid.*, p. 345.

52 *Ibid.*, p. 348.

53 *Ibid.*, p. 344.

de la passion de cette reine envers lui, passion d'autant plus singulière que celle-ci a déclaré ouvertement « l'aversion qu'elle avoit pour les hommes⁵⁴ ».

Une telle amante, qui marie la laideur extrême à la férocité, voire à la déraison totale, n'a rien pour faire tourner les têtes ! Cette furie, dont le nom à lui seul semble envelopper son île de miasmes infernaux, s'entoure de Noirs difformes prompts à satisfaire tous ses fantasmes. Son gouvernement lui-même est l'incarnation de la déviance, puisqu'il renverse tous les principes moraux et le bon sens politique. Prise d'une rage incontrôlable à la mort de son mari qui lui légua pleine autorité, elle fit naguère « esgorger ce qu'il y avoit de gens de condition dans sa Cour, & ayant tiré des prisons ceux que le Roy son mary y avoit fait mettre, leur donna le tiltre de Chevaliers, & les establit dans les plus grandes charges⁵⁵ ». Mais le portrait répugnant de « cette folle⁵⁶ » ou de « ceste megère fardée⁵⁷ », selon les mots du texte, ne saurait être achevé sans que l'on évoque ses pulsions cannibales. Après avoir dépecé à coups d'épée le corps de son ennemi Astramadan dans une rage « meslant tout ensemble l'amour, la haine, le desespoir, la vengeance, & la mort⁵⁸ », elle dévore une partie de son cœur avant de tomber raide morte⁵⁹. Sa triste fin, conclut un Gomberville moralisateur, « donne au siecle advenir des exemples prodigieux, de ce que peut une femme quand elle est aussi hardie qu'elle est mal-heureuse⁶⁰ ».

260

L'ÎLE DE LA SORCIÈRE ZELOPA

Aussi maléfique soit-elle, l'île de Tisiphone n'est pas le seul territoire maudit de l'œuvre de Gomberville. Parmi d'autres contrées démoniaques, l'île inconnue d'Afrique où s'établit la sorcière Zelopa, esclave blanche d'Afrique, mérite ici qu'on s'y attarde, bien que le héros éponyme n'y mette jamais les pieds. Décrite comme « la plus belle & la plus délicieuse de [c]es isles », elle deviendra la prison du roi de Guinée et de Senega, Zabaïm, entraîné alors en ces lieux par les « sortileges » de son horrible maîtresse pour le détourner de sa femme Almanzaïre, alors enceinte⁶¹. Séduisante à première vue, cette île d'Afrique « mal-heureusement enchantée⁶² » deviendra la proie des « demons »

54 *Ibid.*, p. 384.

55 *Ibid.*, p. 385.

56 *Ibid.*, p. 390.

57 *Ibid.*, p. 394.

58 *Ibid.*, p. 422.

59 Cet acte d'anthropophagie lourd de sens n'est pas sans suggérer un rapprochement avec le sacrifice d'Almanzor qui demande à son serviteur Almanzarin de lui arracher le cœur pour l'offrir à Alcidiane (*ibid.*, t. I, p. 140).

60 *Ibid.*

61 *Ibid.*, t. III, p. 170.

62 *Ibid.*, p. 174, paginée 164.

qu'« appell[e] à son secours » la sorcière pour se faire aimer⁶³ : Zabaïm, ensorcelé par les philtres et les pouvoirs de la magicienne, éprise de lui, y perdra « ce qui luy restoit de raison, & d'humanité⁶⁴ ». Il cédera encore aux plus folles volontés de cette horrible maîtresse, qui réclame son fils nouveau-né pour le sacrifier comme victime innocente aux « Demons⁶⁵ » qu'elle vénère. L'immolation aurait eu lieu n'eût été l'intervention d'Almaïde, qui le soustraira aux « Demons de Zelopa » en l'envoyant sur une autre île⁶⁶. Du reste, la perversion de ce « monstre » féminin ne s'arrête pas là, puisque vingt ans plus tard, elle s'éprendra du fils légitime de Zabaïm et d'Almanzaire, le véritable Almanzor, « qu'elle a voulu autrefois étrangler de ses propres mains⁶⁷ ». Lorsque celui-ci résiste à ses « honteuses sollicitations », la magicienne menace encore de le sacrifier⁶⁸. Sans avoir pu assouvir sa passion, puisque le valeureux Almanzor prend la fuite, la sorcière sera d'ailleurs punie par la mort de son fils qui la plongera dans une fureur démoniaque, et elle appellera à son secours « tout ce qu'il y a de Demons dans les Enfers » pour le ressusciter⁶⁹, avant de se suicider. La tragique destinée de cette ensorceleuse, comme tant d'autres fins dans le roman, révèle que les passions sont les « déreiglemens de l'ame⁷⁰ ». Comme Tisiphone, Zelopa, mue par un « Eros satanique⁷¹ », s'abandonne aux forces occultes qui la gouvernent. Ses fureurs atteindront d'ailleurs leur paroxysme sur son île, qui devient le théâtre de sortilèges, de séances de magie noire et de sacrifices humains : comme quoi les enclaves insulaires coupées du monde favorisent les manifestations démoniaques et s'opposent à la morale du monde continental⁷².

LES ÎLES DE MORTIFICATION

D'autres îles se dressent dans l'itinéraire spirituel des protagonistes comme des lieux d'expiation, voire de transition entre l'enfer et le paradis, les délices et les

63 *Ibid.*, p. 170.

64 *Ibid.*

65 *Ibid.*, p. 178.

66 *Ibid.*, p. 184.

67 *Ibid.*, p. 296-297.

68 *Ibid.*, p. 308.

69 *Ibid.*, p. 216-217.

70 *Ibid.*, p. 212-213.

71 Je fais mienne ici l'expression de Marianne Closson, qui consacre quelques pages à cette sorcière (*L'Imaginaire démoniaque en France [1550-1650]. Genèse de la littérature fantastique*, Genève, Droz, 2000, p. 456-458).

72 Zelopa rappelle un peu par ses pouvoirs et sa fureur amoureuse la fée Alcine dans le *Roland furieux* de l'Arioste, duquel on peut rapprocher plusieurs épisodes insulaires du *Polexandre* (voir Gilles Ernst, « L'île baroque : pour quelles métamorphoses ? », dans Jean-Claude Marimoutou et Jean-Michel Racault [dir.], *L'Insularité. Thématique et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 81-82).

supplices. C'est dans cette catégorie qu'il convient à mes yeux de situer l'« escueil de l'Ermité » où échouera le roi des Canaries⁷³. Alors que tout l'équipage périt, cet échouage paraît providentiel. Après le naufrage de son navire et avoir erré dans les « immenses espaces de l'Océan, & porté[s] tantost des Enfers dans le Ciel, & tantost du Ciel dans les Enfers⁷⁴ », Polexandre et Dicée, arrimés à un des mâts de leur vaisseau flottant à la dérive, parviennent à accoster ce récif contre lequel vinrent se briser nombre d'embarcations. Loin de leur paraître hospitalier, le rocher prend, au tout début du moins, l'allure du repaire du Diable. Ayant trouvé refuge dans une grotte pour la nuit, Polexandre et Dicée aperçoivent un homme qu'ils prennent pour un « fantosme noir⁷⁵ ». Lorsque celui-ci se met à crier, Dicée le considère comme le « Diable⁷⁶ ». D'autres insulaires qui viennent à leur rencontre, que les deux voyageurs terrifiés assimilent à des « Spectres⁷⁷ » et à des « Demons », puis à des « Phantosmes dançant »⁷⁸ en raison de la couleur de leur peau, prolongent cette vision de l'enfer. Dicée, alors que des Africains le font monter ainsi que Polexandre dans une barque, ne peut « s'imaginer autre chose, sinon qu'il estoit arrivé en cet endroit espouventable, où sa Nourrice luy avoit raconté que les Diables faisoient le mestier de bateliers, & passaient les ames dans les Enfers, crût que son Maistre & luy alloient y estre portez en corps & en ame⁷⁹ ». Malgré toutes ces appréhensions, leurs nochers les dirigèrent non pas sur les rives du Tartare, mais sur une île d'Afrique. Cette méprise, quoique dissipée plus tard, cultive habilement le rapprochement entre les îles et le domaine infernal. Loin d'être indifférent, ce préambule permet d'établir une association symbolique entre la descente aux enfers d'Ulysse et le séjour africain de Polexandre. Là où le roi d'Ithaque apprendra du devin aveugle Tirésias comment regagner sa patrie, le roi des Canaries fera la connaissance du roi de Galatie, Gheneoa, atteint lui aussi de cécité, qui lui indiquera le plus sûr chemin pour atteindre l'île Inaccessible en transitant par l'île du Soleil. Par une curieuse coïncidence, le rocher où aboutirent Dicée et Polexandre et qu'ils prirent pour l'Hadès n'est nul autre que le « rocher de l'Ermité » contre lequel Alcippe s'était également heurté juste avant la mort du vieil anachorète qui lui révéla les principes d'une philosophie pleine de sagesse. D'enfer imaginaire,

73 Marie-Gabrielle Lallemand établit un parallèle intéressant entre ce récif et l'île des Ermites figurant dans *Les Travaux de Persilès et Sigismonde* de Cervantès (voir « Traitement et évolution d'un motif topique du roman au XVII^e siècle : l'île dans le *Polexandre* de Gomberville », dans Christian Zonza [dir.], *L'île au XVII^e siècle : jeux et enjeux*, Tübingen, Narr Verlag, 2010, p. 110).

74 *Polexandre*, op. cit., t. IV, p. 590.

75 *Ibid.*, p. 603.

76 *Ibid.*, p. 604.

77 *Ibid.*

78 *Ibid.*, p. 605.

79 *Ibid.*, p. 606.

l'écueil se transforme en sanctuaire chrétien lorsque le vieil homme demande à Alcippe de le baptiser⁸⁰. Cette métamorphose de l'espace insulaire confirme bien l'inconstance symbolique de l'île dans un univers baroque où tout est trompeur. Les îles de mortification sont, au contraire de l'île Inaccessible, des étapes intermédiaires, des lieux de passage.

C'est sans contredit au nombre des escales initiatiques et des lieux de dévotion qu'il faut placer l'île du Soleil, dernière étape des pérégrinations de Polexandre avant d'aboutir au royaume d'Alcidiane. Cette île, dans laquelle Gheneoa recommande à Polexandre le séjour, est visitée chaque année par les ambassadeurs d'Alcidiane qui y font leurs offrandes aux puissances tutélaires. C'est aussi sur cette île que les grands prêtres immolent des esclaves au dieu solaire. Pour rehausser le prix du « sacrifice d'alliance⁸¹ », les suppliciés sont choisis pour leur pureté⁸². Polexandre, au nombre d'entre eux, se portera volontaire pour être immolé, mais sera ensuite libéré⁸³, puis désigné pour présider à ce rituel⁸⁴.

Cette escale marque symboliquement la fin des « erreurs » de Polexandre⁸⁵ et lui procure la certitude qu'il aboutira au royaume tant désiré. Mais il lui faudra encore abolir l'« horrible coutume d'immoler les hommes⁸⁶ » et libérer les insulaires de l'emprise du « Diable⁸⁷ » par la force persuasive de son éloquence. L'île du Soleil se place elle aussi sous le signe de la métamorphose et prend, comme les autres espaces insulaires du *Polexandre*, une dimension pénitentielle qui lui permet de mettre à l'épreuve la passion de son héros. D'autres îles exerceront les mêmes fonctions, comme celle où s'échoue la princesse Amaltée qui quitte l'île Inaccessible afin de retrouver Polexandre pour qui elle brûle d'une flamme secrète. Ainsi dévorée par un sentiment de culpabilité, elle se met en mer « sans autre guide que [s]on aveugle passion » dans l'espoir de le retrouver : prise par la suite de remords, elle se réfugiera dans une île inconnue pour y faire pénitence et prendre congé du monde jusqu'à sa mort⁸⁸. Ces îles de mortification sont dans le *Polexandre* des « entre-deux », ou des « points de passage vers un au-delà salutaire »⁸⁹.

80 *Ibid.*, t. V, p. 954, paginée 654.

81 *Ibid.*, t. IV, p. 526.

82 *Ibid.*, t. V, p. 906.

83 *Ibid.*, p. 992.

84 *Ibid.*, p. 993.

85 *Ibid.*, t. IV, p. 743.

86 *Ibid.*, t. V, p. 1024.

87 *Ibid.*, p. 1029.

88 *Ibid.*, t. III, p. 208.

89 Je fais mienne ici la réflexion de Nancy Oddo dans « Les îles de la dévotion dans le roman baroque », dans C. Zonza (dir.), *L'île au XVII^e siècle, op. cit.*, p. 141.

Abordons maintenant l'île des Corsaires, autre terre de transition, où se retrouvent, dans la première partie du *Polexandre*, Iphidamante, Zelmotide et Bajazet. Cette contrée, bien que fixe, comporte des virtualités d'île flottante entretenues par le romancier, qui insiste sur son statut ambigu, puisque, pendant un violent orage, elle « sembla rompre les liens éternels qui l'attachent au centre de la terre, & vouloir par sa fuite, se desrober à la fureur de l'embrasement⁹⁰ ».

264 Comme plusieurs îles du *Polexandre*, elle se dessine aussi comme un territoire duel. Évoquant par ses jardins et ses magnifiques bâtiments une république raffinée, elle n'a pourtant que l'apparence de la délicatesse, puisque, comme l'explique Bajazet, ce généreux corsaire, à son prisonnier Iphidamante, « icy toutes les vertus morales sont condamnées⁹¹ ». À l'entrée de la forteresse, on trouve suspendues un « grand nombre de testes » des visiteurs qui y ont fait l'objet de la « deffiance » des corsaires⁹². Ces « sanglants & espouvantables exemples⁹³ », pour reprendre les mots du texte, illustrent bien le caractère sanguinaire des insulaires que Gomberville assimile plus loin à des « bestes sauvages⁹⁴ » plutôt qu'à des hommes. L'un d'entre eux, le corsaire Thalemute, éprouvant une passion homosexuelle pour un captif « au visage de femme⁹⁵ », attend à la vie de Bajazet à l'aide d'un cimeterre. Gomberville explique les motifs de sa folie meurtrière si imprévue ainsi : « ce monstre execrable » qui nourrissait « d'abominables pensées » pour le bel Iphidamante, ne pouvait supporter l'amitié que Bajazet lui témoignait⁹⁶. Ainsi, on le voit, les délices du domaine des corsaires et son apparent raffinement ne peuvent effacer complètement la barbarie de ces « tyrans » des mers. Si des traits permettent d'assimiler cette enceinte fortifiée à un lieu néfaste, l'inférialisation de l'île culmine dans la description des funérailles pratiquées selon le rite musulman. Interrogé par Zelmotide sur les croyances religieuses des corsaires, Bajazet décrit les curieux dogmes de ses sujets et les traitements réservés aux âmes des défunts, jugés par deux « Anges noirs » qui châtient ceux qui n'ont pas respecté les préceptes du Coran, un peu comme les diables dans l'enfer chrétien⁹⁷. L'île des Corsaires, bien que son général, l'illustre Bajazet, vive comme un parfait

90 *Polexandre, op. cit.*, t. I, p. 783.

91 *Ibid.*, p. 172.

92 *Ibid.*, p. 173.

93 *Ibid.*

94 *Ibid.*, p. 81.

95 *Ibid.*, p. 785.

96 *Ibid.*, p. 784.

97 *Ibid.*, p. 411.

« honneste homme⁹⁸ » constitue, comme l'île Inaccessible, un de ces territoires ambigus où se côtoient la vertu et le mal (ici refoulé dans ses formes les plus abjectes). L'exotisme ethnographique qui se fixe sur ce rituel mortuaire pour satisfaire la curiosité des visiteurs permet en outre de faire le lien entre les rites des habitants de l'île Inaccessible et ceux pratiqués sur l'île des Corsaires ; cette analogie vise moins à suggérer le relativisme des mœurs que l'étrangeté des coutumes insulaires, puisque Gomberville qualifie la croyance des mahométans de « religion si extravagante⁹⁹ » et recommande de s'en distancer. Il n'est pas anodin à nos yeux que Bajazet, tout comme le vieil ermite et les insulaires de l'île Inaccessible, se convertisse au christianisme à la fin du roman.

Le *Polexandre*, roman polymorphe par la fragmentation de son espace, promenant le lecteur d'une île à l'autre dans un dédale de péripéties, tient de l'univers féodal. Qu'elles soient ballottées par les vents ou qu'elles surgissent comme de simples récifs, les îles, par la disjonction qu'elles établissent avec le monde réel, forment une matrice des aventures hors de l'ordinaire dans laquelle évoluent des êtres prisonniers de leurs passions et fantaisies. Les îles perpétuent, sur l'atlas maritime de Gomberville, les motifs de l'enclave édénique et du repaire démoniaque. Oscillant entre l'exaltation du mal ou du bien absolus, les insulaires de Gomberville sont les jouets de leurs passions. Assez significativement, les îles les plus maléfiques du *Polexandre* sont gouvernées par des femmes avec lesquelles, selon des croyances ancestrales, le Diable entretient des relations privilégiées. Tisiphone et Zelopa, figures démonisées à la sexualité trouble, cumulent toutes les transgressions. Quant à Alcidiane, belle chasseresse aussi fuyante que son île, elle reste une ombre presque asexuée dont les rigueurs frisent la cruauté, jusqu'à ce que Polexandre s'impose à elle comme son maître.

La figure de l'errance maritime qui traverse tout le roman et oriente le portrait de l'île Inaccessible, elle-même instable et inconstante, traduit les mutations de la destinée humaine dont les puissances supérieures guident les mouvements. Dans cette géographie où le sacré et le profane se côtoient sans cesse, la mouvance du domaine d'Alcidiane calquée sur celle de Délos suscite l'effroi parce que l'île se révèle du même coup un espace non maîtrisable et inhospitalier où les navires viennent se briser. Mais le parallélisme n'est que partiel. Tandis que Zeus fixe Délos, île naguère flottante et invisible selon la légende, l'île Inaccessible paraît perdre d'elle-même sa mobilité à la fin du roman, au moment où Polexandre et les envahisseurs espagnols y abordent. Dans la suite que Gomberville donnera quelques années plus tard à son roman sous le titre de *La Jeune Alcidiane*, il

98 *Ibid.*, p. 179.

99 *Ibid.*, p. 415.

n'est d'ailleurs plus question de la mouvance de l'île Inaccessible. On découvre toutefois, à proximité du royaume d'Alcidiane, une terre peuplée de sauvages, qui déambulent « tous nus¹⁰⁰ » et ignorent tout de la civilisation policée du reste de l'île, comme quoi cette contrée n'avait pas dans le *Polexandre* révélé tous ses secrets.

Le nom de l'île Inaccessible reste certes associé à la félicité, mais ce bonheur bien fragile demeure l'apanage de quelques rares élus. Malgré l'issue heureuse pour le héros, *Polexandre* brosse un portrait sombre de la condition humaine dans lequel triomphe, comme l'a bien vu Madeleine Bertaud, un mysticisme salésien prônant une morale faite de renoncement et d'oubli de soi¹⁰¹. Mark Bannister va même plus loin en affirmant que la destinée héroïque de Polexandre matérialise le concept de la « grace¹⁰² », qui permet de l'élever au-dessus de ses rivaux dont les efforts pour atteindre le rivage désiré sont voués à l'échec parce qu'abandonnés par Dieu à leur sort. Polexandre, comme son créateur Gomberville, est une âme tourmentée, hantée par le mal ; ses pérégrinations erratiques de même que ses combats dépassent de loin la casuistique amoureuse pour atteindre les sphères métaphysiques. Son parcours d'une île à l'autre, tiraillé entre le bien et le mal, les ténèbres et les lumières de la foi, doit s'interpréter sur un axe vertical, le faisant cheminer « tantost dans le Ciel & tantost dans les Enfers¹⁰³ ». « Figure laïcisée de l'*homo viator* », pour reprendre la formule de Paul Zumthor à propos du chevalier errant¹⁰⁴, le héros participe, dans sa lutte de tous les instants contre les forces occultes du monde, à la rédemption de l'humanité et, ce faisant, à son propre salut.

266

100 Gomberville, *La Jeune Alcidiane*, Paris, Augustin Courbé, 1651, p. 226.

101 M. Bertaud, « *L'Astrée* » et « *Polexandre* » : *du roman pastoral au roman héroïque*, *op. cit.*, p. 215.

102 Mark Bannister, *Privileged Mortals. The French Heroic Novel, 1630-1660*, Oxford, Oxford University Press, 1983, p. 128, cité par Madeleine Bertaud, « *L'Astrée* » et « *Polexandre* », *op. cit.*, p. 228.

103 *Polexandre*, *op. cit.*, t. IV, p. 931. Malgré les détours et les méandres de ces pérégrinations, le voyage de Polexandre suit une courbe plutôt ascendante, partant de l'île de Fer ou l'île des Tombeaux jusqu'à celle d'Alcidiane, assimilée aux Champs Élysées. À en juger par la toponymie insulaire, le parcours de Polexandre évolue d'une mort symbolique à la félicité éternelle.

104 Paul Zumthor, *La Mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 206. Laurence Plazenet définit, pour sa part, Polexandre comme un « missionnaire laïque » (« Gomberville et le genre romanesque », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 56, 1, 2004, p. 359-378, ici p. 373).

CINQUIÈME PARTIE

Les îles des poètes

« BARBARE À MOY ». SCÈVE ET L'ÎLE BARBE

Thomas Hunkeler

Dans l'opinion des contemporains comme dans la mémoire collective, Maurice Scève est moins le poète des îles que celui d'une ville. Dès 1535, lorsqu'il se fait connaître à un public plus vaste à l'occasion du concours des blasons anatomiques du corps féminin, lancé par Clément Marot exilé à Ferrare, ce dernier avoue dans une épître ne pas encore connaître Scève, « fors qu'on m'a dit, que c'est un Lyonnais¹ ». La ville de Lyon et sa situation géographique sont en effet inscrites, on le sait, dans l'œuvre scévienne : dans *Délie* et dans la *Saulsaye* notamment, dans *La Magnificence de la superbe et triomphante entrée de la noble et antique Cité de Lyon faicte à Henri II*, dans d'autres écrits plus discrètement. On se souvient des vers de Joachim du Bellay, qui ne manque pas, dans le salut qu'il adresse au poète, d'évoquer les deux fleuves que Scève a su faire résonner :

Ainsi tousjours le Rosne impétueux,
Ainsi la Sône au sein non fluctueux,
Sonne tousjours et SCEVE, et sa Délie².

De même, Pontus de Tyard, dans son *Livre de vers liriques*, évoque son confrère et ami :

Scève si haut son sonna
Sur l'une et l'autre riviere,
Qu'avecques son mont Forviere
La France s'en estonna³.

- 1 Clément Marot, « A ceulx, qui apres l'Epigramme du beau tetin en feirent d'aultres », v. 26, dans *Œuvres poétiques*, éd. Gérard Defaux, Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », t. I, 1996, p. 337-340.
- 2 « A M. Scève Le Lyonnais », v. 12-14, cité d'après V.-L. Saulnier, *Maurice Scève (1948)*, Genève, Slatkine Reprints, 2003, t. I, p. 338.
- 3 Pontus de Tyard, « Chant en faveur de quelques excellens Poètes de ce Temps », v. 100-103, dans *Œuvres poétiques complètes*, éd. John C. Lapp, Paris, Didier, coll. « Société des textes français modernes », 1966, p. 159.

Ces deux extraits résument quasiment déjà le paysage, à la fois réel et imaginaire, auquel notre poète ne cesse de revenir dans son œuvre : une montagne et deux rivières. Les a-t-il d'ailleurs jamais quittées ? Sans doute, lors de ses études, peut-être en direction de l'Italie, mais c'est là une pure conjecture dépourvue de preuves matérielles ; plus tard, au début des années 1530, lorsqu'il se trouve en Avignon et participe à la prétendue découverte de la tombe de Laure. Les vers désabusés qui ouvrent le *Microcosme* traitent certes du voyage, mais sur le mode négatif, puisque notre poète n'évoque « le vain travail de voir divers païs » que pour lui préférer « veille, et labeur d'oisiveté haïs »⁴. Les îles sous le vent, bienheureuses ou barbares, ne semblent pas avoir fait rêver Maurice Scève.

270

Cela dit, on notera bien que les deux éléments, que l'on appellera moins contraires que complémentaires, qui sont figurés par la colline de Fourvière (et parfois celle de la Croix-Rousse) d'une part, par le Rhône et la Saône de l'autre, fournissent ensemble, à défaut d'une île, la matière de base qui la constitue, à savoir la pierre et l'eau. Il est d'ailleurs assez ironique de constater que la marque de l'imprimeur Antoine Constantin qui se trouve sur la page de titre de la première édition de *Délie* en 1544, avec sa devise « *adversis duro* »⁵, et dont on a parfois voulu faire une illustration de l'ouvrage de Scève, tellement elle semble correspondre à la poétique du recueil lui-même, figure précisément une île ou un rocher battu par les vents et les flots. Le symbolisme à la fois élémentaire et antinomique de la page de titre, même s'il est indépendant de la volonté du poète – mais on peut toujours se mettre à rêver que Scève aurait choisi Antoine Constantin, au lieu par exemple de Jean de Tournes, en raison précisément de sa marque – est en tout cas l'un des traits constitutifs de sa poétique, qu'il ne cesse de décliner sous toutes ses formes, comme dans le célèbre dizain XVII dit « de l'*adynaton* » :

Plus tost seront Rhosne, et Saone desjoinctz,
 Que d'avec toy mon cœur se desassemble :
 Plus tost seront l'un, et l'aultre Mont joinctz,
 Qu'avecques nous aucun discord s'assemble :
 Plus tost verrons et toy, et moy ensemble
 Le Rhosne aller contremont lentement,
 Saone monter tresviolentement,
 Que ce mien feu, tant soit peu, diminue,
 Ny que ma foy descroisse aulcunement.
 Car ferme amour sans eulx est plus, que nue⁶.

4 Maurice Scève, « Au lecteur », v. 1 et 8, dans *Microcosme ; Œuvres complètes*, éd. Michèle Clément, Paris, Classiques Garnier, t. V, 2013, p. 147.

5 Voir *infra*, p. 282, fig. 1.

6 Maurice Scève, *Délie*, éd. Gérard Defaux, Genève, Droz, 2004, p. 12.

Le jeu des oppositions porte ici sur l'évidence du factuel, à laquelle Scève se plaît à opposer son contraire inimaginable, mais par lui imaginé : les deux rivières disjointes, les deux collines jointes, le Rhône lent, la Saône violente, qui remontent vers leur source. À ce premier jeu d'oppositions, le poète ajoute celui entre les éléments (la pierre et l'eau, mais aussi l'eau et le feu), et bien sûr, en arrière-fond, celui qui n'est pas explicitement nommé dans ce poème et qui lui fournit néanmoins son horizon : l'opposition entre masculin et féminin.

Dans un recueil où la topographie est généralement au service d'une symbolique, où le lieu vaut moins par son ancrage dans le réel que par son intégration dans la topique amoureuse, la présence explicite de tel ou tel lieu reconnaissable du paysage lyonnais apporte à l'économie du recueil une dimension supplémentaire qui vient s'ajouter à l'enchaînement des *topoi* chers à la lyrique amoureuse – un peu à la manière des célèbres dizains dits politiques ou historiques de *Délie*, qui apportent eux aussi une tonalité distincte⁷. Pétrarque lui-même, on le sait, avait inclus des poèmes à dimension politique dans son *Canzoniere*; de même, son recueil présente par endroits une topographie que l'on a cherché, dès le début du XVI^e siècle, à identifier. Tel est par exemple le pari d'un Alessandro Vellutello dans son édition de Pétrarque de 1525, souvent reprise par la suite, qui avait joint à son volume une « Description du Vaucluse » avec une belle carte topographique⁸.

En intégrant dans *Délie*, et qui plus est à intervalles réguliers, des références à la colline de Fourvière, au Rhône et à la Saône, Scève, notoirement discret, y appose sa signature de poète lyonnais à même le recueil⁹. À moins qu'on ne préfère, selon les lectures mallarméennes que l'on a pu en proposer, y lire la disparition élocutoire du poète au profit de la dame, Délie, et peut-être surtout au profit de la ville qu'elle hante sans doute plus qu'elle ne l'incarne – cette dernière tâche étant réservée en priorité à Louise Labé Lyonnaise¹⁰.

Le lieu concret, réel, loin de simplement fournir un cadre, devient chez Scève une figure essentielle du lien qui le lie à Délie en même temps qu'à Lyon. « Je voy en moy estre ce Mont Forviere », s'écrit le poète dans le dizain XXVI (v. 1) ; tandis que dans le dizain CXXVIII, Délie est comparée au soleil qui « a esclercy le brouillas de Fourviere » (v. 4) tout en jetant le poète dans « l'obscur nuict »

7 Voir notamment Diana L. Cook, « The Political Dizains of the *Délie* », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 29/2, 1967, p. 339-355, et Cynthia Skenazi, « La mise en jeu politique dans *Délie* », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 52/2, 1990, p. 293-307.

8 « Descrittione del Valclusa », dans *Le Volgari Opere del Petrarca*, Venezia, Da Sabbio, 1525. Voir William J. Kennedy, *Authorizing Petrarch*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1994, p. 45-52.

9 Voir Bernard Plessy, « La *Délie* de Maurice Scève, miroir de Lyon au temps de la Renaissance », dans *Mélanges d'histoire lyonnaise offerts par ses amis à Monsieur Henri Hours*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1990, p. 325-334.

10 Voir Mireille Huchon, *Louise Labé. Une créature de papier*, Genève, Droz, 2006, p. 15-35.

(v. 10). Comme chez Jean Lemaire de Belges, dans sa *Concorde des deux langages* (1513), et chez Symphorien Champier, dans son *Traicté de la ville de Lyon* (1529), Fourvière renvoie aux yeux de notre poète à l'antique *Forum Veneris*, celui-là même dont Scève parle quand il évoque, dans son dizain XCV, le haut sommet du « Mont à Venus sainte » (v. 1) en même temps que les vestiges de l'Antiquité, en l'occurrence les aqueducs romains¹¹. On retrouve la même idée dans le dizain CCCXCI où le poète évoque, à travers un souvenir de la lettre 91 de Sénèque à Lucilius, l'incendie qui ravagea en l'an 64 « ceste Cité sur le mont de Venus » (v. 2).

Paysage de l'âme et paysage extérieur, microcosme et macrocosme sont dans *Délie* interchangeables : le poète se projette vers l'extérieur, qui en retour imprime sa marque en lui. Si chanter Lyon, c'est chanter Délie, l'inverse est vrai aussi : l'éloge de Délie est un éloge de la ville de Lyon, comme le montre par exemple le dizain CCVIII consacré au Rhône :

272

Tu cours superbe, ô Rhosne, flourissant
 En sablon d'or, et argentines eaux :
 Maint fleuve gros te rend plus ravissant,
 Ceinct de Citez, et bordé de Chasteaulx,
 Te practiquant par seurs, et grandz batteaulx
 Pour seul te rendre en nostre Europe illustre.
 Mais la vertu de ma Dame te illustre
 Plus, qu'aultre bien, qui te face estimer.
 Enfle toy donc au parfait de son lustre,
 Car fleuve heureux plus, que toy, n'entre en Mer¹².

À la manière d'une divinité tutélaire de Lyon, Délie figure la coïncidence des contraires située à l'endroit où principe masculin et principe féminin se rejoignent : aux confluent du Rhône et de la Saône, là où se situe la ville de Lyon. On notera d'ailleurs qu'à aucun endroit du recueil, Délie n'est identifiée à la Saône, ce qui permettrait au poète de se voir à son tour incarné dans le Rhône et d'envisager ainsi une fin à ses tourments.

Mais peut-on parler de « paysage réel » à propos des évocations, dans *Délie*, de la colline de Fourvière, du Rhône et de la Saône ? En vérité, aucun élément ne permet de situer, ne serait-ce que de façon furtive, le vécu du poète dans sa ville. N'en déplaise à ceux qui, comme Albert Baur, Bertrand Guégan

11 Voir à ce sujet Richard Cooper, « Humanistes et antiquaires à Lyon », dans Antonio Possenti et Giulia Mastrangelo (dir.), *Il Rinascimento a Lione*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1988, t. I., p. 159-174.

12 Scève, *Délie*, éd. cit., p. 97.

ou V.-L. Saulnier¹³, ont tenté de cerner l'homme derrière le poète, et de reconstruire une hypothétique histoire d'amour entre Maurice Scève et Pernette du Guillet : la ville de Lyon telle qu'elle se présente dans *Délie* est moins décrite que simplement évoquée. Elle se trouve nommée à travers les éléments saillants de sa topographie, mais d'une topographie qui ne semble vouloir sortir Lyon de l'histoire que pour la faire entrer dans l'éternité du mythe.

Le paysage évoqué dans *Délie* est d'ailleurs sensiblement le même que celui de la *Saulsaye. Églogue, de la vie solitaire* que Scève publie trois ans plus tard, en 1547, chez Jean de Tournes. Dans ce dernier texte, l'opposition ville-campagne, qui juxtapose la vie dans la cité et celle dans les champs, est traitée sur le mode topique, sans qu'à aucun moment n'apparaisse un élément concret permettant d'identifier le paysage où le dialogue se déroule – à l'exception, une fois de plus, de l'évocation, par Philermes, des confluent du Rhône et de la Saône :

Car le matin je vois là, o[ù] la Saone
Vient à se joindre à son espoux le Rhosne,
Et le contraint à roidement courir
Jusqu'à la Mer, o[ù] tous deux vont mourir¹⁴.

Cette mention du paysage lyonnais dans le texte ne donne cependant pas de caractère plus concret à la *Saulsaye* ; simple évocation, elle se suffit à elle-même sans ajouter au poème une quelconque couleur locale. La belle gravure, attribuée à Bernard Salomon, qui montre dans l'édition originale les deux bergers et leurs brebis devant la Saône et la colline de Fourvière, va en tout cas bien plus loin que le texte, puisqu'elle offre ce que la critique a appelé « la première image réaliste¹⁵ » de la ville de Lyon sans source ni antécédent. On y reconnaît notamment la cathédrale Saint-Jean, l'église de Notre-Dame et quelques villas, dont l'Antiquaille de Pierre Sala – mais pas d'île.

Si Bernard Salomon avait opté pour une perspective quelques kilomètres plus en amont de la Saône, il aurait pu représenter sur sa gravure l'île Barbe, à laquelle Scève a consacré le dizain CCXXXVIII de *Délie* :

Ta cruaulté, Dame, tant seulement
Ne m'a icy relegué en ceste Isle

¹³ Albert Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise. Étude d'histoire littéraire*, Paris, Champion, 1906 ; Bertrand Guégan, « Notes pour une vie de Maurice Scève », dans Maurice Scève, *Œuvres poétiques*, éd. B. Guégan, Garnier frères, 1927, p. I-LXXVII ; V.-L. Saulnier, *Maurice Scève, op. cit., passim*.

¹⁴ Maurice Scève, *Saulsaye. Églogue, de la vie solitaire*, dans *Œuvres poétiques*, éd. cit., p. 170.

¹⁵ Peter Sharatt, *Bernard Salomon, illustrateur lyonnais*, Genève, Droz, 2005, p. 100. Voir aussi Michèle Clément, « Le plaisir de la solitude dans *Saulsaye* de Maurice Scève (1547) », dans Jean-Claude Colbus et Brigitte Hébert (dir.), *Approches critiques du plaisir (1450-1750)*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 133-163.

(Barbare à moy,) ains trop cruellement
 M'y lye, et tient si foiblement debile,
 Que la memoyre, asses de soy labile,
 Me croist sans fin mes passions honteuses :
 Et n'ay confort, que des Sœurs despiteuses,
 Qui, pour m'ayder, à leurs plainctes labeurent,
 Accompaignant ces fontaines piteuses,
 Qui sans cesser avec moy tousjours pleurent¹⁶.

274

Avec la mention des fonderies des faubourgs lyonnais dans les dizains CLXXVIII et CCCLX – qui évoquent à travers les « fumantes fornaises » (v. 7) offusquant l'air une image décidément peu idyllique de la ville –, le dizain que l'on vient de citer présente une des très rares occurrences, dans *Délie* et plus généralement dans l'œuvre scévienne, d'un élément du paysage qui ne soit pas topique, même si le poète prend soin, on le verra, de lui donner immédiatement une dimension symbolique.

Dans le poème qui nous intéresse, l'île Barbe est introduite à travers ce qui peut ressembler à un jeu de mots autour de son nom – île Barbe/île barbare –, mais qui resémantise en réalité simplement l'étymologie de l'île : *insula barbara*, l'île sauvage. Le syntagme « (Barbare à moy) » forme une apposition présentée, comme si souvent chez Scève, entre parenthèses, ce qui lui permet de construire pour ainsi dire un îlot de sens au cœur du dizain. À quoi se réfère cette apposition ? À l'île, bien sûr, qui est barbare au poète parce qu'elle le retient loin de sa dame ; mais aussi à la dame elle-même, et à sa cruauté, qui sont barbares à l'amant dans la mesure où elles le font souffrir. Il est même possible de lire l'apposition comme se référant au poète lui-même, qui devient alors barbare à lui-même, à la manière du bourreau de soi, cet *Héautontimorouménos* cher à Baudelaire. Notons aussi que la dame est présentée comme doublement, sinon triplement cruelle, puisque si c'est bien sa cruauté qui a envoyé le poète en exil, cette cruauté s'amplifie en « trop cruellement » dans la mesure où elle va l'y retenir, le laissant enfin en proie à ce que le poète appelle ses « passions honteuses », alimentées par sa propre mémoire.

Au sujet de l'île qui lui sert de lieu d'exil, le poète ne nous informe guère plus, comme si le seul nom, devenu épithète, disait tout. À l'exception des fontaines, bien sûr, dont le débit incessant accompagne les pleurs du poète avec le chant des oiseaux. Il n'est pas impossible d'y lire une allusion aux travaux de rénovation entrepris par l'abbé Antoine de Saint-André durant la première décennie du XVI^e siècle, qui portèrent notamment sur la fontaine qui alimentait

16 Scève, *Délie*, éd. cit., p. 110.

le couvent. Citons à ce propos l'ouvrage monumental de Claude Le Laboureur sur *Les Mesures de l'Île-Barbe* dont le premier volume date de 1665 :

[L'abbé Antoine de Saint-André] fit [...] plusieurs autres réparations dans l'Île, et principalement à la fontaine dont il rétablit les tuyaux et canaux qui passaient au travers de la rivière, et conduisaient les eaux de la belle source qui est au bourg de l'Île au-dessus de Saint-Rambert, appelée encore aujourd'hui la fontaine du Couvent, dans la maison abbatiale, et de là dans le cloître où elle rejaillissait dans un superbe bassin de marbre, qui la rendait par douze robinets pour le lavement des mains [...]¹⁷.

Si je cite ce passage, c'est que la mention, par Scève, des fontaines sur l'île Barbe, ne va pas de soi, dans la mesure même où l'eau potable devait alors être amenée du bourg avoisinant de Saint-Rambert. Il n'est en tout cas pas interdit de penser que la fontaine récemment refaite ait laissé une infime trace dans *Délie*.

Plus généralement parlant, le choix de l'île Barbe comme espace où inscrire un moment de sa souffrance amoureuse obéit sans doute à plusieurs raisons¹⁸. On retiendra d'abord qu'au début du xvi^e siècle, la chapelle Notre-Dame de l'Île, édifiée sous l'abbé Ogier dans la seconde moitié du xi^e siècle, apparaît comme un des principaux sanctuaires protecteurs de Lyon. Si les historiens ont insisté sur la longue période de déclin que connaît le monastère bénédictin dès la fin du xiii^e siècle – un déclin qui s'accroît au milieu du xvi^e siècle avec le passage au régime de la commende au profit de la famille d'Albon, puis avec la sécularisation demandée dès 1549 et enfin la mise à sac de l'île par les troupes protestantes en 1562 –, il importe néanmoins d'insister sur le fait qu'à l'époque qui nous intéresse, à savoir la fin des années 1530 et le début des années 1540, le monastère jouit encore d'un très grand rayonnement spirituel qui attire de nombreux pèlerins. À l'époque de Scève, on faisait remonter la fondation de l'abbaye aux premiers temps du christianisme, établissant ainsi une filiation directe entre les premiers évêques et martyrs de Lyon, et l'abbaye. Certains documents sans doute apocryphes, édités aux xvi^e et xvii^e siècles, vont même jusqu'à dater la fondation de l'abbaye de l'île Barbe des temps apostoliques en faisant de Longin, le centurion romain ayant percé le flanc du Christ sur la croix, le fondateur de l'abbaye. Ces éléments ne sont pas sans importance dans notre contexte, puisqu'ils mettent en valeur les reliques conservées alors sur l'île : on y vénère non seulement le tombeau de Longin, mais aussi celui

17 Claude Le Laboureur, *Les Mesures de l'Île-Barbe*, nouvelle édition par Georges et Marie-Claude Guigue, Lyon, Vitte et Perrussel, 1887, p. 239.

18 L'aperçu historique qui suit est redevable à l'article « Histoire de l'Île-Barbe » figurant dans le catalogue de l'exposition *Mémoire de pierres. Abbaye de l'Île-Barbe*, Lyon, Musée historique de Lyon-Hôtel de Gadagne, 1995, p. 17-31.

de sainte Anne, la mère de la Vierge, dont le corps aurait été apporté par le même Longin. Et c'est encore grâce à Longin que l'abbaye s'enorgueillit de posséder la coupe utilisée par le Christ lors de la Cène, qui fait alors l'objet d'une dévotion populaire intense. L'habitude d'effectuer des pèlerinages à l'île Barbe est en tout cas attestée dès la fin du XIII^e siècle, et elle reste vive durant toute la première moitié du XVI^e siècle, même si les cérémonies religieuses traditionnelles s'accompagnent désormais de réjouissances plus profanes.

Une églogue latine rédigée par Philibert Girinet, un notable lyonnais, et consacrée à un tel pèlerinage à la fin des années 1530, à l'occasion de la fête de l'Ascension, nous permet d'observer Maurice Scève pour ainsi dire sur le vif, puisque le poète y est mentionné nommément. Voici comment Girinet décrit l'île Barbe :

276

Non loin de la ville est un antique lieu qu'entourent les eaux du paisible Arar [*i.e.* la Saône], et qui porte le nom d'*Île Barbe*. Le printemps, qui redonne aux bois leur parure, y est si doux, que plusieurs le préfèrent à celui qui règne à Tempé, sur les bords du Pénée. [...] Là sont de frais ruisseaux, là sont des prés émaillés de fleurs, ombragés d'arbres fertiles portant toute sorte de fruits; les oiseaux y font entendre de joyeux concerts qui retentissent sur les deux rives du fleuve, et qui semblent donner des voix aux bois et aux coteaux. C'est là que se trouve un temple consacré au culte de la mère du Christ [...]. On y voit encore celui de sainte Anne, aïeule du Sauveur, et dont les os y sont conservés dans une châsse dorée, objet de vénération pour les fidèles, qui viennent souvent suspendre aux brillantes voûtes de précieuses offrandes, et faire fumer l'encens promis par leurs vœux¹⁹.

La description est certes, elle aussi, topique; mais on constate surtout que l'églogue de Girinet obéit bien plus à la logique du *locus amoenus* qu'à celle du *locus terribilis* mise en avant par Scève à travers le réseau sémantique de la barbarie, de la cruauté et de l'isolement. Girinet évoque notre poète au moment où la compagnie menée par Pierre Gautier, roi de la Basoche, a de nouveau quitté l'île en direction d'un festin copieusement arrosé, servi dans une auberge à mi-chemin entre l'île et la ville :

Lorsque la faim commença à s'apaiser, on se livra à de gais entretiens, et on vida de larges coupes pleines d'un vin qui inspirait la joie. Les oreilles de tous furent charmées par le discours de l'éloquent Maurice Scève, ce poète sacré, dont les tempes sont si dignes d'être couronnées du laurier d'Apollon, soit qu'il célèbre

19 *De Petri Gauteri in pragmaticorum Lugdunensium principem electione idyllion* (1546). Nous citons la traduction française établie par Claude Bregnot Du Lut pour son édition bilingue du poème de Girinet : *Le Roi de la Basoche, poème latin inédit de Philibert Girinet. Traduit en français, avec des notes*, par C. Bregnot Du Lut, Lyon, Antoine Perisse, 1838, p. 15.

les exploits du puissant dieu de la guerre, soit qu'il chante l'ombre des bois, ou les champs émaillés de fleurs, ou ces tendres feux que tout le monde comprend (*teneros nullus quos non intelligit ignes*); la nature l'a dédommagé de la petitesse de la taille et de la faiblesse du corps par le don du génie²⁰.

Si l'on tient compte de la date proposée par V.-L. Saulnier pour situer les festivités décrites, à savoir le mois de mai 1537²¹, on a du mal à identifier les poèmes déclamés à cette occasion par Scève, à l'exception peut-être de ces *teneros nullus quos non intelligit ignes* qui représentent éventuellement de premières ébauches de *Délie*, encore passablement éloignées de l'hermétisme de l'ouvrage achevé.

Ce qu'il m'importe de souligner, c'est qu'à l'époque de Scève, l'île Barbe, en dépit de son nom, n'est pas un lieu barbare et inhospitalier, et pas non plus un désert. Bien au contraire : les documents financiers et judiciaires de l'époque attestent une fréquentation abondante, et on sait que l'île, longue de 800 mètres environ, comptait toute une série de bâtiments, la plupart liés au culte²². Il est fort possible, comme le pense V.-L. Saulnier, que Scève y ait passé une retraite, probablement plus studieuse qu'amoureuse – d'autant plus que la bibliothèque du monastère était particulièrement réputée pour avoir en sa possession des manuscrits rares, dont certains, disait-on, légués par Charlemagne.

L'évocation que Bonaventure Des Périers offre d'un pèlerinage similaire à l'église Notre-Dame de l'Isle, en 1539, sans toutefois citer le nom de Scève, abonde dans le même sens que Girinet²³. L'île Barbe y est caractérisée de « gentile », de « fertile », et même d'« autre Sicile en chaleur » ; mais surtout, Des Périers insiste sur la présence, dans cette procession, des corporations, des imprimeurs notamment, mais aussi de nombreuses dames :

Mesdames fresches,
Les flesches
D'Apollo ne vous nuiront :
De celles
D'Amour cruelles,
Je ne sçay qu'elles feront.

Dans une telle ambiance, il n'y a pas de place pour la nostalgie :

Au circuyt

²⁰ *Ibid.*, p. 25.

²¹ V.-L. Saulnier, *Maurice Scève, op. cit.*, p. 195.

²² « Histoire de l'île-Barbe », art. cit., p. 28 et « Le monastère de l'île-Barbe », dans *Mémoire de pierres, op. cit.*, p. 34.

²³ « Du Voyage de Lyon à Notre-Dame-de-l'Isle », dans *Œuvres françaises de Bonaventure Des Périers*, éd. Louis Lacour, Paris, Jannet, 1856, t. I, p. 54-68.

D'un tel desduyt,
La Saone son Rhosne oublie,
Pour s'esjouyr
A ouyr
La gent sans melancolie²⁴.

Avec son dizain CCXXXVIII, Maurice Scève prend manifestement le contrepied de ces évocations gaies et festives de l'île Barbe, mettant ainsi l'accent non seulement sur sa solitude, mais aussi et peut-être surtout sur sa singularité. L'apostrophe aux pèlerins du dizain CCXLI souligne ce contraste, même si l'île Barbe n'y est pas explicitement nommée :

278

Ce n'est point cy, Pellerins, que mes vœutz
Avecques vous diversement me tiennent.
Car vous vouez, comme pour moy je veulx,
A Sainctz piteux, qui voz desirs obtiennent.
Et je m'adresse à Dieux, qui me detiennent
Comme n'ayantz mes souhaictz entenduz.
Vous de voz vœutz heureusement renduz
Graces rendez, vous mettantz à dancier :
Et quand les miens iniquement perduz
Deussent finir, sont à recommancer²⁵.

La posture de Scève, comme celle de Pétrarque, est en fin de compte celle de la vie contemplative et de l'éloignement du vulgaire, comme il l'affirme dans le dizain CCCCXII. Pour lui, comme plus tard pour Pontus de Tyard qui l'imité dans son *Livre de vers liriques*, l'île est un lieu solitaire. Citons de Pontus la seconde strophe de son « Ode, en nom de son isle » :

Mon Pontus me daigne tenir
Comme sejour doux, cher, tranquille,
Où coustumier, il veut venir,
Quand la tumultueuse Ville
Tache, en malice citoyenne,
Sa libre vertu espier,
Pour dans cette eau magique
Le juste courroux expier²⁶.

24 *Ibid.*, p. 58-59 et 62.

25 Scève, *Délie*, éd. cit., p. 111-112.

26 Pontus de Tyard, *Œuvres poétiques complètes*, éd. cit., p. 193-194, v. 9-16.

En une série de trois petites odes, Pontus de Tyard reprend systématiquement, mais en diluant son propos, ce que Scève exprime de façon condensée dans son dizain, jusqu'au rossignol et à l'hirondelle auxquels Pontus consacre le dernier de ces textes, alors que Scève ne les mentionne que de façon allusive, sous la forme des « Sœurs despiteuses²⁷ ».

Je conclurai sur une épître d'Amadis Jamyn que ce dernier adresse au roi Charles IX vers 1574, et dans laquelle il se permet de rappeler au roi qu'il aurait promis à Ronsard le bénéfice de l'abbaye de l'île Barbe. Pour atténuer ce que son rappel pouvait avoir d'impertinent, Jamyn se plaît alors à évoquer une autre étymologie du nom de l'île :

On dit qu'un jour le Rosne, impetueux,
Fut de la Sosne ardemment amoureux,
Il cherissoit la nymphe vagabonde,
Brulant d'amour au milieu de son onde.
Pour se parer et se faire plus beau
Il se pignoit avec un grand rateau,
Et vint couper en cette isle sa barbe,
Qui tient depuis le nom de l'Isle-barbe.
Là sont rochers, forests, fleuves et prez,
Lieu convenable aux poètes sacrez²⁸.

En dépit de l'éloquence de Jamyn, Ronsard n'obtint finalement pas l'abbaye de l'île Barbe. Mais on est en droit de se demander si le fait que Scève avait naguère évoqué cette île dans sa *Délie* n'a pas, pour Ronsard, quelque peu compté dans son désir de s'installer dans ce lieu « convenable aux poètes sacrés ».

27 Voir le commentaire que Gisèle Mathieu-Castellani propose de la version scévienne du mythe de Philomèle et Procné dans *Le Rossignol poète dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 159-162.

28 Amadis Jamyn, *Les Œuvres poétiques. Premières poésies et Livre premier*, éd. Samuel M. Carrington, Genève, Droz, 1973, p. 259-261, v. 27-36.

L'ÎLE-SONNET : AUX ABORDS DES *REGRETS* DE DU BELLAY

Tom Conley

Parole en archipel: découpée en la diversité de ses îles et ainsi faisant surgir la haute mer principale, cette immensité très ancienne et cet inconnu toujours à venir que seule nous désigne l'émergence des terres profondes, infiniment partagées¹.

L'histoire littéraire déclare qu'à Lyon, en 1544, paraît le premier *canzoniere* de langue française. S'inspirant de la forme souple et extensible des *Rime sparse* de Pétrarque, c'est dès la page de titre de *Délie* que Maurice Scève propose une œuvre qui pourrait s'imaginer comme un livre d'îles (fig. 1). Les uns séparés des autres, repérés selon un ordre de chiffres romains, interrompus d'emblèmes savamment intercalés, les dizains constituent, au risque d'emprunter une formule à René Char, une « parole en archipel ». L'aspect composite du texte et de ses emblèmes fait de *Délie* une sorte d'odyssée amoureuse tracée sur une carte de Tendre. Lire équivaldrait à voyager, et désirer poursuivre des itinéraires virtuels qui, chemin faisant, en se traçant s'effacent. Les dizains figurent comme des souvenirs de zones de turbulence, mais aussi de points de repère – ports, récifs, phares – pour le lecteur qui y navigue. Sans avoir à se fier aux avatars, soit à la narration illustrée et récente de la circumnavigation du monde d'Antonio Pigafetta, soit aux souvenirs des périples de son maître Pétrarque, la ressemblance de *Délie* à un insulaire va sans dire².

À l'abord de *Délie*, c'est déjà ce que suggère la page de titre. Une imposante gravure sur bois figure une île montueuse, escarpée, d'un aspect redoutable, qui résiste au souffle de deux têtes de vents sortant des nuages aux encoignures supérieures. Rugueux et raide, comme l'écrit Victor Hugo à l'*incipit* de « Cérigo », l'île au départ du poème de Scève serait « ce roc solitaire / Et

1 Maurice Blanchot, « Parole de fragment », dans *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 454.

2 Beineke Library, Yale University, Beinecke MS 351 (ca 1525), <http://brbl-dl.library.yale.edu/vufind/Record/3438401>. Voir aussi Antonio Pigafetta, *The First Voyage Around the World, 1519-1522*, éd. Theodore J. Cachey, Toronto, University of Toronto Press, 2007.

conuue q'zestill' part' /aim' son

DELIE.

OBIECT DE
PLUS HAUTE
VERTU.



ADVERSIS

D.V.R.O.

LYON

Chez Sulpice Sabon, Pour Antoine Constantin.

1544.

Avec priuilege pour six Ans.



1. Maurice Scève, *Délie*, page de titre, Lyon, chez Sulpice Sabon, pour Antoine Constantin, 1544 © BnF

triste... » qui autrefois s'appelait Cythère³. Telle qu'elle se trouve dans le paysage marin, l'île, redoutable « objet de plus haute vertu », est au point de fuite du poème. Chez Scève s'annonce une géographie de sensation et de perception, une topographie amoureuse, enfin un beau voyage en archipel.

Invoquer *Délie* au seuil d'une lecture de Du Bellay voudrait signaler moins un faux départ que le legs de l'insulaire et du livre des îles dans *Les Regrets*. Genre amphibie ou intermédiaire au courant du XVI^e siècle, l'*isolario* figure au fond des *Regrets* et d'autres titres du même auteur. Le va-et-vient du style de Scève se trace dans la trame de *L'Olive*, la composition parcellaire de *Délie* surtout marquant la première édition des *Regrets*, recueil que publie Federic Morel en 1558, à peu près en même temps que *Les Antiquitez de Rome* et *Le Songe*. En spéculant que, déjà dans *L'Olive* (1549 et 1553), du Bellay s'inspire de la « forme de contenu » du « poème-machine » de *Délie*, on dirait que l'aspect insulaire des *Regrets* se fait remarquer par la mise en scène d'un moi – guillemets obligent – « en exil »⁴. Non que du Bellay, comme on le sait, latiniste talentueux, ait puisé dans les eaux « oubliées » au confluent du Rhône et de la Saône du maître lyonnais⁵. C'est autant à partir du plan insulaire à la fois mental et spatial de *Délie* qu'il façonne et sculpte ses sonnets. Vu de loin comme un faisceau de lieux-dits et de récits d'espace, l'ensemble témoigne d'une géographie poétique qui se mue en une épopée homérique, mise en éclats, fragmentée, lacunaire – en effet, qui ressemble au genre de livre né d'abord auprès de la mer Égée et puis renouvelé à la suite des premiers grands voyages océaniques.

Faisant partie d'une gerbe de textes qui comprend *Les Antiquitez de Rome*, *Le Songe* et *Les Jeux rustiques*, tous parus peu après le retour du poète à Paris, *Les Regrets*, semble-t-il, s'articulent sur un sentiment autant ruineux que de ruines⁶. Dans *Les Antiquitez*, le lecteur se perd dans des lieux quelconques. Se voyant dans le détrit et les décombres d'une civilisation d'antan, s'imaginant isolé, étranger et au lieu et à lui-même, le poète se promène dans une *unreal*

3 Victor Hugo, « Cérigo », dans *Les Contemplations* (1856), livre V, 20, v. 1-2.

4 Pour *forme de contenu* et son principe *machinique*, voir Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 235 et 237, et leur glose chez Gilles Deleuze, « Un nouveau cartographe », qui les tourne dans le sens de forme d'expression, invention d'espace et modulation de style, dans *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit, 1986, p. 39-42.

5 En faisant état de l'escale à Lyon de Du Bellay pendant son premier voyage en Italie, Henri Chamard songe au paysage virtuel qu'aurait vu et puis inventé le poète dans un éloge de son maître : « Ainsi toujours le Rosne impetueux, / Ainsi sa Sône au sein non fluctueux / Sonne toujours et Sève et sa Delie » (*Sonnets divers*, XLI, cité dans *Histoire de la Pléiade*, Paris, M. Didier, 1939, t. II, p. 36).

6 C'est par la formule de « sentiment de ruines » qu'au seuil de la seconde guerre mondiale, Chamard décrit l'effet des *Antiquitez* (*ibid.*, p. 47).

city, chef-lieu d'un *wasteland* de déjections fossilisées de la grandeur romaine⁷. Le sublime – que plus tard va chanter Edmund Spenser dans sa traduction anglaise du recueil – doit son effet autant à des sources latines qu'à des images courantes de choses vues : souvenirs de l'image du héros distrait, au début de l'*Hypnerotomachia Poliphili*, sortant d'un bocage de palmiers, contemplant un paysage où s'entassent parpaings, chapiteaux et caryatides brisés ; des gravures de Jérôme Cock (de nos jours servant à illustrer des éditions modernes) ; ou bien, frontispice du *Libro* d'Antonio Labacco où, sous un édicule de triomphe, une perspective s'ouvrant sur des fragments de colonnes, plinthes et pédiments⁸. Dans son court recueil, le poète se montre flâneur et glaneur de restes. Atteint d'anomie, le poète serait un nouvel Ulysse se cherchant dans un paysage de cendre et de pierre pulvérisée. Ainsi, au contraire du héros d'Homère, le moi des *Regrets* serait déchu, chétif, tâtonnant, ne retrouvant ni Pénélope ni patrie⁹. Sans résumer les riches lectures qui font rapprocher les périple du moi des *Regrets* de ceux du héros mythique dont le souvenir plane sur les années 1550, on peut lire *Les Regrets* dans le sens d'un *isolario*, d'un recueil de sonnets comme un archipel d'îles en dérive, et surtout du point de vue de son aspect même, de la mise en page de l'édition *princeps*, donc telle qu'elle serait vue aux yeux de ceux qu'on imagine être ses premiers lecteurs.

Dans l'histoire de l'insulaire dont les membres de la Pléiade étaient légataires, il est à croire que par ses contours et sa carrure le sonnet se comparait à une île. En 1485, un bien nommé Bartolomeo dalli Sonetti a rédigé un premier *isolario* imprimé, livre de cartes accompagnées de poèmes, pour la plupart des sonnets, décrivant le périple d'un voyageur dans la mer Égée¹⁰. Patron du genre pour lequel Benedetto Bordoni, André Thevet, Tomaso Porcacchi et Vincenzo Coronelli seraient bientôt des avatars, l'*Isolario* de Sonetti s'articule sur les manuscrits du *Liber Insularum Arcipelagi* de Cristoforo

7 Selon Gilles Deleuze, comme s'il se souvenait du détrit romain des paysages italiens d'après-guerre, le poète-cinéaste Roberto Rossellini situe ses narrations dans des *espaces quelconques*, c'est-à-dire « cancer urbain, tissu dédifférencié, terrains vagues », ou règnent « des clichés dans la tête et dans le cœur des gens autant que dans l'espace tout entier » (*Cinéma 1 : L'Image-mouvement*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, p. 286). Il s'agit d'un processus semblable dans la succession des sonnets des *Antiquitez*.

8 *Discours du songe de Poliphile*, Paris, J. Kerver, 1546, f. A iiiij v ; Antonio Labacco, *Libro appartenente a l'architettura*, Roma, s.n., 1559, frontispice.

9 *Les Regrets*, constate Marc Bizer, ont l'aspect d'une anti-épopée, épopée moqueuse, lamentation lyrique de l'inconsolé, du naufragé (*Homer and the Politics of Authority in Renaissance France*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2011, p. 81-99, surtout p. 94-95 sur « Heureux qui, comme Ulysse... » [sonnet 31]).

10 Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.

Buondelmonte¹¹. Description de l'archipel grec, disposée en chapitres constituant un itinéraire destiné aux voyageurs virtuels et, grâce aux cartes manuscrites analogues, l'ouvrage de Buondelmonte se prêtait, dit-on, aux curieux comme aux pilotes et aux navigateurs. Vue en regard des cartes qui l'accompagnent, la matière descriptive brasse des observations historiques, mythologiques et anthropologiques¹². En 1430, l'ultime édition ajoute une préface et un ensemble de réflexions géo-philosophiques. Témoignant d'une réception élogieuse, le manuscrit s'est fait copier tant de fois que sa fortune nous fait croire que les représentations textuelles et graphiques font état, au milieu du quinzième siècle, des échanges, des proximités et des conflits entre l'Europe et le Proche-Orient¹³.

Bien plus que le *Liber* de Buondelmonte, l'*Isolario* de Bartolomeo dalli Sonetti conjugue poèmes et cartes de manière à ce que par contiguïté le format invite à une lecture haptique. Bloc serré de caractères bâtarde, masse molaire de mots, le poème est le double de l'île qu'il côtoie. Selon l'itinéraire que présente la succession des folios, chaque île de l'archipel fait partie d'un itinéraire, ce qui, en plus, met en marche un dispositif de récurrence, de sérialité, de différence et répétition : dans leur succession les poèmes sont à voir, tout comme les bois sont à lire. Les îles et les poèmes se font connaître non par eux-mêmes, mais par juxtaposition. De sonnet en sonnet, de folio en folio, on va d'une île à l'autre, cernant les sonnets en regard des bois compassés par les lignes cardinales de

- 11 P.D.A. Harvey, « Local and Regional Cartography in Medieval Europe », dans David Woodward (dir.), *The History of Cartography*, t. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago, The Chicago University Press, 1987, p. 464-501 (en particulier p. 482-484).
- 12 Voir Antonio Benitez-Rojo, *El mar de las lentejas*, Barcelona (Esplugas de Llobregat), Plaza & Janés, 1985 ; *La isla que se repite*, édition définitive, Barcelona, Editorial Casiopea, 1998 ; *The Repeating Island: The Caribbean and the Postmodern Perspective*, trad. James E. Maraniss, Durham, Duke University Press, 1996. Ce que l'auteur dit de l'archipel des Caraïbes est à comparer à Buondelmonte et ses avatars. A. Benitez-Rojo engage le principe de « différence et répétition » du livre éponyme de Gilles Deleuze, Paris, PUF, 1966, qui porte lui aussi sur les poésies d'Édouard Glissant.
- 13 Francesca Luzzati Laganà, « Sur les mers grecques : un voyageur florentin au xv^e siècle, Cristoforo Buondelmonti », *Médiévales*, 12, « Toutes les routes mènent à Byzance », 1987, p. 67-77. Voir aussi Cristoforo Buondelmonte, *Liber insularum (ULBD Ms. G13): Transcriptiones Düsseldorfer Exemplars, Übersetzung und Kommentar*, éd. K. Bayer, Wiesbaden, Reichert, 2005-2007, 2 vol. ; Ian R. Manners, « Constructing the Image of a City: The Representation of Constantinople in Christopher Buondelmonti's *Liber Insularum Archipelagii* », *Annals of the Association of American Geographers*, 87/1, mars 1997, p. 72-102. Remarquons que, pour Buondelmonte, Constantinople se voit comme une île (Simone Pinet, *Archipelagoes: Insular Fictions from Chivalric Romance to Novel*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011, p. 49-62). Selon S. Pinet, son *isolario* « est un mode d'emploi de sens commun, jonché de clichés, un étalage d'histoires cocasses, d'informations historiques, un ensemble d'observations archéologiques, anthropologiques et, surtout, économiques, où il se trouve des récits de miracles ; et une compilation de mythes et légendes classiques. [Buondelmonte] [...] est un des premiers touristes savants » (p. 52-53, je traduis).

la boussole et des signes des vents méditerranéens, et vice versa. La forme de contenu suggère que les poèmes peuvent être eux aussi, comme les gravures, ordonnés et vectorisés selon des axes, des points d'appui et de repère, sinon même de convections atmosphériques. Aussi les poèmes sont-ils des exercices de pilotage, l'aspect du texte parfois ressemblant aux lignes accidentées des cartes qui décrivent le contour des îles qui, elles aussi, s'inspirant des portulans, accusant ainsi un effet de réel cartographique.

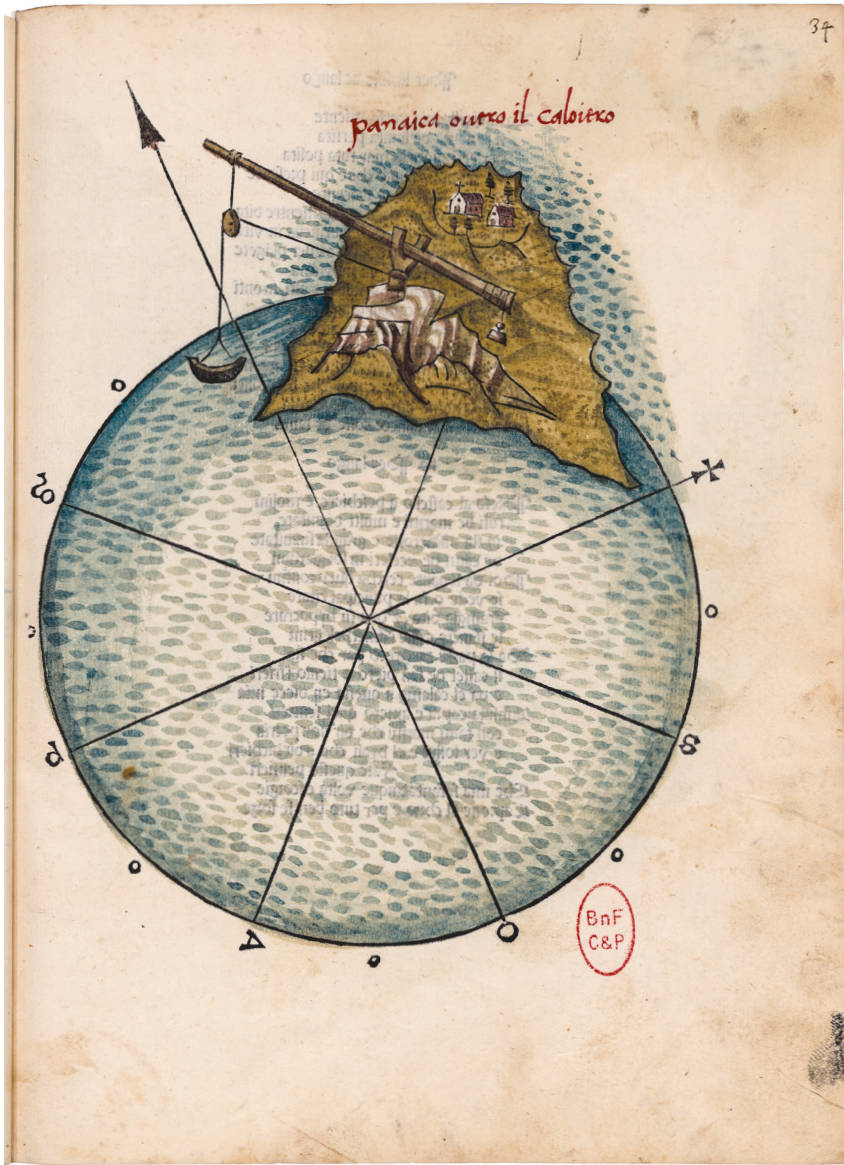
Parmi les plus remarquables est le dessin du Caloiero (fig. 2), île-montagne précipiteuse, formidable « objet de plus haute vertu » dont des variantes vont se trouver dans les *isolarii* de Bordoni et de Thevet¹⁴. Chez Bartolomeo dalli Sonetti, l'île se voit selon deux perspectives à la fois. L'une, ichnographique, décrit l'île comme elle se verrait dépeinte au vélin d'un portulan, le tracé des bords simulant ses rivages accidentés, et l'autre, cavalière ou à vol d'oiseau, qui figure, à l'intérieur de l'ensemble, des détails en profondeur de champ : au premier plan, un levier et un guindeau desservant la montée et la descente d'un esquif, au milieu un paysage rocheux, et à l'arrière un monastère et sa dépendance. Décrivant les anfractuosités des côtes et des falaises, le trait du burin évoque les écueils qu'à l'approche de l'île un pilote aurait à éviter. Les copies coloriées à la main (entre autres, celle de la BnF) enjolivent l'effet. Les taches bleues en aquarelle accusent l'ubiquité de la Méditerranée, transformant l'image en une abstraction pointilliste, la masse de taches bleues ressemblant à des écoles de poissons nageant dans les eaux qu'en somme elles deviennent, la mer se muant en un immense vivier.

286

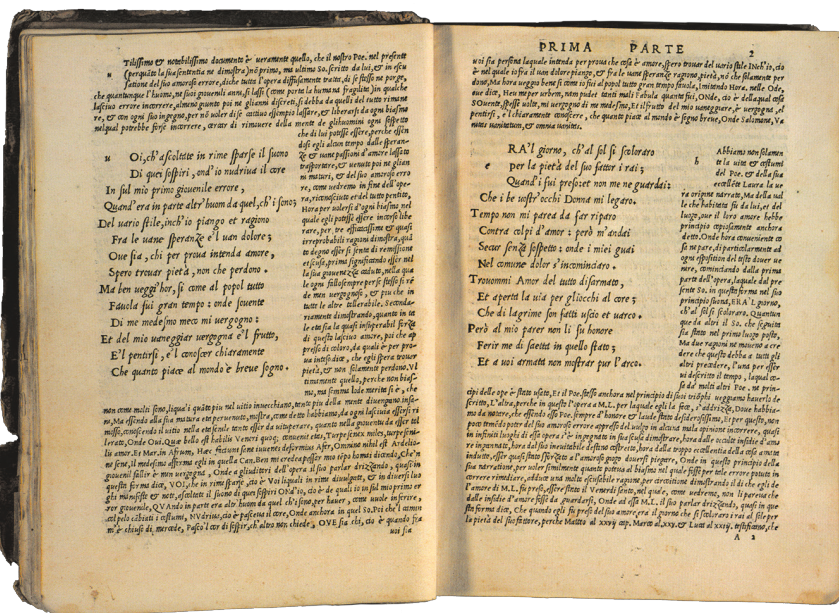
Du coup, le sonnet au verso de la feuille à gauche est double, d'une part racontant l'histoire de la prise de l'île par des Turcs déguisés en moines qui assomment un ordre hardi de moines au moyen d'un engin – un *inzegno* –, « détournant l'instrument du bon usage et du coup rendant au mot son sens abstrait et ancien de “ruse” », et, de l'autre, soulignant la perspective imaginaire de la cime de l'île, « *l'altissimo scoglio a mezo il mare* », d'où le spectateur pourrait voir tout l'archipel, « *quasi tute l'insule mirare* »¹⁵. Les mots indiquent un parcours visuel de l'image, surtout là où la carte porte les traces du texte au verso de la feuille où figurent les îles de Zinara et Levite. Au-dessus du sonnet, sous le titre « *Per el caloiero* », se voit l'empreinte faible d'une croix latine. Ainsi coiffé d'une ligne de rhumb fléchant l'orient, le poème est compassé selon les points de la boussole. Planant au-dessus du titre du sonnet, la croix latine qui vise le levant devient un mirage, confirmant ainsi que l'île du Caloyer est autant

14 Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 62-84.

15 *Ibid.*, p. 80.



2. Île du Caloyer, dans Bartolomeo dagli Sonetti, *Isolario*, Venetia, 1485, f. 34 r° © BnF



3. Le volgeri opere del Petrarca con la esposizione di Alessandro Vellutello di Lucca, Vinegia, s.n., 1525, p. 2 (DR)

une écriture d'espace qu'un objet de navigation. La lecture de l'ensemble, qui demande qu'on louvoie entre la carte et sa description, met en cause ce qu'est la perception à l'orée de la visibilité.

L'identité de l'île en tant que poème, c'est l'évidence même, en raison peut-être d'« un arrangement qui ne compose pas, mais juxtapose [...] , qui laisse *en dehors* les uns des autres les termes qui viennent en relation¹⁶ » ? Ou bien, l'isomorphisme qui saute aux yeux serait-il plutôt replié *dans* ou bien *entre* les mots, indépendamment de la syntaxe du sonnet ? S'y trouverait ainsi ce qu'on dirait un inconscient graphique ? De ce point de vue, et d'une optique qui va porter sur *Les Regrets*, il suffit de voir l'édition critique des *Volgeri opere* de Pétrarque que publie Alessandro Vellutello à Venise en 1525. Entourés d'un flux de commentaire en italique minuscule, les sonnets et *canzoni* figurent comme des îles clapotées par des vagues de glose (fig. 3). Partout poème et commentaire semblent en concurrence, à tel point que c'est comme si celui-ci risquait d'engloutir celui-là. Selon la logique d'un viatique, Vellutello ordonne les poèmes selon un plan qui voudrait qu'ils deviennent des chaînons ou des étapes d'un itinéraire de la vie de Pétrarque, la *vita di Laura* faisant place à la mort de sa bien-aimée, avant, ensuite, que des poésies ne traitent de la carrière

16 M. Blanchot, « Parole de fragment », dans *L'Entretien infini*, op. cit., p. 453.

publique et politique de l'auteur¹⁷. Qui plus est, l'éditeur insère au seuil du volume une carte topographique du Vaucluse et ses environs, point de repère pour la géographie de la lecture à venir¹⁸.

Le sonnet d'invocation est exemplaire : la parole commence au moment où l'auteur avoue qu'il s'était égaré, « *in sul mio primo giovanile errore* »... Des vestiges latins se voient et s'entendent dans le vernaculaire, tels que les mots sont à fouiller dans un paysage en ses couches géologiques¹⁹. Imprimé en caractères italiques, de par son aspect, le sonnet impliquant que, pour se faire apprécier en son histoire, il impose au lecteur un travail de « stéganographie », art de décrypter et d'éplucher les mots en des sens autres que ce qu'ils désignent :

*Voi, ch'ascoltate in rime sparse il suono
di quei sospiri, ond'io nudriva 'l core
in sul mio primo giovanile errore
quand'era in parte altr'huom da quel ch'i sono*²⁰.

Anticipant sur « *mio primo giovanile errore...* », « *in sul* », amorce du troisième vers, met en jeu l'espace du sonnet, et, du reste, ces mêmes syllabes signalent une topographie à la fois réelle et sentimentale. Le rivage imaginaire d'une île se trace dans ces mots – d'ailleurs des plus anodins – qui font place aux souvenirs douloureux du jeune homme égaré. Malgré la contiguïté de la carte du Comtat venaissin, qui se trouve à une page du sonnet, le lecteur ne sait encore où il

- 17 William J. Kennedy, *The Site of Petrarchism: Early National Sentiment in Italy, France and England*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2003, p. 20, 51, 69.
- 18 *Le volgeri opere del Petrarca con la esposizione di Alessandro Vellutello di Lucca*, Vinegia, s.n., 1525 (Avignon, Bibliothèque Ceccano, Rés. 8° 25718).
- 19 Pour Michel de Certeau, il s'agit d'un « paysage fragmentaire de résidus sociaux » (*La Fable mystique [XVI^e-XVII^e siècle]*, t. II, éd. Luce Giard, Paris, Gallimard, 2013, p. 23) ; voir aussi François Rigolot, *L'Erreur à la Renaissance. Perspectives littéraires*, Paris, Champion, 2002, ouvrage qui s'articule sur l'*incipit* des *Rime sparse*.
- 20 « Vous qui au fil des rimes éparses écoutez / Le son de ces soupirs dont j'ai repu mon cœur / Lors de ma juvénile et première erreur / Quand j'étais en partie autre homme que je ne suis » (Pétrarque, *Canzoniere / Le Chansonnier*, éd. et trad. Pierre Blanc, Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 2004, p. 52-53 ; nous soulignons). Voir aussi le rapport du texte et de sa glose dans Francesco Petrarca *Canzoniere*, éd. Marco Santagata, Milano, Mondadori, 1996, p. 3-12. Emprunté à Béroalde de Verville, éditeur d'une traduction du *Songe de Poliphile* qu'il publie en 1600, *stéganographie* veut dire « l'ART de représenter naïvement ce qui est d'aisée conception, et qui toutefois sous les traits espoissis de son apparence cache des sujets tout autres, que ce qui semble estre proposé » (cité par Mireille Huchon dans son édition de François Rabelais, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 1042).

se trouve²¹. Dans l'édition commentée, le plan qui servirait à situer le poète, ses amours, ses soupirs et ses périples dans le Comtat venaisain et ses environs, pays étranger au poète en exil. Jusqu'ici le plan est neutre, inerte. Il ne devient « tendre » que lorsque, chemin faisant, le lecteur rattache les toponymes énoncés dans les sonnets et chansons aux contours et aux lieux-dits marqués – tels le mont Ventoux, Fontaine-de-Vaucluse, Carpentras, Graveson, Cabrières, le Rhône, la Durance²². Ainsi vus et lus, poème, carte et commentaire charpentent une narration sentimentale à bâtons rompus, voyage où, dans l'entre-deux des poèmes et de leurs gloses, se mélangent histoire, passion et autobiographie, frayant une écriture d'espace.

Insulaire lui aussi, le dessein du recueil des *Regrets* que publie Federic Morel en 1558 (et encore en 1559), est d'une semblable latence. Il s'agit aussi d'une cartographie dans la mesure où la parole se distribue « en archipel ». De format orthogonal, arrangés selon un plan quadrangulaire, les sonnets sont mis en page pour se faire lire et voir en juxtaposition. Sur chaque page s'impriment deux sonnets, chacun en son entier, l'un placé au-dessus de l'autre, en face d'une disposition pareille à la feuille à gauche ou à droite (fig. 4). Sans numérotation – sans chiffre romain comme il le coiffe dans les éditions ultérieures –, chaque sonnet se voit cadré, fermé, isolé, en effet, comme une masse sculptée de mots flottant dans ce qui pourrait être « ce grand espace vide » – celui, à la fin du premier quatrain de l'antépénultième sonnet du recueil, que le poète remplit « d'un beau nom »²³. Ce serait au lecteur de voyager dans l'archipel comme il voudra ou pourra. Il se dirigerait vers certains poèmes, évitant les écueils et récifs des uns, s'ancrant aux rivages et aux havres des autres. Îles de mots, quasiment réticulées, striées d'imaginaires lignes de mire, bien compassées en raison de leur carrure, les poèmes deviennent, sur un plan à la fois cartographique et psychique, des objets de perspective²⁴. L'œil qui cerne les mots est obligé de les parcourir, naviguer, de lire et voir leurs composantes – parfois même leurs

21 Dans son commentaire, M. Santagata se concentre plutôt sur le thème (et non l'instance de la lettre) de l'errance (*Francesco Petrarca Canzoniere*, éd. cit., p. 8, n. 3). Rappelons que Vellutello altère l'ordre des poésies afin d'en faire un itinéraire de lecture fidèle à la biographie du poète. Ainsi, dans les éditions courantes le sonnet 3 (« Era il giorno ch'al sol si scoloraro... ») suit le poème d'invocation. Pour l'éditeur de Lucca, le sonnet traitant du piège de l'Amour (le deuxième dans les éditions critiques) est remis au troisième lieu. Voir W. Kennedy, *The Site of Petrarchism*, op. cit., p. 264, n. 7.

22 Voir Marc Shell, *Islandology: geography, rhetoric, politics*, Stanford, Stanford University Press, 2014, sur la disposition des lieux-dits dans une narration, chap. 2.

23 C'est en se vidant, en devenant flâneur, que du Bellay, devient le premier poète moderne, remarque Michel Deguy dans son *Tombeau de Du Bellay* (Paris, Gallimard, 1972).

24 « Manifestation localisée de limite, d'"interface", précisément entre le visible et l'invisible », l'objet de perspective serait « un point de fuite, une aire où un mystère, au lieu même où se constitue une prolifération de couverture, se cache » (Guy Rosolato, *Pour une psychanalyse exploratrice dans la culture*, Paris, PUF, 1993, p. 29).

France, mere des arts, des armes, & des loix,
 Tu m'as nourry long temps du lait de ta mămelle:
 Ores, comme un aigneau qui sa nourrisse appelle,
 Ie remplis de ton nom les antres & les bois.
 Si tu m'as pour enfant aduoué quelquefois,
 Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle ?
 France, France, respons à ma triste querelle:
 Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.
 Entre les loups cruels i'erre parmy la plaine,
 Ie sens uenir l'hyuer, de qui la froide haleine
 D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.
 Las tes aures aigneaux n'ont faute de pasture,
 Ils ne craignent le loup, le uent, ny la froidure:
 Si ne suis-ie pourtant le pire du troupeau.

Ce n'est le fleuue Thusque au superbe riuage,
 Ce n'est l'air des Latins, ny le mont Palatin,
 Qui ores (mon Ronsard) me fait parler Latin,
 Changeant à l'estranger mon naturel langage.
 C'est l'ennuy de me uoir trois ans, & d'auantage,
 A insi qu'un Promethé, cloué sur l'Auentin,
 Ou l'espoir miserable & mon cruel destin,
 Non le ioug amoureux, me detient en seruage.
 Et quoy (Ronsard) & quoy, si au bord estranger
 O uide osa sa langue en barbare changer
 A fin d'estre entendu, qui me pourra reprendre
 D'un change plus heureux: nul, puis que le François,
 Quoy qu'au Grec & Romain egalé tu t'e sois,
 Au riuage Latin ne se peult faire entendre.

B ij

Bien qu'aux arts d'Apollon le vulgaire n'aspire,
Bien que de telz tresors l'auarice n'ait soing,
Bien que de telz harnois le soldat n'ait besoing,
Bien que l'ambition telz honneurs ne desire :
Bien que ce soit aux grands un argument de rire,
Bien que les plus rusez s'en tiennent le plus loing,
Et bien que Dubellay soit suffisant tesmoing,
Combien est peu prisé le mestier de la lyre :
Bien qu'un art sans profit ne plaise au courtisan,
Bien qu'on ne paye en uers l'œuvre d'un artisan,
Bien que la Muse soit de pauvreté suivie:
Si ne uelx-ie pourtant delaisser de chanter,
Puis que le seul chant peult mes ennuyz enchanter,
Et qu'aux Muses ie doy bien six ans de ma uie.

Ve u le soing mesnager, dont trauaillé ie suis,
Ve u l'importun souci, qui sans fin me tormente,
Et ueu tant de regrets, desquelz ie me lamente,
Tu t'esbatus souuent comment chanter ie puis.
Ie ne chante (Magny) ie pleure mes ennuyz,
Ou, pour le dire miculx, en pleurant ie les chante,
Si bien qu'en les chantant, souuent ie les enchante:
Voila pourquoy (Magny) ie chante iours & nuicts.
Ainsi chante l'ouurier en faisant son ouurage,
Ainsi le laboureur faisant son labourage,
Ainsi le pelerin regrettant sa maison:
Ainsi l'aduanturier en songeant à sa dame,
Ainsi le marinier en tirant à la rame,
Ainsi le prisonnier maudissant sa prison.

Main-

vacuoles – en diagonale ou de biais. Du coup, la lecture va louvoyant, tantôt vers un point de fuite, tantôt en balisant un parcours à faire et à frayer.

Dans l'édition de Morel, la « quadrature » est autre que celle que préconise *La Deffence et illustration de la langue françoise* où il s'agit de la césure²⁵. Il est à voir que l'*incipit* de chaque vers s'annonce par une majuscule romaine légèrement dégagée du reste du mot et du vers qui suivent, imprimés en italique. À l'intérieur des sonnets, les noms propres et les toponymes se signalent par des majuscules romaines qui ne se décalent pas des mots dont elles font partie (ainsi « F rance, France, respons à ma triste querelle »). Or, à l'abord des sonnets, au moment où l'on s'y embarque, les mots se désarticulent en paroles en fragments. Déjà, la juxtaposition et l'espacement des caractères indiquent que sont en jeu deux cultures, deux styles, deux aires. Occupant un même lieu (ou un même mot), l'un, « majuscule », romain, antique est contigu à l'autre « minuscule », moderne, italique²⁶.

C'est dans cette perspective que l'on pourra relire « F rance, mere des arts... », neuvième sonnet du recueil et des plus commentés. Pour Henri Chamard, au premier quatrain, « dans l'espace de quatre vers », jamais le poète « ne fit preuve d'une plus poignante émotion, d'une éloquence plus tragique ». De manière générale, suivant l'axiome d'André Gide déclarant que c'est avec de bons sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature, Alfred Glauser remarque que du Bellay est menteur. Au lieu d'écrire à partir d'une émotion ressentie, c'est d'une froideur exemplaire, perverse, qu'il « dessine le sonnet ; il a le goût des formes plus que des chairs. Il garde au poème des contours où les caresses sont absentes ». D'un point de vue plutôt historique, Gilbert Gadoffre note que le vocatif, « F rance, mere des arts » entame un paradoxe polémique, conférant à son pays natal la formule déclarant que l'Italie était la terre-mère des arts et des sciences. Plus récemment, Ullrich Langer note qu'un vocabulaire juridique de doléance s'oppose au registre amoureux, filial et émotionnel, ce qui fait que le poème met en scène un détachement mélancolique qui le vide de son prétendu lyrisme²⁷.

25 « J'ay quasi oublié un autre defaut bien usité et de très mauvaise grace : c'est quand en la quadrature des vers heroïques la sentence est trop abruptement couppée » (*La Deffence et illustration de la langue françoise*, livre 2, chap. 9, éd. Henri Chamard, Paris, M. Didier, coll. « STFM », 1948, p. 163). Il semble que le terme qui traite de la césure veut dire aussi mesure ou espacement du vers.

26 Sur un plan mineur, l'effet est ce qu'Henri-Jean Martin appelle, à propos de la mise en page des cartes et plans à la Renaissance, une « libération de l'œil » (*La Naissance du livre moderne [XIV^e-XVII^e siècles]. Mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2000, p. 328).

27 Henri Chamard, *Histoire de la Pléiade*, op. cit., t. II, p. 246 ; Alfred Glauser, *Le Poème-symbole : de Scève à Valéry*, Paris, Nizet, 1967, p. 83 ; Gilbert Gadoffre, *Du Bellay et le sacré*, Paris, Gallimard, 1978, p. 105 ; Ullrich Langer, *Lyric in the Renaissance, from Petrarch to Montaigne*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p. 124.

En tant qu'objet isolé, île virtuelle où le poète se figure en exil, « *F rance, mère des arts...* » pourrait se lire aussi comme une sorte d'échographie. En imprimant « *F rance* » sous forme d'une *réclame* au-dessous du sonnet antécédent à la feuille qui précède – « *N e t'esbahis (R onsard)...* » –, la mise en page du texte de 1558 évacue le vocatif qui suit du pathos qu'il est censé incarner. Ainsi, plus loin, au milieu du poème, « *F rance, France, respons à ma triste querelle* » (v. 7) double la redondance graphique de la *réclame* et de l'*incipit*. C'est « France », au sens propre, qui « réclame » la France. Selon cet axe de lecture, « *S i tu m'as pour enfant adoué quelque fois* » (v. 5), début du second quatrain, pourrait se lire en deux idiomes – ou en deux aires langagières et culturelles – à la fois. « *S i tu* » en français porte l'écho de *situ*, les deux syllabes rappelant que le lieu d'où « parle » la voix est un site d'exil, le même paysage grisâtre du sonnet antécédent, sous le ciel d'« *eternels hivers* » dont la pensée, dit-il, « *D' une tremblante horreur fait herisser ma peau* ». Le vocatif « *F rance, France* » réclame une réponse (v. 7). C'est encore par une sorte d'échographie que le poème se mue en un jeu d'espace. « *M ais nul, sinon Echo, ne répond à ma voix* » (v. 8) se situe près du milieu du poème, et c'est « *Echo* » qui, dans la perspective de la quadrature, serait au point de fuite, à l'axe des lignes cardinales tracées en diagonale. On dirait même que le point de bascule est la lettre *o*, le caractère (une apostrophe en sourdine) ayant été déjà marqué dans *sinon* qui confond si-non, ci-nom et ci-non.

Du coup, la lettre qu'est l'ombilic du poème se voit et se lit dans le célèbre vers captant le premier quatrain,

J e rempliz de ton nom les antres et les bois.

C'est avec l'énoncé du nom de sa mère – écho de « France » – que l'agneau lance son appel en bêlant (comme du Bellay le doit). Remplit-il les antres d'un frêle bêlement qu'ensuite, en équivoque, il « boit » ? Entre le lisible et le visible, le jeu est on ne peut plus astucieux – ou pervers. « France » se mue en une figure liquide ou flottante dans une cavalcade de figures douteuses. Si le poème retient des traits le rattachant à la tradition de l'insulaire – et le thème majeur du sonnet, c'est l'exil –, il est possible de le lire comme une carte, en plusieurs sens cardinaux. Le jeu de la lettre romaine qui se dégage du mot qui suit invite à une lecture parcellaire, « en parole de fragment », où parfois, çà et là, se répercutent des expressions insolites. Il suffit de lire, comme « *Echo* » au milieu qui marque le « vrai-lieu » du sonnet, des figures redondantes qui se recèlent dans la paragrammaire. Ainsi, quand « France » à l'*incipit* est repérée vis-à-vis des majuscules des mots en dessous, on s'aperçoit comment « toi », France-mère, devient le *site* même du poème :

France, mere

Tu m'as

Ores, comme

I remplis

Si tu m'as

Une telle lecture serait-elle frivole? Gageons que non en projetant que, déjà, du Bellay et ses éditeurs étaient maîtres passés aux hasards de l'écriture imprimée et en échographie. Dans le *Recueil de poesie* que publie Guillaume Cavellat en 1549 peu après *L'Olive*, ainsi que la *Deffence et illustration*, on se demande si, lors de son retour à Paris en 1557, à la suite de son « exil », le poète aurait revu ses premiers vers avant de proposer à son nouvel éditeur une mise en forme rappelant celle, par exemple, de la « Prosphonématique au roy treschrestien Henri II », dans laquelle le premier caractère de chaque vers, en majuscule romaine, décalé du mot dont il fait partie, est suivi par des lettres italiques en minuscule. D'où la présence d'anagrammes latentes que suscitent des lectures en acrostiche, en diagonale, bref, aux bords et à l'intérieur du poème, en tous les sens de la boussole²⁸.

À la fin du recueil, une cartographie latente d'exil et d'isolation se dessine dans un morceau qui appartient au thème de l'écho dont se régalaient les Grands Rhétoriciens :

Dialogue d'un amoureux,
& d'Echo.

Piteuse Echo, qui erres en ces bois,

Repons au son de ma dolente voix.

D'ou ay-je peu ce grand mal concevoir,

Qui m'oste ainsi de raison le devoir? (de voir

Qui est l'auteur de ces maux avenuz? (Venus.

Comment en sont tous mes sens devenuz (nuds.

Qu'estois-je avant quentrer en ce passaige? (saige.

Et maintenant que sens-je en mon couraige? (raige.

Qu'est-ce qu'aimer, & s'en plaindre souvent (vent.

Que suis ie donq, lors que mon coeur en fend? (enfant.

Qui est la fin de prison si obscure? (cure.

Dy moy, quelle est celle pour qui j'endure? (dure.

Sent-elle bien la douleur, qui me poingt? (point.

28 « M ere des arts, ta haulteur je salue », vers qui résume un éloge des fleuves de France, la Seine et ses affluents la Marne et l'Yonne, est un premier exemple de la *translatio studii* qui résonne au début du neuvième sonnet des *Regrets*, dans le *Recueil de poesie...*, Paris, Guillaume Cavellat, 1549, p. 12, v. 7.

Cinquante

SONNETZ A LA LOV.
ANGE DE L'OLIVE.

I.



E ne quiers pas la fa-
meuse Couronne,
Sainct ornement du
Dieu au chef doré,
Ou que du Dieu aux
Indes adoré
Le gay chapreau la te-
ste m'environne.

Encores moins ueux-ie, que lon me donne
Le mol rameau en Cypre decoré,
Celuy, qui est d'Athenes honoré
Seul ie le ueux, & le ciel me l'ordonne.

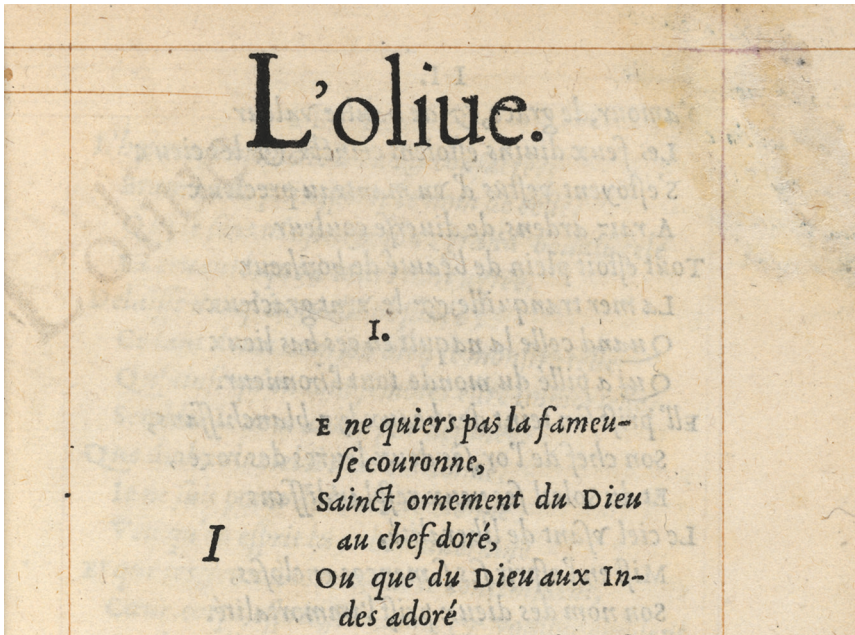
O Arbre heurieux, que la sage Deesse
En sa tutelle, & garde a uoulu prendre,
Pour faire honneur à son sacré Autel!

Orne mon chef, donne moy hardiessé
Dete chanter, qui espere te rendre
Egal un iour au Laurier immortel.

A ij

O que cela me vient bien mal à point.
 M e fault il donq' (ô debile entreprise)
 L ascher ma proye, auant que l'auoir prise!
 S i vault-il mieux auoir cœur moins haultain,
 Q u'ainsi languir soubs espoir incertain.

Comme l'ont noté bon nombre de lecteurs, la ressemblance de ce morceau ludique à « France mere des arts... » est évidente²⁹. Dans le dialogue et dans le sonnet – ici, le poète est en « passage » et, dans *Les Regrets*, il est en exil –, il y va d'une poésie d'espace, qui fait que, chez du Bellay, le poème se morcèle et, du coup, comme la mer du *Cimetière marin* de Paul Valéry, en écho, la parole est « toujours recommencée »³⁰.



6. Joachim du Bellay, *L'Olive*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1554, incipit © BnF

- 29 Joachim du Bellay, *Œuvres poétiques*, éd. Daniel Aris et Françoise Joukovsky, Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 1993, t. II, p. 294.
- 30 Dans *Écrire l'espace*, Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, traitant des arts et littératures modernes, propose qu'une poésie d'espace découle d'un mouvement d'inscription et de négation simultanées. Du Bellay serait la preuve que le « pouvoir critique de la notion d'espace est à la mesure de l'aporie qui contraint à l'écrire sans lui laisser de lieu pour être écrit » (Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2001, p. 178). C'est Gilles Deleuze qui remarque que l'île est le site d'un perpétuel recommencement et re-naissance de l'écriture, dans « Causes et raisons des îles désertes » (*L'Île déserte et autres textes*, éd. David Lapoujade, Paris, Éditions de Minuit, 2001, p. 11-17).

En guise de conclusion prospective, revenons au terroir de Scève, maître passé du non et du négatif, et au premier vers de *L'Olive*. Dans l'édition de 1549, historiée, dans un cadre rectangulaire orné de deux rinceaux, une énorme majuscule I inaugure « I E ne quiers pas la fa-/meuse Couronne... » (fig. 5). Avant de s'énoncer en tant que celui qui dit *non* à la gloire, le « je » se figure brisé, altéré, détaché du vers dont il fait partie. Et encore, vu au-dessous du chiffre « I. » qui se situe entre le titre et le poème, il – jeu – se voit déjà dédoublé. Si donc « I E », est un autre dans l'édition des cinquante sonnets en 1549, du moins pour entériner sa gloire, la majuscule est festonnée. En revanche, dans l'édition de 1553, le moi qui dit « je », une île, est plutôt seul et solitaire (fig. 6). Au-dessous du chiffre romain indiquant qu'en bas le sonnet qui suit est le premier de la série, l'*incipit*, l'entame même du poème, I, se voit i-solé dans un espace sans cadre, loin du E, la « moitié » de lui-même en tant que pronom. C'est le legs du livre des îles qui permet une telle lecture des signes du moi, figure brisée et scindée, qu'est du Bellay dans ses *Regrets* et dans les poèmes qui lui sont les plus précieux.

ÎLÉITÉ ET INSULARITÉ DANS LES *ŒUVRES* (1601)
DU SIEUR DE FIEFMELIN

Julien Gœury

André Mage de Fiefmelin, qui fait partie de ces nombreux petits poètes actifs en France sous le règne d'Henri IV, est progressivement sorti d'un oubli tenace, depuis que Marcel Raymond et Jean Rousset, les inventeurs du baroque littéraire d'expression française, l'ont signalé à la curiosité des amateurs de poésie¹. Or il possède une caractéristique que ne partagent que très peu d'écrivains français des XVI^e et XVII^e siècles, baroques ou non : c'est un îlien, né en 1561 sur l'île d'Oléron, en Saintonge ; une île où il est sans doute mort peu après 1603. Que faire d'une telle singularité biographique quand on a affaire à un poète si peu versé dans la géographie physique et humaine ? Cette qualité d'îlien, devenue biographème dominant (ou plutôt résilient) chez les auteurs de notices de dictionnaires, a surtout renforcé l'isolement d'un écrivain jugé difficile d'accès, parce qu'il n'aurait pas – ou très peu – quitté son île natale. Mage est en effet un parangon de poète local, une catégorie dont la connotation vite péjorative dans une France fortement centralisée porte moins sur le degré d'appartenance à un lieu (ancrage), que sur l'incapacité à en sortir ou à en être sorti (appareillage), et cela à partir du moment où l'histoire littéraire met en place différentes échelles de localisation concurrentes, en opposant le centre à la périphérie, soit le continent à tout ce qui en est éloigné : aussi bien les *marches* (situées à ses confins) que les *îles* (situées au-delà des mers).

Il suffit de lire la notice que lui consacre Claude-Pierre Goujet pour en être convaincu². L'auteur de la *Bibliothèque française*, qui est pourtant le premier à s'intéresser à Mage après un siècle et demi de silence complet, tente en

- 1 Sur la réception des *Œuvres du sieur de Fiefmelin. Divisées en deux parties* (Poitiers, J. De Marnef, 1601), voir l'introduction générale du premier volume de l'édition critique en cours de réalisation : *La Polymnie, ou Diverse poesie*, éd. Andrey Duru, Julien Gœury et alii, Paris, Champion, 2015. Toutes les références à *La Polymnie* (premier recueil) sont ici directement données avec la pagination de cette édition, alors que celles du *Spirituel* (second recueil), plus rares, le sont à partir de la pagination de l'édition *princeps* (1601).
- 2 Claude-Pierre Goujet, « André Mage de Fiefmelin », *Bibliothèque française* (1752), vol. XIV, p. 378-386.

effet d'expliquer son absence de réputation non seulement par la médiocrité supposée de ses vers, mais aussi par son « isolement », à partir du présupposé selon lequel l'ambition devrait nécessairement arracher l'individu à son lieu natal, surtout lorsque celui-ci est une île et que son pays d'origine est continental. Tout cela éclaire ensuite en partie la démarche positiviste de l'archiviste paléographe saintongeais Louis Audiat, qui lui consacre un siècle plus tard, en 1864, une courte monographie fort instructive sur le plan méthodologique. Ce dernier commence par suivre les traces du poète sur les lieux mêmes où il a vécu. Il enquête sur le continent, près de Saintes, mais aussi sur l'île d'Oléron, et il s'inquiète du témoignage de ceux qu'il appelle les « biographes indigènes », c'est-à-dire les historiens locaux, « payés pour connaître les poètes topiques » et « exalter les gloires locales »³. Il est inutile de préciser que ces derniers ne lui inspirent que de la condescendance. Ce n'est pas le lieu de poursuivre cette réflexion historiographique au sujet de ce qu'on pourrait appeler une *histoire littéraire de voyage*, comme il y a une *littérature de voyage*, qui mettrait en scène les déplacements de l'historien choisissant de quitter le continent (c'est-à-dire la cour, la capitale, les centres de production imprimée), afin d'aller à la découverte d'une littérature « indigène ». Et comme c'est le cas dans certains récits de voyage en Amérique, on ne manquera pas de relever que la réception de ces auteurs oscille rapidement entre le mépris éprouvé à l'égard du barbare, ou du sauvage, celui qui écrit loin de la civilisation et n'en maîtrise pas les codes, et au contraire, du moins à partir d'une certaine époque, la « séduction du divers », de tout ce qui n'est pas de notre « tonalité mentale » coutumière », pour paraphraser Victor Segalen – une littérature exotique en quelque sorte⁴.

Les *Œuvres* d'André Mage de Fiefmelin possèdent de ce point de vue une valeur documentaire exceptionnelle. Elles permettent d'abord de mettre au jour, ou bien de redessiner, un certain nombre de singularités géographiques, puisque l'île d'Oléron n'est en réalité que la partie la plus visible d'un « pays », appelé en Saintonge le « pays des îles », qui bouleverse la catégorie d'îléité telle qu'on la définit communément. Ces singularités, qui ne sont pas sans conséquence sur le plan socio-politique et ecclésiastique au sortir des guerres civiles ayant ravagé la Saintonge et l'Aunis, permettent d'autre part d'interroger ce qu'on appellera beaucoup plus tard le sentiment d'insularité, ou du moins son expression

3 Louis Audiat, *Les Oubliés, I. André Mage de Fiefmelin poète du XVI^e siècle*, Paris, Aubry, 1864, p. 2.

4 Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers (Notes)*, éd. Dominique Lelong, Montpellier, Fata Morgana, 1978.

littéraire, ce qui recouvre alors des perspectives morales et spirituelles d'une autre nature⁵.

UNE ÎLÉITÉ PARADOXALE

Dans la seconde partie de ses *Œuvres*, qui forme un recueil indépendant, Mage entend bien donner « l'image d'un Mage », celle d'un « Spirituel » exclusivement tourné vers le ciel et proprement régénéré par l'Esprit saint. Mais il n'oublie jamais de rappeler qu'il est aussi le « sieur de Fiefmelin », nouant par là un rapport ludique avec ses différents noms. Entretenant ce « vilain usage » dénoncé par Montaigne dans les *Essais* (I, 46), il privilégie en tout état de cause le nom de Fiefmelin, qui apparaît d'ailleurs seul sur la page de titre de ses *Œuvres* en 1601 (en suivant d'ailleurs sur ce point l'usage de Montaigne lui-même). Le terme, qui désigne bien une terre, mais à peine un domaine et sûrement pas une véritable maison nobiliaire, revient constamment sous sa plume. Il s'agit en l'occurrence d'un minuscule fief, proche de Saint-Pierre d'Oléron, un petit bourg situé à la pointe sud-est de l'île, mais le fief n'apparaît en tant que tel sur aucune carte. Il dépend de la suzeraineté de la prestigieuse famille de Pons, déchirée entre catholiques et réformés, qui en détient par ailleurs des centaines dans la région. Il offre à la famille du poète les moyens d'afficher son appartenance à la petite noblesse saintongeaise, alors qu'elle est en réalité issue de marchands de sel et de propriétaires de marais salants, et par ailleurs bien représentée dans les institutions judiciaires de Saint-Jean-d'Angély, Saintes, La Rochelle et Bordeaux, où siège le parlement de Guyenne⁶.

Les nombreuses dédicaces, dont Mage agrmente les poèmes de la première partie de ses *Œuvres*, *La Polymnie*, révèlent ainsi un réseau social assez dense, auquel le poète appartient, ou bien rêve d'appartenir. Cela permet de mieux comprendre le rôle que ce petit officier de justice, rattaché au tribunal seigneurial de Saint-Pierre, entend jouer, sur son île natale. Plusieurs poèmes évoquent un certain nombre de ses interventions sur la scène locale. En marge de ces activités professionnelles, il met dès qu'il peut son talent de poète au service d'Anne de Pons et de ses proches dans les dernières années du siècle. Une des pièces qui l'illustre parfaitement se trouve dans les *Jeux poétiques* et

5 Ce texte s'inscrit dans le prolongement d'un précédent article, dont certains éléments ont été repris et remaniés à la suite d'une intervention dans le séminaire de Frank Lestringant (Paris-Sorbonne, 17 avril 2013) et des discussions qui ont suivi : J. Gœury, « "Pays des Isles", pays des illusions ? Le regard d'André Mage de Fiefmelin, poète insulain », dans Christian Zonza (dir.), *L'Île au XVII^e siècle : jeux et enjeux*, Tübingen, Narr Verlag, 2010, p. 165-174.

6 Sur cet aspect, voir Marc Seguin, dans Jean Glenisson (dir.), *Histoire de l'Aunis et de la Saintonge*, t. III, *Le Début des Temps modernes (1480-1610)*, La Crèche, Geste éditions, 2005.

s'intitule *Accueil poétique et chrestien*⁷. Il s'agit d'une églogue scénique qui relève du genre de la moralité allégorique, encore couramment pratiquée à l'époque. C'est un décalque de *L'Accueil de la Reine de Navarre faisant son entrée à Nérac*, composé par du Bartas en 1578, mais habilement transposé d'une province dans l'autre. Si l'on prend à la lettre les indications apportées par son auteur, il l'aurait fait représenter le 25 décembre 1597 en faveur d'Anne de Pons, à l'occasion de son entrée « ez Isles de Saintonge⁸ ». Cet *Accueil* polyphonique met en scène d'une part « l'Eglise des Isles de Saintonge », accompagnée de son ange gardien, et, d'autre part, la nymphe latine et les deux nymphes locales, « L'Oléronaise » et « La Marennaude », qui représentent pour leur part la totalité du « pays des Isles ». Ce dernier recouvre ce qu'il appelle donc les « Isles de Saintonge », soit les « Isles d'Oleron, d'Arvert, de Marennes », comme elles sont directement désignées plusieurs fois dans son recueil⁹. Ces dénominations un peu déroutantes se fondent sur les singularités géographiques signalées plus haut¹⁰.

302

Si l'on se penche sur une carte actuelle de la côte atlantique, on constate que les villages d'Arvert et de Marennes se situent bien sur le continent, juste en face de l'île d'Oléron. Mage recourt cependant à de telles formules, communément en usage, parce que toute une partie de l'espace continental est à cette époque littéralement insularisée. Entre l'île d'Oléron et le continent, on a en effet affaire à une vaste zone marécageuse, susceptible d'être traversée sinon à pied sec, du mois à l'aide de petites embarcations assurant le passage d'île en île, c'est-à-dire d'un bourg à l'autre (Saint-Pierre d'Oléron, Arvert, Marennes, etc.). Et ce n'est pas seulement la disposition particulière des deux pertuis (Antioche et Maumusson) et des deux estuaires (Seudre et Gironde) qui contribue à modifier notre représentation de l'îlénité, c'est la présence de ces immenses zones de marais salants, qui ont profondément transformé les paysages naturels au

7 *Accueil poétique et chrestien*, Faict par A.M.S.D.F. En faveur de H. & P. Dame, Anne de Pons, Comtesse de Marennes, Br. Ch. M. & Dame de la Baronnie d'Oleron, sur son entrée ez Isles de Saintonge, le 25. Decembre 1597, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 233-251.

8 L'appellation « isles de Saintonge » et sa variante « isles Sainctongeaises » reviennent plusieurs fois sous la plume de Mage quand il s'agit de caractériser l'emprise féodale de la famille de Pons (*La Polymnie*, éd. cit., p. 233, 359 et 597) ou bien le pouvoir politique de M. de Saint-Luc, gouverneur du roi (*ibid.*, p. 253 et 557).

9 Voir *Le Saulnier*, v. 67, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 600.

10 Déjà évoquées (J. Gœury, « "Pays des Isles", pays des illusions ? », art. cit.), ces singularités ont fait l'objet d'une caractérisation détaillée dans l'introduction d'une édition séparée du *Saulnier* d'A. Mage, co-dirigée avec Nicole Pellegrin (*Le Saulnier*, La Rochelle, Rumeur des âges, 2005), ainsi que dans l'article de N. Pellegrin : « Terres liquides. Quelques figures des îles saintongeaises au XVI^e siècle » (Frédéric Chauvaud et Jacques Peréret [dir.], *Terres marines. Études en hommage à Dominique Guillemet*, Rennes, PUR/Université de Poitiers, 2006, p. 77-84) qui développe des réflexions élaborées en commun. Dans un contexte plus large, voir Dominique Guillemet, *Les Îles de l'ouest de Bréhat à Oléron, du Moyen Âge à la Révolution*, La Crèche, Geste éditions, 2000.

cours des siècles. D'où la très grande difficulté qu'il y a à porter sur une carte cet archipel saintongeais, que le *Grand Insulaire* d'André Thevet n'aura pour sa part jamais cherché à représenter¹¹. Dès lors, un navigateur parti de Bordeaux et qui se rend « ez isles Saintongeaises¹² » peut très bien accoster à Marennes aussi bien qu'à Saint-Pierre d'Oléron.

On a parfois distingué les îles des quasi-îles et des pseudo-îles, parmi lesquelles on range les îles périodiques (celles qui apparaissent et disparaissent selon le cycle des marées), les presqu'îles et les péninsules¹³. Or un tel remodelage des terres continentales offre ici quelque chose d'encore différent : un isolat singulier, qui non seulement tend à supprimer la différence entre espace terrestre et maritime, mais fait encore surgir de nouvelles sortes d'îles, sur un tissu géographique proprement damassé, puisqu'on peut aussi bien distinguer des zones terrestres (les bourgs précédemment cités anciennement constitués de buttes isolées au milieu des marais) entourées d'eau, que des zones aquatiques (les marais) entourées de terres¹⁴. Ces jeux de réversibilité matérielle, que les tenants du baroque littéraire n'ont pour leur part jamais relevés¹⁵, offrent pourtant un terrain de recherche fructueux. Il y a là en effet un véritable trompe-l'œil géographique, qui explique d'ailleurs les difficultés rencontrées par les cartographes. Ces derniers optent parfois pour de fines hachures signalant la confusion qui existe dans cette zone entre l'eau et la terre.

De telles singularités expliquent en partie l'existence d'une véritable conscience collective, celle qu'ont les « les peuples Insulaires¹⁶ » d'appartenir à ce qu'on appelle sous l'Ancien Régime un « pays ». Or un des éléments constitutifs de cette conscience collective, que Fiefmelin entend justement manifester et entretenir dans son *Accueil poétique et chrestien*, c'est l'appartenance à l'Église réformée¹⁷. Si « l'Église insulaire¹⁸ », dûment réformée, entonne ainsi un cantique de réjouissance, c'est parce qu'elle voit dans le retour de sa suzeraine

11 Sur le *Grand Insulaire et Pilotage d'André Thevet Angoumoisain*, voir F. Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 135-150.

12 Ode 9, v. 29, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 496.

13 Sur cette typologie ouverte et le concept d'îlétité, voir les propositions d'Abraham Moles et Élisabeth Rohmer (« Nissonologie ou science des îles », dans *Labyrinthes du vécu : l'espace, matière d'action*, Paris, Librairie des Méridiens/Klincksieck, 1982, p. 47-66), ainsi que de Jean-Pierre Castelin dans l'introduction d'« Îles réelles, îles rêvées », *Ethnologie française*, 2006/3.

14 Voir *Aux rives de l'incertain. Histoire et représentation des marais occidentaux du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Somogy, 2002.

15 Voir l'introduction générale à *La Polymnie*, éd. cit., p. 72.

16 Argument de l'*Accueil*, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 235.

17 Voir Anne-Marie Cocula, « Châteaux et seigneuries : des îles et îlots de Réforme en terre Aquitaine », dans Robert Sauzet (dir.), *Les Frontières religieuses en Europe du xv^e au xvii^e siècle*, Paris, Vrin, 1992, p. 185-192.

18 Argument de l'*Accueil poétique et chrestien*, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 235.

légitime, Anne de Pons, celui de son « Isle Oceanne¹⁹ » (Oléron), et plus largement des « Isles de Saintonge », dans le giron de la Réforme calviniste, ce que les désordres des guerres civiles avaient profondément compromis :

Sus donc, *Peuple Insulain*, sus qu'ore on s'esjouïsse :
Que de lys et d'œilletz ces *Isles* on tapisse :
Chacun ceigne son chef de chapeletz de fleurs²⁰.

C'est dans cette même perspective qu'André Mage fait métaphoriquement de cet archipel saintongeais, dans des *Stances* tirées du même recueil²¹, l'Ithaque et la Délos de cette branche réformée de la famille de Pons.

Pren terre en ton *Ithaque* où tu restes Seigneur,
Couronnant en repos de sa fin ton emprise.
Et ta *Déle*, affermie ez mers de son bonheur,
Garde aussi seurement que tu l'as bien aquire²².

304

On se doit de rappeler qu'avec Anne de Pons, le protestantisme revient ici à ses origines supposées, si l'on en croit du moins le témoignage de Théodore de Bèze qui, dans son *Histoire ecclésiastique*, explique en effet que la Réforme serait née autour de Marennes et d'Arvert, après que quelques moines, désireux de revenir aux sources du christianisme, furent envoyés « à ceux des isles pour les convertir²³ ».

Un autre poème repris dans les *Œuvres* et qui illustre plus indirectement l'activité de Fiefmelin sur la scène locale, s'intitule pour sa part *Le Saulnier*²⁴. C'est un long poème en alexandrins et en rimes plates, qui versifie très fidèlement un fragment du *Discours admirable de la nature, des eaux et des fontaines* de Bernard Palissy, publié une vingtaine d'années auparavant. Poème technique, plutôt que scientifique à proprement parler, il est consacré à la production de sel marin dans « les marais qu'enceint l'Océan Saintongeais²⁵ », dont Palissy a sans doute été le premier à donner une représentation très fidèle. Dans *Le Saulnier*, Mage se fait le défenseur intéressé de cette production locale, puisqu'il appartient lui-même à une famille de propriétaires de marais. Dans les premiers vers, il commence d'ailleurs par rappeler son rôle précoce de représentant de

¹⁹ *Ibid.*, v. 136, p. 246.

²⁰ *Ibid.*, v. 145-147, p. 244.

²¹ *Stances pour le [i.e. C. Martel] convier à bien veigner à son entrée ez isles de Saintonge, avec la comtesse de Marennes, sa mère*, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 359-361.

²² *Ibid.*, v. 5-8, p. 359.

²³ Théodore de Bèze, *Histoire ecclésiastique des Églises réformées de France*, Anvers, s.n., 1589, t. 1, p. 101.

²⁴ *Le Saulnier*, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 596-628.

²⁵ *Ibid.*, v. 62, p. 600.

« l'Insulaire gent²⁶ », à l'occasion de l'entrée du roi Charles IX à Marennes en 1565 dans le cadre de son tour de France. Une anecdote impossible à vérifier fait du poète lui-même, âgé de quatre ans environ, le porteur des « Salines d'or et leurs outils d'argent²⁷ » offerts par la population au roi. C'est un geste qu'il reconduirait alors symboliquement une trentaine d'années plus tard, lorsqu'il offre ce *Saulnier* de papier au fils aîné d'Anne de Pons, Charles Martel.

On a là affaire à une forme de territorialisation féodale de l'écrit qui paraît, dans son expression en tout cas, relativement originale, parmi la gamme des rapports de dépendance, matériels ou symboliques entre poète et dédicataire à cette période. Mage obéit en effet ici à un devoir, qu'il assimile explicitement à celui d'un « officier et vassal » qui offre à son feudataire le produit de son fief, qu'il appelle ici le produit de son « champ » (le terme étant d'autant plus significatif, que ce fief, quadrillé par des marais salants, rapporte le produit de la vente du sel et d'autres récoltes secondaires). Il assimile ainsi l'écrit, puis le livre imprimé à un stade ultérieur, à un produit cultivé dans le fief, une production locale en quelque sorte, au même titre que le sel, le blé ou le raisin, à cette différence près que le poète vassal profite du goût atavique d'Anne de Pons pour les belles-lettres afin de compenser le rendement parfois trop faible de ces cultures agricoles qu'il délègue à d'autres, par le rendement proprement exceptionnel de cette autre forme d'agriculture que représente ici la poésie. Mage se présente à d'autres reprises comme le tributaire d'Anne de Pons et revient sur la dette qu'il se doit d'acquitter. S'il compose un sonnet *Sur la presentation et faction de son Hommage de Fiefmelin en Oleron fait le 12. Fevrier 1599*²⁸, c'est le volume des *Œuvres* tout entier qui devient le produit du fief.

On constate une localisation très forte des écrits de circonstance d'André Mage de Fiefmelin, que la publication des *Œuvres* en 1601 ne cherche pas du tout à estomper, mais bien au contraire à mettre en valeur en détaillant les dédicaces et en allongeant les titres. Cela suppose un usage local de la publication manuscrite, plus tard étendu à l'imprimé, ce que le destin du recueil vient ironiquement confirmer. Un tel recueil documente à sa façon l'îléité saintongeaise du poète, mais on peut néanmoins se demander si cet ancrage territorial très fort va pour autant de pair avec une valorisation de cet espace local, réduit au « fiefmelin » ou bien au contraire étendu de lieu en lieu : au bourg de Saint-Pierre, à l'île d'Oléron, au pays des îles, voire à la province de Saintonge ?

26 *Ibid.*, v. 778, p. 628.

27 *Ibid.*, v. 777, p. 628.

28 Sonnet 14, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 567.

Il n'est pas sûr que cette îléité, étendue au pays et parfaitement assumée par Mage, s'accompagne chez lui de l'expression d'un véritable sentiment d'insularité, ou que le fait d'habiter une île puisse se confondre avec le fait d'être habité par l'île, comme c'est le cas pour certains. Mais il faut être prudent, car ce qui relève chez le poète saintongeais d'une topographie morale et spirituelle intégrant une spécificité insulaire conduit sur un terrain parfois instable, comme le sont d'ailleurs les îles, si l'on en croit du moins la leçon des géographes de l'Antiquité. Ce qu'on constate d'abord assez facilement à la lecture de *La Polymnie*, c'est que Mage développe un éloge presque inconditionnel du lieu rustique (éloigné de la ville et de la cour) et du lieu désert (éloigné du monde), ce qui tend donc logiquement à valoriser la situation géographique de l'îlien. Se donnant même en exemple à plusieurs de ses interlocuteurs, il devient celui qui vit par excellence à l'écart du tumulte du monde. La section des « Odes », sous nette influence horatienne²⁹ et mâtinée de stoïcisme chrétien, l'illustre abondamment, en multipliant les représentations d'un sujet retiré, « à requoy », ayant atteint une forme de tranquillité grâce au bénéfique isolement. Le poète y fait la promotion du petit lieu, « unique et stable », pour reprendre une formule de Juste Lipse, dont il traduit un des rares poèmes latins imprimés (« *Laus et votum vitae beatae* »)³⁰. Cela va aussi de pair avec la dénonciation de ceux qu'il appelle ailleurs les « vains cosmophiles³¹ ». Il y a donc là de sa part une forme de séclusion, qui cadre parfaitement avec sa situation d'îlien et qui pourrait le conduire à cultiver un sentiment d'insularité, celui d'un microcosmophile en quelque sorte.

On peut ajouter, à titre anecdotique, que, dès que le poète quitte son île, tout se passe plutôt mal pour lui, si l'on en croit du moins les quelques anecdotes biographiques dont il émaille ses vers. Lorsqu'il séjourne en Allemagne pour des raisons restées inconnues, il est fait prisonnier et il échappe *in extremis* aux « perils encourus au voyage mondain³² » ; un jour qu'il se rend à Bordeaux, il échappe de peu aux Ligueurs et manque de faire naufrage lors du voyage retour³³ ; ou bien encore, lorsqu'il rend visite à un cousin résidant à Saintes, il s'effraie du tumulte et l'invite aussitôt, en paraphrasant une nouvelle fois Horace, à goûter le calme et la sérénité du bourg de Saint-Pierre³⁴. On pourrait

29 Voir notre article « "J'entonne à la jeunesse un chant qui lui doit plaire", ou André Mage de Fiefmelin à l'école d'Horace », *Camœnae*, 18, 2016, en ligne.

30 Ode 2, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 481-482.

31 Ode 11, v. 57, *ibid.*, p. 501.

32 Cantique « Jusques à quand, Seigneur, d'une ame au mal constante... », Cinquième *Essai* du *Spirituel*, dans *Le Spirituel*, op. cit., f. 253 r-254 r.

33 Ode 9, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 495-496.

34 Ode 6, *ibid.*, p. 488-490.

facilement poursuivre encore dans cette direction en montrant qu'aller ailleurs, pour Mage, c'est devenir autre que ce qu'on est, au risque même de l'aliénation. Vivre « chez soy à ses vœux³⁵ », sur son île, ou au pays (des îles), c'est au contraire la garantie de pouvoir « être à [s]oy³⁶ », au sens presque montaignien du terme. Il faut cependant être très prudent dans les conclusions qu'on est susceptible d'en tirer. Cet éloge de la petite patrie, ici plutôt identifiée au fief³⁷, ne va pas en effet du tout de pair avec une représentation idéalisée de l'île et de ses habitants, bien au contraire.

Le premier constat qui s'impose en effet, c'est que les poèmes d'intervention publique, ceux dont l'inscription locale est plus forte qu'ailleurs, sont ceux où il exprime sans doute le plus clairement une distance critique vis-à-vis de toute forme de localisme. Mage refuse en effet cette assignation à un lieu à cause de ce qu'elle peut impliquer comme risque potentiel de sécession. Il y a chez lui un souci de continuité territoriale fondé sur des considérations très politiques. Dans l'*Accueil poétique et chrestien* évoqué plus haut, la réécriture du poème de du Bartas est de ce point de vue significative. Ce dernier fait en effet dialoguer trois Nymphes : la Latine, la Française et la Gasconne, qui s'exprime pour sa part en langue d'oc, et qui finit par avoir le dernier mot. Autrement dit, c'est la muse du lieu, celle qui s'exprime dans sa langue, qui l'emporte, royaume de Navarre oblige. On retrouve bien chez Fiefmelin la même revendication des muses locale à l'égard de l'étrangère (la Nymphé latine, qui est en l'occurrence autant celle de l'Antiquité que de la Rome pontificale), mais cela ne prépare pas, comme chez du Bartas, un nouvel affrontement, puisque les deux Nymphes insulaires parlent rigoureusement la même langue, soit un pseudo-saintongeais qui se confond en réalité avec le français, puisque « du François sont pris les termes Insulaires ». Et, comme le précise encore la Marennaude, « Il n'est que le François pour bien-dire en nos jours »³⁸. Modifiant le sens du discours de circonstance pratiqué par du Bartas, le poète revendique ici l'usage du français dans un contexte local et témoigne de son refus d'un quelconque particularisme linguistique, qui serait lié à un particularisme géographique, conduisant de lui-même à des particularismes politiques et/ou religieux qui ne sont plus d'actualité. Pas de « barbares » dans le pays des îles ou en Saintonge, mais bien des fidèles sujets du roi de France légitime, Henri IV. Et qu'ils soient de confession réformée ne change rien, dans un contexte de pacification religieuse.

35 Ode 27, v. 42, *ibid.*, p. 535.

36 Ode 18, v. 22, *ibid.*, p. 521. Cf. Montaigne, *Essais*, III, éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig, Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009, p. 70 (« Misérable à mon gré, qui n'a chez soi où être à soi : où se faire particulièrement la cour : où se cacher »).

37 « Fiefmelin m'est plus beau, / Qu'autre richesse à tous plus fascheuse qu'aisé » (Ode 17, v. 55-56, *ibid.*, p. 19).

38 *Accueil poétique et chrestien*, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 243.

Le Saulnier offre une autre illustration de ce refus de céder aux particularismes locaux en manifestant la volonté de vivre dans un royaume ignorant toute discontinuité territoriale. On a en effet affaire à un dialogue entre le poète promeneur, identifié à l'auteur, et un saunier anonyme, qui lui explique longuement les arcanes de son métier. Or à la fin de ce long exposé technique, on change d'un seul coup de registre de discours, puisque le saunier se livre à de longues récriminations au sujet de la situation économique dont il est victime ainsi que tous ses collègues. L'argumentation que ce dernier déploie est intéressante, parce qu'elle tente de faire jouer une connivence entre les deux hommes, fondée sur une appartenance à la même province, au même pays. Or le narrateur coupe court rapidement avec ce « plaint » en obligeant le saunier à changer d'échelle et à repasser du local au global, de façon à relativiser, ou mettre en perspective, les souffrances locales vis-à-vis des souffrances partagées par tous les Français – continentaux ou insulaires ; catholiques ou protestants – pris dans les désordres de la fin des guerres civiles. De telles mises en garde sont ici révélatrices du regard désabusé que Mage porte en réalité sur son île natale en particulier et sur le pays des îles en général, que ce soit sur le plan esthétique (le paysage peut soudain devenir sauvage et effrayant), économique (le pays demeure ruiné par les guerres et étranglé par les taxes), moral (le peuple est profondément corrompu) et ecclésiastique (le synode des Îles est en déshérence en dépit du retour d'Anne de Pons sur ses terres). Bref, le choix de rester « vivre et travailler au pays », pour reprendre le fameux slogan des comités d'action bretons des années soixante-dix, n'est sûrement pas de mise chez Mage de Fiefmelin. Un tel choix ne reviendrait pas pour lui à réaliser une utopie, mais plutôt à éprouver, à ses risques et périls, la dure réalité. « Ha ! je cognois le lieu³⁹ », comme le dit l'orateur satirique auquel il s'identifie dans un poème où il développe une dénonciation conjointe de l'île et de ses habitants, qui franchit même une étape supplémentaire, puisqu'on passe alors d'une situation conjoncturelle (toujours susceptible de s'améliorer) à une situation proprement structurelle (qui serait intrinsèque).

Ce que Mage finit par mettre en cause, c'est la nature même du pays des îles et de la « gent insulaire ». À la fois terriens et marins, ce sont des êtres amphibies, presque monstrueux, qui cultivent l'eau et non la terre quand ils travaillent, qui vivent dans un univers dont les valeurs sont inversées. Ils sont d'ailleurs traditionnellement effrayants aux yeux des étrangers, comme en témoigne justement avant lui Palissy. L'insulaire rejoint en cela le marin dans l'imaginaire troublé des continentaux. Or cette double postulation en fait également aux yeux du moraliste chrétien qu'est Mage un peuple muable et mutant, inconstant

39 *Satyre*, v. 37, dans *La Polymnie*, éd. cit., p. 591.

par nature, comme ces îles dont ils sont le produit. Et toujours dans la même *Satyre*, l'île devient alors un véritable « enclos Circaeen ». Ce n'est plus ici l'île fortunée, l'Ithaque ou la Délos réformée des Pons évoquée plus haut qui sont convoquées, mais bien l'île d'Eéa, celle de la magicienne Circé « Qui en monstres brutaux change son citoyen »⁴⁰. On nage désormais en pleine dystopie et le poète zoologiste se fait le peintre d'un lieu sauvage, où une animalité proprement démoniaque semble avoir remplacé toute forme d'humanité. Le pays des îles est ramené à son état primitif, celui qui prévalait lorsque, comme le rappelle Théodore de Bèze, les premiers réformateurs furent envoyés « aux plus desbauchés, à savoir ceux des isles qui estoient ordinairement la retraite des pirates escumeurs de mer, joint que les malfaiteurs que l'on vouloit espargner en France y estoient envoyés et confinés ordinairement⁴¹ ».

Son abord est périlleux et l'analogie que le poète développe entre les « Peines », qui sont des récifs menaçant les marins sur la côte de Soubise, et les « peines spirituelles » du chrétien cherchant résipiscence⁴², donne une nouvelle image de l'insularité : la retraite laisse à nouveau la place au confinement, la séclusion à la réclusion. Et si les abords sont redoutables, la vie insulaire est elle-même placée sous la menace constante d'une fin proprement apocalyptique, une submersion dont on notera qu'elle est à la fois promise par les géographes et les théologiens :

La mer nos Isles perd, desbordée en son erre,
Changeant nos prez et bœufs en fleuves et poissons,
Et s'entrouvrant le centre où tant nous nous plaisons.
Hommes, villes, et champs il abysme sous terre⁴³.

Pour échapper au pays des îles avant sa disparition définitive, il faudrait pouvoir accomplir un autre voyage, spirituel⁴⁴ celui-ci, qui conduise de « l'enclos marin » à « l'enclos de Sion », parfois représentée comme une île céleste dans l'iconographie traditionnelle. C'est tout l'objet du second recueil, sans qu'il mobilise explicitement la catégorie.

Aujourd'hui, dans le pays des îles, plus aucune trace d'André Mage, sinon un *camping caravaning* appelé « Le fiefmeln », situé sur son ancien fief débarrassé

⁴⁰ *Ibid.*, v. 37-38.

⁴¹ Th. de Bèze, *Histoire ecclésiastique des Églises réformées de France*, op. cit., t. I, p. 101.

⁴² Stances, « Sur la similitude des peines, roche qui croissent aux rochers de Soubize en Saintonge. Avec les peines spirituelles du régénéré », Quatrième *Essai du Spirituel*, *Les Saints Souspirs*, dans *Le Spirituel*, op. cit., f. 171 r-172 r.

⁴³ Sonnet LXXX, « L'air bas, haut, et moyen nous poursuit par tonnerre... », v. 5-8, Deuxième *Essai du Spirituel*, *L'Homme naturel*, dans *Le Spirituel*, op. cit., f. 122 r.

⁴⁴ Sur cette topique, voir les sonnets « Heureux port, où j'aspire en ce bas navigage... », Premier *Essai du Spirituel*, dans *Le Spirituel*, op. cit., f. 88 et « Qu'atens-je, ô Dieu, pour comble à ma félicité... », f. 94 v.

de ses marais et de ses vignes, et promettant d'offrir, si l'on en croit le site internet consultable durant l'été 2016, « une ambiance chaleureuse et familiale sur l'île d'Oléron, la "Lumineuse" ». Le tourisme insulaire s'est approprié le nom du fief, les marais salants ont été asséchés et un pont relie désormais l'île au continent, ce qui favorise un flux régulier de voyageurs, qui ne sont plus des marins. Cette perte d'iléité, d'un genre nouveau, a-t-elle adouci les mœurs des habitants du lieu ? Il faudrait un nouveau Mage pour le dire.

SIXIÈME PARTIE

Îles ultimes

DE COCAGNE AU PARADIS DE MAHOMET :
LES DÉLICES DE JAUJA ET DE CHACONA

Carmen Bernard

La littérature hispanique accorde une place privilégiée aux îles. La légendaire saint Brandan, les Moluques que Magellan ne trouvera pas, la Terre de Feu, transformée en continent austral, l'archipel évanescent des Salomon, les îlots du Coq et de la Gorgone, où se joua le destin des Incas, sans oublier la Serrana, décrite par l'Inca Garcilaso de la Vega¹, préfiguration de celle de Robinson, Barataria (au milieu de La Mancha) ou Golandia dans la mer Baltique, imaginées par Cervantès, sont les plus connues d'un vaste échantillon². Un simple recensement de ces univers insulaires montrerait le rôle de la fiction dans la description géographique espagnole ainsi que la diversité de ses approches. Sans doute, l'importance des Découvertes joue un rôle essentiel dans cet engouement, mais il ne faut pas minimiser la position excentrée de la péninsule Ibérique, séparée de l'Europe par les Pyrénées, qui a inspiré un écrivain contemporain, José Saramago. Dans son roman (prémonitoire?) *Le Radeau de pierre* (1986), la péninsule se détache du continent et dérive dans l'Atlantique, de Manhattan à Guanabara. Les exemples choisis ici sont plus modestes et portent sur deux constructions imaginaires des XVI^e et XVII^e siècles qui doivent beaucoup à l'image du Pérou du XVI^e siècle et à la tradition hispano-arabe.

Dans la langue espagnole, l'expression courante « çà, c'est Jauja », dénote les surabondances alimentaire et sensuelle, réunies en un seul terme, *carne*, qui désigne à la fois la viande et la chair. Jauja est le nom d'une ville du Pérou dans la cordillère des Andes, sur la route qui relie la côte pacifique avec Cuzco. Évidemment, Jauja est située à l'intérieur des terres et son insularité est improbable. Or, le terme d'*île* dans le *Dictionnaire* de Covarrubias – début du XVII^e – peut être utilisé d'une façon plus large puisqu'il désigne « non seulement celles qui sont entourées d'eau, mais aussi un groupe de maisons séparées les

1 Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los Incas, reyes que fueron del Perú*, Lisboa, Pedro Crasbeek, 1609, livre I, chap. VIII.

2 Miguel de Cervantès, *Segunda parte del Ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1615, chap. XLII-LIII; *Historia de los trabajos de Persiles y Sigismunda*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1617.

unes des autres³ ». En tout cas, Jauja et Chacona font partie des « isles du Pérou », selon le titre d'un texte anonyme de 1534, imprimé à Lyon par François Juste, pour lequel Rabelais a travaillé comme correcteur⁴. Dans cet ouvrage, sous le nom de Xaxuya, Jauja est décrite comme une cité très riche, où les conquistadores avaient intercepté des porteurs indigènes, chargés de quantités invraisemblables d'or, destiné à payer la rançon de l'Inca Atahualpa capturé par Pizarro. Rappelons que le premier envoi en Espagne du trésor péruvien qui avait été livré pour la rançon de l'Inca emprisonné par Pizarro provoqua à son arrivée en Andalousie une véritable commotion, la première d'une longue série. La Casa de Contratación de Séville, la « ville d'or », encaissa en 1595 la cargaison d'or et d'argent de trois vaisseaux, équivalente à 1018 charrettes d'or et d'argent en provenance des Indes occidentales. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu en Europe un trésor aussi volumineux⁵.

314

La ville de Jauja s'élève au bord du Mantaro, dont la source est un grand lac appelé Bombón à l'époque (aujourd'hui lac de Junin). Pedro Cieza de León, le chroniqueur le plus complet de la conquête du Pérou et du royaume des Incas, fait de Bombón la source du Rio de la Plata, et des trois autres grands fleuves, le Magdalena, le Marañón et le « fleuve de Darien », l'Orénoque⁶. Quatre fleuves puissants qui évoquent ceux qui prennent naissance dans le Paradis terrestre biblique⁷. Pour l'heure, dans l'indétermination de la géographie du Pérou au lendemain de l'irruption des conquistadores, le nom de Jauja s'étend aussi à cette région lacustre aux contours imprécis. C'est le pays des Huancas, une population conquise tardivement par les Incas ; dans toute cette province, nombreux étaient les orfèvres qui ciselaient des vases en or et en argent pour le service des seigneurs et pour l'ornementation des temples⁸. En outre, la ville de Jauja est située à proximité du lac de Paca, dans lequel, selon les légendes nées au XVI^e siècle et qui se sont conservées jusqu'à nos jours, les Incas auraient jeté l'or des sanctuaires pour le soustraire à la rapacité des conquistadores⁹. Toute

3 Sebastián Covarrubias Orozco, *Tesoro de la lengua castellana o española* [1611], éd. Martín de Riquer, Barcelona, S. A. Horta, 1943.

4 Anonyme, *Nouvelles certaines des Isles du Peru* [1534], publié en édition fac-similé par Isabel de Soto avec une version en français moderne établie par Hélène Cazes, Thaon, Amiot/Lenganay, 1992.

5 Manuel Barrios (éd.), *Sociedades secretas del crimen en Andalucía*, Madrid, Tecnos, 1987, p. 66-67. L'auteur cite ici Bartolomé Bennassar.

6 Pedro Cieza de León, *Crónica del Perú*, dans *Obras completas*, éd. Carmelo Sáenz de Santa María, Madrid, Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, t. I, 1984, chap. LXXXIII, p. 109.

7 L'Inca Garcilaso fera de Cuzco le centre de ce réseau fluvial qui n'est plus un prolongement des quatre fleuves paradisiaques mais leur réplique antarctique (Carmen Bernard, *Un Inca platonicien. Garcilaso de la Vega, 1539-1616*, Paris, Fayard, 2006, p. 255-258).

8 Cieza de León, *Crónica del Perú*, éd. cit., chap. LXXXIV, p. 109-111.

9 Juan Gil, *Mitos y Utopías del Descubrimiento*, t. 3, *El Dorado*, Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 114-115. Selon d'autres versions, l'or aurait été caché au fond des grottes.

tentative de récupérer ce pactole fut, est et sera vaine, car le trésor se dérobe sans cesse et nul être humain n'a réussi à s'en emparer.

JAUJA ET LA LITTÉRATURE

Relayée un peu plus tard par la Chacona, Jauja illustre une version profane du Paradis terrestre situé dans le Nouveau Monde. Elle doit sa popularité à un comédien auteur de piécettes théâtrales (dites *pasos*), Lope de Rueda, qui, en 1547, écrit (et représente) *La Terre de Jauja* afin de combler les intermèdes ennuyeux entre les actes des comédies principales¹⁰. L'histoire est typique de la picaresque espagnole. Deux mendiants affamés rencontrent un paysan portant une marmite de nourriture. Songeant à le dépouiller de son trésor, ils l'embrouillent avec leurs histoires de Jauja, un pays exotique où le tronc des arbres est du lard et où l'on paie les soldats à ne rien faire. Pendant que le paysan, ébahi, se laisse charmer par le récit de l'un des gueux, l'autre subtilise la marmite. Lope de Rueda, comme beaucoup d'autres, avait entendu parler de Jauja dans sa Séville natale, où se déversaient les rumeurs des Amériques. Dans sa pièce, il place dans la bouche des mendiants des mots en jargon de la truanderie, appelé *germania* (c'est-à-dire « fraternité », « confrérie », allusion à la société formée par ces hors-la-loi).

Dans un poème anonyme de 1616 et sous le nom de Mandrona (« paresseuse » en dialecte sarde), Jauja est décrite comme une île, découverte par un « noble capitaine », Longares de Sentlom y Gorgas. Le prénom de ce marin signifie « loin » en jargon de *germania*, ce qui replace cet espace insulaire et magique dans le contexte à la fois populaire et mal famé. *Gorgas* ou *gorga* signifie « tourbillon » et, par extension, « avaleur ». Sentlom, que je n'ai pas pu identifier, rappelle vaguement un nom anglais. Nous sommes dans le registre des sobriquets, cher à Rabelais et à la picaresque hispanique et portugaise. Jauja-Mandrona possède trois cités, aux noms curieux : Pararsno (« Ne t'y arrête pas »), Asnallos (« Y demeure ») et « Vagabonde » (siège de la « cour royale »). Son roi s'appelle Insouciant et sa reine, Folie. Les gardiens sont Plaisir, Joie, Jouissance, Satiété, Saveur, et ils ont le pouvoir d'empêcher l'entrée à la Tristesse, l'Ennui, l'Envie, l'Effroi, la Douleur, la Luxure, la Peur et autres sentiments qui sont les « attracteurs cruels de la Mort »... Les portes de la capitale sont en or, et en or sont aussi les tours et les créneaux. Là-bas, la richesse est à portée de la main et par conséquent l'argent est superflu. Le poème se complaît dans l'évocation des

10 Lope de Rueda, « La Tierra de Jauja », 1547, dans *Lo Indiano en el teatro menor español de los siglos XVI-XVII*, éd. Daisy Rípodas Ardanaz, Madrid, Atlas, 1991, p. 3-10. Le titre initial de cette petite comédie était « Paso quinto ».

viandes et des friandises. La rivière de miel ne manque pas, ni les vêtements, ni les fils les plus fins pour les ouvrages des femmes. L'auteur exhorte tous les paresseux, les fanfarons, les hâbleurs, les charlatans, les bateleurs, les alchimistes et les chiromanciens, bref, tous ceux qui vivent de la *briba* (les faux mendiants les paresseux et les escrocs de tout poil), à s'y rendre sans tarder¹¹.

Une variante plus intéressante et également anonyme (il s'agit d'un *romance* ou ballade en vers et en musique)¹², datée du dernier tiers du xvi^e siècle, évoque également l'insularité de Jauja, découverte ici par un certain Don Fernando (probablement Magellan). L'éclat de cette île provient de l'or et des pierres précieuses de ses bâtiments. Son territoire est vaste, à la fois urbain et rural, puisqu'il contient une profusion d'animaux, de jardins, de bosquets et de grottes (au nombre de 150), remplies de vêtements somptueux confectionnés avec les soies et les brocats de meilleure qualité, auxquels s'ajoutent des draps anglais. Les maisons, les jardins, les bassins, sont surdimensionnés : « Il y a un million de carrosses, et un *maremagnum* de cochés ». Une haute montagne enneigée protège l'île contre les intempéries hivernales et la canicule estivale.

316

Cette île est à son tour fermée par des murs. Elle n'accueille sur son sol que des étrangers (*forasteros*), reçus à leur arrivée par dix jeunes filles vierges, vêtues de blanc et de bleu, éclatantes de beauté, munies « d'instruments divers ». Ces filles merveilleuses sont au service exclusif de chaque arrivant, pendant un mois ou une quinzaine de jours, et elles sont ensuite remplacées par d'autres aussi jolies. Outre les femmes, les arrivants – qui sont par définition des marins et des hommes – peuvent se rassasier, non pas de lard paysan, savoureux mais grossier, mais des mets les plus raffinés des tables aristocratiques, comme les volailles dont le sommet de l'excellence est la dinde ou *gallipavo* originaire de l'Amérique, et seul animal comestible supérieur en goût et en taille au chapon ou à la poule du Vieux Monde. Les références américaines sont présentes également dans la description des maisons, chacune étant pourvue d'un « jardin, fabriqué en or et en argent », une allusion claire au jardin doré du Temple du Soleil de Cuzco, découvert par les Espagnols en 1533.

Comme dans la version précédente, le poème se termine par une incitation à partir pour les Indes : « Voilà de bonnes nouvelles pour les misérables, pour les malheureux ! Que celui qui voudrait partir pour voir ce nouvel enchantement

11 « El venturoso descubrimiento de las ínsulas de la nueva y fértil tierra de Jauja, por otro nombre llamada Mandrona, descubierta por el dichosísimo y bien afortunado capitán llamado Longares de Setlom y de Gorgas en este año de 1616 », feuillet reproduit dans *ibid.*, p. 11-15.

12 « Romance de la Isla de Jauja » (1582 ?), dans *Romancero general o Colección de romances castellanos anteriores al siglo XVIII*, éd. Agustín Durán, Madrid, Atlas, 1864, t. 2, p. 390-391.

sache que cette année une flotte de dix nef s'apprête à partir de La Corogne¹³ ». Contrairement à la Jauja du capitaine Longares, qui écartait la luxure de l'île des délices, dans celle du capitaine Fernando les femmes (que l'on suppose originaires de l'endroit) sont offertes aux arrivants, selon des règles précises. Également, l'argent qui n'avait aucune utilité dans le premier poème mentionné, se trouve ici à la disposition de tous, sous la forme de doublons (de quatre et de huit maravedis) entassés dans un immense bassin.

Une autre version anonyme de Jauja, diffusée également sous la forme d'une ballade chantée, s'intitule « L'île de la Chacona », diffusée dans un pli de colportage en 1621¹⁴. Pour parler de tant de merveilles, il faut que le chanteur « fasse vibrer la voix sonore de sa guitare ». L'île est rafraîchie par des « brises suaves embaumées de fragrance de roses ». Les eaux qui l'entourent sont totalement cristallines. Là-bas, tous les désirs des *chacones* sont exaucés. En se servant de la première personne du pluriel – « chacun de nous » –, le texte vise toute la gent masculine. Chacun, donc, dispose à sa guise de six jeunes filles vierges, chacune avec ses traits physiques propres. Chaque semaine, « on nous enlève les six et on nous en donne d'autres ». Cette équipe de vierges change toutes les semaines, empêchant donc toute lassitude. Au pays de la Chacona, le travail est interdit et les seules activités permises sont boire et manger jusqu'à satiété, prendre du plaisir, et dormir à poings fermés. Des chansons et des danses appelées aussi « chacannes » pouvaient être exécutées par des hommes seuls au début du XVII^e siècle¹⁵ et évoquent ce paradis masculin, ouvert aux gens de mer qui sillonnent la côte pacifique depuis l'isthme jusqu'au port du Callao et au-delà. Il représente la récompense pour ceux qui ont bravé des orages au cours de la traversée atlantique ou qui ont survécu aux naufrages, si courants à l'époque.

L'île de la Chacona, par l'abondance inépuisable des nourritures, incarne d'ailleurs une image de l'Amérique à l'opposé de celle de l'Espagne ibérique, où la hantise de la faim imprègne la littérature espagnole du Siècle d'or. Le continent américain est le pays de Cocagne, un paradis bien réel. À Chacona, incarnation réduite du Nouveau Monde, tout est grandiose, les proportions sont exagérées, les lieux grouillent de monde, à la manière de ce que l'on voit sur le panneau central du triptyque de Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices*.

13 Ce port de Galice remplaça pendant quelques années Séville après l'expédition de Magellan, afin d'assurer le contrôle de la route des épices.

14 « La isla de la Chacona », dans *Lo Indiano en el teatro menor español...*, éd. cit., p. 69-70.

15 *Colección de entremeses, loas, bailes, jácaras y mojigangas desde fines del siglo XVI hasta mediados del XVIII*, éd. Emilio Cotarelo y Mori, Madrid, Bailly & Baillièrre, 1911, t. 1, p. CCXL-CCXLI.

Le théâtre mineur espagnol cite également deux produits merveilleux venus d'Amérique, le tabac et le chocolat (sans compter les singes et les perroquets qui parlent comme des hommes)¹⁶. L'île de la Chacona, seule utopie américaine à avoir une origine musicale, est la version sensuelle et exubérante de l'Île enchantée d'Arioste, évoquée dans des poèmes et des opéras. Associée à Jauja, et par conséquent au Pérou – qui s'étend au XVI^e siècle jusqu'à Panama –, la Chacona est un microcosme du « monde à l'envers » que décrit l'aventurier Rosas de Oquendo dans un poème satirique de 1598¹⁷. Ce voyageur, après un long séjour au Mexique, débarque à Lima, où il s'étonne de voir que dans cette capitale les pauvres soient vêtus de soie et dînent de la volaille tous les jours, alors que les personnes de rang sont pauvres, portent des costumes élimés et marchent pieds nus. Exagérations d'un homme excessif ou miroir de la réalité, les propos de Rosas de Oquendo traduisent sa vision d'un Pérou comme l'image inversée et blâmable de l'Espagne.

318

En Europe, la Chacona retrouve une certaine dignité. En 1650 et à Turin, Philippe d'Aglié crée un ballet appelé *Il Tabacco*, qu'il situe dans une île imaginaire située dans le Pacifique, au large de la Nouvelle-Andalousie, lieu voué au plaisir comme l'île de la Chacona. Le moment culminant est celui où quatre prêtres sacrifient au nouveau dieu et ensuite, ils dansent pendant qu'un chœur d'Indiens accompagné de musiciens chante :

Gloire aux fumées

Merveilleux cadeaux des Indes

Ils vont purifier les fleuves du Parnasse et du Pinde¹⁸.

La *chacona* ou chaconne est aussi une danse voluptueuse typique des métis et des noirs des Amériques, et fait couple avec la « sarabande ». Ces deux genres sont considérés en Espagne comme originaires du Nouveau Monde. Laissons de côté la polémique entretenue par les musicologues. Même si les origines de ces musiques sont européennes, dans les possessions ibériques les Africains et les métis exagèrent les déhanchements et créent un nouveau genre. Pour les décrire au XVI^e siècle, on les compare aux *zambras*, une danse typique des Maures et des morisques, aux mouvements sensuels et lascifs. Les écrivains du Siècle d'or affirment à plusieurs reprises l'identité américaine de la chaconne. La chanson de la *chacona* se termine inmanquablement par un refrain qui est en quelque

¹⁶ *Lo Indiano en el teatro menor español...*, éd. cit., p. LX-LXIII.

¹⁷ A. Paz y Meliá, « Cartapacio de diferentes versos à diversos asuntos compuestos o recogidos por Mateo Rosas de Oquendo », *Bulletin hispanique*, 8/3, 1906, p. 257-278.

¹⁸ Huguette Zavala, *América inventada. Fiestas y espectáculos en la Europa de los siglos XVI al XX*, Madrid, Banco Santander de Negocios, 1994, p. 44-56.

sorte le *leitmotiv* de toute évocation de cette musique : « ça c'est la bonne vie, allons tous à la *chacona* »¹⁹.

Prenons, par exemple, la piécette comique de Simón Aguado (1599) écrite pour les noces de Philippe III (*Entremés del Platillo*), dont les personnages, des voleurs et deux femmes légères, dansent la *chacona* pour distraire et dévaliser un Espagnol des Indes (*Indiano*), au son de la chanson suivante²⁰ :

Chiqui, chiqui ma brunette, que ce soit la nuit comme le jour, partons ma chérie
à Tampico, avant que ne s'en aperçoive le singe. Celui qui regarde la Chacona
deviendra guenon.

Les allusions aux simiens visent l'exotisme, la paresse et l'appétit sexuel²¹.

La *chacona* est non seulement un genre musical chanté et dansé, mais encore la personnification d'une femme de mauvaise vie, comme sa cousine Sarabande, mariée à un voyou. Leurs aventures sont racontées dans des feuillets. Dans sa comédie *L'Amant reconnaissant*, Lope de Vega affirme que « cette vieille, la Chacona, est venue à Séville par le courrier des Indes »²². Pour Cervantès, dans « L'illustre souillon », la *chacona* est une « *indiana amulatada*, un mélange d'indienne et de mulâtresse, plus connue que le bandit Aroba », dont les méfaits étaient célèbres à l'époque. Elle trône sur la populace de malotrus, mais elle seule offre la « bonne vie »²³. Il y a là, autour de la personnification de Chacona et de la Sarabanda, une provocation sexuelle et morale qui s'exprime dans l'espace de la fête et de la musique, confondant volontairement personne et personnage²⁴.

L'une et l'autre de ces incarnations féminines apparaissent associées aux maladies vénériennes qui ravagent les Amériques. Sarabande, « prostituée publique du Guayacán, épouse Antón Pintado » : le guayacán étant un arbre d'Équateur dont l'écorce est utilisée contre la syphilis et le terme argotique de *pintado* signifie

19 Parfois le terme espagnol *vida* est remplacé par son équivalent latin : « *y esta sí que era vita bona; vámonos todos a chacona* ».

20 *Colección de entremeses, loas, bailes, jácaras y mojigangas...*, éd. cit., p. CCXL.

21 Voir à ce propos Grégoire Holtz, « Le droit à la paresse? Unité du genre humain, animaux travailleurs et peuples paresseux à la Renaissance », dans Frank Lestringant, Pierre-François Moreau et Alexandre Tarrête (dir.), *L'Unité du genre humain. Race et histoire à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2014, p. 155-169. Le terme utilisé en espagnol est *mico*, identifié par G. Holtz comme un singe laineux du Pérou, tandis que la guenon est appelée *mona*.

22 *Colección de entremeses, loas, bailes, jácaras y mojigangas...*, éd. cit., p. CCXL.

23 *Ibid.*, p. CCXLI.

24 S'il est vrai que l'usage des noms et des sobriquets dans la culture espagnole est proche de Rabelais, comme le signale Mikhaïl Bakhtine (*L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970, p. 450-459), il est difficile d'accepter aujourd'hui une opposition tranchée entre oralité et écriture. Le populaire s'exprime à la fois dans la fête et dans le théâtre, qui avait, en Espagne et au Portugal, une dimension ludique et populaire présente dès le dernier tiers du xv^e siècle.

« tacheté » ou « marqué » par le mal. Dans un autre couplet publié dans un chansonnier de 1589, Sarabande est une « chienne mauresque »²⁵. On pourrait multiplier les exemples de cette chaconne-sarabande américaine, si éloignée des créations de Jean-Sébastien Bach par la liberté de gestes, la gaîté du rythme des castagnettes, la truculence des paroles et la transgression.

LE PARADIS DE MAHOMET

320

Bien que l'on reconnaisse l'influence du pays de Cocagne dans ces constructions imaginaires, le Nouveau Monde incarné par Jauja ou par la Chacona n'est pas tout à fait carnavalesque, malgré la place prépondérante du rire exubérant, populaire, et cause unique de mort, venant interrompre très tardivement une éternité faite de plaisirs matériels et corporels. Ces îles imaginaires ne relèvent pas non plus des utopies politiques, à la manière de celle de Thomas More, ou de la Città del Sole de Tommaso Campanella, même si, dans les versions les plus répandues de Jauja et de la Chacona, il y règne un certain ordonnancement du plaisir sexuel. Ce Jardin des délices américain n'est pas non plus la réplique de l'île de Bragmey du prêtre Jean, décrite par Jean de Mandeville, où les habitants, qui n'étaient pas encore des chrétiens parfaits, « suivaient la religion naturelle », étaient « pleins de toutes les vertus » et évitaient « tous les vices, les malices et les péchés ». Ils ne demandaient rien d'autre que de subvenir modestement à leurs besoins²⁶. Ces îles péruviennes vouées au plaisir rappellent plutôt les représentations courantes que les Espagnols se faisaient des musulmans, encore présents en Espagne au début du xvii^e siècle. Bartolomé et Lucie Bennassar ont montré l'attrait qu'exerçait chez les hommes la liberté sexuelle des Maures, qui pouvaient répudier facilement une épouse, et qui avaient droit à des unions polygéniques²⁷. Le *Voyage en Turquie* appelé aussi l'« Odyssée de Juan de Urdemales » (Jean-qui-ourdit-des-méfais), rédigé par Andrés de Laguna en 1557-1558, au moment même où l'Espagne du jeune Philippe décidait de réprimer très durement le mouvement protestant dans la péninsule, est un livre ambigu qui joue sur le contraste entre l'Empire ottoman et celui forgé par Charles Quint. Pedro de Urdemales, un ancien captif, vante les délices promises

25 *Colección de entremeses, loas, bailes, jácaras y mojigangas...*, éd. cit., p. CCLXVI-CCLXXI. Un couplet qui rappelle ceux des *peteneras* du *cante jondo* des Gitans : « *La zarabanda está presa / que dello mucho me pesa / que merece ser condesa / y también emperadora / Ah, la perra mora!* » (« Sarabande est en prison, j'en éprouve grande affliction! Elle mérite être comtesse et même impératrice. Ah! la chienne mauresque! »).

26 Jean de Mandeville, *Voyage autour de la Terre*, éd. Christian Deluz, Paris, Les Belles Lettres, 1993, chap. XXXII, p. 219-223.

27 Bartolomé et Lucie Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats, xvi^e et xvii^e siècles*, Paris, Perrin, 1989.

par Mahomet : « ils auront beaucoup de jeunes filles vierges, entre 15 et 20 ans, et eux ne vieilliront jamais ». Il y a également dans ce monde paradisiaque beaucoup de sucre, beaucoup de miel, même du « *manjar blanco* » (confiture de lait), des chapons et des perdrix²⁸. En 1618, alors que l'expulsion des morisques a déjà eu lieu, Juan Bleda, auteur d'une chronique sur les Maures d'Espagne, écrit que « le bonheur musulman consiste à boire et à forniquer, à porter des tuniques précieuses, et à séjourner dans des jardins ombragés, traversés par des ruisseaux²⁹ ». Bleda, comme d'autres chroniqueurs qui se sont intéressés à l'Afrique du Nord, voit dans l'exaltation des plaisirs terrestres comme la luxure et la glotonnerie dans le paradis, l'imperfection du Coran par rapport aux Saintes Écritures. Il s'agit là de représentations, négatives ou fantasmées, mais en tout cas courantes et masculines, des récompenses promises par Mahomet. On les retrouve en Italie, dans les dépositions de Menocchio, le meunier frioulan dénoncé comme hérétique et brûlé par le Saint-Office en 1582. « Dieu, dit-il, m'a conduit [...] sur un mont tel que tout le monde voit... un paradis et si beau lieu, était ceint de murs, de glace et de feu... De très beaux palais et de beaux jardins... des mets célestes et des vins précieux... d'or étaient les pièces et de soie et de lin, donzelles de choix, pages et lits³⁰... » Menocchio, qui possédait d'ailleurs un exemplaire du Coran traduit en 1547, affirma devant son juge que « Le paradis est une fête : la fin du travail, la négation de la fatigue ». Là-bas, on n'a plus besoin d'œuvrer et par conséquent, les « sept choses données par Dieu à l'homme » (intelligence, mémoire, volonté, pensée, foi, espérance et croyance) sont inutiles. Le paradis de Menocchio offre tous les fruits imaginables, des fleuves coulent toujours du lait, du miel, du vin et de l'eau douce et cristalline. Les demeures sont belles, ornées d'or et d'argent, « chacun aura des demoiselles et en usera toujours avec elles ». Le meunier voyait dans ce paradis un « nouveau monde »³¹.

Menocchio avait-il vraiment lu le Coran ou bien avait-il une connaissance orale de ce texte, comme le pense Ginzburg ? Dans une étude minutieuse concernant la traduction en toscan du Coran par Giovanni Battista Castrodardo, qui fut la première faite en Europe, Pier Mattia Tommasino signale que *L'Alcorano de Pisa* connut un très grand succès³². Sans entrer ici dans les détails de sa

28 *Viaje de Turquía: la odisea de Pedro de Urdemalas*, éd. Fernando García Salinero, Madrid, Cátedra, 1985, p. 393-395, 467-485.

29 Miguel Angel de Bunes Ibarra, *La imagen de los musulmanes y del norte de Africa en la España de los siglos XVI y XVII. Los caracteres de una hostilidad*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1989, p. 207.

30 Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980, p. 165-166. El-Araf est le mont qui soutient le ciel et fait le tour du monde.

31 *Ibid.*, p. 121.

32 Pier Mattia Tommasino, *L'Alcorano di Macometto. Storia di un libro del cinquecento europeo*, Bologna, Il Mulino, 2013, p. 264-265, 268 et 274

démonstration, Tommasino affirme que la diffusion de ce Coran emprunte plusieurs voies écrites, souvent mélangé avec la *Commedia* de Dante. La vie de Mahomet fut incluse dans l'édition italienne du livre de Pedro Mexía, *Silva de varia lección*, un best-seller de 1540. C'est une de ces versions « secondaires » qu'aurait pu lire Menocchio.

322 Bien entendu, le meunier frioulan n'est pas une exception. En Espagne, la présence ancestrale des musulmans et les conflits qui les ont opposés pendant des siècles aux chrétiens jusqu'à leur défaite en 1492, sont remémorés, parodiés et mis en spectacle plusieurs fois par an dans les batailles rituelles de *Moros y Cristianos*, célébrées encore aujourd'hui dans la région de Valence. Les merveilles du paradis mahométe font partie des représentations courantes concernant les morisques, soit pour les accabler, comme le firent les chroniqueurs dont Juan Bleda, soit pour les idéaliser, comme ce fut le cas de ceux qui quittèrent l'Espagne pour le Maghreb, reniant la foi chrétienne, ou ceux qui cherchèrent à les concrétiser dans le Nouveau Monde, où souvent le mot pour désigner les temples au XVI^e siècle est *mezquita* (« mosquée »). Le paradis de Mahomet est même un *topos* des récits concernant la conquête de l'Amérique, dont l'exemple le plus connu fut le Paraguay. Son gouverneur, Martínez de Irala, avait, selon les sources, un véritable harem de jeunes filles indiennes, des vierges dont la défloration donnait lieu à une grande fête³³. Cette version tropicale et basement terrestre des « houris aux grands yeux » dont chaque homme dispose pour son plaisir au nombre de six douzaines (sourate XLIII, 71)³⁴ n'est pas le seul indice. L'immensité de l'espace insulaire de Jauja et de Chacona rappelle le « jardin large comme le ciel et la Terre » du Coran (sourates III, 133 et LVII, 21) ; les vêtements de soie, les brocarts, les bijoux (sourate XXXV, 33), la montagne, les parfums de fleurs, et les fleuves d'eau cristalline, de lait « au goût inaltérable », de vin « délices pour ceux qui en boivent » et « de miel purifié » (sourate LVII, 15) ont contribué à nourrir l'imaginaire hispanique, renforcé par les descriptions réelles des richesses inépuisables du Temple du Soleil de Cuzco. Ainsi, sous l'apparente trivialité des chansons et de la « bonne vie », se glisse, par effraction, l'ombre nostalgique des vaincus de Grenade.

33 « Relación escrita por el escribano Pero Hernández sobre lo ocurrido en el Río de la plata desde el arribo de la expedición de don Pedro de Mendoza, 28 de enero de 1545 », dans *Documentos históricos y geográficos relativos a la conquista y colonización rioplatense*, Buenos Aires, J. Peuser, 1941, t. 2, p. 399-409. Il s'agit d'un récit très réaliste et, à juste titre, très sévère du célèbre « paradis de Mahomet » du Paraguay. Un autre *paraíso de Mahoma* est le Nicaragua, d'où Hernando de Soto rejoint Francisco Pizarro pour participer à la conquête du Pérou (Pedro Pizarro, *Descubrimiento y conquista de los reinos del Perú*, éd. Juan Pérez de Tudela y Bueso, Madrid, Atlas, 1965, p. 173).

34 Citations d'après *Le Coran*, préface de Jean Grosjean, avec introduction, traduction et notes par Denise Masson, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967.

LES ÎLES ET LE SYSTÈME COSMO-ESCHATOLOGIQUE
DE GUILLAUME POSTEL (1510-1581)

Vincent Masse

C'est la Genèse qu'évoque Frank Lestringant en ouverture à son *Livre des îles* : « le monde est le vestige éclaté de l'unité primordiale perdue », et les îles parsemant cette « terre en lambeaux » sont la trace visible d'un cataclysme ancien¹. Dans les mots de Jacques d'Auzoles-Lapeyre : « Au temps devant le Deluge [...] la Terre estoit toute continente. Apres le Deluge [...] elle est divisée en plus de portions qu'il n'y a des estoilles au Ciel, si de chaque Isle, cogneuë & incogneuë, nous faisons portions distinctes² ». Est-ce à dire que le Déluge a « défiguré » le monde ? Au contraire, en « augmentant sa variété », les îles ne l'ont-elles pas embelli, voire *réalisé* ? « [À] l'archipel comme dégradation et comme faute, [...] marquant à jamais le péché de l'homme dans la forme de la terre », poursuit F. Lestringant, « s'oppose la vision euphorique de l'archipel universel comme achèvement du cosmos et accomplissement du projet divin³ ». À cette première opposition – *destruction* d'une part, *réalisation* de l'autre – s'en ajoute une seconde : au cataclysme primordial répond celui de la fin des temps. C'est cette autre extrémité temporelle que l'on retrouve au tout dernier chapitre du *Livre des îles*, celui-là sous le signe de l'Apocalypse : Jules Verne, qui dans ses « Voyages extraordinaires » collectionne les îles, souffre cependant de « compulsion cataclysmique », et les soumet sans cesse à diverses « [e]xplosions, éruptions, submersions soudaines », « catastrophes expérimentales qui sont autant de répétitions générales de l'apocalypse »⁴. Or ces deux oppositions, *destruction punitive* et *accomplissement euphorique* d'une part, *début* et *fin* – ou *cosmogonie* et *apocalypse* – de l'autre, semblent être précisément celles que refuse, qu'écarte Guillaume Postel. Il est vrai que l'idée d'une symétrie des catastrophes liminaires et finales du monde, ou interstitielles à ses divers Âges, ne lui est

1 Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 39.

2 Jacques d'Auzoles, *La Sainte Geographie*, Paris, Antoine Estienne, 1629, p. 136, cité dans F. Lestringant, *Le Livre des îles, op. cit.*, p. 47.

3 *Ibid.*, p. 51.

4 *Ibid.*, p. 378.

évidemment pas propre – pour Jacques d’Auzoles-Lapeyre lui-même, le Déluge, ce « grand changement de forme en la face de la Terre », en annonce la fin, puisque cette nouvelle face « durera désormais jusques à ce que le Monde finisse, & soit tout à fait changé en un nouveau »⁵ –, mais comme ailleurs chez Postel, l’exacerbation d’un cliché *a priori* orthodoxe entraîne son dérapage vers un raisonnement hétérodoxe, et néanmoins très bien ficelé. Ainsi, pour Postel – d’après un commentaire inédit sur l’Apocalypse – la Genèse et l’Apocalypse *s’invertissent*:

Il en a été ainsi fait que dans le livre de la Genèse toute l’histoire de la nature et de la grâce depuis le début jusqu’à la fin du monde se trouve comprise comme autant d’événements à venir, et dans l’Apocalypse la même chose s’exprime comme déjà advenue⁶.

324 Suivant cette logique – et c’est justement cette logique que je tenterai de suivre ici – les îles, comme lambeaux de terre, ne sont pas tant le signe d’un cataclysme primordial que celui d’un cataclysme final : un cataclysme euphorique, qui n’est pas une destruction, qui est l’inverse d’une chute ; qui est, enfin et précisément, achèvement du projet divin.

La double dualité qui vient d’être évoquée est brillamment résumée par une formule lapidaire récurrente dans les écrits de Postel : « La *fin* du monde », c’est-à-dire à la fois son dessein et son finale, qui est une fin, mais aussi un accomplissement, l’atteinte d’un objectif. En voici un exemple *in situ*, où le syntagme est à cheval entre un sens et l’autre :

[I] se voira quant toute l’Atlantide⁷ sera par ledict peuple Celtiberike⁸ ou Gauloys-Hebreu reduicte à la divine autorité⁹ : Et les salvateurs monteront,

5 Jacques d’Auzoles, *La Sainte Geographie*, op. cit., p. 136.

6 « *Sic factum est ut in Geneseos libro tota naturae et gratiae historia a principio ad finem mundi comprehendatur tanquam facienda, in Apocalypsi autem eadem exprimat tanquam jam facta* », *Commentarius in Apocalypsim*, Londres, British Library, Sloane 1409, f. 230 v (le même manuscrit contient des *Secretiores in Genesim [...] commentarii*, f. 1-150) ; je cite la traduction de Claude-Gilbert Dubois, qui commente ainsi ce passage : « Dans la Genèse, on peut lire en surimpression sur le texte de l’advenu, comme en un palimpseste, le livre de l’avenir, et dans l’Apocalypse, on peut lire, sous le couvert d’une écriture prophétique, le récit historique du passé du monde. La Genèse est un livre prophétique [...]; l’Apocalypse est un livre historique » (« Guillaume Postel et la doctrine de l’avènement du “Nouveau Monde” », dans Jean-Raymond Fanlo et André Tournon [dir.], *Formes du millénarisme en Europe à l’aube des temps modernes*, Paris, Champion, 2001, p. 217-231, ici p. 217-218).

7 L’Amérique.

8 Mot-valise : « Celtes » et « Ibériques ».

9 Comprendre : lorsque l’Amérique même (et donc le monde entier) sera convertie. À comprendre suivant Mt xxiv, 14 : « Cette Bonne Nouvelle du Royaume sera proclamée dans le monde entier ; tous les païens auront là un témoignage. Et alors viendra la fin ».

allant en la montagne de Tzion, pour juger la montagne d'Esau, et le royaume sera du Seigneur Jehovah¹⁰. Cecy est la fin du monde, assavoir pour laquelle fin il fut créé, affin qu'il soit fait une bergerie et un pasteur¹¹.

Avant d'en venir aux îles, je me hasarderai cependant, en deux mots-clés, à tenter une brève introduction à l'œuvre de Postel. Ces deux mots – *rébus* et *mouvance* – sont empruntés l'un à François Secret, l'autre à Paul Zumthor. L'écriture de Postel est certainement obsessionnelle : une longue série de récurrences traverse ses ouvrages, sous la forme de personnages, de dates, de chiffres, de lieux, de fragments autobiographiques, de binarités, d'analogies. Certaines itérations de ces récurrences s'accompagnent d'explications, de justifications ; d'autres ne font que les évoquer, plus ou moins obscurément, ou parfois même les taisent à dessein. Son obscurité « tient autant à la manière commune aux écrivains de renvoyer d'un ouvrage à un autre déjà publié ou à paraître, qu'à la manière propre à Postel d'exprimer ici en *rébus* ce qu'il explique ailleurs plus clairement¹² ». Difficulté supplémentaire, tout aussi fondamentale : il s'agit également d'une écriture *mouvante*. Je me permets de détourner la célèbre définition de Paul Zumthor¹³, pour l'adapter au système postellien, qui est sans doute l'un des plus singuliers et minutieux de son siècle, mais qui ressort pourtant d'une quasi-abstraction, puisque les textes concrets qui le réalisent présentent, par un jeu de variantes et remaniements, comme une incessante vibration et une instabilité fondamentale. Le plus célèbre de ces « remaniements », sans doute, est sa spectaculaire translation du Paradis terrestre : dans les années 1552-1553, Postel l'avait situé dans l'Extrême-Orient, sur un méridien traversant les îles Moluques, avant de le repousser, en 1560-1563, vers une nouvelle série d'îles, celles-là situées au pôle Nord.

Combinées, ces deux difficultés – l'œuvre n'est compréhensible qu'en tant qu'ensemble ; l'ensemble est inconstant – sont certainement redoutables. Cependant, plutôt qu'un défaut systémique, il me semble qu'une telle instabilité contribue au contraire positivement à la vigueur de son discours proprement *cosmo-eschatologique*, dont l'une des particularités est, distinctement,

10 Abd. I, 21 : « Des libérateurs gravissent la montagne de Sion pour gouverner la montagne d'Esau. Et le SEIGNEUR assume son Règne ! ».

11 Guillaume Postel, *Le Thresor des propheties de l'univers*, éd. François Secret, La Haye, Martinus Nijhoff, 1969, p. 113.

12 François Secret, « L'éthimologie de Guillaume Postel », *Archivio di Filosofia*, 2-3, « Umanesimo e Esoterismo », 1960, p. 402.

13 « [M]ouvance : "le caractère de l'œuvre qui, comme telle, avant l'âge du livre, ressort d'une quasi-abstraction, les textes concrets qui la réalisent présentant, par le jeu des variantes et remaniements, comme une incessante vibration et une instabilité fondamentale" » (Paul Zumthor, *Essai de poésie médiévale*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 2000, p. 610).

l'importance qu'y joue l'actualité. Puisqu'une grande part de son œuvre cherche à démontrer que les choses se terminent *présentement*, chaque nouvel élément contradictoire, en rompant l'équilibre, ne prouve-t-il pas, en effet, à un autre niveau, la révolution en cours? Ce principe de « chute vers l'avant » explique l'importance que jouent, souvent en guise de prémisses à ses démonstrations, les *nouvelles* du moment : le « miracle de Laon » en 1566¹⁴, la supernova de 1572, etc. Mais ce sont peut-être surtout les échos des plus récentes retombées de l'expansion européenne – explorations, conquêtes, conversions – qui jouent un rôle essentiel, irremplaçable, dans la logique postellienne et ses avatars multiples.

Un bel exemple de jonction entre la cosmologie et l'eschatologie se trouve dans *Les Tresmerveilleuses Victoires des Femmes du nouveau Monde* (1553), où Postel cherche à démontrer que la « mere JOHANNA » – une prophétesse vénitienne omniprésente dans ses écrits – est, ou du moins coïncide, avec le second des trois Avènements de Jésus Christ¹⁵. Au moment du premier Avènement – l'Incarnation –, la Providence n'avait pas encore permis « que tout le monde entierement fut decouvert¹⁶ » :

326

Car à cause que la superieure partie du petit monde appellé l'homme, seulement estoit par le redempteur decouverte & repurgée des tenebres de peché[,] de mort & de Satan, Dieu ha voulu que alors[,] il y ha 1500. ans[,] le seul hemisfere superieur du grand monde feust decouvert [...] ¹⁷.

Hémisphère supérieur, ici, désigne le monde connu par Claude Ptolémée. La Rédemption n'ayant racheté qu'une moitié du microcosme – la moitié « Masculine »¹⁸ –, il est logique qu'elle n'ait également racheté qu'un seul hémisphère du macrocosme, et vice versa. Cette première rédemption, ajoute Postel, a aussitôt été suivie par une explosion du savoir cosmographique, qui accompagne l'expansion des apôtres : « de là vient que Mela, Strabo, Pline, &

14 Voir surtout Irena Backus, *Le Miracle de Laon : le déraisonnable, le raisonnable, l'apocalyptique et le politique dans les récits du miracle de Laon (1566-1578)*, Paris, Vrin, 1994.

15 Pour Postel, l'Avènement est (le plus souvent) un triptyque : 1. Incarnation, 2. Avènement mitoyen, 3. Parousie. L'idée d'un Avènement intermédiaire semble avoir été inspirée par Bernard de Clairvaux : dans l'une de ses *Retractationes*, « [Postel] reconnaîtra [...] avoir donné un coup de pouce au sermon de saint Bernard sur les trois avents "Ad Nos, Intra Nos, Contra Nos", pour en faire des natiuités » (F. Secret, « L'émithologie de Guillaume Postel », art. cit., p. 398).

16 G. Postel, *Les Tresmerveilleuses Victoires des Femmes du nouveau Monde*, Paris, Jehan Ruelle, 1553, f. 33 r.

17 *Ibid.*, f. 33 v.

18 Un peu plus tôt, Postel expliquait qu'« il y ha deux parties à reparer en la nature humaine » : 1. « la partie Formelle, Masculine, Paternelle, & premiere », qui « est superieure & celeste », et 2. « la partie Materielle, Feminine, Maternelle & seconde », qui est « inferieure & Terrestre » (*ibid.*, f. 23 r). L'Incarnation a réparé la première moitié ; le deuxième Avènement répare la seconde.

Ptolomée sont environ l'advenement de l'Adam nouveau¹⁹ environ un siecle seulement differentz²⁰ ». De même, 1 500 ans plus tard, un second Avènement, « féminin » celui-là, bouleverse à nouveau la cosmographie :

La Divine Providence par ce en cecy s'est voulu monstrier omnipotente, que depuys que la mere du monde Eve nouvelle nasquist, qui fut viron l'an de grace 1 500. ans²¹, elle ha plus descouvert le monde & principalement des Indes que par 5 500. ans auparavant n'avoit esté faict. Ce n'est pas que du temps de l'Assirienne, de la Medique, de la Greques ou de la Romaine Monarchie pretendue²², il n'y eust au monde aussi grande Ambition, Curiosité, Vaillantise, les artz de navigation, puissance, industrie, & toute aultre partie ou excellente chose propre à chercher & descouvrir Pays nouveaulx. [...] [Mais] pour autant que par l'Esprit d'Eve nouvelle [...] la partie inferieure du Petit monde est Restituée comme la superieure [...], Dieu ha voulu susciter gentz [...] pour descouvrir ladicte inferieure & feminine partie pour preparer la voye ausdictz deux freres Spirituelz, lesquelz aujourd'huy sont au monde²³.

Le second Avènement est donc proprement apocalyptique, puisque ces « deux freres », déjà à l'œuvre, sont les deux témoins annoncés par Jean de Patmos²⁴. Pourtant, ce ne sont donc pas, comme dans l'Apocalypse, les sept sceaux et les six premières trompettes qui précèdent leur venue, mais une seconde flambée de la cosmographie!

Cosmo-eschatologie? Cosmografie, il est vrai, est le terme qu'emploie Postel; *cosmologie* me semble pourtant préférable: il s'agit bien moins de transcrire le cosmos et ses merveilles que d'en établir la logique, c'est-à-dire qu'il convient de *théoriser*, plutôt que de *thésauriser*. Mais cette logique n'est pas seulement une « cosmologique »: lorsqu'il tient une « merveille » – ainsi, dans *Des merveilles du monde*, le bradype ou l'oiseau du Paradis²⁵, voire le Japon

19 Jésus Christ.

20 *Ibid.*, f. 33 v.

21 À propos de la mère Jeanne, Postel écrit dans *Le Prime Nove del altro mondo* (1555): « elle me dit son âge, au moyen duquel, en comptant, je trouvai qu'elle était née environ vers l'an 1496 » (trad. Henri Morard, *La Vierge vénitienne*, Paris, Chacornac, 1928, p. 7).

22 Renvoi aux quatre royaumes « pré-Apocalyptiques » de Daniel (Dn II, 31-45).

23 G. Postel, *Les Tresmerveilleuses Victoires des Femmes...*, *op. cit.*, f. 32 r-33 r.

24 Apoc. XI, 3-13; Postel précise: « C'est donc pour eulx deux que tout le monde nouveau est descouvert, affin que tout ledict monde soit, tant en l'un comme en l'autre Hemisfere par eulx ou par l'Esprit ou Ange qui parle en eulx converti à Dieu » (*Les Tresmerveilleuses Victoires des Femmes...*, *op. cit.*, f. 34 r); suivant Mt xxiv, 14, ce prêche universel (« tout ledict monde oye avec tresclaires raisons prescher l'Evangile du Regne ») est le « signe du jour du dernier jugement » (f. 35 v).

25 Voir F. Lestringant, « Cosmologie et *mirabilia* à la Renaissance: l'exemple de Guillaume Postel », *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 16/2, 1986, p. 253-279.

dans son ensemble²⁶ –, Postel lui attribue moins un rôle paradigmatique (où toute singularité équivaut à toute autre, qui toutes illustrent l'éternelle grandeur de Dieu) que syntagmatique : la singularité, ou plutôt la *nouveauté*, illustre le caractère miraculeusement *instable* de l'univers. L'incongruité est le signe d'un *déséquilibre* passé ou présent, et par là l'annonce de la nécessité d'une imminente restitution apocalyptique des choses.

Or, les îles – celles des Moluques et du Japon dans *Des merveilles du monde* (1553), celles du 9^e chapitre du *Sommaire ou Epitome de la Cosmografie* (1563), celles, polaires, de la *Polo aptata Nova Charta Universi* (1578) – ne sont-elles pas l'*addendum* idéal, la nouveauté la mieux circonscrite et la plus pure, celle qui est le mieux susceptible de mal s'intégrer ? Ce sera alors l'exception qui prouve l'imminente destruction de la règle.

328

La production la plus purement « cosmographique » ou « cosmologique » de Guillaume Postel, à quelques cartes près²⁷, correspond surtout à deux périodes d'écriture, réduites, mais très productives. La première (1552-1553) coïncide avec *Les Tresmerveilleuses Victoires* de 1553 :

De universitate liber (Parisiis, J. Gueullartii, 1552)²⁸.

Des merveilles du monde (s.l., s.n., 1552 ou 1553).

Astronomicæ considerationis brevissima synopsis (Lutetiae, apud Guilielmum Cavellat, 1552 et 1553)²⁹.

Signorum coelestium vera configuratio (Parisiis, apud H. Gourmontium, 1553).

Il faut donc comprendre que Postel participe lui-même au *boom* cosmographique accompagnant le second Avènement. L'importance, pour le bien de sa démonstration, de la *nouveauté* et de l'*expansion*, explique également pourquoi ses *Merveilles du monde*, et *principalement des admirables choses des Indes, & du Nouveau Monde* se consacrent « principalement » aux nouvelles extrémités : les Amériques, l'Inde redécouverte, l'Indonésie, le Japon³⁰.

26 Voir J.S.A. Elisonas, « An itinerary to the Terrestrial Paradis. Early European reports on Japan and a contemporary *exegesis* », *Itinerario*, 20/3, 1996, p. 25-68.

27 Voir Marcel Destombes, « Guillaume Postel cartographe », dans *Guillaume Postel, 1581-1981*, Paris, Éditions de la Maisnie, 1985, p. 361-371.

28 Claude Postel en signale deux autres éditions : s.l., s.n., 1552, et Paris, M. Le Jeune, 1552 (*Les Écrits de Guillaume Postel publiés en France et leurs éditeurs, 1538-1579*, Genève, Droz, 1992, t. 2, p. 89).

29 Il s'agit d'un placard (406 x 259 mm), imprimé deux fois (Philippe Renouard, *Imprimeurs et libraires parisiens du XVI^e siècle. Fascicule Cavellat, Marnef et Cavellat*, Paris, Bibliothèque nationale, 1986, p. 46, 58).

30 Postel a lui-même modifié le titre de la seule copie survivante de l'ouvrage, pour souligner encore plus explicitement l'importance des conversions massives qu'il y annonce : *Merveilles du monde, et principalement des admirables choses des Pais nouvellement descouverts et convertis à Jesus Christ* (BnF : D2-5267 ; je souligne).

La seconde période (1561-1563) correspond au déplacement susmentionné du Paradis terrestre vers le pôle Nord. Autre remaniement : l'invention d'une nouvelle masse australe, baptisée Chasdia – alternativement une île ou un cinquième continent –, qui partage avec l'Amérique le titre de Nouveau Monde, mais avec l'Afrique ses habitants noirs.

Imprimés :

Cosmographicae disciplinae compendium (Basileae, per J. Oporinum, 1561).

De universitate liber (2^e édition, augmentée, Parisiis, apud Martinum Juvenem, 1563).

Manuscrits :

De universitate, sive de cosmographico (137 f., 1561 ; British Library, Sloane 1412)³¹.

De paradisi terrestri probabili loco (26 f., 1561 ; Universitätsbibliothek Basel, Ms. A-IX-99)³².

Sommaire ou Epitomé de la Cosmografie (20 f., 1563 ; BnF, Ms. fr. 2112)³³.

Moins connues, ces années 1561-1563 ont tout de même laissé leur trace ; Jacques d'Auzoles-Lapeyre notamment, dans *La Sainte Geographie* précédemment citée, reprendra la Chasdia de Postel, ou « *Terra del Fuego* », et osera même défendre l'hypothèse d'un paradis nordique³⁴. Pour cette période, je ne citerai cependant que des extraits du *Sommaire ou Epitomé*, dont je prépare l'édition conjointement à celle *Des merveilles*.

Les *Merveilles* sont remarquables pour leur équilibre complexe, fait d'oppositions, de symétries, d'analogies. Ainsi, l'avancée de la pointe de l'Afrique et de l'Amérique dans l'hémisphère sud est compensée par une avancée de deux pointes d'océan, Atlantique et Pacifique, dans l'hémisphère nord³⁵. L'opposition la plus développée, cependant, est celle où se répondent l'Orient, hémisphère dit *supérieur, spirituel et masculin* – celui-là même racheté par l'Incarnation dans *Les Tresmerveilleuses Victoires* – et un Occident dit *inférieur, temporel et féminin*, soit l'hémisphère qui correspond au deuxième Avènement. Les merveilles mêmes, lorsqu'elles apparaissent dans les *Merveilles*, sont subordonnées à une telle logique ; ainsi illustre le duo – adroitement disséqué par Frank Lestringant – de l'oiseau du Paradis, aérien, sans pattes, correspondant

31 F. Secret, *Bibliographie des manuscrits de Guillaume Postel*, Genève, Droz, 1970, p. 122-126.

32 F. Secret, « Notes sur G. Postel », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 35/1, 1973, p. 87-88 et 97-99.

33 Secret, *Bibliographie des manuscrits de Guillaume Postel*, *op. cit.*, p. 64-65.

34 Jacques d'Auzoles, *La Sainte Geographie*, *op. cit.*, p. 16-17, 100, 222.

35 *Des merveilles*, s.l., s.n., s.d., f. 5 r-v.

à l'Orient paradisiaque, et du bradype américain, sans mouvement, presque minéral, symbolisant l'Occident infernal³⁶. Le onzième chapitre des *Merveilles*, « De la merveilleuse raison du temps en l'Indie là où l'hyver se fait en esté », consacré à la mousson du sous-continent indien, est celui où émerge le mieux l'eschatologie sous-jacente à l'œuvre entière. Ainsi débute la démonstration : l'Inde étant située dans l'hémisphère nord (« Cela est pour tout certain & par la Cosmografie cogneu, que toute l'Indie est au deçà de l'Equateur³⁷ »), il devrait s'ensuivre que les hivers indien et européen coïncident. Mais, *miraculeusement*, c'est là-bas précisément l'inverse qui s'observe :

En toute ladicte coste de l'Inde [...] Dieu ha si miraculeusement pourveu, que quand le Soleil [...] est en sa grande force depuis le moys de may durant jusques à passé Juin, Juillet, & Aoust, il n'est quasi jour qu'il ne pleuve ou continuelement ou pour la plus part du jour³⁸.

330

Alors que l'été *naturel* est chaud et sec, l'été indien, avec ses « tourmentes & horribles ventz », est froid et humide :

[E]n tout le monde il se voyt par experience le contraire, & [...] quand le Soleil approche de quelque pays, communement les proprietiez de l'esté y sont en chauld & en sec, neantmoins alors que le Soleil [...] approche le plus pres [de l'Indie], combien qu'il n'y face jamais tel froid comme icy, neantmoins il y fait le moins chauld & le plus humide qu'en temps qui soit en l'an³⁹.

L'été indien est donc *supernaturel* :

Et par ainsi fault [...] que tout le monde est gouverné plus par Miracle & voye supernaturele qu'il n'est par Nature, prenant nature pour un ordre par tout esqual & uniforme⁴⁰.

La conclusion de ce premier syllogisme défectueux⁴¹ ne suffit cependant pas ; la *supernaturel* signale un miracle, mais plus encore illustre le caractère *miraculeusement instable* de l'univers. L'incongruité, en tant que signe d'un déséquilibre passé ou présent, est l'annonce de la nécessité d'une imminente restitution apocalyptique des choses.

36 F. Lestringant, « Cosmologie et *mirabilia* à la Renaissance », art. cit.

37 *Des merveilles*, op. cit., f. 42 r.

38 *Ibid.*, f. 42 v.

39 *Ibid.*

40 *Ibid.*, f. 42 v-43 r.

41 Prémisse majeure : tous les « pays » de l'hémisphère nord connaissent leur hiver lorsque le soleil s'en éloigne ; prémisse mineure : l'« Indie » appartient à l'hémisphère nord ; conclusion « naturelle », mais fautive : l'été indien est estival ; conclusion « supernaturelle » : l'été indien est hivernal (cf. *ibid.*, f. 44 r : « hyver estival »).

Matériellement, la froideur et l'humidité de l'été indien s'expliquent par une nouvelle distinction sexuée, laquelle suit un principe organisateur (« la GENERALE FEMINITÉ, ENVIRONNANTE LA GENERALE VIRILITÉ⁴² ») s'exprimant tant au niveau de la « Generation humaine » (« Car le pere souvent sera bien disposé de semer & semera, mais si la Maternité n'esmeut la vie, & localement ne porte le fruit dedans soy, il ne naistra rien de la paternelle semence⁴³ ») qu'à celui du macrocosme : une « Souveraine Maternité ou Femininité [*sic*] », qui est de « Nature humide », possède « dedant soy la souveraine Paternité ou Virilité »⁴⁴. Le raisonnement est circulaire ; cette distinction sexuée, qui explique l'« hyver estival » indien, est démontrée par lui :

Donc à celle fin que ladicté Souveraine Maternité ou Femininité [*sic*] ayant dedans soy la souveraine Paternité ou Virilité, soit en tout le monde cogneue havoir l'arbitre & puissance de toute la Nature, pour en disposer selon l'Eternel commandement de Dieu, l'hyver des Indes se fait en esté, & ainsi innumerables aultres effectz, & principalement dedans la Nature humide⁴⁵.

C'est en tant qu'expression de ce principe féminin enveloppant, protecteur et humide, qu'une couche d'eau supracéleste – située au-dessus de la terre, entre le ciel et le feu des astres – sauve l'Inde de son propre été, et notre monde d'un embrasement catastrophique :

Car à la verité, si par l'interposition des eaues supracelestes la force de la superieure chaleur n'eust esté moderée, l'orgueil du monde eust desja par severe jugement de Dieu veu descendre le feu du Ciel, comme il fault qu'il face, à la punition des meschantz, faisant un lac ou estang de feu avec l'eaue incorruptible⁴⁶. Car pour la possibilité & necessité de ladicté disposition d'un estang de feu, ou de la mer ardente, nous est en ceste disposition Indienne proposée [...], nous monstrant qu'il fault que l'un & l'autre element, je dys du feu Celeste & de l'eau soubzceleste, se remette ensemble. Car tout mouvement tend à repos. Le feu des estoilles tend à bas, comme celluy d'icy bas tend en hault. [...] Donc il fault que le feu d'enhault par mode de pluye non plus refrigerante comme à ceste heure en Inde & autre part, mais ardente, vienne du Ciel affin de conjoindre le feu superieur avec l'inferieur, & ainsi de l'eau, pour à jamais punir ceulx qui

42 *Ibid.*, f. 43 v-44 r.

43 *Ibid.*, f. 43 v.

44 *Ibid.*, f. 44 r.

45 *Ibid.*

46 Le feu temporairement retenu est celui que déversera le Jugement dernier : « Quant aux lâches, aux infidèles, aux dépravés, aux meurtriers, aux impudiques, aux magiciens, aux idolâtres et à tous les menteurs, leur part se trouve dans l'étang embrasé de feu et de soufre » (Apoc. xxi, 8).

auront abusé de la vie [...]. C'est démonstration naturele dont le vestige se voit en l'estival hyver des Indes, là où la Maternité du monde l'ha continué pour en donner sensible argument, & inexcusable raison⁴⁷.

C'est ainsi que les « merveilles » des *Merveilles*, ultimement, en tant qu'*exceptions*, se retrouvent au service d'une vision syntagmatique du monde – de sa cosmogonie jusqu'à sa destruction.

Pour l'instant, toutefois, les îles semblent desservir la démonstration, puisqu'« il ne se treuve de l'Inde Orientale ou Portu-Gallike nulle partie continuée delà ledict cercle » équatorial, comme le propose la toute première phrase du chapitre « De la merveilleuse raison du temps en l'Indie », qu'à condition d'admettre une exception à l'exception indienne, et d'en écarter les îles : « sauf qu'on voulust mettre les Isles voisines comme les Molukes[,] les Javes, Jocat, la Samatra & autres avec la terre »⁴⁸. La logique postellienne, cependant, se nourrit d'exceptions, et celles-ci, toujours en tant qu'exceptions, seront digérées dans le *Sommaire ou Epitomé de la Cosmografie*.

332

Mon deuxième exemple de jonction entre l'eschatologie et la cosmologie survient, dans les *Merveilles*, avant celui de la mousson indienne, et extraordinairement se présente comme un quasi-lapsus, à l'intérieur d'une digression mal contrôlée. Les *Merveilles du monde*, en effet, sont rapidement et spectaculairement déroutées – comme en quelque acte de piraterie aérienne ou navale – par un ajout alors d'extrême actualité : les toutes premières lettres jésuites consacrées au Japon⁴⁹. Postel cite *in extenso* une lettre de Nicolao Lancillotto – qui travaille à partir du témoignage d'un Japonais exilé, Anjiro ou Yajiro (« Auger »), interviewé à Goa par Cosme de Torres⁵⁰ – précédée d'une préface épistolaire de François Xavier (« Francoys Schiabier »)⁵¹. Trois chapitres des *Merveilles*, sur 28, sont consacrés à l'île du Japon, soit un peu plus de 10 %. Pourtant, en nombre de mots – le huitième chapitre étant de loin le plus long

47 *Des merveilles*, *op. cit.*, f. 44v-45v.

48 *Ibid.*, f. 42v.

49 La première collection jésuite avec notices du Japon paraît à Rome en 1552 (*Avisi Particolari delle Indie di Portugallo*, Roma, Per Valerio Dorico, & Luigi Fratelli Bressani, 1552 ; voir Juan Ruiz-de-Medina [éd.], *Documentos del Japon 1547-1557*, Roma, Istituto Histórico de la Compañía de Jesús, 1990, p. 48) ; il est cependant possible que Postel ait eu accès, avant cette date, à une copie manuscrite (il dit travailler à partir d'un texte latin), puisqu'en dépit de son expulsion de la Compagnie, quelques années plus tôt, il entretient toujours certains contacts avec ses anciens confrères.

50 *Documentos del Japon 1547-1557*, éd. cit., p. 45.

51 Sur cette citation d'un texte à plusieurs mains, voir Henri Bernard-Maitre, « L'orientaliste Guillaume Postel et la découverte spirituelle du Japon en 1552 », *Monumenta Nipponica*, 9/1-2, 1953, p. 83-108, et, surtout, J.S.A. Elisonas, « An itinerary to the Terrestrial Paradis », art. cit.

de l'ouvrage –, l'inflammation s'étend à 27 % de l'ouvrage. Et la typographie même s'en mêle : afin de bien distinguer cette section du reste de l'ouvrage, une police de caractères différente est employée, plus large, avec comme résultat qu'en nombre de pages, le Japon fait 33 % de l'ouvrage.

Dans l'une des gloses – signalées par l'italique – qu'il ajoute à sa traduction de la lettre de Lancillotto, Postel s'emballe, et divulgue, sous forme de rébus, sa théorie des Quatre Âges. Je distingue à mon tour les deux strates du texte, ici consacré au « VOUS⁵² », que Lancillotto et Postel comparent au pape :

Ce souverain Pontife vit ainsi. Il est marié à une seule femme, avec laquelle croissant la lune, n'ha jamais à faire, mais durant ledict temps ne faict aultre que attendre à jeusnes, à prieres & oraisons, & à toutes sortes de penitence, estant alors vestu de blancz habillementz, & ayant sa grande coronne sur la teste. *Cecy est coustume des anciens philosophes, de laquelle font mention les secretz auditeurs de Moyse⁵³. Car ilz disoient que la lune est la figure de ce bas monde, & que par 14. jours ou par les deux premiers quartiers elle se retire du soleil en s'esloignant de ses rayons, & qu'ainsi faict ce monde de Dieu, & les deux aultres quartiers elle se retourne à Dieu, ce que nous avons ja cogneu en la loy de Nature & en l'escripte, là où on ha recullé par cognoistre le peché sans en sçavoir le remede, à cognoistre Dieu, & depuis l'advenement du roy des Juifz, nous avons faict un quartier de bon temps retournant à Dieu par 1552. ans jusques à maintenant que c'est le dernier quartier de concorde du monde là où toutes delices spirituelles & les licites temporelles en abondance seront, ce que ne les 72. auditeurs de Moyse, ne le VOUS n'ont entendu.* Mais incontinent que la lune commence à descroistre, il se donne du passetemps tant avec sa femme comme à la chasse, & à quelque plaisir il veult⁵⁴.

Je paraphrase : la lune, figure du monde, décroît quatorze jours durant, en deux quartiers de sept jours ; de même, suite au péché originel, le monde s'est éloigné de Dieu, en deux âges consécutifs : celui de la Nature et celui de

52 D'après J.S.A. Elisonas, « "Voo" est un mot [...] généralement transcrit [par le caractère] ô et traduit par "Empereur du Japon" » (*ibid.*, p. 43 ; je traduis).

53 *Leitmotiv* chez Postel et bien d'autres « kabbalistes chrétiens » ; dans les mots de Pic de la Mirandole : « Dieu donna sur la montagne, à Moïse, outre la Loi qui fut mise par écrit dans le Pentateuque, la véritable explication de la Loi, avec la manifestation de tous les mystères [...]. Cette double loi littérale et spirituelle, Moïse reçut de Dieu l'ordre de mettre la première par écrit et de la communiquer au peuple, mais de se garder d'écrire la seconde, et de la confier aux seuls sages au nombre de soixante-dix » (cité par François Secret, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Milano/Neuilly-sur-Seine, Archè/Arma Artis, 1985, p. 2-4) ; Postel alterne entre 70 et 72.

54 *Des merveilles*, *op. cit.*, f. 14 v-15 r.

l'écrit⁵⁵. Subséquemment la lune, en quatorze jours (3^e et 4^e quartiers), « se retourne à Dieu », et le monde de même ; pour ce dernier, le troisième quartier a duré « 1552. ans », c'est-à-dire de l'Incarnation *jusqu'à présent*⁵⁶. Plutôt que la division elle-même, ses sources ou ses variantes, ce que je signale ici est le procédé même de sa présentation : un *ajout* qui survient, dans une glose à la fois ingénieuse et abusive, à l'intérieur de l'inflammation japonaise. À cet ajout, les *Merveilles* n'ajouteront rien de plus : « 1552 » est un hapax, et les « quartiers » du monde, un rébus renvoyant à d'autres textes...

334

Dans les années 1561-1563, les oppositions qui soutiennent le discours cosmochatologique de Postel se complexifient. D'une part, l'antagonisme Occident/Orient des *Merveilles* est partiellement invalidé par une double mise à jour : la relocalisation du Paradis au pôle arctique (« soubz nostre pole se retreuvent treshaultes montagnes [...] au sommet il y [a] lumiere perpetuele qui est lieu du Paradis terrestre⁵⁷ ») et l'ajout d'une nouvelle « Isle » (« Chasdia qui est vers le Gond ou pole Austral⁵⁸ »). À deux, ces pôles créent une nouvelle opposition axiale hautement signifiante (Chasdia est « ainsi appelée à cause que de la Meridionale partie ou Australe procede la Misericorde dicte Chassed comme de l'Aquilon procede la force des corps et l'aquilonaire justice⁵⁹ »). D'autre part, Postel expérimente désormais une certaine *coincidentia oppositorum* : l'Aquilon paradisiaque est également le lieu de « Satan et son tenebreux feu⁶⁰ ». Mais le *Sommaire ou Epitomé de la Cosmografie* est aussi le lieu d'un *déséquilibre par les îles* encore plus spectaculaire que celui des *Merveilles*. Car, cette fois-ci, au contraire d'une description des extrémités qui en sont éloignées, le *Sommaire* se veut surtout celle de l'Europe : « je ne m'estendray pas beaucoup à descrire

55 D'après l'important *Thresor ou Recueil des propheties de l'univers*, la « loy de Nature [...] ha duré en son cours par 1556 ans », suivie par 100 années d'attente du Déluge (an 1656 de la création) ; la « Loy escripte », qui commence « 800 ans ou environ depuys le Deluge », « dura 1547 ans » (Postel, *Le Thresor des propheties de l'univers*, éd. cit., p. 54). Ces chiffres sont cependant purement indicatifs, puisqu'ils varient d'un état du système à l'autre.

56 D'après le *Thresor*, « La tierce grace ou temps » est celle « de l'Evangile », qui depuis « l'an de salut 1547 [...] ha uny à soy son quart et dernier eage ». Que s'est-il passé en 1547 ? « [E]ntre aultres notables mutations », cette année « reçut la publique [...] lumiere de ce *Candelabre*, lors imprimé » (*ibid.*) ; *L'Interprétation du Candélabre de Moyse escripte en Hebreu, Latin et François* de Postel fut imprimée en latin à Venise en 1548 (voir François Secret, *Guillaume Postel [1510-1581] et son interprétation du candélabre de Moyse*, Nieuwkoop, B. de Graaf, 1966). Dans la variante des *Merveilles*, 1547 devient donc 1552, et le *Candelabre* est remplacé par les imprimés de 1552-1553, y compris *Des merveilles*.

57 *Sommaire ou Epitomé de la Cosmografie*, manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque nationale de France, fr. 2112, f. 5 r ; je remercie Katherine Stratton pour sa relecture de mes transcriptions.

58 *Ibid.*, f. 5 v.

59 *Ibid.*

60 *Ibid.*, f. 10v. La localisation de Satan au pôle arctique, déjà bien en place en 1552-1553, est antérieure à la relocalisation du Paradis.

la Chamesie [l'Afrique], ne la Semie [l'Asie], à cause que le Droict souverain appartient aulx seuls aynez peuples des Japetiens, ou de la Japetie [Europe]⁶¹ ». C'est pourtant précisément l'inverse qu'accomplit le *Sommaire*: l'ouvrage, inachevé, s'arrête avant que ne soit présentée l'Europe, si bien qu'il se retrouve être principalement consacré à l'Afrique, avec une section importante dédiée à l'Asie. À cela s'ajoute un deuxième degré de détournement: le plus long chapitre du *Sommaire*, et d'un point de vue argumentatif le plus important, est celui consacré aux îles: « Des Isles de l'univers, et des lieux là où il y en ha plus grand abundance, et de la nature de l'eau et du feu » (f. 8 v-11 v) – nouvelle inflammation pareillement due à un corps étranger insulaire⁶²!

Le chapitre s'ouvre sur une longue énumération d'îles, en premier lieu celles de la « grand abundance » qui s'étend « quasi continuelement [...] depuys Seilan qui est la plus notable vers nous, jusques à Japan qui est la plus orientale », et dont « [l]es plus celebres [...] sont les Molucques ». S'ensuivent une « seconde multitude d'Isles » (« les Hesperides », c'est-à-dire « celles qui sont autour et dedans le golfe de l'Altantide, dond les principales sont San Domingo dicte Hayti et Isabella dicte cuba entre la Floride et l'australe Atlantide »), puis une troisième (« J'estime que soubz le pol Antarctike y en aye grande quantité derriere et environ la terra de Lucachi que j'ay nomée Chasdia pour son Australe rayon ou position »)⁶³, une quatrième (« Vers nostre pole Aquilonaire il y en ha beaucoup », de « l'Angleterre » à « l'Islande prodigieuse » et « jusques soubz le pole »)⁶⁴, et enfin celle de « nostre mer Mediterranee⁶⁵ ». Pour comprendre la suite, il faut d'abord revenir au cataclysme primordial évoqué quelques chapitres plus tôt, à l'orée du *Sommaire*:

Dieu par miracle, ha osté l'Eaue et le Feu de leur lieu et ordre spherike, qui estoit d'embrasser ou environner tout à l'entour la sfere ou globe de la terre [...]. Car la terre est eslevée maintenant dehors de l'eau, vers l'Aquilon, quasi toute, aussi haulte comme premierement estoit l'eaue. Le feu est partie reserré en la terre dedens innumerables souffrieres et aultres ardentes choses, partie eslevé dedens les celestes corps des estoilles, desquelles à ceste cause les rayons tendent vers

61 *Ibid.*, f. 11 v.

62 Prédominance qui aurait pu être encore plus flagrante: une première version du chapitre, intitulée « Des Isles de l'univers » mais entièrement biffée par huit grands traits diagonaux (*ibid.*, f. 5 v-6 r), apparaissait avant même la brève introduction aux trois anciens continents et au deux nouveaux (f. 6 v-9 v).

63 *Ibid.*, f. 9 r.

64 *Ibid.*, f. 9 r-v. Ces îles polaires serviront de centre à la grande *Polo aptata Nova Charta Universi* (1578) de Postel, planisphère à projection polaire dont seul un exemplaire – un retraitage – survit (M. Destombes, « Guillaume Postel cartographe », art. cit., p. 366-371).

65 *Sommaire ou Epitomé de la Cosmographie*, déjà cité, f. 9 v.

la terre, comme ainsi soit, que le feu que nous voyons icy soit au contraire, et tende vers le Ciel⁶⁶.

Gigantesque et miraculeux décentrement élémentaire qui explique pourquoi – comme le précisait déjà les *Merveilles* – « du costé du north quasi toute la terre se trouv[e], & du mydi ou Su quasi toute la mer⁶⁷ ». Mais de même que le miracle de la mousson indienne n'avait que faire des îles de l'hémisphère austral, celui de la cosmogonie laisse ces dernières inexplicables. Ainsi, les îles sont doublement exceptionnelles, et – comme si un miracle simple, réinvesti, se transformait en miracle composé – le déséquilibre divinement imposé aux éléments en deviendra d'autant plus instable...

L'énumération de masses insulaires du chapitre « Des Isles de l'univers » est suivi d'un retour à la cosmogonie, ou plutôt à son inversion apocalyptique :

336

Ainsi appert[,] ou toute, ou la plus grand partie de terre miraculeusement de son centre ou globe interieur havoir esté élevée dehors de la ronde et auparavant la circondate spherre de la mer ou des eaues, qui ainsi pour faire apparoir la terre quasi toute vers l'Aquilon, ha esté violée⁶⁸ et ostée de sa spherre, comme le feu actuel qui tout corrompt, ha esté osté du lieu de sa spherre pour en elever la formele partie dedens les estoilles vivifiantes, et la noire dedens la terre, [...] affin que la vie soit par Divine providence, de là où la mort ou conflagration devoit estre [...]. C'est donc la cause et que [...] l'eau est quasi toute hors son lieu, car elle debvroit estre pour le moins quinze coudées au dessus des plus haultes Isles et montagnes, et le feu actuel, qui tousjours est ches aultruy en bruslant et destruisant tout l'univers Elementaire [...], ha esté du tout en sa spherre estainct sauf le degré inferieur qui y est lié⁶⁹, jusques à l'horrible jour du Jugement dernier⁷⁰.

Ce jour-là, l'inversion sera également élémentaire, car l'eau du Déluge sera remplacée par un terrible brasier (à moitié) infernal :

[A]uquel [jour] ne plus ne moins sera reduict en sa spherre et lieu propre, tant descendant du Ciel comme montant d'infinies souffrieres de la terre, comme l'Eaue au deluge fut remise en son lieu, tant venant des fontaines de l'abyssme

66 *Ibid.*, f. 2 r-2 v.

67 *Des merveilles*, *op. cit.*, f. 5 r.

68 Peut-être « vidée ».

69 Ce degré inférieur, ou « feu central et noir au centre du monde » est l'enfer, où « les damnés vont » (*ibid.*, f. 10 r).

70 *Ibid.*, f. 9 v-10 r.

(de là où, tant les Isles comme la terre ferme, havoit esté miraculeusement et supernaturelement eslevée) comme des Cataractes du ciel⁷¹.

L'instabilité primordiale que représentent la terre décentrée, et *a fortiori* les îles, est donc le signe « certain et resolu » d'une catastrophique réunion des éléments à la fois ultime *et déjà bien entamée*:

C'est la consideration et crainte de Dieu qu'il fault havoir quant nous voyons tant la terre continuele comme les Isles hors les eaues eslevées, et tenir pour tout certain et resolu, que selon que nous voyons des-ja, que depuys que le Jugement de Dieu commença sur le corps de son filz⁷², le soleil ha commencé à descendre vers la terre, de sorte qu'en 1547. ans il ha descendu par 11. semidiametres de la terre qui valent (faisant 60. mille pour degré) trente neuf mille mille et six centz mille, aussi fault il qu'il descende jusques à ce que tout le monde s'enflambe, ce qui peult estre d'ici en avant de jour en jour, et ne peut estre plus tard que quant le soleil seroit à son concentrique poinct retourné, qui seroit[,] selon l'observation de Ptolemée, qui trouva que l'eccentricite estoit de son temps 42. semidiametres de la terre, et selon celle de Copernic qui viron le 1547 an [...] ha observé qu'en 1400. ans est abbaissé d'unze semidiametres, seroit tout au plus tard à 3837 ans. Ainsi a lors pour le plus tard sera la reduction du feu qui bruslera jusques au centre de la terre⁷³.

Postel égrène constamment diverses dates à travers son œuvre, toutes fraîches ou imminentes, marquant le passage *présent* à un nouvel « Âge » ; l'assertion d'un *terminus a quo* – date à laquelle, au plus tard, se terminera le dernier Âge – est cependant inhabituelle, de même que la méthode de son calcul est exceptionnelle⁷⁴. Sa raison – un « réchauffement planétaire », en quelque sorte – est quant à elle tout autant insolite qu'inévitable, du moins si l'on en admet les prémisses. Dans les *Merveilles*, les 3^e et 4^e quartiers de la lune signifiaient *analogiquement* les 3^e et 4^e âges du monde, mais c'est littéralement et physiquement, dans le *Sommaire*, que le soleil *se rapproche*, jusqu'à causer, ou du moins expliquer, le Jugement dernier.

Les feux « dedens les estoilles » et « dedens la terre », réunis, deviendront le lieu « des infernales peines », qui « durera eternelement ». L'inévitabilité de cette

71 *Ibid.*, f. 10r.

72 La Résurrection du Christ, plus qu'une promesse, déclenche la résurrection générale du Jugement dernier.

73 *Ibid.*, f. 10r-10v.

74 Cf. Michel-Pierre Lerner, Alain-Philippe Segonds *et al.*, « Annexe XIII. La diminution de l'excentricité du Soleil : réactions diverses », dans Nicolas Copernic, *Des révolutions des orbés célestes*, Paris, Les Belles Lettres, 2015, t. 1, p. 769-774.

finale, et la confirmation d'une justice punitive, est précisément ce que signale l'émergence de la terre :

C'est pour quoy par tant de diversité la Divine Providence ha voulu eslever hors du centre en hault non seulement les cinq diverses parties continentes qui sont Semie, Japetie, Chamesie, Atlantide et Chasdie, mais les Isles hors la mer en l'univers eminentes, à celle fin que les habitateurs considerant ceste miraculeuse elevation de la terre, hors la mer, faicte par leur benefice, sachent pour tout certain, qu'il faut s'ilz ayment la terre, qu'ilz en ayent le tenebreux horrible et ardent [centre] [...] à tout jamais vivantz en tel tourmentz [...]. C'est pour quoy la Divine bonté ha eslevé et montré hors de l'eau tant de prescheurs ou terres eminentes du concave centre des enfers, qui sont les Isles et continentz[,] plus à ceste fin eslevées, que pour le salut des terrestres animaux. Car Dieu[,] qui par sa seule libre et simple volonté et non par nécessité, ha faict le monde, pouvoit aussi bien faire que l'homme et toutz les animaux vescuissent dedens l'Eau sur la terre, sans lui violer son ordre, en l'ostant de son centre, comme il ha faict de l'eslever ainsi comme elle se voit, hors son Naturel ordre. Mais il ha voulu que finalement c'est animal Rational l'home, qui du monde sensible est le chef, voyant tant d'Isles[,] de terres et montagnes ainsi eslevées[,] cogneust par Raison que le centre de là où elle ha esté eslevée est remply du noir feu qui ha esté audict centre reduict, et par cinq mille et cinq centz ans, maulgré les eaux de deluge, n'ha cessé de brusler en l'univers, comme encores principalement au monde neuf comme au Peru et en Popocatepec⁷⁵ et en innumerables lieux de l'univers se voit [,] qui ne peut estre sauf qu'à cause que par volonté et par moyen supernaturel Dieu veult que l'home ouvre les yeux de l'entendement, voyant la terre et l'eau de leur lieu ostées pour cognoistre que le noir et treshorriblement ardent feu, est au centre de la terre au lieu de la Terre colloqué combien que son ardeur tenebreuse soit dessus, et dedens la Flamme⁷⁶.

La démonstration qu'est le chapitre « Des Isles de l'univers » est donc la mise à jour de celle du chapitre « De la merveilleuse raison du temps en l'Indie » des *Merveilles* ; cette fois-ci cependant, les îles en sont le cœur même, et leur progression s'achève avec la phrase suivante – la toute dernière du chapitre – d'où enfin disparaissent ces « terre ferme », « terre continuele », « Continente terre », « parties continentes » et « continentz »⁷⁷ qui jusqu'alors bornaient nos îles :

75 Popocatépetl : volcan mexicain notamment décrit par Hernán Cortés.

76 *Sommaire ou Epitomé de la Cosmografie*, op. cit., f. 10 v-11 v.

77 *Ibid.*, f. 10 r-11 r.

C'est la cause pour quoi il ha ainsi disposé le monde, et principalement qu'il ha tant de diversité d'Isles en l'univers eslevé⁷⁸.

Puisque j'ai déjà un peu tout dit dans mon introduction, et que ma conclusion s'y trouvait donc, en quelque sorte, déjà comprise, je me permets un peu d'inachèvement à mon tour, et je termine sur une petite note positive... Nous le savons, l'élévation de l'eau causée par le réchauffement climatique s'observe le mieux dans les petites îles à fleur d'eau. L'importance des îles, comme signe de ce qui nous attend tous, est quelque chose qu'avait déjà perçu Postel. La bonne nouvelle est la suivante : d'après son calcul (3837 - 2016), il nous reste encore 1 821 années, pendant lesquelles nous, animaux rationnels plutôt qu'aquatiques, pourrions encore être charmés, ou peut-être terrorisés, par les îles, puisque c'est à cela qu'elles servent.

78 *Ibid.*, f. 11 v.

Les îles et l'imaginaire
dans les collections de la
bibliothèque Sainte-Geneviève

Le thème du colloque organisé à la Sorbonne les 17 et 18 mars 2016 sert de fil conducteur à un voyage dans les riches collections de la bibliothèque. Les notices ont été rédigées par les conservateurs du département de la Réserve (Jocelyn Bouquillard, Marie-Hélène de La Mure, Yannick Nexon).

1. La ville-archipel, Venise au xv^e siècle

Bernhard von BREYDENBACH, *Peregrinatio in terram sanctam*, Moguntiae [Mayence], Erhard Reuwich, 1486. In-folio.

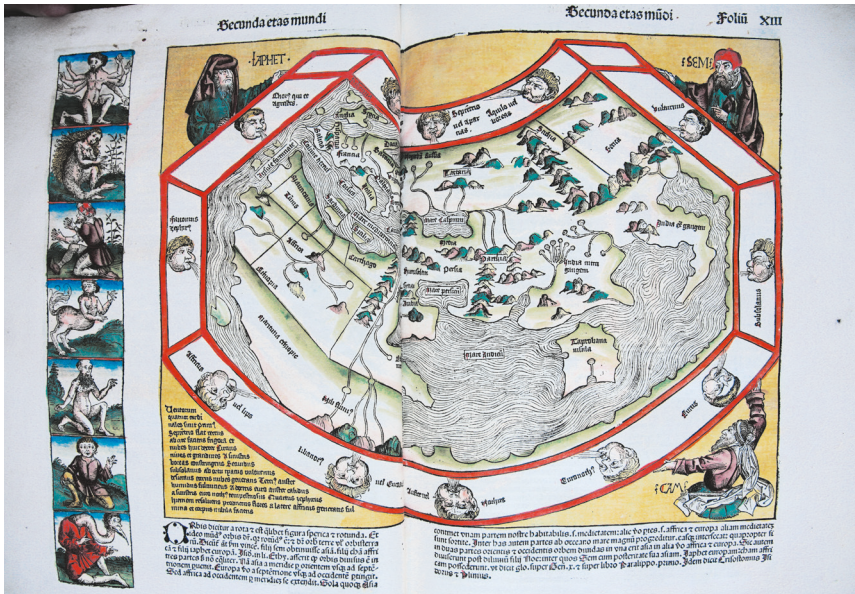
Le chanoine Bernhard von Breydenbach a rapporté de son voyage en Terre sainte (1483) un récit publié une première fois en 1486. Ce guide illustré – le premier de son espèce – fournit toutes les informations utiles aux pèlerins. La vue dépliant de Venise, gravée sur bois, est l'une des toutes premières représentations de la cité, à elle seule un archipel d'îlots. Venise contrôle le monde insulaire et particulièrement l'Archipel grec, lieu d'incessants conflits avec Byzance puis avec l'Empire ottoman. Rhodes, la Crète, Malte, autant d'îles assiégées, défendues, conquises au cours des xvi^e et xvii^e siècles.

OEXV 248 RES

2. La permanence d'une cartographie médiévale fantasmée

Hartmann SCHEDEL, *Chronicarum liber*, [Nuremberg], [Antoine Koberger], 1493. In-folio.

343



La carte du monde élaborée pour la *Chronique de Nuremberg* est fondée sur le système cartographique de Ptolémée, en usage au xv^e siècle : un monde divisé entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, elles-mêmes pour partie *terrae incognitae* ; un océan Indien représenté comme une mer fermée ; un *oekoumène* (monde connu) réduit à celui des Anciens. Si elle ne prend pas en compte les récentes découvertes, elle donne à voir les représentations mentales dont se nourrissait l'imaginaire géographique médiéval : sortie par les douze vents, soutenue par

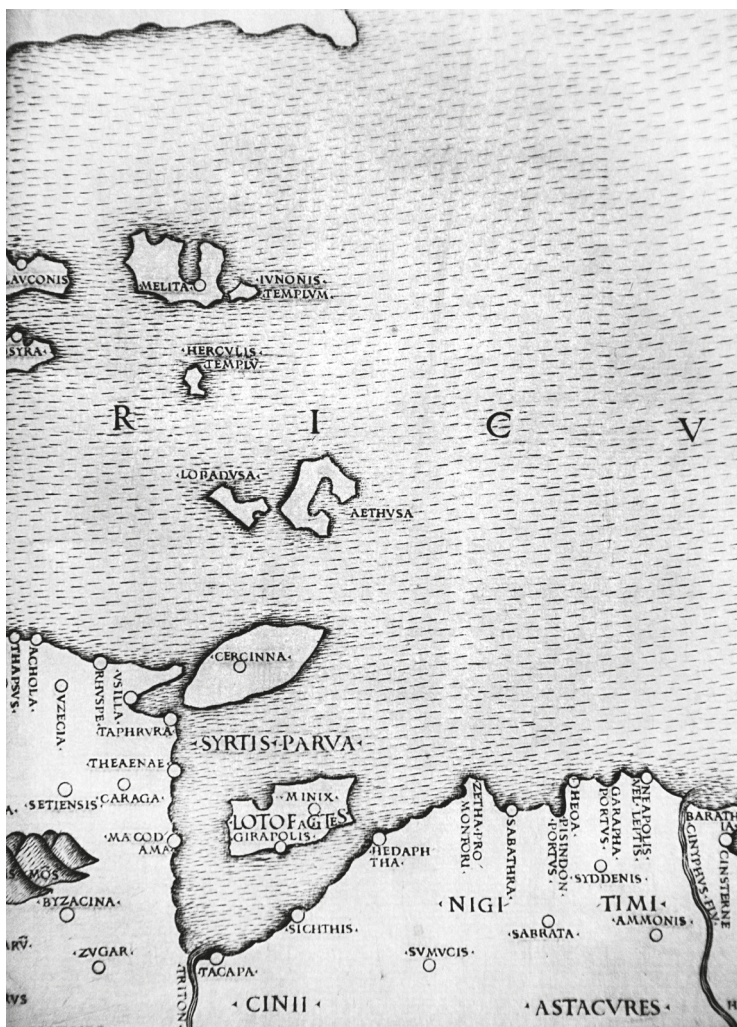
les trois fils de Noé comme autant de pères de l'humanité, elle est flanquée de créatures fantastiques censées peupler les confins fantasmés du monde.

L'île de Taprobane, localisée dès l'Antiquité au sud de l'Inde et dénommée « terre des Antichtones » était considérée comme le prolongement d'un « autre monde » : Paradis terrestre de la tradition musulmane, tombeau d'Adam, royaume du prêtre Jean, sa réalité insulaire a paru longtemps douteuse et l'assimilation à Ceylan, sur laquelle on s'accorde aujourd'hui, était loin d'être acquise au début du XVI^e siècle.

OEXV 467 (2) RES

3. Mythe et réalité dans la première cosmographie imprimée

PTOLÉMÉE. *Cosmographia*, Romae, Arnold Bucking, 1478. In-folio.



La première édition imprimée de la *Cosmographie* du géographe antique Ptolémée est publiée, en traduction latine, à Rome, en 1478, et illustrée de planches gravées sur cuivre, innovation technique qui assure le succès de l'ouvrage. La planche exposée représente une partie de la Méditerranée centrale avec, au sud, le Maghreb et la Libye et, au nord, les îles de Sardaigne, Sicile et Corfou. Entre les deux, on distingue Malte et Lampedusa, mais aussi de façon plus surprenante, dans le golfe de Syrte, l'île mythique des Lotophages attestée seulement par l'*Odyssée* d'Homère. La fiction s'insère dans une représentation voulue objective.

OEXV 41 RES

4. L'île-continent des Antipodes

MACROBE, *Opera*, Brescia, Bonino de Boninis, 1485. In-folio.

La tradition pythagoricienne avait légué l'idée d'une *Antichtoné* ou Terre opposée, continent symétrique au monde connu (*oekoumène*), indispensable pour équilibrer la planète et l'empêcher de se renverser. On imaginait un immense territoire inconnu, totalement inhabité ou tout au plus infesté d'animaux féroces. Dès le ^ve siècle, le grammairien latin Macrobe inclut dans son commentaire de Cicéron un concept géographique qui diffère de celui de Ptolémée : au monde habité au nord de l'Équateur correspond un continent austral dont il est séparé par un océan. Cette *Terra incognita* apparaît sous la forme d'une île dans la carte gravée sur bois publiée pour la première fois à Brescia en 1483.

OEXV 246 RES

5. Le modèle du « Livre des îles »

Cristoforo BUONDELMONTE, *Librum insularum Archipelagi [...]*, Lipsiae/Berolini, apud Georg Reimer, 1824. In-8°.

Au début du ^{xv}e siècle, le prêtre et humaniste florentin Cristoforo Buondelmonte compose à partir de ses propres voyages son *Liber insularum Archipelagi*. Objet d'une importante tradition manuscrite, il est édité ici pour la première fois. Dessinées d'après les propres observations et indications techniques de l'auteur, les cartes se caractérisent par l'absence d'échelle, un extrême découpage du littoral et un très grand nombre de conventions : cadre isolé dans la page, représentation du relief, distinction colorimétrique entre plaines et montagnes, réseau hydrographique finement dessiné. Indiquant les lieux illustres et les monuments remarquables (villes, églises, monastères et autres vestiges antiques), elles fournissent un état des lieux archéologique de l'époque. L'œuvre de Buondelmonte se situe à la source d'un genre cartographique et

historico-géographique, celui de l'« insulaire », auquel Benedetto Bordoni donnera bientôt sa forme canonique.

8 G 73 (2) INV 1674 FA

6. L'île, repère pour le pilote

Pierre GARCIE, *Le Grant routier et pilotage et enseignement pour ancrer tant es ports havres que autres lieux de la mer [...] tant des parties de France, Bretagne, Angleterre, Espagne, Flandres et haultes Almaignes [...]*, [Rouen], Jean de Burges, [1521]. In-4°.

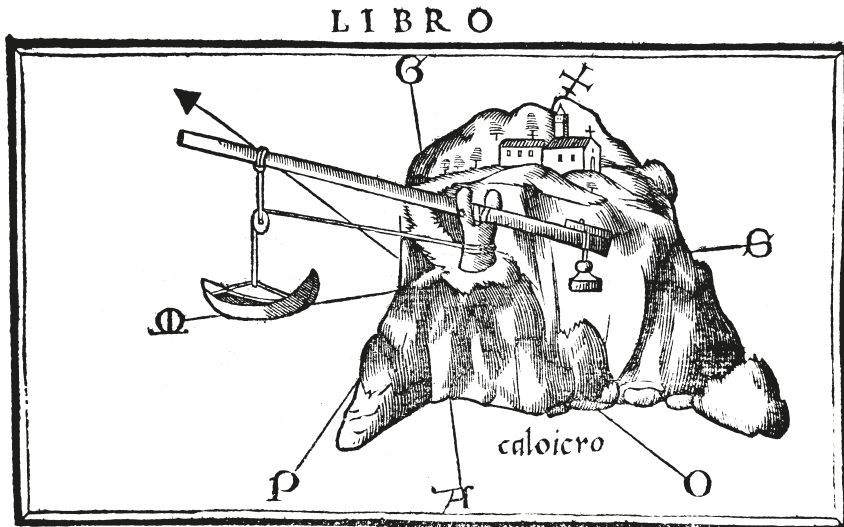
346

Pierre Garcie dit Ferrande, vendéen d'origine portugaise, est considéré comme le premier hydrographe français. Dans ce routier rédigé en 1483 et publié tout au long du XVI^e siècle (quarante éditions recensées), il rassemble les éléments utiles aux navigateurs du Ponant, du Portugal jusqu'en Irlande: descriptions des îles, des écueils et des routes, indications des marées, des distances et des ressources offertes dans les ports, notions d'astronomie, renseignements à caractère juridique ou coutumier. L'ouvrage est complété de vues de côtes gravées sur bois qui, pour la première fois, trouvent place dans un livre imprimé: profils schématiques qu'il suffit de faire coïncider avec le paysage réel lors des manœuvres d'approche.

4 V 525 INV 1237 RES

7. Quand l'« insulaire » déborde l'Archipelague...

Benedetto BORDONI, *Isolario di Benedetto Bordone nel qual si ragiona di tutte l'Isole del mondo [...]*, Vinegia, Federico Torresano, 1547. In-folio.



Au xvi^e siècle se répand un genre éditorial qui connaîtra une remarquable fortune jusqu'au début du xviii^e siècle : celui de l'*Isolario*, catalogue d'îles connues ou légendaires, évoluant entre tradition orale et récit de voyage. Contrairement à ses prédécesseurs qui se limitaient à l'« *Archipelago* » égéen, Bordoni ouvre son ouvrage aux plus récentes découvertes géographiques et donne par exemple la première carte du Japon publiée en Europe. Pour autant, il ne s'interdit pas de broder autour de Taprobane et de sa voisine Ceylan, située l'Islande au-delà du cercle polaire ou Zanzibar (disproportionnée) tout près de Madagascar, et mentionne des « Îles des Satyres ».

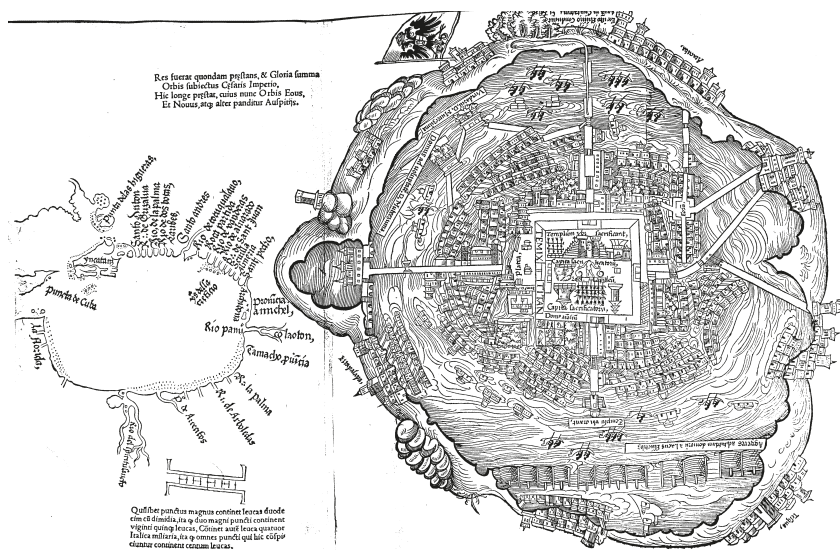
La sainteté des îles, comme celle des caps, constitue un *leitmotiv* de l'historiographie et de l'anthropologie méditerranéennes. Les récits de voyages, chrétiens comme musulmans, attestent la présence, le long des routes de pèlerinages, d'ermites insulaires ou « caloiers » installés sur les multiples « roches du moine ».

FOL G 52 INV 76 RES

347

8. Tenochtitlan, l'autre ville-île du nouveau continent

Hernán CORTÉS, *Praeclara Ferdinandi Cortesii de nova maris Oceani Hispania narratio* [...], Norimbergae, per Fridericum Peypus, 1524. In-folio.



Ce plan de Tenochtitlán, envoyé par Cortés à Charles Quint et ici imprimé pour la première fois, a fourni aux Européens une saisissante première image de la capitale aztèque qu'il ne faut surtout pas prendre pour une vision réaliste. L'opulente métropole insulaire, irriguée par un réseau de canaux, est ici représentée comme un cercle parfait organisé autour du cœur cérémoniel

qui servait aux sacrifices humains, ainsi que du zoo (« *domus animalium* ») et des palais de Moctezuma. Ce cercle figure l'image du cosmos idéal, l'Empire aztèque étant lui-même rond. Quelques années à peine suffisent à détruire définitivement le lac et la ville sur lesquels est aujourd'hui bâtie Mexico.

À noter que la carte du golfe du Mexique fait du Yucatan une île.

DELTA 642 RES

9. L'île prise pour un continent par Christophe Colomb

Tommaso PORCACCHI, *L'Isola più famosa del mondo... intagliate da Girolamo Porro...* Venetia, Simon Galignani et Girolamo Porro, 1576. In-folio.

Humaniste et géographe toscan, Tommaso Porcacchi (1530-1585) compile, à partir de son installation à Venise en 1559, un véritable annuaire des îles, à peu près complet pour la Méditerranée, beaucoup plus hétéroclite pour l'Asie et l'Amérique; on y retrouve Taprobana (Ceylan), Cuba, la Jamaïque et Hispaniola (Haïti et Saint-Domingue). C'est sur cette dernière (« *Isola spagnuola* ») que Christophe Colomb pose le pied en 1492, prenant l'île pour le continent qu'il cherchait. Hispaniola est l'île-étape qui permet aux navigateurs venus d'Europe de reprendre souffle avant de se diriger vers les côtes du continent américain.

FOL G 54 INV 78 RES

10. L'Utopie de Thomas More : édition originale...

Thomas MORE, *Libellus vere aureus nec minus salutaris quam festivus de Optimo reip. statu, deque nova insula Utopia [...]*, Lovanii, [Thierry Martens], 1516. In-4°.

Isolée et distincte, l'île figure un lieu idéal d'expérimentation, un laboratoire où se déroule une expérience appliquée à un microcosme.

Dans ce faux récit de voyage, un jeune philosophe portugais, Raphaël Hythlodée (« qui dit des balivernes », en grec), compagnon imaginaire d'Amerigo Vespucci, explique à l'auteur pourquoi le spectacle des sociétés européennes lui est insupportable avant de lui raconter son extraordinaire découverte de l'île d'Utopie (ou-topos, « nulle-part »). Reproduisant les détails géographiques donnés au début du second livre, la « Figure de l'île » n'inscrit pas Utopie dans un espace perdu, mais l'ouvre à la communication avec les terres qui apparaissent à l'arrière-plan. Le chenal forme le premier degré de protection des îliens, le second étant assuré par la série de maisons-fortes qui en borde le rivage externe. Le cercle extérieur de l'océan est lui-même doublé par un cercle intérieur fluvial qui inscrit la capitale dans une sorte de matrice.

4 R 579 INV 674 RES

UTOPIAE INSVLAE FIGVRA



11. ... troisième édition...

Thomas MORE, *De optimo reipublicae statu deque nova insula Utopia, libellus vere aureus* [...], apud inelyram Basileam, [Johann Froben], 1518. In-4°.



Intitulée cette fois « Tableau de l'île d'Utopie », cette gravure est l'œuvre d'Ambrosius Holbein, frère de Hans et comme lui très lié aux cercles érasmien.

Beaucoup plus fouillée et détaillée que la précédente, elle en reproduit quelques éléments dont certains curieusement inversés, comme l'orientation des bateaux. Le contour de l'île reste globalement le même, mais quasiment clos, le croissant lunaire tendant à une forme circulaire idéale. Deux édifices sont désormais surmontés d'une croix. Les toponymes s'inscrivent dans des cartouches noués à des guirlandes qui semblent soutenir l'île elle-même telle un médaillon ou un miroir.

La carte introduit des personnages : Raphael Hythlodée conversant avec Thomas More et Pierre Gilles, éditeur du texte. Comme dans la « Figure » de 1516, un personnage s'est embarqué pour le voyage utopique.

4 R 579 (2) INV 675 RES

12. ... et première traduction française

Thomas MORE, *La Description de l'isle d'Utopie ou est comprins le miroer des républiques du monde [...]*, Paris, C. Langelier, 1550. In-8°.

Le poète et traducteur normand Jean Leblond, qui se nomme en fin de texte, donne en 1550 cette première traduction française de l'*Utopie*. Il l'établit à partir de la deuxième édition latine publiée vers 1517 par Thomas Lupset (Paris, chez Gilles de Gourmont) dont il reprend notamment la lettre-préface de l'humaniste Guillaume Budé. Légèrement modifiée par Barthélemy Aneau, cette traduction sera de nouveau publiée à Lyon en 1559. Entre-temps seulement (1551) aura paru la première version anglaise.

8 Z 185 INV 192 RES

13. Un monde instable comme une île

Gilles CORROZET, *Hecatographie, c'est à dire les descriptions de cent figures & hystoires, contenant plusieurs apophtegmes, proverbes, sentences et dictz tant des anciens que des modernes*, Paris, Denys Janot, 1540. In-8°.

Écrivain et imprimeur français, Corrozet est établi libraire dès 1535 dans la Grande Salle du Palais. Éditeur de poètes (Clément Marot, Joachim du Bellay, Pierre de Ronsard), il versifie lui-même un recueil de blasons et des fables d'Ésope. Il est l'auteur des *Antiquitez chroniques et singularitez de Paris*, véritable histoire de la capitale et de ses monuments, sans cesse rééditée de 1550 à 1588. Il est aussi l'auteur de ce recueil d'emblèmes, l'*Hecatographie*, associant à ses courts poèmes des gravures que l'on attribue à Jean Cousin. Cette fois, l'île est figure d'un monde instable « sans seul gouverna[i]l ». L'emblème en fait la représentation de la condition misérable des hommes accrochés à des lambeaux de terre, vestiges d'un continent disparu lors d'un déluge primitif.

8 Y 1133 INV 2562 RES

14. Des îles du Cap-Vert à l'Ilha Villeganhon

André THEVET, *Les Singularitez de la France antarctique [...]*, Paris, chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558. In-4°.

Le cosmographe André Thevet participe en 1555-1556 à l'expédition conduite par Nicolas Durand de Villegagnon aux fins d'implanter au Brésil une colonie française, susceptible de contrôler le commerce avec les Indes. Installé en baie de Rio (*Guanabara*) sur une île qui porte encore aujourd'hui son nom, Villegagnon nomme « France antarctique » ce qui ne sera finalement qu'une implantation éphémère. La flotte croise sur sa route, dans l'archipel du Cap-Vert, l'île de Fogo et son volcan actif. Thevet la donne à voir dans un bois gravé assez fruste : caravelle au large, tortue marine, pêcheur à la ligne, bouquetin bondissant et sauvages nus gesticulant. Il assortit cette représentation quelque peu naïve de digressions évoquant l'Etna et le Vésuve, ou encore l'Hekla islandais.

DELTA 54095 RES

352

15. « L'île des Morues » au début du XVI^e siècle

Samuel de CHAMPLAIN, *Les Voyages du sieur de Champlain [...] divisez en deux livres ou Journal très fidèle des observations faites es découvertures de la Nouvelle France [...]*, Paris, Jean Berjon, 1613. In-4°.

Champlain fait graver à l'été 1613 la première carte moderne du Canada oriental. Il y intègre les plus récentes informations géographiques, issues de ses propres explorations réalisées depuis 1603, ou inspirées d'autres cartes pour ce qui concerne notamment Terre-Neuve.

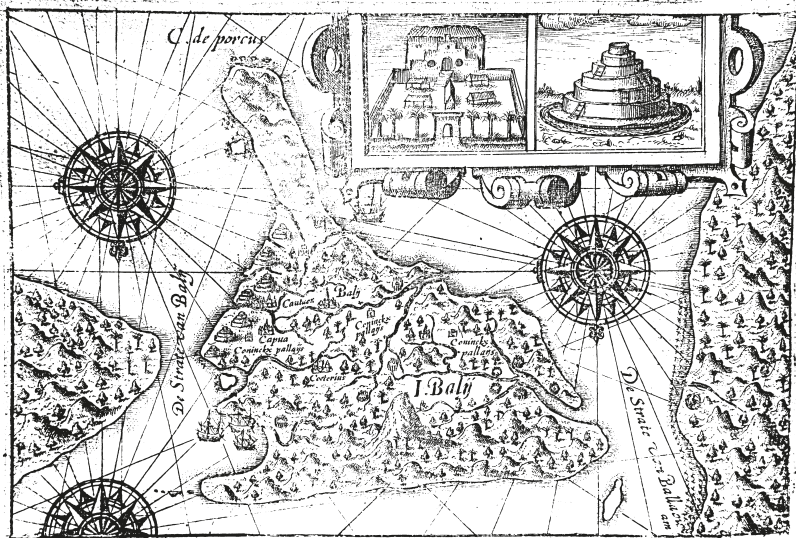
La toponymie reflète l'appropriation essentiellement halieutique de ces parages insulaires : les « illes Saint-Pierre » (non encore *Miquelon*) qui accueillirent dès 1604 les premiers établissements permanents normands, bretons et basques sont placées sous le vocable du saint patron des pêcheurs ; l'îlot « Bacallos » (du portugais *bacalao* = morue ; aujourd'hui *Baccalieu*) ne désigne désormais plus que ce rocher au large des « terreneuves » et non plus la grande île elle-même. L'« Ille aux Gros yeux », baptisée « ille des Tanqueus » dans la carte de 1612, pourrait désigner l'île des Pingouins, actuelle Funk Island. Enfin, la carte prend soin de situer très précisément les Grands bancs de Terre-Neuve.

4 G 790 INV 1144 RES

16. Quand les Hollandais découvraient Bali...

Willem LODEWIJCKSZ, *Premier livre de l'histoire de la navigation aux Indes Orientales par les Hollandois et des choses à eux advenues, ensemble les conditions, les meurs et manières de vivre des nations par eux abordées [...]*, Amsterdam, C. Nicolas, 1598. In-folio.

LISLE BALI.



L'expédition hollandaise dépêchée en 1595-1597 vers Java et les îles Moluques fut la première d'une série qui avait pour mission d'organiser le commerce des épices et de briser l'hégémonie espagnole et portugaise sur la route des Indes, par toute voie maritime possible. La relation en parut peu de temps après, établie à partir du journal de bord d'un commissaire de la flotte, simultanément en néerlandais et en français. Richement illustré (les gravures seront quelques années plus tard copiées pour illustrer la collection des « Petits voyages » de Théodore de Bry), ce récit contient la première description de l'île de Bali.

17. L'île refuge d'une anti-utopie

Artus THOMAS D'EMBRY (attribué à), *L'Isle des Hermaphrodites nouvellement descouverte, avec les mœurs, loix, coutumes et ordonnances des habitants d'icelle*, s.l.s.n, ca 1605. In-8°.

Le modèle de ce texte, ou plutôt le contre-modèle, est l'*Utopie* de Thomas More puisqu'il s'agit de la description d'une île imaginaire dont les habitants et les lois évoquent de façon détournée la cour de France, en apparence celle d'Henri III, en réalité celle d'Henri IV. Cette satire morale et politique élabore un modèle extravagant où souci de l'apparence et codifications excentriques deviennent des principes : « Nous réputons la bonne mine & l'apparence en toutes choses que ce soit, beaucoup plus que l'action ». L'hermaphrodite est pris ici comme figure de l'hypocrisie, travers moral selon lequel toute la société décrite est organisée.

8 Y 4097 INV 7461 RES

354

18 - Tout un archipel pour un monde de fables

François BÉROALDE DE VERVILLE. *L'Histoire véritable ou le Voyage des princes fortunez divisée en IIII. entreprises...* Paris, Pierre Chevalier, 1610. In-8°.

François Béroalde de Verville (1556-1626) passe d'une religion à l'autre. Fils d'évêque, il se convertit au calvinisme et devient pasteur à Genève. Revenu au catholicisme, il gagne son indépendance financière en devenant chanoine de la cathédrale de Tours. Traducteur de la *Diana* de Montemayor, mais aussi du *Songe de Poliphile*, il s'inspire de ces deux modèles pour son roman « stéganographique » (crypté) situé dans un monde fictif, dispersé entre plusieurs îles. Allusions alchimiques plus ou moins claires, amours galantes, géographie imaginaire, il faut tout un archipel pour y recenser la topographie de l'œuvre : île de la Fée, île des Lions, île des Serpents, îles de l'Étang malheureux, de la Fontaine d'Épinoise, des Vignes ou de la Forêt reculée...

8 Y 3309 INV 5986 RES

19. Cartographie morale, l'île-monde en un seul tableau

Gilles BOILEAU, *La Vie d'Epictète et sa philosophie [suivi de:] Le Tableau de Cébès ou l'image de la vie humaine*, Paris, Guillaume de Luynes, 1657. In-12.

Gilles Boileau traduit et introduit deux textes anonymes de l'Antiquité grecque. Le *Tableau* de Cébès est un exemple d'*ekphrasis* (description d'œuvre d'art). Dans un temple de Saturne (le dieu du Temps), des jeunes gens admirent un tableau qu'un philosophe va leur expliquer. Boileau commente : « au reste, pour soulager la mémoire, il y a une image à la fin de ce petit livre qu'il est nécessaire de voir ». La légende explicite toutes les scènes dans une leçon morale et mnémotechnique. La terre et l'eau ne sont plus qu'une figure, une île

implantée comme une tour, dont les enceintes délimitent les progrès moraux et la destinée de l'âme humaine. Un autre exemple contemporain est la fameuse carte de Tendre dans la *Clélie* de Madeleine de Scudéry.

DELTA 51005 FA

20. Satire et voyage imaginaire

Joseph HALL, *Mundus alter et idem sive Terra australis ante hac semper incognita longis itineribus peregrini Academici nuperrime lustrata*, Francofurti, apud haeredes Ascany de Rinialme, 1607. In-12.

Ce voyage du navire *Fantasia*, le bien-nommé, dans les mers du Sud est le prétexte pour peindre la satire du Londres contemporain. Publié anonymement jusqu'en 1674, il est attribué à Joseph Hall (1574-1656), évêque anglican de Norwich. L'œuvre, qui a inspiré les *Voyages de Gulliver* de Swift, est une satire morale rédigée après un vrai voyage de son auteur en Europe pour explorer les limites du monde catholique. Dans la cosmographie de l'époque, les mondes imaginaires se réfugient dans la zone antarctique, là où reste de la place pour des îles et des continents fictifs.

8 Z 206 INV 207 RES

21. Îles-fantômes, îles-prisons...

Jan Huyghen VAN LINSCHOTEN, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot Hollandois, aux Indes Orientales, contenant diverses descriptions des lieux jusques à présent découverts par les Portugais, observations des coutumes et singularitez de delà et autres déclarations [...]*, Amsterdam, Jan Evertsz Cloppenburgh, 1638. In-folio.

De retour des Indes où il avait servi de secrétaire à l'archevêque portugais de Goa, le Hollandais Van Linschoten (1563-1611) compose en 1595 ce traité fameux, prélude à l'expansion hollandaise en Asie et manuel du navigateur bientôt indispensable. Il y concentre toutes les connaissances et les approximations du temps : la Corée est insulaire et l'océan Indien semé de « terres-fantômes », telles que l'île de *Juan de Lixboa* ou l'île *dos Romeyros des Castelhanos*. Au sein de la riche illustration, la triple vue cavalière de Sainte-Hélène est l'occasion d'évoquer, par anticipation, l'incontestable vocation pénitentiaire de l'île déserte.

DELTA 222 RES (P. 1)

22. L'île de l'entre-deux, île des Faisans, île de la Conférence

Histoire de la paix conclue sur la frontière de France et d'Espagne entre les deux Couronnes, l'an M.DC.LIX. où l'on voit les conférences entre les deux premiers ministres et les interests de tous les princes, avec un journal de ce qui s'y est passé

de plus remarquable... augmentée et enrichie du plan de l'isle de la Conférence.
Cologne, Pierre de La Place, 1667. In-12.

Voici une île avantageusement placée, simple dépôt d'alluvions sur la Bidassoa qui n'a dû sa conservation qu'aux souvenirs historiques. Déjà, en 1615, c'est sur cette île qu'on procède à l'échange des fiancés pour le double mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche et d'Élisabeth de France avec Philippe IV d'Espagne. En 1659, on y bâtit un palais de toile qui sert de siège à de longues conférences entre Mazarin et don Luis de Haro, les deux « premiers ministres » des puissances en guerre depuis un quart de siècle. L'île, de propriété douteuse, y gagne le nom d'île de la Conférence. Un an après, c'est là aussi que Louis XIV aborde *incognito* pour y rencontrer Philippe IV avant le mariage du roi de France avec la fille du roi d'Espagne à Saint-Jean-de-Luz. Cette île est aujourd'hui française ou espagnole par alternance tous les six mois. Car l'île n'est pas seulement jalon ou refuge, c'est aussi une frontière.

356

OEE 466 INV 799 RES

23. L'île magique ou le palais enchanté d'Alcine

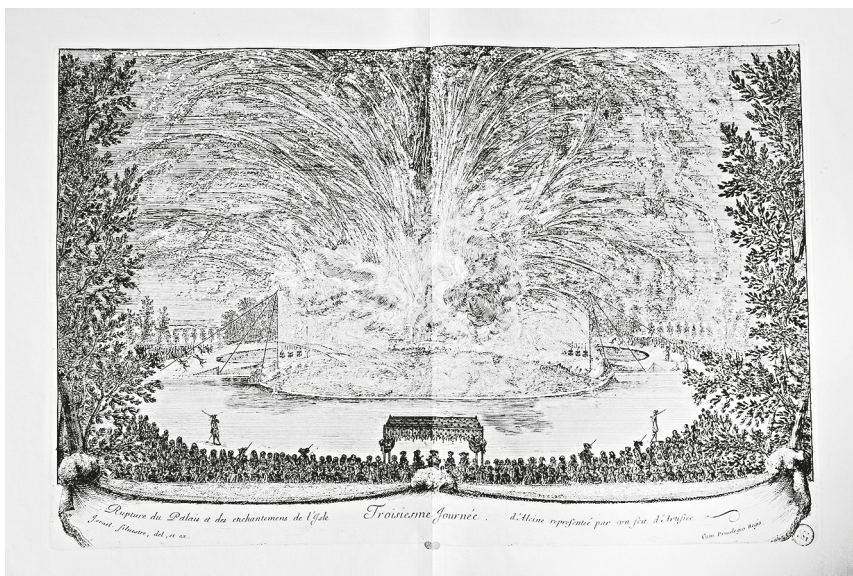
Lodovico ARIOSTO, *Orlando furioso [...] nuovamente adornate di figure di rame da Girolamo Porro [...]*, In Venetia, appresso Francesco de Franceschi Senese e compagni, 1584. In-4°.

Le poème épique d'Arioste, composé à partir de 1516, est lu avec passion pendant trois siècles. Dernier roman de chevalerie, il exalte les exploits de Roland (Orlando), neveu de Charlemagne, ainsi que ceux du sarrasin Roger (Ruggiero). Celui-ci est entraîné par sa monture fantastique, l'hippogriffe, dans une île enchantée. C'est la demeure de la magicienne Alcine qui ensorcelle d'amour tous ses visiteurs avant de les métamorphoser en plantes. Voici exposée sur la planche l'arrivée brutale de Roger dans l'île. Au-devant, séparés par un muret, d'autres personnages (le roi, Ariodant, Renaud) évoquent les autres épisodes du même chant.

4 Y 525 INV 824 RES

24. Les plaisirs royaux de l'île enchantée

Les Plaisirs de l'Isle enchantée, course de bague, collation ornée de machines, comedie meslée de danse et de musique, ballet du palais d'Alcine, feu d'artifice et autres festes galantes et magnifiques faites par le Roy à Versailles le VII may M.DC. LXIV et continuées plusieurs autres jours, Paris, de l'Imprimerie royale, 1673. In-folio.



Parmi les divertissements et fêtes galantes donnés à Versailles pour Louis XIV, *Les Plaisirs de l'île enchantée* sont restés célèbres pour la variété des spectacles proposés : course de chevaliers munis de leurs blasons, comédie de Molière, ballet, feu d'artifice... Le thème général est emprunté à l'*Orlando furioso* de l'Arioste ; le roi lui-même est Roger, qui se retrouve ensorcelé et prisonnier dans l'île de la magicienne Alcine. Tel que la gravure d'Israël Silvestre nous le restitue, le palais enchanté est dressé sur le site du Grand Canal, derrière un étang où des monstres marins circulent. Quand Roger s'enfuit, l'ensorcellement tombe, les philtres de la magicienne deviennent vains, l'île enchantée disparaît consumée dans un extraordinaire feu d'artifice.

FOL W 179 INV 240 RES

25. L'île du Purgatoire : un sas ouvrant sur l'Autre monde

James BEEVERELL, *Les Délices de la Grand'Bretagne et de l'Irlande, où sont [...] décrites les antiquités, les provinces, les villes [...] la religion, les mœurs des habitans [...]*, Leide, Peter Van Der Aa, 1727. In-8°.

Le caractère mouvant des îles explique l'abondance des prodiges insulaires, décrits surtout à partir du XII^e siècle ; leur éloignement géographique concourt lui aussi à y situer les entrées de l'au-delà. *La Légende dorée* (1262) associe la découverte du Purgatoire au nom et à la vie de saint Patrick : « Sur l'ordre du Seigneur, il traça en un certain lieu un grand cercle avec son bâton et voilà que la terre s'ouvrit à l'intérieur du cercle et un puits très grand et très profond y apparut ». L'entrée du purgatoire de saint Patrick se situe sur l'île de saint Davoc, au milieu du Lough Derg, dans le comté du Donegal. Les pèlerinages y sont

attestés dès la fin du XII^e siècle. La vogue du thème dans la littérature savante et populaire perdurera au moins jusqu'au XVIII^e siècle.

DELTA 51180 RES

26. Les « îles nouvelles » du XVIII^e siècle

Amédée-François FRÉZIER, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, du Pérou, et du Brésil fait pendant les années 1712, 1713 et 1714 [...]*, Amsterdam, P. Humbert, 1717. In-12.

358

Ingénieur expert en architecture militaire, Amédée-François Frézier embarque en 1712 à Saint-Malo sur le *Saint-Joseph* pour une discrète mission de reconnaissance des ports espagnols et de leurs fortifications en Amérique du Sud. Pendant plus de deux ans, l'espion navigateur fait œuvre d'explorateur et cartographie cette dangereuse « mer du Sud », conférant en particulier à la pointe méridionale du continent américain une physionomie bientôt définitive. Il consigne notamment les îles Diego Ramirez et le passage de Sainte-Barbe récemment découverts, et relève les côtes est de l'archipel des Malouines (l'ouest n'en sera reconnu qu'en 1765) : « Si j'ai supprimé dans cette carte des terres imaginaires, j'en ai rajouté d'effectives par les 51° de latitude, auxquelles j'ai donné le nom d'îles nouvelles, pour avoir été découvertes depuis l'année 1700, la plupart par les vaisseaux de Saint-Malo » (p. 509).

DELTA 54017 FA

27. Une utopie hermaphrodite

Gabriel de FOIGNY, *Les Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte et le voyage de la terre australe, contenant les coutumes et les mœurs des Australiens, leur religion, leurs exercices, leurs études, leurs guerres...*, Amsterdam et Paris, rue Serpente, 1788. In-8°. (*Voyages imaginaires*, t. 24.)

Le mythe austral est repris, souvent dans un moule insulaire, par des utopies antipodiques où le thème de l'hermaphroditisme évoque la question de la relation entre les deux pôles. Après le *Mundus alter et idem* de Joseph Hall ou *L'Isle des Hermaphrodites* d'Artus Thomas (1605), c'est chez Gabriel de Foigny (*La Terre australe connue*, 1676) que le sujet remplit le mieux sa fonction symbolique en ce qu'il constitue la base du système social australien.

Éditée par Charles-Georges-Thomas Garnier entre 1787 et 1789, la collection des « Voyages imaginaires » reflète l'engouement du XVIII^e siècle pour le sujet utopique. Romanesque, merveilleux, allégorique ou visionnaire, le parcours s'émaille d'étapes insulaires. Daniel Defoe ou Jonathan Swift et leur postérité voisinent avec les îles Inconnue, Imaginaire, Enchantée, Taciturne et Enjouée, îles Fortunées, île des Sylphides, Terre des Perroquets, île d'amour, de Coquetterie, de Portraiture ou de la Félicité : toutes sociétés

n'ayant pour fonction que de mettre en œuvre les concepts qui respectivement les identifient.

8 Y 3246 INV 5924 RES (P.2)

28. Les Canaries : vestiges de l'Atlantide ?

Jean-Baptiste BORY DE SAINT-VINCENT, *Essais sur les Isles Fortunées et l'antique Atlantide*, Paris, Baudoin, an XI (1803). In-4°.

Le fantasme géographique des îles Fortunées, vestiges du Paradis terrestre traditionnellement associés aux Canaries, a survécu au Moyen Âge et même à l'ère post-colombienne. Toutefois, le mythe ne s'est jamais limité à cette région de l'Atlantique : non circonscrite, l'idéalisation insulaire résiste à toute notion d'exotisme.

Associée à la quête géographique d'une brillante civilisation disparue, l'Atlantide constitue une fable des origines perdues, une utopie des premiers temps ; elle rejoint également les peurs millénaristes et la fascination pour la fin du monde, souvent imaginée sous la forme d'un cataclysme universel. En 1803, Bory de Saint-Vincent croit trouver les descendants des Atlantes dans le peuple des Ganches, anéanti par les Espagnols après leur conquête des Canaries à la fin du xv^e siècle.

4 G 678 (5) INV 1004 FA

29. Entre satire et anti-utopie, une île supercherie

George PSALMANAAZAAR, *Description de l'île Formosa en Asie, du gouvernement, des loix, des mœurs et de la religion des habitans, dressé sur les mémoires du sieur George Psalmanaazaar, natif de cette île [...], par le sieur N. F. D. B. R., enrichie de cartes et de figures*, Amsterdam, aux dépens d'Estienne Roger, 1705. In-12.

Psalmanaazaar, au nom emprunté à la Bible, « surpassa par le talent de la supercherie les plus grands imposteurs. Son île de Formose était une illusion d'une audace inouïe, et entretenue avec autant de bonheur que de savoir. Il fallait en effet beaucoup d'érudition pour former, sur des principes scientifiques, une langue ainsi qu'une grammaire ». L'auteur s'invente une biographie imaginaire et une origine formosane pour décrire en toute liberté une île qui reste encore *terra incognita* au xviii^e siècle. Tout ce qu'il détaille, de l'histoire, des mœurs, des arts, est entièrement faux, sans aucun effort de vraisemblance : les Formosans sacrifieraient 18 000 enfants mâles chaque année... La supercherie dure de 1705 à 1747 ! Comme il lui a fallu situer Formosa, il l'intègre sans vergogne à l'archipel japonais près d'une petite île, « Thiowan ». On reconnaît le nom de Taiwan, qui est la véritable Formosa et qui ne se trouve évidemment pas placée là.

DELTA 48409 MAROT RES

30. Les îles fictives et satiriques chez Rabelais

François RABELAIS, *Le Quart livre des faits et dictz héroïques du bon Pantagruel*. Paris, Michel Fezandat, 1552. In-8°.

Le Quart livre raconte l'odyssée de Pantagruel et de ses compagnons, partis en quête de l'oracle de la Dive Bouteille pour savoir si Panurge doit se marier; ils le rejoindront en Chine, *via* le mythique passage du Nord-Ouest, au terme d'une traversée de l'Atlantique semée d'escales dans une multitude d'îles imaginaires que Rabelais évoque sur un mode fantaisiste et allégorique. Chaque île grossit à la loupe un défaut en particulier. Au cours de ce voyage maritime, les héros affrontent tempêtes et famine, corsaires et monstres marins, et rencontrent les étranges habitants qui vivent dans ces îles symboliques. Rabelais crée ainsi des dystopies (contre-utopies) pour critiquer les défauts, les vices et les mœurs de son temps. Il se livre à une satire sociale et morale notamment des gens de justice sur l'île des Chicanous, des gastrolâtres, matérialistes qui ont pour dieu leur ventre, sur l'île de Messire Gaster, des adeptes du Carême sur l'île de Quaresmeprenant, des adorateurs du pape sur l'île des Papimanes, des moines sur l'île des Esclots, du clergé régulier et séculier sur l'île Sonnante.

8 Y 4083 INV 7453 RES

31. Rabelais et Gustave Doré: l'édition de 1854 et le physétère

François RABELAIS. *Œuvres [...]*, augmentées de nouveaux documents par P.L. Jacob, bibliophile, Paris, Joseph Bry, 1854. 29 cm.



On doit à Gustave Doré deux éditions illustrées de Rabelais. En 1854, il donne pour l'édition élaborée par Paul Lacroix (le « bibliophile Jacob ») chez Joseph Bry une centaine de vignettes gravées sur bois par Noël-Eugène Sotain, oscillant entre comique et grotesque. Cette édition à bon marché, de format et de qualité d'impression modestes, remporte un grand succès.

Dans l'un des épisodes, celui du physétère, Rabelais fait allusion aux relations conflictuelles entre catholiques et protestants. Après avoir quitté l'île de Quaresmeprenant, Pantagruel affronte un physétère, sorte de baleine ou de grand cachalot, qu'il abat en le perçant d'épieux ; après l'avoir lié et dépecé sur le rivage de l'île Farouche, il est attaqué par ses habitants, les Andouilles, qui le croient envoyé par leur ennemi Quaresmeprenant. On peut rapprocher le physétère des monstres marins qui peuplent les cartes à la Renaissance, comme celle réalisée en 1539 par l'archevêque suédois Olaus Magnus. Jonathan Swift, décrivant Gulliver ligoté à terre, a pu s'inspirer de cette scène.

4 Y SUP 953 RES

361

32. La seconde édition de Gustave Doré : l'île des Esclots

François RABELAIS. *Œuvres [...]*, éditées par Louis Moland. Paris, Garnier frères, 1928, 2 vol. 28 cm.

Jugeant que l'édition de 1854 n'était pas à la hauteur de ses ambitions, Gustave Doré réalise en 1873 pour les frères Garnier une autre série de plus grande ampleur luxueusement éditée : soixante planches hors texte et six cent cinquante-huit vignettes sur bois, pour lesquelles il choisit lui-même les graveurs d'interprétation.

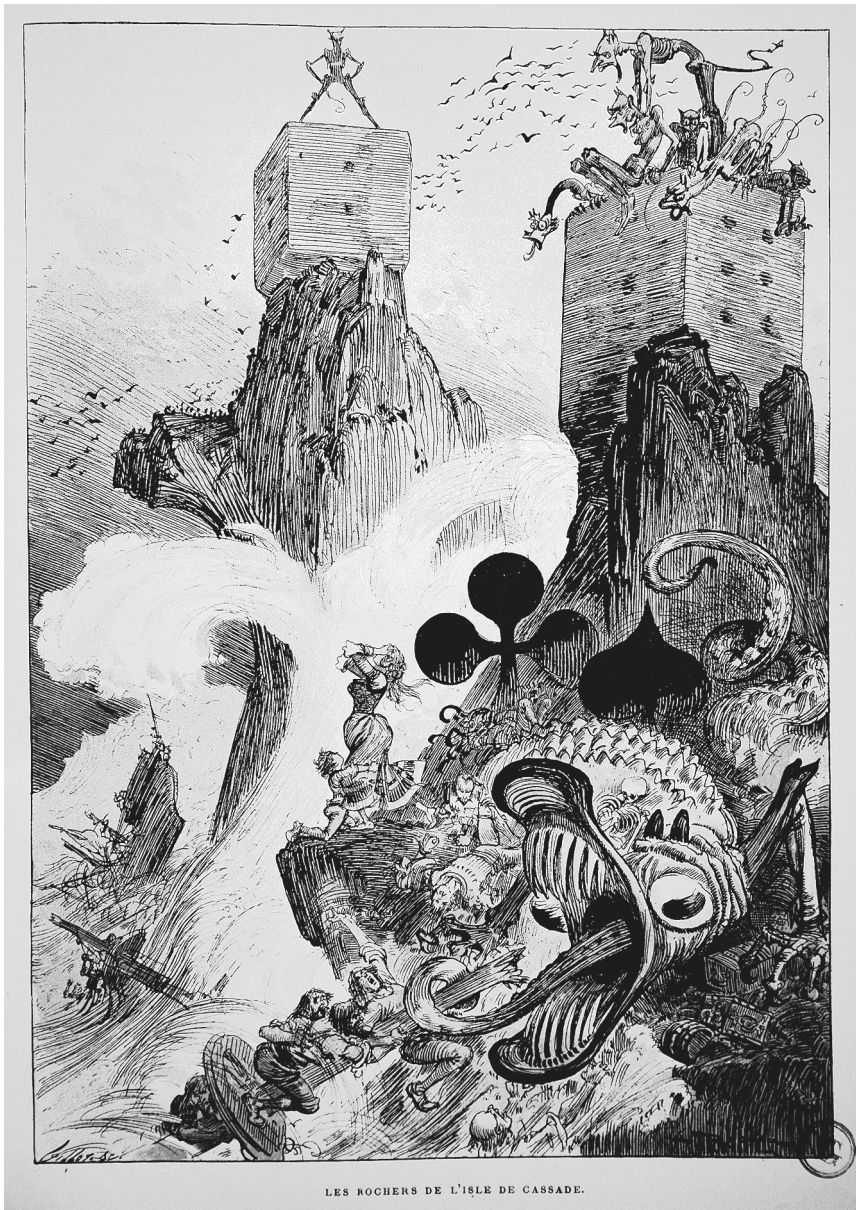
Une réédition de cette version, réalisée en 1928, présente ici l'escale dans l'île des Esclots où se trouve un monastère de religieux, les frères Fredons, qui fredonnent incessamment des psaumes, fournissant à Rabelais un nouveau prétexte pour se moquer des moines, de leurs vaines occupations, de leur hypocrisie et de leurs habitudes alimentaires particulières.

4 Y SUP 270 (2) RES

33. Le Rabelais de Robida et l'île de Cassade

François RABELAIS, *Œuvres [...]*, illustrées par Albert Robida, Paris, À la Librairie illustrée, 1886, 2 vol. 31 cm.

Alors que le Rabelais de Doré était encore à l'honneur, le dessinateur, graveur et romancier Albert Robida entreprend en 1885 la première édition de Rabelais illustrée en couleurs. Achievé en juin 1886, l'ouvrage en deux volumes in-quarto comporte près de six cent cinquante compositions dans un style très imaginaire, original et truculent, traduisant à merveille la prose rabelaisienne.



Pantagruel et son équipage abordent l'île de Cassade, aussi nommée l'île de Tromperie, peuplée de marchands de fausses antiquités. Ils doivent éviter deux écueils encore plus dangereux que Charybde et Scylla: des rochers carrés en forme de dés à jouer. Rabelais s'élève là notamment contre les jeux de hasard et les montreurs de reliques.

DELTA 759 (2) RES

34. Un insulaire satirique pastiche de Rabelais : le *Nouveau Panurge*

Guillaume de REBOUL (attribué à), *Le Nouveau Panurge, avec sa navigation en l'Isle imaginaire, son rajeunissement en icelle et le voyage que fit son esprit en l'autre monde pendant le rajeunissement de son corps [...]*, Lyon, jouxte la copie imprimée à La Rochelle, 1616. In-16.

Ce pamphlet anticatholique en forme d'insulaire satirique, attribué sans doute à tort au protestant reconverti au catholicisme Guillaume de Reboul (1564-1611), fait ressusciter Panurge, le compagnon de Pantagruel, et raconte la suite de ses aventures laissées en suspens par la mort de Rabelais soixante ans auparavant. Panurge fait escale dans plusieurs îles. Lors de son séjour dans l'île Imaginaire intervient le rajeunissement miraculeux de son corps, par l'intermédiaire d'une fontaine de Jouvence d'un genre un peu particulier relevant de la charcuterie : successivement haché, broyé, malaxé, pétri, il passe de cuve en saloir pour en ressortir régénéré. Ce nouveau Panurge entre dès lors au service de la Contre-Réforme et s'engage dans un combat contre les calvinistes qui se sont répandus en France.

8 Y 4086 INV 7454 RES

35. L'île déserte dans les *Aventures de Robinson Crusoe*

Daniel DEFOE, *La Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoe [...]*. *Le tout écrit par lui-même, Traduit de l'anglois*, Amsterdam, L'Honoré et Châtelain, 1720-1721, 3 vol. in-12.

Déserte chez Daniel Defoe, l'île constitue le théâtre d'une expérience de survie pour le naufragé qui doit lutter seul contre une nature à la fois hostile et nourricière ; Robinson colonise son île, recréant grâce à son ingéniosité et à sa volonté les premiers rudiments de civilisation humaine (agriculture, élevage, artisanat), et livre à son journal les réflexions métaphysiques générées par sa solitude.

Les *Aventures de Robinson Crusoe* publiées à Londres en 1719 remportent un succès immédiat et Defoe fait paraître une suite la même année. Dès 1720, l'ouvrage est traduit en français par Justus Van Effen et Thémiseul de Saint-Hyacinthe et publié à Amsterdam. Une multitude de rééditions, traductions, imitations, adaptations paraissent tout au long du siècle.

DELTA 52355 RES

36. Une version latine de *Robinson Crusoe* (1809)

Joachim Heinrich CAMPE, *Robinson Crusoeus ex imitatione operis germanice scripti ab Henrico Campe, latine vertit F.J. Goffaux [...]*, Parisiis, apud autorem, 1809. In-12.



Robinson in insula sua, a capite ad calcem
pellibus villosis horridus.

ROBINSON CRUSOËUS

Ex imitatione operis germanicè scripti
ab HENRICO CAMPE.

Latine vertit F. J. GOFFAUX, humaniorum
litterarum Professor in Lycæo imperiali.

Pueris dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima.
HOR. SAT. 1.

PARISIIS,

Apud autorem, viâ San-Jacobæâ, in
Lycæo imperiali.

1809.

Rapidement traduit dans plusieurs pays d'Europe et adapté pour les jeunes lecteurs, l'ouvrage de Defoe fit notamment l'objet, en 1779, d'une version simplifiée en allemand due à Joachim Heinrich Campe intitulée *Robinson der Jüngere* (*Robinson le Jeune*). En 1809, François-Joseph Goffaux, professeur de poésie latine au lycée Louis-le-Grand, donna de cette version allemande une traduction latine à usage pédagogique. Fort de cette expérience, il publiera des *Conseils pour faire un thème* (1812).

Le frontispice de cette édition latine, comme celui de la première traduction française de 1720, représente Robinson avec l'habit qu'il s'est confectionné et l'équipement dont il ne se sépare jamais quand il quitte sa cabane pour explorer son île : vêtu de son manteau en laine de chèvre, coiffé de son chapeau pointu, abrité par son parasol, il porte ses armes et son attirail emblématique de chasseur-cueilleur.

8 Y 3745 (3) INV 6838 RES

37. La première histoire de *Robinson Crusoe* en images (1810)

François-Aimé-Louis DUMOULIN, *Collection de cent cinquante gravures représentant et formant une suite non interrompue des Voyages et aventures surprenantes de Robinson Crusoe, dessinées et gravées par F.A. L. Dumoulin*, Vevey, Loertscher et fils, 1810. In-4°.

Le dessinateur, graveur et peintre suisse Dumoulin publia, en 1810, cet ouvrage entièrement composé de cent cinquante planches gravées à l'eau-forte et retouchées au burin. Chacune est assortie d'une légende dont la lecture en continu donne un récit résumé de *Robinson Crusoé*. Il ne s'agit pas d'un livre illustré, mais d'une histoire en images, annonçant la bande dessinée. Dumoulin écrit dans l'« Avertissement » précédant les planches qu'il doit à Daniel Defoe « son goût de la lecture, du dessin et de l'étude de la nature ainsi que son désir de voyager » : mettant en pratique ce désir d'aventures, de dangers exotiques et d'horizons lointains, il était parti à l'âge de vingt ans pour les Antilles, et avait habité neuf ans l'île de Grenade ; d'où sa bonne connaissance des paysages, de la faune et de la végétation insulaires qu'il représente dans ces illustrations.

8 Z 6101 INV 9303 RES

38. *Robinson Crusoé* illustré par Grandville (1840)

Daniel DEFOE, *Aventures de Robinson Crusoé*, illustrées par Grandville, Paris, H. Fournier aîné, 1840. In-8°.

Dessinateur, graveur et caricaturiste, Grandville illustra à la même époque et chez le même éditeur les *Voyages de Gulliver* (1838), de Jonathan Swift (notices 40 et 40bis), et les *Aventures de Robinson Crusoé* (1840). En parfaite harmonie avec le message de Daniel Defoe, il dépeint la soumission de la nature par le labeur, la ténacité, l'adresse et l'énergie de Robinson et saisit ainsi la dimension morale de cette allégorie de la volonté et de l'effort humain. Le passage où Robinson se considère comme le propriétaire et le roi de ce pays montre que, même sur une île déserte, s'élabore une réflexion philosophique et juridique sur les fondements du droit de propriété et du pouvoir politique.

DELTA 60264 RES

39. Une « robinsonnade »

Edward DORRINGTON, *Le Solitaire anglois ou Aventures merveilleuses de Philippe Quarll*, Amsterdam et Paris, rue Serpente, 1787. In-8°. (*Voyages imaginaires*, t. 4.)

Le succès de *Robinson Crusoé*, répondant aux aspirations d'un public avide d'aventures insulaires, fut tel que les « robinsonnades » (imitations, suites, pastiches, parodies...) pullulèrent au cours du XVIII^e siècle. Ainsi, dès 1727, un certain Edward Dorrington, pseudonyme de Peter Longueville, publia *The Hermit* : cette œuvre, traduite en français et éditée en 1787 dans la collection des « Voyages imaginaires », relate les aventures de Philippe Quarll, héros mystique qui vécut seul pendant cinquante ans dans une petite île des mers du Sud.

8 Y 3226 INV 5904 FA

Jonathan SWIFT, *Voyages de Gulliver dans des contrées lointaines*, traduction nouvelle illustrée par Grandville, Paris, H. Fournier, Furne et Cie, 1845. In-8°.



366

Dans les *Voyages de Gulliver*, publiés en 1726, sept ans après *Robinson Crusoé*, Jonathan Swift présente les îles sous un jour différent. Peuplées chacune, comme chez Rabelais, d'une micro-société particulière, les îles servent à Swift de cadre pour critiquer les travers de la société humaine. Swift emprunte aussi à Rabelais le thème de la disproportion en mettant en scène, comme lui, des géants dans des îles. Au fil des aventures de Gulliver, il fustige l'orgueil et les infirmités de la nature humaine. L'île est ainsi le lieu métaphorique et allégorique d'une satire à la fois politique, religieuse, scientifique et morale.

DELTA 60226 RES

40bis. Les *Voyages de Gulliver* illustrés par Grandville

Matrice d'une gravure sur bois illustrant le défilé militaire de l'armée lilliputienne entre les jambes de Gulliver (p. 37 de l'édition de 1845).

Grandville réalisa trois cent quarante vignettes qui furent gravées sur bois et insérées dans le texte de l'édition des *Voyages de Gulliver* parue en 1838 chez Fournier et Furne, rééditée en 1845 et considérée comme son meilleur livre illustré. En choisissant ce texte satirique, Grandville a pu donner libre cours à son talent de caricaturiste ; saisissant les disproportions et les variations de

stature de Gulliver, géant parmi les habitants minuscules de Lilliput, puis nain sur l'île des géants de Brobdingnag, il met en évidence l'inversion des situations et la relativité des choses. Il traduit avec une grande maîtrise graphique les métaphores et les allégories des aventures insulaires de Gulliver.

Inv. 1943, n° 171 RES

41. L'île volante de Laputa

Jonathan SWIFT, *Voyages de Gulliver*, traduction de l'abbé Desfontaines [...]. Illustrations de Gavarni, Paris, Morizot, [1862]. In-8°.



Réalisée d'après un dessin de Gavarni, cette gravure sur cuivre illustre le troisième voyage de Gulliver, qui l'amène sur Laputa. Cette île volante, qui inspirera Hayao Miyazaki dans son dessin animé *Le Château dans le ciel* (1986), flotte dans l'air, monte, descend et se déplace grâce à une machinerie complexe reposant sur la force d'attraction et de répulsion d'une gigantesque pierre magnétique, cet aimant ayant la faculté de tourner sur lui-même.

Les habitants de cette île, constamment plongés dans des réflexions et des calculs mathématiques, physiques et astronomiques, se servent de leur île qu'ils déplacent de ville en ville comme d'une arme pour asservir les populations qu'ils surplombent. Pour contraindre leurs sujets à payer leurs impôts, ils disposent de moyens de persuasion tels que le siège d'une ville, le bombardement des maisons en contrebas, voire la menace de précipiter leur île sur la tête des villageois. Jonathan Swift dénonce ainsi les oppressions politiques et les spéculations scientifiques.

42. Un pastiche de Swift : *Le Nouveau Gulliver*

Abbé DESFONTAINES, *Le Nouveau Gulliver ou Voyage de Jean Gulliver, fils du capitaine Gulliver, traduit d'un manuscrit anglois*, Paris, veuve Clouzier et François Le Breton, 1730. In-12.

L'abbé Pierre-François Guyot Desfontaines, connu pour ses querelles avec Voltaire, avait donné en 1727 une traduction française des *Voyages de Gulliver* qui, bien que prenant certaines libertés avec le texte original, avait bénéficié d'un succès prodigieux. Il publie en 1730 un ouvrage dans le genre satirique et moral de Jonathan Swift : voyage allégorique émaillé d'escales dans une multitude d'îles, ce *Nouveau Gulliver* est réédité en 1787, comme *Le Solitaire anglais*, dans la collection des « Voyages imaginaires » (t. 15).

8 Z 6231 INV 9444 FA

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Architettura e Utopia nella Venezia del Cinquecento*, cat. expo., dir. Lionello Puppi, Venise, Palazzo Ducale, juillet-octobre 1980, Milano, Electa, 1980.
- ASDRACHAS, Spyros, « The Greek Archipelago: A Far-Flung City », dans Vasilis Sphyroeras, Anna Avramea, Spyros Asdrahas, *Maps and Map-makers of the Aegean*, Athens, Olkos, 1985, p. 235-248.
- ATKINSON, Geoffroy, *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935.
- AUBERT DE LA RUË, Edgar, *L'Homme et les îles*, Paris, Gallimard, 1956.
- BENÍTEZ ROJO, Antonio, *El mar de las lentejas*, Barcelona, Plaza & Janés, 1985.
- , *La isla que se repite*, éd. définitive, Barcelona, Editorial Casiopea, 1998.
- , *The Repeating Island: The Caribbean and the Postmodern Perspective*, trad. James E. Maraniss, Durham, Duke University Press, 1996.
- BARBU, Daniel, MEYLAN, Nicolas et VOLOKHINE, Youri (dir.), *Monde clos. Les îles*, Gollion, Infolio éditions, 2015.
- BRACKE, Wouter, « Une note sur l'*Isolario* de Bartolomeo da li Sonetti dans le manuscrit de Bruxelles, B. R., CP, 17874 (7379) », *Imago Mundi*, 53, 2001, p. 125.
- BALLABRIGA, Alain, *Les Fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée*, Paris, PUF, coll. « Ethnologies », 1998.
- BASSY, Alain-Marie, « Supplément au voyage de Tendre », *Bulletin du bibliophile*, 1982/1, p. 13-33.
- BÉRARD, Victor, *Les Navigations d'Ulysse*, Paris, Armand Colin, 1927-1929, 4 vol.
- BESSE, Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Paris/Lyon, ENS Éditions, 2003.
- BOIVIN, Jeanne-Marie, *L'Irlande au Moyen Âge. Giraud de Barri et la Topographia hibernica (1188)*, Paris, Champion, 1993.
- BORDONI, Benedetto, *Isolario (Venise, 1534)*, préface d'Umberto Eco, Paris/[Torino], Les Belles Lettres/Nino Aragno, 2000.
- BRESC, Henri, « Îles et "tissu connectif" de la Méditerranée médiévale », *Médiévales*, 47, « Îles du Moyen Âge », automne 2004, p. 11.
- BRUN, Patrice, *Les Archipels égéens dans l'Antiquité, v^e-II^e siècles avant notre ère*, Besançon, Université de Franche-Comté, 1996.

BUISINE, Alain, « Repères, marques, gisements : à propos de la robinsonnade vernienne », dans François Raymond (dir.), *L'Écriture vernienne [Jules Verne II]*, Paris, Minard, 1978, p. 113-139.

CALVINO, Italo, *Les Villes invisibles*, trad. Jean Thibaudeau, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1996.

Cartes et figures de la terre, cat. expo. Paris, Centre Georges Pompidou, 24 mai-17 novembre 1980, Paris, Centre Georges Pompidou, 1980.

CASTELIN, Jean-Pierre (dir.), « Îles réelles / îles rêvées », n° d'*Ethnologie française*, 2006/3.

CONLEY, Tom, *The Self-Made Map. Cartographic Writing in Early Modern France*, Minneapolis/London, University of Minnesota Press, 1996.

CONSTANTAKOPOULOU, Christy, *The Dance of the Islands: Insularity, Networks, the Athenian Empire, and the Aegean World*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

COSGROVE, Denis, *Apollo's Eye: A Cartographic Genealogy of the Earth in the Western Imagination*, Baltimore/London, Johns Hopkins University Press, 2001, p. 79-101.

DELEUZE, Gilles, « Causes et raisons des îles désertes », dans *L'Île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953-1974*, éd. David Lapoujade, Paris, Éditions de Minuit, 2002, p. 11-17.

DONATTINI, Massimo, « Bartolomeo da li Sonetti, il suo *Isolario* e un viaggio di Giovanni Bembo (1525-1530) », *Geographia Antiqua*, III-IV, 1994-1995, p. 211-236.

—, *Spazio e modernità. Libri, carte, isolari nell'età delle scoperte*, Bologna, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna (CLUEB), 2000.

DUBOIS, Claude-Gilbert, « De la première "utopie" à la "première utopie française" (1516-1616). Bibliographie et réflexions sur la création utopique au XVI^e siècle », *Répertoire analytique de littérature française*, 1970, 1/1, p. 11-32 et 1/2, p. 7/25.

DUNIS, Serge (dir.), *Le Pacifique ou l'Odyssée de l'espèce. Bilan civilisationnel du grand Océan*, Paris, Klincksieck, 1996.

—, *D'île en île Pacifique*, Paris, Klincksieck, 1999.

FORTINI BROWN, Patricia, *Venice & Antiquity. The Venetian Sense of the Past*, New Haven/London, Yale University Press, 1996.

FOUGÈRE, Éric, *Les Voyages et l'ancre. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615-1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995.

—, « Espace solitaire et solidaire des îles : un aperçu de l'insularité romanesque au XVIII^e siècle », dans Jean-Claude Marimoutou et Jean-Michel Racault (dir.), *L'Insularité. Thématique et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1995.

FRANZINI, Antoine et BOULOUX, Nathalie (dir.), « Îles du Moyen Âge », n° 47 de *Médiévales*, automne 2004, p. 5-138.

GANDELMAN, Claude, *Le Regard dans le texte. Image et écriture du Quattrocento au XX^e siècle*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

GINZBURG, Carlo, *Nulle île n'est une île. Quatre regards sur la littérature anglaise*, trad. Martin Rueff, Lagrasse, Verdier, 2005.

HALLYN, Fernand, *Le Sens des formes. Études sur la Renaissance*, Genève, Droz, 1994.

« Ilhas fantasticas », n° 46 d'*Oceanos*, avril-juin 2001.

JACOB, Christian, *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

JACOB, Christian et LESTRINGANT, Frank (dir.), *Arts et légendes d'espaces. Figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1981.

JEANNERET, Michel, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997 ; 2nd éd. revue et complétée d'une postface, Genève, Droz, coll. « Titre courant », 2016.

KOLODNY, Émile Y., *La Population des îles de la Grèce. Essai de géographie insulaire en Méditerranée orientale*, Aix-en-Provence, Édisud, 1974, 3 vol.

LANCIONI, Tarcisio, *Viaggio tra gli Isolari*, préface d'Umberto Eco, Milano, Edizioni Rovello, 1991, avec en appendice un catalogue des *Isolari* établi par Paolo Pampaloni.

LEDUC, François-Xavier et PELLETIER, Monique, « Les Insulaires (*Isolari*) : les îles décrites et illustrées », dans Monique Pelletier (dir.), *Couleurs de la Terre. Des mappemondes aux images satellitales*, Paris, Éditions du Seuil/Bibliothèque nationale de France, 1998, p. 56-61.

LEGRAND, Émile, *Description des îles de l'Archipel par Christophe Buondelmonti ; version grecque par un anonyme publiée d'après le manuscrit du Sérail*, avec une traduction française et un commentaire, Paris, Leroux, 1897.

LESTRINGANT, Frank, « Insulaires », dans *Cartes et figures de la terre*, cat. expo. Paris, Centre Georges Pompidou, 24 mai-17 novembre 1980, Paris, Centre Georges Pompidou, 1980, p. 470-475.

—, « Isolarii. Le isole vuote dell'arcipelago », dans Omar Calabrese, Renato Giovannoli et Isabella Pezzini, *Hic sunt leones. Geografia fantastica e viaggi straordinari*, cat. expo. Rome, Centro Palatino, janvier-mars 1983, Milano, Electa, 1983, p. 68-72.

—, « Catalogue des cartes du *Grand Insulaire* d'André Thevet », dans Mireille Pastoureau (dir.), *Les Atlas français (XVI^e-XVII^e siècles). Répertoire bibliographique et étude*, Paris, Bibliothèque nationale, 1984, p. 481-495.

—, « L'utopie amoureuse : espace et sexualité dans la *Basiliade* d'Étienne Gabriel Morelly », dans François Moureau et Alain-Marc Rieu (dir.), *Éros philosophe. Discours libertins des Lumières*, Paris, Champion, 1984, p. 83-107.

- , « Fortunes de la singularité à la Renaissance : le genre de l'*Isolario* », *Studi francesi*, 84, septembre-décembre 1984, p. 415-436.
- , « La voie des îles » ; « L'île des Amazones » ; « L'île des démons », dans *Îles*, Paris, Centre Georges Pompidou/Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard », 1987, p. 16-19, 26-27, 29.
- , « L'Insulaire de Rabelais ou la fiction en archipel (pour une lecture topographique du *Quart Livre*) », dans Jean Céard et Jean-Claude Margolin (dir.), *Rabelais en son demi-millénaire*, Genève, Droz, 1988, p. 249-274.
- , « Venise et l'Archipel chez quelques géographes de la Renaissance », dans Marie-Thérèse Jones-Davies (dir.), *L'Image de Venise au temps de la Renaissance*, Paris, Jean Touzot, 1989, p. 153-163.
- , « L'herbier des îles, ou le *Voyage du Levant* de Joseph Pitton de Tournefort (1717) », *Littérales*, 7, 1990, p. 51-67.
- , « L'île de Jonas, ou Robinson, prophète malgré lui », dans Lise Andries (dir.), *Robinson*, Paris, Autrement, coll. « Figures mythiques », 1996, p. 45-65.
- , « *Le Grand Insulaire et Pilotage* d'André Thevet, source pour l'histoire maritime », dans Christiane Villain-Gandossi et Éric Rieth (dir.), *Pour une histoire du « fait maritime »*. *Sources et champs de recherche*, Paris, Éditions du CTHS, 2001, p. 385-399.
- , *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.
- , *Archipele und Inselreisen. Kosmographie und imaginäre Geographie im Werk von Rabelais*, trad. Cordula Wöbbeking et Sabine Zangenfeind, éd. et préface de Cornelia Klettke, Berlin, Frank & Timme, 2016.
- LÉTOUBLON, Françoise (dir.), *Impressions d'îles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1996.
- MALAMUT, Élisabeth, *Les Îles de l'Empire byzantin (VIII-XII siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Byzantina Sorbonensia », 1988, 2 vol.
- MARIMOUTOU, Jean-Claude et RACAULT, Jean-Michel (dir.), *L'Insularité : thématique et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- MARIN, Louis, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.
- MEUNIER, Jacques, *On dirait des îles*, Paris, Flammarion, coll. « Étonnants voyageurs », 1999.
- MILANESI, Marica, « Il *De Insulis et earum proprietatibus* di Domenico Silvestri (1385-1406) », *Geographia Antiqua*, 2, 1993, p. 133-146.
- MOLES, Abraham A., « Nissonologie ou science des îles », *L'Espace géographique*, 4, 1982, p. 281-289.
- MOLES, Abraham A. et ROHMER, Elisabeth, « Nissonologie ou science des îles », dans *Labyrinthes du vécu : l'espace, matière d'action*, Paris, Librairie des Méridiens/Klincksieck, 1982, p. 47-66.

MONTESDEOCA MEDINA, José Manuel, *Los islarios de la época del humanismo: el De insulis de Domenico Silvestri, edición y traducción*, La Laguna, Servicio de Publicaciones Universidad de La Laguna, 2004.

MOUREAU, François (dir.), *L'Île, territoire mythique*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1989.

MUNDY, Barbara E., « Mapping the Aztec Capital: The 1524 Nuremberg Map of Tenochtitlan, its Sources and Meanings », *Imago Mundi*, 50, 1998, p. 11-33.

PELLETIER, Monique (dir.), *Géographie du monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, Éditions du CTHS, 1989.

RACAULT, Jean-Michel, *L'Utopie narrative en Angleterre et en France (1675-1761)*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991.

—, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, PUPS, 2003.

—, *Robinson et compagnie. Aspects de l'insularité politique de Thomas More à Michel Tournier*, Paris, Petra, coll. « Des îles », 2010.

—, « Retraites robinsoniennes. Sécession, solitude et rédemption chez Leguat, Defoe et Longueville », *Dix-huitième siècle*, 48, « Se retirer du monde », 2016, p. 245-259.

REIG, Daniel (dir.), *L'Île des merveilles. Mirage, miroir, mythe*, Paris, L'Harmattan, 1997.

RIEGERT, Guy, « Sources et ressources d'une île: Syra dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval », *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre/décembre 1981, p. 919-943.

SCHALANSKY, Judith, *Pocket Atlas of Remote Islands. Fifty Islands I Have Not Visited and Never Will*, New York, Penguin Books, 2014.

SMITH, Paul, *Voyage et écriture. Étude sur le Quart Livre de Rabelais*, Genève, Droz, 1987.

TAGLIONI, François, « Les petits espaces insulaires face à la variabilité de leur insularité et de leur statut politique », *Annales de géographie*, 115, 2006, p. 664-687.

TOLIAS, Georges, « Isolarii, Fifteenth to Seventeenth Century », dans David Woodward (dir.), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007, p. 263-284.

—, « Un ammiraglio greco al servizio di Venezia. Antonio Millo e il suo isolario », dans Camillo Tonini et Piero Lucchi (dir.), *Navigare e descrivere. Isolari e portolani del Museo Correr di Venezia, XV-XVIII secolo*, cat. expo. Venise, Museo Correr, 1^{er} décembre 2001-1^{er} avril 2002, Venezia, Marsilio, 2001, p. 62-66.

USHER, Phillip J., « *Non haec litora suasit Apollo*: la Crète dans *La Franciade* de Ronsard », *Revue des amis de Ronsard*, 22, 2009, p. 65-89.

Utopie. La quête de la société idéale en Occident, cat. expo. Paris, Bibliothèque nationale de France, 4 avril-9 juillet 2000, New York, The New York Library, 14 octobre 2000-27 janvier 2011, Paris, Bibliothèque nationale de France/Fayard, 2000.

VALLE DE LORO, Daniela, *Le Grand Insulaire et Pilotage d'André Thevet cosmographe du roi*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, dir. Frank Lestringant, Paris, École nationale des chartes, 2009.

VAN DUZER, Chet, « From Odysseus to Robinson Crusoe: A Survey of Early Western Island Literature », *Island Studies Journal*, 1/1, 2006, p. 143-162.

—, *Sea Monsters on Medieval and Renaissance Maps*, London, The British Library, 2013.

VERNIÈRE, Yvonne, « Îles mythiques chez Diodore de Sicile », dans François Jouan et Bernard Deforge (dir.), *Peuples et pays mythiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 159-167.

VIARD, Jean, *La Société d'archipel ou les Territoires du village global*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1994.

374

WOODWARD, David (dir.), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007.

ZONZA, Christian (dir.), *L'Île au XVII^e siècle : jeux et enjeux*, Tübingen, Narr Verlag, 2010.

INDEX NOMINUM

- A** _____
- Achille 172.
 Achoriens 175.
 Adam 141, 153, 155-158, 327, 344.
 Adonias 102.
 Aglie, Philippe d' 318.
 Aguado, Simón 319.
 Alcine 175, 188-189, 222, 229-230, 235, 261, 356-357.
 Aldrovandi, Ulisse 212.
 Alexandre le Grand, roi de Macédoine 197-198, 200, 218.
 Alexis I^{er} Comnène, empereur byzantin 63.
 Alfonso, Jean, *dit* Jean Fonteneau, ou Alfonso de Saintonge 32, 36-37, 40-51.
 Amazones 45, 113, 241.
 Amboise, Georges d' 30.
 Amyot, Jacques 237, 240.
 Anchise 166-167, 169.
 Andromaque 163.
 Aneau, Barthélemy 111, 208, 351.
 Anémoliens 115.
 Anglais 36, 41, 43, 44, 51, 122, 128-129, 148.
 Anne (sainte) 276.
 Anne d'Autriche, reine de France 177, 186, 356.
 Apian, Peter Bennewitz, *dit* 229.
 Apollon 166-167, 276-277.
 Apollonius de Rhodes 170-172.
 Arabes 194.
 Argonautes 170-171, 226.
 Ariane 66.
 Arioste, Ludovico Ariosto, *dit* l' 189, 219-236, 261, 318, 356-357.
 Aristote 81, 123-125, 250.
 Astolfe (personnage du *Roland furieux*) 222-224, 226, 229, 231-234.
 Atahualpa, empereur inca 314.
 Atlantes 120, 125, 359.
 Audiat, Louis 300.
 Augustin (saint) 238, 246, 250-251.
 Auzoles-Lapeyre, Jacques d' 323-324, 329.
 Aztèques 47.
- B** _____
- Bacchus 65-66.
 Bacon, Francis 120, 175.
 Bale, John 33.
 Bartas, Guillaume de Saluste, seigneur du 71-81, 302, 307.
 Bartolomeo dalli Sonetti 22, 25, 234-235, 284-287.
 Baudelaire, Charles 274.
 Baudoin, Jean 240.
 Behaim, Martin 85.
 Belin, Jacques-Nicolas 178.
 Bellay, Joachim du 269, 281-298, 351.
 Belleforest, François de 12, 213.
 Belon, Pierre 57, 213.
 Benelle, Paul 102.
 Benjamin de Tudèle 195.
 Benzoni, Girolamo 135.
 Berkeley, George 144.
 Bernard, Jacques 102.
 Béroalde de Verville, François 289, 354.
 Bèze, Théodore de 304, 309.
 Bicknell, Alexander 140.
 Bleda, Juan 321-322.
 Bodin, Jean 7-8, 83, 184.
 Boiardo, Matteo Maria 221.
 Bolza, Giovanni Battista 221.

- Bordoni, Benedetto 9, 22, 24, 234-235, 284, 286, 346.
 Bosch, Jérôme 317.
 Bradamante (personnage du *Roland furieux*) 234.
 Brendan (saint) 215, 254.
 Bry, Théodore de 210, 218, 353.
 Buffon, Georges Louis Leclerc, comte de 100, 103.
 Bunyan, John 150.
 Buondelmonte, Cristoforo 8-9, 21-22, 24, 54, 85, 129, 234-235, 285, 345-346.
- C** _____
- Cabral, Pedro Álvares 220.
 Cabot, Sébastien 204.
 Callisthène (Pseudo-) 197-198.
 Calvino, Italo 7, 219, 235.
 Candiens *Voir* Crétois.
 Cannibales 46, 48, 117, 133-137.
 Cantino, Alberto 220-221, 225, 229, 235.
 Caron, Antoine 182.
 Carré, Barthélemy 105.
 Cartier, Jacques 31-32, 51.
 Cassandre 167.
 Castrodardo, Govanni Battista 321.
 Catherine de Médicis, reine de France 177, 179-181.
 Cattaneo, Francesco 220.
 Cauche, François 105.
 Cavellat, Guillaume 295, 328.
 Célènes 119.
 Cervantès, Miguel de 262, 313, 319.
 Champier, Symphorien 272.
 Char, René 281.
 Charlemagne, empereur d'Occident 234, 277, 356.
 Charles II, roi d'Espagne 177.
 Charles Quint, empereur germanique 72, 227, 320, 347.
 Charles IX, roi de France 135, 175, 177, 179-184, 279, 305.
 Charles Martel 305.
 Charron, Pierre 249.
 Chauveton, Urbain 134-135.
 Chimène 108
 Christine de Danemark, duchesse de Lorraine 29, 34.
 Cieza de León, Pedro 314.
 Circé 309.
 Cochin, Noël 186.
 Colbert, Jean-Baptiste 184.
 Colomb, Christophe 85, 112, 116, 119, 220, 222, 226-230, 348.
 Conon 63.
 Conrad, Joseph 13.
 Constantin, Antoine 270, 282.
 Constantin IV Pogonat, empereur byzantin 64.
 Copernic, Nicolas 337.
 Coronelli, Vincenzo Maria 10, 22, 284.
 Cortés, Hernán 9, 227, 338, 347.
 Cotgrave, Randle 128-129.
 Covarrubias Orozco, Sebastián 313-314.
 Cox, Thomas 149.
 Crignon, Pierre 31, 36, 50.
 Cromwell, Oliver 144.
 Cromwell, Thomas 34.
 Crusoé, Robinson (personnage de Defoe) 104-105, 108-109, 139-160, 175, 313, 363-366.
 Cureau de la Chambre, Pierre 249.
 Cuvier, Georges 103.
 Cybèle 166, 168.
- D** _____
- Dainville, François de 83-84.
 Dante, Durante Alighieri, *dit* 225, 322.
 Dapper, Olfert 10, 23, 27.
 Dardanus 166-169.
 David, roi d'Israël 20, 34-35.
 De' Conti, Nicolò 201.
 Defoe, Daniel 104, 139, 141-142, 146-147, 149-156, 158, 160, 358, 363-365.
 Deleuze, Gilles 114, 125, 176, 283-285, 297.

Demongenot, François 208, 218.
 Denis Afer, le Périégète 8.
 Denys de Syracuse 121, 123.
 Derrida, Jacques 175.
 Desceliers, Pierre 51.
 Des Périers, Bonaventure 277.
 Diane 81.
 Dicée 168-173, 259, 262.
 Dickens, Charles 140.
 Diodati, Roelof 102-103.
 Diodore de Sicile 254.
 Diogène Laërce 121.
 Dion de Syracuse 121.
 Donne, John 127-137.
 Dragut Rais 72.
 Du Guillet, Pernelle 273.
 Duquesne, Abraham 98.
 Duquesne, Henri 98, 103.
 Du Verdier 53.

E

Écho 294-295.
 Elcano, Juan Sebastian 201-202.
 Éléonore de Habsbourg, reine de France
 176, 185.
 Élien, Claude 21.
 Élisabeth de France, reine d'Espagne
 177, 356.
 Élisabeth de Valois, reine d'Espagne 176-
 180.
 Énée 166-167.
 Érasme, Didier 112, 114, 125.
 Ernst (personnage du *Herzog Ernst*) 195,
 198.
 Espagnols 78, 79, 182-188, 316, 320,
 359.
 Este, Borso d' 222.
 Este, Francesco d' 33.
 Este, Hercule I^{er} d' 220.
 Euclide 121.
 Eurytos 121.
 Ève 100, 153, 159, 327.

F

Fénelon, François de Salignac de La
 Mothe de 240-241, 249.
 Ferdinand d'Aragon, roi d'Espagne 227.
 Ficin, Marsile 225.
 Filmer, Robert 158.
 Florio, John 129.
 Foigny, Gabriel de 147, 157, 193, 200,
 214-218, 358-359.
 Fornari, Simone 229.
 Foucault, Michel 167, 246, 283.
 Français 31, 49, 51, 172-173, 188, 308.
 François I^{er}, roi de France 29-36, 42, 45,
 50-51, 176, 179, 185.
 François I^{er}, duc de Lorraine 29, 34.
 François-Xavier (saint) 83, 86-88, 332.
 Francus 163-174.
 Fróis, Luis 88, 93.
 Furetière, Antoine 128.

G

Galignani, Simon 9, 163-164, 348.
 Galvão, Antonio 90.
 Gama, Vasco de 226, 232.
 García de Torenno, Nuno 201-204.
 Garcie, Pierre, *dit* Ferrande 31, 346.
 Garcilaso de la Vega 313-314.
 Gastaldi, Giacomo 209.
 Gaulle, Charles de 128-129.
 Gautier, Pierre 276.
 Gemma Frisius 203.
 Gennaro, Annibale 220, 228.
 George I^{er}, roi de Grande-Bretagne et
 d'Irlande 160.
 George II, roi de Grande-Bretagne et
 d'Irlande 160.
 Gerzan, François de 242.
 Gide, André 293.
 Gilles, Pierre 111-112, 121-122, 124,
 351.
 Girinet, Claude 276-277.
 Glissant, Édouard 285.
 Godwin, Francis 218.

- Gomberville, Marin Le Roy de 240-242, 248, 251, 253-266.
- Goujet, Claude-Pierre 299.
- Goulart, Simon 71-81.
- Guégan, Bertrand 272-273.
- Guillaume III d'Orange-Nassau, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande 143, 160.
- Guitaut, M. et Mme de 239.
- Gulliver, Lemuel (personnage de Jonathan Swift) 83, 109, 140, 149-151, 157, 160, 355, 361, 365-368.
- H** _____
- Haro, Luis de 187, 356.
- Hartmann, Georg 208.
- Hector 163.
- Hélénus 163.
- Héliodore 237, 239-240.
- Henri II, roi de France 11, 177, 179-180, 269, 295.
- Henri III, roi de France 354.
- Henri IV, roi de France et de Navarre 299, 307, 354.
- Henri IV, roi de Castille 176.
- Henri VIII, roi d'Angleterre 29, 32-36, 41-44, 50-51, 123.
- Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans 177.
- Hérodote 53, 58.
- Hésiode 119, 171.
- Hipponax 67.
- Hobbes, Thomas 184.
- Holbein, Ambroise 115.
- Hölderlin, Friedrich 14.
- Homère 166, 169, 171, 284, 345.
- Hondius, Jodocus 212, 213, 217.
- Horace 119, 306.
- Hugo, Victor 13, 281-283.
- Huon de Bordeaux 195-198, 213, 216-217.
- Huxley, Aldous 140.
- Hythlodée, Raphaël (personnage de *L'Utopie* de Thomas More) 111-112, 117, 122, 348, 351.
- I** _____
- Iasius 167.
- Ibn Battûta 201.
- Incas 241, 313-314.
- J** _____
- Jamyn, Amadis 279.
- Jean l'Évangéliste (saint) 61, 68, 327.
- Jean (le prêtre) 198-200, 320.
- Jean VI Cantacuzène, empereur byzantin 68.
- Jenkins, Thomas 151-152.
- Jésus-Christ 73, 92, 326-328.
- Jode, Cornelis de 209.
- Jouan, Abel 179.
- Juste, François 314.
- Justin II, empereur d'Orient 64.
- K** _____
- Knyvett, Sir Henry 33.
- L** _____
- Labacco, Antonio 284.
- Labé, Louise 271.
- La Boétie, Étienne de 131, 136.
- La Bruyère, Jean de 249.
- La Calprenède, Gautier de Coste de 244.
- La Case, Jacques de 102.
- Laguna, Andrés de 320.
- Lamb, Charles 140.
- Lancillotto, Nicolao 332-333.
- Lancre, Pierre de 256, 258.
- La Rochefoucauld, François de 249.
- Latone 81.
- Laure ou Laura 270.
- Le Blond, Jean 111.
- Le Fèvre de La Boderie, Guy 55.
- Leguat, François 97-110, 147.
- Le Laboureur, Claude 275.

Lemaire de Belges, Jean 272.
Léonard de Vinci 219.
Léry, Jean de 57.
Lestrygons 119
Le Testu, Guillaume 206-208, 218.
Linschoten, Jan Huygen van 86, 355.
Lipse, Juste 306.
Locke, John 158.
Longueville, Peter 139-160, 365.
Lorme, Jean-Louis de 97, 101, 107-108.
Louis XI, roi de France 176.
Louis XIII, roi de France 356
Louis XIV, roi de France 175-177, 188-189, 356-357.
Lucien de Samosate 125, 226.
Lucrèce 111 ?
Lupazzolo, Francesco 26-27 ?

M

Macariens 115.
Maffei, Giovanni-Pietro 88-90.
Mage de Fiefmelin, André 299-310.
Magellan, Fernand de 117, 201, 202, 204, 209, 213-214, 231, 313, 316-317.
Magnus, Olaus 222, 361.
Mahomet 321-322.
Maître de François de Rohan 30.
Majole d'Ast, Simon 256.
Mallart, Jean 29-52.
Mandeville, Jean de 320.
Manuel I^{er} Commène, empereur de Byzance 62.
Marie (sainte), mère de Jésus 30, 276.
Marie de France 11.
Marie de Médicis, reine de France 187.
Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne 177.
Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France 177.
Marot, Clément 36, 269, 351.
Mars 34, 80.
Martellus, Henricus 20, 22, 85.
Martínez de Irala, Domingo 322.
Martyr d'Anghiera, Pierre 77.

Mauro, Fra 85, 201.
Mazarin, Jules 176, 187, 356.
Mela, Pomponius 8.
Mercator, Gérard 203-204, 212-213, 218, 230.
Mexía, Pedro 322.
Misson, Maximilien 103-105, 108-109.
Moïse 333.
Monluc, Blaise de 130-131, 135.
Montaigne, Léonor de 130.
Montaigne, Michel de 120, 127-137, 243, 246, 301, 307.
Monte, Urbano 201, 209-210, 217.
Montesquieu, Charles de Secondat, baron de La Brède et de 83.
More, Thomas 73, 111-125, 348, 350-351, 354.
Morel, Federic 283, 290-293.
Mortier, David 97, 100.
Münster, Sebastian 18-21, 204-205, 208, 213.

N

Narsès, eunuque 64.
Neptune 169.
Neville, Henry 158.
Nicolay, Nicolas de 57.
Nicole, Pierre 247.
Nota, Antoine 90.

O

Omura-dono, Barthélemy 91.
Orellana, Francisco de 49.
Orose 19.
Ortelius, Abraham 86, 115, 204, 212.
Ottomans 26, 55-56, 58, 61-63.

P

Palissy, Bernard 304, 308.
Paltock, Robert 144, 218.
Parmentier, Jean et Raoul 31, 36, 50-51.
Pascal, Blaise 238, 245-246, 250-251.
Pascal, Gilberte 238.
Pascal, Jacqueline 238.

Pasfield Oliver, Samuel 103.
 Pasquier, Étienne 53.
 Pénélope 284.
 Pétrarque, François 19, 271, 278, 281, 288-290.
 Pexot, Antonio 90.
 Philippe III, roi d'Espagne 319.
 Philippe IV, roi d'Espagne 176, 356.
 Philolaos 121.
 Phovère 165, 169-172, 174.
 Piacenza, Francesco 22.
 Pigafetta, Antonio 200-202, 209, 281.
 Pinzón (frères) 49.
 Piri Reis 22, 25.
 Pizarro, Francisco 314, 322.
 Platon 19, 74, 119-125, 238.
 Pline l'Ancien 7-8, 19, 53, 78, 81, 112, 114, 125, 165, 213, 222, 326.
 Plutarque 53.
 Pluton 80.
 Polo, Marco 9, 84-85, 93, 194, 200-204, 208-217, 222, 229, 232-233.
 Polyphème 169, 171.
 Pons, Anne de 301-309.
 Pons, Charles Martel de 305.
 Porcacchi da Castiglione, Thomaso 9, 21, 24, 86, 163-166, 168-169, 284, 348.
 Porro, Girolamo 9, 21, 163-164, 348, 356.
 Postel, Guillaume 323-339.
 Ptolémée, Claude 21, 56, 118, 134, 204-205, 222, 225, 232-233, 236, 326, 337, 343-345.
 Pulci, Luigi 221.

Q

Quarll, Philip 140-159, 365.
 Quinte-Curce 19.
 Quintin, Jean 75.

R

Raan 198.
 Raban Maur 204.

Rabelais, François 215, 219, 227, 235, 314-315, 319, 360-363, 366.
 Ramusio, Giovanni Battista 31, 48-49, 84, 209.
 Randolph, Bernard 27.
 Restif de la Bretonne, Nicolas 218.
 Robert Guiscard, Robert de Hauteville, *dit* 61.
 Rodrigue 108.
 Roger (personnage du *Roland furieux*) 221-239, 356-357.
 Ronsard, Pierre de 60, 130, 163-174, 279, 351.
 Rosas de Oquendo, Mateo 318.
 Rosselli, Francesco 224, 232.
 Rossellini, Roberto 284.
 Rotz, Jean 32, 36, 39, 51.
 Rouhet, Jean 53-54.
 Rousseau, Jean-Jacques 156.
 Rubens, Pierre Paul 187.
 Rueda, Lope de 315.

S

Saint-André, Antoine de 274-275.
 Saint-Luc, M. de 302.
 Sala, Pierre 273.
 Salomon 102.
 Salomon, Bernard 273.
 Sanchez, Gabriel 116.
 Sandys, George 27.
 Santa Cruz, Alonso de 9, 20, 24-25.
 Saramago, José 313.
 Satan 326, 334.
 Saturne 354.
 Scève, Maurice 269-279, 281-283, 298.
 Schnabel, Johann Gottfried 139, 154.
 Scudéry, Madeleine de 238, 241, 243, 249-251, 355.
 Scythes 89.
 Segalen, Victor 300.
 Sélim I^{er}, sultan ottoman 61.
 Selkirk, Alexander 149.
 Senault, Jean-François 249.
 Sénèque 272.

Sévigné, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de 238-239, 243-244.
Sextus Pompée 132.
Shakespeare, William 129, 137, 144, 150.
Silvestre, Israël 188, 357.
Silvestri, Domenico 19-20.
Sindbad le Marin 94-195, 201.
Soliman II le Magnifique, sultan ottoman 72.
Sorin, Germain 32.
Soto, Hernando de 322.
Spiegel, Jakob 73.
Staël, Germaine de 128.
Strabon 8, 326.
Stradanus, Johannus (Jan van der Straet, *dit*) 209-210, 212, 218.
Swift, Jonathan 83, 140, 150-151, 157, 355, 358, 361, 365-368.

T _____

Talos 170-172.
Tartares 89.
Tavernier, Jean-Baptiste 105.
Teucros 166, 169.
Théodore 121.
Théopompe 21.
Thétis 172.
Thévenin, Pantaléon 71-72, 75-76, 79-80.
Thevenot, Jean de 27.
Thevet, André 9-12, 18, 22-23, 25-26, 53-69, 77, 113, 172-174, 213, 234, 284, 286, 303, 352.
Thomas, Pierre 107.
Thoosa 169.
Tintin (personnage d'Hergé) 218.
Tiphys 226.
Tite-Live 19, 242.
Togukawa, Iemitsu 83.
Torres, Cosme de 88, 332.
Tournefort, Joseph Pitton de 22, 27.
Tournes, Jean de 270, 273.

Tournesol, Tryphon (personnage d'Hergé) 218.
Tournier, Michel 148-149, 154.
Tristan 44.
Trotti, Giacomo 220, 228.
Troyens 166-169.
Turcs 10, 57, 58, 62, 286.
Tyard, Pontus de 269, 278-279.

U _____

Ulysse 60, 121, 169, 171, 240, 262, 284
Utopus 114

V _____

Vacquerie, Charles 11.
Valère Maxime 132.
Valignano, Alessandro 90-93.
Van den Keere, Pieter 211-213, 217.
Van der Meulen, Pieter 186-187.
Vasari, Giorgio 53.
Vatable, François 246.
Vaz Dourado, Fernão 86.
Veiras, Denis 147.
Vélasquez, Diego de 176, 188.
Vellutello, Alessandro 271, 288-290.
Vendredi (personnage de Daniel Defoe) 148, 153-154.
Verne, Jules 144, 323.
Vespucci, Amerigo 51, 112-113, 116-119, 124-125, 348.
Villedieu, Marie-Catherine Desjardins, *dite* de 241, 248.
Virgile 165-169, 225.

W _____

Waldseemüller, Martin 85, 112, 212, 224-225, 231-232.
Wilson, Walter 140.
Wyss, Johann David 154.

X _____

Xénophon 122.

Y_____	Zeus 63, 171, 265.
Yseut 44.	Zola, Émile 109.
	Zonare, Jean 68.
Z_____	Zorzi, Francesco 55, 57.
Zeimot, François 90.	

INDEX LOCORUM

A

Açores 74.
 Adour 180-181, 183.
 Adriatique, mer 8, 73.
 Afrique 10, 36, 74, 201, 208-209, 219, 226, 232, 242, 321, 329, 335, 343.
 Agostinho, Cabo de Santo 49.
 Agrigente 235.
 Aiguemeau, île d' 54, 181, 183.
 Aimant, montagne d' 195, 198, 200, 217.
 Albanie 163.
 Alcidiane, île d' 240, 242, 254, 256, 259, 263, 265-266.
 Alcine, île d' 188-189, 222, 229-230, 235, 356-357.
 Alexandre, roche d' 197.
 Allemagne 139, 306.
 Alone 19.
 Amaurot 113, 120, 123.
 Amboise 219.
 Amérique 300, 358.
 Amorgos 64.
 Amsterdam 97.
 Amsterdam, île 204.
 Andalousie 314.
 Andes, cordillère des 218, 313.
 Andros 61, 67.
 Angleterre 29, 42, 113, 140-141, 158, 231, 233, 237.
 Antilles 9, 32, 46-48, 241, 248, 365.
 Antillia 46.
 Antimilos 25.
 Antioche, pertuis d' 40, 302.
 Antipodes 113, 122, 134, 345.
 Anvers 209.

Aquilée 73.
 Aquilon 334-336.
 Arabie 233.
 Aran, île 44.
 Archipel 85, 236, 258, 281, 283-284, 290, 323, 343, 354.
 Archipelague 55, 345-347.
 Arctique 232, 334.
 Arima 91.
 Arousa, Ria de 37.
 Arvert, île d' 302, 304.
 Asie 7, 13, 18, 21, 62, 64, 84-86, 132, 219, 222, 229-233, 335, 343, 348, 355, 359.
 Asnallos 315.
 Astipaléa 58, 60.
 Asturies 40.
 Athènes 14, 24, 65, 120, 124-125.
 Athos, mont 24, 66.
 Atlantide 74, 120-121, 175, 251, 324, 335, 338, 359.
 Atlantique, océan 46, 74, 148-149, 180, 229, 232, 257, 302, 313, 317, 329, 359, 360.
 Aunis 300.
 Avignon 270.
 Azov, mer d' 25.

B

Babel 156.
 Bahia de Todos os Santos 117.
 Bahreïn, golfe du 233.
 Baiona 37.
 Baltique, mer, 45, 313
 Bandan, îles de 77.
 Barataria 313.

- Barbe, île 269-279.
 Barcelone 220, 228.
 Batavia 102, 105.
 Batz, île de 41.
 Bayonne 37, 54, 176-184, 188.
 Beaufort 64.
 Belle-Île 41.
 Berlengas, archipel des 37.
 Bermude 46.
 Berwick 43.
 Betanzos, port 40.
 Bidassoa 175-180, 185, 187, 356.
 Bilbao 40.
 Bizerte 235.
 Bombon, lac 314.
 Bonne-Espérance, cap de 212, 226.
 Bordeaux 301, 303, 306.
 Bornéo 204, 213.
 Bornholm 45.
 Boulogne 41.
 Bragmey, île de,
 Brésil 32, 37, 48, 49, 51, 91, 112, 116-
 117, 119, 134-135, 212, 220, 352, 358.
 Bresse, la 106.
 Brest 41.
 Bretagne 231.
 Brisons, Les 44.
 Bristol 147.
 Bristol Channel 44.
 Britannia, île 223.
 Britanniques, îles 37, 42, 154.
 Brouweshaven 45.
 Bruxelles 34.
 Buthrote 163.
 Byzance 64, 343.
- C** _____
 Cabrières 290.
 Cadix 37.
 Calais 41, 45, 233.
 Calensuan, île de 202, 204.
 Calicut 50, 117.
 Caloier ou Caloiero, écueil 22, 23, 234-
 235, 286, 347.
 Caloiero d'Andros 65-68.
 Calypso, île de 241, 249.
 Canada 32, 46, 51, 241, 352.
 Canarie, Grande 240.
 Canaries 74, 78, 116, 240-241, 253, 257,
 262, 359.
 Candie ou Candia 10, 172, 240.
 Cantabrie 40.
 Cap-Vert, archipel du 352.
 Caraïbes 220, 222, 227, 228, 231, 285.
 Carinodo, ou Carynedo 37.
 Carlingford ou Corinforde 44.
 Carpentras 290.
 Carrickfergus 44.
 Caspienne, mer 55, 231.
 Caux, pays de 41.
 Cea, île de 129, 132, 133, 135.
 Cebu 75.
 Cee, port 37.
 Céphalonie 61, 63, 240.
 Ceylan ou Seilan 344, 347, 348, 202.
 Chacona 313-322.
 Chamesie 335, 338.
 Chasdia ou Chasdie 329, 334, 335.
 Chenonceaux 180.
 Chersonèse d'or 233.
 Chester, baie de 44.
 Chio 10, 55.
 Chili 50, 358.
 Chine 9, 85, 87, 91, 195, 229, 231, 233,
 241, 360.
 Chypre 9, 10, 22, 55, 64, 80, 83, 233,
 240, 241.
 Cies, archipel 37.
 Cipango ou Cipangu 84, 85, 229, 230,
 232.
 Città del Sole 320.
 Cnide, presqu'île 240, 243.
 Cognac 76, 78, 249, 313, 317, 320.
 Cochin 86, 88, 186.
 Colchide 170.
 Conférence, île de la 176, 355-356.
 Constantinople 24, 27, 65, 67, 285.
 Coq, île du 313.

Corcyre ou Corfou 24, 61, 62, 240, 345.
Cordouan, îlot 40.
Cork 45.
Cornouaille 44.
Corogne, La 40, 317.
Corsaires, île des 241, 248, 264-265, 360.
Corse ou Cyrne 64, 240.
Cosmopolis 29.
Crète 25-27, 54-55, 63, 163-174, 240, 343.
Croix-Rousse 270.
Cuba 47, 85, 112, 229, 230, 231, 335, 348.
Cuzco 313-314, 316, 322.
Cyclades 7, 9, 13, 22-25, 55, 64, 81, 173, 235.
Cyrène 121.
Cythère ou Cérigo 240, 283.

D _____

Dalkey, île de 44.
Dalmatie 14.
Danemark 45.
Dardanelles 25, 55.
Darién, fleuve de 314.
Dartmouth 42.
Délices, île des 241, 317.
Délicieuse, île 241.
Délôs 7, 13, 19, 80, 166-167, 240, 265, 304, 309.
Désespoir, île du 152, 155.
Diable, îles du 256.
Dieppe 36, 51.
Djerba 54.
Dodécanèse 22, 25, 55.
Dominique, la 48.
Dromos 60, 65.
Dublin 44.
Dundalk 44.
Durance 290

E _____

Ébude, île d' 221-222, 231, 235.
Écosse 7, 43, 44, 144, 160, 240.

Éden 98, 100, 155, 159.
Égée, mer 7-10, 13-14, 24-25, 27, 55, 129, 234, 235, 283-284.
Égine 64-65.
Élysées, champs 266.
Enfers 258-259, 261-262, 266, 338.
Énusses, îles 240.
Épire 163.
Episcopia 62.
Escout 45.
Espagne 31, 37, 40, 49, 62-63, 92, 175-180, 187, 228-231, 314, 317-322, 355-356.
Estelas, archipel 37.
Éthiopie 224, 237, 240.
Eubée 55-56, 240.
Europe 61, 74, 77, 84, 92, 99, 112-114, 117, 123, 127-130, 143-144, 152, 155, 158, 217, 219, 222, 228, 232, 272, 285, 313-314, 318, 326, 334, 335, 343, 348, 355, 364.
Extrême-Orient 84, 325.

F _____

Faisans, île des 175-189, 355.
Falkonera 25.
Falmouth 42.
Fastnet, rocher de 45.
Fer, île de 78-79, 253, 266.
Ferrare 219-220, 222, 228, 269.
Fiefmelin 299-310.
Finistère, cap 37.
Fiscardo 61.
Flandres 41, 45.
Florence 210, 219, 225.
Floride 335.
Fontainebleau 175, 180-181.
Fontaine-de-Vaucluse 290.
Fontarabie 40.
Fortunées, îles 78, 80, 116, 119, 130, 241-242, 358-359.
Fourvière, mont 270-273.
France 10, 29, 31, 34, 37, 41, 57, 123, 163, 175, 178, 180-181, 184, 237, 248,

269, 293-297, 299, 305, 309, 346, 354-356, 363.
France Antarctique 12, 352.
Funaiño 88.

G

Galice 37, 317.
Gallipoli 24.
Galway 44-45.
Gange 233.
Gascogne 40.
Gênes 220.
Gibraltar 228.
Gironde 40, 302.
Goa 332, 355.
Goeree-Overflakkee 45.
Golandia 313.
Goodwin 42.
Gorgone, île de la 313.
Grande-Bretagne 106, 108, 128, 144, 160.
Graveson 290.
Grèce 55, 58, 62, 64, 237, 248.
Greenwich 34.
Grenade 322.
Grenade, île de 365.
Griffons, île des 201, 208-209, 217-218.
Groenland 46.
Guadeloupe, La 241, 248-249.
Guanabara 313, 352.
Guyenne 301.

H

Hadès 262.
Haïti ou Hayti 112, 230-231, 348.
Hakata 92.
Havane, La 47.
Hébrides, îles 222.
Hendaye 179-180.
Hespérie 167.
Hespérides, îles 74, 257, 335.
Heureuse, île 241, 248, 254.
Higo 92.
Himalaya 231.

Hispaniola 48, 85, 220, 348.
Hongrie 45, 231.

I

Inaccessible, île 240, 242, 248, 253-266.
Inconnue, île 241, 250, 258, 263, 358.
Inde 232-233, 238, 330, 331.
Inde orientale 77, 86, 98, 102, 104, 226, 232, 352, 353, 355.
Indes occidentales 53, 76, 227, 230, 314, 316, 318-319, 327-328, 331-332, 352.
Indien, océan 36, 98, 106, 109, 193-194, 201, 202, 204, 209, 214, 217-218, 232, 343, 355.
Indochine 231-233.
Indonésie 13, 328.
Indus 233.
Inishbofin, île d' 44.
Insensés, île des 241, 248.
Irlande 44-45, 224, 231, 346, 357.
Irun 179-180.
Isabella ou Cuba 335.
Islande 46, 335, 347.
Isle enchantée 146, 175, 188, 257, 259, 260, 318, 356-358.
Italie 7, 23, 63-64, 73, 103, 121, 167, 236, 270, 283, 293, 321.
Ithaque 240, 249, 262, 304, 309.
Iti, île d' 117.
Itiparica, île 49.

J

Japetie 335, 338.
Japon 83-93, 226, 229-232, 327-334, 347, 359.
Jardin des Délices 317, 320.
Jauja 313-322.
Java 36, 50, 103, 106, 201, 203, 208, 212, 353.
Jérusalem 62, 66, 72, 83, 233.
Juan Fernandez, îles 149.
Judée 64.
Jutland 45.

K _____

Kagoshima 83.
Karpathos, île 60.
Kent 42.
Kerry 45.
Kimolos 25.
Kyushu, île 88, 91.

L _____

Labrador 46.
Lacach, Terra de 209.
Lambay 44.
Lampedusa 235-236, 345.
Land's End 44.
Laon 326.
Lemnos 10, 22, 235.
Lesbos 240-241.
Leucade 240.
Levite 286.
Lézard, cap 42, 44.
Liège 29.
Liegnitz 105.
Lima 318.
Linosa 236.
Lisbonne 117, 220.
Loire 40.
Londres 33-34, 36, 42, 98, 103, 142,
223, 231, 355, 363.
Louvain 111.
Lyon 269-275, 281, 283.

M _____

Maastricht 29.
Madagascar 194, 200, 208, 212-217,
347.
Madère 74, 130-131.
Mahébourg 102.
Maghreb 322, 345.
Malacca, détroit de 227, 233.
Malaisie 227.
Malte 24, 54, 71, 72, 75, 240, 343, 345.
Man, île de 44.
Mancha 313.

Manche, La 13, 41-42, 45, 109, 136,
233.
Mandrona (Jauja) 315.
Mangi 233.
Mantaro 314.
Maranon, fleuve 49, 314.
Marennes, île de 302-305.
Margarita, île 47.
Marmara, mer de 55.
Marne 295.
Marseille 7, 129, 172-173.
Martinique 241, 248.
Mascareignes 97-98.
Maumusson, pertuis de 302.
Maurice, île 98-100, 102, 107.
Meaco 88.
Méditerranée, mer 8-9, 12, 24-28, 50,
54, 56, 59, 61-63, 72, 74-75, 163, 219,
236, 286, 335, 345, 348.
Mégare 121.
Méroé 9, 10, 240.
Méropide 21.
Mexique 24, 47, 227, 318, 348.
Middelbourg 45.
Milan 219, 220, 228.
Milford Haven 44.
Milos 25, 62.
Miyakô 87-88.
Modène 220.
Mogadiscio 194, 201.
Molène, île 41.
Moluques 9, 50, 77, 203, 209, 233, 313,
325, 328, 353.
Montserrat, île 48.
Morbihan 40.
Mytilène 240.

N _____

Nagasaki 91.
Nantes 248.
Navarre, royaume de 307.
Naxos 57, 65.
Nègrepont 25, 27, 63, 132.
Nérac 302.

Nil 10, 12, 224, 233, 241.

Nisyros 22, 66.

Noire, mer 8, 45, 55, 219.

Noirmoutier, île de 40.

Norembergue, fleuve 46.

Normandie 41.

Norvège 29, 45.

Nouveau Monde 12, 51, 54, 90, 112-113, 116, 134-137, 227, 315-318, 320-322, 326-329.

Nouvelle-Andalousie 318.

Nouvelle-Guinée 209, 212.

O

Ogygie, île 241.

Oléron, île d' 40, 299-305, 310.

Omura 91.

Orcades 7, 240.

Orénoque 149, 314.

Orléans, île d' 241.

Oural 231.

Oxford 33.

P

Paca, lac de 314.

Pacifique, océan 50, 112, 142, 148, 149, 209, 209, 226, 231, 232, 233, 313, 317-318, 329.

Paix, île de la *Voir* Faisans, île des.

Panama 318.

Paradis 320-322.

Paradis terrestre 154-159, 216, 218, 224, 314, 315, 325, 329, 334, 344, 359.

Paraguay 322.

Pararsno 315.

Paria, golfe de 47.

Paris 10, 11, 31, 33, 41, 51, 169, 249, 283.

Patmos 55, 60-61, 68.

Paxos 62.

Pays-Bas 29, 36.

Péloponnèse 25, 54, 66.

Pénéée 276.

Perles, archipel des 47, 50.

Pernambuco 46.

Pérou 313-314, 318-319, 322, 358.

Perroquets, terre des 212, 358.

Persique, golfe 232-233.

Phénix, île du 241.

Philippines, îles 75, 231, 233, 241.

Pilier, île du 40.

Plaisirs, île des 11, 241, 249.

Plata, Rio de La 49-50, 314.

Plymouth 42.

Poitiers 31-32.

Pologne 231.

Poméranie 231.

Pontevedra, Ria de 37.

Popocatépetl ou Poporatepec 338.

Poros 64.

Portland 42.

Port-Royal 243.

Portu-Gallike ou Inde orientale 332.

Portugal 37, 40, 49, 77, 117, 319, 346.

Prassonissi 25.

Proche-Orient 195, 285.

Prusse 231.

Pyrénées 228, 313.

Q

Québec 241.

Quinsai 233.

R

Raz, pointe du 41.

Ré, île de 40.

Réunion, La 98.

Rhin 45.

Rhodes 7, 19, 24, 62, 72, 171, 235, 240, 343.

Rhône 106.

Rochelle, La 248, 301.

Rocs, îles des 193, 201, 203, 204, 217.

Rodrigues, île 98, 100-108.

Rol, île de 181.

Rome 27, 91, 307, 332, 345.

Romeros, Los 204, 212, 213.

Rouen 11, 30-31, 233.

Russie 231.

S _____
Saint-Brendan, île de 254.
Saint-Christophe 241.
Sainte-Hélène 106, 218, 355.
Saint-Jean-d'Angély 301.
Saint-Jean-de-Luz 177.
Saint-Laurent, fleuve 241.
Saint-Pierre d'Oléron 301, 303.
Saint-Rambert 275.
Saint-Sébastien 40.
Saintes 300, 301, 306.
Saintonge 32, 299, 300, 302, 304, 305,
307.
Saintongeais, archipel 303, 304.
Sal, île de 106.
Salamine 8, 240.
Salomon, îles 313.
Saltee, îles de 45.
Samos 240.
Saône 106, 270-273, 276, 278, 283.
Sarrachine 64.
Satsuma 92.
Seine 10, 11, 249, 295.
Semie ou Asie 335, 338.
Sept-Cités, île des 46.
Serifos 25.
Serrana, la 313.
Seudre 302.
Séville 202, 204, 314-315, 317, 319.
Shetland 109.
Sicile 7, 11, 121, 122, 235, 240, 277,
345.
Sidon 64.
Sion 90, 309, 325.
Sipangas 90.
Smyrne 26, 27.
Socotra 194.
Soleil, île du 241, 253-255, 262-263.
Sorlingues 42.
Soubise, côte de 309.
Sporades 9, 13, 25, 55, 235.
Stettin 45.
Strongile, île 59.
Styx 172.

Sumatra 31, 51.
Symi 57, 62, 64.
Syracuse 121, 122, 123.

T _____
Tamise 43, 113.
Taprobane 117, 204, 344, 347.
Tartare, le 262.
Tartarie 45-46.
Tempé 276.
Tendre 249, 250, 281, 355.
Tenochtitlan 47, 347.
Terre Australe 193, 208-209, 212-218,
329, 334-335, 358.
Terre de Feu 209, 212, 313.
Terres inconnues 250.
Terre-Neuve, île 46, 352.
Thaïlande, golfe de 201.
Thalassie 241, 248.
Thanet, île de 42.
Thera 19.
Theras 248.
Therassie 19.
Thrace 62, 165.
Thulé 109.
Tibet 231.
Tilos 62.
Tisiphone, île de 241, 248, 259-261,
265.
Tombeaux, île des 253, 266.
Toraigh, îles 44.
Trafalgar 37.
Trinité, île de la 47.
Tripoli 64.
Troglydites, île des 78.
Troie 163, 172, 173.
Turquie 55, 320.
Tusquin, île 44.

U _____
Uppsala 222.
Urion, ou Orion, île d' 198.
Utopie ou Utopia 111-125, 348-351,
354.

V _____

Valence 322.
Vaucluse 271, 289.
Venise 9-10, 24, 26, 35, 47, 72-73, 122,
163, 173, 209, 219, 288, 334, 343, 348.
Ventoux, mont 290.
Versailles 175, 184, 189, 356-357.
Vierges, îles 48.
Vigo 37.
Voluquim 88.

W _____

Waterford 45.
Westminster 33.
Wight, île de 42.

X _____

Xaxuya *Voir* Jauja.
Xicoco 88.
Ximo 88.

Y _____

Yeu, île d' 40.
Yonne 295.
Yucatan 47, 50, 348.

Z _____

Zante 63, 240.
Zanzibar 194, 203-204, 208, 347.
Zélande 45.
Zierikzee 45.
Zinara, île 286.

ACTIVITÉS DE L'ASSOCIATION V. L. SAULNIER

Le 19 mai 2016, en Sorbonne, bibliothèque G. Ascoli, Nadine Kuperty-Tsur, professeur à l'Université de Tel-Aviv, a donné une conférence intitulée « Quand la fiction annonce l'Histoire (Rabelais, *Pantagruel*, chap. 21 et 22) : Guerre des sexes et guerre de religion ».

24-25 mars 2017 : « Le mépris de la cour : l'inspiration anti-aulistique en Europe (xvi^e et xvii^e siècles) ». Organisateur : Nathalie Peyrebonne (Université Sorbonne Nouvelle, EA 3979 : « Les cultures de l'Europe méditerranéenne occidentale »), Alexandre Tarrête et Marie-Claire Thomine (Centre V. L. Saulnier/CELLF 16^e-18^e).

La publication de l'ouvrage d'Antonio de Guevara, *Le Mépris de la cour et l'éloge de la vie rustique (Libro LLamado Menosprecio de corte y alabanza de aldea*, 1539), puis sa traduction en France (par Antoine Alaigre, en 1542), a cristallisé un thème déjà très vivant dans la littérature antique puis médiévale, celui de la satire du milieu urbain et plus spécifiquement des sphères du pouvoir et de la cour, conjuguée à l'éloge d'une vie simple, « médiocre » et rustique. Ce débat traverse toute l'Europe de la Renaissance, comme en témoigne le succès de l'ouvrage de Guevara, qui connaît de nombreuses éditions et traductions. En France par exemple, bien des écrivains s'en nourrissent explicitement, de Jean de La Taille à Noël Du Fail. Son influence exacte reste à mesurer chez bien d'autres auteurs, comme Étienne de La Boétie, Michel de Montaigne, Agrippa d'Aubigné ou Honoré d'Urfé.

Face à l'émergence de la société de cour, telle que Norbert Élias l'a analysée, les écrivains hésitent entre fascination et dénonciation. La poésie, les narrations, le théâtre dépeignent à la fois les attraits et les dangers de la vie curiale. Face aux traités qui enseignent comment réussir dans le monde, de Baldassare Castiglione à Baltasar Gracián, fleurit aussi une littérature du refus ou de la satire, qui vilipende les valeurs de la cour et fait l'éloge de la retraite ou appelle à la révolte. Bien des œuvres sont traversées par ces deux postulats contradictoires, hésitant entre la recherche d'une morale adaptée aux contraintes sociales et la tentation de la fuite loin des cours corrompues et corruptrices.

ASSOCIATION V.L. SAULNIER

Fondateur : Robert Aulotte †

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente honoraire : Nicole CAZAURAN

Président : Olivier MILLET

Vice-président : Frank LESTRINGANT

Secrétaire général : Alexandre TARRÊTE

Trésorière : Adeline LIONETTO

Autres membres du CA : Guillaume BERTHON, Jean CÉARD, Véronique FERRER,
Nicolas KIÈS, Jean-Charles MONFERRAN, Anne-Pascale POUHEY-MOUNOU,
Marie-Claire THOMINE.

MEMBRES DE L'ASSOCIATION V.L. SAULNIER

Yoshiko AIDA-JINNO

Jacqueline ALLEMAND

Louise AMAZAN

Armelle ANDRIEUX

Shotaro ARAKI

Jean-Claude ARNOULD

Soledad ARREDONDO

Blandine BAILLARD-PERONA

Jean-Dominique BEAUDIN

Christine BÉNÉVENT

Carmen BERNAND

Guillaume BERTHON

Alessandro BERTOLINO

Olivier BETTENS

Michel BIDEAUX

Michel BIZET

Denis BJAÏ

Andrée BLANCHART

Claude BLUM

Sylviane BOKDAM

Florence BOUCHET

Christophe BOURGEOIS

Thérèse BOUYER

Barbara C. BOWEN

Jean BRUNEL

Christine de BUZON

Sergio CAPPELLO

Marie-Pierre CAMUS

Nicole CAZAURAN

Hélène CAZES

Jean CÉARD
 Françoise CHARPENTIER
 Sylvie CHARRIER
 Michèle CLÉMENT
 Tom CONLEY
 Marie-Dominique COUZINET
 Antoine CORON
 Richard CRESCENZO
 Silvia D'AMICO
 James DAUPHINÉ
 Guy DEMERSON
 Adeline DESBOIS
 Robert DESCIMON
 Paule DESMOULIERE
 Sylvie DESWARTE-ROSA
 Florence DOBBY-POIRSON
 Claude-Gilbert DUBOIS
 Véronique DUCHÉ-GAVET
 Frédérique DUCROCQ
 Alain DUFOUR
 Max ENGAMMARE
 Véronique FERRER
 Marie-Madeleine FRAGONARD
 Marie-Thérèse GAMBIN
 Isabelle GARNIER-MATHEZ
 Jean-Eudes GIROT
 Julien GOEURY
 Marie-Christine GOMEZ-GERAUD
 Dominique GRESLE
 Jacqueline HEURTEFEU
 Brenton HOBART
 Mireille HUCHON
 Thomas HUNKELER
 Michiko ISHIGAMI-IAGOLNITZER
 Aya IWASHITA-KAJIRO
 Michel JEANNERET
 Arlette JOUANNA
 Edith KARAGIANNIS-MAZEAUD
 Nicolas KIÈS
 Cornelia KLETTKE
 Jonas KURSCHEIDT
 Eva KUSHNER
 Jean-Claude LABORIE
 Madeleine LAZARD
 Nicolas LE CADET
 Jean LECOINTE
 Sylvie LEFÈVRE
 François LELOUSTRE
 Marie LEMOINE
 Frank LESTRINGANT
 Anne-Gaëlle LETERRIER-GAGLIANO
 Florence LEVI
 Adeline LIONETTO
 Catherine MAGNIEN-SIMONIN
 Michel MAGNIEN
 Vincent MASSE
 Viviane MELLINGHOFF-BOURGERIE
 Daniel MÉNAGER
 Bruno MÉNIEL
 Romain MENINI
 Olivier MILLET
 Mariangela MIOTTI
 Shiro MIYASHITA
 Jean-Charles MONFERRAN
 Marie-France MONGE-STRAUSS
 Francesco MONTORSI
 Pascale MOUNIER
 Jacques Paul NOËL
 Natalia OBUKOWICZ
 Anna OGINO
 Isabelle PANTIN
 Stéphane PARTIOT

Olivier PÉDEFLOUS
Bruno PETEY-GIRARD
Loris PETRIS
Aude PLUVINAGE
Anne-Pascale POUHEY-MOUNOU
Marie-Hélène PRAT-SERVET
Sandra PROVINI
Élise RAJCHENBACH-TELLER
Anne REACH-NGO
Bernd RENNEN
Yves RONNET
François ROUDAUT
Dorine ROUILLER
Anne SCHOYSMAN
Pierre SERVET
Claire SICARD
Joo-Kyoung SOHN

Alice TACAILLE
Kaoru TAKAHASHI
Isamu TAKATA
Setsuko TAKESHITA
Alexandre TARRÊTE
Jean-Claude TERNAUX
Jean-Claude THOMAS
Marie-Claire THOMINE
Georges TOLIAS
Trung TRAN
Caroline TROTOT
Toshinori UETANI
Phillip John USHER
Maurice-François VERDIER
Jean VIGNES
Édith WEBER
YoJinno YOSHIKO

TABLE DES MATIÈRES

Ouverture. Îles et Insulaires	
Frank Lestringant	7

PREMIÈRE PARTIE ATLAS D'ÎLES

Géographie des origines, singularité et connectivité : le moment des îles, xv ^e -xvii ^e siècle	
Georges Tolia	17
Le portulan versifié de Jean Mallart	
Richard Cooper	29
Les îles grecques dans <i>Le Grand Insulaire</i> d'André Thevet : repères, refuges, exils et retraites	
Edith Karagiannis-Mazeaud	53
Les îles les plus fameuses du monde chez Du Bartas et ses commentateurs	
Jean-Claude Ternaux	71
Îles lointaines : le Japon des jésuites	
Marie-Christine Gomez-Géraud	83

DEUXIÈME PARTIE PENSER L'INSULARITÉ

L'île est un piège. Les aventures de François Leguat et de Geoffroy Atkinson	
Frédéric Tinguely	97
Sens et fonctions de l'insularité dans <i>L'Utopie</i> de Thomas More	
Alexandre Tarrête	111
« Ce n'est point une isle » : Montaigne, insulaire ?	
Wes Williams	127
Naissance de la robinsonnade. Fonctions de l'île dans <i>Le Solitaire anglais</i> (<i>The Hermit</i> , 1727) de Peter Longueville	
Jean-Michel Racault	139

TROISIÈME PARTIE
L'ÎLE, THÉÂTRE DE L'HISTOIRE

La Crète épique: *La Franciade* et la tradition des *isolarii*
Phillip John Usher 163

Souverainetés intermittentes:
L'île des Faisans et la perméabilité de la frontière franco-espagnole
Amy Graves Monroe 175

QUATRIÈME PARTIE
FICTIONS EN ARCHIPEL

398

Rukhs, griffons et Urgs:
Les îles aux monstres volants, de Marco Polo à Gabriel de Foigny
Thibaut Maus de Rolley 193

L'archipel dans le *Roland furieux* de l'Arioste:
Hybridité du savoir cartographique et de l'imaginaire géographique
Cornelia Klettke 219

« Comme dans une île »: morale, imaginaire et roman en France au XVII^e siècle
Laurence Plazenet 237

Archipel à la dérive: Les îles inconstantes de Gomberville, territoires de la félicité
ou avatars des îles du démon?
Marie-Christine Pioffet 253

CINQUIÈME PARTIE
LES ÎLES DES POÈTES

« Barbare à moy ». Scève et l'île Barbe
Thomas Hunkeler 269

L'île-sonnet: aux abords des *Regrets* de Du Bellay
Tom Conley 281

Îléité et insularité dans les *Ceuvres* (1601) du sieur de Fiefmelin
Julien Gœury 299

SIXIÈME PARTIE
ÎLES ULTIMES

De Cocagne au Paradis de Mahomet : les délices de Jauja et de Chacona
Carmen Bernand 313

Les îles et le système cosmo-eschatologique de Guillaume Postel (1510-1581)
Vincent Masse.....323

CATALOGUE DE L'EXPOSITION DE LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Les îles et l'imaginaire dans les collections de la bibliothèque Sainte-Geneviève 341

Orientations bibliographiques 369

Index nominum..... 375

Index locorum 383

Activités de l'association V. L. Saulnier 391

Association V.L. Saulnier 393

Table des matières 397

